
3 1761 07993405 5

LA BATAILLE DE LA MARNE

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1922.

GABRIEL HANOTAUX
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LA BATAILLE DE LA MARNE

TOME II

(8 SEPTEMBRE - 13 SEPTEMBRE 1914)



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE - 6e



LA BATAILLE DE LA MARNE

CHAPITRE PREMIER

LA DRAMATIQUE JOURNÉE DU 8 SEPTEMBRE SUR L'OURCQ

Unité de la bataille de la Marne. Un front de 400 kilomètres. — Situation générale dans la nuit du 7 au 8. — Reprise sur l'Ourcq, le 8 septembre. — Ordres, dans le camp allemand, pour la journée du 8. — Ordres du général Joffre pour la journée du 8. — Les ordres de Maunoury et de von Kluck pour le 8 septembre. — La bataille pour les communications à Montrolle-Nanteuil-le-Haudouin, et la bataille pour l'articulation à Trocy. — La journée du 8 dans le camp allemand.

Voici donc la bataille de la Marne engagée d'un bout à l'autre du front. La manœuvre de l'Ourcq a « allumé », et de là l'incendie s'est propagé sur la Marne, sur l'Ornain, en Argonne, à Verdun, au Grand-Couronné, sur la Mortagne, sur la Haute-Moselle. Un immense horizon discontinu de villages qui brûlent détermine la ligne de bataille et le canon explose partout parmi les flammes.

Unité de la bataille de la Marne. Un front de 400 kilomètres.

Cette extraordinaire et tragique unité d'un champ de bataille de 400 kilomètres, les deux commandements l'avaient-ils prévue et y avaient-ils pourvu? Telle est, dans l'ordre des hautes conceptions humaines, la question qui se pose maintenant. Une pareille architecture de destruction était-elle due simplement au hasard et au caprice des événements, ou se produisait-elle, de part et d'autre, selon un devis coordonné et une volonté maîtresse d'elle-même et des choses? Tel est le problème vraiment magistral, celui qui scrute en leur essence la psychologie des chefs et celle des peuples. De part et d'autre, les esprits étaient-ils réellement capables d'une si vaste conception stratégique avec des réalisations tactiques d'une telle envergure?

Napoléon avait voulu et exécuté des entreprises militaires s'étendant sur d'immenses régions; mais, en raison des conditions de

transport et d'armement qui étaient celles de son temps, les résultats tactiques s'étaient toujours limités à des batailles couvrant tout au plus quelques dizaines de kilomètres. Même quand il maniait des masses, il finissait toujours par les concentrer sur un étroit espace pour asséner le coup final. Le champ de bataille de Waterloo est une cuvette si resserrée qu'on se demande comment 300 000 hommes purent s'y déployer. Le sort du monde se décida pourtant, aux Quatre-Bras, sur un champ de manœuvre où une bataille étranglée en fut vite réduite à la lutte sans espoir du bataillon carré.

Or, voici maintenant un Austerlitz de 300 kilomètres. Six grandes batailles se livrent en même temps. Et elles ne sont pas cantonnées, je veux dire que les troupes engagées ne sont pas enfermées dans telle ou telle partie du champ de bataille comme dans un champ clos ; elles sont absolument et étroitement solidaires ; elles se propagent en quelque sorte d'un point à un autre, avec des allées et retours, des copénétrations, des endosmoses qui les groupent et regroupent en une constante unité. Une méthode nouvelle, introduite par les généraux français, fait que les corps d'armée arrachés à l'un des fronts, en pleine bataille, vont servir un autre front, parfois à des distances considérables, que ces troupes, sans cesser de se battre, sont considérées comme réserves éventuelles, de telle sorte que selon la décision du chef et le travail des lignes intérieures, la bataille se nourrit elle-même et s'entretient de sa propre substance d'une façon si surprenante que ce sont ces apports constants et commandés, faisant fonction de renforts, qui finiront par produire « l'événement » et décider du succès.

Tout cela : plan à large envergure, coordination des efforts, solidarité de toutes les parties du champ de bataille, utilisation des réserves combattantes, manœuvre ininterrompue sur les lignes intérieures, tout cela était-il une production de l'art militaire? L'esprit humain brossait-il cette fresque magnifique et sanglante en pleine conscience du dessin et avec une vue claire de l'objet qu'il se proposait?

A cette question, il faut répondre *oui* tout de suite. De part et d'autre, les états-majors avaient abordé en connaissance de cause ces péripéties probables. Dans le camp français, comme dans le camp allemand, l'effort intellectuel et l'entraînement technique étaient à la hauteur de telles conceptions et de telles réalisations. La guerre de Mandchourie, la récente guerre des Balkans avaient ouvert les yeux sur les nouvelles formes probables et sur les proportions éventuelles des guerres futures. De part et d'autre, on

avait compris la leçon. L'un des maîtres de l'École française avait dit (pour tout résumer en quelques lignes) : « L'attaque décisive, tel est l'argument suprême de la bataille moderne, lutte de nations combattant pour leur existence, leur indépendance ou quelque intérêt moins noble, combattant en tout cas avec tous leurs moyens, avec toutes leurs passions ; masses d'hommes et de passions qu'il s'agit par suite d'ébranler et de renverser. » Et ailleurs : « Une attaque entreprise doit être poussée à fond ; la défense doit être soutenue avec la dernière énergie. Ce sont là les deux principes inscrits en tête de la tactique moderne (1). »

La doctrine était prête ; restaient les applications sur le terrain. La première de ces applications (qui, en se développant, devint immédiatement, pour tout le monde, une révélation et un enseignement) fut l'immense *Bataille des Frontières* avec ses trois actes liés : 1° engagements préliminaires de Belgique-Ardennes-Lorraine ; 2° retraite stratégique au sud de Paris ; 3° reprise sur la Marne.

Cette bataille apprit la guerre vraie, et non plus seulement la guerre de doctrine, aux deux adversaires ; elle mesura leurs forces et leur capacité ; elle mit aux prises non seulement des systèmes, mais des tempéraments : peuples contre peuples, chefs contre chefs, les cœurs et les esprits s'enlacèrent dans une étreinte terrible et, bientôt, au cours même de la bataille, un sentiment de la valeur réciproque naissant de la lutte affirma *l'ascendant*. Ce coup de foudre, cette illumination soudaine éclate dans la poussière des combats et condense en actes réfléchis les instincts aveugles ; il fait apparaître, soudain, les choses telles qu'elles sont et, finalement, détermine la confiance valeureuse des uns, le découragement obscur et la sourde panique des autres : c'est pourquoi nous sommes obligés de lever les yeux en pleine bataille de la Marne, pour essayer de découvrir ses premières lueurs dans le ciel chargé de nuages, avant même qu'elles les aient déchirés.

Situation générale dans la nuit du 7 au 8.

Dès maintenant, il est possible de marquer cette oscillation des âmes qui, alternant de l'un à l'autre camp, commence à faire pencher la balance. De part et d'autre, on avait certainement la capacité de ces grandes choses. Mais, dans le camp allemand, cette capacité se montre orgueilleuse, pédantesque, brutale et confuse,

(1) F. FOCH, *Des Principes de la guerre.*

tandis que dans le camp français, elle apparaît raisonnable, sensée, pondérée, pleine de tact et de discernement. A y bien réfléchir, on voit en présence, dès la première grande bataille, la psychologie des deux peuples.

Nous avons dit comment le haut commandement allemand substitue les projets aux projets et, finalement, comment, étant mal parti, on avait mal marché et on arrivait au but en ordre dispersé. En outre, le grand état-major allemand a mésestimé son adversaire. Il a considéré celui-ci comme battu dès les premières rencontres, il a cru qu'il fuyait alors qu'il manœuvrait. Des troupes gavées de gloriole et d'illusions, mais mal ravitaillées, sans convois et sans réserves, sont poussées dans une course à mort qui les épuise avant même qu'elles aient atteint le lieu du combat. Même dans l'ordre technique, tout cela est d'une frappante infériorité. Ne parlons pas de ce quelque chose de supérieur intellectuellement et de *divin* (selon le mot du maréchal de Saxe) qu'exige la conduite de la guerre.

Que se passe-t-il, cependant, dans le camp français? Les grandes offensives du début ont échoué. L'enthousiasme du début est tombé de même. Mais le solide caractère d'un Joffre ne s'est pas laissé démonter; c'est l'heure, au contraire, où il trouve en lui-même toutes ses ressources. Sans hésiter, sans tâtonner, il prend la résolution simple et vigoureuse de la retraite générale avec contre-offensives en coups de boutoir, et il l'ordonne sur tout le front. Tout le monde obéit. Il entame la force allemande à Proyart, à Guise et sur la Meuse, amène ses troupes entre Marne et Seine, les cale au sud de la plaine catalaunique, prépare le double piège du camp retranché de Paris et du camp retranché de Verdun, attire l'ennemi au débouché de la plaine sur les premiers gradins des collines où il s'est établi lui-même et il l'attaque inopinément quand toutes ses armées sont en ligne et prêtes.

Engagée depuis le 5 à midi sur l'Ourcq, depuis le 6 au matin sur tout le reste du front, la bataille ne présente encore, le 7 au soir, que des résultats extrêmement confus et douteux. Maunoury a gagné du terrain, mais il sent qu'il se heurte à quelque chose de prodigieusement fort et d'inconnu pour lui. L'armée britannique n'a marché qu'en hésitant, empêtrée dans le rideau des deux corps de cavalerie tendu devant elle. Franchet d'Esperey a été arrêté une journée entière devant Esternay; maintenant, il est vrai, il sent le champ libre devant lui en direction de Montmirail, mais, à la route 51, son 10e corps, déjà très en flèche, ne peut plus


Reims
Montagne de Reims
Vesle
Marne
Epernay
Condé s. M
Montagne d'Epernay
Dormans
Dizy
Chatillon
Ville en T.
Fère en T.
Ourcq
la Ferté Milon
Neuilly St Front
Mareuil s. O.
Crouy
Vendrest
Ch.au Thierry
Azy
Romény
Charly
Chézy
Nogent l'A.
Chailgis
Trilport
Meaux
Chambry
Varreddes
Etrépilly
Puisieux
Rozoy
Tracy
Boullarre
Antilly
Betz
Cuvergnon
Levignen
Nanteuil le H.
St Soupplets
Montgé
Dammartin
B. de Montrollé
la Ferté s. J.
Signy-Signets
St Ouen
Doué
la Trétoire
Rebais
Aulnoy
Hte Maison
Coulommiers
Jouy
Chailly
la Ferté G.
Bellot
Villeneuve
Hondevilliers
Montcel
Petit Morin
Gd Morin
Ft de Crécy
Aubetin
Marchais
Montmirail
Montgobert
Fontenelle
Orbais
Margny
Surmelin
Montmort
Avize
le Thoult
Route 51
Toulon
Ms de St Gond
Vertus
Chaintrix
Somme Soude
Soude
Fère Champenoise
Sommesous
Somme
Esternay
Clos le Roi
Sézanne
Ft de la Traconne
Pleurs
Salon
Vaure
Maurienne
LES PREMIERS RÉSULTATS
8 Septembre 4 h 30'
La brèche dans le front allemand
Alliés.
Division Inf.ie
Div.on cav.ie
Div.on en marche
Allemands
Div.on inf.ie
Div.on cav.ie
Div.on en marche
Echelle: 0 5 10 15 Km

faire un pas sans que la 42e division ait franchi la chenille de la Grande-Garenne. Foch est pris à sa gauche (route 51) et à sa droite (route 77). Certainement, les choses se sont améliorées à la fin de la journée du 7 : mais, il s'en faut, ce n'est pas la victoire. Langle de Cary, après avoir sauvé, avec la division de l'Espée, la fissure vers Arcis-sur-Aube, ne s'est nullement dégagé. A droite, son 2e corps est dans une mauvaise position aux approches de la trouée de Revigny. Quant à Sarrail, il tient bon, il garde ses communications avec Verdun, mais il doit être bien inquiet de ce qui se passe précisément à sa liaison avec Langle de Cary, à la trouée de Revigny.

Tout cela se totalise dans la pensée du général Joffre en cette nuit du 7 au 8, et il est facile de deviner ce qui se remue dans cet esprit ferme, dans cette volonté sereine : la manœuvre de l'Ourcq n'a pas encore réussi sur le terrain même où elle est engagée, mais elle a porté coup sur l'ensemble.

Von Kluck, ayant repassé la Marne, tient tête à Maunoury ; mais il s'est découvert lui-même et il a découvert Bülow. Et celui-ci, tout en s'épuisant en de terribles attaques sur les marais de Saint-Gond, commence à plier. La ligne allemande a fléchi d'Esternay à Montmirail. Ici, la victoire se prononce. Il reste des points obscurs et peut-être dangereux au fur et à mesure que l'on avance vers l'est : le péril n'est pas conjuré à la route 51 ; il l'est moins encore à la trouée de Mailly, et moins encore, peut-être, à la trouée de Revigny. Mais Joffre se dit qu'il a paré précisément là où le doute en apparence subsiste et où l'ennemi peut croire encore à la possibilité d'un succès : au secours de Maunoury, il a porté son 4e corps qui n'a pas encore donné ; au secours de Foch, sur la route 77, il a amené sa 18e division et son 21e corps qui n'ont pas encore donné ; au secours de Sarrail, à la trouée de Revigny, il amène son 15e corps qui va intervenir à l'heure critique. Il est vrai, qu'à la route 51 (Grande-Garenne), sa 42e division est un peu à court ; mais Franchet d'Esperey est déjà dégagé sur sa gauche et Joffre voit poindre l'heure où il assénera le coup final, en portant à droite son vaillant 10e corps, en dégageant Grossetti et en lui faisant jouer le rôle de *deux ex machina* en pleins marais de Saint-Gond.

Malgré que ces heures de la nuit semblent encore sombres, le grand chef les aborde donc avec une lumière dans l'esprit et une sorte d'alacrité dans le cœur et, de lui, ce sentiment se répand jusqu'au plus humble de ses soldats. Personne ne pourrait dire pourquoi, mais partout on commence à humer un air de victoire. N'exagérons pas le mystère : les « renseignements » qui, du grand

quartier général, sont adressés aux troupes, annoncent que l'ennemi se replie, et, même sous les rafales du canon, le soldat constate bien, qu'en plus d'un point, il gagne du terrain et que l'ennemi recule devant lui. Il n'est pas un soldat qui n'ait en sa giberne, à cette heure unique, une ample provision de confiance. « Si vous lui dites que Joffre n'a pas su attirer l'ennemi dans un piège, il lève les épaules et vous traite d'imbécile. » (Planhol.)

Combien les sentiments sont autres dans le camp allemand ! Ici, du haut en bas de l'échelle, les impondérables jouent en sens contraire. D'abord, quel peut être l'état d'esprit d'un von Moltke, dans la nuit du 7 au 8? Il est facile de le deviner. La contre-offensive de Joffre l'a surpris, il n'y a cru et ne l'a annoncée à ses lieutenants que le 7 dans l'après-midi ; la manœuvre de l'Ourcq l'a pris au dépourvu ; et, pour un chef, cela est grave ; car avec les masses modernes, les évolutions sur le terrain sont d'une difficulté inouïe. L'insubordination de von Kluck lui fait mâcher de l'absinthe : de ce fait, sa propre manœuvre est en bas ; pourvu que l'on ne soit pas coupé maintenant du côté de Paris ! Von Kluck, il est vrai, tient tête ; mais il a découvert Bülow. Bülow attaque, mais il n'a plus de réserves. Hausen attaque, mais il n'attend plus qu'une seule division ; Wurtemberg et le kronprinz sont pleins d'ardeur, mais ils n'ont pas gagné 10 kilomètres après un effort inouï et ils en auraient 80 à accomplir pour atteindre l'objectif qui leur est fixé... Se battre, se battre, se battre, pour gagner ne fût-ce que sur un point, tout l'espoir est là. Sinon, il faut songer à la retraite. Si l'on s'attarde, la défaite peut tourner à la catastrophe. Déjà, l'on a averti l'empereur de ne pas venir coucher à Châlons-sur-Marne. A cette minute critique, le haut commandement allemand en est visiblement à se demander quelle sera l'heure la plus opportune pour s'avouer à soi-même qu'on est battu et agir en conséquence.

Et les nouvelles qui viennent de l'est ! La VIIe armée a dû abandonner la Mortagne, la VIe armée va être obligée de renoncer à la sanglante offensive sur le Grand-Couronné ! Partout le front craque ; on ne peut espérer le salut (plus question de victoire) que d'un hasard favorable et de ce que l'on appelle encore la « supériorité » du soldat allemand.

Ce sentiment trouble et amer qui commence à emplir le cœur du grand chef, pense-t-on qu'il n'a pas déjà gagné, autour de lui, ses immédiats surbordonnés? Ils savent tout, et, si discrets qu'on les suppose, ils portent sur le visage des stigmates de la peine, de la

mortification, du labeur anxieux. Rien qu'à les regarder, l'inquiétude vous gagne.

Et puis, les commandants et les états-majors des armées ont reçu des ordres. Ces ordres ne sont pas encourageants. Pis, ils sont contradictoires. Ceux qui réfléchissent ont facilement percé l'attrape-nigaud qu'est la prétendue « marche sur Paris ». En réalité, c'est la retraite. On a fait 70 kilomètres en avant, on refait ces mêmes 70 kilomètres en arrière ; on repasse par les mêmes lieux ; c'est la retraite. Et, des états-majors aux officiers de troupe, des officiers de troupe aux soldats, les figures vont s'allongeant par fatigue, tourment, trouble général, sentiment de la peine perdue, confusion dans les esprits et dans les rangs. Il suffit de rappeler les textes des carnets de route. Ne se résument-ils pas en un seul mot ? « Nous n'en pouvons plus ! »

Comment supposer que la troupe ne voit pas, ne comprend pas ? Quand elle trouve une lutte sans merci au lieu du repos et de la bombance qu'on lui avait promis après des marches épuisantes, quand elle patauge dans les marais de Saint-Gond ou s'empêtre dans les craies et les sapinières de Champagne au lieu de cette entrée solennelle dans Paris, tant prônée, quand elle a subi pendant quarante-huit heures les rafales du 75 et de l'artillerie lourde et qu'elle en a constaté les effets, quand elle a vu ce soldat français, qu'on lui disait en fuite, tenir tête et disputer avec acharnement la moindre motte de terrain, quand les ordres qui lui arrivent respirent l'incertitude, la confusion et la répandent dans les états-majors, dans les convois et jusque sur le front, quand on lui dit d'attaquer encore, d'attaquer toujours alors que ses rangs sont décimés, ses caissons vides et qu'elle n'en peut plus, elle aussi a compris ; et elle comprend de minute en minute quand elle sent le dur carcan de la discipline s'appesantir sur elle. On veut encore sa chair, son sang, sa vie, elle les donne ; mais son cœur, elle ne le donne plus ; elle se battra puisqu'il faut se battre : mais elle sent la panique sourdre en elle quand l'aube de la journée du 8 commence à éclairer l'immense champ de bataille où les deux adversaires, sur la terre sanglante, se lèvent d'un élan et d'un cœur si différents.

Reprise sur l'Ourcq, le 8 septembre.

Maintenant que nous avons sous les yeux l'ensemble de la bataille *depuis Nanteuil-le-Haudouin jusqu'à Nancy* et que nous sentons à quel point toutes les parties sont solidaires, nous pouvons

nous élever au-dessus des particularités et des contingences secondaires et suivre les caractères stratégiques de la grande lutte engagée et conduite par les deux volontés adverses. Il ne s'agit plus de savoir seulement ce qui peut être tenté sur tel ou tel point, mais bien ce que l'une ou l'autre armée doit accomplir en vue de l'issue finale. Von Kluck vaincu, disgracié et mécontent, a bourré les journaux allemands d'interviews pour expliquer qu'il était vainqueur dans le secteur qu'il commandait, et il a consacré à cette thèse, perdue comme la bataille elle-même, son volume : *la Marche sur Paris*. Le kronprinz et les autres chefs allemands expliquent et s'expliquent à qui mieux mieux ; ils se rejettent, les uns sur les autres, la responsabilité de cette défaite capitale qui a entraîné toutes les autres... La question n'est pas là pour l'histoire. Il s'agit de savoir comment la bataille a été perdue *tout entière*, puisque, incontestablement, la formidable armée allemande a été battue d'un bout à l'autre du front.

Si, par contre, nous considérons le point de vue français, il faut prendre garde aussi de nous en laisser imposer par des polémiques qui, s'inspirant de considérations particulières, prétendent subordonner l'ensemble de la manœuvre et de la bataille à tel ou tel incident. En fait, la lutte est engagée avec la même intensité et les mêmes alternatives périlleuses de Paris jusqu'aux Vosges. Et il n'y a, de toute évidence, que le haut commandement qui ait connaissance de tout ce qui se passe et qui soit en mesure de tout ordonner simultanément. On concède que, puisque le général en chef eût été « le vaincu de la Marne » s'il n'eût pas été « le vainqueur de la Marne », ce dernier titre ne peut lui être refusé : rien de plus. Mais est-il conforme à la vérité et à la justice de le renfermer ainsi dans une attitude passive? Une telle résignation fataliste fut-elle sa seule et unique force? En fait, nous le voyons agir sans interruption et avec une vigueur constante dans le même sens depuis le début de la manœuvre jusqu'à la fin de la bataille. Certainement, il écoute ses lieutenants ; il les interroge ; il tient compte de leurs avis ; mais, lui seul décide, seul il commande. Il a eu la continuelle vigilance qu'exige une si prodigieuse étreinte des corps et des âmes. A toutes les minutes du drame, il déploie l'esprit de création et d'adaptation avec l'autorité nécessaire pour profiter des circonstances et obtenir, en chaque point, les succès particuliers qui finiront par se totaliser dans le succès général. Personne que lui ne pouvait faire cela, — et il l'a fait.

La manœuvre de l'Ourcq, conçue par le commandement français, reste toujours le moteur initial et principal de la bataille de

la Marne ; mais son caractère se transforme par suite de l'initiative adverse. Une bataille n'est pas un théorème géométrique : le cerveau qui l'a montée n'en peut arranger d'avance toutes les combinaisons. Sur le terrain, la volonté de l'ennemi saisit la conception initiale, la déchire, la retourne, la renverse, s'il le peut, à son profit : il essaye de la faire sienne et son courage, sa violence, son audace dominent, parfois, le calcul le plus habile et le plus ingénieux. Et nous ne parlons pas de l'intervention du hasard : toute l'incertitude et l'instabilité des choses humaines se rue, en quelque sorte, sur la pensée originaire, comme pour mettre à l'épreuve la valeur du chef qui poursuit l'exécution de son dessein et cherche à le réaliser.

A l'origine, la manœuvre de l'Ourcq visait à saisir les communications de von Kluck, que l'on supposait prêt à continuer son mouvement au sud de la Marne ; l'objectif donné à l'armée Maunoury n'est pas seulement l'Ourcq, c'est Château-Thierry, c'est-à-dire la Marne. Mais la bataille s'est engagée, dès le 5 après midi, au cours d'une opération commandée comme un simple déploiement. Au lieu de prendre le IVe corps de réserve et la 4e division de cavalerie sur leurs communications, ce qui fût arrivé, si l'on n'eût attaqué que le 6 au matin, on les trouve encore sur la rive droite et ils tiennent le coup héroïquement. Von Kluck, averti, a immédiatement la volonté passionnée de réparer sa faute. Tandis que von Gronau et Linsingen luttent sur le plateau de Trocy et les hauteurs du Multien, ne cédant que pied à pied et, finalement, barrant la route à Maunoury, von Kluck ordonne à ses corps de repasser la Marne en grande hâte, fait un « tête à queue » et se retourne violemment pour sauver ses communications.

Avec la violence qui est dans son caractère, von Kluck ne prend égard à rien. Et c'est pourquoi il met son voisin de gauche, von Bülow, en danger de faire la culbute dans le trou qu'il a creusé si brusquement. De cela peu lui chaut. Indiscipliné dans la manœuvre de retraite comme il fut indiscipliné dans la manœuvre offensive, il n'écoute aucun avertissement. Il passe outre et il verse dans son propre système avec un tel excès qu'il va se mettre lui-même en péril. C'est un point sur lequel on n'a pas suffisamment attiré l'attention : jusqu'ici, la manœuvre de von Kluck lui fait perdre à lui-même la bataille de l'Ourcq au moment où il prétend l'avoir gagnée. Mais il faut reconnaître qu'elle met, d'abord, en grand péril, l'armée Maunoury et c'est, précisément, dans la journée du 8, que ce péril est à son comble.

Ordres, dans le camp allemand, pour la journée du 8.

Voyons, d'abord, comment les choses doivent apparaître au grand état-major allemand dans cette nuit du 7 au 8. En dépit des conseils de prudence, sans entendre les cris désespérés de son voisin Bülow, von Kluck a donc transporté toute son armée, non seulement au nord de la Marne, mais deux de ses corps jusque dans la région de Nanteuil-le-Haudouin. Bülow se trouve ainsi complètement découvert sur sa droite ; il a rappelé à lui les deux corps de cavalerie et a établi, avec son VII[e] corps, un crochet défensif de Montmirail à Chézy-sur-Marne : il pivote autour de ce point et laisse ainsi le champ libre devant l'armée britannique et la 5[e] armée française.

Soulignons, tout de suite, l'effet de cette manœuvre. Le recul de von Kluck ayant découvert le flanc de Bülow, Bülow, en reculant à son tour, découvre, de son côté, le flanc de von Kluck.

Cependant, par sa gauche, Bülow, conformément aux ordres du G. Q. G., fonce vers le sud pour obtenir, en liaison avec von Hausen, la rupture du front de Joffre. Aux marais de Saint-Gond (route 51 et route 77), la bataille est indécise et même, à la route 77 (trouée de Mailly), un certain avantage a été obtenu.

Plus on avance vers l'est, plus le haut commandement allemand trouve des sujets d'encouragement. Wurtemberg a dû fléchir à sa droite (Vitry-le-François), mais il a réussi à sa gauche (Sermaize) et le kronprinz pousse son armée à travers la trouée de Revigny. Il est vrai que la bataille semble accrochée devant le Grand-Couronné de Nancy. Mais il reste encore l'espoir que, si le kronprinz force les passages au sud de l'Argonne, toute la défense française de l'est tombera d'un seul coup.

S'inclinant une fois de plus devant la volonté de son lieutenant von Kluck, Moltke l'a laissé porter ses corps d'armée, rappelés de la Marne, *vers l'extrême droite*, pour sauver ses communications, le III[e] corps sur Crouy-sur-Ourcq, le IX[e] corps sur la Ferté-Milon. En plus, la 10[e] brigade de landwehr, qui descend sur Noyon, reçoit l'ordre de marcher en toute hâte sur Crépy-en-Valois. Considérons attentivement ce mouvement : c'est de là que naîtront les derniers événements de la bataille de la Marne et les premiers incidents de la Course à la mer. Quant à Bülow, selon les propres expressions d'un télégramme d'angoisse qu'il adresse au grand quartier général, « il ne dispose plus que de trois corps d'armée » et « il est engagé dans un combat terrible sur le Petit Morin, secteur Montmirail-Normée ».

« Mes pertes sont considérables, ajoute-t-il, et mon flanc se découvre de plus en plus. » Von der Marwitz a demandé à von Kluck s'il faut faire sauter les ponts sur la Marne. Cette IIe armée qui devait frapper le coup décisif n'a plus un bataillon de réserve.

Cependant le haut commandement allemand commence à s'inspirer de l'exemple que lui a donné le général Joffre. Il songe à puiser dans ses troupes combattantes pour en tirer les réserves chargées d'intervenir aux points qui fléchissent ; il se dit, sans doute, dès lors, que son effort dans l'est a échoué ; car, dès le 5 septembre, il a donné l'ordre à von Heeringen, commandant la VIIe armée engagée contre Dubail sur la Mortagne, de se transporter en Belgique avec son état-major, le XVe corps et la 7e division de cavalerie (et l'on prévoyait aussi le départ d'un corps de la VIe armée), afin de constituer une nouvelle force à l'aile droite de l'armée.

L'arrivée prochaine de ces renforts, joints au VIIe corps de réserve que va libérer la prise de Maubeuge, doit peser sur la fin de la bataille de la Marne et, d'ores et déjà, elle autorise le haut commandement allemand à réclamer de ses subordonnés et de leurs troupes un effort surhumain.

Nous voyons alors Bülow raccourcir encore son front de sa propre initiative : sans attendre l'autorisation, il se met à pivoter autour de Montmirail. Mais, par ce simple fait, il découvre davantage encore le flanc de von Kluck, et laisse celui-ci de plus en plus exposé sur la Marne aux coups de l'ennemi. Nous avons dit la situation de von Hausen et ses intentions. Rappelons seulement, d'un mot, sa résolution farouche de foncer sur les batteries françaises à la baïonnette, le 8 au matin. Quant au duc de Wurtemberg et au kronprinz, on leur laisse carte blanche pour continuer une manœuvre qui paraît en voie de réussite et dont le succès serait au moins une fiche de consolation.

En ce qui concerne l'est, il n'est pas inutile de faire observer, dès maintenant, que même un succès dans cette région ne pourrait plus avoir de conséquences stratégiques importantes. En effet, le plan de Moltke est déjà à vau-l'eau. Sans parler des difficultés rencontrées par les armées de von Hausen, du duc de Wurtemberg et du kronprinz, à quoi sert-il de pousser les troupes françaises vers le sud, puisque l'armée von Heeringen, qui devait les enserrer sur la Haute-Moselle, a reçu l'ordre d'abandonner la partie? Il s'agit bien de l'est ! Il s'agit de sauver ce qui peut être sauvé, à l'ouest, c'est-à-dire sur le massif de Seine-et-Marne. C'est pourquoi on peut dire que, dans le camp allemand, on ne se bat plus

à ce moment que pour la retraite décidée *in petto*. Nous partageons entièrement, sur ce point, — mais pour des raisons de portée beaucoup plus générale, car il faut prendre en considération les événements de l'est, — l'opinion d'un très intelligent historien suisse, le colonel Poudret : « La partie semble perdue dès le moment où von Kluck fut obligé, ou *se crut obligé* de dégarnir aussi complètement la région de Montdauphin au profit du secteur de l'Ourcq. L'armée Bülow allait se trouver trop exposée pour pouvoir se maintenir. C'est là l'événement capital de la bataille (1). »

Ordres du général Joffre pour la journée du 8.

Et c'est ce désordre existant dans le haut commandement allemand qui fait valoir, par contraste, le calme et la méthode qui, malgré les difficultés d'une heure aussi critique, règnent dans le camp français et dictent les instructions émanant du général Joffre.

Voyons-les donc, d'abord, dans leur ensemble, pour mieux comprendre celles qui s'appliquent spécialement à la bataille de l'Ourcq pour la journée du 8.

Le deuxième bureau a fourni, dans la journée du 7 septembre, au général en chef, un curieux renseignement sur la méthode tactique de von Kluck. « Le général von Kluck, fait-on observer, a commandé, aux manœuvres impériales de 1910, le I[er] corps manœuvrant contre le XVII[e] (général von Mackensen) : or, sa tactique, couronnée de succès, a été d'amener son adversaire contre une position retranchée, faiblement occupée, le gros du corps d'armée étant groupé derrière la position, puis, en *une marche de nuit*, de décaler, par *un mouvement en tiroir*, le gros du corps d'armée, *pour le porter ensuite sur le flanc du parti opposé.* » « Le mouvement en tiroir », « la marche de nuit », « la tentative de se dérober en glissant derrière une position », tout cela faisait prévoir la manœuvre de l'Ourcq en face de Maunoury. Il était permis de conclure que von Kluck tenterait finalement de se porter sur « le flanc du parti opposé » et qu'il essaierait, tout au moins, de le déborder. Donc, la question des « communications », si importante pour von Kluck, apparaissait avec raison comme capitale à notre haut commandement. C'est de ce point qu'il part pour prescrire les grandes lignes de la manœuvre dans la journée du 8.

Mais le haut commandement français (pour nous en tenir tou-

(1) *Revue militaire suisse*, décembre 1919, p. 487.

jours à la bataille de l'Ourcq) pense aussi à autre chose, à quoi von Kluck n'a pas pensé. Von Kluck a travaillé comme s'il était seul. Il n'a tenu aucun compte de ses liaisons. Joffre, au contraire, y attache une importance extrême. Il sent, dès cette heure, que le sort de la bataille en ce point dépend de la combinaison solidaire du mouvement avec l'armée britannique et l'armée Franchet d'Esperey. D'ailleurs, son attention a été attirée sur un indice extrêmement frappant, recueilli dès le 7 au soir : c'est la bonne tenue de la droite de Maunoury, débouchant sur Étrépilly : il est permis de tirer de cet indice la conclusion que si von Kluck est fort et même redoutable à la bataille des « communications », il est plus faible et donne prise à la bataille de « l'articulation ». Donc il ne faut pas négliger celle-ci. Entre von Kluck et von Bülow, il y a un trou qui se crée : si l'on sait l'exploiter, c'est là que l'on battra *non seulement von Bülow, mais von Kluck lui-même*. La « bataille d'articulation » se livre, finalement, entre Meaux et Varreddes : avec toutes les forces dont on dispose, c'est là qu'il faut frapper.

Mais le plus grand sang-froid est nécessaire pour régler une entreprise si compliquée : car, sur les lieux, on n'a pas eu le temps de débrouiller les faiblesses de l'adversaire ; on ne connaît que sa force et l'on est tout à l'urgence de combler les vides et de tenir tête à l'écrasante offensive des corps de von Kluck débouchant d'heure en heure sur le champ de bataille vers Nanteuil-le-Haudouin.

L'Instruction générale n° 7 a déjà préparé cet ensemble de mouvements. Elle est datée du 7 septembre (15 h. 45) et nous en rappelons les termes, pour la partie concernant la bataille occidentale :

L'armée allemande semble se replier vers le nord-est devant l'effort combiné des armées alliées de gauche.

Celles-ci doivent suivre l'ennemi avec l'ensemble de leurs forces de manière à conserver toujours la possibilité d'enveloppement de l'aile droite allemande. (*Voilà pour les communications.*)

La marche s'exécutera donc d'une manière générale dans la direction du nord-est dans un dispositif qui permettra d'engager la bataille si l'ennemi marque un temps d'arrêt. et sans lui laisser le temps de s'organiser solidement (*ceci au cas où von Kluck en viendrait immédiatement au système de l'organisation du terrain tel qu'il le tentera un peu plus tard*).

A cet effet, la 6e armée gagnera successivement du terrain vers le nord sur la rive droite de l'Ourcq (*toujours les communications*).

Les forces britanniques chercheront à prendre pied successivement *au delà* du Petit Morin, Grand Morin *et Marne* (*cet ordre en vue de la bataille d'articulation est complété encore par un ordre adressé à la 5e armée*

(*Franchet d'Esperey*) : la 5e armée accentuera le mouvement *de son aile gauche*, etc.).

Au cours de la journée du 8, ces ordres à la 6e armée se compléteront par les précisions suivantes :

ORDRE N° 4261

La 6e armée a pour mission de gagner successivement du terrain vers le nord, sur la rive droite de l'Ourcq ; le général Maunoury aura avantage à retirer la 8e division de la droite de son dispositif, dès que la progression de l'armée anglaise rendra sa présence moins nécessaire, pour la porter à gauche, où elle trouvera les autres éléments du 4e corps d'armée.

Le gouverneur de Paris est invité à donner toutes facilités pour l'exécution des mouvements prescrits.

ORDRE N° 4282

La chute de Maubeuge rend disponible un corps d'armée allemand qui peut être transporté par voie ferrée. Il est donc essentiel que le corps de cavalerie ne reste pas groupé à la gauche de la 6e armée, mais qu'il découple hardiment ses divisions pour agir sur les points sensibles des communications ennemies, particulièrement Soissons et Compiègne. (*Tout cela vise les communications.*)

ORDRE N° 4360

L'armée britannique a pour mission d'attaquer *en flanc les forces opposées à la* 6e *armée*... (*Voilà pour l'articulation.*)

Ainsi la double préoccupation est parfaitement marquée et établie dès le 8 dans la journée.

L'Instruction particulière n° 19 qui arrivera dans la soirée s'appliquera surtout en vue de la journée du 9 ; mais il vaut mieux la connaître dès maintenant parce qu'elle donne la pensée directrice du haut commandement français :

INSTRUCTION PARTICULIÈRE N° 19

Au G. Q. G., le 8 septembre 1914.

I. — Devant les efforts combinés des armées alliées d'aile gauche, les forces allemandes se sont repliées en constituant deux groupements distincts.

L'un, qui paraît comprendre le IVe corps d'armée de réserve, le IIe et le IVe corps actifs, combat sur l'Ourcq, face à l'ouest contre notre 6e armée, qu'il cherche même à déborder par le nord.

L'autre, comprenant le reste de la Ire armée allemande (IIIe et IXe corps actifs) et les IIe et IIIe armées allemandes, reste opposé, face au sud, aux 5e et 9e armées françaises. (*En fait, le mouvement de von Kluck s'accomplit : les IIIe et IXe corps ont été rappelés le 7, à 17 h. 40.*)

La réunion entre ces deux groupements paraît assurée seulement par plusieurs divisions de cavalerie, soutenues par des détachements de toutes armes en face des troupes britanniques. (*Ce passage indique que l'on connait l'existence du* trou *à l'articulation des deux armées allemandes et que l'on compte l'exploiter.*)

II. — Il paraît essentiel de mettre hors de cause l'extrême droite allemande avant qu'elle ne puisse être renforcée par d'autres éléments que la chute de Maubeuge a pu rendre disponibles. La 6e armée et les forces britanniques s'attacheront à cette mission.

A cet effet, la 6e armée maintiendra devant elle les troupes qui lui sont opposées sur la rive droite de l'Ourcq. Les forces anglaises, *franchissant la Marne* entre Nogent-l'Artaud et la Ferté-sous-Jouarre, se porteraient *sur la gauche* et les derrières de l'ennemi qui se trouve sur l'Ourcq. (*Voilà exactement la bataille pour l'articulation* au nord *de la Marne, et par conséquent*, contre *von Kluck.*)

III. — La 5e armée couvrirait le flanc droit de l'armée anglaise en dirigeant un fort détachement sur Azy-Château-Thierry. (*Toujours la même préoccupation.*)

Le corps de cavalerie *franchissant la Marne, au besoin derrière ce détachement ou derrière les colonnes anglaises*, assurerait, d'une façon effective, la liaison entre l'armée anglaise et la 5e armée.

A sa droite, la 5e armée continuerait à appuyer l'action de la 9e armée en vue de permettre à cette dernière le *passage à l'offensive*. Le gros de la 5e armée, marchant droit au nord, refoulera *au delà de la Marne* les forces qui lui sont opposées. (« *Au delà de la Marne* », *tout s'explique par ces seuls mots : c'est bien contre la gauche de von Kluck que se porte cette nouvelle manœuvre, celle qui décidera finalement du succès.*)

IV. — Au delà de la Marne, la route Romény, Azy, Château-Thierry, affectée à l'armée britannique par l'ordre général no 7 en date du 7 septembre, est réservée à la 5e armée.

J. Joffre.

Pour ampliation, le major général,

Belin.

Rien n'est plus clair : cette directive générale a pour objet d'enserrer l'armée von Kluck entre « la bataille des communications » et « la bataille de l'articulation », tout en bousculant l'armée von Bülow et en forçant celle-ci, sous peine d'être culbutée par sa gauche, de rétrograder vers le nord. Le haut commandement français tire donc parti *à fond* de la faute de von Kluck et il use de tous ses avantages.

Disons, maintenant, parmi quelles difficultés les choses vont se réaliser sur le terrain.

Les ordres de Maunoury et de von Kluck, pour le 8 septembre.

A la fin de la journée du 7, deux faits considérables avaient attiré (un peu inégalement) l'attention du général Maunoury : d'une part, l'échec de sa gauche à la bataille pour les communications dans la région de Betz-Nanteuil-le-Haudouin ; d'autre part, le succès de sa droite dans la région d'Étrépilly. Nous disons que son attention avait été attirée « un peu inégalement ». En effet, l'heure ne lui paraissait pas venue encore ou plutôt il ne dispose pas encore des moyens lui permettant d'exploiter le succès esquissé à l'articulation, puisque l'armée britannique n'a pas développé tout son mouvement ; mais, d'autre part, il a une vision extrêmement nette du danger qu'il court, si sa gauche est débordée et si von Kluck le rejette sur la côte de Dammartin-Montgé.

Une préoccupation ou, plutôt, un doute, domine tout cela. Que représentent ces masses allemandes débouchant sans cesse en face de lui? S'agit-il d'une « retraite générale », comme le lui annoncent les télégrammes du grand quartier général, ou s'agit-il d'une manœuvre le visant spécialement et ayant pour objet de le rejeter dans le camp retranché de Paris? D'autre part, ses troupes sont épuisées par trois jours de combat. Il a peu de réserves sous la main. Aussi, il se retourne avec anxiété vers le général Gallieni, qui partage ces inquiétudes, et il réclame avec insistance tous les renforts en hommes et en canons dont le gouverneur peut disposer.

Heureusement, les dernières ressources ne sont pas épuisées. Le 4e corps n'est pas entré en ligne et une division de réserve, la 62e, peut encore, en dernière ressource, être jetée dans la bataille.

La première pensée du général Maunoury avait été de caler la « bataille des communications » en y employant la division du 4e corps, 7e division (général de Trentinian) qui lui était envoyée de Paris, soit par la voie ferrée, soit en taxi-autos si opportunément. Dans la nuit du 7 au 8, il adresse au général Boëlle cet ordre, qui nous révèle son état d'esprit :

Claye-Souilly, 8 septembre 1914, 0 h. 45.

J'apprends le mouvement de recul de la 61e division de réserve (général Desprez) et de la cavalerie du général Sordet sur Nanteuil-le-Haudouin. Il est indispensable que ce mouvement de recul soit réparé dès la pointe du jour ; ceci importe plus encore pour la réussite de l'ordre donné par le commandant en chef que pour celle de la manœuvre de la 6e armée.

Le général exige donc que, ce matin, tous les éléments de la 61e division de réserve, réunis à Nanteuil, reprennent par un mouvement offensif ce qu'ils ont perdu hier.

Ils seront suivis immédiatement de tous les éléments de la 7e division qui, elle-même, se fera suivre des éléments de l'artillerie de corps.

Il en résulte que la direction de l'offensive de la 7e division est marquée par le bois de Montrolle-Saint-Quentin (4 kilomètres à l'est de Mareuil-sur-Ourcq).

Quant à la cavalerie du général Sordet, elle devra monter à cheval au reçu du présent ordre, regagner tout le champ perdu et chercher par tous les moyens à remplir la mission générale qui lui a été définie.

La situation est telle que toutes les considérations relatives à la conservation des effectifs doivent céder le pas devant la nécessité de gagner la bataille aujourd'hui même, au prix de tous les sacrifices.

Cet ordre est lumineux. Le général Maunoury, commandant en chef de la 6e armée, voyait que la bataille devait être gagnée ce jour même, le 8, et il prenait ses dispositions pour ne pas être tourné par von Kluck. Car tel était, maintenant, l'effort désespéré de celui-ci.

Nous verrons, d'ailleurs, dans le cours de la journée, que le général Maunoury ne perd pas de vue, tant s'en faut, « la bataille d'articulation » : car c'est là que, finalement, la partie se décidera.

Voici comment la contre-offensive de gauche est montée sur le terrain : la 61e division est placée provisoirement sous les ordres du général Boëlle. La 7e division, appartenant au 4e corps, se portera en avant dès la première heure. Elle a pour mission d'attaquer, par une offensive vigoureuse, dans la direction Montrolle, plateau de Boullarre-Rouvres (c'est-à-dire sur la deuxième crête du Multien) et, de là, si possible, de franchir l'Ourcq, dans la direction de Neufchelles-Montigny.

Cette offensive sera liée étroitement avec celle du 7e corps (général Vauthier), qui est dirigée sur Rosoy-en-Multien et Crouy-sur-Ourcq. Par conséquent, elle s'efforcera de déborder la gauche du 7e corps pour pouvoir prendre en flanc les défenseurs de la rive ouest de l'Ourcq, puis, ultérieurement, ceux de la rive est (en direction de la Marne). Ainsi, de loin, on conjugue « la bataille des communications » avec « la bataille d'articulation ».

A l'extrême gauche, le corps de cavalerie se portera immédiatement et rapidement en avant sur le plateau de Cuvergnon, pour gagner l'Ourcq à Mareuil-sur-Ourcq et en amont et chercher, par tous les moyens possibles, à venir canonner les derrières de l'armée allemande.

Le général Maunoury, dans ses instructions de la dernière heure

(7 heures du matin), répète : « Il s'agit, aujourd'hui, de gagner définitivement la bataille qui était en très bonne voie hier soir et, pour cela, de consentir à tous les sacrifices. »

Ce plan, qui visait à une nouvelle tentative d'enveloppement de l'armée von Kluck, allait se heurter à une force extrêmement puissante, puisque von Kluck, de son côté, avait poussé la plus grande partie de ses corps sur le point où il craignait d'être débordé.

Son armée était, il est vrai, dans le plus médiocre état. Deux corps (IVe de réserve et IVe corps) se battent, l'un depuis trois jours et l'autre depuis deux jours, en reculant sans cesse, en perdant beaucoup de monde et en ayant abandonné deux lignes de terrain. Les autres corps, dont la masse peut en imposer, ont marché sans désemparer, depuis quinze jours et, notamment, dans les deux journées du 6 et du 7, elles ont accompli de véritables *marches à mort*, faisant jusqu'à 70 et 75 kilomètres par vingt-quatre heures, sans ravitaillement, sans convois et sans confiance. C'est dans ces conditions qu'on leur demande un effort surhumain.

Nous avons dit l'angoisse de von Kluck pour son articulation de Trilport à la fin de la journée du 7. Rentré à son quartier général de Vendrest, von Kluck avait, à 21 h. 15, rédigé son ordre d'opérations pour le 8 :

Les IIe et IVe corps, le IVe corps de réserve ont maintenu aujourd'hui la ligne Antilly-Puisieux-Varreddes. Des cantonnements ennemis importants se trouvent ce soir à Nanteuil-Silly-le-Long-Saint-Soupplets et à l'ouest de cette ligne. A Betz, cet après-midi, attaque par des forces ennemies nouvelles. Au sud du Grand Morin inférieur se trouvent de faibles forces ; au sud de Coulommiers environ une division ennemie.

La IIe armée est engagée ligne Montmirail-Fère-Champenoise.

Le IIe et le IVe corps, le IVe corps de réserve resteront sous le commandement actuel du général Linsingen avec la répartition actuelle des groupes. L'adversaire a mené la bataille à son aile droite sud et au centre principalement avec une forte artillerie lourde. Il est nécessaire de se maintenir dans les positions conquises et de s'y établir dans des tranchées.

On est laissé juge de replier en arrière l'aile gauche pendant la nuit, de Varreddes dans une position plus favorable. L'attaque sur l'aile droite de l'armée sera exécutée après l'arrivée des renforts.

Le IIIe corps partira à 2 heures du matin de Montreuil par Mareuil et de la Ferté-sous-Jouarre par Crouy, afin d'attaquer sur l'aile droite du groupe de Sixte von Arnim au nord d'Antilly. On recommande d'envoyer en avant de l'artillerie avec de la cavalerie.

Le IXe corps partira à 2 heures du matin du sud de Château-Thierry, au nord du IIIe corps, sur la Ferté-Milon.

Le IIe corps de cavalerie, moins la 4e division de cavalerie, couvrira

le flanc gauche de l'armée vers le Grand Morin inférieur et Coulommiers ; il opérera du nord de Trilport contre l'artillerie ennemie au nord de Meaux.

Le quartier général de l'armée reste à Vendrest. Un bataillon de la brigade d'infanterie du IVe corps de réserve venant de Bruxelles et un bataillon du 2e régiment de grenadiers sont arrivés le soir à Villers-Cotterets et sont incorporés au groupe Sixte von Arnim.

Se retrancher et, à tout prix, tenir : tel est le mot d'ordre. Mais, déjà, von Kluck se rend compte que la partie est perdue et, avec une mauvaise foi tout allemande, il laisse à ses surbordonnés la responsabilité des événements fâcheux qu'il prévoit, c'est-à-dire *l'abandon, pendant la nuit, de son articulation de Varreddes;* il tente bien d'y jeter l'artillerie du corps de cavalerie ; mais toute sa pensée se porte, par ailleurs, sur les communications. Il pousse sur Crouy l'artillerie du IIIe corps suivie par l'infanterie et il dirige, dans la plus grande hâte, sur la Ferté-Milon, le IXe corps qui est son suprême espoir.

Or, dans le camp français, tout est sacrifié, pour le moment, par le général Maunoury, à l'offensive de contre-enveloppement et rien ne pouvait être plus heureux, puisque l'on va avoir affaire à la masse constituée par von Kluck pour essayer lui-même d'envelopper, de ce côté, le front français. En ce qui concerne son centre et sa droite, voici quelles sont les dispositions prises par le commandant en chef de la 6e armée : au centre, le général de Lamaze, commandant le groupe des divisions de réserve, maintiendra étroitement sa liaison, à sa gauche, avec le 7e corps et il aura pour mission spéciale de monter à l'assaut du plateau de Trocy. Le camp retranché de Paris a envoyé sur le terrain tout ce dont il peut disposer en artillerie et, notamment, en artillerie lourde et on est décidé à répondre, d'abord, au canon par le canon. Pour préparer et soutenir l'attaque, l'artillerie de la 56e division sera renforcée de toutes les batteries de la 55e et des deux groupes de sortie qui tiennent lieu d'artillerie de corps au 5e groupe des divisions de réserve.

Au petit jour, toute cette artillerie est en position au nord de la ferme de Nongloire, au sud de la Râperie. Elle tonne pendant toute la matinée et nous dirons tout à l'heure les effets que cette foudroyante intervention produira dans le camp allemand.

Quant à la droite de l'armée Maunoury, c'est-à-dire la 45e division et la brigade de chasseurs indigènes, très éprouvées dans les journées précédentes, elle restera provisoirement sur la défensive. Réservée pour « la bataille d'articulation », elle est obligée d'at-

tendre, de toutes façons, que l'armée anglaise arrive sur le terrain. Elle a ordre de garder ses positions, tout en canonnant vigoureusement l'ennemi. Son propre front et les villages de Chambry et de Barcy qu'elle occupe sont, par contre, méthodiquement bombardés par l'ennemi.

La bataille pour les communications à Montrolle-Nanteuil-le-Haudouin et la bataille pour l'articulation à Trocy.

Suivons donc la « bataille pour les communications », puisque c'est elle qui est, en ce moment, la préoccupation suprême des deux adversaires.

On comptait beaucoup, dans le camp français, sur la tentative d'enveloppement qui devait être exécutée à distance par le corps de cavalerie. Opérant à la gauche du 7e corps, il devait chercher les derrières de l'ennemi et l'inquiéter, sinon par des attaques corps à corps, du moins à coups de canon. Ce corps, dont le général Bridoux prenait le commandement des mains du général Sordet, était en liaison à sa droite avec la 61e division. Suivant les ordres reçus, il se porte dans la région de Lévignen, Bargny, Ormoy-le-Davien, éclairant toujours vers l'est et le nord-est. Jusqu'à 4 heures et demie du soir, le corps de cavalerie occupait Lévignen et il faisait savoir qu'il comptait y tenir malgré que de l'infanterie allemande était en marche, de Bargny, précisément sur Lévignen. Le général Bridoux avait, en outre, reçu le matin l'ordre d'envoyer une division canonner l'ennemi à l'est de l'Ourcq pour le déterminer à la retraite. La 5e division de cavalerie, mise sous les ordres du général de Cornulier-Lucinière, partit aussitôt, avec 2 000 hommes et 10 canons, à midi, de Lévignen et, par Crépy et Vannoise, s'engagea dans la forêt et déboucha à Troesnes, sur l'Ourcq : elle s'établissait nettement sur les communications de l'armée allemande. Le soir tombait. A ce moment, le quartier général de von Kluck, quittant Vendrest, était en route pour la Ferté-Milon, afin de « se rapprocher, écrit von Kluck, du foyer de la bataille ».

Au crépuscule, de hardis pelotons de cavalerie française attaquèrent un camp d'aviation au sud de la Ferté-Milon. La colonne des autos de l'Oberkommando s'approchait précisément du lieu dudit incident. Tous les membres de l'état-major saisirent leurs armes, fusils, revolvers, pour se défendre contre une reconnaissance possible de cavaliers français. Une large ligne de tirailleurs fut formée. Un ciel crépusculaire

plein de nuages d'un rouge sombre éclairait fantastiquement les silhouettes de ces groupes de combat pittoresques. Le tonnerre de l'artillerie des IXe et IVe corps lançait ses coups retentissants et menaçants, les formidables éclairs des pièces lourdes traversaient les ombres de la nuit commençante. Sur ces entrefaites, les escadrons français avaient été abattus, disloqués et faits prisonniers par les troupes du IXe corps ou d'autres. Une bonne prise venait d'échapper à ces vaillants cavaliers.

Tel est le récit de von Kluck : il dissimule bien des angoisses, lesquelles ne sont pas étrangères à la nouvelle orientation de la pensée du chef. Car c'est dans cette même nuit, comme nous le verrons, que von Kluck se détermine à la retraite générale de son armée.

Après ce raid et deux engagements au nord-est de Mosloy, la division Cornulier-Lucinière se porta vers le nord et prit ses cantonnements, à 22 heures, à Vouty. Nous verrons comment elle poursuivra le lendemain son audacieuse randonnée sur les lignes de communications allemandes.

La 61e division (général Desprez) avait à réparer son échec de la veille en marchant vers le nord-est. Reprise bien en main, elle s'est déployée avec beaucoup d'entrain dès la pointe du jour. A 8 heures, sa première brigade occupe Villers-Saint-Genest en direction de Betz ; sa deuxième brigade était un peu au sud de ce village ; sa troisième était au nord de la route Nanteuil-Betz et apparaissait à l'est de Boissy-le-Fresnoy. C'était un bon début de journée. Mais les Allemands, sans doute sous le coup des fatigues de la veille, n'avaient encore engagé que leurs forces d'avant-garde.

Le principal effort, du côté français, était réservé, comme nous l'avons dit, au 4e corps (7e division) et au 7e corps (général Vauthier).

Le général Boëlle avait sous ses ordres la 7e division (général de Trentinian) et, provisoirement, la 61e division, dont nous venons de dire l'heureux déploiement. Il s'était mis en relation avec la 61e division et avec le commandant du 7e corps (général Vauthier, dont le poste de commandement était à Brégy), pour régler avec soin la manœuvre commune. Les mouvements prescrits pour la 7e division et l'artillerie de corps du 4e corps d'armée s'étaient exécutés dans la nuit du 7 au 8 avec un certain retard toutefois, retard causé par l'arrivée par petits paquets, par « isolés », peut-on dire, de la brigade transportée en auto-taxis. Le général Boëlle, après avoir mis de l'ordre dans cette confusion, prend ses mesures pour intercaler sa 7e division entre la 61e division (général Desprez)

et la 14e division (général de Villaret), qui est la division de gauche du 7e corps. Ainsi, il prend naturellement la direction d'attaque nord-est prescrite par le commandement. Le général de Trentinian doit déboucher à 9 heures du front de Nanteuil-le-Haudouin-Silly-le-Long, où la division s'est formée, et se porter sur le front Villers-Saint-Genest-Bouillancy pour marcher ultérieurement à l'assaut du plateau Boullarre-Rouvres. Ce mouvement est en liaison intime avec celui de la 14e division.

Observons que la 7e division a perdu une partie de ses canons à Ethe ; mais on lui a adjoint l'artillerie du 4e corps qui intervient fort utilement. Sans attendre l'entrée en ligne de la division, cette artillerie se porte au galop vers Chèvreville et, de là, appuie la 14e division de ses feux.

C'est alors que la 7e division débouche à son tour sur le champ de bataille. Par un mouvement aussi bien réglé qu'à la manœuvre, elle se met en marche sur deux colonnes : colonne de droite, 14e brigade (général Felineau), sur Bouillancy, par Chèvreville ; colonne de gauche, 13e brigade (général Faret) sur Villers-Saint-Genest. Le 14e hussards éclaire la marche. Le déploiement est magnifique ; il n'est, d'ailleurs, pas inquiété par l'ennemi. Cependant, la jonction est faite à gauche avec la 61e division de réserve qui attaque sur le front sud de Macquelines, bois de Montrolle. Un violent combat d'artillerie s'engage ; l'artillerie ennemie paraît se trouver au nord-est de Betz ; le bois de Montrolle, où les éléments de la 61e division ont pénétré, est ainsi rendu presque inabordable.

Le mouvement n'en progresse pas moins sur tout le front presque linéairement. A 11 h. 30, la 7e division atteint la route Villers-Saint-Genest-ferme des Gueux. L'artillerie du corps s'est hissée sur le plateau des Épinettes d'où elle arrose de ses obus et de ses shrapnells toute la crête en face, occupée par l'ennemi.

Nous avons dit que le mouvement de la 7e division était lié à celui de la 14e division (général de Villaret). Celle-ci a essayé de s'emparer de Betz. Mais elle est violemment attaquée sur sa gauche par des troupes ennemies et elle fait savoir que sa gauche est en l'air et qu'elle n'a plus de réserves.

Cette contre-offensive est, d'ailleurs, générale ; il semble que vers la fin de la matinée, l'ennemi se soit réveillé de sa torpeur ; de partout et, notamment, du corps de cavalerie, on signale des attaques allemandes descendant des hauteurs de Betz et paraissant se diriger vers Nanteuil-le-Haudouin. Une telle menace provoque les ordres suivants de la part du général Boëlle : « Le corps de cavalerie, qui est dans la région de Lévignen, signale que de

l'infanterie ennemie (colonnes assez importantes) progresse le long de la route et de la voie ferrée d'Antilly-Betz (vers 11 heures). Il y a lieu d'arrêter, à tout prix, ce mouvement de l'ennemi. A cet effet, la 61e division de réserve cherchera à progresser dans la direction de Betz... La 7e division prélèvera, si possible, sur ses réserves, un ou deux bataillons pour arrêter l'offensive ennemie sur Betz. Il importe d'arrêter ce mouvement débordant sur l'aile gauche de la 6e armée que le corps de cavalerie ne peut arrêter à lui tout seul. »

Cependant, la 14e division, qui a supporté difficilement le choc, se maintient avec peine sur la croupe nord-ouest d'Acy. La 7e division s'infléchit vers elle pour maintenir la liaison, et prend pour axe de marche : ferme de Gueux-Étavigny. La 14e brigade s'engage vers Gueux. Vers 15 h. 30, la 7e division occupe par sa tête de colonne la corne sud-ouest du bois de Montrolle, dans lequel la 61e division de réserve a pénétré de son côté ; elle a enlevé la ferme de Gueux et la ferme le Château. Son artillerie va engager la lutte avec l'artillerie ennemie placée dans la région d'Étavigny.

Ainsi l'entrée en ligne de la 7e division avait arrêté net le mouvement tournant combiné par von Kluck. Mais, pour avancer maintenant, c'est autre chose. On avait devant soi la crête de Betz. Elle était garnie de troupes allemandes attendant le débouché des troupes françaises. L'artillerie lourde tirait de tous les points du plateau. Le terrain était balayé et le bois de Montrolle était haché. La 61e division de réserve, après l'avoir occupé la plus grande partie de la journée, n'avait pu en déboucher. Cependant, un pas de plus avait été fait. Le 122e, en liaison avec le 121e, s'accrochant aux pentes au nord de Boissy-le-Frenoy, s'était glissé en direction de Macquelines et occupait les hauteurs au sud de la Grivette. Encore un effort et le plateau était enlevé.

C'est alors que von Kluck, surpris d'une si audacieuse avancée, obtient de ses troupes un suprême effort. A la tombée du jour, une attaque allemande se glisse jusqu'au bois de Montrolle, elle y pénètre et les éléments de la 61e division de réserve, qui l'ont gardé toute la journée, sont refoulés sur Villers-Saint-Genest. Incident sans importance et qui sera vite réparé. Cependant, les troupes de la 61e division et du 4e corps se retranchent sur leurs positions ; elles reçoivent du général Boëlle l'ordre de se cramponner au terrain et de se maintenir coûte que coûte devant l'adversaire. Les termes mêmes de cet ordre nous rendent parfaitement compte de la situation telle que la voyait le général Boëlle :

I. — Les forces ennemies opposées à la 6e armée paraissent avoir été sensiblement renforcées dans la journée du 8. De gros rassemble-

ments ont été signalés à May-en-Multien et, en arrière, à l'est du front Rosoy-en-Multien-Boullarre. D'autres rassemblements ont franchi l'Ourcq, venant de Brumetz à Neufchelles. Une division de cavalerie ennemie avec obusiers serait vers Thury-en-Valois avec chasseurs à pied et cyclistes tenant le ravin à l'ouest de Cuvergnon, la lisière nord-ouest de Cuvergnon et la lisière nord du bois au nord.

II. — Dans ces conditions, les troupes placées sous les ordres du général commandant le 4e corps devront, coûte que coûte, se maintenir devant l'adversaire en se cramponnant au terrain et en renforçant leurs positions par des organisations de campagne sérieuses.

La ligne de combat à organiser sera occupée pendant la nuit, sauf pour les troupes montées, ce qui n'empêchera pas de chercher à reconstituer et à réorganiser des réserves en vue de la manœuvre.

Les troupes reprendront les armes à 4 heures et réoccuperont entièrement leurs positions. Le bataillon du 103e (arrivé pendant la nuit à Nanteuil-le-Haudouin) sera rendu à 4 heures à Sennevières à la disposition de sa division.

Le 14e hussards établira la liaison avec le corps de cavalerie vers Ormoy-Villers et éclairera dans la zone comprise entre les routes de Nanteuil-le-Haudouin-Lévignen, Nanteuil-Étavigny.

IV. — Les zones d'action des 61e division de réserve et 7e division restent les mêmes que pour la journée du 8 septembre, sauf modifications apportées de commun accord par les généraux.

V. — Quartier général du 4e corps d'armée : Nanteuil-le-Haudouin.

Le 7e corps avait subi un sort à peu près analogue à ses voisins. Au début de la journée, comme nous l'avons indiqué, la 14e division avait tenté d'aborder la côte d'Étavigny-Boullarre et la fortune avait paru lui sourire. Elle se heurtait, sans le savoir exactement, à la force principale de l'armée von Kluck. Après des alternatives diverses, le corps avait gardé intact son front de Puisieux au Bas-Bouillancy, y compris le village d'Acy-en-Multien et la hauteur au nord-est de ce village. Mais il n'avait pu mettre le pied sur la crête d'Étavigny.

L'ennemi était contenu. L'on ne se doutait pas encore, dans le camp français, que c'était un réel succès. Car von Kluck, n'ayant pu avancer, allait se trouver coincé dans sa propre manœuvre. Du moment où il n'arrivait pas à prendre de flanc l'armée Maunoury à la « bataille des communications », l'issue allait, incessamment, se tourner contre lui à la « bataille de l'articulation ». Perdre une journée, pour lui, c'était perdre la partie. Car il laissait à l'armée britannique et à la 5e armée le temps d'atteindre la Marne et de déboucher sur celui de ses flancs que sa lourde faute avait exposé sans défense aux coups de l'ennemi.

C'est ce qu'il a senti depuis la veille au soir en autorisant l'abandon du pivot de Varreddes et c'est ce qui se confirme main-

tenant à proximité de la bataille d'articulation. Là, le II[e] corps et ce qu'il reste du IV[e] corps de réserve ont affaire au groupe des divisions de réserve du général de Lamaze. Certes, ces divisions sont extrêmement fatiguées. Malgré tout, leur commandement, comprenant l'importance de la mission qui leur est confiée, obtient d'elles un nouvel effort.

Nous les avons montrées, dans la matinée, prêtes à monter à l'assaut du plateau de Trocy et faisant précéder leur offensive d'une vigoureuse préparation d'artillerie venant de la ferme Nongloire au sud de la Râperie. L'attaque se déclenche. L'artillerie lourde allemande est, en partie, détruite par notre 75 et notre propre artillerie de sortie. Mais il en reste assez devant nos admirables réservistes pour qu'un véritable tir de barrage les accueille sur les pentes du plateau, sur les collines au nord et au sud de la Thérouanne et sur le ru de Poligny, dès que nos fantassins paraissent même en formations très diluées. Les fonds des ravins et le village de Marcilly sont bombardés par le tir courbe des obusiers. Cependant, l'offensive se renouvelle trois fois au cours de la journée. C'est en visant ces magnifiques assauts qu'un auteur allemand a écrit : « Ces Français sont des diables ; ils ressuscitent sans cesse. » Nos pertes sont extrêmement lourdes ; mais celles de l'ennemi ne le sont pas moins et elles accablent une troupe dont le moral est déjà atteint. Les vagues tentatives de contre-attaque ennemies sont enrayées, à leur tour, par notre artillerie. Celle-ci, batteries de sortie comprises, prend de plus en plus l'avantage. Partout l'ennemi est arrêté. Pour la fin de la journée, l'offensive des divisions Lamaze n'a pas encore obtenu la victoire ; mais ces braves troupes ont, d'ores et déjà, le sentiment que les effets de leur vaillance apparaîtront le lendemain. Elles passent la nuit dans leurs tranchées, prêtes à reprendre le combat.

Von Kluck, que l'angoisse étreint depuis le 7, a perdu complètement pied dans cette journée du 8. Ses avions l'ont prévenu que l'ennemi atteint la Marne et que, partout, le danger se resserre autour de lui. A 9 h. 15 du matin, il a dû faire face à l'attaque de Lamaze sur Trocy et ordonné à la 5[e] division du III[e] corps de marcher non plus sur Crouy mais sur *Trocy* « pour paralyser, écrit-il, un essai de rupture en ce point ». Au moment où il voudrait ne se consacrer qu'à ses communications, son articulation craque. « L'ennemi, écrit von Kluck, est signalé en marche vers Coulommiers, la Ferté-Gaucher, Rebais. » Ce sont les Anglais. L'armée britannique, comme nous allons l'exposer, s'est décidée, en effet, à

entrer dans la fissure produite par le départ des corps de l'armée von Kluck.

Il semble qu'elle peut se passer du concours immédiat de la 8e division française (de Lartigue). Aussitôt le commandement français jette celle-ci dans la « bataille d'articulation ». Au cours de l'après-midi, le général Maunoury lui a fait connaître la situation sur la rive nord de la Marne et dans la région de l'Ourcq. Il lui a signalé que l'ennemi qu'il a devant lui est soutenu par de forts rassemblements signalés aux abords de Lizy-sur-Ourcq et qu'une artillerie lourde allemande est embusquée à Gué-à-Tresmes. En conséquence, et tout en maintenant par la brigade de cavalerie la liaison avec l'armée britannique, ordre est donné à la 8e division d'avoir à pousser vivement vers le nord pour prendre part, sans retard, à la bataille. Elle préparera son entrée en ligne en canonnant, de la rive gauche de la Marne, les forces ennemies qui arrêtent notre droite par leur tir d'artillerie venant d'Étrépilly et de la cote 107 (2 500 mètres ouest de Germigny).

Voici donc la « bataille d'articulation » qui rebondit avec de nouveaux éléments ; ceci est d'une importance extrême : car le front de von Kluck craquera là. La 8e division, dont le déploiement était marqué dans la matinée par Saint-Fiacre, Villemareuil, avec flanc-garde à Fublaines, atteint, dans l'après-midi, le front : château de la Noue, cote 170 (500 mètres sud de Montceaux, château de Brinches). Elle tombe donc droit sur Varreddes et son canon va commencer à nettoyer la rive droite. Cependant, Montceaux et le bois de Meaux, au nord, étaient encore tenus par des éléments ennemis qui ne sont plus, d'ailleurs, qu'un rideau. Von Kluck le sait et il voit maintenant, avec terreur, s'avancer cette pince, contre laquelle il tente, trop tard, de se protéger. Le lendemain 9, il faudra bien prendre un parti : ou décamper, ou se faire prendre.

Fera-t-il la folie de s'entêter dans l'autre bataille, celle des communications, à Nanteuil-le-Haudouin ? Aujourd'hui, oui : « *Le sort de la journée*, écrit von Kluck, *dépend de l'entrée en ligne du IXe corps* à la Ferté-Milon-Mareuil. Il ne devra pas se laisser retarder par l'ennemi en marche de Coulommiers. » Mais si cette action du IXe corps ne se fait pas sentir avant le soir, la bataille des communications est perdue. Et même en bonne voie, demain, où mènerait-elle von Kluck ? Il ne prendra pas Paris en un tournemain, et, s'il s'attarde, il aura la moitié de la grande armée de Joffre sur les talons.

D'ailleurs, pour plus de sûreté, Maunoury, en vue de lui barrer

la route s'il tente ce coup de folie, a pris une nouvelle précaution. Dans la soirée du 8, une division fraîche, la 62e, avait été mise à sa disposition par le gouverneur de Paris. Elle est chargée d'organiser une position éventuelle de repli sur le front Plessis-Belleville-Monthyon. Une ligne de soutien est donc toute préparée en avant du camp retranché si la 6e armée est obligée d'y chercher son appui.

La journée du 8 dans le camp allemand.

Cette journée du 8, si on l'envisage du point de vue allemand, est celle qui présente le plus d'obscurités. Obscurités en partie voulues : elles ont été amoncelées à plaisir par von Kluck et par ses apologistes, et épaissies encore par les communiqués et explications du grand quartier général, uniquement faits pour en imposer à l'opinion allemande et à l'opinion universelle. Le grand quartier général, ayant pris pour système de soutenir qu'il n'avait pas été battu à la Marne, et même qu'il n'y avait pas eu, à proprement parler, de bataille de la Marne, puisqu'il ne s'agit que d'une manœuvre en retraite « génialement » conçue et toute spontanée, il fallait trouver un moyen de jeter le voile sur les faits précis et *d'ordre tactique* qui avaient déterminé *le grand recul stratégique*. Ainsi, on fut amené à accepter la thèse de von Kluck, clamant à tous les échos : « Je n'ai pas été vaincu. Tout au contraire, l'ordre de retraite a été donné quand j'étais pleinement victorieux. » Comment démentir cette assertion audacieuse sans donner des explications précises et comment mettre un terme aux vantardises de von Kluck, si l'on ne découvrait pas toute la vérité?

Mais la découvrir, c'était renverser le système du grand état-major et, surtout, c'était révéler au public la discorde scandaleuse qui avait régné entre les chefs et qui avait été une des causes principales de la défaite ! L'opinion publique se serait soulevée et l'indignation eût risqué de dessiller les yeux d'un peuple aveugle au moment où on lui demandait les plus tenaces efforts.

Pour conserver son prestige auprès de l'armée et auprès de la nation, pour obtenir, de l'une et de l'autre, la continuation d'une guerre, qui, dès le début, manquait à ses promesses, il fallait donc tout nier, tout voiler, accepter les mensonges d'où qu'ils vinssent, quitte à les arranger peu à peu et à avouer graduellement ce que l'on ne pourrait pas toujours taire. D'où ces versions diverses, contradictoires, truquées et tronquées, se succédant et se super-

posant et auxquelles la plupart des historiens de la guerre, et même les historiens français, se sont laissé prendre. Nous avons cité plus haut l'aveu de Fendrich, socialiste au nez de carton, plat serviteur du grand état-major, qui, cherchant à se débrouiller au milieu des contradictions et des querelles des grands chefs, finit par reconnaître que tous mentaient consciemment et par déclarer qu'il n'avait fallu rien moins que l'intervention de l'empereur pour imposer une version que Fendrich lui-même reconnaît n'être pas moins adultérée que les autres.

Pour le moment, ce qui importe, c'est de dégager la vérité sur le moment critique de la bataille de la Marne, vérité sans laquelle aucune leçon militaire et historique ne résulterait de ce prodigieux événement. L'Allemagne est battue à cette heure précise, LE 8 AU SOIR, voilà le fait.

Il est en effet avéré, d'ores et déjà, que les ordres pour la retraite ont atteint certaines unités de l'armée von Kluck, dès la matinée du 9, et, par conséquent, ont été dictés dans la nuit même. *Ils ont donc été le résultat immédiat de la journée du* 8.

Bloem, qui appartient au IIIe corps, raconte que, le 9 *avant 6 heures du matin*, des colonnes de la 22e division de réserve défilèrent à Trocy devant les grenadiers du 12e régiment. On les retirait du combat, et Bloem ajoute que ce n'étaient plus que des « débris ». C'est la première indication précise qui nous soit donnée sur la retraite ordonnée. A partir de ce moment, elle se poursuit sans discontinuer et par échelons : elle dure deux jours à l'armée von Kluck. Vers midi, les autres formations de la même 22e division de réserve, notamment le 12e régiment, reçoivent l'ordre de battre en retraite par Vernelle sur Fussy (1).

De même, d'après Löhrisch, l'ordre de la retraite arrive dans les ambulances avant midi.

C'est donc, ici encore, dès le 9 au matin, que les ordres ont été expédiés. M. Eugène Bircher, qui observe ces faits, dit judicieusement :

Tout cela fait conclure que von Kluck a reçu l'ordre de la retraite (ou plutôt l'a donné ; car, il n'y a sûrement pas d'ordre du grand quartier général avant le 9) dans la nuit du 8 au 9, de sorte que l'offensive de droite (le 9) fut ordonnée pour se dégager et ne fut pas exécutée avec toutes les forces, mais seulement de façon que la retraite ne fût pas gênée par une poursuite trop ardente de l'ennemi.

(1) Eug. BIRCHER, p. 135.

Or, toutes les versions allemandes et même françaises de la bataille de la Marne affirment que l'armée de von Kluck était victorieuse le 8 au soir et qu'elle l'était même encore le 9 au soir. On la montre repoussant la gauche de Maunoury, menaçant celle-ci d'enveloppement et la rejetant, en quelque sorte, jusque dans le camp retranché de Paris. Comment ces assertions peuvent-elles se concilier avec le fait incontestable que von Kluck avait déjà autorisé, *le 7 au soir, l'abandon éventuel du pivot de Varreddes* et pris le parti de la retraite *dès le* 8 *dans la nuit*?

Il ne paraît pas douteux que von Kluck fut gravement déçu et peut-être complètement désarçonné à la fin de la journée du 8 : il comptait obtenir, ce jour-là, nous l'avons vu, un succès décisif par une brutale manœuvre d'enveloppement vers le nord, manœuvre destinée à surprendre et à culbuter Maunoury. Et c'est pourquoi il pousse dans cette direction toutes les unités qui lui arrivent l'une après l'autre, quel que soit l'état de fatigue et d'épuisement où il les reçoit. Il ne prend pas garde, qu'en appelant à lui les corps qui sont chargés de maintenir ses liaisons avec von Bülow, il compromet, non seulement le sort de la bataille générale, mais même le sort de sa propre armée dont le flanc gauche va être gravement exposé.

Quelle ne dut donc pas être sa déception quand il s'aperçut que sa fameuse manœuvre par l'aile droite n'aboutissait qu'à des gains de terrain insignifiants, tandis que la faute commise, en dégarnissant les liaisons, permettait à l'ennemi (8e division française et gauche de l'armée anglaise) de s'avancer jusqu'à la Marne et de le saisir dans *la bataille d'articulation* !

Tel dut être l'effet brutal produit sur l'esprit imaginatif de von Kluck. Une fois de plus, il ouvrait les yeux en plein rêve. Mais, concevant vite, il ne s'entêtait pas. De même qu'après s'être élancé tête baissée au sud de la Marne, le 5 septembre, il s'était retourné et avait battu en retraite, dès le 6 au matin, il n'insiste pas le 8 et, cette fois encore, il bat en retraite. Tel est sans doute, en présence de la réalité, l'évolution qui se produit dans l'esprit du chef de la Ire armée.

Mais, en même temps, sa vanité doublement froissée et la fertilité de son esprit, abondant en explications, excitent son imagination. Jamais, il ne consentira à s'avouer fautif et vaincu. Il cherchera donc les échappatoires lui permettant de se tirer d'affaire devant l'opinion et d'affirmer que ce n'est pas lui qui est responsable de la retraite, par conséquent de la défaite, mais les autres.

Aussi, tout en se décrochant, il continue à se battre et il crie à tue-tête qu'il est vainqueur. Sous son inspiration (et qui en croirait-on, sinon le général populaire qui a exercé le commandement dans une crise si difficile?) la presse allemande fait chorus et nous impose peu à peu la version que « l'esprit d'imprudence et d'erreur » lui a dictée.

Mais, maintenant, nous voyons clair et nous sommes en mesure de dire les choses telles qu'elles se sont passées. La vérité aura le dernier mot. Déjà, nous avons signalé l'étrange obstination de von Kluck à faire repasser la Marne par *tous ses corps*, à rompre, en conséquence, ses liaisons avec von Bülow, à se jeter, à corps perdu, dans la *bataille des communications* qui n'avait aucun lendemain stratégique raisonnable et à présenter ainsi, à son adversaire, l'occasion favorable pour engager une *bataille d'articulation* qui, poussée à fond, devait infailliblement couper en deux la grande armée allemande.

Que ce fût là un fait de la volonté et de l'entêtement de von Kluck, nous avons à ce sujet un témoignage important, le rapport de von Bülow, commandant en chef de la IIe armée.

Que se passe-t-il, le 8 septembre, d'après le rapport de von Bülow? Ne nous occupons pas de sa gauche et de l'offensive contre l'armée Foch, et ne considérons que l'aile droite, celle qui a perdu ses liaisons avec von Kluck. Von Bülow écrit :

L'aile droite (13e division, VIIe corps et Xe corps) devait se replier pour éviter l'enveloppement et atteignait, le soir, la ligne Margny-le-Thoult. (C'est ce que nous avons appelé « le crochet défensif ».)

Et von Bülow ajoute, livrant la clef de ces événements décisifs :

Dans l'attente que la Ire armée arriverait à se dégager dans la journée du 9 et *à se relier à la seconde* (c'est-à-dire à reprendre ses liaisons, — on fait crédit à von Kluck), la IIe armée continue son offensive vers le sud. Mais, *le* 8 *au soir*, la Ire armée *faisait connaître qu'elle était toujours aux prises avec un ennemi en forces sur la ligne Cuvergnon-Congis....*

De ce renseignement, il résulte que, de l'aveu de von Kluck lui-même, son armée est très mal en point le 8 au soir et qu'il ne peut retirer un seul homme du front de l'Ourcq.

Que conclut Bülow pour sa propre position?

Je ne comptais plus, dès lors, dit-il, sur une intervention du grand quartier général (cela veut dire que von Kluck, n'en faisant qu'à sa tête, le haut commandement allemand est débordé, impuissant, annihilé). D'après mes renseignements d'avion, des colonnes ennemies se diri-

geaient vers le nord, par Rebais et Doue (forces anglaises) ; une troisième colonne était en marche de la Haute-Maison vers le nord-est, c'est-à-dire vers Château-Thierry, pour couper les communications des Allemands restés au sud de la Marne. Plus tard, nous sûmes que la colonne annoncée à Choisy avait repris sa marche sur Thierceleux (c'est la gauche de la 5e armée en route sur Montmirail).

Dans ces conditions, je devais compter sur *la percée de forces ennemies importantes*, à moins que la Ire armée ne se résolût, *au dernier moment, à se replier vers l'est et à se relier à la seconde.* Lorsque, *le* 9 *septembre de bon matin*, les colonnes ennemies traversèrent la Marne en grandes forces entre la Ferté-sous-Jouarre et Château-Thierry, il fut hors de doute que la retraite *de la Ire armée devenait difficile* et que la IIe devait se replier pour éviter l'enveloppement complet de sa droite. Entièrement d'accord avec le représentant du grand quartier général, le lieutenant-colonel Hentsch, j'ordonnai..., etc.

Il faut conclure du récit de von Bülow, que von Kluck se savait battu dès le 8 au soir et que c'est lui qui, comme conséquence de la journée du 8, a déclenché l'événement, c'est-à-dire l'ordre de retraite. Seulement, par un tour de bon camarade, il s'est bien gardé de prévenir Bülow (*qui ne savait rien encore le* 9 *au matin*), parce qu'il se réservait sans doute de faire tomber la responsabilité de la décision sur son voisin, le chef de la IIe armée, et, en tout cas, sur le grand quartier général ; ce qui s'est produit, en effet.

Nous sommes ici en présence de faits précis : contrairement à l'opinion accréditée, la journée du 8 ne fut pas une victoire pour les Allemands sur l'Ourcq. C'est cette journée, au contraire, qui décida de leur défaite. Von Kluck a fait montre d'une force plus apparente que réelle en jetant tous ses corps de renfort sur la gauche de Maunoury et, malgré ses violents efforts, il a maintenu péniblement ses lignes. En fait, le soir, il était battu, parce que, contenu à sa droite, et n'ayant pu faire intervenir en ce point le IXe corps qui, de son propre aveu, devait « décider du sort de la journée », il voyait avec terreur surgir une nouvelle offensive à sa gauche, c'est-à-dire à la *bataille d'articulation*. Sa manœuvre avait été le comble de l'imprévoyance et de l'inintelligence. Il n'avait pas eu, un seul instant, le sens des réalités.

Si on s'est fait, jusqu'ici, une idée différente de la journée du 8, si on a vanté l'habileté de la manœuvre de von Kluck, c'est qu'on ignorait les précisions et les ordres et que l'on acceptait comme argent comptant la version de von Kluck lui-même, communiquée après la retraite sur l'Aisne (en décembre 1914), au professeur Georges Wegener, correspondant de guerre du grand quartier

général, qui nous la rapporte dans son livre : *Der Wall von Eisen und Feuer :*

Je n'oublierai jamais le matin où von Kluck, comme nous étions arrivés au terme de notre séjour à son quartier général, et que nous allions prendre congé, nous retint encore une heure dans sa chambre, nous entretenant de diverses choses politiques et militaires. Entre autres choses, il en vint à parler d'un article du *Journal des Débats* sur les événements autour de Paris du 4 au 10 septembre et sur les causes de la retraite sur l'Aisne. Il trouvait cet article excellent. Lui-même avait pu se faire, *seulement par cet article*, une vue d'ensemble des événements et n'avait compris que par cette lecture que l'adversaire estimait ses opérations d'alors *plus haut que lui-même ne l'avait fait.* L'article en question dépeint, du point de vue français, comment von Kluck, après avoir pénétré jusqu'à Senlis et ses patrouilles jusqu'à Dammartin (à 30 kilomètres de Paris), dut commencer sa retraite vers Meaux et Château-Thierry, *non point à cause de sa propre faiblesse, mais à cause de l'avance française sur la Marne* (comme si cette avance française sur la Marne, c'est-à-dire sur Château-Thierry, intéressait les autres armées et non la sienne). Au contraire, il résultait de son récit que lui-même, ayant pris l'offensive, *avait conservé l'avantage.* Joffre — au dire de l'article — avait ordonné au général Maunoury, combattant contre von Kluck, de continuer les opérations commencées, car la 5e armée française avait remporté un grand succès sur la Marne (contre von Bülow naturellement : or, c'était le rappel du IXe corps qui avait décidé de la chute d'Esternay) ; « mais, ajoute l'article, aussitôt la difficulté de la tâche de Maunoury s'accrut. Non seulement le IVe corps de réserve avait tenu bon et en particulier sur les hauteurs de Trocy, mais encore deux corps d'armée prussiens repassaient la Marne sans être arrêtés par les Anglais qui suivaient trop lentement vers le nord. Nous sommes ici en présence de ces habiles manœuvres de von Kluck. Le général Maunoury fit tous les efforts possibles et lutta avec toutes ses réserves. » Cependant, reprend le général qui porte toute son attention sur l'événement et sur l'heure la plus critique, c'est-à-dire sur la soirée du 8, cependant, *le 8 septembre au soir*, il était clair que la manœuvre de Maunoury avait échoué. Pour ne pas être encerclé lui-même, tout ce qui restait encore du 4e corps dut être amené par marches, voie ferrée, automobiles, etc., sur le terrain. Malgré tout, la situation des Français devenait de plus en plus mauvaise. Les Allemands menaçaient leur retraite sur Paris : « Vers la fin de l'après-midi du 9 septembre, ajoute le journal, le 4e corps français dut revenir en arrière dans la région de Nanteuil et l'on se demandait quelle serait la situation le lendemain. » Alors, reprend le général, arrive, *sans qu'on s'y attende*, la retraite spontanée des Allemands (*die selbstätige*), *sans défaite aucune*, comme le reconnaissent les Français eux-mêmes et *même sans combat proprement dit.* Ils en étaient venus probablement à la conviction, du moins l'a-t-on dit, qu'ils ne pouvaient plus tenir ; et alors commença cette retraite qui s'arrêta bientôt sur l'Aisne. Et von Kluck confirme, d'un air détaché, que les Anglais n'avancèrent que lentement. Quand il traversa l'Aisne, il croyait les avoir sur les talons : il put, cependant, s'établir dans sa position actuelle

sans avoir, pendant toute sa retraite, laissé un canon, une voiture de munitions ou un cheval entre leurs mains.

Telle est la thèse. Elle ne fera plus que se répéter en se compliquant au fur et à mesure que des objections se produisent, jusqu'à la fin. Von Kluck déclare qu'il était vainqueur. Il refoulait Maunoury dans Paris. L'ordre de retraite l'a surpris. Cette retraite eut pour cause, affirme-t-il, un grand succès remporté par la 5e armée française sur la Marne, c'est-à-dire sur la IIe armée. Toute la faute est à Bülow et au grand quartier général.

Suivons, cependant, l'action de chaque corps, de gauche à droite, de la *bataille des communications* à la *bataille d'articulation*. A l'extrême droite, von Kluck avait entassé l'élite des forces nouvelles qui arrivaient sur le terrain. Il cherchait, évidemment, à constituer une masse de manœuvre de ce côté avec la 6e division (du IIIe corps), qui intervient le 8 au soir près de Cuvergnon, et aussi avec la 4e division de cavalerie ; enfin et surtout avec le IXe corps parvenu seulement, le soir du 8, à proximité de la Ferté-Milon-Mareuil. Mais ces troupes allemandes qu'il pousse l'épée dans les reins, ou arrivent trop tard, ou arrivent exténuées.

Quels sont les résultats réels? Hermann Löhrisch s'est posé la question : à l'ambulance de Rosoy-en-Multien, il interroge les blessés qui arrivent sur le résultat de l'assaut du 8 au soir, vers Acy et Betz.

J'apprends, par un camarade de régiment de la 1re compagnie, la fin de l'assaut. A environ 7 heures et demie, il avait cessé, l'ennemi chassé hors de sa position. *Mais le restant du régiment était trop épuisé et, pour cette raison, il fut retiré, la nuit, de la hauteur conquise et ramené à Boullarre*, c'est-à-dire éloigné du champ de bataille.

Cela ne donne nullement l'impression d'un succès. Or, voici maintenant le récit d'un artilleur du IVe corps, le lieutenant Hermann Richter (7e division), qui se bat sur le plateau de Trocy. Ces artilleries si puissantes et qui doivent décider du sort de la bataille ont-elles, plus qu'on ne l'a à l'extrême droite, le sentiment de la victoire?

Il est environ 11 heures du soir (dans la nuit du 7 au 8). Depuis hier à 5 heures de l'après-midi, nous n'avons rien mangé. Exténués, affamés, nous mangeons quelques bouchées de pain de soldat et nous buvons un coup de vin rouge... Puis le sommeil, dont nous *sommes privés depuis quarante-deux heures*, s'empare de nous.

8 *matin.* — Notre but de tir est Étrépilly. On dirait que la bataille devient plus dure encore aujourd'hui qu'hier... Nous apprenons qu'Étré-

pilly, occupé par nous, a été surpris, cette nuit, par les turcos et que tous ceux de nos gens qui ne se sont pas enfuis ont été massacrés cette nuit par les noirs... Quelques minutes plus tard, les obus de la 6e batterie tombent sur les maisons d'Étrépilly... Je viens justement de découvrir des mouvements de troupes sur la route d'Étrépilly à Trocy, quand les obus, passant au-dessus de nous, nous font involontairement tourner la tête. Et là, à l'extrémité gauche de la 4e batterie, un mélange de fumée, de métal, de parties de corps humain, des cris désespérés... Le téléphone nous apprend que deux canons sont détruits, tous les servants tués ou blessés... Voilà encore un hurlement au-dessus de nos têtes, au milieu des canons de la 6e batterie. L'après-midi (toujours du 8 septembre), je remarque que les masses ennemies se dirigent au loin vers Étrépilly, vers le sud, donc en retraite. Devons-nous avancer? Je vais au poste de commandement et je pose la question au général : « Devons-nous changer de position? — *Gardez-vous-en bien! Nous avons uniquement pour devoir de tenir la position à Trocy...* » Quatre obus explosent encore et, cette fois encore, deux canons mis hors de combat, la plupart des hommes tués ou blessés. Et, à la tombée de la nuit, un des canons demeurés indemnes est encore endommagé. De sorte que, par ordre du commandant, la batterie est retirée de la ligne de feu. Le capitaine von B..., d'ordinaire si plein d'entrain, est consterné en voyant les débris de sa fière batterie... Ce tableau d'horreur ne veut pas me quitter quand je me couche, le soir, sur la terre nue, sans avoir rien mangé...

Non ! ce ne sont là ni des sentiments, ni des âmes de vainqueurs. Aussi ne faut-il pas s'étonner du découragement de cet officier lorsque, après une nuit d'insomnie, il écrit, le 9 au matin, « *qu'il est encore sous l'impression de la terrible journée du* 8 ». D'une façon générale, les récits de la journée du 8 septembre sont abrégés ou supprimés par la censure sur les carnets de route ou les « lettres de soldats » publiés en Allemagne. Malgré tout, il n'en est pas un où ne respire un profond découragement.

Pour le IIe corps qui se bat à Acy-en-Multien, l'officier Kietzmann du 49e régiment d'infanterie résume en ces quelques lignes son impression :

A Acy, se déroula une bataille dans laquelle nous nous trouvâmes sous le feu des obus ennemis et où nous eûmes beaucoup à souffrir.

7-9 *septembre*. — La bataille dura sans interruption, même pendant la nuit. Nous eûmes de lourdes pertes causées par les obus. Notre artillerie n'était pas à la hauteur de l'artillerie ennemie qui nous était opposée.

Le IVe corps de réserve est engagé depuis le début de la bataille. Il est maintenu en avant du Plessis-Placy. Rien d'étonnant à ce qu'il ait énormément souffert. Il est à bout de forces.

Mais voici un officier particulièrement intelligent, Alfred Wirth,

qui voit clair et observe non seulement le point de la bataille où il combat, mais ce qui se passe autour de lui et qui remarque le mouvement ennemi qui va décider du succès de la journée.

8 *septembre*. — A 6 heures, le duel d'artillerie reprend. Violent feu d'infanterie nous prenant par le flanc. Vers midi, arrivée des têtes de colonnes du corps de Brandebourg (c'est le IIIe corps). L'après-midi, on entend de sourds craquements *derrière nous*, si profonds que la terre semble en trembler. Nos pionniers font sauter les ponts de la Marne *pour empêcher les forces ennemies de nous attaquer dans le dos*.

Celui-ci comprend. C'est la « bataille d'articulation » qui progresse et il se rend compte, très clairement, qu'à partir de ce moment, l'armée est en danger d'être cernée *par le sud*, donc *par la Marne*. Si un simple capitaine fait ce raisonnement, comment l'état-major ne le ferait-il pas?

En avant, continue Alfred Wirth, le combat est violent, mais il est favorable particulièrement à l'aile droite où les gens du Schleswig-Holstein ont participé.

On voit bien que ce succès lui paraît secondaire comparé au danger qui vient de la Marne. D'ailleurs, le spectacle qu'il a autour de lui n'est pas fait pour le réconforter :

Des parties de mon ancien bataillon reviennent de la ligne de feu : leur marche est pesante et fatiguée. Les yeux, enfoncés dans les orbites, ont les bords noircis ; ils regardent avec un sérieux effrayant droit devant eux, et c'est à peine si quelques paroles tombent de leurs lèvres ; leurs uniformes sont sales et déchirés, leurs visages couverts de poussière et de sueur, l'un d'eux est éclaboussé de sang. Je cherche la fin de mes provisions et je les leur donne. Ils s'en saisissent avidement...

Revenant à l'observation qui l'a frappé dans la journée du 8, le capitaine Wirth note :

Il semble que *du sud* un adversaire vienne vers nous. On envoie contre lui une division brandebourgeoise...

Cette note est décisive. Il s'agit, nous l'avons vu, de la 5e division (du IIIe corps) jetée à l'articulation de Trocy. L'ennemi, *venant du sud*, voilà bien, aux yeux des combattants eux-mêmes, la *bataille d'articulation* qui se complique ; c'est le vrai péril devant lequel la Ier armée est obligée de se dérober. D'ailleurs, elle s'y décide sans retard et c'est ce que nous allons voir bientôt.

Ces témoignages le prouvent : au fur et à mesure que l'on

approche de la Marne, la bataille prend, pour les soldats eux-mêmes, son véritable aspect : avec un succès précaire à droite, une sérieuse menace se lève à gauche. Si les courages sont un peu réconfortés par les bruits favorables qui circulent sur l'échec des Français dans leur tentative d'enveloppement vers Nanteuil-le-Haudouin, on voit avec appréhension une autre tentative menaçant l'aile gauche vers Varreddes et Château-Thierry.

Le lieutenant Wilhelm Harloff, du 90e régiment d'infanterie (Kaiser Wilhelm), nous donne le récit des émotions d'un officier appartenant à ce IXe corps qui, transporté et ballotté d'un bout à l'autre de la bataille, manqua tellement à von Bülow sans devenir d'une utilité sérieuse pour von Kluck. On mit ses effectifs sur les dents pour les amener à pied d'œuvre au moment où il n'y avait plus qu'à battre en retraite. C'est ce qui provoque, chez notre jeune officier, la réflexion suivante où il y a à la fois de la gloriole et de l'amertume :

Les marches fournies par la 17e division du 1er au 10 septembre n'ont jamais été nulle part égalées. Tout comme en 1870, nous avons mérité le nom de « kilometer division », la division des kilomètres... Le colonel général von Kluck avait ordonné que le IXe corps qui, jusqu'à présent, avait été à l'aile gauche de la Ire armée, marchant le long du front en arrière, aurait à se rendre à l'extrême aile droite pour la défendre contre les tentatives françaises d'encerclement. Nous partîmes donc, le 7 septembre au soir (des environs d'Esternay) pour une des plus grandes marches de toute la guerre. Après quatre heures de marche, on bivouaque à 11 heures, un peu en arrière de Fontenelle, à Gillauche (près des fermes du Soudan incendiées au cours de la bataille de la Marne). Nous étions tellement fatigués que c'est seulement après un bon bout de temps que l'on s'aperçut que l'on était installé, avec ces messieurs de la 12e compagnie, sur un même tas de fumier. On nous réveilla à 3 heures trois quarts et on se remit immédiatement en route. Dès qu'il fit jour (le 8 septembre), nous fûmes pris en surveillance par un grand nombre d'aviateurs ennemis sur lesquels on tira, mais en vain. (Ce sont ces aviateurs qui signalèrent ce qu'ils appelaient « la retraite générale allemande » au commandement français.) A 11 heures, on traversa la ville très jolie et admirablement située de Château-Thierry, qui avait des traces du bombardement allemand. A une heure, excessivement fatigués (en effet, vingt heures de marche !), on fit une courte halte en plein champ. Puis il fallut continuer sous la poussière et la chaleur. A 6 heures et demie seulement, une autre courte halte, mais celle-ci sous une pluie torrentielle, près de la Ferté-Milon. Malheureusement, ce ne fut pas encore le bivouac ; comme il y avait de la cavalerie française dans les environs (raid du corps Bridoux au delà de Lévignen, signalé ci-dessus), on dut encore se remettre en route, à 10 heures du soir, pour aller prendre le repos dans un champ d'ailleurs assez voisin ; mais, à 3 heures

du matin, il fallut de nouveau se remettre en route. Après une nouvelle marche de six heures, nous étions dans le voisinage de Crépy-en-Valois.

Donc, le IXe corps arrive le 9 au matin, mais dans quel état ! Or, von Kluck a déjà donné l'ordre de la retraite. Le corps se battit, il est vrai, le 9, pour aider les corps combattants dans cette région à se dégager. Mais, combien, sans tant de fatigues, sa présence n'eût-elle pas été plus utile auprès de Bülow pour faire face à l'avance alarmante de la 5e armée française !

L'armée allemande, menée par de tels chefs, fut toujours sacrifiée au caprice d'une prétendue « génialité » stratégique. On surmène ces corps, on joue avec eux au *Kriegspiel*, et l'on s'étonne, après cela, qu'ils ne rendent pas tout ce que l'on exige d'eux à l'heure de la bataille !

Un autre corps prend part, comme nous l'avons dit, à la manœuvre finale de von Kluck, c'est le IIIe corps. Il a déjà subi bien des alternatives et bien des fatigues. Pour les faire accepter par la troupe, on répandait dans ses rangs qu'on revenait vers Paris pour y entrer triomphalement (Henri Heubner).

A 6 heures du matin (le 8, à Charly-sur-Marne) les compagnies fatiguées se remettent en route ; marche ininterrompue par un soleil brûlant jusqu'à midi. Cet appel excessif aux forces des troupes ne fut pas inutile. Cela réussit, malgré que nos malheureuses compagnies épuisées demeurassent à moitié couchées sur les routes brûlées par le soleil ; nous, du moins, nous avons pu tenir. Notre division-sœur était arrivée vers midi à l'aile en danger (il s'agit de la 5e division qui marche de Cocherel sur Trocy). On pouvait voir clairement, d'après l'explosion des projectiles, que l'aile droite aussi était en péril. Nous continuâmes (il s'agit, on le voit, de la 6e division) notre marche et nous prîmes enfin près du village d'Antilly (entre Boullarre et Betz) une position d'attente pour soutenir l'aile droite du corps exposé. Lorsque, vers 5 heures moins le quart, l'autre division du corps d'armée envoyée en renfort entra en ligne à *côté de l'aile gauche*, la bataille était en quelque sorte gagnée par les Allemands. Il y eut une nouvelle offensive de l'ennemi, à 7 heures et demie, à l'aile droite. Mais il en fut de même et la partie fut perdue pour lui... *Quant à nous, nous n'avions pas participé d'une façon directe à cette bataille.* Mais les grandes marches tellement extraordinaires que l'on avait fait faire à nos deux corps (IXe et IIIe) n'avaient pas été inutiles puisqu'elles avaient préservé les deux corps en danger d'une véritable catastrophe. Le soir, notre bataillon bivouaquait dans un petit bois de peupliers, sur des gerbes de paille. Les fatigues des jours précédents et la conscience d'avoir remporté la victoire sur un adversaire bien plus fort nous ont donné un sommeil profond et réconfortant.

Celui-ci, du moins, croit à la victoire et à l'efficacité de la manœuvre. Mais observons que son corps ne s'est pas battu, qu'on



LA BATAILLE D'ARTICULATION
8 Septembre, soir
Alliés: Divon infie Don cavie
Allemands: Divon infie Don cavie
Troupes en marche
Echelle: 0 5 10 15 20 25 Km.
Reims
Vesle
Fismes
Montagne de Reims
Epernay
Marne
Condé.s.M.
Montagne d'Epernay
Dormans
Orbais
Montmort
Avize
Chaintrix
Vertus
Colligny
Somme Soude
Somme
Soude
Route 17
Route 51
Fère Champenoise
Ms de St Gond
Toulon
Sézanne
Esternay
St Martin.du B.
Moutils
la Ferté Gaucher
Aubetin
Coulommiers
Grand Morin
Rebais
Sablonnières
la Trétoire
Bellot
St Ouen
Montmirail
Vauchamps
le Thoult
Margny
Hondevilliers
Fontenelle
Montcel Auger
Dollau
Surmelin
Condé en B.
Chézy
Azy
Romeny
Charly
Nogent l'A.
Méry
la Ferté s.J.
Signy Signets
Trilport
Meaux
Claye
Ch.au Thierry
Marigny en Orxois
Dhuisy
Montreuil aux Lions
Chatillon s.M.
Ville en T.
Neuilly St Front
Chouy
le Plessier Huleu
Hartennes
Fère en T.
Ourcq
Mosloy
la Ferté Milon
Troesnes
Vouty
Villers-Cotterets
Vaumoise
Crépy en V.
Verrines
X Et Ldw.
1.2.3.DC
Levigneu
Baron
Bs du Roi
Nanteuil le H.
Cuvergnon
Betz
Mareuil
Acy
Neufchelles
Crouy
Puisieux
Dammartin
Montgé
Etrepilly
Congis
Varreddes
6
5.R
4
7
61.R
62.R
63.R
56.R
55.R
45
14
B.M
8
3.B
2.B
1.B
B
C.B
4
10
8
38
18
36
37
35
6
5
3
53.R
69.R
4.R
5
1
2
19
20
1
10
42
51.R
D.M
9
17
52.R
21
18
22
11
9
I.G
G
11.G
XXIV.R
XII.R
XXXII
XXIII.R
XII
XXIII
III
II
X
X.R
XIX.R
XX.R
XIV
XIII
VII
I.K
G.K
V.K
II.K
I
IX
IV
IV.R
XVIII
VI
III
VII
VIII
V
XII.R
IV
III
II
5
II.K
XVII
A.P

l'a trouvé trop épuisé pour l'engager : ainsi, la crédulité de l'officier, vainqueur à peu de frais, se satisfait de la grande « conception géniale » qu'on lui a insinuée, depuis le début, et il garde l'illusion d'une prochaine entrée dans Paris.

Les officiers qui raisonnaient voyaient les choses tout autrement et, pour conclure, nous citerons le témoignage d'un officier du IXe corps dont le jugement est froid et lucide, Hermann Löhrisch :

D'après ce qui m'est venu aux oreilles, les choses seraient différentes (de ce qui est dit et écrit officiellement). *La raison qui aurait forcé à la retraite serait que l'on avait continuellement retiré des troupes du centre pour les placer à l'aile droite, de sorte que la ligne plus à gauche serait devenue trop mince et courait le risque d'être rompue.* Dans ces conditions, il devint absolument nécessaire de se rapprocher de la base d'opérations. De telle sorte, qu'avec les troupes dont on disposait, il fallait se contenter de maintenir ce que l'on avait obtenu de terrain par une avance rapide, en se retirant sur des positions plus favorables. C'est ainsi que l'ordre de retraite arriva au moment où, après d'immenses sacrifices, l'offensive ennemie de Paris à Verdun paraissait rompue.

Cette version, écho peut-être de ce qui se disait à l'état-major de von Bülow, est beaucoup plus voisine de la vérité, du moins pour ce qui se passe sur l'Ourcq. C'est parce que von Kluck a retiré ses corps de la gauche pour les jeter sur sa droite qu'il a exposé le centre au danger d'une percée signalée, dès le 7, par Bülow. C'est donc von Kluck qui a la responsabilité de la défaite de l'Ourcq et par contre-coup de la Marne ; et c'est *dès le* 8 *au soir* qu'il s'est rendu compte lui-même qu'il n'avait plus qu'à déguerpir (1).

De toutes façons, sa défaite était certaine, à moins d'un de ces miracles qui sont bien rares en stratégie : la manœuvre de Joffre l'avait acculé à un dilemme : ou il se gardait à droite pour se sauver de l'enveloppement, mais alors il affaiblissait sa liaison avec Bülow et s'exposait à la percée ; ou bien il maintenait sa liaison par le moyen de ses deux corps ; mais alors il risquait d'être battu et enveloppé à droite.

Des deux périls, il choisit le moins grave et, en tout cas, le moins désagréable pour lui. Il préféra se maintenir à la bataille des *communications*, quitte à sombrer à la bataille de *l'articulation*. Il est vrai, qu'ici, il ne sombrait pas seul et il pouvait accuser son voisin et collègue Bülow d'avoir été par le fond avant lui.

(1) Von Kluck, dans *la Marche sur Paris*, dit que c'est « le 9 à 11 h. 30 du matin que le repli de l'aile gauche de l'armée von Linsingen sur la ligne Crouy-Colombs fut ordonné » ; mais il joue sur les mots. Dès le 7 au soir, l'abandon de Varreddes était autorisé et, comme nous venons de le voir, le mouvement par les arrière-gardes, les convois et le repli sur le Clignon s'opérait dès le 8.

CHAPITRE II

LA BRÈCHE DES DEUX MORINS ET LA BATAILLE DE FÈRE-CHAMPENOISE, LE 8 SEPTEMBRE

Marche de l'armée britannique du Grand Morin au Petit Morin. — La 5e armée reçoit l'ordre de prendre la poursuite sur Montmirail. — Le 10e corps rattaché à la 9e armée. La route nº 51. — La manœuvre décisive vue du côté français et du côté allemand. — La bataille de Fère-Champenoise, le 8. La retraite du 11e corps. — Manœuvre de Foch sur la poche de Fère. — La bataille de Fère-Champenoise vue du camp allemand.

Si von Kluck est battu dès le 8 au soir, ce n'est pas seulement parce que Maunoury lui oppose une résistance acharnée, c'est parce que, selon les ordres de Joffre, l'armée anglaise et la 5e armée s'avancent dans la « fissure » creusée, par le retrait des corps de l'armée von Kluck, entre l'armée de celui-ci et celle de Bülow. Nous avons dit que la tête de la bête allemande aboyait, au nord, sur Nanteuil-le-Haudouin, mais que la gorge était découverte entre Meaux et Montmirail. Les deux armées alliées se jettent donc en ce point, et c'est ce qui va forcer tout le corps à reculer.

Mais un vide s'est fait entre le front allemand et le front des armées alliées dans la région des deux Morins. Les Allemands de von Kluck se sont décrochés, ils ont repassé la Marne et ils n'ont pas été suivis, l'armée anglaise n'a pas allongé le pas ; elle aura, le lendemain, à marcher pendant une journée entière pour rejoindre les gros ennemis. C'est cette journée, celle du 8, que von Kluck, avec son tempérament de risqueur, essaye de mettre à profit pour battre Maunoury. Il est de toute évidence que si l'armée anglaise qui opère au sud de la Marne avait pu marcher sur les talons de von Kluck et si, seulement, elle s'était alignée sur la Marne entre Meaux, la Ferté-sous-Jouarre et Charly, dès la journée du 8, von Kluck eût été coincé dans l'étroit espace qui lui était laissé entre Betz et Charly.

Marche de l'armée britannique du Grand Morin au Petit Morin, le 8 septembre.

Nous avons dit avec quelle insistance le général Joffre, averti de la situation périlleuse où la manœuvre de von Kluck allait mettre le général Maunoury, agit, dans la mesure de son pouvoir, auprès de l'armée britannique pour qu'elle se porte, sans une minute de retard, sur le flanc gauche de von Kluck au nord de la Marne. Les instructions dans le même sens se renouvellent et se précisent d'heure en heure depuis le 7 au matin :

— La continuation de l'attaque anglaise favorisera l'action de la 5e armée. Il y aurait intérêt à orienter l'action britannique plus au nord en appuyant, à sa gauche, la 6e armée.

— *En vue du* 8 : Forces britanniques chercheront à prendre pied successivement au delà du Petit Morin, Grand Morin et Marne.

— *Le* 8 *encore :* L'armée britannique a pour mission d'attaquer *en flanc* les forces opposées à la 6e armée.

En flanc, rien de plus précis : il s'agit de rabattre l'armée von Kluck sur l'armée Maunoury et de la saisir dans cet angle.

Et à coups redoublés, pendant le cours de cette journée du 8 :

— *N°* 4263 : Il y a intérêt à ce que l'armée britannique prenne pied le plus tôt possible au nord du Petit Morin et de la Marne pour *empêcher l'ennemi de s'arrêter* derrière ces obstacles.

— *N°* 4343 (*à* 15 *h.* 30) : Il est *indispensable* que les forces britanniques débouchent au nord de la Marne *dès ce soir*. Les forces qui lui sont opposées se portent contre la 6e armée.

— *Instruction particulière n°* 19 : Les forces anglaises, *franchissant* la Marne entre Nogent-l'Artaud et la Ferté-sous-Jouarre, se porteront *sur la gauche et les derrières de l'ennemi* qui se trouve sur l'Ourcq.

Cependant, au matin du 8, l'armée britannique n'avait encore fait aucun progrès décisif. Elle avait bivouaqué sur la ligne suivante : sa gauche, 3e corps (général Pulteney), à la Haute-Maison ; son centre, 2e corps (général Smith Dorrien), à Aulnoy et environs ; sa droite, 1er corps (général Douglas Haig), à Chailly et Jouy-sur-Morin. En deux mots, elle était à cheval sur le Grand Morin, sa gauche en avant, mais sans autre ennemi devant elle que quelques arrière-gardes de cavalerie et quelques bataillons de chasseurs. Car von der Marwitz, qui opérait devant l'armée anglaise et se trouvait le 7 au soir avec ses 2e et 9e divisions à l'est de Trilport et à Pierre-Levée, avait fait savoir qu'il se retirait, demandant s'il fallait faire sauter les ponts de la Marne. A 11 h. 20, von Kluck ordonne de préparer la destruction des ponts.

French, de son côté, malgré les demandes instantes d'agir de Gallieni et de Maunoury, et malgré les instructions si précises de Joffre, pesait les risques d'une marche trop aventureuse, non sans comprendre, d'ailleurs, la gravité du moindre retard à une heure si critique :

La question primordiale était de savoir comment donner appui à la 6e armée si fortement engagée, puisque, maintenant, la liaison était fermement assurée avec la 5e armée à ma droite... Mais, je ne pouvais pas douter que les passages de la Marne devant mon aile gauche, entre Changis et la Ferté-sous-Jouarre, seraient fortement gardés et que notre avance sur ce point n'irait pas sans difficultés. Une grande masse d'artillerie lourde allemande était signalée dans la boucle de la rivière, près de Varreddes.

Tout bien pesé, et sachant que, de ce côté, la 8e division française abritait sa gauche, French conclut que « la meilleure aide qu'il pût apporter à la 6e armée était de franchir aussi rapidement que possible le Grand Morin, le Petit Morin et la Marne ». Il faut suivre son raisonnement, parce qu'il nous fait pénétrer dans la psychologie de ce général : « Le cours de la Marne au point où je voulais la franchir est orienté nord-est ; après le passage, l'armée britannique se trouverait donc presque directement *sur la ligne de retraite de la Ire armée allemande* qui était au contact de Maunoury au delà de l'Ourcq. » Rien n'est plus clair cette fois : French a compris qu'il s'agit de *coincer* von Kluck, si possible dans la journée du 8, *sur la rive droite de la Marne.* Si von Kluck eût pu lire dans la pensée de cet adversaire qu'il raille si lourdement, le rire se fût figé sur ses lèvres, car ce que les Anglais se proposent de faire, ils le font. French prend donc sa décision ; il se sent plein d'allégresse. A l'officier détaché près de lui pour lui expliquer la marche de la 8e division française, il dit : « Bonne marche ! Je vais donner l'ordre d'avancer (1). »

Je donnai donc mes ordres, raconta-t-il lui-même, pour une attaque générale sur le Petit Morin, le 8, de bon matin... Je trouvai Haig à la Trétoire (nord de Rebais) ; aux abords du village, la 4e brigade, appuyée par des batteries de campagne, forçait le passage du Petit Morin. Je revois fort bien la scène, ajoute le vieux soldat d'Afrique, en pleine joie de l'action : nous étions sur un terrain élevé, coupé de ravins rocheux, semé de buttes sablonneuses. A nos pieds s'étendait le village, que l'ennemi arrosait copieusement d'obus et, au delà, la ligne du Petit Morin, avec ses bords boisés et rapides, avec la solide position d'arrière-garde que l'ennemi avait établie sur la ligne opposée.

(1) Duc de Doudeauville, *Au service de la patrie.*

Cette position ennemie, c'est-à-dire la ligne de la Marne de Changis à la Ferté et la ligne du Petit Morin de la Ferté à Villeneuve, était tenue par Marwitz et par Richthofen, ce dernier sur le Petit Morin et sous les ordres de Bülow. Von Kluck crut devoir, à 11 h. 20, pour parer au danger imminent, jeter sur la Marne, de la Ferté à Nogent-l'Artaud, une brigade d'infanterie (général Kraevel), une brigade d'artillerie et sa réserve d'armée de Montreuil-aux-Lions (un régiment), toutes ces troupes prises au IXe corps, et il ajoutait : « Préparer la destruction des ponts de la Marne et les détruire en cas de nécessité. Dépêche sur le résultat. »

Cependant, French explique à Douglas Haig, avec une grande précision, le rôle de l'armée britannique. « Des combats très rudes, lui dit-il, sont engagés entre la 6e armée et deux corps et demi allemands (bientôt cinq corps et demi). Notre rôle est de venir à l'aide des Français en traversant la Marne entre la Ferté et Nogent. La 5e armée marche avec nous. »

Douglas Haig se met en route dans l'ordre suivant : à droite, la 1re division avec objectif Sablonnières et Hondevilliers, à gauche, la 2e division avec objectif Boitron.

Mais, aussitôt que le corps s'ébranle, il se trouve en présence de l'organisation du terrain telle que l'a réalisée le 1er corps de cavalerie allemand (von Richthofen). La rive sud du Petit Morin est vide de troupes, mais aux passages, gués ou ponts, des mitrailleuses sont dissimulées derrière des bâtiments ou des bois ; et, du haut des collines sur la rive nord, des batteries d'artillerie canonnent sur les routes les troupes qui s'avancent. Après une courte résistance, les mitrailleuses se dérobent ; parfois, elles se laissent prendre comme si elles étaient d'avance sacrifiées : le 1er corps anglais a devant lui la division de cavalerie de la Garde.

L'artillerie anglaise, dont la puissance étonnait dès lors l'ennemi, se mit à tonner sur toute la vallée du Petit Morin. Au 1er corps, la cavalerie de la 1re division cherche un passage en amont de la Trétoire ; elle le trouve à la Forge, et tourne ainsi l'ennemi (1). Le forcement de la petite rivière peut être tenté.

Sous les ordres du général Maxse, en liaison avec la cavalerie française qui opérait plus à droite, toute la 1re division aborde la rivière sur un large front, prenant pour point de direction Bassevelle. A 9 heures, la cavalerie française faisait savoir qu'elle occupait les hauteurs de la rive nord au-dessus de Bellot. Appuyée par

(1) Lord E. W. HAMILTON, *Les sept premières divisions anglaises*, p. 86.

la 26e brigade anglaise, la cavalerie française avec son artillerie réduisit au silence les dernières batteries allemandes. Mais elle avait été arrêtée devant Bellot par l'artillerie lourde tirant de la rive droite.

Le Petit Morin fut franchi vers 11 heures : 250 prisonniers furent capturés aux chasseurs de la Garde ; même succès un peu plus en aval, à Orly, que le 2e corps occupa. Tout cela encourageait beaucoup la troupe qui faisait groupe autour des prisonniers allemands et ramassait les casques et autres souvenirs.

A 11 heures, sur la rive nord, on prit de nouveau contact avec les postes allemands dans des bois touffus couronnant le ravin et, après un combat assez rude, la route se trouva dégagée. Deux brigades de canons de campagne et une brigade d'obusiers soutenaient l'offensive et progressaient avec elle. Une fois la rivière franchie, Lomax a ordre de prendre la route qui monte vers Hondevilliers et Bassevelle, tout en surveillant ce qui vient de l'est. On avait appris, en effet, que de la cavalerie allemande occupait la route Montmirail-la Ferté. L'ennemi, en un retour offensif sur Boitron, dispute le village. Une compagnie s'engage vigoureusement et l'ennemi lève le drapeau blanc.

Nous capturons huit mitrailleuses de la division de cavalerie de la Garde, dit un témoin. Un bataillon de la Garde allemande y fut entièrement détruit. Quatre cents prisonniers. Je trouve que les positions de l'ennemi sont bien préparées, avec de forts abris pour les canons très ingénieusement établis.

Au centre britannique, était le 2e *corps* (Smith Dorrien). Il part de la région de Doue. French vient rejoindre son lieutenant vers le milieu de la journée. Mais la 3e division a de la peine à déboucher d'Orly, après un engagement assez vif au passage à niveau.

Le 3e *corps* (Pulteney), opérant à l'extrême gauche en liaison avec la 8e division d'infanterie française est plus heureux. Il marche droit devant lui et descend vers la Marne en infligeant des pertes importantes à l'ennemi. L'approche de la Marne stimulait l'ardeur des troupes. Cependant, on apprit que quelques éléments ennemis se trouvaient dans le bois entre Lizy-sur-Ourcq et la Ferté-sous-Jouarre et qu'une puissante artillerie lourde, établie dans cet angle de l'Ourcq et de la Marne, canonnait toute la région. Nous avons dit ce que représentait, pour von Kluck, ce nœud de Varreddes, seule protection effective de sa gauche et sa seule ressource sérieuse, à cette heure, pour « la bataille d'articulatoin ». Nous avons

dit qu'à 9 h. 15 du matin, il avait dû y jeter en toute hâte sa 5e division de Cocherel sur Lizy.

La 8e division française et le 3e corps anglais tombaient donc sur cette force de pivot et la canonnaient avec vigueur. Pulteney croyait à une résistance très sérieuse s'il tentait de passer la rivière à Changis et à la Ferté-sous-Jouarre. « Les Allemands en se retirant au delà de la Marne avaient occupé cette dernière ville en force », fait observer le maréchal French dans ses *Souvenirs*. Il insiste auprès de Pulteney sur la nécessité de porter toutes ses disponibilités en avant pour venir à l'aide de la 6e armée. Mais l'organisation allemande entre Changis et la Ferté-sous-Jouarre en imposait : elle arrêta l'élan du 3e corps et, le 8, l'armée britannique n'intervient dans la « bataille d'articulation » que par son artillerie. French n'en observe pas moins que cette avance du corps de Pulteney fut stratégiquement très efficace :

Bien que le IIIe corps ne parvînt à passer la Marne *que le* 10 *septembre au point du jour*, il est hors de doute que la vigoureuse attaque de Pulteney dégagea considérablement la droite de la 6e armée. Les troupes britanniques combattaient sur toute la ligne dans un magnifique esprit, pleines d'énergie et de ténacité, habilement conduites et tenues en mains (1).

En somme, l'armée anglaise avait progressé vers le nord, mais elle n'avait pas encore livré de combats sérieux et, en aucun point, elle n'avait atteint la Marne, le 8 au soir : le 1er corps bivouaqua dans la région de Sablonnières, Hondevilliers, la Trétoire, Boitron ; le 2e corps était resté sur le Petit Morin, dans la région de Saint-Ouen ; le 3e corps s'installa autour de Signy-Signets en face de la Ferté-sous-Jouarre.

Si l'armée britannique eût pu se rendre compte exactement de ce qui se passait au nord de la Marne, elle eût sans doute repris le contact sans perdre une minute. Car, dès la nuit du 8 au 9, l'ennemi, non seulement abandonnait le sud de la rivière, mais ramenait en arrière la puissante artillerie qui dominait sur la rive nord le confluent de l'Ourcq et de la Marne.

Dans la soirée du 8, French, rentré à son quartier général de Coulommiers, dégage le résultat de cette journée dans une Instruction qui sera datée du 10 et qui revient à ceci : « Se servir de l'artillerie, craindre les « petits paquets », maintenir soigneusement les liaisons, autant que possible par la cavalerie. » Quant à l'ordre

(1) *1914*, p. 118.

de marche pour le lendemain, il est rédigé dès le 8 septembre, à 19 h. 30 :

G. Q. G., 8 septembre 1914.

L'ennemi continue sa retraite vers le nord. Notre armée a été aujourd'hui aux prises avec ses arrière-gardes sur le Petit Morin et les engagements ont été couronnés de succès. Elle a pu ainsi grandement *concourir au progrès des armées françaises*, à notre droite et à notre gauche, malgré une très vive résistance de l'ennemi.

L'armée reprendra sa marche en avant, en direction du nord, demain à 5 heures, attaquant *les arrière-gardes allemandes* partout où elle les rencontrera.

La division de cavalerie agira en union étroite avec le 1er corps d'armée et assurera la liaison avec la 5e armée française, à droite.

Le général Gough avec les 3e et 5e brigades de cavalerie agira en union étroite avec le 2e corps et assurera la liaison avec la 6e armée française à gauche.

Il est de toute évidence qu'on n'admet pas une minute l'idée d'une bataille sérieusement engagée contre l'armée de von Kluck : c'était une manœuvre de marche qui était ainsi prescrite, non une manœuvre d'étreinte et de combat.

D'après ces ordres, le 1er corps devait se diriger à partir de Sablonnières et de la Trétoire, en vue de passer la Marne à Nogent-l'Artaud et à Charly ; le 2e corps partant de Saint-Ouen devait passer la rivière à Méry-sur-Marne. Enfin, le 3e corps devait forcer le passage à la Ferté-sous-Jouarre, et se mettre en marche le plus rapidement possible vers Dhuisy.

Que l'on se rende compte des situations respectives dans les deux camps ennemis. Von Kluck essaye de tenir depuis Étrépilly jusqu'à Betz-Nanteuil-le-Haudouin. French va déboucher exactement dans son dos, depuis Charly, depuis Dhuisy. Jamais un général s'est-il placé de lui-même dans une situation plus angoissante? Si seulement son adversaire sait en profiter !...

Nous avons vu Bülow, renseigné par ses avions, se tourner vers le grand quartier général et crier de toute la force de ses poumons : « Partons, partons ! Il n'y a plus une minute à perdre ! » Car il assiste, lui, à un spectacle plus terrifiant encore : c'est l'avance, en plein dans ses lignes, de l'armée qui l'a battu la veille à Esternay et à Clos-le-Roi et qui s'ébranle maintenant de Montmirail sur Château-Thierry : la 5e armée française du général Franchet d'Esperey.

La 5e armée reçoit l'ordre de prendre la poursuite sur Montmirail.

A la 5e armée française, le vent de la victoire a déjà soufflé : la troupe entre avec une joie, une allégresse intense sur le sentier de la guerre qui ramène dans les parties de la chère France que l'on avait dû abandonner.

On s'est levé de meilleure humeur que d'habitude encore, le 8 septembre. Non seulement il ne s'agit plus de reculer, mais il faut aller de l'avant... Des forces nouvelles nous en viennent, une impatience d'être dans l'action.

Le cauchemar de la défaite était dissipé. C'est la victoire qui là-bas nous tend les bras et nous appelle. Il faut s'équiper en hâte et se tenir prêts à courir vers elle. Il faut harceler l'ennemi, lui souffler au poil, le bousculer et le reconduire le plus loin possible, l'épée dans les reins.

Ces sentiments sont, en particulier, ceux des corps qui opèrent à gauche de la 5e armée et en liaison avec l'armée anglaise, car ils trouvent le terrain presque entièrement dégagé devant eux. Il n'en est pas de même de ceux qui opèrent à droite. De ce côté, on entend, dès la première heure, cette canonnade terrible et qui paraît toute proche. Que se passe-t-il donc? Les chefs seuls le savent.

Le général Franchet d'Esperey avait reçu ou allait recevoir, dans la journée, du grand quartier général, les ordres suivants :

— *Ordre général n° 7.* — La 5e armée *accentuera le mouvement de son aile gauche* et emploiera ses *forces de droite à soutenir la 9e armée.*

— *Télégramme n° 4097.* — La gauche de la 5e armée doit marcher en *liaison* avec la droite de l'armée britannique qui se dirige vers la Ferté-Gaucher.

— *Instruction particulière n° 19.* — La 5e armée couvrirait le flanc droit de l'armée anglaise en dirigeant *un fort détachement* sur Azy, *Château-Thierry.* Le corps de cavalerie franchissant la Marne, au besoin derrière ce détachement ou derrière les colonnes anglaises, assurerait d'une façon effective la liaison entre l'armée anglaise et la 5e armée.

On comprend quelle impression faisaient ces ordres colportés de bouche en bouche, des états-majors jusque dans les derniers rangs de l'armée. L'ennemi reculait, on marchait sur ses talons! On allait passer la Marne dans la journée! Mais alors, c'était la victoire! Et cela, subitement, après quelques heures de lutte seulement. On parlait de grands succès remportés par Maunoury sur l'Ourcq. Enfin, la grande manœuvre de Joffre réussissait!...

Cependant, toujours, sur la droite, cette canonnade obsédante.

Franchet d'Esperey, bien renseigné, réfléchissait, lui, à l'exécution des ordres du grand quartier général. Pour la gauche, en direction du Petit Morin et de Château-Thierry, cela allait bien. Mais, pour la droite, la situation était plus délicate : il fallait venir en aide à la 9e armée que l'on savait engagée dans de rudes combats sur la route nº 51, laisser un corps en arrière, se heurter au gros de l'armée Bülow chargé de l'offensive qui doit couper en deux l'armée de Joffre. Comme on le voit, la route de Sézanne reste encore, le 8 au matin, un nœud décisif de la bataille. Le danger serait de perdre l'équilibre en précipitant sans précaution toutes les forces de la 5e armée dans le champ à peu près vide de troupes qui s'ouvre devant elle.

Franchet d'Esperey est homme à se laisser séduire par la marche à l'ennemi rondement et sans délai. L'avant-veille, il disait à un général d'artillerie qu'il rencontrait à Essarts-le-Vicomte : « Vous ne me connaissez pas? — Non, mon général. — Je suis le général Franchet d'Esperey, commandant la 5e armée. J'en ai assez de foutre le camp ; demain, nous prenons l'offensive. » Avec un tel mordant, il eût été tenté peut-être de cueillir une victoire facile en marchant droit sur Château-Thierry. Mais il y avait un autre devoir : donner à Foch le coup de main décisif que l'ordre du général Joffre prescrivait selon les nécessités d'ensemble de cette heure encore critique. Tout bien pesé, Franchet d'Esperey donne, dans la nuit du 7 au 8, les ordres suivants :

A sa droite, la 5e armée continuera à appuyer l'action de la 9e armée en vue de permettre à cette dernière le passage à l'offensive ; le gros de la 5e armée, marchant droit au nord, refoulera au delà de la Marne les forces qui lui sont opposées.

Au delà de la Marne, la route Romény, Azy, Château-Thierry, précédemment affectée à l'armée britannique, est réservée à la 5e armée.

L'armée continuera, à partir de 6 heures, son offensive vers la Marne, échelonnée la droite en avant.

Elle devra progresser rapidement jusqu'à la coupure du Surmelin (rivière d'Orbais) et pousser ses avant-gardes sur la rive droite de cette rivière pour en tenir les débouchés vers le nord-est. Elle sera ainsi en mesure de s'engager vers le nord ou le nord-est et d'appuyer éventuellement, *avec le* 10e *corps d'armée*, la gauche de la 9e armée. La marche pourra être reprise dans l'après-midi du 9 sur de nouveaux ordres.

Donc marcher et, en même temps, peser à droite pour délier l'armée voisine : c'est parfait.

A gauche, *le* 1er *corps de cavalerie* (général Conneau), en liaison

avec l'armée britannique, ne doit laisser aucune maille se rompre dans le filet traîné à la suite de l'ennemi. Malheureusement les chevaux sont fatigués et la progression est un peu lente. A gauche, la 4e division de cavalerie marche de la Ferté-Gaucher sur Bellot et Chézy ; au centre, la 8e division de cavalerie marche de Saint-Martin sur Montfaucon par Saint-Barthélemy ; à droite, la 10e division progresse de Villiers-les-Maillets sur Montdauphin, l'Épine-aux-Bois et Viffort. Le 45e est prêt à être chargé en autobus à Saint-Martin et la Ferté-Gaucher.

L'avance se fait assez normalement dans la matinée. Mais, en vue du village de Bellot, soudain la colonne que forme la 4e division de cavalerie (général Abonneau) s'arrête. La brigade de hussards est tenue en échec devant Bellot et, tout à coup, sur la colonne arrêtée, les obus tombent. Ce sont ces mêmes cavaliers et chasseurs du corps de la Garde qu'a rencontrés devant elle l'armée anglaise.

La division, colonne de 3 kilomètres de long, des canons, des caissons, des fourgons, hésite... ne bouge pas... Un sifflement strident. Les projectiles tombent sur la colonne et frappent spécialement l'artillerie. Des attelages sont hachés, les chevaux et les hommes gisent sur le sol. La division se disperse à travers champs, laissant sur la route quelques attelages et des canons... Mais un homme a gardé tout son sang-froid. C'est un capitaine d'artillerie. Il met ses pièces en batterie et ouvre le feu. Il prend à partie les batteries ennemies, multiplie les coups, les assomme, détruit canons et caissons. Il a le dessus. Nous retrouverons, le soir, les cadavres écroulés autour de leurs pièces. Après quoi, le capitaine fait arrêter le tir, rafistole sa batterie, replacer les attelages et, paisiblement, sa besogne faite, il s'assied (1).

Cet incident interrompt la marche de la 4e division et, par suite, du corps de cavalerie pendant plusieurs heures. Nous avons vu que le 1er corps d'armée britannique, en liaison avec lui, avait contribué à la dégager.

A 15 h. 30, la 4e division de cavalerie est tout entière rassemblée vers Fontaine-Robert. La 10e division progresse par Verdelot et appuie à coups de canon l'attaque de l'Épine-aux-Bois pris à revers par le 18e corps ; la 8e division est à Bellot, tandis que la 4e division reprend la marche sur Vieils-Maisons en suivant le bord du plateau. Sans s'en douter, le corps approche du « crochet défensif » que von Bülow avait constitué le 7 au soir, avec le IXe corps (parti le 8 au matin) et la 13e division du VIIe corps, sur le Dolloir de Chézy

(1) Capitaine Langevin, *Cavaliers de France*, p. 179.

à Fontenelle et Montmirail. On reçoit des coups de canon venant de l'est et on en rend, mais de loin.

D'autre part, la 4e division de cavalerie accompagne de son feu les fractions ennemies qui se retirent par Mont-Cel-Anger et qui s'enfoncent dans la grande forêt : ce sont, probablement, les dernières arrière-gardes de Richthofen. La fissure se fait donc là entre les deux armées allemandes. Ce serait l'heure de foncer pour l'élargir. Mais il y a comme un temps d'hésitation. Tout le monde, hommes et chevaux, est sur les boulets. A 20 h. 30, la 4e division prend ses cantonnements à Villeneuve-sur-Bellot et Bellot. A la 10e division, « demi-tour ». « Nous rentrons cantonner à Doucy » (1), c'est-à-dire en arrière même de Bellot. La 8e division est éreintée et s'affale entre Verdelot et Vieils-Maisons. Ici, comme à l'armée britannique, médiocre journée pour un si grand espoir.

Les choses vont tout autrement au 18e *corps* commandé par un chef qui est l'entrain personnifié, le général de Maud'huy : partant de Saint-Martin-du-Boschet, Moutils, Pierrelez, le corps a reçu pour direction l'Épine-aux-Bois, Marchais, Fontenelle. Il est précédé par la division de droite du corps de cavalerie qui éclaire la route. La direction du corps le jette sur l'angle même de la position prise par Bülow à Fontenelle ; devant lui, le 3e corps bouscule des arrière-gardes. Dans la matinée, la marche s'opère allégrement. Mais, vers midi, les têtes de colonnes des 35e et 36e divisions rencontrent l'ennemi fortement établi sur la rive droite du Petit Morin entre Marchais et Montmirail.

La 35e division (général Marjoulet) se porte vers Marchais-en-Brie par la Celle ; la 36e division (général Jouannic) se porte sur le même point en se servant du pont au nord de Montdauphin. Ainsi, Marchais devient le premier objectif de cette journée. Il est évident que l'ennemi entend défendre sérieusement la ligne de Montmirail, le Tremblay, Fontenelle. On se trouve, en effet, au point exact où, avec la 13e division (von der Borne) du VIIe corps, von Bülow entend résister à la fois pour permettre à sa gauche de continuer son offensive à la route n° 51, et à son armée entière de se dérober, si cet effort suprême ne réussit pas.

C'est donc le 18e corps qui est chargé d'emporter cet angle de Marchais-en-Brie-Fontenelle, tandis que le 3e corps s'en prendra à Montmirail, où s'appuie le Xe corps de réserve. Après une vigou-

(1) Récit du lieutenant TOURNAIRE du 3e régiment de cuirassiers, dans GINISTY, *loc. cit.*, p. 286.

reuse préparation d'artillerie, la 35e division atteint le Petit Morin à Celle et à Vinet, vers 15 heures. La 36e division qui a occupé sans difficultés Vendières et l'Épine-aux-Bois se porte sur Marchais, qu'elle cherche à envelopper par le nord. Mais, à partir de 17 heures, l'ennemi bombarde violemment tout le déploiement du 18e corps par des batteries établies sur le plateau de Fontenelle-Bailly, au nord-ouest de Montmirail. Il faut une énergie extrême au chef et au soldat pour traverser la zone de feux. Néanmoins, l'attaque progresse. A la nuit, le 18e régiment d'infanterie enlève Marchais par une attaque à la baïonnette. Von der Borne dit que, dans l'obscurité, deux compagnies de son 57e qu'encadrait le 158e furent enfoncées et que, vu l'impossibilité où il était de se rendre compte de la force des Français, il donna l'ordre de reculer jusqu'à la voie ferrée Montmirail-Artonges. Quant à von Einem, commandant le VIIe corps, il dit que, peu après le recul des bataillons de la 13e brigade, vers minuit, l'ordre de Bülow parvint prescrivant la retraite de la 13e division et du Xe corps de réserve sur la ligne Marguy-le Thoult, afin, déclare Bülow, « d'éviter l'enveloppement » (1).

L'examen de la carte suffit pour expliquer ce recul allemand : la ligne de séparation entre les deux armées étant, en gros, la route de Fontenelle à Château-Thierry et, par la chute de Marchais-en-Brie, Bülow étant acculé, comme le général Franchet d'Esperey l'avait prévu, à la vallée du Surmelin, la fissure entre von Kluck et von Bülow va devenir un trou béant où la gauche de la 5e armée et toute l'armée britannique pourront se précipiter. Bülow assiste à ce désastre de son quartier général de Montmort.

Nous ne mentionnons que pour maintenir exactement l'emplacement des forces la marche du *4e groupe de divisions de réserve* (général Valabrègue) qui progresse en soutien et suit le 18e corps ; les éléments de première ligne partis de Saint-Martin-du-Boschet arrivent le soir à le Vézier, où s'établit le poste de commandement. Le corps, en progressant, a le triste spectacle de la destruction générale accomplie par les Allemands, à partir de Montceaux-lès-Provins.

8 *septembre*. — Nous avons été faire le tour du village. L'affaire a été chaude ; de nombreux cadavres restent encore à ensevelir. Cérémonie pour deux soldats du 228e. Nous admirons l'organisation défensive faite par les Allemands. Départ à 10 heures. Il fait chaud. Par-

(1) Von François, *Marneschlacht und Tannenberg*, p. 105 et suiv.

tout sur la route, des traces du combat. Une barricade faite par l'ennemi avec des animaux morts, bœufs, vaches, chevaux... Une batterie de 77 à droite de la route complètement anéantie. Nous poursuivons la marche vers le nord. Tous les villages sont déserts. Les mobiliers sortis des maisons, les fossés pleins de bouteilles de champagne vides, un grand nombre de bicyclettes brisées. Nous passons le Morin et gravissons le plateau de Montmirail. Tranchées boches, admirables abris pour mitrailleuses. Au loin, Montmirail qui brûle. Nous arrivons à Artonges. La compagnie cantonne hors du village, tant les odeurs y sont pestilentielles. Nuit calme. Vers 3 heures du matin, la pluie.

Le 3e corps (général Hache) prend la marche comme d'ordinaire entre le 18e corps et le 1er corps. Sa direction est exactement Montmirail, où s'est établi le Xe corps de réserve (von Eben) ; il va donc tomber exactement sur le terrain que Bülow a préparé comme angle d'appui de son « crochet défensif ».

Le corps se met en mouvement à 8 h. 35 : à gauche, la 37e division puis la 6e division (général Pétain) ; à droite, la 5e division (général Mangin) ; en avant, la cavalerie explore. Ici, la grosse affaire, c'est l'occupation de Montmirail. Comment s'y prendre? Le 3e corps défile en plaine aux pieds du plateau qui le domine à l'est et où l'artillerie allemande est rangée. De là haut, cette artillerie balaye la plaine et elle est elle-même inattaquable. S'agit-il d'un combat de positions comme à Esternay? S'agit-il d'un siège? A 10 h. 15, la 5e division atteint Fontaine-Armée et se porte entre Cornantier et Hochecourt où l'on envoie le génie de la brigade et toute l'artillerie divisionnaire. Il faut procéder par étapes. Ordre est donné de n'engager l'infanterie que pour assurer la possession du plateau de Montgobert qui fait face au plateau de Montmirail ; mais on se contentera de se retrancher une fois sur cette position. Il faut être en force pour tenter quelque chose. A midi 30, le général Hache ordonne à la 37e division de gagner le plateau de Montgobert et il masse ses artilleries. On monte ainsi jusqu'à Rieux et aux Chéneaux. De là, une rafale à haute volée est dirigée par-dessus Montmirail sur les artilleries ennemies dont le tir est réglé par un *drachen*. Après une longue canonnade, on a la chance de le descendre.

Mais, en somme, on est arrêté. Nous avons un récit de cette minute particulièrement pénible à un corps qui s'était élancé plein d'enthousiasme à la poursuite de l'ennemi :

8 *septembre*. — En arrivant vers Villeperdue, nouvel arrêt. L'ennemi occupe les hauteurs voisines qui ont vue sur notre route. Ordre de quitter le chemin et de nous dissimuler dans les bas-fonds. Je pars en

reconnaissance vers Fontaine-Armée où se trouve le général Mangin. La division est arrêtée. L'artillerie lourde allemande, établie sur le plateau à l'est de Montmirail, arrose le terrain systématiquement. Un drachen-ballon, le premier que je vois, hors de portée pour nous, dirige les coups de cette artillerie avec précision. Les objectifs sont très nombreux. Des batteries de 75 sont à l'est de Fontaine-Armée ; une colonne de voitures est en marche sur la route de Fontaine-Armée à Molincourt. Le général Mangin et son état-major, les commandants de régiments d'artillerie et leurs adjoints, les chevaux, tout cela forme des groupes nombreux et visibles du ballon à quelques mètres de la ligne d'infanterie.

Les gros obus allemands tombent tantôt à droite, tantôt à gauche de la route, et il semble que, grâce aux yeux du ballon, ils ne vont pas tarder à nous atteindre. L'un d'eux tombe, en effet, à une cinquantaine de mètres à peine du groupe où se trouve le général Mangin. Les officiers le supplient de vouloir bien se porter un peu en arrière. Il finit par céder à leurs instances ; mais, après avoir porté son poste de commandement à quelques centaines de mètres, le général s'arrête et dit en souriant : « Jusqu'ici, mais pas plus loin. »

L'artillerie allemande reste pour nous invisible et cause de graves pertes à la nôtre. Si le ballon était descendu, les mouvements deviendraient plus faciles, l'artillerie allemande serait aveuglée. Mais il est à plus de 8 000 mètres. Une batterie de 75 voisine continue à tirer sur le ballon. On creuse le sol pour augmenter l'angle de tir et la portée. Un coup heureux fait disparaître le ballon : « C'est une division gagnée », dit avec raison le chef de corps (1).

A 18 heures, après la préparation d'artillerie qui s'est faite du haut du plateau de Montgobert, on pense que l'heure est arrivée de tâcher de pénétrer dans Montmirail. Les premiers éléments d'infanterie sont jetés en direction du pont. Le 129e revient trois fois à la charge ; trois fois, il est repoussé. Le pont ne peut être enlevé. L'ennemi occupe des tranchées étagées formant une position très forte. Un des généraux écrit sur son carnet : « Que sera demain? Nous nous le demandons avec inquiétude. »

C'est qu'en effet, au fur et à mesure que l'on s'avance vers l'est, le problème se complique. Évidemment, on n'a pas encore bien compris dans le camp français la singulière disposition où la manœuvre de von Kluck et l'obstination du grand quartier général allemand à attaquer sur les marais de Saint-Gond ont mis l'armée allemande tout entière. On ne peut croire qu'un mouvement en arrière si brusque fasse pendant en quelque sorte à un mouvement en avant si brutal. Le coup de bascule est si déraisonnable qu'on ne peut le supposer ; et puisque l'offensive allemande se poursuit si acharnée à l'est, on craint qu'elle ne reprenne aussi d'une façon ou de l'autre à l'ouest.

(1) Carnet de route du général M...

Cependant, le terrain parle, les avions et les reconnaissances renseignent. Il devient de plus en plus évident que le pays est libre devant l'armée britannique et devant la gauche de la 5e armée, tandis qu'il est garni de troupes et d'artillerie devant la droite de cette même armée. En effet, c'est ici que Bülow a massé ses forces disponibles pour protéger et flanc-garder tout le reste de son armée et de la grande armée allemande.

Ces constatations de fait amènent le général Franchet d'Esperey à prendre des dispositions nouvelles pour la partie droite de sa manœuvre. Il se décide *à redresser ses axes d'attaque pour ses deux corps de droite* EN DIRECTION DU NORD-EST à partir de la journée du 8. Cela veut dire que le 1er corps (général Deligny), laissant à gauche l'objectif de Montmirail, devra marcher sur Montvinot, Bergères-sous-Montmirail, Vauchamps, Fontaine-au-Bron, tandis qu'à la droite du 1er corps, le 10e corps marchera sur Boissy-le-Repos, Fromentières, la Chapelle-sur-Orbais. En outre, le général prend la précaution de soutenir le 10e corps qui est le plus en avant et qui avait le plus dur, en lui rattachant la 51e division de réserve.

Pour en revenir au 1er *corps*, on voit comment son rôle se dessine. Il a ordre d'envelopper en quelque sorte Montmirail à l'est, tandis que le 3e corps l'enveloppera à l'ouest. Ainsi Montmirail, pris entre deux feux, finira par succomber.

Cependant, en débouchant sur Vauchamps, on aura donné, d'autre part, un fameux coup de main à la bataille de la route 51 : car l'armée Bülow, très en pointe et allongée vers le sud, *est prise par la racine*, et si elle s'attarde une minute à Soisy-aux-Bois, sa gauche est coupée et tournée. Cette savante manœuvre, l'une des plus belles de la bataille de la Marne, va devenir décisive ; elle permet, en même temps, de passer l'une des divisions du 10e corps à Foch qui en a tant besoin et qui en fera un usage si décisif aux marais de Saint-Gond.

Ce « redressement », cette inclinaison à droite, est un coup de maître : mais il fallait la connaissance parfaite du métier chez les chefs pour l'ordonner et la vigueur du soldat, au 1er corps, pour l'accomplir. Que l'on soit bien attentif à ces « finesses » de la tactique, si je puis employer une pareille expression. Car l'art militaire, comme tous les arts, est parfois affaire de nuance. Le succès est dans un « fignolement ».

Sur le terrain, ce changement de direction paraît chose si simple qu'elle ne produit d'abord aucune impression sur ceux qui l'exécutent. Les états-majors notent : « La direction du 1er corps

orientée précédemment vers Montmirail est rejetée vers Vauchamps. » C'est tout. Et l'autre combinaison, celle de Montmirail, se manifeste dans un simple retard : « Le 1er corps attend pour attaquer que le 3e corps échelonné un peu en arrière et à gauche ait porté ses têtes de colonne à sa hauteur sur le Petit Morin. » Cela veut dire, en fait, que Montmirail va être entouré et cerné.

Voyons donc l'effet de ces deux manœuvres simultanées. A 14 heures, la 2e brigade est arrivée en face de Courbetaux, aux portes de Montmirail. Après une sérieuse préparation d'artillerie, elle s'en empare et passe sur la rive droite du Petit Morin. Opération très dure, mais suffisante : par ce simple fait, la manœuvre qui décide du sort de Montmirail est reliée à la manœuvre qui va décider du sort de la route nº 51. C'est là le trait d'union de l'opération ; mais, justement par son succès, elle devient le trait d'union de toute la bataille de la Marne.

L'ennemi a sans doute le sentiment de la gravité de l'incident : car il accumule ses moyens de résistance en ce point et peut-être se croit-il capable de prendre le dessus. Tactiquement, l'engagement est rude, en effet, et la 2e brigade, dont le commandant, le général Sauret, est blessé grièvement, peut à peine progresser sur la rive droite. Mais intellectuellement, stratégiquement, Bülow est battu : il le sent, il le sait et probablement les soldats le sentent aussi ; car le « crochet défensif » pris à revers n'a plus qu'à céder.

Laissons de côté, pour le moment, ce qui se passe à l'est et voyons comment on va d'abord et très sagement débarrasser l'ouest, c'est-à-dire la région de Montmirail.

Dès qu'on a passé le pont de Courbetaux, l'état-major du 1er corps d'armée entre en liaison avec la 5e division (général Mangin) du 3e corps, que nous avons vue arrêtée devant Montmirail et préparant un assaut d'ailleurs risqué sur cette ville par une rafale d'artillerie du haut du plateau de Montgobert. Le 1er corps propose donc à Mangin de faire, en liaison, le coup de l'enveloppement sur les troupes allemandes qui s'attardent dans Montmirail. Mangin est toujours prêt. Il marchera donc sur Montmirail dès le soir même (le 8), tandis que le 1er corps marchera par Bergères et Courbetaux sur le plateau pour couper la route qui rejoint Montmirail à Vauchamps. Nous avons vu que Mangin est arrêté devant le pont de Montmirail : mais le 1er corps s'est développé sur la rive droite du Petit Morin. Bergères est enfin occupée par la 2e division (général Duplessis) à 20 h. 45 et nos avant-gardes commencent à grimper au plateau de Vauchamps.

Alors, il apparait de toute évidence à Bülow (qui ne pense qu'à

cela depuis deux jours) que la retraite pour lui s'impose. Il l'ordonne aussitôt sur Margny-le-Thoult. Son front crève de toutes parts.

Ces combats sont donc d'une importance extrême. Si la victoire ne s'affirme pas par la fuite immédiate de l'ennemi, elle n'en est pas moins significative, puisqu'il cède le terrain du combat.

L'horizon se dégage nettement à l'ouest. Pour achever l'explication de ce beau travail, il est nécessaire de voir comment les choses se passent à l'est. Mais ici, nous sommes en présence des opérations du 10e corps rattaché, dès le 8 au matin, à l'armée Foch. Tournons donc les yeux vers la route nº 51 et vers les marais de Saint-Gond. La fortune de la France se joue sur cette pente, en ce point critique où le *massif* se rattache à la *plaine*.

Le 10e corps rattaché à la 9e armée. La route nº 51.

Bülow n'avait plus qu'un espoir : forcer par l'offensive commencée à sa gauche le passage de la route nº 51 et tourner l'armée de Foch à gauche, tandis que von Hausen la forcerait et la tournerait à droite à la trouée de Mailly, route nº 77. La manœuvre offensive allemande visait à obtenir, sans une minute de retard, l'un ou l'autre de ces résultats, sinon les deux ; mais nous avons indiqué qu'ils étaient déjà gravement compromis le 7 au soir.

Pour laisser à sa manœuvre le temps de se remettre sur pied, Bülow avait constitué, avec Montmirail comme pivot, le « crochet défensif » qui, de Montmirail à Chézy-sur-Marne, devait la protéger au moins temporairement. Tant que Montmirail tenait, on pouvait tenter quelque chose à la route nº 51 : mais si Montmirail succombait, les deux opérations allemandes, l'une défensive et l'autre offensive, basculaient en même temps. Voyez la carte.

Le haut commandement français avait parfaitement compris cela. Il fallait enlever Montmirail ; mais le point était fortifié et défendu comme un second Esternay ; on ne pouvait l'emporter de vive force sans grosses pertes ; et, en cas d'insuccès, on s'exposait à des conséquences désastreuses. Mieux valait chercher autre chose. « *Employez vos forces de droite à soutenir la 9e armée* », avait dit Joffre. Ainsi fut montée la très belle opération stratégique qui, en combinant les opérations de la droite de Franchet d'Esperey (10e corps) et de la gauche de Foch (42e division), avait pour objet, d'une part, de faire tomber Montmirail et, d'autre part, de couper par la racine l'offensive allemande sur la route

n° 51. A partir du 8 au matin, cette combinaison attire à elle toute la manœuvre de la droite de Franchet d'Esperey, non seulement le 10e corps, mais le 1er corps, et le général ordonne à ces deux grandes unités d'incliner leur marche *en direction du nord-est.*

Nous avons indiqué ci-dessus comment la manœuvre réussit, le 8 au soir, autour de Montmirail. Voyons, maintenant, quelle aide elle fournit au général Foch, et quel coup de balancier formidable est produit par le simple changement d'orientation qui rompt l'équilibre, instable jusque-là, de la bataille de la Marne.

Nous suivons donc la manœuvre du *10e corps* (général Defforges). Les résultats obtenus dans la soirée du 7 avaient été du plus haut intérêt, et avaient déjà ébranlé fortement le moral de Bülow. Les positions du 10e corps, dès le 7 au soir, avaient présenté comme un raccourci de toute la bataille : à gauche, la 19e division (général Bailly) était en avant, à la Recoude, et tirait sur la corde pour s'élancer jusqu'au plateau de Vauchamps, tandis que la 20e division (les Bretons du général Rogerie) s'attardait un peu en arrière devant le Bout-du-Val pour prêter main-forte à Grossetti, route n° 51. Cela veut dire que l'ouest continuait à se dégager, mais que l'est était toujours obscur.

Franchet d'Esperey confirme au 10e corps, dans la nuit du 7 au 8, l'ordre d'agir en liaison intime avec la 42e division. Il aura donc à *déborder*, par Bannay, s'il peut atteindre ce bourg, les forces ennemies qui restent engagées vers Saint-Prix et Soizy-aux-Bois contre la gauche de la 9e armée. Mais ce mouvement, visant le flanc de l'offensive allemande, ne devra pas, en principe, dépasser la route de Montmirail à Champaubert.

Regardons, maintenant, la carte avec la connaissance que nous avons de ce qui s'est passé le 7 à l'armée Foch. Celle-ci a eu à supporter tout le poids de l'offensive allemande essayant de se glisser sur Mondement et bois d'Allemant. Elle a plié, le 7 dans la journée. Sous la rafale de l'artillerie lourde allemande et sous les torrents de pluie d'un orage d'été, la contre-offensive préparée par le général Dubois n'a pu se déclencher. La situation étant telle et Humbert étant encore à Mondement, on se rend compte de ce que représente l'offensive du 10e corps se mettant en route *en direction de Bannay* et prenant, à bref délai, sous son canon, la route de Champaubert à Montmirail ! Elle va ainsi déborder, à la lettre, l'offensive de Bülow et même celle de von Hausen. Elle va prendre une avance de 10 ou 15 kilomètres sur la ligne de feu. Si elle arrive la première à Champaubert, tandis que Montmirail tombe, von Bülow et von

Hausen courront le plus grand risque d'être cernés. Rarement on a obtenu de tels résultats par une simple orientation de marche en se servant surtout des jambes des soldats.

Le mouvement du 10e corps commence à 7 heures, le 8. Toutes les précautions sont prises pour l'exécution impeccable d'une entreprise si hardie. La 20e division (général Rogerie) est disposée à 6 h. 30 par brigades successives, la tête à le Bout-du-Val, prête à attaquer dans la direction de la Pommerose, le Thoult-Trosnay, cote 228, ferme des Grands-Bouleaux : on suppose donc une avance considérable ; on suppose le Petit Morin franchi, la petite Suisse de le Thoult dégagée, la route de Champaubert elle-même dépassée, et, résultat capital, la crête des Grandes-Garennes et le massif de Soizy-aux-Bois pris à revers. Sans doute, le commandement a reçu, dans la nuit, des avis sur certains mouvements en retraite esquissés par l'ennemi. Remarquez que nous sommes le 8 au matin, que la journée la plus acharnée commence d'une part sur l'Ourcq et d'autre part sur Vitry-le-François et sur Bar-le-Duc et, qu'à deux pas, on est encore incertain sur le sort de Montmirail et sur celui des marais de Saint-Gond. Et voici, qu'en ce point, on se porte allégrement en avant ; on semble prévoir qu'une simple marche suffira et que la victoire peut ouvrir ses ailes.

Ce mouvement en pointe de la 20e division est appuyé par celui de la 19e division (général Bailly) qui, se maintenant en relation avec le 1er corps autour de Montmirail, partira de le Recoude à la même heure par brigades accolées et attaquera dans la direction de Boissy-le-Repos. Enfin, la 51e division de réserve (général Boutegourd) servira de réserve au 10e corps et se rassemblera autour et au sud de Charleville. Elle donne la main, à l'est, à la 42e division (Grossetti) et à la division marocaine (Humbert).

Le général Defforges est de sa personne à Charleville, à 7 heures. On marche vers le nord. Or, voilà qu'un fait considérable se produit. A droite, la 40e brigade ne trouve plus d'infanterie devant elle ; le Bout-du-Val et le bois, à l'ouest, avaient été évacués pendant la nuit. Par contre, elle est en butte à un feu d'artillerie lourde particulièrement intense, surtout sur le plateau de la Pommerose. C'est classique : l'infanterie a disparu ; l'artillerie fait rage : il s'agit d'une retraite par ordre. La brigade se hisse, sous le feu des obus, jusqu'à la ferme de la Pommerose ; de là elle domine toute la vallée du Petit Morin, cote 213 ; elle pousse ses éléments à la Charmotte, à la cote 208, et voilà qu'elle descend le coteau vers le Thoult en direction de Bannay.

En même temps, la 19e division (général Bailly) débouche de

le Recoude, atteint Soigny en flammes, après un combat d'artillerie, et se met en marche vers l'autre pont du Petit Morin à Boissy-le-Repos. Un bataillon du 71e envoyé en reconnaissance dans ce village y entre sans coup férir, passe le Petit Morin et pousse ses derniers éléments de couverture sur la rive nord de la rivière. L'artillerie allemande tire toujours et arrête parfois les troupes obligées de quitter les routes pour progresser sans trop de pertes. Mais pas d'infanterie, des tranchées abandonnées, pas de combats proprement dits (1).

A la nuit, une reconnaissance d'officier d'état-major ayant constaté que la partie du village de le Thoult située sur la rive droite du Petit Morin était inoccupée, un bataillon du 47e y est envoyé. Partout on trouve les traces de la retraite allemande, cadavres, blessés, ivrognes, chevaux morts, caissons brisés, canons démontés, mitrailleuses et paniers à obus abandonnés. Donc, de partout, mêmes précisions : sur ce point l'ennemi est en retraite, c'est la victoire !

Une fois le Petit Morin franchi, le plateau de Vauchamps abordé, Montmirail dépassé, la manœuvre de Franchet d'Esperey a réussi et Montmirail, après Esternay, n'a plus qu'à succomber. Le « crochet défensif » de Fontenelle-Montmirail tombe en même temps. Bülow donne en hâte l'ordre de repli sur Margny-le-Thoult quand le Thoult même est occupé.

Mais la manœuvre a-t-elle réussi de même plus à l'est, c'est-à-dire à la route n° 51 ? Si l'occupation de le Thoult tourne à gauche le crochet défensif elle tourne aussi, à droite, les Grandes-Garennes et les bois du Reclos et la 42e division doit être dégagée. Mais ici nous entrons sur le terrain de l'armée Foch et l'armée Bülow, en liaison avec l'armée von Hausen, a conservé, de ce côté, toute sa force d'offensive.

Avant d'exposer les combats de la 9e armée dans cette anxieuse journée du 8, récapitulons, en deux mots, les résultats obtenus dans cette même journée par l'armée britannique et l'armée Franchet d'Esperey, à la bataille d'angle : 1° le vide qui existait entre

(1) Docteur G. VEAUX, *En suivant nos soldats de l'ouest*, p. 133.

« Nous admirons les tranchées allemandes dans lesquelles un homme tient debout facilement. Pas de parapet visible de loin ; la terre est rejetée en glacis en avant et couverte d'herbe. La tranchée est divisée en secteurs par des épaulements... Les Allemands sont de fameux remueurs de terre : nos officiers font voir ce travail à leurs hommes, la leçon ne sera pas perdue. Les blessés et les prisonniers disent tous que le 75 est effroyable. Le sentiment de la victoire se répand dans tout le corps. Des prisonniers interrogés me racontent que *la veille* 7, ils avaient l'ordre de retarder, pendant douze heures au moins, l'avance de notre division pendant que l'armée organisait sa retraite. »

les deux armées ennemies, le 7 au soir, du Grand Morin jusqu'à la Marne, est en train de se combler par l'avance des deux armées alliées ; 2° l'armée britannique a son aile gauche devant la Ferté-sous-Jouarre et, de concert avec la 8e division française, elle entre, du moins à coups de canon, dans la « bataille d'articulation » qui va régler le sort de von Kluck. La même armée britannique a passé le Petit Morin et a occupé la route de la Ferté-sous-Jouarre à Montmirail jusqu'à la route transversale de Rebais à Nogent-l'Artaud ; 3° la 5e armée a franchi également le Petit Morin, un instant arrêtée devant Montmirail ; Montmirail est tourné le 8 au soir, et le plateau de Vauchamps est abordé par les troupes du 10e corps, qui commencent à l'occuper ; 4° ces troupes ont apporté, en même temps, rien que par leur marche vers le nord-est, une aide précieuse à la bataille de Foch, puisque la route n° 51 est débordée jusqu'au nord du talus de Saint-Prix.

Maunoury à gauche et Foch à droite vont donc se sentir également soulagés. Quant à Franchet d'Esperey, il se sent déjà vainqueur : car, dès la nuit du 8 au 9, il libelle le premier bulletin de victoire qui ait été rédigé dans un état-major français, dans une grande guerre, depuis de bien nombreuses années :

SOLDATS,

Sur les mémorables champs de bataille de Montmirail, de Vauchamps et de Champaubert qui, il y a un siècle, furent témoins des victoires de nos ancêtres sur les Prussiens de Blücher, notre vigoureuse offensive a triomphé de la résistance des Allemands. Poursuivi par ses flancs, son centre rompu, l'ennemi bat en retraite vers l'est et le nord par marches forcées. Les corps les plus redoutables de la Vieille Prusse, les contingents de la Westphalie, du Hanovre, du Brandebourg se sont repliés en hâte devant nous. Ce premier succès n'est qu'un prélude. L'ennemi est ébranlé, mais il n'est pas battu d'une manière définitive.

Vous aurez encore à supporter de rudes fatigues, à faire de longues marches, à combattre dans de rudes batailles. Que l'image de la Patrie souillée par ces Barbares soit toujours devant vos yeux. Jamais il n'a été plus nécessaire de tout lui sacrifier. En saluant les héros qui sont tombés dans les combats des derniers jours, mes pensées se tournent vers vous, les vainqueurs de la prochaine bataille. En avant, soldats ! Pour la France !

Signé : FRANCHET D'ESPEREY.

Cet ordre du jour, destiné à éclairer le soldat et à répandre jusque dans les rangs le sentiment de la victoire, devait être lu dès la première heure, le 9 septembre.

La manœuvre décisive vue du côté français et du côté allemand.

Nous voici arrivés au point précis où, dans le temps et dans l'espace, le sort de la bataille de la Marne se décide : il s'agit de la crise à la jonction du *massif* et de la *plaine*. Qui est maître du massif deviendra maître de la plaine : c'est la logique des choses. Or, la maîtrise du massif va être assurée par la chute de Montmirail.

Mais, au moment où nous abordons l'historique sincère de cette partie de la bataille, le lecteur doit être averti qu'il a à se mettre en garde contre certaines erreurs et légendes, même très séduisantes, qui se sont accréditées au sujet de ces événements. Dans sa hâte de savoir, l'opinion a accepté des explications, ou prématurées ou partiales, ne correspondant que bien vaguement à la réalité. De bonne foi, chaque chef s'est cru exclusivement vainqueur ; chaque soldat, chaque civil, chaque curé, chaque maire a développé l'idée de la bataille telle qu'il se l'était faite du haut de son clocher ou du fond de sa cave. Le journalisme, comme un photographe ou phonographe fidèle, a tout noté pêle-mêle. Parmi ces notations (non négligeables, tant s'en faut, mais par trop localisées) les plus ingénieuses, les plus émouvantes se sont répandues et elles sont maintenant enracinées dans le souvenir. La légende a pris le pas sur l'histoire, et l'histoire est obligée de compter avec la légende. Actuellement encore, dans les exposés officiels, certaines erreurs persistent.

Il est à peine croyable, mais il est exact que la véritable manœuvre qui força la victoire aux marais de Saint-Gond n'a été ni exactement relatée, ni pleinement mise en lumière. Cette manœuvre est celle de la droite de Franchet d'Esperey, telle que nous venons de l'exposer : à savoir l'orientation A L'EST ordonnée dès la nuit du 7 au 8, pour le 10e et le 1er corps.

L'origine du mouvement remonte aux ordres du grand commandement. Datés, les premiers du 7 et les seconds du 8, ils ont été admirablement exécutés par Franchet d'Esperey et Foch. Ce sont ces ordres et nuls autres, c'est cette manœuvre et nulle autre, qui ont produit « l'événement ».

Il convient donc de la rappeler ici, pour que le lecteur ait l'intelligence complète, la *vue* exacte des choses telle que l'avait le haut commandement français, au moment où il donnait ces ordres décisifs.

Profiter de la rupture du front causée par la retraite de von

Kluck et manœuvrer, *par la droite de la 5e armée*, pour prendre de flanc l'armée Bülow et lui couper la retraite si possible, tout est là. Une fois ceci décidé et exécuté, la bataille de la Marne est gagnée. Or, cette opération dérivant de la conception générale de la bataille reste incontestablement à l'acquis du haut commandement. C'est, d'ailleurs, une vue de simple bon sens et qui s'inspire de la réalité des faits. Mais le génie et le bon sens, à la guerre surtout, se confondent. Le sentiment de la réalité dans les initiatives décisives, le coup d'œil, en un mot, c'est par quoi Napoléon est « le dieu de la guerre ».

Nous allons donc reprendre cette résolution magistrale en son germe et la suivre dans son exécution et dans ses effets : je ne pense pas que l'on puisse trouver, dans la création des grandes œuvres militaires, quelque chose de plus précis, de plus naturel et de plus impressionnant.

Dès le 7, l'ordre général nº 7 établit que la conception existait dans l'esprit du haut commandement ; mais ce n'est encore qu'une simple indication, un « garde à vous » adressé aux chefs d'armée intéressés :

La 5e armée accentuera le mouvement de son aile gauche et *emploiera ses forces de droite à soutenir la 9e armée*... Cette dernière s'efforcera de tenir sur le front qu'elle occupe, jusqu'au moment où l'arrivée des forces réservées de la 4e armée sur sa droite lui permettra de participer au mouvement en avant.

Le rôle de la droite de la 5e armée ayant à se porter à l'appui de la 9e armée commence à s'esquisser : rien de plus. Cette manœuvre en effet n'est pas encore au premier plan. On admet que la 9e armée, bientôt renforcée à droite, brisera la résistance adverse et se portera, d'elle-même, par un vaste mouvement offensif, à la rupture du front ennemi.

Ce qui n'était qu'une indication le 7, devient un ordre formel le 8 ; des faits nouveaux se sont produits, la connaissance de ces faits est parvenue au général Joffre ; il voit clair dans la volonté de l'ennemi et dans sa propre volonté et, alors, il dicte l'*Instruction particulière* nº 19 dont les articles 2 et 3 contiennent toute la substance de la manœuvre.

II. — Il paraît essentiel de mettre hors de cause l'extrême droite allemande avant qu'elle ne puisse être renforcée par d'autres éléments que la chute de Maubeuge a pu rendre disponibles... (Suivent les ordres, à la 6e armée et à l'armée britannique, cités ci-dessus.)

III. — La 5e armée couvrirait le flanc droit de l'armée anglaise en dirigeant un fort détachement sur Azy-Château-Thierry.

A sa droite, la 5e armée continuerait à appuyer l'action de la 9e armée en vue de permettre à celle-ci le passage à l'offensive ; *le gros de la 5e armée marchant droit au nord, refoulera, au delà de la Marne, les forces qui lui sont opposées.*

Il n'est plus question du mouvement par la droite de la 9e armée et en liaison surtout avec la 4e armée ; on se préoccupe exclusivement du mouvement de cette même 9e armée par sa gauche et en liaison avec la 5e armée. La manœuvre est cette liaison même ; il appartient aux chefs des deux armées de l'exécuter.

Nous allons voir, par l'exposé des résolutions prises dans le camp allemand, à quel point les ordres donnés aux armées françaises répondaient aux nécessités du moment.

Nous avons dit l'état d'hésitation et d'émotion inquiète qui était celui du chef de la IIe armée allemande, Bülow, dès le 7 dans la soirée. Il avait vu disparaître de sa droite, au cours de cette journée, le IIIe corps et le IXe corps qui avaient rallié l'armée von Kluck en repassant la Marne. Sa droite était donc sans protection et sans liaison, sauf par les deux divisions de cavalerie de Richthofen, entre Montmirail et la Marne, alors que l'armée britannique et l'armée Franchet d'Esperey pénétraient dans le vide ainsi créé sur son flanc. Il se reportait, d'autre part, à ses instructions qui lui ordonnaient de pousser à fond l'offensive de rupture déjà commencée sur la route no 51, en direction de la Seine.

Fallait-il poursuivre, en effet, cette offensive malgré le grand péril que courait sa droite, ou bien valait-il mieux se prémunir contre ce péril grandissant de minute en minute? Nous avons vu Bülow se décider à constituer un crochet défensif sur le Dolloir et jusqu'à Montmirail avec la cavalerie Richthofen et la division von der Borne. Il se donne ainsi un jour, non sans se dire pourtant que si cette protection improvisée venait à céder, sa position deviendrait soudainement des plus délicates. La précaution une fois prise, il se décide à suivre ses instructions et, selon les propres termes de son *Mémoire justificatif* : « ordre est donné à la gauche de la IIe armée de continuer ses attaques vers le sud ».

Voici les raisons qui déterminent Bülow : d'abord il sait que l'exécution du grand plan allemand dépend, en définitive, du succès de sa propre offensive. Un seul espoir, c'est de rompre le front de Joffre sur la route de Sézanne, et à la trouée de Mailly, ou du moins sur l'un de ces deux points. Si l'on réussit, la bataille change de face. Maunoury est rejeté dans Paris ; l'armée britannique et l'armée Franchet d'Esperey n'ont plus qu'à s'enfuir sur Provins,

Melun et peut-être sur la Loire. Foch écrasé, repliera, s'il le peut, les débris de son armée sur Troyes et au delà, tandis que Langle de Cary et Sarrail cernés en seront réduits soit à s'enfermer dans Verdun, soit à se rabattre sur la frontière suisse. Un tel gain éventuel vaut que l'on risque beaucoup.

Et, sur les lieux mêmes, les choses ne se présentent pas si mal. Depuis trois jours que la bataille est engagée, Foch n'a pu faire sauter le verrou qui l'enferme au droit de la ferme Chapton. L'offensive allemande a maintenant une occasion admirable de passer sur le corps de la division marocaine et d'enlever Sézanne, succès qui déciderait de tout. Par le centre des marais de Saint-Gond, la valeur du corps incomparable de la Garde est un gage de victoire finale. Enfin, à l'est de ces mêmes marais de Saint-Gond, toute l'armée saxonne est entrée en ligne et le fléchissement du 11e corps français permet d'espérer que l'on pourra, dans la journée du 8, se rendre maître de Fère-Champenoise et de la trouée de Mailly. L'armée saxonne est décidée à vaincre : on a évoqué devant elle les souvenirs glorieux de Gravelotte et de Mars-la-Tour. Von Hausen a pris la résolution d'attaquer à la baïonnette et de passer coûte que coûte.

Il est vrai, les réserves manquaient à la IIe armée : mais l'on avait reçu avis que Maubeuge se rendait et que le chemin de fer allait amener à toute vapeur le VIIe corps de réserve rendu libre par la capitulation de la place ; en plus, le haut commandement allemand, à l'imitation du haut commandement français, se décidait à emprunter des troupes à ses armées de l'est ; des renforts venus de Lorraine étaient en marche sur l'Aisne. Le XVe corps appartenant à la VIIe armée (von Heeringen) avait déjà pris le train, lui aussi, pour venir servir de réserve stratégique à l'armée du nord.

Toutes ces raisons déterminent von Bülow à persister et à faire appel à von Hausen pour frapper ensemble, dans cette journée du 8, le coup qui devait en finir avec l'armée Foch. On met donc le feu au ventre des deux armées. Non seulement c'est l'offensive, mais c'est l'offensive désespérée. Von Hausen télégraphie à Moltke à 23 h. 30 : « Une attaque à la baïonnette est ordonnée pour le 8 au matin avec toutes les troupes. Les ailes des IIe et IVe armées, en liaison avec nous, attaqueront de concert. Le Q. G. de l'armée est à Châlons. »

Les choses étant ainsi dans le camp allemand, on comprend quelle surprise lui ménage le simple changement d'orientation dans les deux corps de droite de l'armée Franchet d'Esperey.

Regardez attentivement la carte et considérez la situation des deux armées opposées autour de Montmirail le 7 au soir : à l'ouest, le « crochet défensif » de Bülow est aligné de Montmirail à Chézy ; le reste de l'armée Bülow descend vers l'est de Montmirail à Bannes. Bülow, évidemment, n'a pensé qu'à se protéger par sa droite *face à l'ouest*, tandis que sa gauche attaque *face au sud*. Si son point d'appui est brisé à Montmirail, et si l'agresseur, ayant passé le Petit Morin à Courbetaux, Boissy-le-Repos, le Thoult, s'oriente à l'est, c'est-à-dire *prend la route de Champaubert et non la route de Condé-en-Brie*, qu'arrivera-t-il? De toute évidence, le « crochet défensif » sera cerné entre l'armée britannique et la 5e armée, tandis que les corps de droite de celle-ci se portant sur Vauchamps, Champaubert, Montmort, prendront par le dos l'armée de *von Bülow et même l'armée de von Hausen, s'ils peuvent pousser jusqu'à Bergères-lès-Vertus*. Tout dépend donc de ce succès de Montmirail que nous avons vu se dessiner en faveur de l'armée française dans la soirée du 8 ; et tout dépend surtout de l'orientation *à l'est*, une fois le Petit Morin franchi ; or, voici précisément que le 10e corps passe la petite rivière et aborde le plateau de Vauchamps au cours de cette journée du 8. Franchet d'Esperey a le sens profond du résultat que doit produire cette belle manœuvre, puisqu'il l'annoncera à ses troupes par le bulletin dicté dans la nuit du 8 au 9.

Or, c'est sous le coup d'une telle menace déjà esquissée, que, le même jour 8, au matin, Bülow a donné à sa gauche l'ordre de foncer sur la route nº 51 et sur la route de Bannes à travers les marais de Saint-Gond, et, d'autre part, avec le concours des divisions prêtées par von Hausen, de foncer à la trouée de Mailly, tandis que von Hausen doit foncer de même à Fère-Champenoise, à Lenharrée, à Connantray. Assaut redoutable, assurément, mais court d'haleine, s'il en fut. Que Foch tienne seulement durant cette journée du 8, et, dès le 9 au matin, le sort de la bataille, basculant autour de « l'événement » de Montmirail, se prononcera contre von Bülow et contre von Hausen. Pour ne pas être enfoncés ou tournés, ils n'auront qu'à déguerpir sans perdre une minute, de même que von Kluck déguerpira, au même moment, en dépit de sa « victoire » de Nanteuil-le-Haudouin.

Foch sait tout cela. Il voit clair dans l'obscurité apparente des événements. Il sait que Franchet d'Esperey, lui donnant la main, s'avance pour tourner la route nº 51 et pour prendre à revers son principal adversaire. On lui demande de *tenir*, il tiendra.

Cette journée du 8 sera rude : il ne se fait aucune illusion. L'ennemi est décidé à tous les sacrifices pour saisir une circonstance

unique. Si Foch doutait, il lui suffirait de prêter l'oreille à la terrible rafale d'artillerie qui retentit sur tout son front dès les premières lueurs de l'aube.

Le temps est orageux, la matinée lourde, la pluie menace ; le soldat a pu dormir à peine, étendu sur la boue crayeuse, le ventre vide, car dans la plupart des divisions, les vivres ne sont pas arrivés. A la 5e armée, la certitude de la victoire, confirmée par la marche en avant sans coup férir, donne du cœur et des jambes. Mais ici, à peine jour, la mort recommence sa sinistre besogne ; au-dessus des marais de Saint-Gond un brouillard s'élève et cache ces artilleries et ces infanteries qui, pas à pas, s'infiltrent et dévalent de partout.

La bataille de Fère-Champenoise, le 8. La retraite du 11e corps.

Foch a son quartier général à Plancy, son poste de commandement étant resté à Pleurs. Conformément aux instructions qu'il a reçues et sentant tout le prix d'une offensive en liaison avec la 5e armée, il donne l'ordre d'attaquer sur tout le front. Mais, il est prévenu ; car l'ennemi a pris l'initiative et voici que, dès 3 h. 30, une offensive formidable s'abat à la partie la plus sensible de son propre front. C'est l'armée saxonne qui, selon la volonté et l'ordre de ses chefs, s'est levée et en pleine nuit, dans le silence et l'ombre, s'est jetée à la baïonnette sur les régiments français de première ligne encore endormis.

Ainsi la journée du 8 va commencer dans le désordre d'un engagement de nuit qui provoque une sorte de panique. Une poche se creuse dans le front de Foch au droit de la route de Mailly.

Pour expliquer comment cette poche sera contenue dans la suite de la journée, il faut suivre, de gauche à droite, les événements qui se succèdent avec une dramatique rapidité. C'est la gauche qui sauvera la droite et c'est le *massif* qui sauvera la *plaine*. La partie est étroitement liée dès maintenant : disons donc le sort de la bataille de Foch, d'ouest en est ; c'est dans ce sens et à rebours de la marche du soleil que l'horizon s'éclaircira.

A droite, la 5e armée travaille déjà en communauté de vues avec la 9e armée. Nous venons de voir le 10e corps (général Defforges) « agir à partir du 8 au matin, en liaison intime avec la 42e division (général Grossetti) et s'efforcer de déborder, en direction de *Bannay*, les forces ennemies engagées vers Saint-Prix et Soizy-aux-Bois ». Ce mouvement a pour objet de dégager la route no 51. La 42e division qui a bivouaqué, le 7 au soir, autour de la ferme Chapton doit,

de son côté, dès la première heure du 8, marcher droit au nord de cette route, de façon à enlever, si possible, Soizy-aux-Bois et à aborder franchement le talus des Grandes-Garennes. Ce double mouvement *lié* sera secondé, à droite, par celui de la division marocaine, attaquant au nord de Montgivroux en direction du signal du Poirier.

On a annoncé à la 9e armée que les Allemands sont en retraite devant l'armée britannique et la 5e armée : mais ici, rien de tel. Les contacts sont étroitement maintenus avec des avant-postes ennemis fortement constitués et qui ne manifestent aucune velléité de s'en aller. « Au jour, dit un document de toute autorité, on est face à face, sous les armes, prêts à reprendre l'attaque. »

Nous avons indiqué à quel point les dispositions sont, en effet, les mêmes dans les deux camps : Foch a donné l'ordre d'attaquer, et Bülow, qui est à Montmort, a donné l'ordre d'attaquer. Dans cet étroit couloir, les deux partis vont s'étreindre.

Dès 3 h. 30, les canons de la 42e division et ceux du général Humbert avaient commencé un tir préparatoire sur Soizy-aux-Bois, Botrait, crête du Poirier et Oyes. Mais l'ennemi avait répondu à la même heure ; dès la pointe du jour, on voit les soldats allemands essayer de s'infiltrer par tous les débouchés des bois, jusqu'à Montgivroux et Mondement.

La contre-attaque française est prête et la 57e brigade de la 42e division (colonel Tronchand), en étroite liaison avec le colonel Éon de la division marocaine, s'élance par les bois de la Branle, d'une part, le bois de Saint-Gond de l'autre sur Soizy-aux-Bois, où le capitaine Henrion du 77e entre le premier : l'ennemi est bousculé sur tout le front. Appuyée par l'artillerie de la 51e division de réserve qui s'est avancée sur Charleville, la 42e division force décidément les Grandes-Garennes ; elle s'enfonce bravement dans ce mauvais pays, gagne le Petit Morin et, toujours en liaison, par les Culots, avec le 10e corps, elle monte jusqu'au talus de Saint-Prix. Donc, de ce côté, les Grandes-Garennes sont franchies, c'est-à-dire que le verrou de la route no 51 est tiré par les Français et au profit de l'offensive française.

A droite, la division marocaine (brigade Blondlat) s'est avancée selon les ordres, dès la pointe du jour : le régiment Fellert sur Oyes, le régiment Cros entre Oyes et le bois de Saint-Gond. On se retranche tout en progressant. A 5 h. 50, le colonel Éon, commandant la 36e brigade et les troupes d'attaque, arrive à proximité du village d'Oyes. A 6 h. 30, par un vigoureux assaut, l'infanterie enlève le signal du Poirier. La liaison est assurée par Soizy avec la

42e division qui progresse sur Saint-Prix. A 7 heures, Oyes est pris.

Beau début de journée : la manœuvre prescrite pour débarrasser la route 51 réussit donc à la fois à droite et à gauche.

Mais voici que, des hauteurs de Baye, un feu violent d'artillerie lourde tend, devant les troupes, un barrage terrible. Et, de partout, on signale les troupes ennemies se rassemblant pour une contre-offensive. A ce moment, les événements malheureux qui se produisaient à droite de l'armée, à la trouée de Mailly, attiraient presque exclusivement l'attention du haut commandement. Humbert ne peut pas exploiter son succès de la matinée. Les régiments Cros et Fellert se contentent de maintenir leurs positions l'un sur le Poirier, l'autre sur Reuves.

Résumons en deux mots ce qui se passe dans la matinée à la route n° 51 : à gauche de la route, le 10e corps et la 42e division se sont avancés jusque sur le Petit Morin ; ainsi la manœuvre par la liaison des deux armées est, de ce côté, en bonne voie d'exécution ; sur la route elle-même, la division marocaine s'est avancée jusqu'à Soizy-aux-Bois, signal du Poirier, Oyes, Reuves, mais elle est arrêtée.

Les choses vont bientôt se gâter, surtout de ce côté. Car l'exécution des ordres de Bülow est commencée. Il fait un effort suprême et veut enlever la route coûte que coûte.

Ce qui se passe à l'aile droite de la 9e armée complique malheureusement, et de beaucoup, la situation déjà assez préoccupante à l'aile gauche.

Nous avons dit la résolution de von Hausen d'attaquer à la baïonnette et de surprendre les défenseurs de Fère-Champenoise et de la trouée de Mailly. Nous avons dit la liaison de l'armée saxonne avec l'armée Bülow vers Écury-le-Repos et montré ces deux armées faisant « fer de lance » pour enfoncer l'armée Foch au point le plus délicat de tout le front, celui où le 11e corps se recourbe en quelque sorte pour ne pas perdre sa liaison avec la 9e division de cavalerie, elle-même péniblement accrochée aux villages qui barrent la trouée.

Donc : du côté ennemi, le groupement von Kirchbach (2e division de la Garde, 32e division, 23e division de réserve), troupe aguerrie, résolue à vaincre ou mourir ; on a répandu dans les corps, le matin même, des proclamations qui font connaître au soldat la gravité de l'heure et qui l'adjurent de se sacrifier pour la patrie. Des renforts sont promis : en effet, la 24e division de réserve sera jetée dans le combat au cours de la journée.

Du côté français : un seul corps, en première ligne, le 11e, n'ayant pour s'appuyer à sa droite que la 9e division de cavalerie. Il est

vrai qu'il a reçu, le 7 dans la journée, l'appui de la 18e division du 9e corps, venue de Nancy par voie ferrée. Mais cette force, très appréciable, connaît mal les lieux et la situation ; elle n'a pas la moindre idée de ces rudes combats se livrant pied à pied sur ce terrain aveuglant et glissant à la fois.

Et puis, ce qui explique tout, en deux mots, l'ennemi a résolu d'attaquer par surprise, décidé qu'il est à tout sacrifier pour obtenir le succès.

Donc, à 4 h. 30, sans préparation d'artillerie, sans coups de fusil, dans un silence impressionnant et en une résolution farouche, une masse d'hommes sort des bois, saute sur nos avant-postes, tombe sur la troupe à peine réveillée, la massacre, et se précipite en avant, tête baissée, n'ayant qu'un but unique, indiqué par les chefs : l'artillerie, les canons !...

Le succès de l'offensive allemande est relaté en ces termes par les documents ennemis :

L'attaque des trois divisions du groupe de droite de la IIIe armée, en liaison avec la gauche de la IIe armée, eut un plein succès : la 2e division d'infanterie de la Garde prit Normée dans un combat contre des parties du 9e corps français (la 18e division).

La 32e division d'infanterie, dépassée par le 100e régiment de grenadiers de réserve, pénétra dans Lenharrée par une audacieuse attaque à la baïonnette et fit, dans une lutte acharnée, soit au centre du village soit au cimetière, de nombreux prisonniers du 11e corps ; puis marcha sur les hauteurs au sud du village, et s'empara de nombreuses mitrailleuses et de 22 canons, on alla même jusqu'à dire 30, mais 7 seulement purent être, par la suite, amenés à l'arrière.

Plus à gauche, la 23e division de réserve prit d'assaut les lignes ennemies sur la ligne Haussimont-Sommesous. Après un dur combat, elle avança en luttant âprement dans une contrée accidentée avec l'aile droite à Montépreux et la gauche sur Mailly. L'audacieuse attaque à la baïonnette fit une impression visible sur la division de réserve ennemie (60e division de réserve) qui gardait la trouée. De nombreux prisonniers le reconnurent.

Les trois divisions du groupe de droite continuèrent ainsi l'attaque jusqu'à midi. Ils poussèrent jusqu'au sud de la Vaure ; la 2e division d'infanterie de la Garde, des deux côtés de la voie ferrée allant à Fère-Champenoise, la 32e division d'infanterie sur Connantray, la 23e division de réserve s'emparant de Montépreux et des bois à l'est de cette localité (1).

Voici donc que la victoire se prononce pour les Allemands. Fère-Champenoise a succombé à 10 heures et demie ; il est midi : ils ont

(1) Baumgarten-Crusius, *loc. cit.*, et colonel-général baron von Hausen, *Souvenirs de la campagne de la Marne en* 1914.

le droit de penser que la trouée de Mailly est à eux et que le front français est enfoncé.

Plaçons-nous maintenant, du côté français, dans cette même matinée du 8. Nous comprendrons comment les choses se sont passées et quelles ressources, malgré les apparences fâcheuses, restaient au général Foch.

Celui-ci avait ordonné de faire des reconnaissances dès la pointe du jour. Le 11e corps (général Eydoux), qui tient le front de ce côté, disposait, outre de ses deux divisions Radiguet et Pambet, de la 18e division (Lefèvre) qui, la veille au soir, était arrivée jusqu'à Œuvy où elle avait bivouaqué. Il est en liaison, à sa droite, avec la 60e division de réserve (Joppé) qui est venue en aide à la 9e division de cavalerie ; et avec cette même division de cavalerie (de l'Espée) qui, seule, depuis trois jours, garde la trouée. Nous avons vu que les troupes de la Garde (2e division) et les troupes saxonnes, le 7 au soir, s'étaient affalées dans les petits boqueteaux de la plaine fertonne, n'en pouvant plus, accablées par le tir des canons français.

Le bivouac avait été pris du côté des Français sur des positions formant un demi-cercle à partir de Mailly et Poivres par Sommesous, Haussimont, Vassimont, Lenharrée, Normée, Écury-le-Repos, Morains-le-Petit, Aulnay-aux-Planches, Bannes et le Mont-Août, autour de Fère-Champenoise. Grande étendue de terrain pour une troupe qui avait déjà supporté de très dures journées. Cette forme en éventail faisait que, si un point crevait, tout était en péril. On voit très bien, à l'examen de la carte, que le point de direction de l'offensive semi-circulaire allemande est Salon, au sud de Fère. Si l'ennemi, en descendant de toutes parts des hauteurs, arrive en ce point, la trouée est tournée et le chemin d'Arcis-sur-Aube est ouvert.

L'ordre d'attaquer avait été donné au 11e corps pour la journée du 8 à la pointe du jour. Un premier échelon partait de Gourgançon pour se porter sur le front de Fère à 4 heures du matin. Mais, en arrivant à proximité de la ville, il se croise avec des éléments d'infanterie des 21e et 18e divisions qui, surpris au petit jour dans les bois au sud de Morains-le-Petit et Écury-le-Repos, se repliaient en désordre. Nos avant-postes, culbutés devant Normée, avaient cédé ; la 35e brigade (colonel Janin, 32e, 66e et 290e), découverte, fut attaquée au bivouac dans les bois entre Fère et Normée. Des feux violents de l'artillerie de la Garde poursuivaient les éléments épars et foudroyaient les villages. En vain, on se bat à Lenharrée, à la Grosse et à la Petite Ferme ; la fissure s'élargit ;

les infanteries ennemies progressent dans les bois qui entourent Fère.

Attaque à revers de Grosse et Petite Ferme, écrit le général Moussy sur son carnet ; fusillade, canonnade, fuite des 291e, 293e, 65e, de ma cavalerie qui reflue en désordre dans mon artillerie. Recul à 7 heures et demie, puis à 9 heures dans les bois, ligne Mont-Août-Puits...

On ne parvint à arrêter le mouvement de recul à l'ouest qu'à la ferme Saint-Georges et à la lisière nord-nord-ouest des bois d'Œuvy (34e brigade Guignabaudet), tandis que l'on s'organisait très sérieusement sur la Maurienne et sur la crête nord de Gourgançon. C'est le barrage à la limite extrême : s'il fléchit, l'ennemi entre à Salon. Fère avait été évacué à 9 heures et occupé par l'ennemi à 10 heures et demie (1).

A la trouée même, la 60e division de réserve avait été emportée dans le mouvement de retraite. A la gare de Sommesous, le lieutenant-colonel Guibert se fait tuer à la tête de son régiment, le 247e, qui contre-attaque à la baïonnette. La trouée ne peut pas tenir si elle est attaquée de flanc. La 9e division de cavalerie cède à son tour du terrain et elle se concentre sur Mailly. Les coteaux de la Vaure continués par ceux de la Maurienne, Sainte-Sophie, Connantre, Saint-Georges, Gourgançon, Semoine, Mailly, constituent la ligne de défense suprême de ce côté. Autour de Fère-Champenoise, le demi-cercle s'est renversé.

Il est midi. La chaleur est torride. L'orage menace. Au cours de la retraite, les régiments ont perdu des canons, des mitrailleuses, des convois ; des hommes en grand nombre ont péri ou se sont égarés, d'autres ont été faits prisonniers. Les sous-officiers et les officiers ont succombé aux points où l'on a tenté de résister. Et le sort de la 9e armée, le sort même de la bataille dépendent de cette trouée de Mailly, de cette route no 77 !

Foch lui-même a dû replier son poste de commandement de Pleurs à Plancy. Il a le sens profond de ses responsabilités ; mais il a aussi la connaissance exacte de la situation générale et de ses propres ressources. Évidemment, il n'y a qu'une solution : non seulement tenir, mais contre-attaquer. L'ennemi était déjà très fatigué la veille au soir, de nombreux indices et des observations précises signalaient qu'il préparait sa retraite. C'est son suprême

(1) Voir les beaux livres de M. Le Goffic, *les Marais de Saint-Gond* et *la Marne en feu*, qui contiennent mille données précises et des documents pleins d'intérêt, notamment la défense du drapeau du 32e par les 200 hommes du sergent Guerre, près de Fère-Champenoise.

effort. Selon le mot du général Dragomiroff : « Il pleut dans mon camp, mais il pleut dans le sien ! » Foch se retourne donc vers son 9e corps.

Le 9e corps (général Dubois) combattant au centre, ainsi que nous l'avons dit, *faisait toit* ou *pente*, le dos appuyé à la route n° 51 et à la division marocaine. Il était dans la situation suivante : Mondement-côte de Montgivroux-ligne des marais de Saint-Gond-Coizard-sud d'Aulnizeux-Bannes.

Heureusement, Foch n'ignorait pas qu'il y avait une autre ressource dont il commençait à pouvoir se servir. Comme la bataille se dégageait à l'ouest, certaines des troupes opérant de ce côté pouvaient peu à peu devenir disponibles. Alors, sa manœuvre consisterait, par le jeu des lignes intérieures, *à se servir de ses troupes de l'ouest, soulagées par l'intervention du 10e corps*, et en les retirant successivement du *massif*, à les constituer en force offensive dirigée contre le flanc de l'ennemi avançant sur la *plaine*. En considérant avec sang-froid l'ensemble de la situation, il est amené à cette solution si simple et qui n'est que la suite de la « manœuvre d'orientation à l'est » commencée dès le 7 au soir : *verser l'ouest dans l'est* au fur et à mesure que l'ouest se dégagera.

Telle est la conception qu'il a de son action à cette heure critique : tenir par tous les moyens locaux à la courbe de la trouée de Mailly (ligne de la Maurienne) et consolider d'abord cette ligne, en l'appuyant sur le toit du 9e corps. Cependant, par-dessous, faire glisser *d'ouest en est des poutres de soutien*, empruntées à ses troupes de gauche de façon à caler d'abord la courbe qui a fléchi, ensuite le toit au fur et à mesure des besoins. Ainsi le *massif* sauvé sauvera progressivement la *plaine*.

Manœuvre de Foch sur la poche de Fère.

A la 17e division (général Moussy), le reste de la nuit du 7 au 8 avait été calme quand, à 4 h. 30, on est surpris par l'afflux, dans les lignes de la 17e division, d'éléments de troupes du 11e corps battant en retraite et venant de la direction de Morains-le-Petit. La 52e division de réserve, qui était sur le flanc droit de la 17e division, suit même le mouvement de recul et le général Moussy est obligé de le suivre à son tour.

Le général Dubois, averti à son quartier général de Saint-Loup, donne l'ordre de s'arrêter partout, de se retrancher, la face tournée vers l'ennemi venant du nord-est et il fait tonner son artillerie. Ces premières précautions une fois prises, il avertit le comman-

dant de l'armée, général Foch, et prend ses ordres. Il est 7 h. 30.

C'est à partir de ce moment que Foch, déployant les qualités supérieures que l'avenir devait mettre en si belle lumière, commence la manœuvre qui, finalement, aura raison de l'ennemi. Tandis que celui-ci s'élance impétueusement et fait une poche au sud de Fère-Champenoise, il monte l'offensive de flanc qui percera la poche par le côté ouest. Combien de fois retrouverons-nous cette même manœuvre ! Et les généraux allemands s'y laisseront toujours prendre !...

Foch ordonne donc de maintenir l'ennemi à tout prix par une vigoureuse résistance et de ne plus rompre, quoi qu'il en coûte. Il ordonne au 11e corps et au 9e corps de se lier le plus vite possible vers Fère-Champenoise, de manière à entreprendre une action destinée à rejeter l'ennemi sur Morains-le-Petit et Écury-le-Repos.

Sous les ordres du général Battesti, Dubois groupe à 8 heures la 52e division et, en plus, les troupes disponibles de la 17e division, 1re brigade et 1er groupe d'artillerie divisionnaire. C'est une masse de 15 à 20 000 hommes, « attaque monstre », écrit sur son carnet le général Moussy ; elle va tomber sur le flanc de l'offensive allemande engagée au sud de Fère-Champenoise.

Le général Dubois, sur l'ordre de Foch, rappelle de l'ouest le 77e prêté au général Humbert. Il ordonne à ce régiment de tenir à tout prix Broussy-le-Petit et Saint-Prix et il se porte lui-même à Linthes.

Cependant, l'ennemi est arrêté par une magnifique résistance du 114e (18e division) à la cote 136, au nord d'Œuvy. L'ennemi est en flèche et il s'épuise. C'est le moment.

La 17e division (Moussy), couverte à Bannes et à Broussy-le-Grand, est solidement installée sur les pentes est du Mont-Août et à la ferme Sainte-Sophie. La ligne est bien tenue : les flancs sont protégés. En avant !

L'ordre de l'attaque générale est donné par le général Foch à 15 h. 30 avec toutes les forces disponibles du 9e, du 11e corps, de la 52e division, *en direction de Fère-Champenoise*... En direction de Fère-Champenoise, c'est-à-dire en plein flanc de l'offensive ennemie.

L'attaque est préparée par le tir à toute volée de quinze batteries d'artillerie installées à la ferme Sainte-Sophie-Mont-Août. Cette canonnade furieuse ébranle l'ennemi.

La préparation à peine achevée, deux régiments de la 52e division, partant de Puits, s'élancent sur Fère-Champenoise par le nord, tandis que plusieurs bataillons disponibles de la 17e division

attaquent droit à l'est. Des éléments du 11e corps attaquent Fère par le sud. L'offensive ennemie est prise par la racine. Les unités, en se prêtant la main, avancent lentement, mais elles avancent partout. A 18 heures, un groupe de notre artillerie était à cent mètres de la gare de Fère, au nord de la ville, et son tir prenait en écharpe, sur toute la route au sud de Fère, les troupes saxonnes prises, d'autre part, de dos et de flanc.

A la même heure, l'attaque allemande sur Gourgançon-Salon qui, un moment, avait paru sur le point d'aboutir, est enrayée. Le 11e corps, soutenu par l'idée d'une manœuvre si claire que tout le monde la comprend, a contribué de toutes ses forces à ce résultat considérable. Avant la fin de la journée, appuyé par la division de cavalerie de l'Espée avec sa brigade de cuirassiers (colonel de Cugnac), il est parvenu à réoccuper les hauteurs au nord d'Œuvy, c'est-à-dire qu'il est, lui aussi, aux portes de Fère. La nuit tombe. Le premier élan a réussi ; il se développera le lendemain.

A la fin de cette dure journée du 8, les divisions bivouaquent aux approches de Fère, dans les conditions suivantes : la 21e division à Corroy-la-Colombière ; la 18e division à Gourgançon-Œuvy ; la 22e division à Semoine ; la 60e division de réserve à Montépreux-Semoine.

Cela veut dire que l'ennemi n'a pas percé, que Salon est sauvé, que la trouée de Mailly reste indemne, affranchie de tout péril et que la poche est en train de se fermer. Nous dirons comment, au même moment, la trouée était défendue par l'armée Langle de Cary appuyant la 9e division de cavalerie par l'est.

Cependant que l'attention et les efforts de tous étaient retenus, à la 9e armée, sur cette partie si émouvante de la bataille, le 9e corps avait à subir un non moins terrible assaut, à sa gauche, sur la route no 51, où les choses avaient paru prendre une tournure si favorable, le matin.

La situation était restée assez bonne jusqu'à 14 heures. Mais, au moment où la division marocaine se prépare à appuyer la 42e division, tentant de franchir le Petit Morin à Saint-Prix, une violente canonnade la prend à partie sur le front Broussy-le-Petit, Mesnil-Broussy, Reuves et Oyes, et, tout à coup, voici que débouche sur Broussy-le-Petit une attaque puissante. Elle balaye le bataillon occupant le village, et se rend maîtresse ainsi de la route passant au milieu des marais. Elle s'engage sur cette route, tandis que nos troupes, ébranlées par la canonnade, cèdent pied à pied, et, finalement, elle débouche au sud des marais de Saint-Gond et se trouve en terrain sec au delà de Mesnil-Broussy. Les positions

que nous avions reprises avec tant de peine au nord des marais sont abandonnées. Le Mont-Août, qui est le point de résistance dominant les marais, est perdu.

La brigade Blondlat n'a pu que se maintenir sur les pentes de la croupe d'Allemant. Au sud des marais, Reuves tombait vers 5 heures. Les villages étaient pris et repris plusieurs fois dans des combats meurtriers, à la baïonnette. Le recul se répercute sur le flanc gauche ; les troupes se replient en combattant sur Montgivroux-Mondement-lisières du bois de Saint-Gond. Du moins elles s'y cramponnent (régiments Fellert et Cros) et y demeurent, quoique un peu en flèche...

Voici donc que le succès de la matinée est annulé. La division marocaine, diminuée du 77e, est dans une situation des plus critiques. La 42e division, lancée en avant jusqu'au talus de Saint-Prix, se trouve maintenant dangereusemnt découverte sur son flanc droit, et le 10e corps lui-même, qui continue sa manœuvre au nord du Petit Morin, peut se trouver en grand péril. Est-ce que la manœuvre par la 5e armée se serait découverte trop tôt? Nous ne sommes pas encore à Montmirail, et notre front plie à la fois à la route n° 51 et à la route n° 77. L'offensive de Bülow aura-t-elle le dernier mot?

Il faut parer à gauche comme on a paré à droite, tamponner en attendant de contre-attaquer. L'ennemi suspend d'ailleurs, à la nuit, sa progression et on constate que, profitant de l'obscurité, il a dû reformer ses lignes un peu plus en arrière, sur Soizy-aux-Bois. Vers 20 heures, les attaques sont arrêtées sur tout le front. Les troupes bivouaquent sur leurs positions et s'y retranchent.

Pourquoi ces dispositions prudentes de l'ennemi après une tentative si brutale et qui, en somme, a réussi? Se serait-il passé quelque chose?

Dans son ensemble, la journée a été terrible. Alternatives tragiques. L'ennemi peut se croire vainqueur. Il a crevé notre défense à Fère ; il a crevé notre défense à la cote de Montgivroux-Mondement ; il a débouché au sud de ces marais, la plus forte position défensive de notre front. Partout la 9e armée est en recul. La Garde est entrée à plein corps dans nos lignes et a tout fait plier devant elle.

Cependant Foch n'a pas été ébranlé une minute. Le soir, il télégraphiera au général Joffre l'admirable confiance dont il déborde : « Mon centre cède ; mon aile droite plie. Situation excellente. J'attaque demain. »

Et déjà, il a monté sa manœuvre, tandis que, sur une plus large envergure encore, Joffre montait la sienne. Battesti a attaqué *dans la poche* et est arrivé déjà aux portes de Fère. D'autre part, Franchet d'Esperey a progressé à gauche et il atteint le plateau de Vauchamps ; Montmirail succombe. Sur les deux points, la manœuvre de flanc non prévue par l'ennemi va décider de son sort. La nuit tombe ; mais c'est à l'ouest que se lève le succès.

La bataille de Fère-Champenoise vue du camp allemand.

Telle fut cette journée du 8, vue du camp français. Mais comment les mêmes choses apparaissaient-elles vues du camp allemand? Pourquoi cette incertitude et cette hésitation à exploiter les succès si sensibles dès la soirée du même jour?

Les choses s'expliquent à un double point de vue, par des raisons d'ordre stratégique connues des seuls états-majors et par l'état d'épuisement et presque de découragement où se trouvait la troupe alors qu'on lui imposait, sans trêve ni repos, des efforts et des sacrifices vraiment surhumains.

Les considérations stratégiques sont exposées très clairement dans le mémoire du général Baumgarten-Crusius. Au milieu de la journée du 8, exactement à 1 h. 30, on se félicitait vivement à l'état-major du général von Hausen de la belle tournure que prenaient les événements : quelle heureuse idée que cette attaque par surprise ; tout avait plié devant elle ; rien ne résistait au *furor teutonicus* des Saxons. On prenait des dispositions pour pousser la marche en avant et l'on n'était pas loin de penser que l'on coucherait, le soir, à Arcis-sur-Aube.

Or, à cet instant même, arriva au quartier général de la IIIe armée, à Châlons, une communication émanant du général von Bülow, demandant instamment de l'aide parce que l'ennemi menaçait d'encerclement l'aile droite de la IIe armée et qu'on n'avait plus aucune réserve. Rien n'est plus clair. L'avance du général Franchet d'Esperey, unie à la 42e division entre Montmirail et la route n° 51, se faisait sentir *à droite* de la IIe armée. Bülow constatait que sa ligne craquait de le Thoult à Soizy-aux-Bois ; ses troupes reculaient sur Vauchamps-Champaubert. Craignant d'être tourné, ce général prudentissime avait déjà pris ses précautions et nous savons que « ses convois avaient les attelages tournés vers le nord ». Il suppliait donc von Hausen de venir à son aide.

Von Hausen, qui avait été mis à contribution la veille, se fit un peu tirer l'oreille. Cependant, il donna l'ordre à son lieutenant de droite, von Kirchbach, « *d'essayer de conserver la jonction avec la IIe armée* par une légère inclinaison vers l'ouest ». Von Kirchbach suspendit momentanément son offensive sur Œuvy-Gourgançon (donc, premier effet indiscutable de la manœuvre d'orientation vers l'est). Mais, comme il recevait, au même moment, la 24e divi-



LA BATAILLE DE RUPTURE A FÈRE-CHAMPENOISE

sion de réserve qui, ainsi que nous l'avons dit, arrivait du Mesnil, à marches forcées, il pensa qu'il pourrait encore reprendre l'offensive vers le sud à la fin de la journée. Mais déjà la 9e division de cavalerie française, attaquant au sud-est de Sommesous, donnait de l'inquiétude à von Kirchbach : il voyait se dessiner la double contre-attaque française. Au lieu d'attaquer lui-même, il en était à se défendre. Comme Foch l'avait prévu, le simple fait de reprendre l'initiative ébranlait le moral de l'adversaire.

Les choses se compliquent encore. A 3 h. 40 de l'après-midi, Bülow donne l'ordre à la 2e division de la Garde de laisser von Hausen se tirer d'affaire tout seul. Bülow vient, en effet, à 11 h. 45

de rendre compte à Moltke que « l'ennemi cherche *à envelopper la droite de la IIe armée,* » et il s'est écrié : « *Je n'ai plus de réserves.* » Toujours l'effet de la manœuvre française sur Vauchamps-Champaubert. Mais ce qui devient tout à fait pénible pour von Bülow et von Hausen, c'est que la 2e division de la Garde, sa tête à Fère, son gros à Normée, ne peut même pas se libérer de l'étreinte française et qu'elle reste « accrochée » jusqu'au soir, luttant « avec acharnement ».

Ainsi cette fameuse offensive allemande, à travers les marais de Saint-Gond, qui est interprétée un moment, même dans le camp français, comme un succès décisif des Allemands, tourne on ne peut plus mal, au dire des chefs allemands eux-mêmes. Nous voyons à quel point Foch avait vu juste.

Finalement, tout ce que purent faire von Hausen et von Kirchbach, en gardant à leur disposition la 2e division de la Garde, fut de parer, tant bien que mal, à la contre-offensive française de la fin de la journée et de se retrancher autour de Fère-Champenoise. On avait reçu maintenant le renfort de la 24e division de réserve : on l'emploierait à remplacer la division de la Garde si Bülow rappelait décidément celle-ci.

Bülow était au désespoir. Cette 2e division de la Garde lui avait manqué précisément pour l'assaut final sur la route nº 51 projeté pour l'après-midi du 8 et qui, avec des ressources insuffisantes, s'était vite épuisé. D'où cette hésitation et ce mouvement de recul qui avaient été constatés, même du camp français, à la fin de la journée du 8.

Ne cherchons pas d'autres explications et éclaircissements : nous avons l'aveu du général allemand lui-même. Bülow écrit dans son mémoire justificatif :

Bien que la bataille eût fait de nouveaux progrès devant le centre et l'aile gauche, le 8 septembre, la IIe armée ne pouvait enregistrer encore un succès décisif. L'aile droite non soutenue (13e division et Xe corps de réserve) dut, au contraire, *pour ne pas être encerclée*, se replier le soir et fut ramenée *jusque sur la ligne Margny-le Thoult.*

Sur la ligne Margny-le Thoult ! C'est donc bien l'effet de la manœuvre de Franchet d'Esperey. Le 8, au soir, l'aile droite de Bülow commençait à se trouver en péril d'encerclement.

Ainsi, double résultat de la manœuvre prescrite par le haut commandement et exécutée par Foch et Franchet d'Esperey : la trouée de Mailly était sauvée en même temps que la route nº 51 était dégagée. La dramatique journée du 8 se terminait aux marais

de Saint-Gond sur un double succès qui, comme il arrive si fréquemment à la guerre, *s'ignorait encore lui-même.*

Aurions-nous le moindre doute sur ce sentiment de la défaite s'imposant aux armées allemandes dès la soirée du 8 que les carnets de route des soldats et des officiers nous apporteraient des preuves sans nombre et toutes concordantes : les uns ont déjà reçu l'ordre de la retraite, et les autres, épuisés par des efforts et des privations inouïes, le pressentent et l'attendent comme la seule chance de salut.

Le capitaine Arthur Kutscher, du Xe corps de réserve, écrit :

Tandis qu'hier on nous disait : « En arrière ! » aujourd'hui mardi, on nous dit : « Restez ! » Pendant la journée, impossible de songer à manger ; on peut à peine lever la tête. Les minutes s'écoulent lentement. Reprise d'un feu infernal. On reste étendu toute la journée ; impossible de se relever... Notre seule nourriture, à la nuit, ce sont les fruits que nous faisons tomber des arbres. Nous apprenons que le colonel et la plupart des officiers ont été tués ou blessés. A une heure de la nuit, un mouvement dans la troupe. Ordre : « Nous nous retirons ! » Sur la grande route, les unités se rassemblent aussi bien que possible dans la hâte. Nous prenons la direction de Vauchamps.

Un mitrailleur du même corps trace cette dernière ligne que l'on trouve sur son carnet :

Il ne paraît pourtant pas que l'on arrive si vite à Paris !

Au corps de la Garde, les pertes sont immenses. Dans le 1er bataillon du 1er régiment, au dire d'un officier fait prisonnier à Reims, il n'y a plus un seul officier.

A l'armée saxonne, l'impression est un peu différente sur le sens de la journée. Un moment, comme nous l'avons indiqué, on pouvait croire à la victoire. Mais, sur la grandeur des pertes et sur les dernières heures de la soirée, « l'officier saxon » du XIIe corps ne se fait aucune illusion.

8 *septembre.* — Nous marchons à l'attaque de l'ennemi remarquablement retranché et cela bien que son artillerie ne soit nullement ébranlée. Le soleil commence à rayer le ciel de grandes bandes sanglantes et éclaire, avec la lueur de Lenharrée en flammes, la retraite de l'ennemi *cette fois définitivement battu*... Le combat pour l'enlèvement du village aurait été effroyable. Déjà nos gens y étaient entrés une première fois, mais en avaient été rejetés ensuite avec de grandes pertes. Le 3e bataillon du 178e a fait, au sortir du bois, une attaque de flanc à la baïonnette qui a décidé de l'affaire. On a pris deux batteries qui nous avaient si terriblement bombardés. Dans la marche en avant, on a pu voir que, des deux côtés, les pertes sont tout à fait énormes. Cette décision a

exigé des sacrifices terribles. D'après les médecins, le 178e a environ 1700 grands blessés, sans compter les morts. Mais aussi, c'était un véritable enfer ! D'officiers, il n'y en avait presque plus... A la fin de la journée, combat en retraite à travers le champ de tir des Français (c'était l'explication que l'on donnait à la troupe pour pallier l'effet de la supériorité du tir de l'artillerie française). Il faut enlever les positions une à une. Bivouac près de Connantray.

Et c'était pour arriver à ce résultat négatif, de si effroyables tueries !

Un dernier témoignage, emprunté à une unité qui combat plus à l'est, vers Sompuis :

La compagnie était demeurée pendant des heures sous un terrible feu d'obus et de shrapnells. Bien des camarades y étaient restés... Ce jour-là l'impression, *aussi bien chez les officiers que dans la troupe, était excessivement déprimée*, car, bien que les Français eussent été rejetés, les vainqueurs n'avaient cependant pas pu tenir la position conquise. Le bataillon était très diminué tant à cause des pertes, qu'à cause des hommes qui avaient quitté les rangs et s'étaient dispersés.

Certes, de telles armées sont à bout. Si les chefs n'ordonnent pas la retraite, elle se fera d'elle-même.

CHAPITRE III

FIN DE LA BATAILLE POUR PARIS

(9 septembre.)

Situation générale et état d'esprit des deux commandements. — La retraite allemande. Les deux thèses en présence. Caractères de la retraite allemande. — Les ordres de Joffre pour la journée du 9. — Le haut commandement allemand dans la journée du 9 et la mission du colonel Hentsch. — L'armée Maunoury dans la bataille de l'Ourcq, le 9 septembre. — La journée du 9 vue du camp allemand. La retraite de von Kluck.

Situation générale et état d'esprit des deux commandements.

Maintenant que la bataille du *massif* et de la *plaine* est parfaitement liée et que, de la Marne à l'Ourcq, les raquettes se renvoient le volant, mieux vaut suivre ce jeu sans désemparer. Les événements de l'est vont, en effet, évoluer désormais sur eux-mêmes : ils sont en rapports de moins en moins étroits avec les événements de l'ouest ; la bataille se prolongera autour de l'Argonne sensiblement plus longtemps qu'autour du massif de Seine-et-Marne.

D'ailleurs, dans le plan allemand, ces deux batailles étaient conçues désormais comme distinctes, l'une ayant pour objet d'enfermer les armées françaises de gauche dans Paris ou de les rejeter au delà de la Seine et de la Loire, l'autre ayant pour objet de repousser les armées françaises de droite sur la frontière suisse.

D'autre part, à partir du 8 au soir, date à laquelle il devient évident pour l'état-major allemand que le front de Joffre n'a pas été rompu et ne sera pas rompu, le sentiment d'une retraite prochaine et, par conséquent, la conception de la bataille se transforme du tout au tout. Il ne s'agit plus d'attaquer, mais de reculer. Selon le renseignement trouvé sur un officier allemand prisonnier, « les attelages des convois sont d'ores et déjà tournés vers le nord ». Rien n'est plus clair.

Or, la retraite sera toute différente selon qu'il s'agit de telle ou

telle partie de l'immense armée. Von Kluck et von Bülow, engagés dans la bataille pour le massif de Seine-et-Marne et pour Paris, ne l'accompliront pas de la même façon que von Hausen, le duc de Wurtemberg et le kronprinz engagés dans la bataille de rupture ; et la retraite prendra encore un autre caractère quand il s'agira des deux armées du prince héritier de Bavière et de von Heeringen qui se battaient à la tenaille de gauche et pour les passages de l'est. Les trois tronçons de la grande armée d'invasion vont avoir des objectifs nouveaux et non prévus dans la manœuvre initiale.

L'armée de droite a échoué devant Paris, l'armée du centre a échoué devant Verdun, l'armée de gauche a échoué devant Nancy. La première doit être portée à chercher sa ligne d'appui en arrière, à proximité de Paris ; la seconde sera portée à chercher la sienne à proximité de Verdun ; la troisième, obligée d'évacuer le territoire français, la cherchera à proximité de Nancy.

Pour la clarté, il vaut mieux les suivre séparément ; mais, bien entendu, sans perdre un seul instant de vue la solidarité profonde qui les unit et qui unit les armées françaises lancées à leur poursuite.

Quittant donc, pour le moment, l'armée von Bülow et l'armée von Hausen, le 8 au soir, nous allons lier en un seul exposé et comme celui d'une bataille unique, les opérations de toute l'aile droite allemande (armées von Kluck, von Bülow et von Hausen) contre toute l'aile gauche alliée (armées Maunoury, French, Franchet d'Esperey et Foch). C'est la bataille du massif de Seine-et-Marne qui s'achève.

Observons, qu'à ces heures critiques, où tout paraît encore incertain, aucun des deux commandements ne peut se rendre compte exactement de la situation réciproque. Chacun d'eux est obligé de mêler à ses décisions un élément hypothétique. C'est à cela que pensait, sans doute, le maréchal de Saxe quand il disait qu'il y avait, dans l'art militaire, quelque chose de *divin*.

Il s'agit, évidemment, de cette sorte d'intuition qui avertit celui qui commande, à défaut de renseignements complets et de calculs entièrement au point. L'atmosphère générale des événements l'enveloppe et c'est elle, en somme, qui fait pencher la balance dans son jugement. L'oscillation des âmes, qui s'est produite dans les deux camps, retentit en lui. Il ne sait pas tout, mais il sait *mieux*.

Ajoutons qu'un certain laps de temps est nécessaire pour que les effets de la bataille remontent des lieux divers où elle se livre jusqu'au centre qui doit les apprécier, et qu'un certain laps de temps

est nécessaire, aussi, pour que les ordres descendent du centre jusqu'aux lieux particuliers où ils doivent s'exécuter. Sur un terrain aussi vaste, quelle que soit la rapidité des moyens d'information nouveaux (télégraphe, téléphone, automobiles, motocyclettes, etc.), l'événement n'agira plus à la façon d'un bloc compact jeté comme un pavé par la main du chef. Des temps et des obstacles le divisent, le partagent. Il n'y a pas une simultanéité absolue entre l'ordre et l'exécution, entre l'exécution et les résultats qui en découlent. Il est déjà merveilleux que de telles masses *donnent* ensemble. Mais, qu'il se produise des hiatus, des coupures, des frottements, des erreurs, qu'il y ait de la force perdue, cela est inévitable et peut tromper des observateurs qui n'ont pas une vue complète de l'ensemble.

En un mot, le tableau s'est dessiné lentement aux yeux des chefs, tandis qu'il se dessine d'un trait aux yeux de l'historien *qui sait ce qui va arriver* et qui a percé, rétrospectivement, le secret des états-majors.

Il faut se rendre compte de tout cela pour apprécier cette étrange journée du 9 qui est toute en simulacres, contradictions, incertitudes et faux-semblants ; où ceux qui se savent battus s'affirment vainqueurs, où ceux qui sont vainqueurs désespèrent, à certains moments, de la victoire. Les premières impressions ne correspondent que très vaguement à ce qui se passe : car les états-majors se laissent entraîner soit par leurs espoirs, soit par leurs craintes. L'excitabilité nerveuse est à son comble dans les deux camps.

Et puis, il reste toujours, pour soutenir les uns et pour alarmer les autres, les effets possibles d'un coup d'audace suprême. Combien de batailles célèbres ont été gagnées, à la dernière minute, par un renversement de la fortune, par la fermeté d'une division, d'un corps de cavalerie, d'un bataillon carré. On ne tient rien tant que l'on n'a pas tout saisi.

La formule classique de certaines fins de bataille désespérées s'impose alors à l'esprit : *Una salus victis nullam sperare salutem.* On doit prévoir même ces retours de sanglier où un adversaire résolu montre ses défenses et se bat à mort.

Ces alternatives, ces incertitudes peuvent être reconnues, de part et d'autre, à l'aube de la journée du 9 : défaite apparue mais non consentie du côté allemand, victoire obtenue mais non avérée du côté français. Dans quel sens va s'écrire ce post-scriptum de la grande bataille signée, au fond, par la destinée, le 8 au soir?

La retraite allemande. Les deux thèses en présence.
Caractères de la retraite allemande.

L'issue va dépendre, d'abord, de la volonté des chefs. A ce moment précis, c'est-à-dire dans la nuit du 8 au 9, il faut assister, par la pensée, au conseil du grand état-major allemand, obligé de subir les événements qui le forcent à la retraite. Ce conseil est tenu à Luxembourg, où l'empereur Guillaume vient de rentrer.

A une telle distance du front, la délibération s'engage sur des idées, sur des renseignements, sur des rapports, sans prise directe sur la réalité. Joffre était sur les lieux quand, quatre jours auparavant, à Bar-sur-Seine, il avait prononcé la parole fatidique : « Messieurs, nous nous battrons sur la Marne ! » Cette fois, Moltke est bien loin de ses troupes, loin de ses subordonnés et loin de leur pensée, quand il prononce l'autre parole fatidique : « Il faut abandonner la Marne. »

Cette résolution sera le sujet d'un éternel débat dans l'histoire militaire en général, et dans l'histoire allemande en particulier : car elle a décidé de la suite des événements à l'infini. J'ose dire qu'il s'écrira, à ce sujet, des milliers de volumes et, probablement, la passion, pendant des siècles, s'y colletera avec la vérité et avec le bon sens. Essayons d'apporter du moins, ici, les principaux éléments du débat.

Deux thèses sont en présence : la première, sanctionnée, au fond, par la disgrâce de Moltke, admet que le haut commandement allemand, impressionné par Bülow, a ordonné la retraite précipitamment. S'il eût tenu, la partie eût pu être gagnée encore. L'autre thèse reconnaît que, les armées allemandes ayant échoué partout dans la campagne d'offensive et d'invasion, mieux valait les retirer au plus vite, les sauver, pour chercher une autre issue sur d'autres points.

Les raisons qui ont fait considérer la retraite comme indispensable sont présentées par Bülow lui-même, c'est-à-dire par le général que l'opinion publique allemande a chargé de la plus lourde responsabilité.

La thèse contraire, celle qui soutient que la retraite fut précipitée, est soutenue par le général Baumgarten-Crusius, porte-parole de von Hausen, par von Hausen lui-même, par von Kluck, par von François et par bien d'autres. Stegemann a présenté le point de vue de l'état-major qui a succédé à celui de von Moltke.

En outre, des renseignements d'ordre divers, à l'appui de l'une

ou de l'autre des deux thèses, peuvent être puisés à des sources abondantes : le récit autorisé de von Tappen, les radios, les carnets de route, l'exposé de Freytag-Loringhoven, etc.

Voici les raisons par lesquelles von Bülow motive l'ordre de la retraite :

Bien que la bataille ait fait de nouveaux progrès, le 8 septembre, devant le centre et l'aile gauche, un *succès décisif* ne pouvait être encore enregistré à la IIe armée. L'aile droite, sans soutien (13e division d'infanterie et Xe corps de réserve), dut, au contraire, *pour ne pas être encerclée*, être reprise, le soir, sur la ligne Margny-le Thoult.

Bülow énumère les autres faits qui agissent sur son esprit, dans cette nuit du 8 au 9 : plus d'aide à recevoir de la Ire armée ; aucune direction à attendre du haut commandement (ce qui est confirmé par von Tappen, chef du bureau des opérations à Luxembourg) ; avance des armées alliées en marche sur Tiercelieux.

Dans ces conditions, conclut-il, il fallait compter avec la possibilité *d'une percée de puissantes forces ennemies entre la Ire et la IIe armée*, au cas où la Ire armée ne se déciderait pas, au dernier moment, à reculer en direction de l'est et à rétablir ses liaisons avec la IIe armée. Si cela n'arrivait pas et si l'ennemi passait dans le dos de la Ire armée de l'autre côté de la Marne, il y avait, *pour la Ire armée*, un grand danger d'être ntièrement entourée et repoussée en direction de l'ouest (c'est-à-dire cernée et rejetée sur les murs du camp retranché de Paris où elle n'aurait plus eu qu'à capituler).

Lorsque, le 9 septembre au matin, l'ennemi franchit la Marne en nombreuses colonnes entre la Ferté-sous-Jouarre et Château-Thierry, il n'y eut plus de doute pour moi que la retraite de la Ire armée, d'après la situation tactique et stratégique, était inévitable et que la IIe armée devait aussi reculer pour ne pas être absolument tournée par son flanc droit. D'accord avec le représentant du grand quartier général, le lieutenant-colonel Hentsch, j'étais absolument convaincu que, maintenant, le plus important devoir de la IIe armée *était de soutenir la Ire armée au nord de la Marne et de lui offrir de nouveau la possibilité de reprendre la liaison avec l'aile droite de la IIe armée en direction de Fismes.*

Par cette résolution qui n'était pas d'une exécution facile pour la IIe armée, *victorieuse partout*, le plan évident du haut commandement français, à savoir le débordement de l'aile droite de l'armée allemande par l'enveloppement et l'anéantissement de la Ire armée, serait encore déjoué à temps et l'on gardait la possibilité *de former en peu de jours, avec l'aide de la VIIe armée (von Heeringen) qui arrivait en grande hâte, un nouveau front d'armée solidement établi sur l'Aisne.*

Bien que la résolution de reprendre en arrière la IIe armée ait été arrêtée *le 9 septembre au matin*, l'avance victorieuse de l'offensive du centre et de l'aile gauche de la IIe armée fut encore continuée avec toute la vigueur possible ; et, lorsque l'ennemi fut repoussé partout, la IIe armée commença, *dans l'après-midi du 9 septembre*, le mouvement en arrière *en partant de l'aile gauche.*

Telles sont les raisons de la retraite, tel est l'état d'esprit à la IIe armée, et tels sont les arguments qui ont convaincu le délégué du grand état-major : sauver à la fois la Ire armée et la IIe armée, s'appuyer sur le renfort qu'apporte l'armée von Heeringen et constituer un front unique et robuste sur la ligne de l'Aisne. Cette manœuvre est, en somme, celle qui fut exécutée point par point.

Voici, maintenant, les raisons qui s'opposaient à cette décision, telles qu'elles sont exposées par le général Baumgarten-Crusius : Après avoir reconnu que la situation de l'armée Bülow était extrêmement difficile, le 8 au soir, et après s'être demandé si ses sept faibles divisions pouvaient tenir contre quatorze divisions françaises, Baumgarten ajoute :

Pour moi, j'ai la conviction que l'échec d'une seule armée ne pouvait décider de l'ensemble de toute l'armée occidentale. Tout n'allait pas si mal. Même à la IIe armée, l'avance victorieuse de la gauche, unie à la droite de von Hausen, apportait une large compensation. Si les armées alliées pénétraient en coin (entre von Kluck et von Bülow), leur situation n'en serait que plus périlleuse plus tard.

D'après mon jugement, le haut commandement de la IIe armée se prononça, non pas tant d'après la situation de sa propre armée *que d'après les appréciations qu'il portait sur la situation des autres armées.* Mais il ne se rendit pas compte que cette situation était bonne. La force défensive de l'armée allemande de l'ouest (armée von Kluck), qui devait apparaître bientôt, aurait permis à la IIe armée, j'en suis convaincu, de se cramponner solidement aux secteurs de défense : d'abord sur le Surmelin, en second lieu sur la Marne, et finalement sur la Vesle (1), et, s'appuyant sur le front ouest du camp retranché de Reims, d'attendre que les autres armées eussent remporté la victoire. C'est précisément ce qui a été exécuté magistralement par Hindenburg dans la campagne d'été de 1918, alors qu'il ne disposait pas du camp retranché de Reims et même qu'il avait à craindre une attaque de flanc venant de ce côté (2).

Sans doute, la situation de la IIe armée eût été autre si on lui eût laissé un corps couvrant sa droite, et on eût ainsi écarté cette idée de retraite, tant de l'esprit du commandement général que de celui de von Bülow.

Mais cette faute est, à mon avis, imputable à l'erreur de notre grand quartier général.

Voici donc les deux thèses en présence. Est-il nécessaire d'ajouter qu'elles sont toutes deux intéressées? Les deux avocats plaident

(1) Baumgarten reconnaît donc, qu'en somme, il fallait battre en retraite au moins jusqu'à la Vesle.

(2) La manœuvre en question a échoué aussi bien en 1918 qu'en 1914 et Hindenburg n'a pas été plus heureux que Moltke. Je pense, qu'aux yeux même de Baumgarten-Crusius, l'argument a quelque peu perdu de sa valeur.

pour leur propre cause. Les faits sont, d'ailleurs, plus éloquents que leurs plaidoyers. Moltke, von Kluck, Bülow ont pris assurément une décision grave, mais pouvaient-ils agir autrement qu'ils l'ont fait? N'est-il pas conforme à la réalité d'admettre que chacun d'eux, *pro parte*, a subi la force des événements ou plutôt a été dominé par les puissantes conceptions de l'adversaire?

Certes, il y a eu de lourdes fautes commises dans le haut commandement allemand : il y a eu d'abord celles de von Kluck qui, passant outre aux ordres du grand quartier général, a filé sur Provins et Melun au lieu de faire face à Paris; qui, ensuite, a ramené *tous ses corps* au nord de la Marne, sans tenir aucun compte de ses liaisons avec l'armée Bülow et qui, finalement, s'est jeté à corps perdu dans « la bataille des communications », sans prévoir qu'il serait coincé à bref délai par la bataille d'articulation. Nous avons établi que ces fautes ont amené von Kluck à décider sa propre retraite dès la nuit du 8 au 9, preuve qu'il se sentait battu alors qu'il se proclamait vainqueur. Il incombe, donc, une très lourde part de responsabilités à von Kluck.

Von Bülow a sa part aussi. Il a filé sur la route n° 51, avec une brutalité absurde, sans se rendre compte de la force de l'adversaire qui lui était opposé. Il avait affaire à Foch, et cela c'était une chose qu'il ne pouvait deviner; mais il n'a pas aperçu les difficultés tactiques d'une offensive à travers les marais de Saint-Gond. Il n'a su s'assurer aucune réserve. Il a toujours regardé à droite et à gauche, non dans son propre camp. Certainement, il a manqué de coup d'œil au début et d'estomac à la fin; mais sa position était terrible.

Il ne fait pas doute, non plus, que ces responsabilités se totalisent et se cumulent sur la tête du commandant en chef, von Moltke : celui-ci a laissé von Kluck s'engager témérairement au sud de la Marne et passer outre à ses instructions; il n'a pas su maintenir les liaisons entre la Ire et la IIe armée; il est resté passif aux heures les plus décisives, laissant à von Kluck la disposition des IIIe et IXe corps, laissant ses lieutenants von Kluck et von Bülow attaquer ou battre en retraite selon leur inspiration propre, sans les tenir en main et sans leur imposer, à aucun moment, la loi de fer de la solidarité du champ de bataille. Il a été pauvre d'invention, pauvre de ressources et pauvre de courage.

Mais ces défaillances sont *effets* et non pas *causes*. Le haut commandement allemand chancelle à tous les degrés et dans toutes les armées parce que partout il est dominé. Si la conception stratégique supérieure de la bataille de la Marne n'avait pas créé

les événements et opprimé les armées allemandes en leurs masses et en leurs chefs, si l'étreinte ne s'était pas produite, dans les conditions où Joffre l'avait voulue et préparée, chefs et masses eussent peut-être trouvé leur heure ; mais on n'est pas seul à la guerre. L'armée allemande était prise dans la manœuvre de Joffre comme dans un étau : ou von Kluck était battu à l'*articulation* ou il était battu aux *communications;* ou von Bülow était battu à Montmirail ou il était battu aux marais de Saint-Gond ; ou von Hausen était battu à Fère ou il était battu à Vitry-le-François. Partout, Joffre avait des réserves, quand les autres n'en avaient plus ; partout sa manœuvre tenait à la gorge un adversaire épuisé ; partout le soldat français avait le sentiment de sa supériorité et de la prochaine victoire. Pondérables et impondérables, tout agit à la fois, et c'est précisément ce qui agit dans ces heures tragiques, au cours de cette nuit du 8 au 9 quand, au grand quartier général allemand, sous l'accablement des faits et en présence des résolutions prises par les trois chefs des armées de droite, on se soumit à la nécessité de la retraite générale.

Mais, avec la science technique et la solidité superbement entraînée des états-majors et du soldat allemands, la retraite ne va pas s'accomplir en désordre et comme un événement qui échappe à toute direction et où la panique joue son rôle. La retraite aura lieu par ordre et elle sera commandée, à peu près d'un bout à l'autre de l'immense champ de bataille. Cela, il est vrai, sous une forme pesante et même pédante, toute différente de celle qu'avait adoptée après Charleroi le haut commandement français.

Il n'est pas sans intérêt de distinguer ici encore les psychologies militaires des deux adversaires : la retraite de Joffre a été faite d'un seul coup, et jusqu'à la limite du terrain où la raison fixait la possibilité d'une reprise. La retraite allemande va se faire méthodiquement, savamment, en échelons, mais sans vue d'ensemble ; elle ne saura pas réserver la possibilité ni les moyens d'une *nouvelle guerre de mouvements immédiate* sur ce terrain : elle choisira tout bonnement une ligne de résistance et s'y fortifiera. Si l'on cherche encore des issues, des *sorties*, ce sera plus tard et d'après des conceptions nouvelles ; par conséquent, elles seront improvisées et échoueront.

Nous pouvons dire, dès maintenant, que la retraite à la française laisse toute son élasticité à la guerre, tandis que la retraite à l'allemande la bloque lourdement. Si l'on va au fond des choses, on s'aperçoit que l'issue même de la guerre est incluse dans ces deux méthodes intellectuelles opposées. Mais nous n'en sommes pas encore à porter le jugement d'ensemble.

Ajoutons seulement une observation : à partir de cette journée du 9, qui voit le commencement de la retraite, quel est celui des deux commandements qui garde l'avantage de l'initiative? L'initiative appartient, à ce qu'il semble, dans une certaine mesure, aux deux côtés à la fois. Le commandement allemand a pris l'*initiative* de la retraite et, ainsi, il va donner à la bataille un caractère nouveau ; mais le haut commandement français a gardé l'*initiative* de la marche en avant. Il est vrai que, tout en bousculant l'ennemi, il s'expose à tomber dans les pièges de la manœuvre en retraite, que celui-ci a eu le temps de préparer.

Les ordres de Joffre pour la journée du 9.

Voyons maintenant quels sont les ordres donnés des deux côtés pour la continuation de la bataille.

Les chefs des trois armées françaises de gauche et, en particulier, le général Maunoury avaient reçu, le 8 dans la soirée, l'*Instruction particulière n*° 19 (p. 15).

Le général Maunoury avait pu se rendre compte que le sentiment du grand quartier général était que l'ennemi rompait, mais que le duel n'était pas fini. Le haut commandement savait que l'ennemi se repliait ; il savait aussi qu'un fort groupement venant du nord et cherchant sa liaison avec la droite de von Kluck, avait pour mission de déborder la 6e armée (bataille des communications). Mais il ne savait pas encore que ce groupement avait précisément pris le contact avec les IIIe et IXe corps. On prescrivait au général Maunoury de *mettre hors de cause* l'extrême droite allemande « avant qu'elle eût été renforcée par les éléments rendus disponibles par la chute de Maubeuge ». Mais, sentant la résistance formidable qui lui était opposée, Maunoury, ne trouvant pas le *trou* qu'on lui laissait espérer, avait peine à comprendre comment il parviendrait à déborder von Kluck : celui-ci s'était, de toute évidence, assuré la supériorité numérique pour défendre ses communications. Joffre avait bien prescrit, par l'ordre n° 4282, au cours de cette même journée du 8, de découpler hardiment les divisions du corps de cavalerie pour agir « sur les points sensibles des communications ennemies, Soissons et Compiègne en particulier » (et nous savons qu'elles avaient rendu, en effet, tout le service que l'on pouvait attendre d'elles) ; mais ce ne sont pas des escadrons épuisés qui peuvent avoir raison de trois corps d'armée faisant masse à l'extrême droite de von Kluck et tendant la main aux forces arrivant de Belgique. Que

restait-il donc à faire, à défaut d'un débordement presque impossible?...

Heureusement, l'*Instruction particulière* n° 19 ne laissait pas les chefs des armées alliées au dépourvu : elle prescrivait la manœuvre simultanée qui devait agir, d'une façon définitive, sur les résolutions de von Kluck : la manœuvre à l'articulation.

II. — Il paraît essentiel de mettre hors de cause l'extrême droite allemande avant qu'elle ne puisse être renforcée par d'autres éléments que la chute de Maubeuge a pu rendre disponibles.

La 6e *armée et les forces britanniques s'attacheront à cette mission.* (Il s'agit évidemment d'agir en commun contre von Kluck *et au nord de la Marne.*) A cet effet, la 6e armée *maintiendra* devant elle les troupes qui lui sont opposées sur la rive droite de l'Ourcq. Les forces anglaises, *franchissant la Marne entre Nogent-l'Artaud et la Ferté-sous-Jouarre*, se porteraient *sur la gauche et les derrières de l'ennemi* qui se trouve sur l'Ourcq.

Examinons de près ce deuxième paragraphe. Maintenant, on ne demande plus une action offensive à la 6e armée ; on la sait épuisée par l'effort prodigieux de quatre jours de combat et dominée par le renforcement de l'adversaire : il suffit donc qu'elle *maintienne* les forces qui lui sont opposées sur la rive droite de l'Ourcq. C'est à l'armée britannique (aidée elle-même par la 5e armée), qu'incombe maintenant le rôle de masse assaillante. *Franchissant la Marne* entre Nogent-l'Artaud et la Ferté-sous-Jouarre, elle se portera *sur la gauche et les derrières* de l'ennemi qui se trouve encore sur l'Ourcq.

Est-ce clair? Le général Joffre, par ces ordres nouveaux, s'est adapté aux circonstances. Von Kluck, ayant porté toutes ses forces à droite pour la bataille des communications, a créé la brèche de 40 kilomètres qui découvre son propre flanc gauche et le flanc droit de Bülow : sans perdre une minute, on décide d'entrer dans la brèche. C'est justement cette manœuvre devinée ou entrevue qui frappe de terreur, dès le 8 au soir, le commandant de la IIe armée allemande, von Bülow.

Prendre *par les derrières* l'armée de von Kluck et l'enfermer sur l'Ourcq, ce serait renverser la bataille par un coup de maître. Tandis que Franchet d'Esperey envelopperait Bülow par Vauchamps et Champaubert, l'armée britannique envelopperait von Kluck par Nogent-l'Artaud, Château-Thierry, Dhuisy. On élargirait la fissure jusqu'à détruire *des deux côtés* l'armée allemande. Quelle minute d'enthousiasme et de certitude il dut y avoir, au grand quartier général français, quand ces instructions si judi-

cieuses, si hardies et si pénétrantes purent être rédigées et expédiées au cours de la journée du 8 !

Le succès va dépendre, maintenant, de la rapidité d'exécution de l'armée britannique.

Le haut commandement allemand dans la journée du 9 et la mission du colonel Hentsch.

Que savons-nous des instructions du commandement allemand spécialement pour la bataille de l'Ourcq et Marne en vue du 9?

Nous avons dit les résolutions de von Kluck au cours de la nuit du 8 au 9. Il a décidé la retraite *in petto*, il a pris ses précautions en se débarrassant de ses convois, de ses ambulances et de ses formations les plus fatiguées, et il a donné, dès le 9 au matin, ses ordres à Linsingen. Mais il ne se déclare pas vaincu et il va chercher, pendant quelques heures encore, à imposer à ses ennemis, peut-être même à ses collègues, l'idée qu'il est toujours vainqueur.

Nous avons dit les sentiments de von Bülow, au même moment. Bülow était sans doute le chef en qui les cercles militaires mettaient le plus de confiance. Lui aussi, il est décidé à la retraite. Mais, résolu qu'il est à manœuvrer pour se tirer du guêpier, il s'efforce de se couvrir de l'autorité du grand quartier général. Voilà la différence.

Quant à von Hausen, il plastronne. Finalement, ce sera sur lui que l'on fera retomber les responsabilités, alors qu'il n'a pas compris grand'chose à ce qui se passait et que, d'après ses *Mémoires*, il ne paraît pas avoir encore compris.

Quant au haut commandement allemand, voici ce que nous savons à son sujet. Moltke, considérant que la situation de l'armée Bülow devenait critique, avait envoyé, le 8, le lieutenant-colonel Hentsch (1) de la Ve armée à la Ire armée avec, raconte von Tappen, « la mission de s'orienter sur leur situation et, *au cas où des mouvements de recul auraient déjà été ordonnés par les commandants d'armée*, de faire en sorte qu'une cohésion des armées fût de nouveau *rétablie* entre elles ; pour la Ire armée, la direction de Soissons serait, dans ce cas, indiquée... Aucun ordre pour des mouvements de retraite n'a été donné à cet officier *qui a affirmé lui-même n'avoir donné aucun ordre semblable aux commandants d'armée* ».

(1) Le comte Stürgkh, délégué autrichien au G. Q. G. allemand, dit que de tous les officiers d'état-major, celui qui paraissait le plus influent était le colonel von Hentsch. Celui-ci connaissait à fond le théâtre des opérations et l'empereur et Moltke écoutaient toujours très attentivement ses avis.


Reims
Montagne de Reims
Vesle
Villers-Cotterets
Crépy en V.
Verrines
Hartennes
le Plessier Huleu
Chouy
Fère en T.
Ville en T.
Damery
Tours s. M.
Condé s. M.
Marne
Epernay
Avize
Vertus
Montagne d'Epernay
Dormans
Mézy
Ch.au Thierry
Condé en B.
le Breuil
Orbais
Montmort
Verdon
Champaubert
Baye
Marais de St Gond
Morains le Pt
Fère Champenoise
Sommesous
Lenharrée
Normée
Vatry
Gourgançon
Semoine
Mailly
Linthes
Mondement
Soizy aux B.
le Thoult
Boissy
Vauchamps
Montmirail
Marchais
Fontenelle
Artonges
Margny
Tréfols
Esternay
les Essarts
Barbonne
Pleurs
Sézanne
Montceaux
Courtacon
la Ferté Gaucher
Coulommiers
Grand Morin
Petit Morin
Aubetin
Rebais
la Trétoire
Doué
Orly
St Ouen
Charly
Nogent l'A.
Azy
Montreuil aux L.
Dhuisy
Montgivrault
Marigny en O.
Etrépilly
Priez
Neuilly St Front
Chézy
la Ferté Milon
Ourcq
Clignon
Croüy
Lizy
Changis
la Ferté s. Jou.
Trilport
Meaux
Esbly
Claye
Crécy
Marne
Penchard
Varreddes
Nantouillet
Cuisy
St Soupplets
Dammartin
Silly
Ver
Baron
Nanteuil le H.
Versigny
Droiselles
Senneviere
Chèvreville
Etavigny
Acy
Betz
Bargny
Thury
LE DEBUT DE LA
RETRAITE ALLEMANDE
9 Septembre, 19 heures.
Alliés : Division infie Divon cavie
Allemands : Divon infie Divon cavie
Division en retraite
Echelle 0 5 10 15 20 25 Km.

Hentsch, qui commence par l'est, s'est arrêté à Varennes et à Courtisols, puis à Châlons, où la situation lui paraît favorable. Il arrive à Montmort, chez Bülow, le 8, à 19 h. 45 (1). Conférence entre Hentsch, Bülow, son chef d'état-major Lauenstein et le commandant von Matthes : à la IIe armée, on craint manifestement d'être tourné ; Bülow, a raconté un autre assistant, le capitaine Kœppen, sait que des colonnes françaises sont en marche contre sa droite sans appui. A 23 h. 45, il télégraphie à Moltke : « La 2e division de la Garde est déjà à Fère-Champenoise... L'ennemi cherche à envelopper la droite de la IIe armée. *Je n'ai plus de réserves.* » C'était le tableau sommaire de la situation, avec ses avantages à gauche, ses périls au centre et à droite. L'ennemi est en progrès dans *la fissure*, entre la Ire et la IIe armée allemande. Montmirail avait succombé pendant la nuit.

Malgré tout, Moltke, à Luxembourg, hésite encore. Hentsch, le matin du 9, se met bien d'accord, à Montmort, avec Lauenstein, qu'il quitte vers 7 heures avec l'assurance que la retraite sera ordonnée dans la matinée par Bülow. Celui-ci, en effet, se décidera à 10 heures et demie. Mais Hentsch n'est pas, à lui seul, le grand quartier général. Celui-ci, loin des lieux, renseigné par bribes, ne sait se résoudre. Donner l'ordre de la retraite générale, il ne peut s'y résigner... Et alors? Le G. Q. G. attend ! Cependant il s'applique, dès le 9, à rédiger ces pénibles instructions pour un mouvement éventuel de retraite. Il le fait non sans peine. Car c'est un coup mortel qu'il se porte à soi-même ! « Il fallait, écrit von Tappen, que ces ordres fussent prêts sous la main afin de ne pas perdre de temps, au cas où leur divulgation deviendrait nécessaire. »

Quoi qu'il en soit, il est certain aujourd'hui que l'initiative de la retraite est venue de la Ire et de la IIe armée *séparément*, et que les deux commandements particuliers, von Kluck et von Bülow, ont pris leur parti l'un et l'autre, avant que le haut commandement lui-même se soit prononcé. C'est là une preuve de plus de l'incapacité de ce fameux grand état-major, qui, n'ayant cru qu'au succès, s'affole à l'heure du revers.

Il existe un radio de von Kluck, par lequel il fait connaître sa résolution de battre en retraite, au moins partiellement : ce télégramme *est daté du* 9, à 11 h. 30 du matin. Le voici :

L'aile gauche de la Ire armée se retire par Crouy, Coulombs jusqu'à Montigny-Gandelu. Le IIe corps de cavalerie couvre ce mouvement

(1) Lieutenant-colonel MULLER-LŒBNITZ, *Die Sendung des Oberstleutnants Hentsch am 8-10. September 1914.*

contre l'ennemi, *qui passe à Charly*, en attaquant partout où il pourra (1).

Est-ce clair? C'est à la « bataille d'articulation » que von Kluck cède d'abord. Déjà, la veille, son artillerie lourde avait été évacuée de Varreddes. Le voici, maintenant, qui cherche une première ligne d'appui sur la rive gauche de l'Ourcq, le long du Clignon. Il n'est que temps, s'il ne veut pas être pris d'un coup de filet, puisque French passe la Marne à Charly.

Cependant, pour la même raison (quatre colonnes anglaises arrivées sur la Marne de part et d'autre de Charly), la IIe armée prépare, elle aussi et au même moment, la retraite, l'aile droite vers Damery : c'est-à-dire que *la fissure* existant entre les deux armées va s'élargir jusqu'à devenir un abîme de 50 kilomètres. En gros, ce trou béant s'ouvre de Meaux à Épernay.

Von Kluck affirme cependant encore qu'il ne songe nullement à la retraite générale ; d'après lui, il constitue simplement un « crochet défensif » à gauche et, ainsi paré, il affirme qu'il tiendra. Comme s'il était possible de faire tête à Mareuil quand French est à Dhuisy, d'Esperey à Epieds et Maunoury à Nanteuil-le-Haudouin ! Regardez la carte.

Von Kluck n'en déclare pas moins que son crochet défensif sur cette ligne tout à fait secondaire du Clignon eût suffi pour le mettre à l'abri contre l'enveloppement par ces trois armées. Et, fort de cette gasconnade, il incrimine le haut commandement qui, impressionné, affirme-t-il, par l'action de l'armée Maunoury, a envoyé l'ordre de la retraite générale *vers* 13 *heures*. Le système de von Kluck est donc le suivant : il se repliait tactiquement le 9 à 11 heures, quand le haut commandement a pris la responsabilité de la retraite stratégique à 13 heures.

Voici, en fait, ce qui s'est passé. Le lieutenant-colonel Hentsch a quitté le général von Lauenstein à Montmort, vers 7 heures du matin, se rendant au quartier général de von Kluck, à Mareuil. Les longs convois des IIIe et IXe corps retardent son arrivée. Il n'est à Mareuil qu'à midi et demi. Von Kluck est à déjeuner à Ancienville. Mais von Kuhl, le véritable cerveau de l'armée, et von Bergmannn sont là. Depuis deux jours, l'état-major de la Ire armée est inquiet pour sa gauche ; *des replis ont été ordonnés;* toutefois, on est en pleine attaque sur la droite ; la brèche entre les Ire et

(1) Cf. *la Marche sur Paris...*, p. 131.

IIe armées ne peut être aveuglée pour le moment : il faudrait attendre deux jours. Mais, selon Hentsch, qui rend compte de ce qu'il a constaté à la IIe armée, on ne peut plus attendre : il trace lui-même sur la carte de von Kuhl les lignes à atteindre. Et la retraite est décidée.

Von Kuhl, qui avait fait des objections, assurément sans grande conviction, a écrit depuis : « C'est alors que, le 9 après-midi, l'armée reçut l'ordre tout à fait surprenant du G. Q. G. de battre en retraite vers Soissons en direction presque nord... Hentsch fut envoyé le long du front sans mandat écrit... Dans sa main a reposé tout le sort de la bataille... » Voilà tout le système de von Kluck et de von Kuhl : on reporte la responsabilité sur un homme qui ne peut plus parler, puisqu'il est mort au cours de la campagne de Roumanie. Mais à qui fera-t-on croire qu'un grand chef comme von Kluck, « en pleine victoire », s'est incliné devant les ordres d'un lieutenant-colonel « sans mandat écrit » lui prescrivant la retraite?

En tout cas et, sans doute, sur la recommandation de von Kluck, *le lendemain*, fut rédigé un papier ainsi conçu :

La Ferté-Milon, 10-9-14.

Hier après-midi *(Pourquoi avoir attendu le lendemain pour faire un tel procès-verbal?)* est venu au quartier général de l'armée à Mareuil le lieutenant-colonel Hentsch, du grand quartier général, qui apportait la communication suivante :

La situation n'est pas favorable. La Ve armée est arrêtée devant Verdun, les VIe et VIIe devant Nancy-Épinal. *La IIe n'est plus qu'une ruine*. Sa retraite derrière la Marne est inévitable ; l'aile droite (VIIe corps) a été rejetée en arrière, elle ne s'est pas repliée *(il s'agit du grave échec de la 3e division von der Borne)*. Il est d'ailleurs nécessaire de regrouper au plus tôt les armées : la IIIe au nord-est de Châlons, les IVe et Ve se rejoignant par Clermont-en-Argonne en direction de Verdun. La Ire armée doit donc, *elle aussi*, se retirer, direction Soissons-Fère-en-Tardenois *et même, en cas d'extrême nécessité, jusque sur Laon-la Fère*. Les lignes à atteindre par les armées, il les traça au fusain sur ma carte. Vers Saint-Quentin, dit-il, une nouvelle armée se rassemble. Ainsi pourrait commencer une nouvelle manœuvre.

Je fis observer que nous étions en pleine attaque, qu'une retraite serait très délicate ; *l'armée était en plein désordre, par-dessus tout épuisée au dernier point*. Il poursuivit que malgré cela (il aurait pu dire : *en raison de cela*) il ne restait rien d'autre à faire. Il reconnut que, étant donné le combat en cours, la retraite n'était pas exécutable dans la direction prescrite, mais qu'elle devait se faire droit en arrière, derrière l'Aisne, l'aile gauche tout au plus sur Soissons. Il insista sur

ce que ces « directives » étaient obligatoires, sans égard pour d'autres communications éventuelles. Il avait pleins pouvoirs (1).

VON BERGMANN. *Signé :* VON KUHL.

Quoi qu'il en soit, von Kluck, à partir de ce moment, rédige tous ses ordres de manière à faire peser sur les autres la responsabilité d'une décision si grave. A 14 *heures*, il télégraphie, par radio, à sa 4e division de cavalerie : *La IIe armée se porte dans la direction d'Épernay* (c'est donc elle qui commence le mouvement, et, en plus, elle s'éloigne !) ; *la Ire armée se retire elle-même, son aile gauche à Soissons.* Donc, l'idée du « crochet défensif » sur l'Ourcq est déjà abandonnée, elle n'a pas tenu longtemps ; et l'on en est à la retraite sur l'Aisne. De l'échange des radios avec Marwitz, il résulte que celui-ci aurait appuyé son chef en niant la nécessité de la retraite générale.

Retournons-nous vers Bülow, maintenant. Lui aussi travaille à rejeter la responsabilité sur les autres. Il tient à marquer que c'est la Ire armée qui a reculé la première. Toutes ses communications commencent par cette phrase : *La Ire armée bat en retraite.* En outre, il motive la retraite de sa propre armée par la nécessité de sauver la Ire armée, et c'est dans ces conditions qu'il donne, dans la matinée du 9, son ordre particulier de retraite qui doit être exécuté dans l'après-midi du même jour. Il commence par sa gauche (ce qui ne prouve pas un si profond souci de sauver von Kluck). C'est la Garde et les corps engagés dans les marais de Saint-Gond ou vers Fère-Champenoise en union avec l'armée saxonne qui détaleront d'abord à partir d'une heure de l'après-midi. Puis la droite, c'est-à-dire le Xe corps de réserve et la 13e division, à 2 heures de l'après-midi.

Quant à l'armée von Hausen, elle ignorait ce qui se passait et n'avait reçu ni donné aucun ordre de retraite, ni dans la nuit du 8 au 9, ni dans la matinée du 9. Baumgarten raconte, cependant, que l'attention fut éveillée le 9, à 7 h. 35 du matin, à Châlons, par un marconigramme de Bülow adressé à von Kluck à 1 h. 15 du matin disant : « Aile droite de la IIe armée est reprise, 9 septembre, vers Margny. La division de cavalerie de la Garde a tenu jusqu'au 8 au soir le Dolloir. »

Il s'agissait évidemment de cette consolidation sur Margny-

(1) VON KUHL, *Die Marnefeldzug* 1914, p. 218. Von Kluck, dans son livre, ne cite, de ce « procès-verbal », que le deuxième paragraphe, de façon à insinuer qu'il fut rédigé en présence de Hentsch et à en altérer profondément le sens !

le Thoult, que Bülow avait esquissée quand Franchet d'Esperey avait commencé sa manœuvre orientée à l'est, sur le plateau de Vauchamps. Von Hausen continua cependant à se battre avec des alternatives diverses, toute la journée du 9, autour de Fère-Champenoise, comme nous allons l'établir dans l'exposé des faits, lorsqu'on reçut, à 1 h. 20 de l'après-midi, un télégramme de Bülow daté de 11 *heures du matin :* « *IIe armée commence marche arrière; aile droite à Damery.* »

Le général von Hausen aurait répondu à 2 heures de l'après-midi : « *La bataille continue devant le front de la IIIe armée. Quelle est votre intention? Nous avons pris Œuvy.* » Sans attendre la réponse, von Hausen donna, à 2 h. 15, l'ordre de préparer les arrières pour la retraite. Baumgarten affirme qu'aucun ordre précis ni même aucun renseignement officiel n'arriva, dans le cours de la journée du 9, à la IIIe armée. On saisit seulement, à 5 h. 30 de l'après-midi, un sans fil de Bülow, daté de 2 h. 45 de l'après-midi et disant : « *La Ire armée recule. La IIe armée commence la marche en arrière, vers Dormans-Tours-sur-Marne. Ordre de retraite est parvenu à Kirchbach.* » De ce dernier fait, von Hausen avait été informé par le XIIe corps de réserve qui, à 3 heures de l'après-midi, avait prévenu que le XIIe corps actif devait commencer sa retraite à une heure de l'après-midi par l'aile gauche. Quant au XIIe corps de réserve, il partait à 4 h. 30 de l'après-midi.

De tout cela il résulte, *conclut Baumgarten-Crusius*, que la résolution de la IIe armée, d'une si haute portée pour tout le front allemand et qui intéressait et impressionnait si fortement la droite de la IIIe armée, ne fut connue par le commandant de la IIIe armée qu'à 2 h. 45 de l'après-midi et non pas par des voies officielles et sûres, mais par des télégrammes sans fil pris au vol.

A la suite de ces informations diverses, le général von Hausen aurait donné lui-même l'ordre de départ en direction du nord *seulement à 5 h. 30 de l'après-midi et avec une extrême répugnance.*

Par l'ensemble de ces faits, il paraît établi : 1° que les armées von Kluck et von Bülow ont pris chacune la décision de la retraite séparément et en jouant à qui pourrait reporter sur l'autre la responsabilité du premier mouvement ; 2° que von Kluck, qui a commencé à reculer dès la nuit du 8 au 9, cache son jeu derrière une proposition à peine réalisable et qui consiste à s'organiser sur le cours du Clignon ; mais cette proposition, émise à 11 h. 30, est déjà abandonnée à 2 heures de l'après-midi, après la visite du

lieutenant-colonel Hentsch ; 3° que Bülow, qui, dès le 8 au soir, a replié sa droite vers la ligne Margny-le Thoult, s'est mis d'accord, sinon avec le haut commandement, au moins avec le délégué du haut commandement, colonel von Hentsch, pour une retraite partielle, le 9 au matin ; 4° que le haut commandement, averti, au plus tard à 11 h. 30, par von Kluck et probablement par le colonel Hentsch à peu près vers la même heure, n'a su prendre aucune décision avant l'après-midi du 9, alors que les faits étaient déjà accomplis ; 5° qu'aucune des trois armées, et notamment la IIIe armée, n'a reçu aucun ordre d'ensemble, aucune précision sur les heures, la marche, l'attribution des routes, l'organisation des convois, etc., venant du grand quartier général, et que chacun, du moins au début, a dû agir selon sa propre inspiration.

Tels nous apparaissent, à cette heure critique, d'après les documents officiels, ce fameux haut commandement et cette fameuse « organisation » allemande !

L'armée Maunoury dans la bataille de l'Ourcq, le 9 septembre.

Sur tous ces points, d'ailleurs, l'exposé des faits va, maintenant, apporter la pleine lumière. Il ne s'agit pas seulement de connaître les ordres, il faut savoir comment ils sont exécutés. A de pareilles heures, la manœuvre s'inspire fatalement des circonstances et du terrain.

Du côté français, le général en chef avait prescrit au général Maunoury, dont l'armée compte maintenant 150 000 hommes, de se tenir sur la défensive et de garder à tout prix ses positions sur l'Ourcq, tandis que la masse de manœuvre offensive opérait sur la Marne. Le général Maunoury avait une intelligence très claire de cette situation. L'exposé historique de la 6e armée s'exprime, en effet, en ces termes : « Après les quatre journées de bataille du 5 au 8 succédant aux fatigues des semaines précédentes, la nécessité s'imposait de réduire les efforts demandés à des troupes exténuées *jusqu'à l'heure où, l'action de l'armée anglaise se faisant sentir, le coup de collier décisif devait être donné en coopération avec cette armée.* En conséquence, le général commandant l'armée ordonnait de tenir, coûte que coûte, les positions conquises les jours précédents, de s'y organiser et, sous la protection des premières lignes, de prendre toutes mesures pour être prêts à passer à l'offensive générale au premier signal. »

Cette résolution de ne pas attaquer immédiatement, mais d'attendre que l'offensive combinée avec l'armée britannique soit au

point, cette disposition nouvelle qui consiste à subordonner la « bataille des communications » à la « bataille de l'articulation », peut servir à expliquer pourquoi von Kluck s'attribue l'avantage final. En fait, il profitait temporairement du parti pris d'attente des Alliés jusqu'au déclenchement de leur attaque en commun. Ce parti pris d'attente est nettement confirmé par les instructions données par le général Joffre dans la matinée du 9 ; à 10 h. 30, il annonce à Maunoury l'arrivée d'une division de renfort, mais il ajoute : « En attendant, *éviter toute action décisive, en repliant, si besoin*, LA GAUCHE *de l'armée* en direction de Paris. »

Le général Maunoury se met donc en relations avec le maréchal French ; il détache auprès de lui un officier pourvu des moyens de communication les plus rapides, automobiles et avions, et lui demande de préparer en commun l'offensive qui doit être définitive.

Dans la première partie de la journée du 9, l'ennemi tient son infanterie immobile ; il y a seulement une violente canonnade, sur le front du 5e groupe des divisions de réserve.

Mais voici que le combat d'artillerie, qui seul se prolonge à l'aile droite française, prend soudain une figure nouvelle et toute à l'avantage de l'artillerie française : un groupe de la 56e division (commandant Baratier), s'aidant d'un avion envoyé pour régler son tir, s'attaque à la grande batterie lourde de Trocy qui nous avait fait tant de mal, et c'est alors une répétition en grand des scènes terribles que les carnets de route allemands nous ont déjà décrites. La masse des artilleries allemandes, concentrée sur le plateau, saute en éclats. Le lendemain, on devait la trouver à l'état de débris, canons, avant-trains, caissons, attelages, servants, épars sur le plateau évacué. Il ne fallut pas une heure pour qu'elle fût réduite au silence ; soudain, sur le front allemand opposé au groupe des divisions de réserve, le silence régna.

Le général Dartein, commandant la 56e division, envoie une forte reconnaissance sur Étrépilly et Trocy ; elle chasse une compagnie ennemie, laissée seule dans le village d'Étrépilly, la poursuit jusqu'à Trocy, pénètre dans le village après un échange de coups de fusil (1).

Il se passe donc quelque chose?

Les patrouilles du détachement sont de plus en plus affirmatives : il s'agit bien d'un mouvement de retraite de l'ennemi. Le renseignement est aussitôt transmis, par le 5e groupe des divisions de

(1) Voir général L. DARTEIN, *la 56e division au feu*, p. 128.



Bargny
Macquelines
(CT)
BETZ
Antilly
Boissy
Peroy-les-Gombries
Route
(CT)
Villers-S^t. Genest
B^s. de Montrolle
Sennevières
Chèvreville
Bouillancy
Étavigny
les Epinettes

réserve, au général Maunoury, qui reçoit confirmation par un renseignement analogue provenant du 7e corps d'armée. On voit à quel point la bataille « d'articulation » pèse dans la décision générale.

Cependant, tout n'est pas fini à la « bataille des communications », car c'est là que von Kluck, avec ses renforts, a décidé de jouer sa dernière carte. Mais cette carte est biseautée. La veille au soir, la 6e armée, selon l'ordre donné par le commandement en chef, avait « découplé » ses divisions de cavalerie pour se rendre compte de ce qui se passait en arrière de l'armée von Kluck, et dans la direction du nord, vers Villers-Cotterets et Soissons où l'on avait signalé des renforts allemands que l'on supposait arriver de Maubeuge (1). Or, la cavalerie avait trouvé le terrain étrangement débarrassé dans cette direction. Le 4e escadron du 3e hussards traverse Crépy-en-Valois dans la nuit du 8 au 9. Des avant-gardes vont sur la route de Villers-Cotterets, battant l'estrade et ramassant quelques uhlans et soldats attardés, qui signalent la présence d'une division de réserve à une dizaine de kilomètres.

Nous passons la plus grande partie de la journée du 9 à Crépy, dit un des cavaliers français, et nous y trouvons un stock de munitions et d'approvisionnements de toutes sortes dans la gare.

L'ennemi se serait donc replié, la veille, en direction de l'Aisne. Seule, une division de réserve est signalée dans le voisinage. On peut croire à un succès de la 6e armée pour cette journée du 9, quand, soudain, tout change encore.

Vers midi, (le 9), ordre est donné au régiment de se porter au sud sur Ormoy-Villers. Des renseignements arrivent, assez alarmants. Notre convoi serait attaqué vers Nanteuil-le-Haudouin. Que sont ces forces, que couvrent-elles? On l'ignore. Mais, comme nous sommes *à 6 kilomètres environ au nord de Nanteuil-le-Haudouin*, notre situation est critique et rien n'est plus palpitant que cette grave minute où le général de Lastours, à cheval sur la route dicte à son entourage silencieux des ordres pour parer à la situation nouvelle... Nous galopons dans les bois qui bordent, sur la gauche, la route d'Ormoy à Nanteuil ; la chaleur est accablante ; les chevaux sont blancs d'écume et de sueur... Avec précaution, nous débouchons dans la plaine. Que voyons-nous? Des taches mouvantes suivent les champs, ce sont des fantassins français

(1) Sur les belles randonnées de la cavalerie et sur leur pénétration hardie dans les lignes ennemies qui contribuèrent beaucoup à affaiblir le moral des Allemands et sans doute à déterminer la première retraite du 8, voir J. Héthay, *le Rôle de la cavalerie française à l'aile gauche par un cavalier de la Marne*, p. 132 et suiv., et général Pelecier, *Un raid de cavalerie.*

qui attendent une attaque prochaine. Nous franchissons la route de Nanteuil à Villers-Cotterets. Un peu plus loin, à 2 kilomètres de Nanteuil, du haut d'une crête, nous assistons à une étrange et confuse bataille qui se déroule à ses abords...

Voici, en effet, ce qui s'était passé à la gauche de la 6e armée, notamment dans la partie tenue par le 4e corps d'armée (général Boëlle). Aux premières heures du jour, le front de ce corps d'armée faisait potence : la 7e division, face à l'est et en liaison vers le Bas-Bouillancy avec le 7e corps d'armée, était établie entre la ferme de Gueux et la corne nord-ouest du bois de Montrolles, la 61e division (général Desprez), face au nord, était en avant de Villers-Saint-Genest, Boissy-Fresnoy, tenant ces points d'appui ; on voit très bien, sur la carte, la relation avec la route d'Ormoy-Villers à Crépy-en-Valois où opère notre cavalerie.

Des renseignements recueillis le 8, il résultait que la 6e armée devait s'attendre à une tentative d'enveloppement de ce côté. En effet, la 10e brigade de landwehr (avec la 1re batterie de landsturm), partie de Belgique le 5 septembre et débarquée à Noyon, avait passé l'Oise sur un pont de bateaux à Compiègne et venait renforcer l'extrême droite allemande.

Le général Boëlle est sur les lieux à 5 heures du matin.

La 7e division (de Trentinian) tiendra face à l'est, du bois de Montrolles à Bouillancy, de façon à étayer fortement le 7e corps, tandis que la 61e division de réserve (Desprez) s'efforcera d'enlever Betz. La 14e division (du 7e corps) a sa gauche au Bas-Bouillancy. L'artillerie allemande, installée sur le plateau d'Étavigny-Boullarre, bat tout particulièrement le bois de Montrolles. L'ennemi aurait évacué Bargny et Betz, la cavalerie française tient Macquelines et est en contact avec la cavalerie ennemie vers Gondreville. On entend une canonnade ennemie du côté d'Ormoy-le-Davien.

On commençait à avoir le sentiment que l'ennemi ferait un effort pour forcer notre front à partir d'Étavigny. Cependant, jusqu'à 10 h. 30, la situation reste bonne. Seulement le tir de l'artillerie ennemie devient de plus en plus pressé. Tout mouvement est arrêté. Le général Desprez est toujours à Fresnoy. On entendait les coups de canon tirés sur le convoi de la cavalerie, lorsque, à 11 h. 45 exactement, une canonnade violente éclate vers Nanteuil-le-Haudouin et les projectiles viennent tomber entre cette localité et Droiselles. Le général Boëlle quitte Nanteuil-le-Haudouin, situé dans une cuvette, et transporte le poste de commandement du 4e corps à Chèvreville. Ce mouvement accompli dans le plus grand calme, on s'aperçut que les Allemands essayaient de tourner

le 4e corps en débouchant de la région Versigny-Rozières. La situation devenait délicate, avec la cavalerie en pointe à Macquelines et aux approches de Crépy-en-Valois.

Immédiatement, le général Boëlle prend des mesures pour contrecarrer ce dangereux mouvement venu de l'ouest. Il fait occuper Silly-le-Long afin d'arrêter l'ennemi qui débouchait de Montagny-Sainte-Félicité et ordonne de défendre à tout prix la route Nanteuil-Plessis-Belleville qui menaçait l'infanterie allemande. Il forme ainsi un « crochet défensif » par Droiselles, Peroy-les-Gombries, Boissy et se prépare à recevoir le choc de l'ennemi (1).

A 13 heures, les Allemands attaquent au sud du Bois-du-Roi tenu par le 317e. Ils s'emparent de Lévignen, refoulent la 3e division de cavalerie (de Lastours) et débouchent par la grand'route. A gauche, sur le plateau de Rozières, la 1re division de cavalerie entre en ligne, mais l'ennemi s'infiltre et la cavalerie en recul se reforme à la ferme de Beaulieu.

A 14 h. 30, nos batteries quittent le moulin de Fresnoy. Le général Boëlle jette deux de ses groupes d'artillerie dans le voisinage de la Croix-du-Loup et protège ainsi Nanteuil-le-Haudouin. Un bataillon du 317e tient à Droiselles et aux environs toute la journée. Cependant l'ennemi débouche du Bois-du-Roi. La 61e division (Desprez) perd Villers-Saint-Genest, puis Boissy et Fresnoy. Elle tient encore Sennevières et le chemin de Sennevières-Nanteuil. Nanteuil-le-Haudouin est évacué. On dit bientôt qu'il est occupé par l'ennemi, dont une colonne est même signalée entre Nanteuil et Silly-le-Long. Décidé à tenir coûte que coûte, le général Boëlle ordonne à 15 h. 45 : « Si la 61e division refluait, les troupes de la 7e division se porteraient en avant, pour maintenir en place la ligne de bataille qui ne devra être reportée en arrière à aucun prix. » Il y eut alors un moment de terribles angoisses parmi les troupes. Depuis le matin, elles avaient vu avec émotion grandir le danger venant du nord : d'abord, la canonnade inattendue, puis la cavalerie, les coups de fusil, les infiltrations d'infanterie dans les bois, et voilà maintenant qu'on bat en retraite :

Avec cette effrayante soudaineté que nous avons observée chaque fois que là-bas, sur la Meuse, il nous a fallu battre en retraite, la campagne s'est peuplée de lignes d'infanterie... « — Alors, demande Bréjeard? — Est-ce qu'ils lâchent? » s'écrie Millon... Des sections d'infanterie commencent à se replier. Millon répète : « Ils ne tiennent pas. Ils ne

(1) Voir, dans le *Militär Wochenblatt* du 12 novembre 1921, la situation des chemins de fer à l'aile droite allemande et l'action de la 43e brigade de réserve (von Lepel) sur Nanteuil-Droiselles.

tiennent pas !... » Et brusquement, derrière nous, la fusillade éclate. « Nous sommes tournés ! » Sur la grand'route de Paris et entre la route et la ligne du chemin de fer, des masses profondes d'infanterie débouchent de derrière Nanteuil. Un immense fer à cheval ennemi nous enveloppe. Il semble, à cette heure, qu'il ne reste plus, pour la retraite du 4e corps, qu'une étroite voie libre entre Sennevières et Silly, vers le sud-est... D'un instant à l'autre, nous risquons d'être pris entre deux feux, car au nord-ouest de Nanteuil, sur les hauteurs dominant la route, nous ne pouvons douter que l'artillerie s'installe pour appuyer le mouvement de l'infanterie ennemie... La nuit vient. En ordre, les régiments de ligne se replient par le fond du vallon dont nous occupons l'une des pentes. C'est la retraite. Nous sommes battus..., battus !... L'ennemi marche sur Paris (1).

Ces lignes révèlent l'émotion générale et la compréhension un peu fébrile des choses à l'armée Maunoury. Un régiment qui a lâché pied a mis le comble à l'inquiétude. En fait, les ordres formels du général Gallieni, venu en personne sur les lieux, ceux du général Boëlle, l'héroïsme de certains éléments (bataillon Wilbien, du 102e) commencent à arrêter le mouvement de retraite. L'ennemi est stationnaire partout, vers 6 h. 50.

A la tombée du jour, toute canonnade a cessé ; on a l'impression que le mouvement dessiné par les Allemands sur l'arc de cercle Droiselles-Versigny-Montagny-Sainte-Félicité est arrêté et que l'ennemi ne progresse pas au sud de la ligne Péroy-les-Gombries, Boissy-Fresnoy. La cavalerie du général de Lastours, épuisée, s'est concentrée dans la direction de Ver. A droite du 4e corps, le 7e corps, pour garder les liaisons avec son voisin de gauche, a reçu l'ordre de replier sa gauche à Chèvreville, dans la nuit du 9 au 10.

En somme, la 61e division de réserve s'était repliée sur le front Nanteuil-Bouillancy. Une attaque, à 18 heures, sur Silly-le-Long, avait été repoussée par un régiment de la 7e division, laquelle aurait gardé facilement ses communications, même avec Nanteuil-le-Haudouin, s'il n'y eût pas eu un instant d'émotion et quelque malentendu dans les ordres.

Le général Boëlle avait attendu toute la journée son autre division, la 8e, qui, selon les ordres du commandant en chef, avait quitté le sud de la Marne pour rejoindre le 4e corps et agir à la « bataille des communications ». Elle arrivera seulement dans la nuit, à Cuisy, et se portera en direction du Plessis-Belleville.

Pour le lendemain, en attendant l'arrivée de ce renfort décisif, la 7e division reçoit l'ordre de tenir à tout prix sur le front Nanteuil-

(1) LINTIER, *Ma pièce*, p. 207-209.

Sennevières qu'elle occupe. D'autres précautions sont prises pour consolider, le lendemain, cette partie du front, un moment surprise et ébranlée : la 62e division de réserve est à portée, une brigade à Ève et Plessis-Belleville, une brigade à Dammartin ; les 1re et 3e divisions de cavalerie (général Bridoux) sont prêtes à agir le 10 au matin, une fois les chevaux reposés ; les troupes du camp retranché de Paris doivent prendre à 6 heures du matin, le 10, leurs positions de combat ; la brigade de fusiliers marins et deux bataillons et demi de zouaves en réserve se rassemblent, dès 9 heures du soir, dans le ravin de la Morée, à la disposition de Gallieni, tandis qu'une brigade de spahis se porte, à droite, sur Bondy-Bobigny-Drancy.

En résumé, l'attaque allemande pour envelopper le 4e corps était un effort désespéré. Il s'agissait surtout d'empêcher à tout prix la redoutable mission du corps de cavalerie français qui pouvait rendre difficile la retraite déjà ordonnée de l'armée von Kluck en direction de Soissons.

Même dans le camp français, où ces quelques instants d'anxiété s'expliquaient par la lassitude des suprêmes efforts, on avait le sentiment qu'il s'agissait d'une tentative sans portée.

Si la 61e division de réserve recula quelque peu, il faut l'attribuer aux fatigues qu'elle éprouvait après trois ou quatre jours de combats, ayant affaire à des troupes fraîches débouchant d'une région où l'on ignorait leur présence, avec les bénéfices de la surprise. La 7e division avait tenu ferme ; on avait gardé toute la journée la ferme des Gueux ; la défense vigoureuse faite à Silly-le-Long avait suffi pour ébranler l'ennemi. Bientôt son artillerie était réduite au silence. Dès le soir, on eut l'impression que partout l'ennemi battait en retraite.

D'ailleurs, une nouvelle qui ne pouvait plus laisser le moindre doute aux esprits clairvoyants se répandait dans les états-majors et jusque dans les rangs. L'armée française avait franchi la Marne et s'avançait en direction de Soissons. Donc, von Kluck va être pris entre deux feux. La tour Eiffel vient d'intercepter un radio de Marwitz à Kluck : « Dites-moi exactement où vous êtes et ce que vous faites. Hâtez-vous, parce que X. X. X. » Cela veut dire, à n'en pas douter, que von der Marwitz se replie devant l'armée anglaise et que le péril grandit de minute en minute.

Selon les vues et les volontés du haut commandement français, la bataille « d'articulation » dégageait à temps la bataille des « communications ».

A la 6e armée, l'impression produite par les événements de la journée du 9 apparaît comme très différente, selon qu'il s'agit de la droite ou de la gauche. A droite, l'armée anglaise franchit la Marne ; Varreddes est réoccupé à midi ; l'artillerie allemande est écrasée par l'artillerie française au plateau de Trocy ; tout le plateau est évacué. Donc, victoire très nette à l'articulation.

A gauche, l'ennemi tente un mouvement de débordement avec des troupes fraîches. Il y a surprise, émotion. Nanteuil-le-Haudouin est évacué. Mais on perd à peine quelques kilomètres de terrain et, dès la fin de la journée, la « bataille d'articulation » étant gagnée, la « bataille des communications » est à peine compromise.

La journée du 9 vue du camp allemand. La retraite de von Kluck.

Et von Kluck se proclame victorieux !... Voyons donc ce qui se passe dans le camp allemand. Comment cette journée du 9 est-elle comprise sur l'Ourcq et sur la Marne par les soldats de ce chef si satisfait de lui-même?

Il suffit de suivre les faits eux-mêmes tels qu'ils apparurent à la troupe au fur et à mesure que le sentiment de la triste réalité, à savoir la nécessité de la retraite, se répandit dans les rangs. Ainsi, en comparant la réalité aux ordres et aux communiqués, nous lèverons, en nous appuyant sur les documents allemands eux-mêmes, le voile jeté délibérément sur la vérité ; nous saurons comment la bataille a été perdue à la fois sur l'Ourcq et sur la Marne.

Un événement historique d'une telle portée mérite cette enquête approfondie. La phase décisive doit être mise en pleine lumière. Qui ne serait ému en considérant cette minute unique dans l'histoire du monde, celle où la fortune des armes oscille d'abord, puis se prononce, et où l'armée allemande finalement tourne le dos, se met en fuite et commence le mouvement qui l'emportera jusqu'à la perte de la guerre?

Vers midi, écrit le lieutenant Richter, du 75e d'artillerie (IVe corps), nous avons l'impression que le feu de l'ennemi faiblit sur toute la ligne (plateau de Trocy) à notre droite. Par contre, *sur notre gauche* (à l'articulation), à une grande distance il est vrai, on dirait qu'il s'accroît. Mais, d'autre part, regardant attentivement le terrain devant nous, nous voyons des troupes ennemies se replier comme des lignes sombres à l'horizon, en direction du sud-ouest, c'est-à-dire en direction de Paris. Plus d'ennemi en face. Nos batteries se taisent. Nous tournons nos regards vers la gauche, en attendant l'ordre de marcher en avant... Mais qu'y a-t-il?... Que se passe-t-il de ce côté?... *Tout à fait à gauche, par derrière et presque dans notre dos*, il est vrai à 15 ou 20 kilomètres

de distance de nous, voici des éclatements de shrapnells ennemis ! L'ennemi aurait-il réussi une attaque de flanc sans que les troupes qui se trouvent à notre gauche s'en soient aperçues? (C'est bien une attaque de flanc, mais il n'y a plus de troupes à gauche : les dernières ont quitté Varreddes, la veille au soir. Voilà les conséquences de la faute de von Kluck qui se dessinent.) Le feu devient de plus en plus violent de ce côté, de part et d'autre. Un officier d'ordonnance arrive à cheval : « Changement de position ! » (Voici que la volonté du commandement, décidé à la retraite, arrive jusqu'à cette batterie. L'infanterie est en marche de retraite depuis le matin : on a laissé à l'artillerie le soin de la couvrir à coups de canon ; il est un peu plus de midi. Le soldat a compris en un clin d'œil, car voici la première réflexion du lieutenant H. Richter) : « Quoi?... Qu'est-ce que cela veut dire?... *En arrière?...* Pendant toute la durée de la campagne, nous n'avons pas, une seule fois, fait un changement de position *en arrière.* »

Richter interroge un officier d'ordonnance : celui-ci ne sait rien. Il dit seulement que l'aile gauche *est déjà repliée en arrière.* Pourquoi? De cela, il n'a aucune idée. On discerne très bien, ici, la nature des ordres donnés par von Kluck dans la matinée du 9 : commencer à retraiter par la gauche, donc en échelon, en s'appuyant sur la droite comme pivot ; l'infanterie d'abord ; la bataille étant perdue à l'articulation, la retraite se fait pour sauver les communications. Silence absolu sur les raisons du mouvement. Les officiers d'état-major eux-mêmes ignorent ou feignent d'ignorer. L'artillerie est avertie à la dernière minute. Cependant la troupe épuisée, harassée, sait qu'elle a été *jusqu'au bout*, la veille, et qu'elle est battue : elle comprend immédiatement que la retraite, c'est la défaite :

Jurant et le cœur gros, continue Richter, nous transmettons l'ordre aux batteries. Nos chevaux sont prêts, mais pas d'avant-trains. Soudain, un hurlement monte dans le ciel et se rapproche de nous, *cette fois-ci* VENANT DE GAUCHE, c'est-à-dire de flanc. Ce sont de grosses marmites noires qui éclatent à 400 mètres de la batterie, dans le fond boisé. Si les avant-trains ne sont pas ici bientôt, la batterie sera, pour finir, anéantie : car le feu de flanc se rapproche toujours. (Voilà la panique, la crainte « d'être tournés », « d'être anéantis... ».) Un retard encore... Alors que les marmites tombaient à 100 mètres, nous attelons et nous parvenons à quitter ce lieu d'horreur... On marche vers le nord. Personne ne sait où l'on va. Le bruit court que nous reculons seulement de quelques kilomètres *pour éviter un débordement de notre flanc gauche.* (Le soldat sent bien que le péril est là.) Tous les officiers que nous dépassons demandent, *étonnés et effrayés*, quel est le but de notre marche. Ce qui nous tranquillise beaucoup, c'est que l'ennemi tire toujours sur notre ancienne position. Donc, il ne s'est pas encore rendu compte de notre retraite. En traversant le terrain derrière Trocy, nous passons devant Vincy, où se trouve l'ambulance de notre corps d'armée. C'est

un coup au cœur, pour nous : que vont devenir tous ces malheureux *abandonnés dans les ruines du petit village?* La marche se poursuit vers le nord. Nous passons devant les batteries du 74e et du 40e régiment d'artillerie qui couvrent la retraite. (C'est bien le repli en échelons... Et, maintenant, le spectacle de la retraite en pleine fuite, pareille à une armée de Xerxès.) *On voit d'innombrables colonnes, des régiments d'infanterie confondus en une masse informe, tout cela se pressant, s'encombrant, s'embouteillant sur la route allant vers le Plessis-Placy.* On marche dans les champs. Sur tous les visages *les traces d'une fatigue immense* après cinq jours de bataille et la tension de la triste question qui se pose dans tous les esprits : « Où allons-nous? Pourquoi cette marche en arrière? » (Suit une anecdote assez caractéristique au sujet d'un colonel qui, ayant laissé son régiment, est insulté, comme par mégarde, par un simple artilleur et qui s'éloigne sans dire mot...) Au Plessis-Placy, ordre nous est donné de nous mettre en position d'attente pour ouvrir le feu au premier signal. Des batteries passent sans interruption, mêlées à de l'infanterie, au train des équipages... (En un mot, encombrement, désordre, confusion.) Au soleil couchant, un auto du grand quartier général, où se trouve un officier d'état-major, passe devant nous. Notre commandant se précipite et demande ce qui se passe : « Ne vous tourmentez pas ; pas d'énervement. Par ordre supérieur, on opère un changement de front par déplacement de notre flanc gauche. Raisons stratégiques. Je n'en sais pas davantage... » Bientôt après, l'ordre nous arrive d'atteler : on marche ferme jusqu'aux lisières du village de Plessis-Placy. La nouvelle donnée par l'officier d'état-major nous a tranquillisés. Seuls, quelques pessimistes croient encore que nous sommes en fuite et battus. De repos, il n'est pas question. On boit un verre de vin rouge, et en marche ! C'est la nuit noire. Marche, marche, toujours droit au nord. Cherchons-nous la liaison avec une autre armée? Les suppositions, les questions se croisent pendant *cette nuit de marche ininterrompue.* Clair de lune, brume glaciale. Les autos filent devant nous à toute vitesse. Mais pas un ne nous donne l'ordre tant désiré : *Halte!* Hommes et chevaux dorment en marchant.

Vers 2 heures du matin, nous arrivons à Villers-Cotterets et nous rencontrons les troupes du IXe corps (celles qui ont combattu à Betz-Nanteuil-le-Haudouin ; Villers-Cotterets est donc un point de concentration.) Elles sont furieuses d'avoir dû revenir en arrière. Elles ont fait 10 000 prisonniers et pris 50 canons (il s'agit de leur succès à Nanteuil-le-Haudouin). Alors, nous ne comprenons plus rien à l'ordre de la retraite. Évidemment, il s'agit d'une combinaison stratégique. Mais, toujours pas question de repos. Plus loin, plus loin ! Dix heures de marche sans arrêt. Les cavaliers se plaignent et gémissent des douleurs qu'ils ressentent dans tout le corps. Les chevaux se traînent. Rien n'y fait. Il faut marcher.

Voilà le jour qui commence à poindre. Nous marchons toujours. Un ciel froid et nuageux s'étend sur ces campagnes du nord de la France, comme si le soleil prenait à tâche de ne pas lever le voile qui cache aux yeux des ennemis de tels événements et cette marche en retraite si près de Paris. Enfin, vers 5 heures du matin, on fait halte sur la route de Villers-Cotterets à Soissons. Nous tombons de nos chevaux. Les cailloux de la route nous servent d'oreillers. On roule dans le fossé et

on dort là d'un sommeil agité. On rêve, encore une fois, de la marche magnifique vers Paris, mais aussi des journées sanglantes de Trocy. Et c'est un nouveau champ de bataille et de nouveaux combats qui nous appellent...

Ce que cet homme ressentit, toute l'armée de von Kluck l'éprouva. Partout, avec l'épuisement de la lutte, on ne sait quelle vague idée de l'impossible et d'une nécessité supérieure, mais aussi une surprise, une stupeur rien qu'à penser que l'armée allemande serait battue. Cela ne peut pas être, donc cela n'est pas. La retraite, la fuite vers le nord, cette marche à mort, c'est un « mouvement stratégique ». Les chefs savent mieux que nous ce qui convient. Ils ne sauraient se tromper. Un mot jeté par un officier d'état-major qui passe dissipe presque l'impression des faits eux-mêmes : *Allemagne au-dessus de tout.*

Et c'est un enseignement profond que cette page écrite par un homme intelligent et sincère reflétant la nature de tout un peuple : raisonnement limité et, en quelque sorte, encadré dans des notions conventionnelles et apprises, subordination intellectuelle, non sans résistance et amertumes intérieures ; manque profond du sens de la réalité ; les événements se déformant à peine saisis par les yeux et par la raison ; l'orgueil refoulé se retournant, se souvenant et cherchant d'autres issues ; l'erreur reconnue se refusant à s'avouer elle-même, et cela peut-être à jamais. Ils sont bien malades, les peuples qui n'osent se rendre compte de leurs propres pensées, et encore moins de leurs propres fautes, ni descendre au fond d'eux-mêmes. La vraie grandeur et la véritable « culture » ont pour pierre de touche cette vertu éminemment socratique : LA SINCÉRITÉ.

Voilà donc la débâcle telle qu'elle se présente au centre de l'armée allemande, c'est-à-dire sur ce plateau de Trocy qui a été le clou où s'était accrochée, pendant quatre jours, la bataille de l'Ourcq. C'est là que le mouvement de retraite se dessine avec le plus de franchise. Nous reviendrons cependant sur ce qui se passe *à l'articulation* même, c'est-à-dire dans la région de Varreddes où la panique paraît avoir sévi dès le 8 au soir, avant même que l'ordre de la retraite eût été donné. Le capitaine Wirth, du 66e de réserve (IVe corps de réserve), a observé, lui aussi, le mouvement inquiétant qui se produit *à gauche*, du côté de la Marne, et il écrit :

Le repliement de notre aile gauche était devenu nécessaire, eu égard à la situation d'ensemble. Et ainsi, dans le cours de l'après-midi du 9,

a commencé la marche en arrière vers l'Ourcq. Départ vers 5 heures de l'après-midi à travers les grands bois de l'Ourcq. On marche sans arrêt. Personne ne pense à ses pieds brûlants, au corps épuisé ; pas de plaintes, pas de murmures... Enfin, nous sortîmes du bois et nous arrivâmes vers 11 heures à la Ferté-Milon. Le generalkommando du IIIe corps s'y trouve déjà. Je reçois l'ordre de partir en auto pour préparer le logement à Villers-Cotterets. Il est près d'une heure du matin lorsque nous atteignons la petite ville (1).

Avec le IVe corps de réserve, la 4e division de cavalerie (von Garnier) était restée en flanc-garde, un peu en arrière dans la région de Thury-en-Valois, puis elle s'était heurtée à la cavalerie française dans la région de Cuvergnon et, le 9, elle avait attaqué sur Nanteuil en liaison avec la 10e brigade de landwehr venue du nord.

Les deux autres divisions (2e et 9e) de von der Marwitz s'étaient maintenues derrière la Marne, autour de la Ferté-sous-Jouarre, jusqu'au moment où un ordre de von Kluck daté de 15 h. 15 leur prescrivit, ainsi qu'à la 5e division de cavalerie (à Dhuisy), qui leur était adjointe, de couvrir la retraite de l'armée vers Soissons.

Quant au Ier corps de cavalerie Richthofen (division de la Garde et 5e division), le tourbillon de la retraite l'a emporté et en partie *désorganisé*. Le 8, à 20 heures, la division de la Garde a dû lâcher la ligne du Dolloir et se replier sur Condé-en-Brie ; quant à la 5e division, elle a dû repasser la Marne et *s'enfuir* jusqu'à Marigny-en-Orxois où Marwitz, von Kluck, Bülow lui donnent tour à tour des ordres dans la journée du 9 (2). Les arrière-gardes, qui se sont attardées dans la région de Château-Thierry, ont été entourées et ont dû se rendre au corps de cavalerie et au 18e corps français (3).

En un mot, la cavalerie, après avoir rempli son office de protection pour la manœuvre de von Kluck, s'est trouvée épuisée, découragée, en partie disloquée. Son mouvement en arrière prend, sur certains points, le caractère d'une fuite. Elle ne pourra plus, au cours de la retraite elle-même, rendre que de bien médiocres services. Von Kluck l'a mise sur ses boulets.

L'ordre de la retraite atteignit également, *dès le 9 au matin*, les formations de l'arrière et notamment les ambulances et les ser-

(1) Alf. WIRTH, *Von der Saale bis zur Aisne*, Leipzig, chap. x, p. 56 et suiv.

(2) Voir l'étude si précise du général DUPONT, *le Haut Commandement allemand en* 1914, Chapelot, 1922).

(3) *Revue militaire suisse*, lieutenant-colonel POUDRET, « Étude sur la cavalerie », numéro de mars 1917, p. 133.

vices de santé. Ceux qui étaient trop en avant sur le terrain du combat ne furent pas prévenus à temps, et nous avons vu Hermann Richter déplorer que les blessés dussent être abandonnés à Vincy aux mains de l'ennemi. Il en fut de même à Rosoy-en-Multien, à Vivières et sur tout le front.

Ailleurs, les blessés ne furent sauvés que grâce aux initiatives prises dans chaque formation particulière. Hermann Löhrisch, blessé à Étavigny le 7, avait été recueilli dans l'ambulance de Rosoy-en-Multien. « Organisée pour 800 blessés, dit-il, il y en avait environ 1 200 en traitement. »

Le docteur Anschutz, médecin-major supérieur attaché au 90e régiment de fusiliers, a fait le récit de son odyssée qui commence à l'ambulance de Champignol, près d'Esternay, pour s'achever à Chauny.

La journée d'Esternay avait été chèrement achetée. Les régiments 75, 76, 89 et 90 du IXe corps avaient subi de très fortes pertes... Nous étions maintenant en route vers le nord au milieu des colonnes opérant la retraite... *Je crains bien que tous les transports de blessés n'aient été faits prisonniers le lendemain par la cavalerie française...* La direction nous était donnée par ma boussole. Nous tombâmes dans des colonnes de munitions et des défilés d'artillerie. Impossible de garder la route ; nous nous jetâmes à travers champs. Des masses de cavalerie ennemies nous surveillaient de loin et nous pouvions les voir à la lorgnette. Le chemin que nous avions pris au hasard nous sauva ; *car tout notre feld-lazaret n° 9 fut pris par l'ennemi.* Nous arrivâmes à Crépy-en-Valois juste au moment où l'on faisait sauter le pont pour arrêter l'ennemi. A diverses reprises, nous fûmes surpris par la cavalerie ennemie. Nous passâmes à travers la magnifique forêt de Compiègne, où il y avait des traces d'un autre engagement avec la cavalerie ennemie... On nous indiqua pour but Pierrefonds, où se trouvait le generalkommando du IXe corps (général von Quast). Mais, de Pierrefonds, il fallut repartir pour Chauny qu'on atteignit en deux jours. Nous dûmes faire de grands détours, les routes étant encombrées par les colonnes en marche. Nous passâmes au milieu du IIe corps et du IIIe corps. Derrière Soissons, les gigantesques colonnes de munitions, des convois, des camions, des boulangeries, des cuisines, bref tout ce qui compose les trains d'une armée... Enfin, j'arrivai à Chauny où l'on avait concentré un grand nombre de lazarets (1).

Ces tableaux, pris sur le vif, ne révèlent-ils pas, avec une précision incisive, le vrai caractère d'une retraite soi-disant voulue et qui n'est, en réalité, qu'une fuite improvisée et « à la boussole », constamment harcelée par l'ennemi?

(1) Carnet de route du docteur ANSCHUTZ, dans *Mecklenburgs Söhne*, fascicule 9, p. 218.

En fait, la retraite est partout, mais surtout au début, soudaine, hâtive, improvisée ; elle est la suite et l'effet patent d'une bataille perdue. Von Kluck la subit et il la décide en quelque sorte séance tenante et sous l'impression des faits dans la nuit du 8 au 9 ; et quelle peine a-t-il pour s'arracher à lui-même cet ordre douloureux, à la dernière minute, quand il sent que son armée lui échappe et que, s'il ne la dirige pas dans cette extrémité suprême, c'est la déroute.

Si nous voulons une preuve de cette disposition des esprits sur laquelle on s'appliqua, par la suite, à jeter un voile, il suffit d'observer que c'est à la bataille d'articulation, c'est-à-dire à la gauche de l'armée von Kluck, qu'elle apparaît d'abord, *car c'est là que la bataille fut perdue.* De ce côté, dès le 8 au soir, la conviction de la défaite s'empare de l'esprit du soldat et la panique jette son cri terrifiant. Voici les aveux recueillis de la bouche du soldat :

C'était justement dans la région que nous avions traversée l'avant-veille si paisiblement. Entre Germigny et Varreddes, on fit une courte halte. Mais bientôt, le canon se met à gronder ; les obus et les shrapnells éclatent dans Varreddes et au delà (c'est le canon de la 8e division du 4e corps). Il n'y a plus moyen de revenir en arrière ; car la tête du bataillon est déjà dans le village. Et alors, donc : « Au trot sous les obus ! » On entre, ainsi, dans le village où les coups tombent de plus en plus pressés. Là, des pelotons de cavalerie, des cuisines roulantes, des groupes d'infanterie s'entassent dans le plus grand désordre. *Tout court, se sauve, fuit, au sens littéral des mots...* Enfin, après des minutes effrayantes, nous avons fini par traverser, laissant le plus dense du feu derrière nous. Nous passons le canal sur un pont étroit. Mais je m'aperçois que j'ai perdu un canon de ma batterie. Je reviens pour le reprendre... Aucune trace de mon cher canon. Alors, je remarque une vallée latérale qui bifurque au débouché d'une des rues du village : « ...Bonjour les amis ! Eh bien, vous n'êtes pas devenus fous? » Je cherche à passer dans cette déclivité du terrain : mais, à gauche le canal, à droite la Marne, et pas le moindre passage : « Demi-tour, marche ! » Et on revient en arrière, en passant tout près du village ; après une demi-heure de course haletante, je rejoins ma batterie qui est allée se mettre en position à 3 kilomètres *en arrière de Varreddes* (1).

Singulière « retraite par ordre ». Et observez que la fuite se produit par le seul effet du canon français et sans que l'infanterie se soit même montrée. Car telle est, au fond, la raison de cette incompréhension relative où l'on est, de part et d'autre, du véritable caractère de la bataille. Les deux adversaires, s'abordant rarement, ne connaissent pas exactement les effets produits par

(1) *Der Deutsche Krieg in Feldpostbriefen.*

leur artillerie à longue distance. Combats sans étreinte, panique sans contact, tel est le plus souvent le mystère de cette bataille de la Marne qui est, à tant de points de vue, comme la « répétition générale » ou la « première » d'une guerre nouvelle et dont les annales de l'histoire n'avaient jamais vu d'exemple.

Il nous reste à faire connaître le sort de ces deux corps arrivés à marches forcées à l'extrême droite (*le IXe corps a fait* 120 *kilomètres en quarante heures*), dans l'espoir de tourner l'armée Maunoury ou, en tout cas, de sauver les communications : le IIIe et le IXe corps. C'est la manœuvre désespérée de von Kluck.

C'est pourquoi nous devons donner ici, d'après von Kluck lui-même, la physionomie de la bataille qu'il avait conçue. Von Kluck avait espéré jeter, le 9 au matin, dans sa manœuvre d'encerclement, les renforts qu'il attendait : la 43e brigade de réserve (von Lepel), appelée de Bruxelles et parvenue jusqu'à Verberie ; elle était suivie de la 10e brigade de landwehr (von Lenthe), venue de Ribécourt, et elle devait tomber dans le dos de Maunoury à Baron. L'ordre général daté de la Ferté-Milon le 8 à la nuit portait que la décision devait être obtenue, dans la matinée du 9, par une attaque enveloppante du général von Quast, avec le IXe corps, la 11e brigade de landwehr (Schulenburg), la 6e division (du IIIe corps) et la 4e division de cavalerie, en partant de la région boisée au nord de Cuvergnon ; la brigade Lepel attaquerait de Verberie sur Baron ; le groupe Sixt von Arnim participerait à l'offensive avec la 16e brigade, et les 7e et 4e divisions. Telle était la force de la masse d'attaque. On comprend l'effet escompté d'une pareille offensive sur les effectifs faibles et épuisés de Maunoury. L'aile gauche de l'armée (von Linsingen) se tiendrait sur la défensive ; les 2e et 9e divisions de cavalerie de von der Marwitz, sur la Marne, avec la brigade mixte Kraevel du IXe corps à Montreuil-aux-Lions, couvriraient cette aile gauche.

Quand, à 9 heures et demie, le 9, von Kluck et von Kuhl arrivèrent à Mareuil, von Quast était en plein combat ; sa droite traversait le Bois-du-Roi, la brigade Lepel avançait sur Baron, les aviateurs observaient que les routes étaient libres jusqu'à Creil et Compiègne. Tout alla bien jusqu'à 14 heures, mais von Kluck était cependant loin de triompher. Un danger terrible grandissait vers l'est : à 7 h. 35, il apprend de Bülow que la IIe armée se retire sur Condé-en-Brie-Margny ; à 11 heures, il apprend de Marwitz que les Anglais, ayant franchi la Marne à Nanteuil et Charly, grimpent sur le plateau de l'Orxois. C'est la *déchirure*, la *fissure*,

traduisez la défaite. Ce fut, sans doute, un cruel instant : aussitôt, *à 11 h. 30*, von Kluck ordonne au groupe von Linsingen de *se replier sur Crouy-Coulombs* et, en même temps, il jette la 5e division en arrière de Trocy sur Dhuisy, dans le flanc des Anglais que Marwitz s'efforce d'attaquer de front. C'est dire que la bataille d'articulation est irrémédiablement perdue ; Linsingen a beau protester par téléphone, les minutes deviennent de plus en plus critiques.

Un combat s'engage et, tandis que Bülow prévient qu'il prépare la retraite de sa droite sur Damery (il dira, le soir, sur Dormans) voici le colonel Hentsch qui arrive à Mareuil. Kluck, nous l'avons dit, est à proximité ; il déjeune à Ancienville. *On ne cherche pas à le prévenir.* Tout de suite, Hentsch constate, raconte von Tappen, que des *ordres sont déjà donnés pour la retraite de la Ire armée.* Après un entretien avec von Kuhl, que nous avons résumé ci-dessus, la décision est prise de diriger la retraite sur Soissons.

Dans son ouvrage *Marnefeldzug* 1914, von Kuhl reconnaît que « Hentsch n'était point autorisé à ordonner de lui-même la retraite à aucune armée. *Il ne l'a pas fait non plus* ». Mais la IIe armée devant retraiter l'après-midi, la Ire armée *devait fatalement se replier à son tour.*

La vérité, nous l'avons dit, c'est que, si Bülow avait déjà ordonné et commencé la retraite de sa droite, Kluck avait également ordonné et commencé la retraite de sa gauche et Hentsch était ainsi en droit d'exercer SES POUVOIRS DE COORDINATION DES MOUVEMENTS EN RETRAITE des armées d'aile droite.

A 14 heures, von Kluck, de retour à Mareuil, rédige cet ordre, *bien conscient*, dit-il, *de la portée de sa résolution* dont il rejette d'ailleurs, immédiatement, la responsabilité sur Bülow et sur Hentsch, tout en avouant que, si son armée n'eût pas battu en retraite, elle pouvait être refoulée sur Dieppe ou sur Amiens :

La situation de la IIe armée exige son repli derrière la Marne des deux côtés d'Épernay. *Par ordre du grand quartier général*, la Ire armée doit être reprise en arrière en direction de Soissons pour couvrir le flanc. Une nouvelle armée allemande sera concentrée à Saint-Quentin. Le mouvement de la Ire armée sera commencé aujourd'hui même. L'aile gauche (von Linsingen), y compris le groupe von Lochow, retraitera tout d'abord derrière le secteur Montigny-l'Allier-Brumetz. Le groupe Sixte von Arnim se joindra à ce mouvement selon la situation du combat jusque derrière le secteur Antilly-Mareuil. Le mouvement offensif du groupe von Quast ne sera pas poursuivi plus qu'il ne sera nécessaire pour décoller de l'ennemi, de manière que la liaison avec les mouvements des autres armées soit possible.

La lecture des carnets de route nous montre que la façon dont von Kluck interprète le mouvement commence à se répandre dans les rangs en même temps que l'ordre même de la retraite : il déclare à ses soldats que c'est la défaite de l'armée Bülow qui force sa propre armée à la retraite :

...Le 9 septembre, lisons-nous sur un carnet de route, la bataille reprenait pour nous au village de Betz. Notre bataillon devait avancer à droite et à gauche du parc du château. Mais, à peine dans le village, nous fûmes assaillis par une pluie d'obus. Grosses pertes. Un autre régiment de la 6e division progressa en échelon à notre droite et, tous ensemble, nous avançâmes jusqu'au talus du chemin de fer, au delà du parc du château. *C'est nous qui avions pénétré le plus loin.* L'artillerie lourde tirait par-dessus notre tête sur l'ennemi qui se retirait. De même que la veille, nous croyions avoir battu l'ennemi. Aussi fûmes-nous d'autant plus surpris et fâcheusement impressionnés quand on nous fit savoir, *tard dans la soirée, que nous devions partir vers le nord*, **PARCE QUE L'ARMÉE VOISINE ÉTAIT BATTUE.**

Le spectacle de confusion et de désordre que décrivent les combattants s'affirme plus encore dans les régiments de l'armée von Kluck entraînés dans la retraite générale alors qu'ils marchaient pour accomplir la grande manœuvre d'encerclement. Surpris et sans ordres, les services d'arrière n'ayant d'autre indication que celle-ci : « direction vers le nord », furent croisés par les autres unités du centre et de la gauche et, ainsi, les courants se confondirent dans des complications inextricables. Pourquoi le tableau de cette retraite pathétique, menacée à chaque instant par la cavalerie française (1), est-il resté inconnu à l'histoire, tandis que celle-ci a mis en pleine lumière tous les incidents de la retraite française après Charleroi?

Dans *la nuit du 9 au 10 septembre*, continue à noter H. Heubner (du IIIe corps), nous avons fait une marche de nuit excessivement fati-

(1) La 5e division de cavalerie (général Cornulier-Lucinière) avait quitté le 9 à 4 heures du matin son bivouac de Vouty, exactement à 10 kilomètres *derrière* la masse d'attaque de von Quast groupée le 9 matin au nord de Cuvergnon. Elle se porta jusqu'à Chouy et même Plessier-Huleu : là elle était sur le plateau d'Hartennes où passait tout le ravitaillement allemand (route de Soissons à Château-Thierry). L'escadron Gironde, se reportant vers le nord-ouest, gagna ensuite le plateau de Cœuvres (ferme de Pony), tandis que le gros de la division, rebroussant vers l'ouest, allait bivouaquer, pour la nuit du 9 au 10, à Verrines, au sud de Néry.

Sur l'importance de ce raid et le trouble qu'il jeta dans les services d'arrière de l'armée von Kluck, un seul texte suffira. Il est extrait du *Militär Wochenblatt* du 14 janvier 1920 : « L'inspection d'étapes n° 1 a rendu compte, le 9 septembre, que la présence de la cavalerie française dans la forêt de Villers-Cotterets *empêchait le transport des ravitaillements en munitions et en vivres de Soissons sur la Ferté-Milon* et aussi sur Neuilly-Saint-Front. »

gante, d'environ 40 kilomètres jusqu'à l'Aisne, et nous l'avons poursuivie, le jour suivant, jusque tard dans la soirée ; nous repassâmes par Villers-Cotterets où nous croisâmes les convois du IVe corps. Nos pauvres hommes étaient tellement fatigués qu'ils tombaient sur le pavé humide. J'ai pu constater que l'excès de la fatigue pouvait pousser les hommes au désespoir. Nous franchissons l'Aisne par une pluie battante et une obscurité complète, le 10 dans la nuit (1).

Nous avons dit, ci-dessus, l'odyssée des services d'arrière du IXe corps, d'Esternay à Crépy-en-Valois. Voici, maintenant, la retraite des formations de combat, restées sur le terrain jusqu'à la dernière minute pour couvrir la retraite :

...Devant nous, à notre gauche, il y avait le village de Boissy-Fresnoy ; notre infanterie s'avançant un peu au delà de la sortie du village avec les autres bataillons de notre 90e régiment (17e division du IXe corps). Désignés par un avion à l'artillerie française, nous nous repliâmes dans le village qui fut aussitôt bombardé. Enfin, vers 6 heures du soir (le 9), l'artillerie ennemie cessa de tirer. Ce fut un poids bien lourd enlevé de notre cœur. Tous les régiments se réunirent. On fit des tranchées par prudence et, vers 11 heures, on put enfin dormir. Nous étions exténués. Dans le lointain nous voyions les énormes quilles de lumière projetées au ciel par les phares des forts de Paris...

Quel fut notre étonnement quand, le lendemain matin (10 septembre), nous reçûmes l'ordre de reculer, bien que nous fussions les maîtres du champ de bataille ! Ainsi, sans être même suivis des Français, nous marchâmes vers le nord *en nous intercalant dans les autres corps de l'armée von Kluck*. Encore une fois, la journée fut dure. Nous traversâmes Crépy-en-Valois dont on fit sauter le pont après notre passage. Nous arrivâmes à la forêt de Compiègne un peu avant midi... Puis nous inclinâmes vers le nord-est et gagnâmes Viviers-Frère-Robert, station d'été pour les Parisiens.

Le lendemain, 11 septembre, en marche à 8 heures, arrivée à Berneuil-sur-Aisne à midi et demi. Là, *nous croisâmes la route de marche du IIIe corps*. Pour la première fois et pleins d'étonnement, nous vîmes défiler devant nous tout un corps d'armée. Les deux grands-ducs de Mecklembourg, venus dans leurs voitures près de notre cantonnement, assistèrent à ce défilé sans fin de troupes de toutes armes avec l'artillerie, le train des équipages, etc. La marche reprit avec des arrêts interminables pendant toute la nuit. Heureusement l'ennemi nous laissa quelque répit. Le lendemain, 12 septembre, nous arrivâmes à la ferme de Moronval près d'Attichy et de là, par un temps affreux, nous allâmes creuser des tranchées près de Nampcel (2).

(1) Henrich HEUBNER, capitaine de réserve, *Sous les ordres de von Kluck devant Paris*, chap. X, p. 118.

(2) Docteur W. HATLOFF, *Mit dem IIIe bataillon*, 90e *Fus.-Reg.*, *Mecklenburgs Söhne*, fascicule 5.

Et voici le récit d'un officier du 24e d'artillerie (IXe corps). Il achève le tableau de cette retraite jusqu'à la dernière minute.

Le 8, les batteries reçurent l'ordre d'avancer pour se mettre en bataille contre le flanc de l'adversaire : elles furent attaquées dans l'après-midi par la cavalerie française qui, d'ailleurs, fut repoussée. Le 9 septembre, les batteries s'installèrent dans des positions solides où elles se retranchèrent. Le 10 septembre de bonne heure, de violentes attaques recommencèrent et continuèrent toute la journée, principalement en combats d'artillerie. L'ennemi fut repoussé deux fois, et même les batteries quittèrent leurs positions après un combat acharné et purent avancer. Vers le soir, des colonnes françaises qui se touchaient furent littéralement fauchées par notre feu.

Le 11 septembre, les batteries se retirèrent par Crépy, Compiègne jusqu'à Vitry où elles bivouaquèrent. Le 12 septembre fut un jour affreux : tempête, pluie, attaque de l'artillerie ennemie, pertes en hommes et en chevaux. Enfin le régiment put arriver à Nampcel où il demeura jusqu'au 20 septembre (1).

De cet ensemble, un peu confus en apparence, se dégage pourtant une vérité stratégique et militaire incontestable et qui domine toutes les allégations et insinuations du haut commandement allemand et en particulier de von Kluck : la Ire armée allemande fut battue et bien battue ; elle ne céda que contrainte et forcée et avec une rapidité qui sent plutôt la fuite que la manœuvre.

Ceci est incontestable, en tout cas, pour la gauche et le centre de l'armée von Kluck. Nous avons vu qu'il a brisé lui-même sa liaison avec Bülow, nous avons dit les appels au secours des troupes qui, à l'articulation, sont prises sous le feu des Anglais et de la 8e division française, nous avons dit les alarmes de von Kluck et les mesures qu'il prend pour sauver cette articulation, mais nous avons dit aussi le recul de 25 kilomètres qui s'est opéré progressivement du sud du Grand Morin jusqu'à la Marne, et les ordres de repli éventuel à l'articulation dès le 7 à 9 h. 15 du soir. La retraite est, en fait, ininterrompue depuis le 6 septembre. C'est comme une muraille qui s'écroule d'abord à gauche puis, peu à peu, jusqu'à la droite. A supposer que cette retraite progressive de l'armée von Kluck n'ait pas été imposée par la pression directe de l'ennemi et en admettant même qu'elle ait été voulue et commandée par le général, celui-ci n'en est pas moins responsable de la perte de la bataille, lui et non pas d'autres. La faute originaire lui appartient. Une fois atteint par les premiers coups de canon, tirés sur la Marne par la 8e division française et par l'armée

(1) *Mecklemburgs Söhne*, 3e fascicule.

anglaise, il n'avait évidemment plus aucune illusion à se faire. Sa cavalerie et ses formations de gauche se mettaient en retraite d'elles-mêmes depuis Varreddes jusqu'à Château-Thierry parce qu'après les avoir portées trop en avant, il les avait laissées sans soutien.

Il comprit, dans la nuit du 8 au 9, qu'il n'avait plus qu'à faire comme elles et à fuir. Il ordonna à sa droite de tenir d'autant plus fermement qu'il était dans la nécessité de dégager d'abord sa gauche et progressivement le reste de son armée. S'il a su prendre à temps encore cette résolution, elle répare à peine la double faute dont elle est la suite fatale : à savoir l'offensive sur Provins et la suppression de ses liaisons avec l'armée von Bülow.

Quand, par la suite, von Kluck a essayé de jeter la poudre aux yeux de l'opinion et de l'histoire en vantant surtout ces deux résolutions, il n'était pas encore descendu de ce pinacle d'orgueil où les victoires trop faciles de 1866 et de 1870 avaient hissé les généraux allemands. Il n'admettait pas qu'un chef allemand ne sût pas son métier. Maintenant que tous ses collègues ont été battus comme lui, il n'a qu'à se placer parmi eux à son juste rang : vaincu de la Marne, vaincu par sa faute, il est le premier qui ait *réalisé* la défaite. Averti le premier, il a su prendre à temps quelques précautions pour atténuer cette défaite et l'empêcher de tourner au désastre. C'est tout le mérite qu'on peut lui reconnaître. D'autres n'ont pas su voir clair et s'incliner aussi vite, même devant les nécessités inéluctables. Tout compte fait, il vaut encore mieux être un von Kluck qu'un von Ludendorff !

CHAPITRE IV

SUR LA MARNE
L'ARMÉE BRITANNIQUE ET LA 5e ARMÉE
(9 septembre.)

L'armée britannique, le 9, franchit la Marne par sa droite et s'arrête. — Franchet d'Esperey et Bülow dans la journée du 9. — Chute de Montmirail avant l'aube. — La 5e armée franchit la Marne, le soir, à Château-Thierry, par sa gauche.

L'armée britannique, le 9, franchit la Marne par sa droite et s'arrête.

A la façon dont se développe la bataille de la Marne, il est évident que le sort de l'armée allemande dépend de la rapidité avec laquelle l'armée britannique et la 5e armée française entreront dans « la fissure ». Il s'agit d'exploiter, séance tenante, la faute de von Kluck, enlevant les deux corps destinés à protéger son armée sur la Marne et à assurer ses liaisons avec von Bülow. En pénétrant simultanément dans le « trou » qui s'est ainsi produit, l'armée britannique prendra von Kluck dans le dos et le rabattra sur Paris, tandis que la 5e armée prendra Bülow en flanc et le rabattra sur Épernay et sur Reims.

En donnant ses ordres pour l'exécution de cette manœuvre finale et décisive, Joffre dut avoir le sentiment qu'il allait vers un immense succès et que la grande armée allemande allait être coupée.

Aussi, avec quelle insistance revient-il à la charge auprès du maréchal French et auprès du général Franchet d'Esperey pour leur enjoindre de ne pas perdre une seconde et de ne laisser à l'ennemi nul répit. Nous avons cité les télégrammes réitérés adressés par lui au maréchal French, en particulier à la fin de la journée du 8 :

N° 4343. — Il est *indispensable* que les forces britanniques débouchent au nord de la Marne *dès ce soir*. Les forces qui lui sont opposées se portent contre la 6e armée.

Instruction particulière n° 19. — Les forces anglaises, *franchissant la Marne* entre Nogent-l'Artaud et la Ferté-sous-Jouarre, se porteront sur la gauche et *les derrières* de l'ennemi qui se trouve sur l'Ourcq.

Est-ce clair? *Indispensable* de franchir la Marne *dès le* 8 *au soir*. — Tomber sur *les derrières* de l'ennemi accroché sur l'Ourcq. — Nul *risque* à se porter en avant, puisque les corps de von Kluck qui combattaient sur la Marne sont maintenant reportés *contre la* 6e *armée*.

Malheureusement, ces instructions n'ont pas été comprises ni exécutées à la lettre par l'armée anglaise. Dans la journée du 8, elle n'a franchi la Marne sur aucun point. Le 1er corps (Douglas Haig) s'est arrêté à Sablonnières et la Trétoire, entre le Petit Morin et la Marne, le 2e corps (Smith Dorrien) à Saint-Ouen et le 3e corps (Pulteney), en liaison avec la 8e division française, devant la Ferté-sous-Jouarre. L'ennemi observait le mouvement ; on ne pouvait plus compter sur le bénéfice de la surprise. Déjà von Kluck a pris quelques dispositions pour se dégager de Varreddes et pour se protéger derrière la Marne. En raison de ce retard, la journée du 8 n'a donc pas donné, tant s'en faut, tout ce que l'on attendait d'elle. Mais l'espoir reprend pour la journée du 9 : à la guerre, on ne fait pas ce qu'on veut. Toute la question à gauche, c'est que l'armée britannique arrive à l'est de l'Ourcq avant que von Kluck ait décampé, de même que toute la question à droite est que l'armée Franchet d'Esperey arrive à Vauchamps avant que Bülow ait décampé. Observons, d'ailleurs, que, dans les deux alternatives, c'est la victoire pour l'armée française : l'ennemi est coupé ou il est en fuite. Mais comme la première des deux alternatives est plus désirable ! Pour l'ennemi, il y a, de l'une à l'autre, la différence qui sépare une défaite d'un désastre. Ah ! si l'importance incalculable des heures, des minutes était comprise partout ! On comprend l'anxiété de Joffre.

French a un sentiment assez exact du rôle qui lui incombe ; mais il semble qu'il le considère toujours comme auxiliaire de celui de l'armée française plutôt que comme décisif par lui-même. C'est ce qui résulte des ordres qu'il donne, le 8 au soir (19 heures et demie), pour la journée du 9. Rappelons-en les termes : « L'ennemi continue sa retraite vers le nord. Notre armée a été aujourd'hui aux prises avec ses arrière-gardes sur le Petit Morin et les engagements ont été couronnés de succès ; *elle a pu, ainsi, grandement concourir au progrès des armées françaises*, à notre droite et à notre gauche, malgré une très vive résistance de l'ennemi. »

Quant aux Instructions pour le lendemain, elles ne visent pas même nominativement le passage de la Marne : « L'armée reprendra *sa marche en avant en direction du nord*, demain à 3 heures, attaquant les arrière-gardes allemandes partout où elle les rencontrera... »

Les instructions de Joffre étaient autrement précises et pressantes : *Il est indispensable*, — *au nord de la Marne*, — *les derrières de l'ennemi.*

Sans doute, il faut tenir compte des obstacles naturels et militaires ; mais le but à atteindre est tellement important, le résultat tellement décisif, l'action « sur les derrières » de l'ennemi aurait de telles conséquences que mieux vaudrait cent fois risquer un peu pour obtenir l' « indispensable ». Ce n'est plus l'heure du flegme, c'est celle de l'audace, l'heure de la témérité. Aussi nous allons voir ce risqueur de Smith Dorrien foncer d'abord et prendre la tête.

La journée du 9, à l'armée anglaise, se divise nettement en deux parties : vigoureux élan dans la matinée, temps d'arrêt dans l'après-midi. Les conséquences sont les suivantes : l'ennemi, pris de panique, s'enfuit le matin ; rassuré l'après-midi, il s'accroche au terrain, ce qui permet à von Kluck de mettre un peu d'ordre dans sa retraite.

Le brillant fait d'armes de la matinée, c'est le passage de la Marne. « Allenby, avec sa cavalerie, écrit le maréchal French, avait mis la main sur les ponts de Charly et de Saulchery et, avançant rapidement sur le plateau à peu près au nord de Fontaine-Fauvel, couvrit le rapide passage du 1er corps sur ces ponts. » Voici donc ce beau résultat, le passage de la Marne, obtenu presque sans coup férir, nous savons pourquoi : l'ennemi n'a pas défendu le cours de la rivière ; il n'a même pas détruit les ponts, malgré l'ordre de von Kluck à Marwitz le 8 à 11 h. 35.

Le 1er corps (Douglas Haig) passe rapidement sur la rive nord et, progressant toujours dans les mêmes conditions, il « nettoie le terrain d'ennemis, écrit le maréchal French, fait des prisonniers en grand nombre et va jusqu'à Domptin, tandis que la cavalerie d'Allenby gagne les hauteurs de Montgivrault, quelques milles plus au nord ».

La Marne franchie, l'armée britannique court vers l'Ourcq ; peut-être va-t-elle arriver à temps pour tomber sur les derrières de l'ennemi qui s'y attarde encore. Si Allenby et Douglas Haig se sont avancés d'abord avec une telle rapidité, c'est que la cavalerie de Richthofen, extrême droite de Bülow, a été bousculée

sur le Petit Morin et qu'elle s'est dispersée, la 5e division franchissant en hâte la Marne et fuyant jusqu'à Marigny-en-Orxois, la division de la Garde s'échappant en sens opposé, sur Condé-en-Brie (1). French n'a donc qu'à marcher. Ce qu'il rencontre, ce sont des arrière-gardes, de l'artillerie, des soldats qui s'accrochent aux plis du terrain.

Suivons le sort des autres corps de l'armée anglaise. C'est le corps de Smith Dorrien (2e corps) qui marche au centre. La 3e division, à gauche, s'est emparée du pont de Nanteuil-sur-Marne, et elle le franchit de bonne heure dans la matinée. Marwitz en avertit von Kluck à 10 h. 20. L'autre division du 2e corps, la 5e, franchit la rivière un peu en amont, à Méry. Elle est arrêtée, un instant, par l'artillerie lourde ennemie (brigade Kraevel, du IXe corps) qui tirait probablement de la Sablonnière aux approches de Montreuil-aux-Lions.

Quant au 3e corps (Pulteney), *il ne passe pas la Marne* et est toujours arrêté, durant toute cette journée du 9, devant la Ferté-sous-Jouarre, tandis que, plus à gauche encore, la 8e division française avait de la peine à forcer le passage à Changis.

Sur ces données, il est facile de reconstituer la manœuvre de l'armée britannique. La Ferté-sous-Jouarre arrête son 3e corps à gauche et, ainsi, sert de pivot ; mais les deux autres corps, celui de Smith Dorrien au centre et celui de Douglas Haig à droite, après avoir débordé l'obstacle de la Marne, ont abordé le plateau, l'ont enlevé et, autour du pivot de la Ferté-sous-Jouarre, commencent à prendre à revers les corps de von Kluck qui se tiennent encore sur l'Ourcq. C'est un moment unique.

Ici, le maréchal French explique, en ces termes, son intervention : « Il importait grandement, pour mon plan général, que le 2e corps d'armée (Smith Dorrien) *n'avançât pas trop vers le nord*, tant que les 1er et 3e corps ne seraient pas complètement établis sur l'autre rive de la Marne. *Smith Dorrien reçut des instructions en conséquence.* » Quelles sont ces instructions? Nous ne le savons pas. Ces derniers mots semblent vouloir dire, cependant, que Smith Dorrien reçut l'ordre de stopper.

Nous indiquerons tout à l'heure, d'après un document authentique, les raisons de cette hésitation du maréchal French : il semble bien qu'il ait eu, lui-même, un peu plus tard, une impression différente ; car à bref délai, après avoir mentionné l'obstacle de la Ferté-sous-Jouarre, il ajoute : « Je donnai à Smith Dorrien l'ordre

(1) Général DUPONT, *le Haut Commandement allemand*, p. 77 et suiv.

d'envoyer une division vers Dhuisy pour menacer les derrières des troupes qui menaçaient le passage. La 5e division fut dirigée sur ce point ; mais elle ne put venir à bout de la résistance ennemie (à Montbertoin, jusqu'au soir, précise von Kluck) et parvint seulement à Montreuil-aux-Lions (2 milles sud-est de Dhuisy) *fort tard dans la nuit.* »

Il y eut incontestablement, dans l'après-midi du 9, un temps d'arrêt, que von Kluck donne comme indice favorable pour affirmer que sa situation n'était pas si mauvaise, lorsque Hentsch vint... et changea tout. Le mouvement de l'armée britannique en éventail autour de la Ferté-sous-Jouarre ayant à peine atteint la route de Paris à Château-Thierry, toute cette journée du 9 fut laissée à l'ennemi pour vider le terrain. Seule, la cavalerie d'Allenby put menacer sa retraite un peu au nord de Montgivrault, vers les sources du Clignon. Car cette retraite, von Kluck venait cependant de l'ordonner à 11 h. 30, sous la protection du corps de cavalerie Marwitz. Celui-ci était chargé d'attaquer « partout où il le pourra », avec les 2e et 9e divisions de cavalerie appuyées par la brigade du IXe corps et la 5e division (du IIIe corps) portée sur Dhuisy.

Un carnet de route anglais donne, en ces termes, le tableau de la journée au 1er corps. Il diffère un peu du récit de French, notamment en ce qui concerne le passage du pont. Mais il donne bien, lui aussi, le sentiment d'une certaine hésitation au cours de la journée du 9 :

Nos avant-gardes partent à 5 heures du matin avec ordre de s'établir sur la rive nord de la Marne, au delà de Charly et de Nogent. La division de cavalerie rapporte que les ponts sont tenus par l'ennemi : on traversera à Pavant, si c'est impossible à Charly. Munro est à Fromentières et Lomax au bois du Tertre (c'est-à-dire sensiblement au sud de la Marne). Les avions rapportent au 2e corps vers midi : *il y a à gauche de grandes forces ennemies sur la ligne Marigny-Château-Thierry.* (C'est peut-être ce renseignement qui cause le temps d'arrêt du 2e corps. Il ne devait y avoir, en fait, que des fractions de la brigade Kraevel et de la 5e division de cavalerie.)

Il arrive un officier de la 6e armée : l'armée est pressée sur l'Ourcq ; il demande du secours, car les Allemands ramènent leurs forces de Maubeuge. (Nous avons vu cet officier partir du camp de Maunoury.)

Je me rendis compte que nos avant-gardes pouvaient continuer la marche, l'ennemi étant en pleine retraite.

Ce qui n'échappe pas à un officier quelconque ne peut avoir échappé au haut commandement. Ce sentiment se dégagera, d'ailleurs, à la fin de la journée.

Une telle disposition des esprits — moitié audace, moitié hési-

tation — dans l'armée britannique, le 9 dans la journée, résulte également, avec une grande force, du récit du major général sir F. Maurice :

Ce n'est que lorsque nous fûmes bien établis sur les hauteurs nord de la rivière que les canons allemands ouvrirent leur feu sur nous et, à 9 heures du matin, notre 2e corps avait non seulement traversé la Marne, mais encore la brigade de tête de la 3e division était établie à plus de 4 milles au nord de la rivière sur la route de Château-Thierry à Lizy-sur-Ourcq, *où elle était bien au nord de la latitude du flanc gauche de von Kluck* qui se battait durement avec Maunoury sur l'Ourcq, à 12 milles à l'ouest. Si *nous avions pu nous presser davantage* et progresser sur tout le front, *nous aurions pu couper une partie considérable de la 1re armée allemande.* Mais, malheureusement, le 1er corps, à droite, fut quelque peu retardé par une *menace d'attaque* (c'est le renseignement apporté par avion) sur son flanc droit, menace venant de Château-Thierry qui était encore occupé par l'ennemi. Ainsi le 1er corps ne put entrer en ligne que dans l'après-midi. Le 3e corps à gauche tentait en vain de traverser la Marne à la Ferté-sous-Jouarre. Il fut arrêté par la ligne allemande organisée sur ce point. Ainsi von Kluck put, avec ce qui restait de cavalerie à Richthofen et à von der Marwitz uni à quelques détachements d'infanterie hâtivement rassemblés, le tout soutenu par son artillerie lourde, constituer un front de défense à travers le coude de la Marne entre Château-Thierry et Lizy (1).

Cependant l'armée allemande a commencé à abandonner cette encoignure de Varreddes par laquelle « la bataille d'articulation » entre, en quelque sorte, dans la bataille de l'Ourcq et on voit très bien que la résistance allemande est à bout de souffle. Aussi le général Joffre, confiant désormais dans le succès de l'armée britannique, a-t-il pensé qu'il peut disposer de la 8e division (de Lartigue), jusqu'ici en liaison entre la 6e armée et l'armée britannique, pour la reporter à la gauche de la 6e armée.

La 8e division force, dans la matinée du 9, le passage de la Marne à Changis, non sans de sérieuses difficultés : elle se trouve ainsi au nord de la rivière et dégage entièrement la région de Meaux. La cavalerie explore la boucle de la Marne (2) : elle constate la retraite des Allemands. La bataille étant gagnée sur ce point, le général de Lartigue reçoit l'ordre de se décrocher dès le milieu de la journée du 9 et de se porter, par les derrières de la 6e armée, en direction de Cuisy, où il attendra les instructions qui le porteront, dès le 10 au matin, vers l'aile menacée, à Nanteuil-le-Haudouin.

L'ordre du général Boëlle, qui reprend le commandement de

(1) Major général sir F. MAURICE, *Forty days in* 1914, chap. VIII.
(2) Voir l'émouvant récit du duc DE DOUDEAUVILLE, *Au service de la Patrie.*

cette division, lui attribue en ces termes son rôle nouveau à la gauche de la 6e armée pour la journée du 10 : « La 8e division d'infanterie, qui doit arriver dans la nuit à Cuisy, se portera par Saint-Soupplets dans la direction du Plessis-Belleville, après trois heures de repos à Cuisy » (9 septembre, 23 heures).

Ainsi, en considérant les rapports de la 6e armée et de l'armée britannique dans la journée du 9, nous arrivons au tableau suivant : la 6e armée a dû faire un sérieux effort pour contenir l'armée allemande tentant d'écraser sa gauche dans la région de Nanteuil-le-Haudouin ; en outre, les divisions de réserve du général de Lamaze ont senti l'ennemi céder devant elles et lui ont emboîté le pas ; à droite, c'est-à-dire à l'articulation, l'ennemi ayant abandonné la boucle de Varreddes, la 8e division a pu passer la Marne et être reportée sur un autre point du combat. Cependant l'armée britannique est restée accrochée par sa gauche sur la Marne à la Ferté-sous-Jouarre, tandis que les deux corps du centre et de droite ayant franchi la rivière sont arrêtés par Marwitz, qui flanc-garde la retraite de von Kluck.

En un mot, l'armée britannique aide à la « bataille de l'articulation », mais elle ne s'y engage pas. De ce côté, *la fissure* est ouverte plutôt qu'occupée ; cette journée décisive du 9 est assez médiocrement employée. Il faut voir, maintenant, comment, plus à droite encore, y pénètre la 5e armée.

Franchet d'Esperey et Bülow dans la journée du 9.

De toute évidence, le rôle principal incombe désormais à la 5e armée. L'armée britannique avançant trop lentement, le général Joffre n'a plus qu'à se servir de la 5e armée comme masse de manœuvre. Heureusement, c'est un instrument devenu singulièrement souple et pénétrant entre les mains du général Franchet d'Esperey et des généraux qui commandent sous lui. Il saura s'adapter aux circonstances qui se modifient d'heure en heure et fera du beau travail sur le terrain que la retraite de l'ennemi rend libre devant lui. L'art militaire enregistrera, comme une de ses plus belles manifestations, la marche savante de la 5e armée à une heure qui était encore critique, mais où, par son intervention, la fortune des armes se fixe dans le camp français.

Qu'on ait bien présent à l'esprit le cadre où cette manœuvre va se développer à partir du 8 au soir :

La 5e armée a déjà en vue une double tâche : franchir la Marne

par sa gauche et venir en aide à la 9e armée par sa droite. Elle est arrêtée devant Montmirail, tête d'angle du « crochet défensif » de Bülow : si elle parvient à briser cet obstacle, comme elle aura brisé celui d'Esternay, elle pourra commencer un « à droite » qui la portera sur le flanc de l'armée Bülow, dès la nuit du 8 au 9.

Bülow s'est livré à une offensive violente, dans la journée du 8, sur la route nº 51 et sur les marais de Saint-Gond. Mais il commence à en avoir assez et ses troupes ont été ramenées légèrement en arrière au nord de Soizy-aux-Bois, à la fin de la journée du 8. C'est qu'il a l'œil tourné, lui aussi, vers Montmirail. S'il perd Montmirail, il sait qu'il n'a plus qu'à battre en retraite.

Les ordres donnés à la 5e armée par le général Joffre dans la nuit du 8 au 9 pour la journée du 9 établissent l'exacte compréhension chez le commandement français de ces circonstances nuancées. Tandis que la 6e armée « maintiendra devant elle les troupes qui lui sont opposées *sur la rive droite de l'Ourcq* », l'armée anglaise, franchissant la Marne, « se portera sur la gauche et sur les derrières de l'ennemi *qui se trouve sur l'Ourcq* ». Quant à la 5e armée, elle continuera à se proposer un double objectif : franchir la Marne à la suite de l'ennemi et dégager la 9e armée toujours empêtrée dans les durs combats du marais de Saint-Gond et de Fère-Champenoise. Ce double rôle est donc précisé dans les termes suivants :

La 5e armée couvrirait le flanc droit de l'armée anglaise en dirigeant *un fort détachement* sur Azy, Château-Thierry.

Le corps de cavalerie, franchissant la Marne, au besoin derrière ce détachement ou derrière les colonnes anglaises, assurerait d'une façon effective la liaison entre les forces britanniques et la 5e armée.

A sa droite, la 5e armée continuerait à appuyer l'action de la 9e armée en vue de permettre à cette dernière le passage à l'offensive ; *le gros de la 5e armée, marchant droit au nord*, refoulera au delà de la Marne les forces qui lui sont opposées.

Au delà de la Marne, la route Romeny, Azy, Château-Thierry, affectée à l'armée britannique par l'ordre général nº 7 en date du 7 septembre, est réservée à la 5e armée.

Ainsi, deux choses sont évidentes. D'une part, l'armée anglaise étant portée sur sa gauche pour essayer de coincer l'armée von Kluck sur l'Ourcq, la gauche de la 5e armée prend la route Romeny-Azy-Château-Thierry par la rive droite de la Marne, c'est-à-dire, en somme, qu'elle se développe à l'aise dans la « fissure ». Cela est tellement vrai que l'instruction du grand quartier général donne le nom spécial de *détachement* à l'aile ainsi maintenue à la liaison avec l'armée anglaise.

Les gros de la 5e armée persévéreront à marcher droit au nord. Quant à la droite, elle reçoit, elle aussi, une mission spéciale, ou plutôt elle est confirmée dans sa mission spéciale indiquée dès la veille, à savoir d'accomplir la manœuvre qui doit soulager la 9e armée ; pour affirmer cette volonté caractérisée du commandement en chef, le 10e corps est rattaché à la 9e armée. C'est ce qui s'est accompli dans la nuit du 8 au 9 : le 10e corps (réduit à deux divisions ; la troisième est partie pour porter secours à l'armée Maunoury) fait désormais partie de l'armée Foch.

Les ordres de marche sont donc établis, dès la matinée du 9, par le général Franchet d'Esperey, conformément à la conception générale de la manœuvre décisive dont l'exécution lui est spécialement confiée : pour consolider son front singulièrement élargi depuis Romeny jusqu'à Vauchamps, il glisse en avant son groupe de divisions de réserve (général Valabrègue) qui est intercalé entre le 18e corps et le 3e corps ; et il donne à son 1er corps (général Deligny), qui est maintenant son corps de droite, l'ordre de se distendre vers l'est de façon à soutenir de tout son pouvoir la manœuvre du 10e corps qui a désormais pour objectif de prendre en flanc l'armée Bülow et de la contourner, si possible, sur la route no 51.

En effet, les événements qui se sont produits à la fin de la journée du 8 et dans la nuit du 8 au 9 ont singulièrement modifié la situation en notre faveur en face de la 5e armée.

En fin de journée le 18e corps, franchissant le Petit Morin, s'est emparé après un vif combat de Marchais-en-Brie, ce qui le porte en avant de Montmirail. Le 3e corps ayant, comme nous l'avons expliqué, tourné Montmirail par l'est, a fait tomber d'un coup d'épaule cet angle du « crochet défensif » de Bülow, événement considérable et qui porte le coup suprême aux dernières espérances de ce chef allemand ; enfin le 1er corps a commencé son mouvement de débordement à l'est et a mis le pied sur le plateau de Vauchamps.

Décidé à poursuivre énergiquement son succès, Franchet d'Esperey donne les ordres suivants pour la journée du 9 : A gauche, le corps de cavalerie, en liaison avec l'armée anglaise, franchit la Marne à Azy ; à sa gauche, le 18e groupe lance son avant-garde sur Château-Thierry ; le groupe des divisions de réserve se porte, en premier lieu, sur Condé-en-Brie ; le 3e corps sur Montigny-lès-Condé et la ligne du Surmelin ; enfin le 1er corps est orienté, d'abord, sur le Breuil. Nous le verrons chargé, au cours de la journée, d'une mission un peu différente et de moins large envergure.

Si la manœuvre qui se présente ainsi réussissait pleinement, le résultat serait des plus considérables. La 5e armée, entrant dans la « fissure » à la façon d'un forceps, l'élargirait à droite tandis que l'armée britannique l'élargirait à gauche ; l'armée von Kluck serait séparée de l'armée von Bülow par un espace de plus de 50 kilomètres. La grande armée allemande serait brisée en deux morceaux.

Elle n'a qu'une façon d'échapper au désastre, c'est de se mettre en retraite *hic et nunc.* Von Kluck a déjà commencé sans le dire ; Bülow le fait et il ne le dissimule plus. Il est vrai que le haut commandement allemand ne s'est pas encore décidé à donner un ordre général. Mais les faits vont plus vite que les ordres et que les volontés.

Tenons-nous-en maintenant à ce qui se passe à l'armée von Bülow. La minute décisive pour Bülow fut, à peu près comme pour von Kluck, la fin de la soirée du 8 ; à cette heure, tandis que la nuit s'épaississait et que Montmirail succombait, la lumière se fit soudain dans son esprit.

A partir du moment où la 13e *division* du VIIe corps a été *enfoncée* (1) et où le 1er corps français a tourné Montmirail et s'est engagé sur la route de Vauchamps, le commandement de la IIe armée a compris ; il n'a pas d'autre parti à prendre que d'abandonner son appui suprême, Montmirail. L'ordre est alors donné à toute la droite de Bülow de se retirer en pivotant autour du massif de Mondement, ce qui explique, entre parenthèses, la vigoureuse résistance que nos troupes ont trouvée sur ce point jusqu'à la dernière minute. En fait, le soir du 8, toute la région du sud de la Marne, de Meaux à Mézy-sur-Marne, est débarrassée de l'ennemi.

Observez la portée de ces deux mouvements qu'exécutent simultanément et sans s'être donné le mot la Ire et la IIe armées allemandes. La Ire (von Kluck) bat en retraite en pivotant autour de Nanteuil-le-Haudouin et en ramenant sa gauche sur le Clignon ; la IIe bat en retraite en pivotant autour de Mondement et se retire sur Dormans. Résultat : le trou s'élargit jusqu'à devenir béant ; la situation s'aggrave de minute en minute. Dans le vide ainsi formé, il ne reste plus que les débris des deux corps d'armée de cavalerie qui entretiennent tant bien que mal la liaison.

(1) Von der Borne, von Einem et von François ont beau protester que l'état des troupes du VIIe corps était « excessivement frais » ; Hentsch et Bulow ne pouvaient que constater la réalité : la 13e division était battue et en pleine retraite.

Dans son mémoire justificatif, Bülow explique en ces termes sa situation et ses ordres pour la matinée du 9 :

Les circonstances étant telles (c'est-à-dire étant donnée la séparation excessive qui s'était faite entre la Ire et la IIe armée allemandes), il fallait compter avec la possibilité d'une percée de puissantes forces ennemies entre la Ire et la IIe armée, au cas où, au dernier moment, la Ire armée ne se déciderait pas à reculer en direction est et à gagner la liaison avec la IIe armée. Si cela n'arrivait pas et que l'ennemi passât dans le dos de la Ire armée de l'autre côté de la Marne, le danger existait, pour la Ire armée, d'être entièrement entourée et repoussée en direction ouest.

Lorsque, le 9 septembre au matin, l'ennemi franchit la Marne en nombreuses colonnes entre la Ferté-sous-Jouarre et Château-Thierry, il n'y eut plus de doute que la retraite de la Ire armée, d'après la situation tactique et stratégique, était inévitable et que la IIe armée aussi devrait reculer pour ne pas être absolument tournée dans son flanc droit. D'accord avec le représentant du grand quartier général, ce fut le plan qui fut adopté avec l'intention d'établir un nouveau front en arrière sur l'Aisne.

Bien que cette résolution de reprise en arrière de la IIe armée fût arrêtée dès le 9 au matin, l'avance victorieuse de l'offensive du centre et de l'aile gauche de la IIe armée fut encore continuée d'abord et à pleines forces, de telle sorte que, l'ennemi ayant été repoussé partout, la IIe armée put commencer, *dans l'après-midi du 9 septembre*, le mouvement en arrière partant de l'aile gauche. (Nous verrons si cet exposé répond tout à fait à la réalité.)

Le corps de la Garde, et les 32e, 23e de réserve et 24e divisions commandées par le général von Kirchbach, commencèrent ce mouvement de retraite à partir d'une heure de l'après-midi. La Garde prit la route de Fère-Champenoise-Vertus-carrefour à l'est d'Avize-Athis-Tours-sur-Marne ; et le général von Kirchbach avec ses trois divisions à l'est de cette route. Des arrière-gardes, *avec une forte artillerie*, furent laissées en contact avec l'ennemi jusqu'à l'entrée de la nuit.

Le mouvement du gros de la 14e division et du Xe corps (c'est-à-dire les troupes qui combattent à l'ouest des marais de Saint-Gond et à la route n° 51) ne devait pas commencer avant 2 heures de l'après-midi.

Le commandement de la IIe armée demeura tout d'abord, le 9 septembre, à Montmort et se rendit ensuite à Épernay en passant par Moussy. Le grand quartier général en fut avisé (ce qui implique que la retraite se fit sans son ordre).

Le « décrochement » eut lieu sans aucune difficulté. Les troupes qui marchaient les premières atteignirent environ la ligne de Mareuil-en-Brie, Vertus ; toutes les colonnes et les trains franchirent aussi la Marne le 9 septembre. L'ennemi ne prit pas la poursuite au centre et à l'aile gauche et ne reprit le contact que le 10. C'est seulement devant la 13e division d'infanterie que l'ennemi fit pression, mais sans succès. Le mouvement se poursuivit le 10 septembre, etc.

Rien n'est plus clair : c'est la retraite sur toute la ligne après une offensive à gauche dans la matinée pour renforcer le pivot ; l'artil-

lerie est laissée en arrière pour faciliter le décrochement et couvrir la retraite. On est très fier d'avoir repassé la Marne avec armes et bagages dans la journée du 9.

Pour en finir avec les résolutions du commandement allemand dans cette journée du 9 (ou plutôt avec ses velléités contradictoires ; car il va sans dire que les divers mouvements s'accompagnèrent d'une confusion terrible et de querelles effroyables à coup de téléphone et de radios entre les chefs et les états-majors), notons que Bülow, soutenu, à ce qu'il semble, par le grand quartier général, eut, un moment, l'intention de renouveler, en avant d'Épernay, le « crochet défensif » qui avait été d'un si médiocre usage à Montmirail-Chézy. En effet, les télégrammes nous apprennent que, le soir du 9, le haut commandement allemand espère encore arrêter le mouvement de retraite à la hauteur d'Épernay. Il ordonne, qu'à l'est de ce point, en pivotant autour de lui, les armées de gauche contiennent l'offensive pour arrêter l'ennemi. C'était une nouvelle manœuvre qui commençait, et que nous expliquerons en la rattachant à l'exposé du rôle de la IVe et de la Ve armées dans la journée du 9.

Mais, pour obtenir un résultat appréciable dans une situation si difficile, il eût fallu que le pivot, c'est-à-dire la IIe armée, fût solide. Si elle ne l'était pas, elle prêtait le flanc, par sa droite, à un adversaire victorieux. Bülow, faisant blanc de son épée brisée, télégraphiait encore : « Puisque la Ire armée ne peut pas *ou ne veut* pas me soutenir, c'est à moi de l'appuyer. » Il se vantait. En fait, la liaison n'existait plus entre la Ire et la IIe armée. Une minute de retard dans le mouvement de retraite et tout était définitivement compromis. Et puis les troupes n'en pouvaient plus et *n'en voulaient plus*. Il n'y avait qu'à fuir jusqu'à la Vesle et jusqu'à l'Aisne. Trop heureux si l'on pouvait faire tête sur cette ligne, grâce aux renforts que l'on attendait de l'armée von Heeringen accourue des Vosges !

Chute de Montmirail avant l'aube. La 5e armée franchit la Marne, le soir, à Château-Thierry, par sa gauche.

Voyons, cependant, comment cette journée du 9, cette journée de victoire, fut conduite et comprise dans le camp français, à la 5e armée.

Le *corps de cavalerie* progresse à gauche entre l'armée britannique et le 18e corps, les 10e et 4e divisions en avant, la 8e un peu en arrière. Dès que les avant-gardes se mettent en découverte, elles

apprennent des habitants que les Allemands se sont retirés, *le* 8, entre 18 *heures* et 19 *heures*, de la rive droite de la Marne. Ils ont quitté (il s'agit évidemment de la 5e division de cavalerie) Bonneuil-sur-Marne en direction de Coupru et du bois du Loup. D'après le rapport des avant-gardes, on eut très nettement, à la 4e division (général Abonneau), l'impression de la retraite définitive de l'ennemi.

Le soir, en entrant dans ma chambre à coucher, qui est, comme les autres jours, un grenier à foin, — j'entends encore le général épanoui me dire, et de quelle voix : « Ils f... le camp ! »

Aussi l'ordre est donné de franchir la rivière et de galoper, dès la première heure, sur les talons de l'ennemi : « Un escadron de découverte partira à 3 heures du matin et cherchera à s'emparer du pont de Nogent-l'Artaud. Le reste de la division sera sur pied à 5 heures. »

L'aspect du pays et les récits des populations ne laissent plus aucun doute :

Les habitants sont unanimes à dire que les Allemands battaient en retraite dans le plus grand désordre. Les fantassins couraient en colonnes épaisses entremêlées d'artillerie. Les cavaliers traversaient les champs au galop. Les clôtures sont brisées, couchées, pliées, par la ruée vers le nord (1).

A 10 h. 45, au moment où le corps de cavalerie se prépare à aborder la rivière, un ordre de marche nouveau est adressé aux divisions. L'armée britannique s'étant étendue sur sa droite et marchant de Sablonnières sur Nogent-l'Artaud, et d'autre part, les avant-gardes du 18e corps marchant de Montfaucon sur Essises et Chézy-sur-Marne, le couloir entre les deux armées se resserre de plus en plus : les deux divisions de cavalerie se mettront donc en colonnes, la 10e division en avant et progressant sur Chézy, la 4e s'arrêtant au sud de la Chapelle pour laisser passer la 10e.

A ce moment, l'armée britannique fait savoir qu'on lui signale une force d'infanterie allemande vers Étrépilly, ainsi qu'une brigade de cavalerie allemande que la division anglaise a l'intention d'attaquer ; ce renseignement a pour effet d'arrêter, comme nous l'avons dit, la progression de l'armée anglaise, l'après-midi. Un

(1) Capitaine LANGEVIN (4e division de cavalerie), *Cavaliers de France*, p. 186.

effet analogue semble se produire, par contre-coup, dans le corps de cavalerie.

[Au début de la journée], nous avançons remarquablement vite, dit le capitaine Langevin. Nos reconnaissances ont déjà atteint la Marne et se sont emparées de deux ponts. La cavalerie anglaise est en marche plus au nord. A midi, le général a reçu l'ordre de passer la Marne. Vers une heure, nous arrivons sur l'arête du plateau qui longe au sud la vallée. Nous scrutons du regard toute la côte opposée. Diable ! c'est que l'expérience d'hier nous a servi. Le général se méfie encore et prononce le mot mystique de « traquenard »... *Une certaine hésitation devant l'inconnu nous fait marquer un temps d'arrêt*... Enfin, toutes tergiversations passées, la marche reprend... et nous franchissons la Marne.

Personne n'inquiète notre passage... Quand nous arrivons quelque part, à Vieils-Maisons, à la Chapelle-sur-Chézy, à Azy, à Essomes, partout les habitants disent : « Les Allemands sont partis, il n'y a pas deux heures. » Et, le plus souvent même, ils ajoutent : « Ils se sauvaient pêle-mêle sans dire un mot... » Cinq kilomètres seulement nous séparaient parfois de l'ennemi... On avait dit : « Poursuite ! » A cet ordre qui est un appel, il eût fallu répondre : « Poursuite ! » et ne plus vouloir que cela.

Au lieu de cet élan, le ralentissement, si marqué à l'armée britannique, attarde également la marche du corps de cavalerie. A 16 h. 30, la 4e division arrive à la ferme Noisette où elle rejoint la cavalerie et l'infanterie anglaises tout à fait arrêtées. L'ordre de cantonnement est donné ainsi qu'il suit : la 4e division à la ferme Malassise, Crogis, Montcourt, la 10e division à Château-Thierry (ouest), la 8e division à Chézy-le-Moncet.

Par la proximité d'Étrépilly, on voit combien est minime la distance qui, le 9 au soir, séparait les deux armées, l'une en retraite et l'autre en marche.

Que fût-il arrivé si les régiments de cavalerie français et anglais fussent entrés ensemble dans la traînée de l'armée allemande? N'y eut-il pas là une de ces occasions manquées, et peut-être une de ces « fautes dans l'exécution » dont se plaignit si justement, à diverses reprises, le général en chef? Le soldat lui-même le sentit : « La fougue des premières heures de la poursuite s'est éteinte peu à peu, faute d'avoir été nourrie par une volonté directrice qui eût décuplé, en les tendant, nos vouloirs et leur puissance utile. » (Langevin.)

Or, cette volonté existait chez Joffre, ainsi qu'en témoignent tous ses télégrammes : elle fut interceptée au passage et n'atteignit pas les troupes. Au cours de cette matinée décisive, Joffre

pousse la gauche de la 5e armée dans la large brèche laissée par le recul des Ire et IIe armées allemandes. Il recommande de faire reconnaître *par avions* la région de Château-Thierry-Dormans ; il suspend l'embarquement d'abord ordonné d'une division du 3e corps ; il prescrit à Franchet d'Esperey de *faire franchir la Marne ce soir même au* 18e *corps pour appuyer les colonnes anglaises qui l'ont passée*, et il avise du tout le maréchal French. Vainement !

A droite du corps de cavalerie, *le* 18e *corps* (général de Maud'huy) avait, dans la nuit du 8 au 9, attaqué Marchais-en-Brie à la baïonnette. La route est découverte jusqu'à la Marne. La marche pour le 9 est ordonnée ainsi qu'il suit : à gauche, et joignant le corps de cavalerie, la 38e division avec ses avant-gardes à Essises, ses gros à Ville-Chamblon, tenant tout le plateau de la Grande-Forêt ; à droite, la 36e division avec une avant-garde à la Malmaison (au nord-est de Viffort) et la tête de ses gros à Viffort, le tout défilant sur la grand'route de Fontenelle à Château-Thierry ; en arrière, la 35e division, dans la région de Rozoy-Bellevalle.

Une fois sur les hauteurs qui dominent les rives sud de la Marne, le 18e corps voit s'étendre à ses pieds la belle vallée vêtue de peupliers ; les routes sont blanches, quelques fumées sur l'horizon. Les avant-gardes galopent jusqu'à la rivière : elles rapportent que les voies sont libres et les ponts intacts. L'ordre de Bülow à la 5e division de cavalerie d'occuper les passages depuis Château-Thierry jusqu'à Binson n'a pas, en effet, été exécuté ; *cette division a fui* jusqu'à Marigny-en-Orxois. Les ponts sont aussitôt occupés par les avant-gardes françaises. Le 18e corps pousse sa pointe sans désemparer et, d'ailleurs, sans trouver aucune résistance. C'est la trouée. Une brigade mixte, la 36e, est poussée sur la rive droite de la Marne par le pont d'Azy ; d'Azy elle grimpe au coteau de Bonneil et au nord. Le 1er zouaves est jeté à droite, dans Château-Thierry, qu'il trouve en partie dévasté et quelques maisons incendiées par l'ennemi. On fait, dans la ville, un grand nombre de prisonniers, dont le général von Pfeil und Klein-Ellgüth. A 20 heures, tout le 18e corps est réparti sur les deux rives de la Marne, ses avant-gardes sur la rive droite, d'Azy à Château-Thierry.

[Le 4e *groupe des divisions de réserve* (général Valabrègue) a reçu l'ordre de s'intercaler entre le 18e et le 3e corps et de se tenir en ligne avec l'ensemble de la 5e armée. Il se porte sur la Marne en une

seule colonne par Vinet, Marchais-en-Brie, Villemoyenne : l'ordre est donné de talonner partout l'ennemi, de le gagner et de passer la rivière. Mais les Allemands ont débarrassé le pays et c'est sans rencontrer aucune résistance que le gros du 4e groupe des divisions de réserve bivouaque, le 9 au soir, autour d'Artonges. Cependant quelques compagnies ont été projetées en avant, jusqu'à Château-Thierry. Je lis sur un carnet de route :

9 *septembre.* — Départ vers 5 heures du matin. Nous sommes toujours en réserve d'armée ; aussi nous ne voyons rien. Croisons un convoi de prisonniers. Recevons l'ordre de nous garder pendant les haltes : de nombreux détachements de cavalerie allemande sont égarés dans les bois aux environs. Il pleut. Nous approchons de Château-Thierry et repassons sur le plateau où nous avions été tant canonnés huit jours auparavant. Nous descendons sur la ville qui fume à nos pieds. Quelques coups de canon au loin. Pendant une halte à proximité d'un bois, je trouve, en plaçant des sentinelles, deux grandes voitures chargées de toute la comptabilité d'une compagnie et de ballots d'effets, auprès un cheval de dragon abandonné. Épaves partout. Nous cantonnons à Blesmes, village à flanc de coteau dominant la Marne. Les habitants sont restés dans le pays : ils nous racontent que *la veille, vers 3 heures du matin*, ils ont assisté à la fuite éperdue de l'artillerie boche, qui au risque de se broyer a dévalé au galop les ruelles étroites et en pente du village. (C'est sans doute l'artillerie de la division de cavalerie de la Garde.) Une heure après, les Français arrivaient (1).

Le 3e corps (général Hache) est, comme nous l'avons dit, placé au centre de la 5e armée : il a eu affaire, dans le cours de la journée du 8, au « crochet défensif » de Bülow ayant sa tête d'angle à Montmirail. Nous avons dit aussi par quelle savante manœuvre Montmirail a été débordé par la division Mangin et comment une attaque à la nuit tombante avait bousculé la 13e division allemande dont le chef, von der Borne, avait, « dans l'impossibilité de se rendre compte de la force de cette attaque, ordonné la retraite sur la voie ferrée Montmirail-Artonges ». Bülow a compris soudain le danger qu'il court s'il est pris de flanc sur le plateau de Vauchamps.

Vers minuit, écrit le général von Einem, commandant le VIIe corps, l'ordre du commandement de la IIe armée arrivait, disant de reprendre en arrière la 13e division d'infanterie et le Xe corps de réserve sur la ligne Margny-le Thoult. Ces mouvements furent exécutés le 9 septembre au matin. J'ai vu moi-même les bataillons avancer dans leur nouvelle position. Ils n'avaient pas l'air de troupes battues, mais bien au contraire ils étaient *excessivement frais*. C'est dans cette posi-

(1) Carnet de route du lieutenant G. Hanotaux.

tion que l'ordre de commencer la marche en retraite derrière la Marne nous atteignit à 3 heures de l'après-midi (1). Jusqu'à ce moment, la division ne fut pas attaquée. L'ennemi ne pressait pas.

Cependant, à partir de 3 heures du matin, nos patrouilles étaient entrées dans Montmirail.

Ce fut là sans doute, avec l'événement d'Esternay, l'un des faits décisifs de la bataille de la Marne, puisque l'armée de Bülow se trouvait désormais sans liaison effective avec l'armée de von Kluck. Rejetée définitivement vers l'est, elle était en grand péril si elle s'attardait sur la route n° 51, objectif principal de l'offensive sur le sud.

On peut dire que, à ce moment précis, la 5e armée est victorieuse et par conséquent la bataille gagnée. Joffre le sait si bien, qu'avec sa méthode véritablement géniale de puiser ses réserves dans ses corps combattants et de les reporter ailleurs au fur et à mesure que leur tâche est accomplie sur un point, il donne l'ordre de décrocher, en temps utile, la 37e division (général Comby) pour être embarquée à Esternay à destination de l'armée Maunoury. C'est comme si, dans une course, il prenait le parti de changer de piste pour « couper au court ».

Voici donc le 3e corps affaibli d'une division. Mais la tâche s'est singulièrement allégée devant lui. Les deux divisions Pétain et Mangin, la première à gauche et l'autre à droite, se mettent en mouvement, de Montmirail vers la Marne. Le 7e chasseurs est à Marchais à 7 h. 30. Les deux divisions ont franchi le Petit Morin entre Courbetaux et Vinet. La marche se poursuit sans difficulté en direction de Margny et Verdon. L'ennemi a évacué Verdon à 15 h. 40 et a continué sa retraite vers le Breuil ; direction excellente, puisqu'il est repoussé vers l'est.

Cependant, au delà de Margny, la situation se révèle tout à coup plus délicate. L'artillerie lourde allemande s'est arrêtée sur les hauteurs dominant Margny et, de là, elle prend à partie notre 5e division au débouché de Corrobert. Nous avons le récit du combat, où notre artillerie lourde entre en jeu et prend nettement le dessus sur l'artillerie allemande :

Au sortir de Montmirail, la colonne s'arrête... Vers midi, je reçois l'ordre de me porter en-avant avec mon artillerie lourde sur la route

(1) Cfr. VON FRANÇOIS, *loc. cit.* — Cependant, ceci ne concorde pas avec cette explication du général von der Borne : « *Vers midi*, à notre profond étonnement, arriva l'ordre « Retraite derrière la Marne. » Là, dans mon carnet de route, je vois le mot : « Incroyable ! »

de Corrobert. Je croise le général Rouquerol : comme je lui demande un ordre, il me fait connaître que je suis à la disposition du général Mangin qui se trouve en avant. Je continue ma route et, avant d'arriver à Corrobert, je rencontre le général Mangin.

La marche de la division est arrêtée : une artillerie lourde allemande bat tout le terrain au nord de Corrobert. Le 43e d'artillerie, qui est en batterie dans cette région, n'a pu arriver à la faire taire. Le général me donne la mission suivante : « Battre la route qui part de Verdon vers le nord, par laquelle l'ennemi doit se retirer ; contrebattre l'artillerie lourde allemande qui doit se trouver dans la région nord de Margny ; appuyer l'attaque de notre infanterie sur Margny. Faites vite ! » J'envoie l'ordre aux commandants de groupe de venir me rejoindre et nous partons en reconnaissance. Nous traversons le village et ne pouvons obtenir aucun renseignement sur l'emplacement exact de l'artillerie lourde allemande. Le pays est vallonné et coupé de petits bois qui limitent la vue. En vain nous parcourons au galop les différentes régions où il semblerait possible d'établir des observatoires : impossible de rien voir, ni Verdon, ni Margny. Il ne nous reste qu'un moyen à essayer : déterminer nos éléments de tir en nous servant de la carte et de la boussole ; envoyer des lieutenants observateurs avec les troupes d'infanterie qui montent vers Margny : ils nous renseigneront. De l'étude que j'ai faite du terrain quand, quelques jours auparavant, j'ai passé, au cours de la retraite, par Margny, il résulte pour moi que l'artillerie lourde allemande doit être au nord de Margny, vers la Haute-Foy, et je trace, dans cette direction, un carré de 600 mètres que le groupe de 120 doit prendre sous son feu. Les groupes sont répartis avec cet objectif. Le feu est ouvert, les servants y vont de bon cœur, ayant mis la veste bas... Bientôt l'artillerie allemande cesse son tir. Nous recevons des renseignements de nos lieutenants observateurs. Changement d'objectif : battre Margny ; il est convenu que le tir cessera à 16 heures : à cette heure-là, notre infanterie donnera l'assaut. A 17 heures, on annonce que Margny et Verdon sont pris.

Je me porte en avant sur la route de Verdon pour obtenir de nouveaux renseignements. J'apprends en chemin qu'une forte colonne allemande sort du Breuil vers Igny-le-Jard. L'artillerie lourde et le 43e se portent en avant pour le prendre sous son feu... A Verdon, je vois le général Mangin qui m'exprime toute sa satisfaction pour les résultats obtenus... Nous arrivons aux Combes. Le succès se confirme, 300 ou 400 tués ou blessés, 2 000 fusils pris. — « *Le général Mangin :* On dit que vous avez dépensé beaucoup de munitions. Combien avez-vous tiré de coups? — *Moi :* Le groupe qui tirait sur Margny a employé 17 coups par pièce, celui de Verdon 35 coups, soit 600 coups environ pour les deux groupes. — *Le général :* C'est très peu si on compare aux dépenses de l'artillerie de campagne. »

C'est ainsi que sauta, à Margny, l'extrémité même de la droite de Bülow. Entre Margny abandonné par la droite de la IIe armée et Crouy-sur-Ourcq que traverse en retraite la gauche de la Ire armée, *il y a* 48 *à* 50 *kilomètres* !

Le stationnement du 3e corps, le 9 au soir, a lieu à l'Échelle-le-

Franc, Vauchamps, Verdon, Romandie, Courbehaut, Corrobert. Toute la région de Montmirail accueille les soldats du 3e corps comme des libérateurs. Les glorieux souvenirs de la campagne de 1814 revivaient, cent ans après, dans les cœurs.

Le 1er *corps* (général Deligny) avait, d'abord, reçu l'ordre de filer droit sur le Breuil. Sans doute, on espérait couper ainsi la retraite de l'ennemi. Mais il semble que Bülow, quel que fût son affolement, ait compris qu'il ne pouvait pas accomplir sa retraite sur Épernay par une marche de flanc en présence de l'ennemi sans s'abriter par une contre-offensive locale. De même que von Kluck attaquait à Nanteuil-le-Haudouin pour consolider son pivot à droite, de même von Bülow réattaquait sur Soisy-aux-Bois pour consolider son pivot à gauche. Il profitait de la situation assez favorable qu'il s'était créée, la veille au soir, en se maintenant à proximité de Mondement et sur les marais de Saint-Gond.

Ces dispositions de l'ennemi, peu à peu découvertes, sont la cause de modifications dans la marche du 1er corps. Ainsi va s'expliquer la manœuvre respective de la retraite dans la région des marais de Saint-Gond. On peut dire que, de part et d'autre, les deux armées, reculant ou avançant par un mouvement oblique, se cherchent *par le flanc*.

Les ordres étaient donnés d'abord au 1er corps d'avoir à se porter en trois colonnes sur le Surmelin. Mais les avant-gardes mises en route dès le début de la matinée se butent, vers 9 heures, à une organisation défensive préparée par le Xe corps de réserve sur le ru de Margny.

Un peu plus tard arrive la nouvelle, beaucoup plus grave encore, que la 9e armée est vigoureusement contre-attaquée sur la route no 51. C'est le système de décrochement de von Bülow qui entre en exécution. Que faut-il faire? Que fait l'ennemi? Cède-t-il ou résiste-t-il? S'agit-il d'un « traquenard »? On comprend l'embarras.

Dans le doute, le 1er corps reçoit l'ordre de s'installer sur la ligne du ru de Margny en se tenant prêt soit à poursuivre sur le Breuil, soit à agir vers l'est pour dégager la 9e armée. Pour le même motif, la 19e division, appartenant au 10e corps, a été mise provisoirement sous les ordres du général Deligny, et ne doit pas dépasser Fromentières.

Durant tout le milieu de la journée, le 10e corps et la gauche de la 9e armée résistent, non sans de lourdes pertes, à la contre-offensive allemande. Mais, vers 13 heures, au moment même où l'ennemi va déguerpir, on sent le besoin d'intervenir par une force venant

de l'ouest, c'est-à-dire du *massif*, pour fixer un succès qui hésite encore vers la *plaine*. C'est l'heure de recourir au 1er corps. Franchet d'Esperey, qui est venu à Vauchamps, a ordonné au général Deligny, à 10 h. 30, de pousser le maximum de forces sur Champaubert pour prendre de flanc le Xe corps allemand qui s'accroche à la route no 51.

En conséquence, la 19e division est aiguillée en direction générale Bannay-Baye. La 2e division est chargée d'immobiliser sur Bièvre et Fontaine l'ennemi qui tient toujours les hauteurs de Margny et qui peut descendre de là sur le flanc de la 19e division engagée dans le combat. Enfin la 1re division combinera ses efforts avec ceux de la division Mangin pour enlever les hauteurs de Margny.

Le fait est, qu'en raison de la situation de la 9e armée, la marche du 1er corps vers le nord est arrêtée, puis portée en direction sud-est pour être de là transformée en offensive et prendre de flanc le Xe corps, la 14e division (du VIIe corps) et la Garde, de l'armée von Bülow. Tels sont les ordres de 15 h. 10.

Mais il faut du temps pour retourner les formations d'un corps en marche. Un certain retard se produit ; or, si l'ennemi menaçait de contre-attaquer du haut des collines de Margny, le 1er corps serait pris entre deux feux. Il y a un moment de grande anxiété. L'artillerie de la 19e division tire en direction de l'est (c'est-à-dire sur le Xe corps de réserve) du haut du bois de Thoult ; l'artillerie du corps d'armée tire à toute volée de la route de Vauchamps dans la même direction ; ainsi protégée, la 19e division progresse.

A 17 h. 30, Foch fait savoir que la 9e armée a ordre de reprendre l'offensive sur tout le front. Le 1er corps devra accompagner ce mouvement général. Si les choses sont bien exécutées, l'ennemi sera pris entre deux feux. Le sort de la route no 51, disputée depuis quatre jours entiers, va se décider par cette belle manœuvre en rassemblement. Voyons donc le mouvement du 1er corps dans son ensemble :

Une brigade attaque à la Marlière ; une autre à la Roquetterie (route de Vauchamps à Champaubert) ; une autre de la Roquetterie à Fontaine-au-Brou.

La 2e division est aiguillée sur croupe 232 et Bièvre (près la Chapelle-sur-Orbais) avec ordre d'occuper coûte que coûte pour couvrir le flanc de la 19e division qui procède à l'attaque décisive au sud.

A 18 heures et demie, la 1re et la 2e division sont maîtresses du

ru de Margny, leurs éléments de droite marchent sur Bièvre. Les troupes bivouaquent en plein champ de bataille : la 1re division sur la route de Vauchamps à Orbais ; la 2e à l'est de cette route, et la 19e division aux abords de Champaubert.

C'est dans la manœuvre du 10e *corps* que nous allons voir s'affirmer cette maîtrise du champ de bataille qui fixa, à la dernière minute, la victoire dans le camp français, alors que, sur tant de points, elle semblait hésiter encore. Heureuse fortune — fortune méritée — pour le général Joffre d'avoir eu, par son choix de la dernière minute, en ce point critique et à cette heure décisive, des lieutenants tels que Franchet d'Esperey et Foch. Une grande part du succès final leur appartient.

Mais, pour mettre ces événements en pleine lumière, il faut considérer maintenant le rôle du 10e corps dans ses rapports avec la 9e armée et, pour cela, exposer la situation d'ensemble de cette armée dans la journée critique du 9 septembre.

Pour la 5e armée, son œuvre dans la journée du 9 est magnifique : c'est un vaste hémicycle de terrain dégagé et réunissant les deux batailles, celle de l'ouest et celle de l'est, celle du *massif* et celle de la *plaine*.

Tel est le résultat de la manœuvre, si fortement combinée par le chef et si finement exécutée par les lieutenants ; résultat où domine de notre côté *l'art des liaisons*, tandis qu'il est si lourdement négligé du côté allemand. C'est une habile exploitation de la « fissure ». C'est une entrée hardie, alors que d'autres hésitent. C'est une supériorité de décision et de vue incontestable chez les généraux français.

L'ennemi est en fuite et cède partout devant des « mouvements », quelles que soient ses velléités de résistance.

Nous allons voir comment, par ces mêmes « mouvements », la route n° 51 et, par conséquent, la gauche de la 9e armée, va se trouver entièrement dégagée.

CHAPITRE V

LA CRISE SUPRÊME AUX MARAIS DE SAINT-GOND
(9 septembre.)

Le plan des Allemands, le 9, contre la 9e armée. — Fin de la bataille des marais de Saint-Gond, le 9 septembre. — La manœuvre de Foch contre la poche de Fère, le 9. — Les Allemands attaquent et sont contre-attaqués à Mondement. — Le 9e corps enlève Fère-Champenoise. — Le 11e corps et la 9e division de cavalerie à la trouée de Mailly. — La victoire des marais de Saint-Gond.

Cette journée du 9 aux marais de Saint-Gond est pleine d'obscurité et les récits que l'on en a faits s'en ressentent. Il était extrêmement difficile aux chefs locaux de se rendre compte des résolutions prises dans le camp adverse, où l'on combinait à la fois la retraite et l'attaque à fond.

Il y avait dans ce qui se produisait chez l'ennemi une sorte de contradiction, puisqu'il paraissait se retirer à l'ouest tandis qu'il continuait à attaquer à l'est. On pouvait donc se demander si l'on n'était pas en présence d'un simulacre, sinon d'un « traquenard ». Ajoutez, pour compliquer encore une situation si anxieuse, la fatigue des troupes après cinq jours de combats qui n'avaient été qu'un long et sanglant piétinement sur place ; ajoutez la quasi-impossibilité du ravitaillement, la consommation inquiétante des munitions, l'énervement des projets conçus et inopérants, l'alternative des espérances et des déceptions, et enfin cette vie putride parmi des marais à demi desséchés, des plaines d'une blancheur éblouissante, la piqûre des moustiques, ces maux grands et petits supportés avec une ténacité héroïque, mais dont il semblait que l'on ne voyait pas la fin.

A la guerre surtout, c'est le dernier quart d'heure qui décide. Le général Foch le criait à tout son entourage ; il tenait son armée à bout de bras, à force de confiance raisonnée et d'autorité clairvoyante. Tout de même, les heures paraissaient longues et voilà que, au moment où on annonçait, de partout, la victoire des armées

françaises et la retraite de l'ennemi, ici, il continuait à attaquer et à avancer !

Nous avons dit les péripéties de la journée du 8 à la 9e armée. A la tombée du jour, une lueur d'espoir était apparue. A la route no 51, l'ennemi avait renoncé à ses attaques sur la côte de Mondement-Montgivroux, et ses troupes avaient été ramenées légèrement en arrière, alors que le cours de l'après-midi leur avait été si favorable. A droite, c'est-à-dire dans la région de Fère-Champenoise, l'attaque montée par le général Foch, sous les ordres du général Dubois, avait obtenu un réel succès : l'ennemi était contenu au sud de Fère et l'offensive de flanc avait dégagé la région des Sommes et sérieusement menacé les communications de l'ennemi.

On avait donc repris courage ; mais on n'en restait pas moins haletant et inquiet du lendemain, quand la lourde nuit du 8 au 9 septembre s'était abattue sur des régiments éreintés et décimés.

Le commandant de la 9e armée ne s'endormit pas. Ramassant dans son esprit l'ensemble de la situation, il comprit que ses propres ressources étaient maintenant insuffisantes pour obtenir le succès particulier destiné à se fondre dans la victoire générale. Il avait donc un double devoir : d'abord tenir et, en même temps, appeler à lui toutes les forces dont pourrait disposer en sa faveur le haut commandement, afin de réaliser le dessein qu'il avait formulé au général Joffre le 8 au soir : « J'attaque demain. »

Ses télégrammes et ses ordres libellés pendant la nuit avaient eu ce double objet :

D'abord sa propre armée : Les corps de la 9e armée doivent s'organiser le plus fortement possible sur les positions qu'ils occupent. Le 11e corps, en particulier, s'établira solidement, ainsi que le 9e corps autour de Fère-Champenoise, la 18e division autour d'Œuvy. La division marocaine tiendra la côte de Mondement-Montgivroux et la gardera coûte que coûte.

Ensuite le grand quartier général : On lui demande des renforts urgents. Ces renforts sont en route ; ils prendront position à sa gauche et à sa droite. A gauche : ordre a été donné à la 5e armée de mettre à la disposition de la 9e armée le 10e corps, qui coopérera avec celle-ci comme il l'a fait dans la journée du 8. Le général Foch demande donc au général Franchet d'Esperey de faire relever par le 10e corps et la 51e division de réserve la 42e division (Grossetti), dont il se réserve de disposer pour sa manœuvre sur Fère.

A droite : la 6e division de cavalerie venant de Lorraine débarquera vers Brienne au cours de la journée et elle formera, avec la

9e division de cavalerie, un corps de cavalerie aux ordres du commandant de la 9e armée.

Voici donc que la 9e armée se reconstitue et doit être prête à recevoir de nouveau le choc de l'ennemi s'il se produit le 9 au matin.

Considérons dans son ensemble le front que forme cette armée : le 10e corps prend à sa charge la route nº 51 ; la 42e division quitte la route nº 51 où elle a tant et si bien travaillé, pour s'acheminer sur Linthes et Pleurs où elle va servir au dessein du général Foch. Le 9e corps et le 11e corps sont jetés en écharpe, à travers la ligne des marais de Saint-Gond et la ligne des Sommes. Ils bloquent étroitement Fère-Champenoise. « *Le clou de la journée* de demain, écrit Foch le 8 à 22 heures, va être de déboucher par Fère-Champenoise. Par conséquent, reporter dans cette direction les forces disponibles et *toute l'activité.* » Plus loin, à travers la trouée de Mailly, la 60e division de réserve appuyée par les deux divisions de cavalerie s'oppose à tout progrès nouveau de l'ennemi tout en se préparant à prendre la poursuite, s'il fléchit.

Ajoutons que la 9e armée est calée à gauche et à droite par les deux armées voisines. La 5e armée ne se contente pas de lui avoir cédé son 10e corps et l'une de ses divisions de réserve : elle prépare la belle manœuvre de flanc du 1er corps sur les hauteurs de Bièvre et sur Champaubert et Baye que nous avons décrite ci-dessus. De l'autre côté, Langle de Cary, après les beaux combats que nous allons bientôt raconter, est prêt à donner son effort suprême. Ainsi, une concentration se fait autour de la haute figure de Foch. L'ennemi sera chassé des marais de Saint-Gond ou il y périra.

Le plan des Allemands le 9, contre la 9e armée.

Mais quelle est, au juste, la disposition des esprits dans les deux armées ennemies opposées à Foch, l'armée Bülow et l'armée von Hausen, dans cette journée du 9? Qu'allait-on faire? Qu'espérait-on encore?

Ce que Foch ne pouvait que conjecturer, nous le connaissons, maintenant, d'après les révélations des deux chefs allemands qui eurent à prendre parti et à accepter, dès lors, la défaite.

Comme nous l'avons dit, Bülow voit, dès le 9 au matin, que la retraite s'impose ; mais, soit dessein de dissimuler le plus longtemps possible son projet à l'adversaire, soit difficulté de se décrocher sans précipiter ses troupes dans la panique, il donne l'ordre

d'attaquer dans la matinée du 9, sur son centre, c'est-à-dire aux marais de Saint-Gond, et sur sa gauche, c'est-à-dire sur la route nº 77.

Bien que la résolution de ramener en arrière la IIe armée fût prise dès le 9 au matin, écrit-il, l'avance victorieuse de l'offensive du centre et de l'aile gauche de la IIe armée fut encore continuée, d'abord *et de toutes nos forces;* lorsque l'ennemi fut repoussé partout, la IIe armée procéda, *dans l'après-midi du 9 septembre*, au mouvement en arrière en commençant par l'aile gauche.

C'est cette disposition qui donne, à la journée du 9, ce caractère si singulièrement tourmenté et troublé que nous allons voir se traduire dans le camp français.

Dans le camp allemand, entre le lieutenant-colonel Hentsch et Bülow, toutes les mesures sont prises avant midi pour la retraite, une fois que le coup de boutoir sera asséné. Le quartier général de von Bülow est transporté de Montmort à Épernay en passant par Moussy. « Le grand quartier général en fut alors avisé », dit en propres termes von Bülow, ce qui tend à prouver que ce général agissait de son initiative propre. Et il ajoute : « Le décrochement se fit sans aucune difficulté. » Une forte artillerie et les arrière-gardes furent échelonnées de manière à couvrir la retraite et à garder les contacts avec l'ennemi jusqu'à l'entrée de la nuit. La nuit tombée, elles avaient l'ordre de quitter le terrain le plus rapidement possible, en se dissimulant à la faveur de l'obscurité. A une heure de l'après-midi, le corps de la Garde devait se mettre en mouvement par la route de Fère-Champenoise, Vertus, Avize, Athis et Tours-sur-Marne, et les trois divisions saxonnes (32e, 23e de réserve et 24e de réserve) du général Kirchbach, par l'est de cette route. Quant au Xe corps et à la 14e division d'infanterie qui combattent sur la route nº 51, ils ne commenceront leur mouvement de retraite qu'à 2 heures de l'après-midi.

Bülow, qui paraît très fier de cette marche (on triomphe comme on peut), vante le bon ordre qui y présida :

Avec les premières troupes, dit-il, on atteignit environ la ligne de Mareuil-en-Brie-Vertus. Toutes les colonnes et le train franchirent la Marne avant la fin de la journée du 9 septembre. L'ennemi ne donna pas une poursuite sérieuse au centre et à l'aile gauche. C'est seulement sur la 13e division d'infanterie qu'il fit (il s'agit des combats de Margny) quelque pression, mais sans succès. Les contacts ne furent guère repris que dans la journée du 10 septembre.

A la IIIe armée (von Hausen), on était dans une ignorance à peu près complète de ce qui se passait à la droite de la grande

armée allemande. Von Kluck et von Bülow gardaient pour eux le secret de leur retraite ; quant au grand quartier général, il cherchait toujours la formule de sa défaite et ne la trouvant pas, il gardait le silence. Von Hausen n'était renseigné que par les vagues radios qu'il déchiffrait au passage. Fier de sa fameuse manœuvre du 8 au matin, il se disait et se croyait toujours vainqueur (1).

La veille au soir, 8 septembre, écrit Kircheisen, le lieutenant-colonel Hentsch, qui faisait la tournée des différents commandements, était venu à la IIIe armée. On donnait l'ordre de continuer l'offensive si heureusement commencée. Quand on le mit au courant, il se montra très satisfait et ajouta à la dépêche ces propres paroles : « Situation et disposition d'esprit, à la IIIe armée, entièrement favorables. »

Puisqu'il en était ainsi et que, d'autre part, la situation était également satisfaisante à la Ire armée, il faut donc conclure que c'est l'état des choses à la IIe armée qui seul a pu déterminer Hentsch à inviter von Kluck à la retraite... Nous voici donc arrivés au nœud du drame et à ce point décisif qui demande encore certains éclaircissements : est-ce le général von Bülow, ou bien est-ce son chef d'état-major (mort depuis), le général von Lauenstein, ou bien est-ce le lieutenant-colonel Hentsch (également décédé) qui prononça la parole décisive et qui, croyant la partie perdue, fut d'avis qu'il n'y avait plus qu'à rompre la bataille? Ou bien encore la décision vint-elle du chef du grand état-major général qui, justement, dans cette journée, avait reçu messages de malheur sur messages de malheur venant de Galicie?

Les documents ne nous éclairent pas sur ce point. Ceux qui sont dans le secret des dieux savent que le colonel-général von Moltke, en voyant l'échec de ses plans, eut une grande crise nerveuse et s'effondra moralement.

Puisque lui aussi compte parmi les morts de la Grande Guerre, il ne reste plus que le chef du bureau des opérations, le général von Tappen, qui pourrait nous expliquer pourquoi — pour ce motif unique qu'une armée était fortement malmenée par l'ennemi — toutes les autres armées allemandes de l'ouest durent être ramenées en arrière. C'est ce qui permit à nos adversaires, restés maîtres du champ de bataille, de célébrer une grande victoire. Sans aucun doute, à la Ire armée aussi bien qu'à la IIIe et aux autres armées voisines, les choses étaient dans un état tel que l'on eût pu compter sur une heureuse issue de la bataille (2).

(1) Colonel-général VON HAUSEN, *Souvenirs de la campagne de la Marne en 1914*, précédés d'une étude critique par Frédéric M. Kircheisen.

(2) Tel est le récit de Kircheisen. Et voici précisément la réponse de von Tappen : « Le 8 septembre, la situation de la IIe armée est critique. Le général von Moltke envoya un officier de son état-major (Hentsch) aux quartiers généraux des armées de droite avec mission de s'orienter sur la situation des armées et, *dans le cas où des mouvements de retraite auraient été ordonnés par les commandants d'armée*, d'agir pour que l'arrêt simultané des armées soit combiné entre elles. Dans ce cas, la question se posait, pour la Ire armée, de se diriger sur Soissons. Cet envoi fut précédé d'un exposé de la situation générale d'où il ressortait

Il ne s'agit pas de discuter le point de vue de von Hausen accusant spécialement son voisin von Bülow. Chef particulier, ignorant de la situation générale, empruntant son récit à celui de von Kluck non moins partial et intéressé, il ne peut avoir une vue complète des choses ; visiblement, il n'a pas même pris la peine de s'instruire du véritable sens des opérations et de la situation exacte de part et d'autre, depuis Amiens jusqu'à Lunéville. Il plaide sa cause, sa propre cause, en l'isolant. Mais ce qui importe, c'est de voir, dans son récit, comment la décision de battre en retraite arrive jusqu'aux quartiers généraux et comment elle est

qu'il s'agissait de persévérer et de *mettre obstacle à tout mouvement de retraite.*

« Cet officier *n'a jamais eu qualité* pour approuver ou ordonner de la part du grand quartier des mouvements de retraite des armées ; il n'aurait pu, du reste, recevoir de pareils pouvoirs. Le grand quartier n'a jamais ordonné un mouvement de retraite qui ne fût fixé formellement. L'officier envoyé a, du reste, nié plus tard avoir donné un tel ordre de la part du quartier général à aucun commandant d'armée. *Quand il arriva au quartier général de la Ire armée, les ordres de retraite étaient déjà donnés par le commandant de cette armée.* (Toute la question est là : c'est von Kluck qui a été battu le premier et c'est ce qui résulte comme on l'a vu, de notre propre enquête. (p. 29.) Le commandant de la Ire armée présente les faits d'une façon différente. Les événements qui se sont passés au quartier général de la Ire armée n'ont pas été éclaircis à l'époque et ne le seront jamais en raison de la mort de l'officier dont il s'agit.

« Le commandant de la IIe armée n'a jamais nié avoir donné lui-même l'ordre de retraite de sa droite, en raison des événements. A cette époque, le grand quartier n'était pas en situation d'intervenir d'aucune façon. La bataille était en cours ; les réserves du grand quartier général étaient, il est vrai, en route, mais non en place. Une intervention dans les événements du combat aurait été précipitée ; elle ne pouvait avoir lieu qu'en connaissance de la situation de l'ensemble... »

Il est intéressant de rapprocher de ces affirmations la lettre de *Tirpitz* qui donne l'état d'esprit du grand quartier général à ce moment : « Ici, on est toujours dans un grand souci ; *on dit que la Ire armée a voulu avoir sa propre victoire et n'a pas pensé suffisamment à la situation de l'ensemble.* » (C'est donc encore la responsabilité de von Kluck qui est en cause.)

Von Tappen ajoute, qu'aujourd'hui, avec les enseignements de la guerre de tranchées, le trou de 15 kilomètres entre les deux armées aurait pu, à son avis, être bouché. La nouvelle du repli de la IIe armée et de la poursuite de l'ennemi *n'arrive à Luxembourg que le* 9 *à midi.* On prépare les ordres en vue d'une retraite éventuelle ; mais on ne les envoie pas (preuve de ce que nous avons dit au sujet des hésitations du grand quartier général) et, le soir, le grand quartier général n'a pas mis en question l'idée d'une retraite générale : bien plus, les IVe et Ve armées et, si possible, la IIIe doivent agir offensivement. Dans cette situation tendue aux deux flancs, le vainqueur serait le plus tenace. Hentsch arrive à Luxembourg le 10 à midi ; c'est, dit-il, le rappel du *IXe corps qui a causé le trou entre les deux armées* et nécessité la retraite (donc responsabilité de von Kluck). Avant de prendre, d'après ce rapport, des décisions vitales, Moltke veut se rendre compte personnellement de la situation ; il part le 11 de bon matin et visite les Ve, IVe et IIIe armées. *Il donne l'ordre de retraite générale du quartier général de la IIIe armée à Suippes.* Il voit ensuite Bülow à Reims, et ne fait que confirmer ses décisions. *Il rentre malade à Luxembourg. Dès le* 13, *Stein le remplace* et, le lendemain, Falkenhayn prend la direction des opérations.

interprétée par eux. Ils ne reçoivent ni un ordre général, ni une directive quelconque ; des bruits se répandent, des radios sont surpris, des replis locaux sont constatés : un lieutenant-colonel va d'armée en armée « muni de pleins pouvoirs » ! Et la chose est décidée ! Ou plutôt, tout le monde s'abrite derrière une décision *qui n'a même pas été formulée par écrit...* Et voilà ce fameux haut commandement allemand, auquel un peuple entier a confié sa destinée et par la volonté duquel des centaines de milliers de vies ont été sacrifiées !

Von Hausen donne naturellement la situation comme excellente à sa propre armée, le 8 au soir. Il ne tient aucun compte du succès de la contre-attaque de Foch sur Fère-Champenoise : c'est à peine s'il fait allusion au rappel, par Bülow, de la 2e division de la Garde qui découvre sa propre aile droite et à la retraite du VIIIe corps qui découvre son aile gauche ; et il montre son armée reprenant l'offensive le 9 dans la matinée jusqu'à cette heure fatale de 1 h. 20 de l'après-midi où son quartier général reçoit, à Châlons, « aussi inopinément que mal à propos », le télégramme sans fil ainsi conçu : *La IIe armée commencera la marche en arrière droite Damery.*

Kircheisen ajoute seulement qu'on prit aussitôt, à la IIIe armée, les dispositions pour la retraite, non sans glisser cependant ces quelques mots qui indiquent tout ce qu'il a sur le cœur :

C'était la fin. Bien que la situation fût excellente sur le front, il fallait tenir compte de cet ordre. C'est le cœur gros que le chef de la IIIe armée, *qui depuis quelques jours était très malade du typhus*, donna également l'ordre de la retraite. La IIIe armée, jusqu'alors victorieuse, commença sa marche sur les positions indiquées par le grand quartier général. *L'état-major allemand n'a malheureusement, plus tard, rien fait pour s'opposer à la légende qui s'est formée peu à peu, disant que c'était la faute de l'armée saxonne et de son excellent chef si nous avions perdu la bataille de la Marne.*

Cette légende se répandit, en effet, de telle sorte que l'on attribua à l'empereur Guillaume ce propos : « Ce pauvre von Hausen, il ne lui reste plus qu'à se faire sauter la cervelle. »

Fin de la bataille des marais de Saint-Gond, le 9 septembre.

L'état d'esprit dans les hauts commandements allemands étant, maintenant, mis au clair, nous n'avons qu'à suivre sur le terrain l'application de ces étranges et vacillantes volontés pendant la journée du 9.

Cette journée prend, naturellement, un caractère très différent, selon qu'il s'agit de Bülow ou de von Hausen. Bülow sait, dès le matin, qu'il se bat pour la retraite, tandis que von Hausen, n'ayant guère reçu que des radios obscurs dans la matinée, y va bon jeu, bon argent jusqu'à 1 h. 20. Les faits se subordonnent à ces dispositions si différentes de chacun des deux chefs.

L'armée Bülow, ayant perdu Montmirail et décidée à se replier

LA CRISE SUPRÊME AUX MARAIS DE SAINT-GOND
(9 septembre — 5 heures.)

vers Champaubert et Épernay, est toujours sur la route 51 le 9 au matin. Elle conserve aussi une position assez forte aux marais de Saint-Gond. Comment va-t-elle se décrocher?

Nous avons dit d'autre part, que le haut commandement français entend se servir de son succès sur *le massif* pour dégager *la plaine.* Il emploie à cet effet, des deux corps de droite de la 5e armée, le 1er corps (général Deligny) et le 10e corps (général Defforges) qui, tous deux, ont reçu l'ordre de venir en aide à l'armée du général Foch. Nous avons vu le 1er corps exécutant cet ordre et, après un mouvement vers le sud-est autour du ru de Margny, collaborant,

par une attaque de flanc sur l'armée Bülow, à l'offensive de la 9e armée par la route no 51. C'est ainsi que le *massif* commence à tomber sur la *plaine*.

Au même moment, le 10e corps (général Defforges), qui opère à droite du 1er corps et rattaché en partie au 1er corps, en partie à la 9e armée, participe *a fortiori* à ce même mouvement. Ainsi, Foch, solidement appuyé et consolidé, commence la journée du 9 à sa gauche en tenant tête, d'abord, à la droite de l'armée Bülow et en la refoulant ensuite.

Suivons donc les combats de la route 51, tels qu'ils sont livrés par le 10e corps et par les forces qui lui sont jointes. En deux mots, de ce côté, la manœuvre du général Foch, tendant à dégager la route 51, se traduit par l'ordre donné à la 42e *division* (général Grossetti) de faire *un vigoureux à droite* en arrière de la division marocaine et de se porter sur le front Linthes-Pleurs. C'est la manœuvre de la veille qui recommence, c'est-à-dire que Foch se prépare à donner un coup de pointe de gauche à droite à travers les marais de Saint-Gond pour crever la poche que fait l'offensive ennemie dans la région de Fère-Champenoise. C'est « le clou de la journée ». Nous y reviendrons. En réalité, la 51e division de réserve seule relèvera la 42e division ; car le 10e corps reste très occupé sur la route no 51.

Mais, au même moment, Bülow, pour se décrocher, ordonne, comme nous l'avons vu, à ses corps de droite, Xe corps et 14e division (celle-ci au sud d'Étoges), d'attaquer avec toutes leurs forces sur la route no 51 ; de telle sorte que l'on peut croire, dans le camp français, que rien n'est fini et que tout recommence : d'autant plus qu'une canonnade extrêmement violente retentit sur tout le front et rend le terrain, autour de la route 51, pour ainsi dire inabordable jusqu'à une heure avancée de la journée.

Malgré tout, le 10e corps, aidé par la savante manœuvre du 1er corps, n'en accomplit pas moins entièrement la mission qui lui a été confiée. Dès la première heure de la matinée, le général Defforges, laissant la 19e division à la disposition du 1er corps, donne l'ordre à sa 20e division et à la 51e division de réserve de pousser, aussi vite que possible, une vigoureuse offensive sur le front Bannay-Baye : on franchit les Grandes-Garennes et le défilé de Soizy-aux-Bois est dégagé. La 20e division déboucherait du front le Thoult et Corfélix à 5 heures et demie et attaquerait aussitôt sur l'axe Bannay-Champaubert ; la 51e division déboucherait ensuite, à 7 heures, au nord des Grandes-Garennes (Corfélix, Soizy-aux-Bois), pour attaquer sur l'axe le Reclus-Baye. Pour plus

de sûreté, on organise définitivement le plateau de Charleville.

Au moment où cette offensive se développe autour du plateau de la Pommerose, l'ennemi, par une canonnade intense, arrête le 2e d'infanterie (mort du colonel Poncet de Noailles, commandant le 47e d'infanterie) ; en même temps, une fusillade nourrie part de la ferme de Belin et du bois à l'est de le Thoult. Ces feux combinés empêchent la 40e brigade de déboucher sur le Thoult et Bannay.

Cependant, le 1er corps, comme nous l'avons dit, progressait à gauche sans difficultés. La 19e division qui lui est rattachée a traversé le Petit Morin et a trouvé la rive nord évacuée par l'ennemi à l'ouest de le Thoult. Il est 11 h. 30 ; il faut en finir avec une résistance qui commence à paraître moins sûre d'elle-même. Le général commandant la 20e division (général Rogerie) donne l'ordre à la 40e brigade de franchir le Petit Morin à le Thoult, et de se rabattre sur l'aile droite de l'ennemi par les Petites-Censes et Bannay : c'est le mouvement identique à celui que prononce à sa gauche le 1er corps. La 39e brigade contiendra l'ennemi à Corfélix et le reste des troupes débouchera sur les Petites-Censes, tandis que l'artillerie divisionnaire, s'installant au nord du Petit Morin, prendra le Xe corps allemand d'enfilade dans la direction de Baye et Champaubert. Un dur combat d'artillerie s'engage avec les dernières batteries ennemies couvrant la retraite et tirant à la volée.

Enfin, à partir de 18 heures, le Xe corps allemand (von Emmich) fléchit sur tout le front du 10e corps français. Les Culots et Corfélix sont franchis par la 39e brigade. A la 40e brigade, le 2e régiment, après avoir passé le Petit Morin, gravit les pentes nord en formation échelonnée, la droite en avant. La 19e division a jeté son artillerie entre Vauchamp et Fontaine-au-Brou. C'est donc le terrain ouvert et la 20e division débouche à son tour sur les Petites Censes et Bannay.

Voilà que Champaubert devient le nouvel objectif. A partir de ce moment, on constate partout la retraite de l'ennemi. Le 2e et le 47e pénètrent dans Bannay à 18 heures et demie. La 19e division, s'étant rabattue à l'est par le bois de le Thoult, tient sous son feu la route de Champaubert. On ramasse des arrière-gardes et les épaves de la retraite ennemie : matériel, blessés, prisonniers capturés en grand nombre, tout indique que cette retraite a été singulièrement précipitée.

De même, malgré la violente attaque de Bülow sur la route 51 dans la matinée, vers Saint-Prix et Oyes, la 51e division de réserve, substituée à la 42e division, a progressé pendant toute la journée et a fini par s'emparer de Baye à la tombée du jour. Champaubert est

donc entouré de partout. La manœuvre de liaison du *massif* à la *plaine* a pleinement réussi : la IIe armée allemande, menacée sur son flanc droit, a cédé sur l'objectif principal de la bataille, la route 51 ; elle est battue, et ce qu'elle sauve ce ne sont plus, de l'aveu de son chef, Bülow, que les débris et la ruine d'une armée.

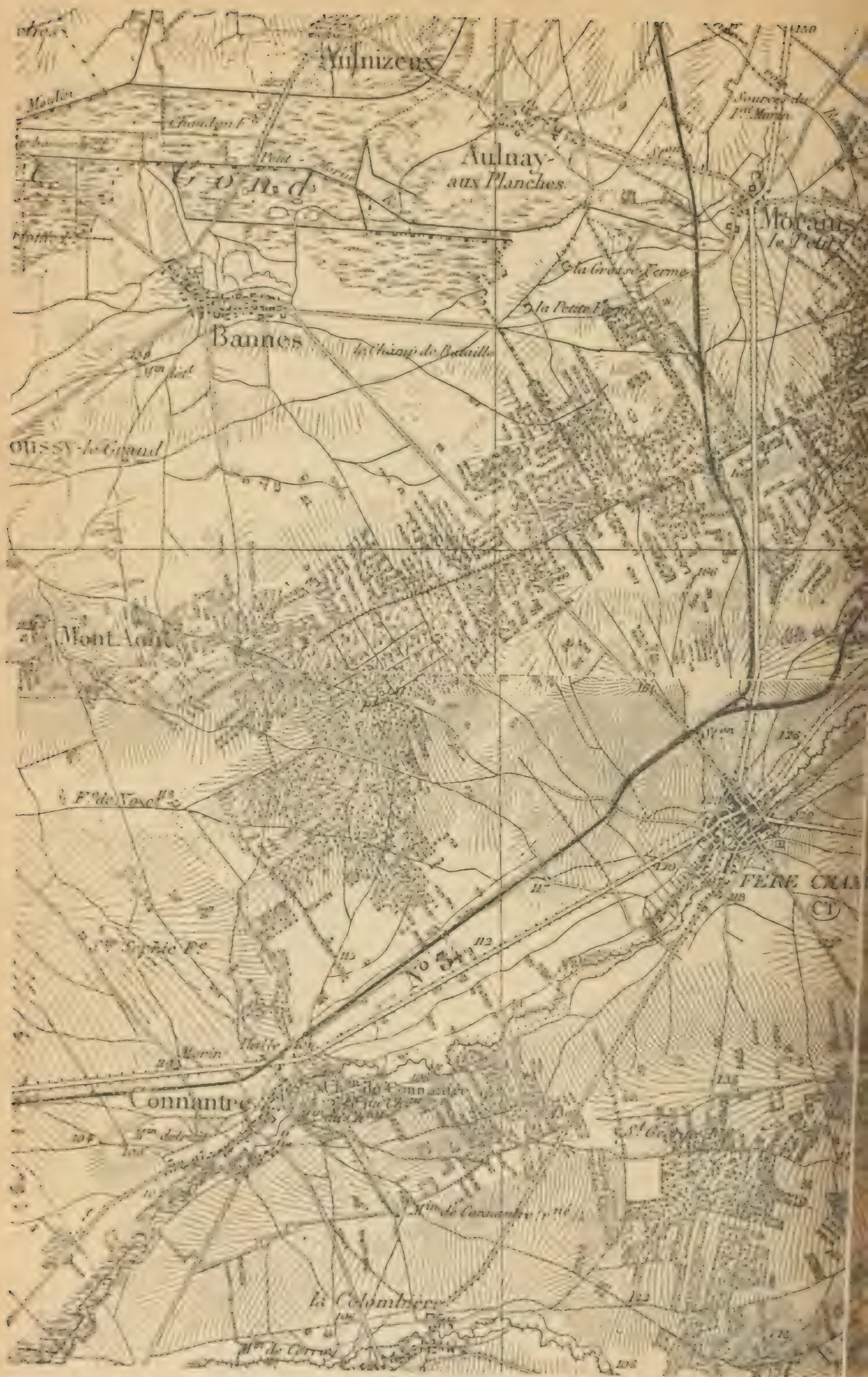
Le général Foch suit avec une attention extrême ce qui se passe à sa gauche, à la route 51. Il sait que l'ennemi est battu précisément à la jonction de son armée et de la 5e armée, et pourtant, il le trouve toujours devant lui. Il faut encore demander un effort à des troupes épuisées ; on ne réalisera le succès final qu'à force de ténacité et par un incomparable esprit de sacrifice. Heures terribles qui trempèrent, une fois pour toutes, l'âme des soldats, des chefs et du pays !

Le plan de Foch, pour cette minute suprême, est de pousser toute son armée d'ouest en est pour enfoncer la poche qu'a faite, la veille, dans son front, la IIIe armée allemande au sud de Fère-Champenoise. C'est pourquoi il prescrit au 10e corps, comme nous venons de le dire, d'attaquer au nord des marais de Saint-Gond, à la 51e division de réserve de prendre à partie le front Saint-Prix-Baye, cependant que la 42e division, ainsi dégagée, devra, pour 13 h. 45, attaquer, en partant de Pleurs-Linthes, l'éperon qui, de Linthes, se dirige vers Connantre. En même temps, le 9e corps (général Dubois) marchera en force vers Fère-Morains-le-Petit, et le 11e corps, fonçant au sud d'Œuvy, poussera face à l'est. A l'extrémité orientale, la 6e division de cavalerie débarquée vers Brienne, et formant avec la 9e division de cavalerie un nouveau corps, fera pression sur l'ennemi face au nord et l'encerclera dans la région au sud de Fère.

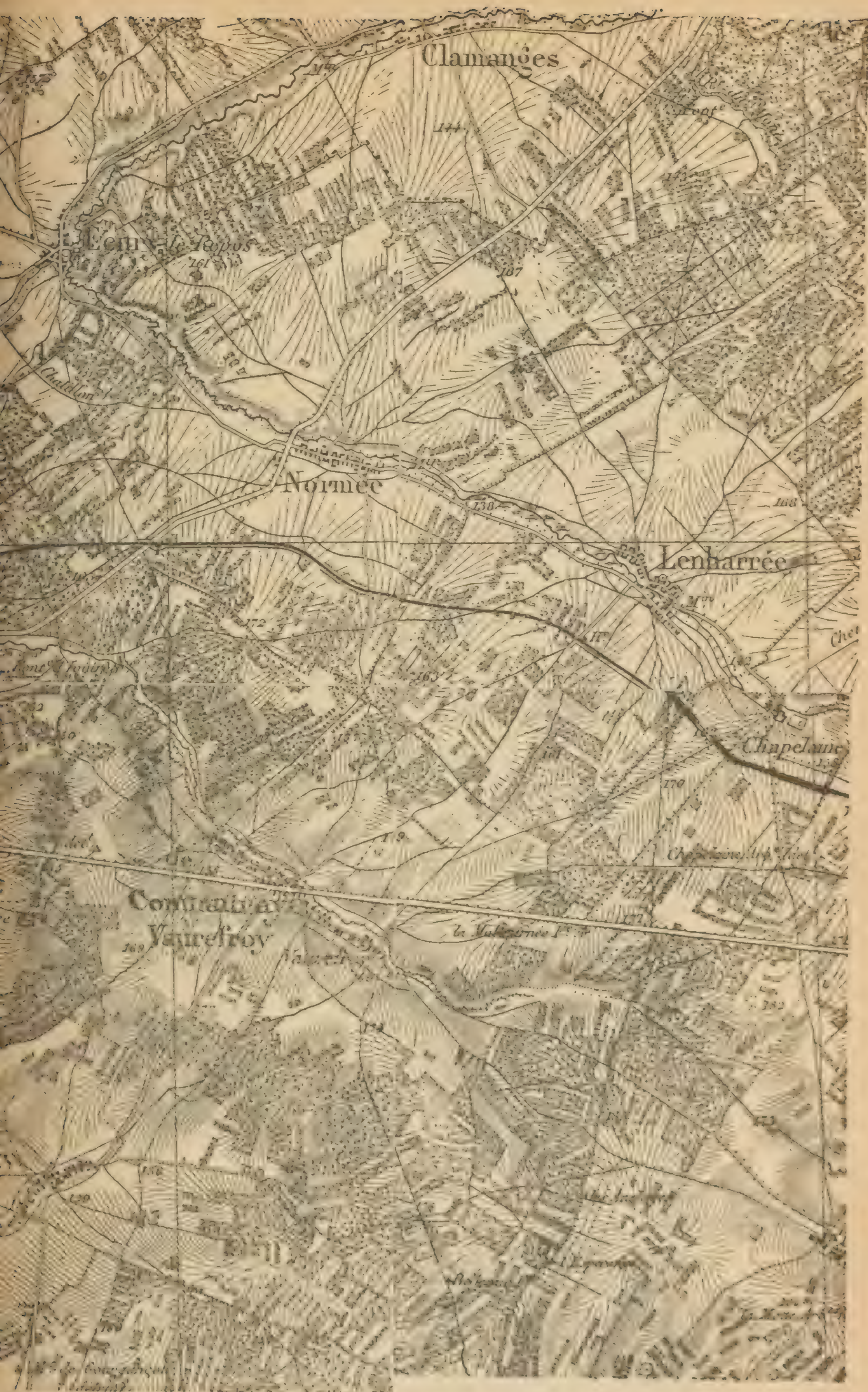
N'est-ce pas une des plus belles et claires conceptions d'une bataille tactique, d'une bataille qui doit être décisive, et cela à la fin d'une étreinte épuisante quand il semble que tous, chefs et soldats, doivent être à bout d'efforts et d'imagination?

Comment cette belle pensée se réalise-t-elle sur le terrain? Suivons les alternatives de cette journée dans les documents de chaque corps et jusque dans les carnets de route.

La sanglante journée du 9 se lève dans une brume épaisse, une brume opaque et chaude où l'on dirait que l'évaporation du marais remplit l'atmosphère et la rend plus étouffante. L'éclair des coups de canon la perce dès la première heure du jour et les corps



Aulnizeux
Aulnay-aux Planches
Mocam
la Grosse Ferme
la Petite Ferme
Bannes
Oussy-le Grand
Mont Aimé
Fère Cham
Connantre
la Colombière
No 34


Clamanges
Lenharrée
Normée
Chapelaine
Vaurefroy
144
187
161
138
168
172
170

réveillés rudement d'un sommeil de plomb se mettent en mouvement pour le devoir suprême.

A gauche, le 10e *corps* (20e division) va prendre la direction de marche en éventail pour accomplir la manœuvre qui doit aborder l'ennemi en direction de flanc Champaubert-Montmort :

Marche en avant, écrit le commandant Jeanpierre, du 71e. Les Allemands sont en retraite, laissant des blessés et des caissons. Après le passage du Petit Morin, nous traversons Fontaine-au-Brou et tombons devant Janvillers (la Boularderie, la Roquetterie) sur une arrière-garde fort bien postée qui nous arrête tout l'après-midi avec du canon et des mitrailleuses. Notre artillerie entre en action très tardivement et son tir trop court nous gêne beaucoup. Le soir, l'ennemi se dérobe ; et nous, par une courte, mais très dure marche de nuit, nous allons coucher à la ferme du Bouc-aux-Pierres, près de Champaubert.

Nous avons dit la pénible situation pour le 41e qui se heurte dans la matinée à la contre-attaque allemande. Le 71e a encore, lui aussi, de mauvaises heures : « Bataille à Boissy-le-Repos, lisons-nous sur un carnet de route : l'artillerie lourde ennemie nous rend la progression difficile. »

Les conditions dans lesquelles se produisent ces rencontres avec les arrière-gardes munies d'artillerie et de mitrailleuses, sont parfaitement décrites dans le court récit de ce combat de Boissy-le-Repos-la Morlière, qui décide de la possession de la route de Champaubert. Il s'agit du 41e régiment d'infanterie :

Le bataillon avait reçu l'ordre de contourner la cote 234, près du bois du Mont, et de reconnaître le village la Morlière. On venait de signaler au commandant Bernard la présence d'une batterie allemande au nord de Fromentières. La nouvelle batterie découverte est gardée par un soutien de cavaliers arrêtés à la ferme de la Grange-aux-Prêtres. Les 7e et 8e compagnies s'engageaient dans les bois, lorsque la batterie allemande et plusieurs mitrailleuses ouvrirent un feu violent sur elles. La troupe subit un flottement et fut disloquée malgré les efforts des officiers. Avant d'avoir eu le temps de se reconnaître, le capitaine Roubichon, qui rassemblait sa compagnie, était atteint d'une balle dans la poitrine et succombait en quelques secondes... Après la surprise qui avait coûté la vie au capitaine, le régiment, poursuivant sa mission, était arrivé à la Morlière : les 10e et 12e compagnies se déploient à l'est du village, les 9e et 11e à l'ouest... Les Boches se replient précipitamment. Notre bataillon est reparti cantonner dans le groupe des grosses fermes du Mesnil qu'il occupe à minuit. Pendant toute la nuit, de gros convois allemands devaient défiler à 500 mètres au plus de ces fermes, sans que nos hommes éreintés s'en doutent. Si, par bonheur, on avait eu ce renseignement, nous pouvions les cueillir sans effort ; mais on ne connut le fait que le lendemain matin, par un paysan qui avait assisté à ce défilé, ignorant complètement la présence des Français à proximité.

On voit à quel point la retraite et la poursuite se trouvaient mêlées. La manœuvre française réussissait, puisque l'ennemi était nettement enfoncé et tourné en direction de Montmort. Les fermes du Mesnil sont beaucoup au delà de Champaubert et à proximité de Montmort. Grâce à la marche vigoureuse du 10e corps, qui avait fait plus de 20 kilomètres sans cesser de combattre dans cette journée du 9, l'armée de von Bülow était rejetée sur Épernay. Toute reprise de liaison avec l'armée von Kluck lui était donc devenue impossible.

Ainsi, l'ensemble du mouvement se dessine : 1° par le 1er corps qui, en direction de Bièvre, est en route sur Corrobert ; 2° par le 10e corps qui, en dépassant Champaubert, est en route sur Montmort ; 3° par la 51e division de réserve qui fait pivot à Soizy-aux-Bois et qui, ayant dégagé la route des Grandes-Garennes, va se mettre en mouvement, face à l'ouest, sur Aulnizeux. Donc la manœuvre est dégagée du côté de l'ouest. Mais, dans la matinée du moins, elle reste encore en suspens à l'est.

La manœuvre de Foch contre la poche de Fère, le 9 septembre.

La situation est si obscure en effet de ce côté, que le général Foch a décidé de monter la grande attaque de flanc dont nous avons indiqué tout à l'heure le schéma. L'instrument principal de cette manœuvre sera la 42e *division* (général Grossetti) dont nous avons vu le rôle si remarquable pendant les trois jours de la bataille à la route n° 51 et à la ferme Chapton. « La 42e division, a communiqué le général Foch à ses lieutenants à 10 h. 15, est en route depuis 8 h. 30 et sera en mesure d'agir vers midi. » Voici donc le mouvement en pleine exécution. Mais la 42e division, franchissant la crête entre Broyes et Sézanne, n'arrivera, par suite du retard que nous allons expliquer, sur le front Linthes-Linthelles, que vers 16 heures. Les heures et la route sont précisées par le carnet de route d'un artilleur du régiment (colonel Boichut) :

Le matin, nous partons à l'assaut au nord de Soizy-aux-Bois. C'est notre aile gauche (10e corps) qui a bien marché. A midi, nous nous replions en deuxième ligne pour nous reposer un peu. (Mais il ne s'agit pas de repos : la manœuvre commence.) Subitement, à 2 heures, ordre de départ. Nous traversons Sézanne au grand trot, faisant 12 kilomètres en cinquante minutes, coupés seulement par 500 mètres au pas. Cela nous coûte, du reste, 6 chevaux. Les obus tombent très fort. Nous bivouaquons à la droite de nos lignes.

A la suite d'une conférence tenue à Linthelles et à laquelle assistent le colonel Weygand, chef d'état-major de l'armée, le général Dubois, commandant le 9e corps, le général Grossetti et un représentant du 11e corps, la division Grossetti débouchera seulement vers 18 heures du front Linthes-Linthelles, en formation articulée vers le front Pleurs-cote 104, à 1 kilomètre de Connantre. Son artillerie sera immédiatement engagée et ouvrira le feu en direction de Fère-Champenoise. Voici comment s'explique le retard. Depuis le matin, la division marocaine et le 9e corps, derrière lesquels doit progresser la 42e division, étaient engagés en de durs combats dans la région de Mondement-Marais de Saint-Gond. On avait appris, dans la nuit, que la 6e armée maintenait le terrain conquis, malgré de violentes attaques, que la 5e armée progressait sur le flanc et les derrières de l'ennemi, tandis que la 4e armée commençait à gagner du terrain vers Vitry-le-François et Châlons-sur-Marne. Cela suffit pour indiquer que, conformément aux ordres du général Foch, il fallait tenir à tout prix. Le 9e corps, en particulier, maintenant que la 42e division avait reçu l'ordre de quitter la route n° 51, devrait se tenir en liaison avec la division marocaine tenant le bois de Saint-Gond, Montgivroux et Mondement et arrêter toute offensive de l'ennemi dans cette direction.

Les Allemands attaquent et sont contre-attaqués à Mondement.

C'est alors que, selon les ordres de von Bülow relatés ci-dessus, se produit le dernier effort de l'ennemi sur la route 51. Dès l'aube du 9, la division marocaine était violemment attaquée. Disposant de deux groupes d'artillerie dont l'un laissé par la 42e division, elle s'était maintenue et fortement organisée sur la côte de Montgivroux, de façon à interdire le débouché des marais. Mais les liaisons étaient très compromises avec le groupement Fellert, que les attaques de la veille avaient rejeté et gravement désorganisé. Profitant de cette situation, l'ennemi bouscule les tirailleurs des bataillons Jacquot et Toulet qui refluent jusqu'à la lisière du bois au sud de Mondement. L'ennemi fonce désespérément et occupe le village et le château de Mondement. A 6 heures, les Allemands s'y installent, les garnissent de mitrailleuses qui balayent les abords et les lisières des bois voisins, ainsi que la route de Mondement à Broyes. En pleine victoire, voilà donc que ce couloir si important, la route n° 51, va laisser passer l'ennemi ! Désespérante issue de tant et si nobles efforts !

Le général Humbert demande un renfort immédiat. Tandis que les yeux sont tournés à droite pour monter la grande manœuvre sur Fère, voilà qu'il faut regarder à gauche et intervenir en arrière pour sauver la route de Sézanne ! Le général Dubois se décide donc à mettre de nouveau, à la disposition du général Humbert, les bataillons du 77e qu'il faut faire revenir de Saint-Loup. En attendant, on se servira des éléments disponibles de la 42e division, qui passe, en train d'accomplir son mouvement vers l'est : le 19e bataillon de chasseurs à pied est dirigé sur Montgivroux, le 16e sur Mondement. Les batteries de 75 de la 42e division prennent à partie l'ennemi. Cette aide momentanée permettra de gagner le temps nécessaire à l'arrivée du 77e.

L'instant est décisif. Souvent les fins de bataille dépendent d'un incident de cette nature. L'attaque allemande est d'une telle violence qu'on ne peut supposer que les ordres sont déjà donnés pour la retraite. Si l'ennemi venait à occuper la crête d'Allemant qui domine toute la plaine à l'est, qu'arriverait-il?

L'artillerie française, renforcée au maximum, tire à toute volée, barrant les débouchés d'Oyes, de Saint-Prix, de la crête du Poirier et du bois de Saint-Gond. Le colonel Barthal, qui dirige ce tir, tombe mortellement frappé.

Le général Humbert a prescrit au général Blondlat de contre-attaquer Mondement. Mais la poussée de l'ennemi est telle, qu'au moment où la contre-attaque va être déclenchée, les tirailleurs algériens, qui sont à cheval sur la route de Reuves à Mondement, cèdent et reculent en désordre. Le général Blondlat intervient en personne et rétablit la situation. Mais il doit renoncer à contre-attaquer et se borne à maintenir la position. Le 77e arrivera-t-il à temps (1)?

Le colonel Lestoquoi a obtenu de ses soldats un effort inouï. A 11 heures, la tête de colonne débouche sur le terrain et déjà l'on sent que l'ennemi est contenu ; il va céder bientôt. Le colonel Lestoquoi a fait lui-même le récit de la belle page d'histoire qui mit le sceau aux durs combats de la route n° 51.

Le 9 septembre à 8 h. 30 du matin, le colonel du 77e recevait l'ordre de se mettre à la disposition du général commandant la division du Maroc, vivement engagée à Mondement, qu'elle avait perdu ainsi que le château. Les deux bataillons, pour arriver plus vite, gravissent l'à-pic de Broyes et arrivent à Broyes même à 11 heures. Ordre est donné par le général Humbert d'avancer par la clairière de Montgi-

(1) Général A. DUBOIS, *Deux ans de commandement sur le front de France, 1914-1916.*

vroux et, en agissant de commun accord avec l'artillerie, de se porter sur le flanc de l'ennemi.

On rallie les zouaves et les tirailleurs dispersés dans les bois et, avec ce qui reste du bataillon Énaux (208e), on progresse par la lisière nord du bois de Mondement. L'artillerie bombarde le village. On est aux approches. Humbert ordonne, à 13 h. 30, d'enlever le village et le château et de nettoyer la lisière nord-ouest du bois d'Allemant. A 14 h. 30, le colonel Lestoquoi rend compte au colonel Éon que son attaque est préparée et demande l'appui efficace de l'artillerie. Le commandant de Beaufort, après la préparation d'artillerie, lance le 2e bataillon du 77e et deux compagnies de zouaves à l'attaque du château. Le colonel Lestoquoi l'appuie avec cinq compagnies. Les Allemands, barricadés dans le château, laissent venir et, par une terrible rafale, déciment le 2e bataillon et tuent 6 officiers dont le commandant de Beaufort et le capitaine de Montesquieu. Un moment de recul vers le bois. Mais le colonel Lestoquoi se jette en travers du repli ; tout le monde s'arrête (1).

Que faire? On amène une pièce traînée à bras dans la grande allée du château et à 400 mètres, commence un tir d'obus explosifs ; une autre section tire du sud du parc. A 18 h. 30, le colonel Lestoquoi lance trois compagnies sur le château et quatre compagnies sur le village. Avec la dernière compagnie (capitaine Chausse), il attaque lui-même la grille du château. Le mouvement est si rapide que l'ennemi ne tient plus. Il fuit de toutes parts, baïonnettes aux reins et vient tomber sous les feux d'enfilade des compagnies du colonel Éon et sous le feu des mitrailleuses des zouaves qui balaient le chemin de Reuves. A 19 heures, le silence n'est plus interrompu que par les cris des blessés. Les pertes des troupes de la Garde et du Xe corps qui avaient défendu la cote d'Allemant, le village et le château de Mondement sont très lourdes. A 19 heures, le colonel envoyait ce compte rendu : « Je tiens le village et le château de Mondement ; je m'y installe pour la nuit. » Un peu avant la nuit, on apercevait une colonne ennemie se dirigeant vers l'est par Coizard et prenant part au mouvement général de retraite, ordonné par Bülow.

Ce fait d'armes héroïque couronnait les terribles combats de la route no 51. Le colonel Lestoquoi remettait Mondement et le château aux mains du général Humbert. Mondement fut la borne où s'arrêta l'invasion allemande.

Le 9e corps enlève Fère-Champenoise.

Cependant, ni Foch, ni Dubois n'oubliaient la manœuvre de flanc qui devait crever la poche de Fère-Champenoise.

Von Hausen, nous ne l'avons pas oublié, ne songeait nullement à la retraite. Au contraire, ayant reçu le renfort de la 24e division de réserve, il indiquait au groupement von Kirchbach une direc-

(1) Voy. le récit de ce combat par le sergent Carré dans Ginisty, p. 172.

tion d'attaque sud-ouest, vers *Sézanne*, pour seconder Bülow à la route 51.

Dès le lever du jour, la lutte d'artillerie revêt une intensité inouïe. La 52e division, poursuivant son succès de la veille, tente vainement d'occuper la cote 161 et la gare de Fère-Champenoise. On apprend que le 11e corps attaqué, lui aussi, par des forces considérables, est obligé d'abandonner une partie du terrain conquis la veille. Il a dû rétrograder dans les bois au nord de Fresnay et aux abords de Salon. Salon ! Mais c'est la trouée de Mailly en péril : c'est Arcis-sur-Aube à découvert !

A 10 heures, la 17e division et la 52e ont dû se replier sur la ligne Mont-Août fermes Nozet et Sainte-Sophie. Et l'ennemi est en marche sur Mesnil-Broussy ! La pression est de plus en plus forte, une artillerie considérable bat toute la plaine. C'est l'heure d'angoisse.

Heureusement, la manœuvre de Foch commence à se dessiner. A 10 h. 15, il télégraphie à son lieutenant, le général Dubois : « La 42e division arrivera bientôt sur front Linthes-Pleurs. Elle sera en mesure d'agir vers midi. Quelle que soit la situation du 11e corps, je compte reprendre l'offensive avec la 42e division sur Connantre et Corroy, tandis que le 9e corps attaquera sur Morains-Fère-Champenoise. Le 10e corps, qui a libéré la 42e division, est à notre disposition. Il reçoit l'ordre d'appuyer à sa droite la division marocaine. »

Voilà donc le glissement d'ouest en est et du *massif* sur la *plaine* qui va produire tous ses effets. On se battait pour cela depuis trois jours ! Foch avait toute sa manœuvre admirablement en mains.

Dubois accourt de son poste de commandement de Linthelles. Il prescrit de tenir, coûte que coûte. « Aucune défaillance ne sera tolérée. » Il établit la liaison entre son propre corps, la 42e division, et le 11e corps par le 7e hussards au sud de Connantre.

Les nouvelles sont d'ailleurs excellentes. Les prisonniers, de plus en plus nombreux, apprennent que l'armée ennemie, ayant marché et combattu sans relâche, est à l'extrême limite de la fatigue. Les régiments sont mélangés, le commandement désorienté et surpris par la vigoureuse offensive française. Ces bonnes nouvelles sont répandues dans la troupe. Encore un effort, et c'est la victoire !

A partir de midi, la violence de l'attaque ennemie redouble (ne pas oublier que l'heure de la retraite ne sonne qu'à une heure et demie). Von Hausen, qui s'est emparé de Mailly et d'Œuvy, a reçu

deux appels désespérés de Bülow, à 9 heures et à 11 heures, pour faire obliquer toutes les forces de Kirchbach *face à l'ouest*, afin de soutenir la IIe armée. L'effort ennemi se concentre ainsi sur le 9e corps français. Pertes considérables ; régiments détruits de moitié, certains de trois quarts ; les routes sont encombrées de blessés, plus de réserves, plus une compagnie disponible. Et une dépêche annonce que la 42e division est en retard ! — nous avons dit pourquoi.

A 13 h. et demie, « angoisse à son comble », dit la relation du général Dubois. C'est juste l'heure où la retraite de Kirchbach devrait être commencée, selon l'ordre que lui a donné Bülow. Mais Kirchbach, en accusant réception de l'ordre à von Hausen, lui a dit qu'il tiendrait jusqu'à 16 h. et demie. Et la bataille continue. On plie au Mont-Août. Le général Dubois ordonne à Battesti de se rétablir à tout prix au mont Chalmont. Le général Moussy ramène ses troupes à l'assaut au prix de sacrifices terribles (le colonel Graux, les commandants Noblet et Pons, sont frappés). Les débris du 135e refluent jusqu'à Linthes. Moussy se cramponne sur les pentes de Sainte-Sophie. Les fantassins ennemis s'infiltrent encore par la vallée de la Vaure, mais sont contenus par le tir du 75.

Il est 15 heures. Les éléments de tête de la 42e division débouchent enfin sur Linthes-Pleurs. Un maître de l'art a réglé cette entrée magnifique. Grossetti a l'ordre d'attaquer de cette région dans la direction de Connantre-Œuvy, et il sera secondé par tous les éléments disponibles des 9e et 11e corps.

L'attaque, ainsi préparée pour 16 heures, à Linthelles, par Weygand, Dubois et Grossetti, avait pour but, dans l'esprit de Foch, de jeter dans le flanc de von Hausen une masse de sept divisions (17e, 52e, 42e, 21e, 18e, 22e, 60e). Mais la 42e division ne devait atteindre la ligne Pleurs-cote 104 qu'à la nuit, d'où l'impossibilité de déclencher le mouvement du 11e corps à sa droite. Seul, le 9e corps attaque à 18 heures, couvert à droite par la marche en échelon de la 42e division. Toute l'artillerie des 17e et 52e divisions tonne des hauteurs de Chalmont et de la cote 134. La 103e et la 33e brigades progressent, les boqueteaux sont nettoyés à la baïonnette. A la vérité, depuis 16 heures et demie, von Kirchbach vide peu à peu le terrain, ainsi qu'il en a reçu l'ordre. Mais Dubois le surprend en flagrant délit de mouvement et pénètre ainsi dans le flanc de l'ennemi qui s'est attardé autour de Fère et sur les bords du marais. Partout, les Allemands cèdent ; des cadavres et des blessés de la Garde couvrent le terrain. La ferme

Nozet est enlevée, Sainte-Sophie abordée. La nuit est close. Minuit. Le moral est tel qu'on reprend la poursuite sans plus de repos. La 33e brigade (colonel Simon) mène le train. A 5 h. et demie, l'avant-garde atteint Morains-le-Petit, cueille une arrière-garde ennemie qui s'est attardée dans les bois et franchit les tranchées ennemies, baïonnette au canon. Averti, Moussy s'est mis en marche dès 2 heures, avec toutes ses réserves. Il se hâte sur Fère-Champenoise, l'occupe à 5 heures du matin, et capture 1500 hommes de la Garde.

La 52e division a suivi le mouvement à l'ouest de Fère et n'y arrive qu'un peu plus tard. La 42e division l'a soutenue de sa présence et du feu de son artillerie, marchant elle-même de Connantre sur Connantray.

Partout, à Mondement, à Linthes, à Connantre, à Fère-Champenoise, le 9e corps, exécutant l'offensive montée par Foch, parmi de telles difficultés, a remporté le succès qui couronne la page historique des marais de Saint-Gond.

Le maréchal Foch a raconté lui-même ces heures fiévreuses :

Je me rappelle surtout ce soir du 9, où la 42e division, que je voulais lancer dans le flanc de Hausen, se faisait tant attendre. Grossetti arrive enfin, un peu tard. Oh ! ce n'était pas de sa faute : on ne décolle pas toujours comme on veut ! Il est 5 h. 30 du soir. J'ai donné l'ordre de reprendre l'offensive sur toute la ligne, mais on est si las ! Grossetti lui-même, la bravoure faite homme, n'ose pas trop s'aventurer en pays inconnu et s'arrête pour reprendre l'attaque au matin. Et, brusquement, vers minuit, un coup de téléphone : « Nous sommes dans la gare de Fère-Champenoise. » Je sursaute. « Qui, nous? — Le colonel Simon, de la division Moussy. » Et Moussy lui-même qui n'en savait rien, ni Dubois ! Ce sont les surprises de la guerre. Je réponds : « A la bonne heure ! Bravo ! Bourrez ! Bourrez ! » En même temps je crie à toutes mes divisions : « Grand branle-bas ! En avant, Grossetti ! En avant, Humbert ! En avant, Battesti ! En avant, Lefèvre ! Vous n'en pouvez plus, Radiguet? Ça m'est égal : à 5 h. 30 tous vos éléments en action, allez ! Je ne veux rien savoir... » Parbleu, chacun avait de bonnes raisons pour se défiler. J'étais sourd à tout, parce qu'on se fiche de tout, dans ces moments-là (1)...

Jamais il ne fut plus vrai de dire que les batailles se gagnent à la dernière minute. Relevons, pour résumer, les attaches puissantes de l'intelligence, de la logique et du courage : 1° Joffre a ordonné à la 5e armée de faire effort sur sa droite et il en a détaché le 10e corps pour le confier à Foch ; 2° Franchet d'Esperey exécute cet ordre avec une profonde sagacité en l'appuyant

(1) Charles LE GOFFIC, *la Marne en feu*, p. 127.

de son 1er corps ; 3° le 10e corps libère la 42e division ; 4° la 42e division soulage en passant la division marocaine et bientôt elle dégage, par sa seule présence, les forces du 9e corps, un moment refoulées ; 5° le 9e corps, soutenu et réconforté, reprend l'offensive ; 6° la manœuvre de Foch prend l'ennemi de flanc au moment même où il chancelle. Écrasé, il cède, il fuit. De même que la bataille est gagnée à la route 51, elle est gagnée à la route 77. Affaires admirablement conduites, admirablement exécutées. Victoire qui n'est que la juste récompense de l'intuition, de la ténacité, de la discipline et du courage !

Le 11e corps et la 9e division de cavalerie à la trouée de Mailly, le 9 septembre.

Pour donner une idée complète de la bataille des marais de Saint-Gond, il faut maintenant exposer les alternatives de la journée en ce qui concerne le 11e corps qui, en liaison avec la division de l'Espée devenue un corps de cavalerie, combattait à la route 77, à l'ouest de Fère-Champenoise.

C'était toujours le point faible de la bataille française : pendant plusieurs jours, la trouée de Mailly n'avait été défendue que par la division de l'Espée. Heureusement Foch avait eu le temps de se consolider sur les hauteurs dominant les marais de Saint-Gond et Joffre, constatant le péril, avait envoyé des renforts de toutes parts : de la 18e division, le 21e corps, la 6e division de cavalerie. Le fond la poche se trouve ainsi consolidé pour résister et muni pour attaquer.

Manœuvre imposée par la plus urgente nécessité : car le 11e corps et la division de l'Espée s'étaient trouvés, en somme, en présence d'une armée entière. Von Hausen, commandant la pointe de l'offensive, gravement malade, atteint du typhus, s'énervait, fouaillait son état-major et ses troupes pour leur demander cet effort suprême sur lequel il comptait encore pour en finir le 9 ou, au plus tard, le 10. S'il avait su lire dans les faits et s'il eût été maître de son propre jugement, il eût compris, dès lors, que la bataille était perdue ; déjà, les radios le lui apprenaient. Plus il s'acharnerait, plus il tirerait à lui la couverture de la responsabilité.

Nous avons laissé la bataille de Fère, jumelée avec celle de la trouée de Mailly le 8 au soir, à un état non désespéré mais véritablement critique autant par ses effets immédiats que par ses conséquences possibles. A la suite de la terrible attaque à la baïonnette

qui a marqué la matinée du 8, l'ennemi a franchi, à sa droite, la ligne de Fère-Champenoise. Les éléments de la 21e et de la 18e division ont été rejetés en désordre. Le 11e corps a fléchi et une poche a fini par se dessiner au cours de la journée, autour et au sud de Fère. Tout ce qu'a pu le général Eydoux, commandant le 11e corps, a été de se cramponner sur la rive sud de la petite rivière la Maurienne, qui passe à Semoine, Gourgançon, Corroy et qui, avec le Pleurs, fait barrage au sud-est des marais de Saint-Gond. Ces positions ne sont pas mauvaises. Mais, si on se laisse rejeter dans la forêt de Salon, alors on tombe dans la vallée de l'Aube et la trouée de Mailly est tournée. Si peu que la poche s'agrandisse encore vers le sud, le fond est rompu, l'armée de Joffre est coupée ou rejetée au delà de la Seine. Un coup d'œil sur la carte suffit : c'est l'heure et le lieu critiques. La manœuvre allemande du centre aboutira là ou elle échouera : la pointe de la lance, enfoncée jusqu'à Arcis, toucherait au cœur de la France.

Le général Eydoux a reçu de l'armée et a donné à ses régiments l'ordre de tenir coûte que coûte. Le reste de la bataille générale va bien et il le sait ; les renforts sont annoncés. Quelle douleur si la ligne crevait en face du 11e corps !

Le poste du commandement est à Salon. Le 8 au soir, le corps a stationné en demi-cercle autour de Fère dans l'ordre suivant : la 52e division de réserve (général Battesti), en liaison avec le corps à sa gauche, est à Connantre où elle donne la main à la droite du 9e corps ; c'est ici que commence la *poche;* un peu en retrait au sud, la 21e division (général Radiguet) est à Corroy, la Colombière, ses avant-postes sur la Vaure à proximité de Fère, à l'orée des bois ; la 18e division (général Lefèvre), de Gourgançon à Œuvy, ferme Saint-Georges, les avant-postes à la cote 138 en avant de la ferme Saint-Georges ; la 22e division (général Pambet) à Semoine (côté ouest) et la 60e division de réserve (général Joppé) à Montépreux-Semoine (côté est), en liaison avec la division de cavalerie du général de l'Espée par Montépreux.

C'est sur cette ligne, si mince, tenue par des divisions efflanquées, que la gauche de Bülow et le gros de l'armée von Hausen vont foncer, le 9 au matin, avec l'élan d'une résolution suprême. La Garde, à droite, prend pour objectif la clef de la plaine, le Mont-Août. De la Garde encore sont les régiments qui marchent sur Connantre. C'est la 2e division. A la gauche de la Garde, les Saxons de la 24e division de réserve marchent sur Œuvy et sur Gourgançon, puis c'est la 32e division qui marche sur Semoine, la 23e de réserve sur Mailly et la 23e active sur le camp de Mailly,

tandis que le XIXe corps est accroché entre Humbeauville et Courdemanges.

Dans la nuit du 8 au 9, Foch s'est résolu à ne pas attendre l'offensive allemande. La meilleure des défenses, c'est l'attaque. Ayant monté, dès la veille au soir, « la manœuvre sur la poche » qui a déjà donné des résultats appréciables, il est décidé à la renouveler en la renforçant dans la journée du 9. Le 11e corps doit y participer et le général Eydoux prend ses dispositions de bonne heure pour éclairer le terrain devant lui. Le premier échelon débouchera au nord de Gourgançon à 4 heures du matin ; la 21e division attaquera droit sur Fère-Champenoise à 5 heures, le 9e corps ayant promis son appui pour cette heure. En même temps, la 22e division attaquera avec toutes ses forces sur la cote 177 (entre Connantray et Œuvy). La 18e division sera maintenue en réserve à Gourgançon, et de même la 60e division de réserve se fortifiera à la ferme de Bonne-Espérance.

Mais l'ennemi paraît au même moment. D'après son ordre de la veille au soir, von Hausen se proposait d'attaquer dès 6 heures du matin, le 9, avec le groupe von Kirchbach face au sud-ouest sur Sézanne, la 24e division de réserve et la 32e division partant de la ligne Fère-Champenoise, ferme des Andages. Au centre de l'armée, la 23e division de réserve devait s'emparer, dès 6 h. 25, des hauteurs de Mailly. A gauche, le groupe von Elsa, après avoir reconnu les positions d'artillerie françaises, devait attaquer face au sud, avec la 23e division à l'ouest du ruisseau du Puits et le XIXe corps à l'est.

Le général von Kirchbach arrive à 6 h. 50 à la croisée des chemins au nord du village de Sommesous. Ses trois divisions s'ébranlent, la gauche en avant. La 23e division de réserve s'empare des hauteurs nord-ouest de Mailly, puis du village. Mais tout se tient dans l'immense bataille. A 9 h. 45, Bülow appelle au secours ; il demande, pour se dégager, une conversion *face à l'ouest* des forces de von Kirchbach ; il réitère son appel à 11 h. 5. Von Hausen, bien qu'il ait pris Œuvy, est lui-même trop fortement engagé pour prêter une aide immédiate. Toutefois von Kirchbach, dont les deux divisions de droite doivent atteindre la Maurienne, entourer Gourgançon et attaquer les hauteurs du sud, ordonne que, si ce résultat est atteint, on appuie la Garde (de l'armée Bülow) dans sa marche vers l'ouest. Au centre, qui forme pivot de l'armée, la 23e division de réserve fonce au sud de Mailly, sur la route d'Arcis-sur-Aube.

Sous le poids de cette offensive brutale, appuyée par une violente canonnade, le 11e corps a cédé. La 60e division de réserve s'est repliée sur Semoine. Seul le 247e, énergiquement commandé,

a résisté à la ferme de Bonne-Espérance. La 22e division a suivi le mouvement. La poche allemande s'est creusée encore au sud de Fère. A 9 h. 50, le général Radiguet, commandant la 21e division, envoie de Corroy au général Foch la communication suivante :

Nos troupes n'ont pu tenir devant un bombardement de deux heures que nous venons de subir. Elles sont en retraite sur toute la ligne. Il en est de même de la 22e division. Je vais essayer, avec mon artillerie et ce que je pourrai ramasser d'infanterie, de tenir sur le plateau au sud de Corroy dont la cote 129 est à peu près le centre (on a perdu la ligne de la Maurienne). Nos régiments se sont admirablement battus ; mais ils sont réduits à une moyenne de quatre à cinq officiers.

Nous avons dit l'effet de ce recul sur le 9e corps qui est en liaison par l'est des marais de Saint-Gond. La 52e, qui fait cette liaison, a quitté les pentes du Mont-Août. La répercussion se produit sur tout le front jusqu'à la route de Sézanne et, d'autre part, comme nous allons le dire, à la trouée de Mailly. De quelque côté que l'on regarde, à droite, ou à gauche, le ciel s'est couvert subitement. Les renforts promis n'arrivent pas. On entend la violente canonnade qui sévit à travers les marais de Saint-Gond. De Mondement à Vitry-le-François, partout des engagements terribles et partout une émotion croissante. D'où viendra le salut?

Heureusement Foch est là. Suivant sa propre bataille, seconde par seconde, mais la rattachant, dans sa pensée, à la grande bataille générale dont il a le secret, il comprend qu'il lui appartient de frapper le coup décisif qui assénera la victoire sur la dernière offensive allemande. Les yeux tournés vers l'est et en particulier vers Fère-Champenoise, puisque c'est là que la situation est la plus critique, il a conçu la manœuvre dans le flanc de l'ennemi que nous avons décrite précédemment. Il la précise dans son ordre de 10 h. 15 :

La 42e division arrivera sur le front Linthes-Pleurs. Quelle que soit la situation plus ou moins reculée du 11e corps d'armée, nous comptons reprendre l'offensive avec cette 42e division sur Connantre et Corroy, offensive à laquelle le 9e corps d'armée aura à prendre part contre la droite allemande à Morains-Fère-Champenoise. La 42e division d'infanterie est en route depuis 8 h. 30 et sera en mesure d'agir vers midi. Le 10e corps d'armée a libéré la 42e division. Il est à notre disposition ; il reçoit l'ordre d'appuyer la division marocaine pour empêcher à tout prix la pénétration à l'ouest des marais de Saint-Gond.

Cet ordre, fait pour rétablir la confiance, est communiqué à tous les corps d'armée. Le général Eydoux prend ses dispositions en conséquence.

Nous avons dit les raisons pour lesquelles la 42e division s'est trouvée arrêtée, en cours de route, pour rétablir les affaires compromises à Mondement. Voici donc, qu'à cette minute suprême, l'ouest ne peut momentanément venir en aide à l'est ; le coup de balancier se relève de la route 77 à la route 51. La bataille hésite : va-t-elle se renverser tout à fait ? A ce jeu terrible, les dernières forces s'épuisent. Nous avons montré le général Dubois barrant la route des marais de Saint-Gond avec ses troupes si éprouvées jusqu'à l'heure fatidique qui va décider de tout : 1 heure et demie. Mais, pendant ce temps, Eydoux supporte seul, autour de Fère ; le poids d'une offensive désespérée et Foch assiste au spectacle cruel de ses effectifs décimés et de leur héroïsme impuissant tandis qu'il sait, dans son for intérieur, que la victoire est à portée de sa main.

Il le dit, dans une confidence sublime, à ses bataillons qui continuent à charger tête baissée et qui perdent leur sang par tous les pores :

Q. G. de la 9e armée. Plancy, 12 heures.

Des renseignements recueillis au quartier général de la 9e armée, il résulte que l'armée allemande, après avoir marché sans relâche depuis le début de la campagne, en est arrivée à l'extrême limite de la fatigue. Dans les différentes unités les ordres n'existent plus ; les régiments marchent mélangés les uns avec les autres ; le commandement est désorienté. La vigoureuse offensive prise par nos troupes a jeté la surprise dans les rangs de l'ennemi... A l'heure décisive où se jouent l'honneur et le salut de la patrie française, officiers et soldats puiseront dans l'énergie de notre race la force de tenir jusqu'au moment où, épuisé, l'ennemi va reculer. Le désordre qui règne dans les troupes allemandes est le signe précurseur de la victoire... Il faut que chacun soit bien convaincu que le succès appartiendra à celui qui durera le plus. Les nouvelles reçues du front sont d'ailleurs excellentes.

Le chef veut qu'on tienne, on tiendra !... Mais cette fameuse manœuvre toujours annoncée, elle est donc toujours en suspens ?... Et cette 42e division qui n'arrive pas !... Foch se décide à marcher sans elle. Il n'y a plus une minute à perdre : contre-attaquer dans la poche, c'est le salut.

Nous avons dit comment le général Dubois exécute cet ordre. Il est obligé d'intervenir en personne avec les officiers de son état-major pour maintenir les troupes de la 52e division de réserve qui fléchissent. Il les établit sur les hauteurs cote 182-Chalmont-cote 134. C'est le moment où le Mont-Août est perdu (1).

(1) Voici, d'après le commandant Meaux, un vivant tableau de la bataille ; il suffit pour établir que si la situation fut critique en ce point, elle ne fut jamais désespérée : « Le 9 au matin, la bataille reprend. A notre gauche, tout près, sur

Mais le 9e corps procède à l'attaque sur Fère que nous avons décrite. Et, à ce moment même, les premiers détachements de la 42e division arrivent au pas de course.

les pentes ouest, des canons sont en position. Le capitaine Vogel (29e d'artillerie) envoie son officier de liaison nous reconnaître. Ordre du lieutenant-colonel Claudon de tenir coûte que coûte. Nous passons sous les ordres du général Moussy, commandant la 17e division. Les premiers obus arrivent sur nous. J'ai établi mon poste de commandement légèrement en arrière de la crête. En bas du Mont, face au nord, il y a un petit bois de sapins. Le 68e du 9e corps finit d'y creuser des tranchées... Un avion ennemi vient décrire ses cercles sur nous. Cette fois, c'est pour nous. Voici, en effet, que le tir s'allonge. Il pleut des 150 et des 210. D'énormes shrapnells à nuages verdâtres arrosent le terrain. Il y a des tués, des blessés. Mais grâce à l'énergie du capitaine Marienval, pas de désordre... Plusieurs alertes. La position est criblée. Tout à coup quatre obus en ligne rasent la meule et éclatent près de nous derrière. Mon petit dragon, un gars du Nord, nommé je crois Screpel, est tué. Puisqu'on a tenu jusqu'ici, on peut durer encore. Cependant le bruit se répand que « l'on s'en va ». Certaines unités passent. Je regarde ma montre : il est 9 heures et demie. Comme les tranchées sont sur la pente nord descendant vers Broussy, les hommes ne se sont pas aperçus du mouvement de retraite. A ma gauche, nos canons tirent toujours. Au bas dans la plaine, le lieutenant-colonel Claudon est toujours là. Donc, nous sommes bien ; mais ouvrons l'œil... Tout à coup, fusillade intense venant de Connantre. Les Allemands ont donc débouché de Fère et ils attaquent ce village défendu par la 17e. L'ennemi est dans la plaine. Mais. rien du côté de la ferme Nozet. On peut attendre encore... Tout à coup un cavalier m'arrive ; il est 11 h. 45. C'est le général Moussy qui m'envoie chercher. Je vais aussitôt moi-même aux tranchées donner l'ordre de repli. Comme il y a un peu plus de calme et qu'on ne voit aucun ennemi. on ne comprend pas cet ordre. Je dois déclarer que j'ai reçu l'ordre du général lui-même. Point de ralliement : le village de Saint-Loup. Les hommes sont à peine sortis des tranchées que les obus arrivent. Nous traversons des bois de sapins ravagés, sautons, toujours courant, des arbres écroulés. Tout à coup, à la croisée des chemins, alors que nous pouvions nous estimer à l'abri des projectiles, nous recevons des 77. La surprise est complète. D'où tire cette batterie? Je crois la deviner défilée derrière le mouvement du terrain de la ferme Sainte-Sophie. Il fait une chaleur étouffante. Comme cette plaine nous parait longue à traverser !... Aussitôt les premiers bois atteints et la lisière dépassée, j'arrête le mouvement. La 20e est au complet. La 19e a quelques tués et disparus ; la 18e n'a plus que la valeur de deux sections et plus un officier. C'est l'adjudant Grimaldi qui commande. La marche reprend sous bois et nous atteignons Saint-Loup... Vers 4 heures (16 heures), alors que j'étais avec les débris de nos trois compagnies à Saint-Loup, je vis arriver le lieutenant-colonel Claudon. Quand je descendais du Mont-Août, il tenait encore avec un bataillon de la brigade face aux deux Broussy, en avant de la croisée des chemins. Un quart d'heure après mon passage, le général lui avait envoyé l'ordre de se replier. Il avait placé alors ce bataillon dans les bois du Mont-Chalmont, en couverture de la plaine de Saint-Loup... On peut dire que dans l'après-midi du 9, les morts du 5e bataillon du 320e ont seuls gardé le Mont-Août. Aucun canon allemand n'y monta et toute la plaine fut sauvegardée. Le lieutenant-colonel Claudon n'avait pas, après une si chaude journée, cédé 2 kilomètres, et du Mont-Chalmont, il protégeait encore toute la plaine.

» On en était là, lorsque la face des choses change soudainement. Vers 8 heures un officier d'état-major m'apporte l'ordre d'attaquer vers Sainte-Sophie. Voici la 42e division qui arrive. Nous apprenons en même temps que vers Sézanne l'ennemi a subi un échec sérieux. « Mais alors, ça va ! Hardi les gars ! Encore un coup !... » On attaque Connantre. L'ennemi est en fuite, etc.

Le 11e corps respire. Le général Eydoux donne ses ordres à son tour :

La 42e division, dit-il, se forme sur le front Pleurs-Linthes en vue d'attaquer l'éperon qui de Pleurs monte au nord d'Œuvy. Elle sera appuyée au nord par le 9e corps marchant enrre la route Fère-Champenoise, Morains-le-Petit.

Le 11e corps reçoit l'ordre de l'appuyer, quoi qu'il arrive, en agissant, à sa droite, contre le front Connantray-Montépreux.

En conséquence, à 16 heures, toutes les troupes seront prêtes à prendre l'offensive. Dès le passage de la 42e division sur la rive gauche de la Vaure, l'artillerie de Corroy ouvrira le feu sur le front d'attaque. Ce sera le signal de l'ouverture du feu sur toute la ligne.

Ce mouvement prescrit, le 11e corps n'a même pas à l'exécuter. Le 9e corps, dans sa marche en avant, a senti fléchir devant lui la ligne de résistance ennemie. A partir de 4 heures et demie, nous le savons, von Hausen a donné à ses troupes l'ordre de se décrocher à la faveur d'un tir d'artillerie encore plus intense, s'il est possible. Donc, au moment même où la manœuvre de Foch produit tout son effet, l'ennemi cède.

Le général von Hausen affirme qu'il s'arrêtait par ordre, en pleine victoire. On a même écrit « qu'il avait percé ». Rien de plus inexact. Le 11e corps avait beaucoup souffert ; mais, sauf un léger recul de la 21e division à Faux-Frenay, il n'avait plus perdu de terrain depuis les mauvaises heures de la matinée. Le général Eydoux se préparait encore à attaquer pour 4 heures selon les ordres reçus, la 21e division sur Œuvy, la 18e sur le moulin de Gourgançon, la 22e sur la croupe nord de Semoine avec la 60e division en réserve d'armée ; ce n'était pas là l'allure d'un corps en déroute.

Il est vrai, le combat avait été terrible, certaines minutes dramatiques : les chefs avaient pu craindre que la victoire ne leur échappât. D'où, une violente étreinte des cœurs : le sentiment de la responsabilité, fouetté par les objurgations des chefs, exagérait le moindre incident. Quelques centaines de mètres de terrain perdus paraissaient un désastre. La vérité est que, pas plus à la route 77 qu'à la route 51, l'ennemi, malgré des efforts et des sacrifices inouïs, n'avait saisi une seule minute un succès décisif. Depuis quatre jours, il s'épuisait contre un adversaire qui ne rompait que pour reprendre haleine et qu'il retrouvait toujours devant lui. Bien loin que la bataille fût gagnée pour les Allemands, elle était perdue même sur ce point. Von Hausen n'avait plus qu'une minute pour prendre son parti : ou reculer ou se faire écraser entre

l'armée Foch renforcée de ses réserves et l'armée Franchet d'Esperey qui déjà menaçait ses communications.

Épuisé, n'en pouvant plus, incapable de renouveler sur un point quelconque de son propre front l'effort qui se prolongeait depuis le 6 sans résultat, étant, d'ailleurs, sans réserves, sans ordres et sans espoir, il n'avait plus qu'à céder.

Le grand quartier général n'avait même pas à donner d'ordres, et les ordres, en effet, comme nous l'avons vu, n'ont jamais été donnés. Les armées fuyaient d'elles-mêmes. Tout était à vau-l'eau. Le front allemand crevait de toutes parts. Chacune des armées succombait successivement comme un jeu de cartes qui tomberait de droite à gauche. Von Hausen peut dire ce qu'il veut : nous avons des renseignements précis sur l'état de son armée et sur les réalités du combat.

Voici, par exemple, le témoignage d'un officier saxon (32e division, 178e d'infanterie) qui attaque sur Œuvy : c'est l'extrême pointe de l'avancée allemande de ce côté ; l'homme est de sang-froid et voici ce qu'il constate :

Notre artillerie tire très convenablement par groupes alternés, et paraît avoir quelque effet ; car, *vers midi*, la marche en avant reprend. Mais vers Œuvy l'ennemi forme un angle aigu sur notre gauche en pays boisé (il s'agit des environs de la ferme Saint-Georges, au sud-ouest de Fère-Champenoise). Nous attaquons de nouveau. En attaquant une cuvette boisée, un feu de shrapnells nous reprend. Une patrouille établit que la batterie française n'est pas à plus de 900 mètres (à la ferme précisément). Mais, *nous ne pouvons plus avancer, car nous n'avons personne derrière nous*. Dans ce maudit bois, toute liaison se perd. Nous voyons *la compagnie se replier* et recevons l'ordre d'en faire autant. Derrière la lisière du bois, le 2e bataillon se trouve rassemblé en réserve, tandis que les deux autres sont pris *sous un feu violent de mousqueterie*. (Donc plus un pas. On est arrêté, non seulement par des feux de l'artillerie, mais par la mousqueterie, et cela en avant d'Œuvy, aux portes de Fère, à midi.) Le soir, ajoute l'officier, ordre de la brigade : *après les résultats obtenus ce jour-là, la* 32e *division d'infanterie* (XIIe corps) *est relevée de la formation d'armée et sera dirigée vers le nord pour être utilisée à d'autres emplois tactiques*. On s'étonne et se casse la tête ! J'avais tout à fait le tableau d'une retraite quand, à 6 heures du soir, la division, à la lueur sanglante du soleil couchant, se détache de l'ennemi sous un nuage de poussière (1)...

C'était la retraite, en effet, c'était la défaite, quelle qu'ait été, ultérieurement, la version des états-majors. Si von Hausen était

(1) *Carnets de route de combattants allemands*, publiés par J. DE DAMPIERRE, p. 57.

vainqueur, pourquoi, sans ordre du grand quartier général, a-t-il si allégrement renoncé à sa victoire?

Si l'armée de von Hausen profitait encore de l'élan qui l'avait portée au delà de Fère-Champenoise le 8, déjà les mesures prises par Joffre et Foch, notamment à la trouée de Mailly, permettaient de la contenir.

C'est ici que se fait sentir l'intervention de ces « réserves », venues de divers points du champ de bataille, et notamment de l'armée Langle de Cary, que Joffre avait visées à diverses reprises dans ses communications antérieures. La trouée de Mailly était son grand souci. Aussi, sentant le fardeau qui pèse depuis trois jours sur la 9e division de cavalerie, il la renforçait de la 6e division. Celle-ci débarque vers Brienne et doit former, avec la 9e division de cavalerie, un corps nouveau aux ordres du général Foch. Ce n'est pas tout. Dès le 8, le corps de gauche de la 4e armée (17e corps) est porté sur la vallée de l'Huîtrelle avec ordre d'attaquer Sompuis, ce qui dégagera singulièrement la trouée.

En attendant ces renforts, le général de l'Espée s'est tenu en avant du village de Mailly avec deux batteries à l'Arbre-de-Justice. La trouée est barrée. Cependant, dès le 8 au soir, on a observé, chez l'ennemi, un changement de tactique. L'infanterie paraît ménager ses effets. C'est l'artillerie lourde qui accable nos troupes de ses gros obus ; on commence aussi à recevoir des projectiles lancés par avions. Ce ne sont encore que des espèces de grenades d'effet assez peu efficace. Le 9 au matin, il y a, sur ce point comme sur les autres, une sorte de reprise : c'est l'exécution des ordres de von Hausen. Vers 8 heures, des éléments d'infanterie (il s'agit de la 23e division de réserve) débouchent du bois au nord de Mailly. Ils sont arrêtés assez facilement ; mais nos batteries sont prises sous le feu de l'artillerie lourde. L'ennemi est dans les vergers du village que les chasseurs cyclistes et le 1er dragons défendent pied à pied et corps à corps dans les rues et dans les maisons. L'ennemi est toujours contenu ; le 24e et le 25e dragons tiennent sur les bois de l'Arbre-de-Justice, les cuirassiers sur la route de Trouan-Villers-Herbisse en liaison avec le 17e corps. A 14 heures, la situation se complique. La 60e division (général Joppé), qui fait la liaison avec le 11e corps (Eydoux), appelle au secours au sud de Montépreux. On lui envoie un régiment. Il est plus sage de ne pas s'entêter dans la lutte sanglante pour le village de Mailly. Le général de l'Espée le fait évacuer ; mais il s'établit solidement sur les hauteurs environnantes et, de là, se prépare

à l'offensive générale qui doit être déclenchée vers 16 heures.

Cette fois, on sent très nettement la résistance ennemie qui fléchit. Seule l'artillerie redouble ses redoutables rafales. Le général Foch envoie l'ordre de reprendre Mailly.

Les avant-postes se reportent donc dans cette direction et l'attaque commence à l'heure fixée. La brigade de Sailly avec sa batterie bombarde Mailly à la tombée du jour. Déjà l'ennemi a évacué le village. Les obus de l'artillerie française le suivent dans la direction de Fère ; les cyclistes se mettent à la poursuite. La nuit tombe. C'est la victoire.

La victoire des marais de Saint-Gond.

Récapitulons les faits durant cette journée du 9 qui voit la fin de la bataille des marais de Saint-Gond. Foch a tenu pendant quatre jours ; il a brisé l'offensive à laquelle le grand quartier général allemand avait confié la fortune de la guerre et, on peut ajouter, celle de l'empire.

Cette offensive se présentait d'ailleurs dans de très médiocres conditions, puisqu'elle se dirigeait *en fourche*, d'une part sur Sézanne, d'autre part sur Mailly : première cause de faiblesse. Mais le haut état-major allemand avait encore compliqué la tâche de ses armées : car, au même moment, les deux armées voisines, celle du duc de Wurtemberg et celle du kronprinz, avaient ordre d'attaquer, ainsi que nous allons l'exposer, dans une direction encore plus divergente, à savoir sur Bar-le-Duc : offensive en trident !

Foch est posé entre les deux dents de gauche : il se débat à la route 51, il se débat à la route 77. Entre ces deux routes, pas d'autre élément d'appui que ce sol spongieux des marais de Saint-Gond. Bülow et von Hausen enfoncent donc les deux crocs dans sa chair vive, à Mondement et à Fère-Champenoise. Foch lutte d'abord au-devant des marais de Saint-Gond, puis à leur débouché sud qu'il ne lâchera pas. Mais il a deux armées sur les bras, dont ce corps fameux, qui se croit invincible, la Garde. Joffre n'a pas perdu de vue, un seul instant, la situation de son lieutenant si grandement risquée à la place la plus périlleuse et à la tête d'une armée improvisée. Il le cale autant qu'il le peut : il le cale à gauche, il le cale à droite.

C'est surtout de la gauche que viendra le salut. Franchet d'Esperey, ayant admirablement saisi la pensée de son chef, après Montmirail, oblique à droite, c'est-à-dire vers le nord-est et commence ainsi à prendre à revers l'armée de Bülow. Il cède son

10e corps à Foch et appuie encore ce 10e corps par la manœuvre du 1er corps : belle compréhension des choses et parfaite camaraderie militaire. Le 10e corps dégage la 42e division et celle-ci tombe dans la main de Foch qui en fait l'instrument de la « manœuvre dans la poche » destinée à asséner le coup final. Beau métier, s'il en fut !

D'autre part, Joffre a envoyé dans la trouée de Mailly, la 18e division, la 6e division et, chose plus importante encore, il a confié à Langle de Cary une mission analogue à celle de Franchet d'Esperey : de même que celui-ci aide son camarade à sa propre droite, de Langle de Cary doit l'aider à sa propre gauche ; en un mot, et selon les termes mêmes des instructions, si conformes à la méthode stratégique géniale de Joffre, la 4e armée intervient comme « réserves » de la 9e. Joffre fait couler de droite et de gauche toutes ses forces disponibles au fond de la poche défensive française, pour la renforcer, au moment où Foch pousse contre la poche offensive allemande toutes ses forces disponibles pour la crever. Beau métier !

Von Bülow et von Hausen ont épuisé leurs troupes pendant quatre jours en des attaques désespérées : ils n'ont à attendre ni secours, ni renforts, sauf une malheureuse division de réserve. Au lieu de coordonner leurs efforts, ils les ont dispersés. Attaque à la route 51, attaque dans ces putrides marais de Saint-Gond, attaque à Fère-Champenoise, à la route 77, à Vitry-le-François : rien n'est lié. Du grand quartier général il ne vient aucun ordre, aucune règle d'action commune. Les chefs, au lieu de s'appuyer, se disputent à coups de radios. Un malheureux officier d'état-major, Hentsch, est envoyé pour mettre un peu d'ordre. Mais il tombe dans la cage aux lions. Ils le dévorent comme ils se dévorent entre eux.

Le 8 au soir, la bataille est perdue par von Kluck sur l'Ourcq. Dans la nuit du 8 au 9, elle est perdue par Bülow à Montmirail. Et dans cette même nuit du 8 au 9, elle se perd pour von Hausen arrêté aux portes de Fère quand il devrait être à Arcis depuis le 6. Le front occidental craque de partout.

Cependant, aux marais de Saint-Gond, durant la matinée du 9, l'incertitude paraît se prolonger. C'est que les deux dents de Mondement et de Fère-en-Tardenois restent enfoncées dans la chair vive et que, donnant le suprême effort, elles causent la suprême douleur. L'orgueil allemand ne veut pas céder. Le soldat se fait tuer encore. Un dernier effort tactique voile, aux yeux de la troupe et des chefs qui refusent de se l'avouer à eux-mêmes, la défaite stratégique.

Mais Foch, aidé par Franchet d'Esperey, a gagné la partie à Mondement : la dent de la route 51 a cédé ; maintenant, il se propose d'asséner le coup final à Fère. La manœuvre montée par lui dès la veille, un instant contre-balancée par le dernier effort de von Hausen, va dégager la route n° 77... On ne l'attend même pas : comme il l'a écrit lui-même, dès 2 heures tout se détraque et se pulvérise simultanément dans les deux armées. Bülow fuit à 11 heures, von Hausen fuit à 16 heures et demie ; tous deux couvrent leur retraite à coups de canon. Mais qu'importe : la bataille est gagnée simultanément et concomitamment sur tout le front ouest. Les chefs allemands continueront indéfiniment leur dispute devant l'histoire à qui l'a perdue le premier. Ils l'ont perdue tous ensemble, et en se disputant.

Joffre a magnifiquement mené l'affaire et il n'a qu'à se louer de ses lieutenants. Tous sont à l'honneur auprès de lui. Gallieni et Maunoury ont attaqué sur l'Ourcq et ont déclenché la victoire : leur admirable résistance contre la soudaine volte-face de von Kluck lui a laissé le temps de se déclarer. French, en arrivant sur la Marne, a entamé le front ennemi. Franchet d'Esperey, par les deux coups de massue d'Esternay et de Montmirail, l'a brisé et, par son savant « à droite », a fait de la fissure un trou béant. Foch, à force de lumière, de prudence, de ténacité, a agi comme s'il lisait dans le jeu de ses adversaires. Sa prescience illuminait sa science. Sans lui, tous les autres succès étaient perdus. Il l'a compris, il l'a dit en pleine bataille, il l'a répété à tous ; il n'a fait qu'un avec son armée ; il a tenu, il a réussi.

Résumons toute la bataille ouest : le *massif* a dégagé la *plaine*. Par une admirable partie liée, où toute l'histoire française s'évoque une fois de plus, les « Champs Catalauniques » ont sauvé Paris ; mais, cette fois, Paris a lui aussi sauvé les « Champs Catalauniques ».

CHAPITRE VI

LA BATAILLE DE VITRY-LE-FRANÇOIS LE 8 ET LE 9 SEPTEMBRE

L'attaque de von Hausen à gauche et l'entrée en ligne du 21ᵉ corps français, le 8 septembre. — La journée du 9 dans la région de Sompuis-Vitry-le-François. — Le soldat à l'armée von Hausen et la retraite de l'armée le 9 après-midi. — Liaison pour la retraite entre les armées allemandes du centre le 9 et l'ordre de reprise d'offensive pour le 10 septembre.

La bataille pour Paris, la bataille du *massif* et de la *plaine*, n'est qu'une partie de la bataille de France. Nous l'avons dit dès le début et nous espérons avoir donné ainsi la clef de toute la guerre : la victoire de la Marne n'eût pu être gagnée ni même engagée si notre force de l'est n'avait servi de pivot.

D'ailleurs, le grand plan allemand, modifié plusieurs fois, n'en réservait pas moins toujours, et surtout dans sa dernière forme, un rôle décisif à l'offensive de l'est. Les deux dents de gauche étant enfoncées sur Sézanne et sur la trouée de Mailly, la troisième mordait dans la trouée de Revigny.

C'est sur ce point que le grand quartier général allemand compte, en dernière analyse, voir triompher sa manœuvre « géniale » : il a confié au kronprinz, appuyé à droite par le duc de Wurtemberg et bientôt, à gauche, par von Strantz, la mission de rompre, ici, la grande armée de Joffre, de façon à encercler Verdun d'une part et, d'autre part, à rejeter toutes les armées françaises de l'est sur la frontière suisse. Cette partie de la manœuvre importe tellement à ses yeux que c'est de ce côté qu'il prolongera, le plus longtemps possible, sa résistance et qu'il y reviendra sans cesse.

Si l'on y regarde de près, on voit que la bataille de la Marne se rattache, de ce côté, par des fils invisibles à toute la suite de la guerre et même à la victoire finale.

La bataille de Paris étant gagnée au massif de Seine-et-Marne, la bataille de France ne sera gagnée que plus tard à Verdun, ce qui permettra de l'achever dans le nord et de rejeter les Allemands par où ils sont venus.

N'est-ce pas, d'ailleurs, la chose du monde la plus naturelle, puisque cette frontière est, séculairement, la cuirasse de la patrie? Mais elle ne pouvait remplir ce rôle en 1914-18 qu'à la condition de n'être pas abandonnée à elle-même. Les forteresses de l'Est n'eussent pas suffi : en butte à la puissante artillerie moderne, elles eussent, sans doute, subi le sort de Liége et de Namur. C'est la présence des trois vigoureuses armées de Dubail, de Castelnau et de Sarrail autour de la ceinture de nos camps retranchés qui a consolidé cette frontière et qui a fait d'elle la sauvegarde de la France.

Entre les armées de l'est et les armées de l'ouest, c'est-à-dire entre la bataille de pivot et la bataille de manœuvre, la 4e armée (Langle de Cary) formait la liaison. Elle constituait, avec l'armée Foch, « le fond de la poche ». Nous avons dit son double rôle pendant les premiers jours de la bataille : apporter ses réserves à la 9e armée à la trouée de Mailly et, en même temps, consolider l'armée Sarrail sur la trouée de Revigny. Manœuvre à deux faces extrêmement délicate, puisque la moindre faute aurait eu pour résultat de scinder la ligne de front au point le plus dangereux. On comprend assez que les Allemands aient porté leurs efforts de ce côté jusqu'à la dernière minute avec l'espoir de briser la résistance française à la suture.

Nous avons conduit le récit des opérations des armées Langle de Cary et Sarrail jusqu'au 7 au soir. En reprenant cet exposé et en le continuant, pour ces deux armées, jusqu'à la retraite de l'ennemi, le 11, nous aurons achevé le récit de la bataille de la Marne et expliqué la triple victoire qui constitue sa magnifique unité.

Donc, Langle de Cary était engagé à plein le 7 au soir, sa gauche contre l'armée von Hausen pour porter aide à Foch et sa droite contre l'armée du duc de Wurtemberg pour maintenir sa liaison avec Sarrail.

Par contre, il devait subir, dès le 8 au matin, la double offensive de von Hausen et du duc de Wurtemberg. De ce côté aussi, cette journée du 8 allait être la *journée critique*.

Rappelons, en deux mots, les projets de von Hausen et du duc de Wurtemberg : car ces deux généraux, à cette heure, ont encore ou croient avoir encore l'initiative.

Von Hausen avait pensé que, puisque Joffre attaquait dans la région de Paris, le centre de l'armée française devait se trouver démuni : on ne peut pas être fort partout à la fois ; et il en avait

conclu, dans la nuit du 7 au 8, qu'en tombant avec toute sa puissance, et avec l'aide des armées voisines, sur le « fond de la poche », il aurait des chances sérieuses de le crever. Il eût réussi, peut-être, s'il s'y fût pris plus tôt. Mais, pendant qu'il s'attardait, Joffre avait eu le temps de prendre ses mesures.

Quoi qu'il en soit, pour le 8 au matin, von Hausen, ayant constaté par ses avions que la division de cavalerie du général de l'Espée n'a pas reçu de troupes de soutien, se décide à faire son effort maximum à la trouée de Mailly.

A droite, son XIIe corps, uni à la Garde, fait fléchir, comme nous l'avons vu, dès le 8 à la première heure, le 11e corps français. L'aile droite de Foch se recourbe dans le cours des deux journées du 8 et du 9, jusqu'à perdre même le village de Mailly.

Ce n'est cependant qu'un battant de la porte qui s'entr'ouvre ; il faut enfoncer l'autre pour s'assurer le passage jusqu'à Arcis-sur-Aube. Or, cet autre battant, Joffre l'a consolidé en appelant à l'aide Langle de Cary et en envoyant toutes les troupes dont il peut disposer. Nous allons les voir arriver successivement et bien opportunément sur le terrain.

Von Hausen ne s'en croit pas moins maître de la situation. De même qu'il attaque aux marais de Saint-Gond, c'est-à-dire à l'ouest de Fère, il attaque en pleine Champagne, c'est-à-dire entre Fère-Champenoise et Vitry, dans la région de Sompuis. Il a constitué de ce côté un groupement confié au général von Elsa (23e division et XIXe corps). Ce groupement doit enlever la région de Sompuis et tourner par le sud, en obliquant à l'ouest, sur la région de Mailly. Pour donner plus de puissance à cette attaque qui forme le véritable « fer de lance », von Hausen fait appel au concours du duc de Wurtemberg et celui-ci lui assure, en effet, l'aide de son VIIIe corps. C'est avec ces forces que von Hausen prépare *la percée* à sa gauche, le 8 au matin. Foch n'avait eu à lui opposer, la veille, qu'une division de cavalerie (de l'Espée). Mais déjà, Langle de Cary est accouru avec son 17e corps et son 12e corps et Langle de Cary lui-même va recevoir, dans la journée, les secours envoyés par Joffre (je ne parle pas des recrues qui, très nombreuses, arrivent des dépôts et comblent les vides dans les régiments).

Ainsi se compose la trame serrée des offensives et des contre-offensives entre-croisées dans la région de Vitry au cours de ces deux journées du 8 et du 9 ; l'expression paraîtra d'autant plus juste que, tandis que l'armée von Hausen tombe dans le flanc de Foch à la trouée, Langle de Cary tombe dans le flanc de von Hausen sur la route de Vitry-le-François à Arcis et le duc de Wurtemberg

essaye de prendre de flanc l'offensive de Langle de Cary dans la région Chatel-Raould-Vitry-le-François.

Le terrain étant un inextricable lacis de rivières, de canaux, de bois et de collines, la bataille « pour la poche » prend ici l'allure d'un duel pied à pied, d'une guerre d'embuscades et de chicanes. Elle se disloque dans les sapinières de Champagne comme elle s'est enlisée un peu plus à l'ouest, dans les marais de Saint-Gond. Mais ce sont là des détails auxquels le grand commandement allemand ne s'est pas arrêté un instant quand il lançait sa grande offensive à coups d'hommes.

Von Hausen lui-même ne songe plus qu'à son « irrésistible » attaque à la baïonnette, telle qu'il est en train de la mener, à sa droite, contre le 11e corps français et telle qu'il a conçu le dessein de la mener à sa gauche contre Langle de Cary. Il a demandé au VIIIe corps d'attaquer de la même façon. Mais, ici, le terrain et la supériorité déjà marquée des Français s'oppose même à une simple tentative. Les deux corps, XIXe et VIIIe, chercheront toute la journée l'occasion de se jeter sur l'artillerie française et ils ne la trouveront pas.

L'attaque de von Hausen et l'entrée en ligne du 21e corps français, le 8 septembre.

Entrons donc dans la bataille de Vitry-le-François, le 8 au matin.

Le 7 au soir, Langle de Cary constate que ses affaires ne vont pas trop mal. Son 17e corps a progressé sérieusement dans la région sud-ouest de Vitry-le-François. Il a tenu tête à von Hausen autour des deux Perthes et, finalement, il a rejeté l'ennemi au delà de la ligne du chemin de fer qui va de Sompuis à Vitry-le-François.

Pour le 8, Langle de Cary a reçu du haut commandement les indications et les prescriptions contenues dans « l'ordre général no 7 » :

« *L'armée allemande semble se replier vers le nord-est devant l'effort combiné des armées alliées de gauche.* Celles-ci doivent suivre l'ennemi avec l'ensemble de leurs forces, etc. La 9e armée s'efforcera de tenir sur le front qu'elle occupe, *jusqu'au moment où l'arrivée des forces réservées de la 4e armée sur sa droite lui permettra de participer au mouvement en avant.* »

Ayant médité sur ces données et instructions précises, Langle de Cary s'est rendu compte : 1o que l'ennemi est battu à l'ouest et commence à se replier ; 2o qu'il faut résister à ses derniers efforts en soutenant Foch ; 3o et qu'aussitôt que possible, on devra passer à l'offensive conjointement avec la 9e armée. Rien de plus simple

et de plus clair. C'est comme si Joffre disait à ses lieutenants : « Un dernier effort et nous les avons ! »

Dès le 7 au soir, à la suite du succès de son aile gauche en direction de Sompuis, le général de Langle avait demandé au grand commandement l'autorisation d'entamer la poursuite. Accordé, mais seulement dès que le 21[e] corps, qui arrive de l'armée Dubail, pourra entrer en ligne. Le général de Langle de Cary met en outre à la disposition du général Dumas, qui commande cette aile gauche, la 23[e] division (Masnou) du 12[e] corps et le détachement Breton du 17[e] corps.

Les troupes *du* 17[e] *corps* sont toujours sur les emplacements qu'elles ont emportés la veille au soir. En gros, c'est la voie ferrée Sommesous-Sompuis qui fait la séparation des deux adversaires. Les éléments avancés ont pu atteindre la ligne. Ordre est donné de franchir les bois qui s'étendent entre Sompuis et Vitry-le-François. L'effort principal du 17[e] corps et du 21[e] corps, dès que celui-ci sera en mesure d'agir, se portera principalement sur l'axe : tunnel, cote 212, cote 158, c'est-à-dire vers la route de Paris en direction de Maisons-en-Champagne.

On se prépare à l'attaque ; mais on attend, les yeux tournés vers la région d'où doit déboucher le 21[e] corps. Langle de Cary a son P. C. à Chavanges, où il va recevoir le général Legrand, commandant le 21[e] corps, et lui fixer sa mission.

Mais l'ennemi a pris les devants. Dès 6 heures, le 8, ses premiers feldgrauen se sont infiltrés dans les bois et ont tourné nos avant-gardes, forcées de se replier. C'est la 23[e] division saxonne. A la faveur des bois qui la cachent au canon français, elle progresse. De 7 heures à 11 heures, l'ennemi, débouchant en masses profondes du tunnel, avance jusqu'à la Perrière, cotes 186, 202, devant la 34[e] division (général Alby) et jusqu'à cote 201, ferme la Certine, 174, 130, château Beaucamp, devant la 33[e] division (général Guillaumat). Le détachement Breton perd la crête d'Humbeauville. On attend toujours le 21[e] corps. Enfin, il entre en ligne : la 25[e] brigade (de la 13[e] division général Bacquet) arrive après une marche de 50 kilomètres ; aussitôt elle rétablit la situation : elle se relie au détachement Breton à la ferme l'Épine et occupe la ferme la Custonne. La 23[e] division saxonne subit de grosses pertes dans le ravin des Monts-Marins (1).

Ainsi le barrage établi en hâte par la division Bacquet à travers

(1) Général LEGRAND-GIRARDE, *Opérations du 21[e] corps d'armée* (Plon, 1922), p. 134.

la trouée de Mailly, bien qu'il laisse encore un vide de 10 kilomètres à droite du 11e corps, a brisé de façon sanglante l'élan de von Hausen. Celui-ci, d'ailleurs, reconnaît l'efficacité du tir violent des canons français sur le flanc droit du groupement von Elsa. Le 21e corps entrait donc dans la grande bataille à l'heure même et au point précis où son action était le plus nécessaire.

A midi, le général Dumas avait, d'autre part, ordonné une contre-attaque, précédée par une puissante préparation d'artillerie. Cette contre-attaque, menée en direction de Vitry-le-François par le 17e corps et une partie du 12e corps, se heurta au XIXe corps saxon (général von Laffert). Celui-ci s'était mis en route, dès l'aurore, pour la fameuse attaque à la baïonnette, et le VIIIe corps de l'armée du duc de Wurtemberg avait reçu l'ordre de faire de même. Mais l'artillerie française a beau jeu de prendre à partie les masses d'infanterie qui se risquent à sortir des tranchées et des bois. Le XIXe corps est arrêté devant Grenoble-ferme et ne peut plus faire un pas. L'aile gauche de ce même corps est également fixée et à moitié anéantie (« pertes considérables », écrit von Hausen) sur le chemin et le cours d'eau entre Courdemanges et Chatel-Raould. Von Hausen s'obstine à poursuivre l'attaque l'après-midi ; mais la 23e division est épuisée et refuse de marcher. La 24e division du XIXe corps allemand est jetée, dans l'après-midi, sur la ferme la Certine ; elle s'en empare un instant, mais elle la reperd et est obligée de se retrancher sur la ligne du chemin de fer où elle s'est repliée. L'artillerie de cette division tire sur les troupes du XIXe corps allemand, et cette erreur qui se prolonge ajoute encore à la gravité de la débâcle.

Les hommes et leurs chefs attendirent la nuit pour tenter de percer le front ennemi dans une attaque à la baïonnette de façon à échapper au tir de l'artillerie ennemie. Mais, après la chaleur torride de la journée et en raison de l'épuisement qui accablait les hommes et les bêtes, les grands chefs durent renoncer, sur tout le front, à une attaque de nuit (1).

Le VIIIe corps allemand (général Tülff von Tschepe und Weidenbach) n'avait pas fait davantage. Il n'avait pu déboucher au delà de Huiron. A Courtisols (quartier général de la IVe armée), le VIIIe corps s'était refusé, lui aussi, à procéder à une attaque de nuit.

Il ne croyait pas au succès de l'entreprise à cause de l'éloignement des batteries françaises (4 kil.) et de l'incertitude de leur position exacte.

(1) Baumgarten-Crusius, *loc. cit.*

Le plan d'attaque sur les Rivières (où l'on supposait l'artillerie lourde française) fut abandonné... Les combats du 8 septembre, au groupement Est, revêtirent la forme d'une avance pénible et lente de boqueteau à boqueteau, de ferme à ferme, de pli de terrain à pli de terrain ; ils prirent ensuite un caractère purement défensif ; c'était la preuve que l'équilibre tendait à se rompre en faveur des Français (1).

Partout l'offensive si fortement montée par von Hausen est donc fixée ou refoulée. En gros, l'invasion allemande ne devait guère dépasser, de ce côté, la voie ferrée de Sommesous à Vitry-le-François.

Or, von Hausen aurait dû être, depuis deux jours, non seulement à Arcis-sur-Aube, mais sur la Seine, puisque c'était sur son armée que l'on comptait pour « enfoncer la porte ». A peine avait-il entr'ouvert l'un des battants que l'autre s'était refermé violemment sur lui.

Le 12e *corps* avait supporté, avec le 17e, le poids de la grande offensive allemande directement au sud de Vitry-le-François. Les aviateurs avaient signalé, dès la première heure, que de nombreuses colonnes ennemies étaient en marche vers le sud, tant à l'ouest qu'à l'est de Vitry.

Le 12e corps avait reçu la mission spéciale de tenir ferme sur la grande route de Brienne en maintenant les liaisons avec le corps colonial et le 2e corps qui combattaient de l'autre côté de la Marne. Sa position n'était pas brillante ; en effet, la 23e division lui avait été enlevée pour former, avec le 21e corps, un détachement d'aile chargé de tenter une action débordante sur la droite de l'ennemi, tandis qu'il sera fixé par le 17e corps. Reste donc seulement au 12e corps la 24e division (général Descoings). Et l'attaque allemande se déclenche. La cote 130, au sud-ouest de Courdemanges, est perdue dès 4 heures du matin. Et le 17e corps demande l'appui, du moins par tir d'artillerie, sur la région de Humbeauville : c'est-à-dire que le 12e corps réduit à une division est appelé à l'ouest précisément à l'heure où il est lui-même rejeté vers le sud.

Le XIXe corps (von Laffert) cherche à progresser par la grande route de Brienne ; il vise, lui aussi, les batteries françaises installées derrière les Rivières. Il s'acharne sur Courdemanges. Après un terrible bombardement, le village est évacué, le colonel du 108e (Bergerac) tombe grièvement blessé. Alternatives sanglantes dans le cours de l'après-midi. Courdemanges repris est de nouveau perdu

(1) Von Hausen, *loc. cit.*, traduction, p. 242.

vers 16 heures. Un effort suprême et une magnifique contre-attaque du 326e nous rendent la cote 153 au nord du mont Moret, Courdemanges et la cote 130, à la fin de la journée. Le général Descoings a regagné, à peu de chose près, le front qu'il occupait au début de la journée et von Hausen est contraint, comme nous l'avons dit, d'abandonner l'idée d'une attaque de nuit ; la 23e division et le XIXe corps sont épuisés, le VIIIe corps, qui n'a pas confiance, refuse son concours. A l'est comme à l'ouest de Vitry-le-François, l'ennemi est donc fixé. La grande invasion est arrêtée. La trouée de Mailly est protégée des deux côtés.

A droite du 12e corps, le *corps colonial* (général Lefèvre) est engagé. C'est ici que l'on sent combien la situation de la 4e armée est difficile. Car, tandis que la gauche est entraînée à l'ouest par le péril imminent qui menace la trouée de Mailly et la route de Brienne, voici que se fait sentir, à l'est, l'attraction de la terrible bataille que le 2e corps (général Gérard) et l'armée Sarrail livrent au duc de Wurtemberg et au kronprinz pour la trouée de Revigny. De quel côté porter l'effort principal?

Le corps colonial se bat dans la boucle de la Marne. S'il tient, il sauvera les liaisons ; s'il succombe, la gauche et la droite seront emportées dans un recul dont on ne peut prévoir les suites. Aussi, dès le 7, le général Lefèvre, décidé, selon l'ordre 42, « à se faire tuer sur place plutôt qu'à reculer », s'est retranché entre la route et la voie ferrée, sur une ligne Frignicourt-Luxémont-Écriennes-Matignicourt. Il se tient en liaison avec le 17e corps à la ferme du Mont-Moret. Le 8 au matin, le groupe Caudrelier de la 2e division opère en partant de Blaise-sous-Arzillières et, résolument, il contient l'ennemi.

Sur le reste du front, il en est de même ; la 2e division (général Leblois) entre Bignicourt et Goncourt, la 3e division (général Leblond) entre Matignicourt, Thiéblemont-Farémont, repoussent les attaques venant du nord et qui, de ce côté, inclinent vers le sud-est et non plus vers le sud-ouest ; c'est l'armée du duc de Wurtemberg qui vient en aide à l'offensive du kronprinz. La solidité du corps colonial décide dès lors, en ce point, du succès de la bataille vers le sud-est ; la gauche du 2e corps est couverte ; les liaisons sont assurées.

Avec le 2e *corps*, nous tombons dans la bataille pour Revigny ; aussi, malgré que ce corps appartienne à l'armée Langle de Cary, nous rattacherons l'exposé de la journée du 8, en ce qui le concerne,

à la bataille de l'Argonne et nous dirons d'abord ce qu'il advint de la gauche de l'armée Langle de Cary dans la journée du 9. Car la décision n'était pas encore obtenue le 8 au soir. Tout au plus, sentait-on un vent nouveau qui se levait. Puisque von Hausen n'avait pas passé, il ne passerait pas ; donc il n'avait qu'à quitter la place. La bataille du 8, sanglante et anxieuse, commençait à apparaître pleine d'espoirs : mais elle ne devait apporter tout son résultat que le lendemain.

La journée du 9 dans la région de Sompuis-Vitry-le-François.

Tandis que dans le camp français l'on en était encore à se demander s'il fallait considérer le succès de la défensive comme acquis et si l'heure était arrivée de passer à l'offensive, les réflexions devenaient amères dans le camp allemand.

Il ne faut pas s'en rapporter au plaidoyer de von Hausen qui, du fond de sa chambre de malade, n'apprenait que ce qu'on croyait devoir lui faire connaître. Baumgarten-Crusius se rapproche davantage de la vérité quand il s'explique, en ces termes, encore très optimistes, sur la préparation de la journée du 9 :

Il ne faisait doute pour personne au commandement de la IIIe armée, écrit-il, que l'attaque se poursuivrait le 9 septembre, mais *à condition que l'on fût soutenu par les armées voisines et assuré de leur coopération.* En fait, *la force* combative des troupes *était diminuée de moitié depuis leur départ;* et on se rendait compte *combien il était difficile de continuer à entretenir une ligne de front dépassant* 50 *kilomètres.* Mais cela ne pouvait ébranler la résolution prise de poursuivre l'attaque le 9 septembre. Cette résolution fut fortifiée encore par un marconigramme de la IIe armée faisant connaître que, par suite de ses pertes, il ne lui restait plus que la valeur de trois corps. Le soir du 8, à 7 h. 10, le commandant en chef de la IIIe armée faisait savoir au grand quartier général qu'il était toujours en disposition de « rejeter l'ennemi ».

Si l'on s'en rapporte à cette source évidemment intéressée, les ordres suivants auraient été donnés à la IIIe armée pour le 9 au matin :

1° « L'armée, sur toute la ligne, en bataille victorieuse avec progrès en avant. L'aile droite de la IVe armée est *environ* à Huiron (c'est-à-dire *rejetée* en arrière de la voie ferrée ; cela ne constitue aucun progrès).

2° « L'attaque se poursuivra demain. »

On prescrivait au général Kirchbach, *pour décharger la IIIe armée qui luttait péniblement*, l'attaque en direction sud-

ouest sur Sézanne (c'est la dernière offensive sur les marais de Saint-Gond que nous avons exposée ci-dessus).

« ...Pour le groupe de gauche, son chef, le général von Elsa, ordonna la continuation de l'attaque en direction sud pour le 9 septembre, la 23e division à l'ouest du ruisseau du Puits et le XIXe corps à l'est du même cours d'eau. »

C'est, en somme, la « voie romaine » qui fait la séparation dans le sens nord-sud ; mais les ordres n'ajoutent pas que l'offensive allemande ayant été rejetée, la veille, au nord de la voie ferrée, c'est de là qu'il faut partir. Or, c'est ce qui paraît très dur au soldat. Dans ses tranchées, il tient encore ; mais pour s'élancer au dehors, il a perdu l'élan.

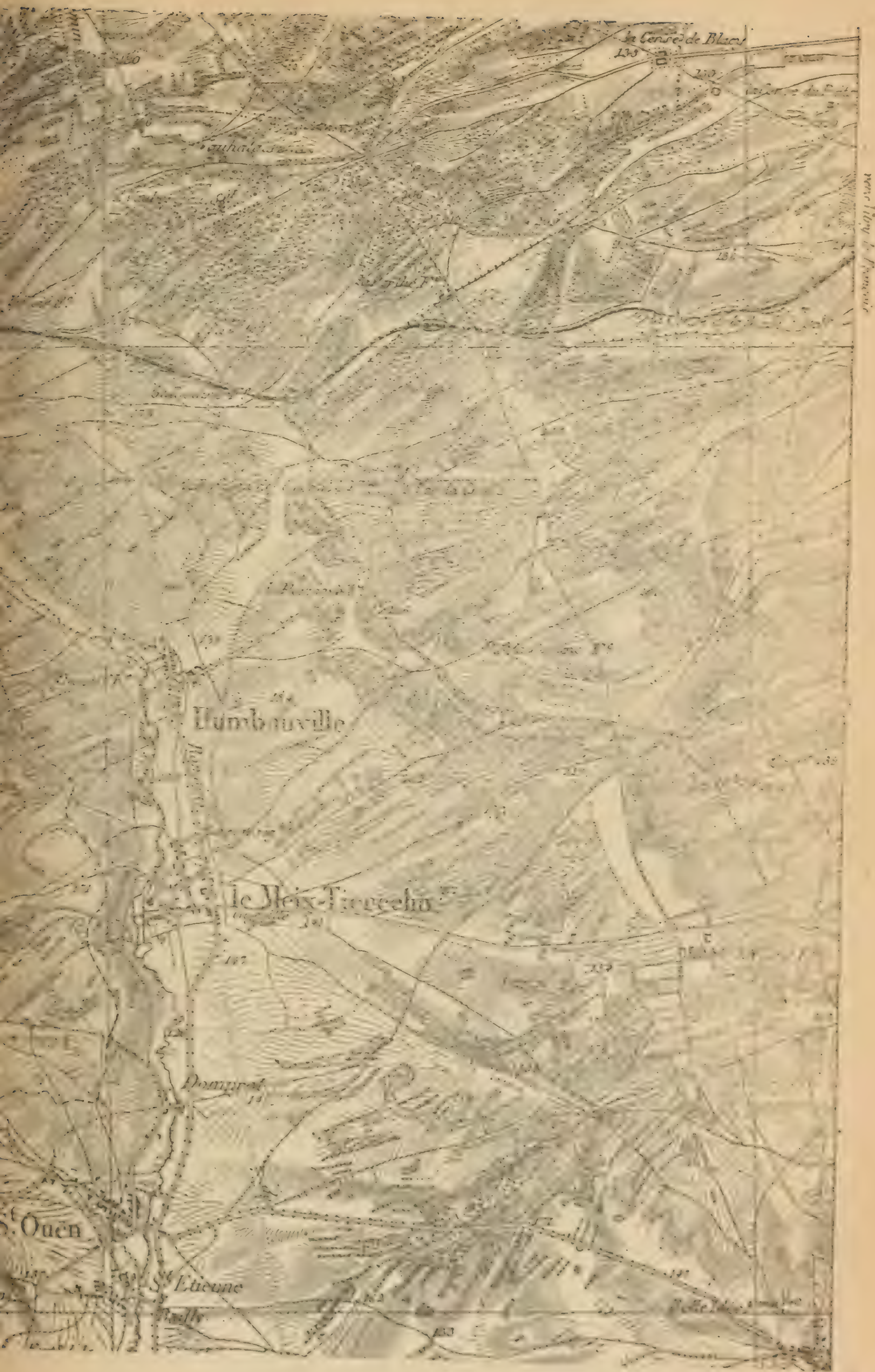
Baumgarten-Crusius dit que, par suite de l'intervention de la 23e division de réserve, l'attaque du 21e corps français sur Sompuis resta *presque sans effet*. Cependant l'attaque du 21e corps allait consolider la ligne française et refréner définitivement toute tentative allemande de progresser par la trouée de Mailly. Il ajoute que la 23e division de réserve, qui faisait la liaison entre le groupe Kirchbach et le groupe d'Elsa, s'était avancée jusqu'à Trouan-le-Petit. Mais il la compare assez plaisamment à « une petite languette oscillant dans la balance de la décision de la bataille des peuples ». Languette bien exposée, puisque notre 21e corps la prenait de flanc, par l'est. Telles sont les conditions dans lesquelles se développe la bataille de la gauche de von Hausen (groupe d'Elsa) pour la journée du 9.

Voici, maintenant, les résultats de cette journée selon les aveux mêmes de l'ennemi. Avant que les ordres de retraite aient été donnés, la 23e division, qui se bat *en direction* sud-ouest de Sompuis, subit des pertes tellement considérables qu'il lui est impossible d'avancer. Or, « vers midi, on constatait l'apparition d'une forte colonne d'infanterie ennemie, évaluée à une division, *venant de Trouan;* une autre colonne française était également signalée venant des Cavattes et avançant direction nord. Dans ces conditions, la 23e division *renonça à toute attaque* et appela au secours ses réserves. Nous allons dire ce qu'était cette offensive française qui arrêtait l'ennemi et faisait pencher la balance.

De même au XIXe corps : c'est à peine s'il put saillir de la voie ferrée et se risquer dans les bois de Grenoble-ferme. Il fut même nécessaire de faire relever la 89e brigade par une division du VIIIe corps, empruntée à la IVe armée. Toute attaque hors des tranchées s'effilochait sans produire de résultat. En somme, on faisait massacrer les troupes pour rien.



SOMVEYS
La Folie
Arbre
les Fenus
Montmarvain F.



Humbauville
le Meix-Tiercelin
St. Ouen
St Etienne

Quant au VIII[e] corps lui-même, prêté par le duc de Wurtemberg à von Hausen, nous avons vu dans quel état il était le 8 au soir ; s'étant déjà dérobé, la veille, à l'attaque à la baïonnette que lui demandait von Hausen, il ne fit pas mieux dans la journée du 9 : il se cramponna avec peine à Huiron et Courdemanges, à cheval sur la voie ferrée.

Voyons cette journée du 9 du camp français : rien ne nous édifiera mieux sur les récits obscurs et volontairement alambiqués du général Baumgarten-Crusius. Le 9, c'est le jour de la pleine entrée en ligne du 21[e] *corps*. La manœuvre de Joffre est donc en voie d'exécution. Le 21[e] corps (général Legrand), débouchant de Saint-Ouen, est jeté dans le camp de Mailly. Il a ordre de faire un mouvement d'enveloppement par la droite de l'ennemi, et c'est ainsi que nous venons de le voir déboucher par Trouan-le-Grand et la ferme des Cavattes ; sa 43[e] division (général Lanquetot) à gauche formant flanc-garde de l'armée et fermant (enfin !) la large fissure du camp de Mailly qui n'était couverte que par la division de cavalerie de l'Espée ; la 13[e] division (général Bacquet), à droite, en liaison dès la veille avec le 17[e] corps.

En outre, la 6[e] division de cavalerie est arrivée sur le terrain ; elle forme avec la 9[e] division de cavalerie un corps de cavalerie qui va devenir un puissant instrument d'action et de poursuite.

Pour le moment, le général de Langle de Cary, dans une juste appréciation des choses et sentant l'ennemi faiblir, est résolu, conformément aux ordres sollicités par lui dès le 7 au soir, de prononcer un effort violent vers sa gauche, de façon à dégager définitivement la trouée de Mailly et à soulager Foch. Il le dit dans son ordre du 8 au soir et « fait appel à tous ses subordonnés pour produire l'effort décisif d'où doit résulter le sort de la 4[e] armée et celui du pays » (1).

C'est donc la 43[e] division (du 21[e] corps) et la 23[e] division (du 12[e] corps) qui attaquent sur Sompuis. La 43[e] division, faisant aile tournante, de façon à déborder la droite ennemie, se porte par le signal de Sompuis, à travers les bois, sur la voie ferrée, de façon à couper la 23[e] division allemande du groupement Kirchbach : c'est ce qui explique la situation extrêmement critique de cette division. Cependant, elle fait ferme, car sa voisine de l'ouest, la 23[e] de réserve, s'est emparée de Mailly. « La 43[e] division, écrit le général Legrand, apercevait au loin sur sa gauche la poussière des colonnes

(1) Général Legrand, *loc. cit.*


LA BATAILLE DE VITRY-LE-FRANÇOIS
9 Septembre, 16 heures
Français : Brig. infie Brig. cavie
Allemands : Brig. infie Brig. cavie
III
IV
VIII.R
VIII
XIX
XII
XL
XXIV
XXIII
XXIII.R
XXXII
C.C
Vitry-le-François
Coupetz
St Martin
Ablaincourt
St Amand
Bassuet
Vavray Pt
Vavray le Grd
Songy
Soulanges
St Lumier
St Quentin
Fontaine-s-C.
Vésigneul-s-C.
Faux-s-C.
Pringy
Drouilly
Changy
Loisy
Couvrot
Vitry-en-P.
Merlaut
Saulx
Brusson
Plichancourt
Maisons en Ch.
Lenharrée
Vassimont
Haussimont
Sommesous
Dammartin Lettrée
Soudé N.D.
Soudé Ste C.
Coole
Dompremy
Marolles
Reims la Br.
Favresse
Vauclerc
Thiéblemont
Farémont
Glannes
Huiron
Frignicourt
Villotte
Luxémont
Ecriennes
Matignicourt et Goncourt
Courdemanges
Mt Moret
Bignicourt
Chatel-Raould
Blaise
Norrois
Cloyes
Mont.cetz-l'Abye
Isle-s-M.
Larzicourt
Marne
Montépreux
Semoine
Mailly-le-Camp
Peivres
Sompuis
Camp de Mailly
la Folie
Nivelet
Pimbraux
Oiselet
La Cense de la Borde
Galbodine
La Perrière
Chau Beauchamp
Ptes Perthes
Gdes Perthes
les Rivières
Neuville
Arzillières
Arrigny
la Certine
Humbauville
le Meix-Tiercelin
St Chéron
Ste Tolors
Villiers Herb.
Trouan-le-Pt
Trouan-le-Gd
les Fénus
l'Epine
Mts Marins
Pylône des Gavottes
Herbis
Allibaudières
Grandville
St Ouen
Brebant
Somsois
Lignon
Bussy
Gigny
Brandonvillers
Drosnay
Chantecoq
Voie des Romains
10 Km.

de la 9e division de cavalerie se dirigeant vers le sud de Mailly. » La chaleur et la fatigue retardent d'ailleurs la marche de la 43e division qui, à la nuit, campe à la Folie et surtout aux Fénus, « seul point d'eau de la région ». A droite, la 13e division qui échoue à Pimbraux et Nivelet, parvient aux abords du signal de l'Ormet. Cependant la voie ferrée n'est pas encore atteinte autour de Sompuis.

Au 17e *corps*, on avait pris les dispositions pour franchir cette même voie ferrée le 9 à la première heure et pour attaquer en direction de Maisons-en-Champagne. C'est assez dire combien la situation se dégageait de ce côté. Le combat commence à 5 heures et demie ; on sent que l'ennemi est singulièrement affaibli. Si le XIXe corps esquisse encore une contre-attaque vers la Cense de la Borde, elle est immédiatement contenue et bientôt il ne s'agit plus que d'une mousqueterie et d'une canonnade très vives, mais sur place. A 8 heures et demie, la mousqueterie s'est tue et il n'y a plus que des feux d'artillerie.

Le général de Langle de Cary est à la ferme des Monts-Torlors. Il donne lui-même l'ordre de se porter immédiatement en avant. Offensive générale. Les fantassins de la brigade Hélo, dans leur attaque sur la cote 211 (voie ferrée), sont admirables de crânerie ; les pertes, malheureusement, sont encore très lourdes et, Sompuis n'étant pas dégagé, le 17e corps bivouaque au sud de la voie ferrée.

Le groupement formé sous les ordres du général Descoings se trouve ainsi arrêté ; *le* 12e *corps* se bat toujours dans ces difficiles terrains situés entre Sompuis et Vitry-le-François. Pour l'offensive préparée, il reçoit un appui du corps colonial (21e colonial). On piétine autour de la ferme l'Oiselet. Mais la 24e division a attaqué et enlevé dans la journée la ferme de la Galbodine, en plein sur la voie ferrée. De là, on voit les Allemands retirer leur artillerie des positions occupées au sud-est de Coole : c'est donc qu'ils s'en vont ! On sent bien que la victoire ne tient plus qu'à un fil. Le général Descoings a l'ordre de monter à fond son offensive par la gauche de l'ennemi dans la nuit du 9 au 10 et il reçoit, à cet effet, les éléments les plus importants de la 24e division.

Il ne reste plus qu'à dire un mot du *corps colonial* et du 326e (de la 24e division), dont dépend la liaison entre la bataille pour Mailly et la bataille pour Revigny : un groupement intermédiaire, le détachement Caudrelier, occupe la région du mont Moret, point capital et qui domine à la fois Vitry-le-François, le coude de la Marne et les croisements des voies ferrées. Huiron, Courdemanges, Chatel-Raould, Bignicourt forment un quadrila-

tère dont la possession décidera du sort de la bataille de Vitry et jusqu'à un certain point du sort de la grande bataille, car c'est le nœud qui coud « le fond de la poche ». Nous avons vu le régiment de Bergerac du 12e corps se faire décimer dans Courdemanges, mais s'y maintenir conformément aux ordres du général Joffre. Que l'on garde le souvenir de ces héros ! Dans ce coin peu connu de l'immense bataille, leur action n'a pas été moins belle pour avoir été moins à l'honneur. Les coloniaux avaient dû évacuer le mont Moret (cote 153) que le 326e avait repris, nous l'avons vu, le 8 au soir. Il s'y maintint énergiquement le 9 et le 10 ; ainsi le 12e corps continuait à agir en liaison avec le détachement Caudrelier qui put conserver son front.

Tout en prêtant son 21e régiment pour l'offensive préparée dans l'après-midi du 9 sur la voie ferrée entre la Certine et Huiron, le corps colonial est obligé de regarder aussi à l'est, puisque l'armée du duc de Wurtemberg pèse en direction de la trouée de Revigny. La 2e division se porte en avant en direction de Luxémont ; si cette attaque doit avoir, dès le soir même, les suites les plus heureuses, elle ne parvient pas cependant à briser la ligne ennemie. La 3e division est chargée de répondre et de soutenir l'offensive et, cette fois, en combinant son effort avec l'action du 2e corps qui combat franchement face à l'est. Les 1er et 2e régiments coloniaux sont relevés en ligne par le 7e, et une vigoureuse attaque, qui prend nettement le dessus, permet de parvenir vers 15 heures à la hauteur d'Écriennes. Non seulement la liaison est maintenue, mais voici qu'au nœud même de la bataille, l'ennemi cède ; son front recule ; la poche commence à se fermer.

Tel est donc, en deux mots, le résultat de la bataille de Langle de Cary, le 9 dans l'après-midi, *avant que l'ordre de la retraite ait été donné par le général von Hausen*, en un mot, avant que l'ensemble de la bataille ait déterminé du sort de cette bataille particulière : 1o L'offensive de von Hausen a échoué complètement : or, du résultat de cette offensive dépendait le succès de tout le plan allemand. Après une bataille de quatre jours où les forces allemandes ont été précipitées avec une brutalité sauvage dans la fournaise, après cette terrible ruée à la baïonnette, et ces effroyables offensives à plein corps toujours recommencées et toujours repoussées, l'armée des Saxons et des Rheinlanders combinée n'a pas fait un pas. L'invasion est restée contenue aux abords de la voie ferrée de Sommesous à Vitry-le-François : c'est à peine si, sur quelques points, elle a dépassé cette ligne, mais sans pouvoir se maintenir plus de quelques heures ; 2o après de tels efforts, la valeur combative

de von Hausen et du VIII[e] corps est, de l'aveu même de Baumgarten-Crusius, *réduite à moins de moitié*. Il faut remplacer les brigades par les brigades ; les hommes n'en peuvent plus, n'en veulent plus. Et il n'y a plus de réserves !

Au moment où Joffre fait entrer en ligne son 21[e] corps et son corps de cavalerie reconstitué, von Hausen a déjà mis sur le flanc sa seule ressource, la 24[e] division de réserve. Ses troupes partout découragées, sa ligne de front (c'est-à-dire la voie ferrée) rompue sur deux points, à la Galbodine et à Écriennes ; le nœud de toute la bataille, Courdemanges, consolidé contre lui ; la trouée de Mailly fermée ; lui-même bombardé dans Vitry-le-François et sur le point de perdre cette ville comme, sur sa gauche, il va perdre Fère-Champenoise : c'est l'évidence même, von Hausen est battu. Il est battu pour son compte, comme Bülow est battu pour son compte, comme von Kluck est battu pour son compte.

La bataille de la *plaine* est perdue comme est perdue la bataille du *massif*, et quand arrive l'*heureux* marconigramme interprété aussitôt comme une autorisation de lâcher pied, dès que les premières communications de von Bülow permettent de rejeter sur celui-ci la reponsabilité de la défaite, avec quel empressement, et *sans attendre un ordre quelconque du grand quartier général*, on entre dans le mouvement de retraite ! C'est ce que nous avons à dire maintenant ; car la journée du 9 devient finalement la journée de la défaite et elle ne s'achève pas sans avoir éclairé la fuite et la déroute des Saxons.

Le soldat à l'armée von Hausen et la retraite de l'armée le 9 après-midi.

Le témoignage des chefs eux-mêmes sur l'état de fatigue et de démoralisation à l'armée de von Hausen est formel ; mais il est naturellement altéré par le parti pris de rejeter la responsabilité sur les autres armées. Les carnets de route ne laissent aucun doute sur le sentiment profond de découragement qui s'était abattu sur la troupe à la suite des longues fatigues et quand elle comprit qu'il n'y avait plus à compter sur la fameuse marche *nach Paris* pour finir la guerre.

Du 103[e] d'infanterie, 32[e] division, XII[e] corps. — Il est minuit (nuit du 7 au 8). Ordre de creuser des tranchées pour se protéger contre le feu de l'artillerie et aussi de l'infanterie ; elles doivent être très étroites, car l'artillerie tire tout droit d'en haut. Nous n'avons pas fini de les creuser qu'un ordre nous arrive : « S'étendre le fusil au bras. » A 3 h. 30, on est réveillé. « Baïonnette au canon ! » Nous sommes maintenant au 8 sep-

tembre, mardi. Ordre d'embrocher tous les pantalons rouges. C'est ainsi que nous marchons dans la nuit noire. (C'est l'offensive à la baïonnette.) Notre artillerie ouvre un feu épouvantable... A notre gauche, le village de Lenharrée est en flammes... Nous égorgeons les Français dans leurs tranchées. A peine sont-ils tous morts que nous recevons un terrible feu venant d'un retranchement à 50 mètres en arrière... Vers la gare, on pouvait à peine marcher. Tout était couvert de blessés. Vraiment horrible spectacle. Souhaitons que la guerre finisse bientôt... Le lendemain matin, nous avons abandonné notre position et nous nous sommes retranchés à 300 mètres du village en flammes. A peine y étions-nous qu'un formidable feu de shrapnells et d'obus éclata sur nous. Le premier obus éclata à peine à 5 mètres de moi et blessa notre commandant, notre lieutenant et cinq hommes de notre compagnie, tous grièvement. Les obus arrivaient par douzaines. J'eus aussi mon compte et je m'évanouis. Personne n'avait le temps de s'occuper des autres ; car le feu ne cessa pas, d'après ce qu'on m'a raconté, de toute la journée... (Le scripteur échappe à la poursuite française et est soigné à Luxembourg.)

De la 23e division de réserve (1). — Le 8 à 3 heures du matin, nous nous remîmes en route. Un village en flammes, *Sommesous*. Les ordres d'assaut retentirent de toutes parts. Trompettes et tambours retentirent ; l'enfer semblait déchaîné. Nous fûmes les témoins d'un tableau d'une effrayante beauté : le 103e faisait l'assaut de Sommesous en flammes, opiniâtrément défendu par les Français... L'ennemi se retira définitivement vers le sud et nous le suivîmes pour faire halte dans le petit bois sur la ligne du chemin de fer entre Sommesous et Mailly... Le lendemain matin, notre chef de compagnie, examinant le pays avec sa lorgnette, découvrit des colonnes défilant dans la région de Mailly. Il fit part de cette observation et des batteries les prirent sous leurs feux... Mais soudain, de l'autre côté aussi, on ouvrait le feu. Le son creux et sifflant des obus traversant l'air, venait éclater tout près de nous. Ordre : « Tout le monde à l'abri ! » Nous avons appris plus tard que c'était le champ de tir français (toujours la même explication...). Il fallait prendre Mailly. Nous avions peut-être fait 300 mètres en avançant lentement quand une fusillade éclata à environ 800 mètres à l'est de Mailly. C'était une compagnie de cyclistes (division de l'Espée). Nous reprîmes notre marche. Les Français avaient abandonné le village : nous y pénétrâmes sans aucune difficulté... Nous apprîmes là quelque chose de nouveau : la sûreté de tir de notre propre artillerie qui nous prit pour des Français et nous accabla de ses feux... Le bataillon se rassembla et retourna en arrière. Le point le plus méridional de notre avance en France avait été atteint. Il faisait complètement nuit, quand exténués, nous atteignîmes de nouveau Sommesous. Le matin du 9 septembre était sombre et pluvieux. Nous restâmes inactifs à Sommesous. Je vis arriver les chasseurs de Marburg. *J'appris qu'ils avaient pour mission de couvrir la retraite.* Ils demeurèrent donc à Sommesous pen-

(1) Félix MARSCHNER, *Avec la 23e division de réserve en Belgique et en France*, p. 54 et suiv.

dant que nous nous mettions en route, nous dirigeant de nouveau vers le nord par Vatry...

De la 24e division de réserve. — Après avoir marché pendant des jours et des nuits sans arrêt avec les plus dures fatigues *après la prise de Givet*, nous fûmes entraînés dans le combat le 7 septembre, non loin de Lenharrée... On se battait en cet endroit depuis quatre jours et sans aucun succès. Notre compagnie est sortie de 9 heures du matin jusqu'à une heure de l'après-midi en plein feu de l'artillerie ennemie, ayant faim, soif et, par suite de la fatigue, des marches forcées, absolument exténuée... Malgré cela nous ne perdîmes pas courage. (Après une courte marche en avant, le scripteur tombe sur le champ de bataille.)

De la même division. — Le 8, nous arrivâmes au front et le 9, nous entrions en bataille. Le matin, de bonne heure, nous marchions sur Normée... Soudain, nous fûmes accueillis par un terrible feu de shrapnels : il fallut aller bientôt à gauche... Les pertes devenaient toujours plus lourdes aux premières lignes, et c'est pourquoi, vers 8 heures, nous dûmes reculer, poursuivis par un feu violent d'artillerie. Mais les pertes devenaient de plus en plus lourdes. Les champs fumaient littéralement des coups qui éclataient. Le lendemain, 9 septembre, cependant, on avançait de nouveau. Jusqu'à environ 4 heures du matin, nous occupâmes une tranchée, attendant à tout instant une attaque française... Les jours suivants, nous repassâmes la Marne. (C'est la retraite.)

Du XIIe corps (1). — Le soir (du 8) vers 11 heures, nous étions revenus dans nos quartiers. Nous espérions avoir du repos ; car, les jours précédents, nous avions pris part à deux combats. Bien des camarades étaient tombés et beaucoup plus encore étaient blessés. La matinée après ces combats, 40 hommes de la compagnie arrivèrent sous la conduite d'un feldwebel dans le village où se faisait le rassemblement de la division. Peu à peu, les camarades arrivèrent par groupes, *car ils s'étaient dispersés*. Vers midi, le capitaine arriva aussi avec une centaine d'hommes ; puis d'autres retardataires un peu plus tard. Ce jour-là, l'esprit, aussi bien chez les officiers que dans la troupe, *était excessivement déprimé;* car, bien que les Français eussent été rejetés, les vainqueurs n'avaient pu, cependant, tenir la position conquise, le bataillon était fortement diminué tant à cause des pertes que par la dispersion de ses éléments. Presque tous les officiers avaient perdu leurs chevaux... Nous nous préparions encore au combat ; mais en chemin, nous apprîmes que la partie des troupes à laquelle nous appartenions devait, pour des raisons stratégiques, commencer un mouvement de retraite. Notre compagnie faisait partie de l'arrière-garde : « Les Français sont sur nos talons », disait le capitaine. Ce fut encore une longue, longue marche, etc.

N'est-ce pas le tableau exact d'une défaite et de l'abandon du champ de bataille par pertes, épuisement, dispersion des effectifs,

(1) *Der deutsche Krieg in Feldpostbriefen*, p. 154.

en un mot, aveu d'impuissance de la part de la troupe comme de la part des chefs eux-mêmes?

Von Hausen est battu ; il le sait ; il sait qu'il doit fuir. Dans l'immense déroute stratégique, sa défaite tactique s'affirme, même à ses yeux, le 9, dans la journée. Tout se résume dans l'aveu de von Baumgarten-Crusius : « Dès le 9, l'armée avait perdu plus de la moitié de ses forces combattantes (1). »

Nous avons dit déjà, d'après les sources allemandes et, notamment, d'après le récit de von Hausen, comment, dans l'après-midi du 9, l'ordre de retraite venant du grand quartier général atteignit le colonel général von Hausen ; nous avons dit comment ce général, dans sa brochure apologétique, s'abritant derrière le récit de von Kluck, tente de rejeter toute la responsabilité de la retraite sur von Hentsch et sur Bülow pour dégager sa propre responsabilité ; nous avons dit enfin comment von Tappen a fait tomber d'un revers de main tout le château de cartes construit par von Kluck et comment tous nos renseignements confirment ce dernier point de vue.

La vérité est que la défaite allemande se propagea avant les ordres du grand quartier général, mais par la nécessité des faits, d'abord chez von Kluck, dans la nuit du 8 au 9, puis chez von Bülow dans la matinée du 9, puis chez von Hausen dans la matinée et l'après-midi du 9, — tout cela logiquement, fatalement, parce que les Français étaient vainqueurs et que les Allemands étaient vaincus. La version allemande de la bataille de la Marne qu'a essayé d'accréditer von Kluck (en interprétant à sa façon, comme nous l'avons démontré, un article du *Journal des Débats*), n'est pas plus exacte que la première version officielle allemande, celle d'une manœuvre « géniale » et d'une retraite ordonnée et voulue, sans qu'il y ait eu ni bataille ni défaite, version sur laquelle l'opinion allemande et l'opinion des neutres ont vécu pendant cinq ans.

Spécialement en ce qui concerne la IIIe armée, von Hausen était battu comme les autres ; il n'avait pas passé à la trouée de

(1) D'après le même auteur, les effectifs et les pertes de l'armée von Hausen, du 6 au 9 septembre inclus, se chiffrent ainsi : le XIIe corps, sur 28 300 hommes (dont 12 200 combattants) perd 5 400 hommes ; le XIXe corps : 4 700 hommes sur 28 200 (dont 12 200 combattants) ; le XIIe corps de réserve : 2 300 hommes sur 26 800 (dont 12 200 combattants). Ensemble, sur 36 600 combattants, 12 400 hommes perdus, dont 3 100 prisonniers).

D'après von François, la IIe armée (Bülow) aurait perdu, comme *disparus* seulement, 7 743 hommes du 1er au 20 septembre.

Mailly et devenait le bouc émissaire de la défaite, parce que, par lui et devant lui, au point le plus faible de l'adversaire, le grand plan allemand avait échoué.

Voici comment, torturé qu'il était par la maladie, l'impuissance et la fureur, il prit ses dispositions pour « se décrocher ».

Baumgarten-Crusius raconte, nous l'avons dit, que, dès la matinée du 9, de mauvais bruits commencèrent à circuler à l'état-major de von Hausen. Dès 7 h. 35, on avait « entendu », à Châlons, un marconigramme paraissant indiquer qu'à la IIe armée on se disposait à ramener les troupes de droite à Margny. A 1 h. 20, la retraite était déclarée définitivement par Bülow : « IIe armée commence marche arrière, la droite à Damery. »

Von Hausen, après avoir feint d'ignorer le premier télégramme (ce qui ne l'empêchait pas de prendre aussitôt son parti de la retraite, car il connaissait l'état de son propre front), répondit vivement à von Bülow : « La bataille est engagée devant la IIIe armée. Quelle est votre intention? Nous avons pris Œuvy. » Il est facile de comprendre le sens polémique de ce télégramme : « Quoi ! vous partez ! mais, nous continuons à nous battre, et même nous avons pris Œuvy. » La prise d'Œuvy, à 3 kilomètres de Fère-Champenoise, était une bien médiocre sécurité pour Bülow qui, à ce moment même, à 40 kilomètres de là, sentait l'ennemi dans son dos à Vauchamps-Champaubert.

Une fois son télégramme de « victoire » envoyé, von Hausen prend immédiatement ses dispositions pour plier bagage et il donne, *à* 2 *h.* 15, « un ordre d'armée concernant les communications d'arrière et par suite duquel le départ des bagages, des convois et du train non nécessaires au combat doit s'effectuer aussitôt la réception de l'ordre ». En même temps on procède, par les pontonniers du XIXe corps, à la construction d'un pont sur la Marne entre Châlons et Matougues (exactement à Saint-Gibrien, Récy) pour faciliter l'écoulement de l'armée. Cependant le groupe Kirchbach a reçu l'ordre de Bülow de se retirer à partir de 1 heure et par son aile gauche, ce qui risquait de rompre la liaison entre la IIe et la IIIe armée. Kirchbach avertit von Hausen qu'il ne commencerait sa retraite qu'à 4 heures et demie. C'est à 5 heures et demie seulement que von Hausen reçut de Bülow la nouvelle de la retraite de la IIe armée. « La Ire armée recule ; la IIe armée commence sa marche en arrière sur Dormans et Tours-sur-Marne. Ordre de retraite est transmis à Kirchbach. »

Avant même d'avoir reçu ce télégramme, sans attendre les ordres directs du haut commandement, von Hausen, qui avait prescrit

les mesures en vue de l'évacuation de l'arrière dès 2 h. 15, donne, à son tour, l'ordre de la retraite, non plus seulement à ses convois, mais à ses troupes. Son groupe de droite, von Kirchbach, ayant commencé à se décrocher, le groupe de gauche (général von Elsa) reçoit à 5 h. 30 l'ordre de procéder à la retraite. C'est seulement quand ces dispositions furent prises pour la retraite générale que l'idée vint à l'état-major de von Hausen d'aviser le haut commandement : ce qui indique non seulement la volonté, mais la hâte et même la nécessité d'en finir le plus tôt possible. « Le grand commandement général fut avisé de cette résolution à 6 h. 30 de l'après-midi », écrit Baumgarten-Crusius. Le télégramme adressé à Moltke était ainsi conçu :

Le groupe d'armées d'aile droite, après une progression victorieuse, a reçu, *par l'intermédiaire de la IIe armée*, l'ordre de battre en retraite au nord de la Marne. Le 10 au matin, la IIIe armée atteindra la rive droite de la Marne à Condé, Châlons, Pogny.

Telle sera la formule officielle de la rupture du combat à la IIIe armée. De même que von Kluck, von Hausen accuse Bülow et charge le commandement de la IIe armée de la responsabilité de la défaite. On ajoute, bien entendu, que les ordres de retraite furent donnés avec la plus grande répugnance et en pleine maîtrise des événements sur le front de l'armée.

Cependant, le mouvement avait commencé à droite et le regroupement des 32e et 23e divisions en formation de corps d'armée amena un certain retard et une grande confusion « par suite des marches croisées dans l'obscurité ». La 24e division de réserve commença sa marche en arrière, dès 4 h. 30, jusqu'à Trécon, la 32e division de réserve jusqu'à Velleseneux-Soudron, et la 23e division de réserve jusqu'à Cheniers, avec un bataillon de chasseurs au nord de Sommesous, pour boucher tant bien que mal la brèche existant entre les deux divisions du XIIe corps. La 23e division active resta jusqu'au jour dans la région de Bussy-Lettrée, avec quelques arrière-gardes à Sommesous-Soudé. Afin de reconstituer les trois corps de l'armée, XIIe de réserve à l'ouest, XIIe au centre, XIXe à l'est, la 23e division de réserve laissa passer à Cheniers la 32e division et elle se dirigea ensuite sur Thibie-Champigneul, à la droite de l'armée, où elle attendit la 24e division de réserve.

Tous ces mouvements s'accomplissaient sous la protection, non seulement des arrière-gardes, mais surtout d'une puissante artillerie ; ils se trouvèrent ainsi cachés, pendant quelque temps, aux

yeux de l'armée française ; et celle-ci ne put prendre que progressivement la poursuite.

Une autre raison s'y opposait. A gauche de von Hausen, le XIXe corps avait été averti dès le début de l'après-midi, c'est-à-dire dès l'arrivée des premiers marconigrammes, d'avoir à préparer, lui aussi, sa retraite. Ayant commencé à le faire tout en se battant il reçut, à la tombée de la nuit, vers 6 heures du soir, l'ordre de décamper définitivement. Mais, de ce côté, la situation était beaucoup plus complexe. En effet, le XIXe corps combattait en liaison étroite avec le VIIIe corps de l'armée du duc de Wurtemberg. Or, la bataille en direction de Revigny pouvait passer encore pour incertaine le 9 au soir. Découvrir Wurtemberg, c'était précipiter l'effondrement de toute la gauche allemande jusques et y compris l'armée du kronprinz.

Cette gauche (qui était en réalité le centre, si l'on considère l'ensemble du front depuis les Vosges jusqu'à Meaux), cette gauche, à savoir l'armée du duc de Wurtemberg et l'armée du kronprinz, était la suprême ressource du haut commandement allemand, soit pour l'offensive, soit pour la défensive. L'abandonner à elle-même précipitamment eût été une faute telle que d'Elsa, tout en se préparant, hésitait à en venir à l'exécution de l'ordre reçu. Il fit ses observations et obtint un contre-ordre, c'est-à-dire qu'on lui enjoignit finalement de rester encore quelque temps sur ses positions. Nous allons expliquer les raisons de cette décision nouvelle et à quoi elle correspond.

Liaison pour la retraite entre les armées allemandes du centre le 9 et l'ordre de reprise d'offensive pour le 10 septembre.

Les faits eux-mêmes nous mettent, maintenant, en présence d'une nouvelle ambiguïté dans les volontés et les instructions du haut commandement allemand. A un moment donné et à cette heure où les minutes étaient si précieuses, on ne sait plus, à la gauche de von Hausen, ce que l'on doit faire, soit partir, soit rester ; et c'est surtout à la liaison entre la IIIe et la IVe armée (c'est-à-dire von Hausen et duc de Wurtemberg) que cette incertitude se manifeste. Et voici pourquoi.

On en était encore à se demander si le duc de Wurtemberg, appuyant le kronprinz, n'allait pas rétablir les affaires. Tandis que la défaite était sans rémission à l'ouest, on voulait croire qu'on regagnerait la victoire à l'est. Ainsi les impressions et les ordres se contre-balançaient et se contredisaient. Et, par suite,

dans le camp français, on hésitait à considérer la victoire comme acquise ; car on constatait ces alternatives singulières dans l'attitude des corps ennemis et on avait peine à se l'expliquer.

Voyons d'abord ce qui se passe à la jonction de von Hausen et du duc de Wurtemberg et, ensuite, nous citerons les ordres, le tout étant si important pour la claire intelligence de la fin de la bataille et pour sa prolongation à l'est quand elle est achevée à l'ouest.

Tout d'abord, la situation du XIXe corps allemand parut s'améliorer un peu à la fin de la journée du 9. Le 21e corps français, dont l'arrivée avait si vivement alarmé les états-majors allemands, avait bien sauvé la trouée de Mailly, mais il ne l'avait pas dégagée. Nous l'avons vu s'arrêter devant la ferme de l'Ormet, le 9 au soir ; il ne put même pas s'emparer de la ferme Pimbraux ni, à plus forte raison, se porter sur la voie ferrée ; ceci avait rendu quelque confiance au général d'Elsa : il faisait observer que les « forces s'équilibraient ». On apprenait, d'autre part, que le kronprinz avait résolu de renouveler une attaque décisive pour le 10 au matin.

A l'appel du kronprinz, Wurtemberg, qui, lui aussi, avait préparé sa retraite dans la journée du 9, en avait suspendu l'exécution. Il maintenait notamment sur le terrain son corps de droite, le VIIIe, qui, depuis deux jours, combattait en liaison avec le XIXe corps de l'armée von Hausen. Ainsi, le sort du XIXe corps étant lié a celui de la IVe armée, dépendait, jusqu'à un certain point, des événements de l'est. Voilà pour les faits, et voici maintenant pour les ordres.

La retraite étant en partie imposée par l'ennemi, en partie spontanée, en partie ordonnée, l'état-major de la IIIe armée, tout en décampant, délibérait ; or, voici, qu'à 9 heures du soir, arrive un radio de Luxembourg prévenant qu'un nouvel ordre du grand quartier général enjoint à la IIIe armée de rester *au sud de Châlons* et de se préparer *à une nouvelle offensive* pour le lendemain, 10. A cette offensive devait participer la IVe armée en cas de « perspective de succès », tandis que la Ve armée attaquerait dans la nuit même du 9 au 10.

A l'arrivée de cet ordre, écrit von Hausen, la question se posa pour moi de savoir *si je devais y obéir* et rester au sud de Châlons ou si je devais m'en tenir à la décision de retraiter vers le nord dictée par le recul de la IIe armée. Ce dernier parti paraissait indiqué, à condition qu'on pût admettre que les événements survenus à la IIe armée n'étaient pas encore connus du grand quartier général au moment de l'envoi de son ordre...

D'après les témoins, on concluait, à la IIIe armée, que « le haut commandement était en train de changer d'opinion sur la situation générale ». Voilà bien de ces respectueuses formules d'état-major !... Autrement dit, le haut commandement ne savait pas ce qu'il voulait.

Là-dessus, arrive à Châlons le lieutenant-colonel Hentsch. On se jette sur lui et on le supplie de débrouiller l'énigme : il déclare, qu'à son avis, il ne faut pas s'entêter au sud de la Marne, puisque les événements ont tourné tout autrement qu'on ne l'espérait à la IIe armée. Au moins celui-là a un système. On l'écoute et on décide la continuation de la retraite.

Or, voilà que survient, à 10 h. 30 du soir, l'ordre péremptoire de rester sur place pour attaquer le lendemain : « *La IIIe armée restera au sud de Châlons. Elle aura à reprendre l'offensive, le* 10 *septembre, aussitôt que possible.* » Cette fois, l'ordre est formel. On s'incline. On se préparera donc à se joindre, le 10, à l'offensive de la IVe armée et non à la retraite de la IIe armée.

Mais alors, d'autres difficultés se présentent : maintenant que l'armée Bülow a vidé les lieux et que la propre droite de von Hausen est déjà aux approches de Châlons, comment s'engager contre un ennemi vainqueur avec le flanc découvert et une armée réduite de moitié? Von Hausen demande donc, par l'entremise du lieutenant-colonel Hentsch, que la IIe armée, qui persiste à replier sa droite sur Fismes, sa gauche à l'est de Reims, laisse du moins une arrière-garde du corps de la Garde à Flavigny, au sud de la Marne. Un peu rassuré de ce côté, von Hausen prend le parti (sauf de nouveaux ordres ou contre-ordres) de se caler, dans sa retraite même, au sud de la Marne et de présenter ainsi un front oblique de Flavigny à la ferme Pimbraux, chevauchant par conséquent la voie ferrée, de façon à couvrir, vers l'ouest, la IVe armée, tandis que celle-ci attaquerait en connexion avec l'armée du kronprinz. Si le succès se dessinait, le XIXe corps était autorisé à se jeter dans la bataille et à se joindre à l'attaque éventuelle du VIIIe corps.

Voici donc von Laffert arrêté dans son mouvement. Toute la droite de l'armée allemande, c'est-à-dire von Kluck, von Bülow et la moitié de von Hausen, évolue autour du XIXe corps pris comme pivot, tandis que ce corps et les troupes qui sont à gauche se préparent à attaquer pour la journée du 10. On comprend, maintenant, l'aspect singulier de la fin de la bataille de la Marne dans cette région. La lutte reprenait ou mieux encore se prolongeait partiellement, après une première velléité de retraite.

Dans le camp français, on n'y comprenait rien. La bataille s'était prolongée jusqu'à la tombée de la nuit ; et alors que l'on avait senti l'ennemi fléchir, alors que les renseignements avaient fait connaître qu'il retournait ses convois, retirait son artillerie, vidait ses tranchées, on le voit tout à coup s'arrêter, faire tête, s'acharner sur certains points ; son artillerie lourde accable nos troupes de tirs en rafales et à longue portée. Nos régiments, qui essayent de prendre la poursuite avec des effectifs déjà extrêmement réduits et épuisés, tombent sur des barrages solidement défendus ; les villages et les fermes que l'on tente de réoccuper s'effondrent sous le feu de l'ennemi qui vient de les quitter. Et puis, à l'est de la ligne Sompuis-Saint-Ouen, tout le XIX[e] corps, appuyé sur le VIII[e] corps, fait ferme !

On savait, d'autre part, que le 2[e] corps (général Gérard) était engagé dans de durs combats, de même que l'armée Sarrail tout entière. On constatait que l'ennemi, loin de céder, se préparait à une nouvelle offensive. Il convenait donc de ne pas se laisser aller à de trop rapides espoirs. Avec un ennemi tenace, audacieux, orgueilleux, ulcéré, mieux valait s'attendre à tout et se préparer au pire. Pour le moment, il n'y avait qu'un devoir, se battre. Il serait toujours temps de chanter victoire.

Ces données précises sur la retraite *mi-partie* de von Hausen à la fin de la journée du 9 et dans la journée du 10 nous permettent de comprendre le singulier imbroglio d'une bataille qui renaît, en quelque sorte, de ses cendres. Avant d'amorcer l'exposé de la poursuite française, il est indispensable d'expliquer ce qui se passait dans les combats où, à droite, le corps Gérard et l'armée Sarrail étaient engagés.

CHAPITRE VII

FIN DE LA BATAILLE DE L'ARGONNE

(8-11 septembre 1914.)

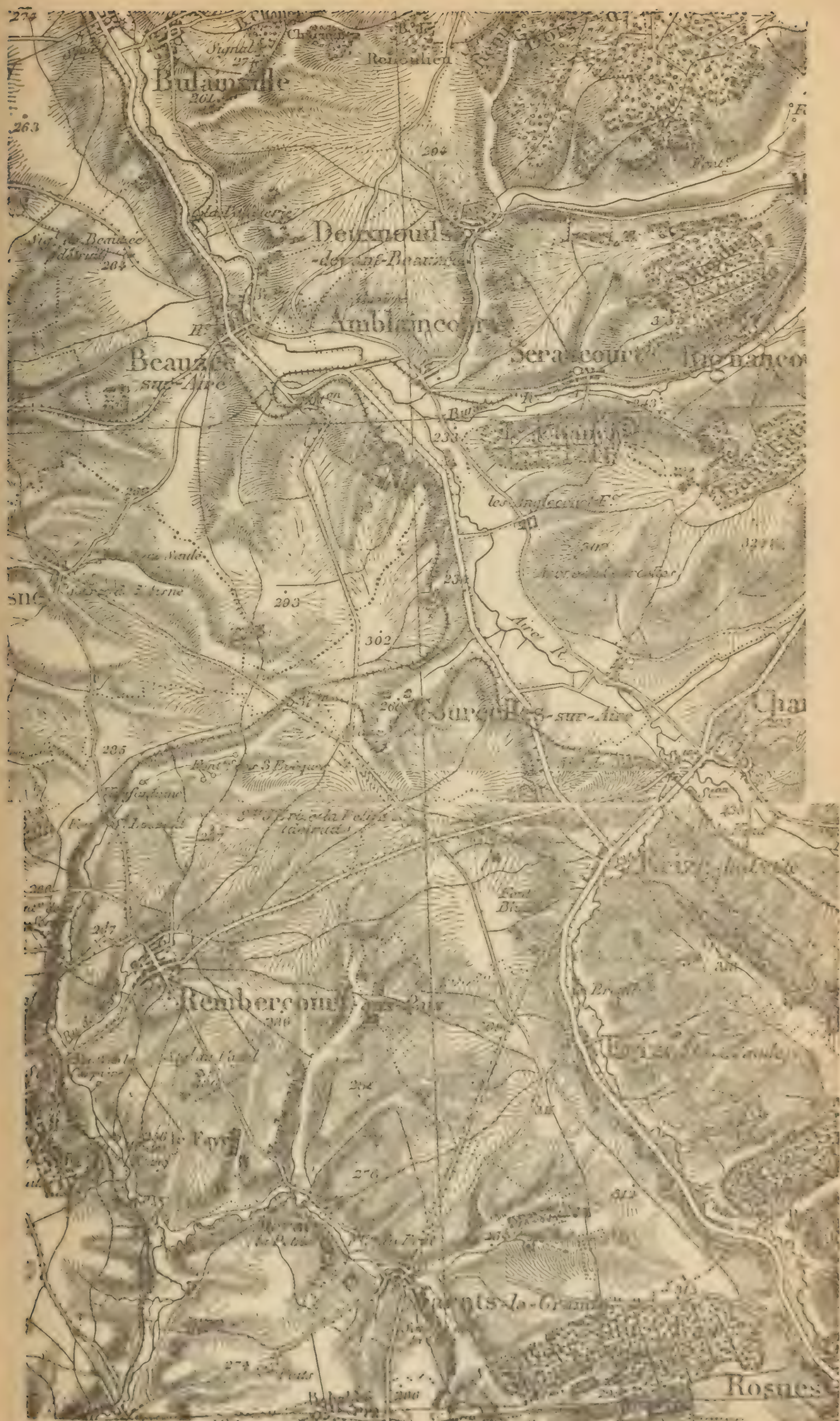
Le 2e corps de l'armée Langle de Cary au massif de Maurupt, le 8. — L'armée Sarrail dans la journée du 8. Vassincourt et la Vaux-Marie. — Au fort de Troyon ; la manœuvre allemande par la Woëvre. — La journée du 9 au 2e corps et à l'armée Sarrail. — La nuit du 9 au 10 : la Vaux-Marie. — L'offensive allemande sur l'armée Sarrail, le 10, et la fin de la bataille de l'Argonne. — La résistance du duc de Wurtemberg et de la gauche saxonne, le 10 septembre. — L'épisode final de Maurupt-le-Montoy.

Dès le 7 septembre à 16 heures, le général de Langle de Cary avait dit au général Gérard, commandant le 2e corps : « Veillez à l'est. » Ces deux mots avaient une haute portée. Ils signifiaient que la 4e armée n'avait pas seulement à assurer la liaison avec l'armée Foch, mais qu'elle devait maintenir non moins énergiquement la liaison avec l'armée Sarrail.

Maintenant que nous connaissons les plans allemands, nous savons de pleine science ce que l'étude de la carte et de certains documents isolés nous avaient révélé, à savoir que le principal effort allemand, dans la toute dernière phase de la bataille de la Marne, se portait sur Revigny, et que l'objectif final de Moltke était de percer en ce point pour refouler toutes nos armées de l'est soit dans les camps retranchés d'Épinal, Toul, Verdun, soit sur la frontière suisse.

Comme l'histoire revient toujours sur ses brisées, on peut apprendre dans les *Mémoires* de Dumouriez à quel point cette trouée de « Revigny-aux-Vaches » fut, aux temps de la bataille de Valmy, un sujet de préoccupation pour les généraux qui luttaient alors sur cette frontière (1).

(1) Voir *Mémoires de Dumouriez*, chap. VI. Ce général, qui avait une parfaite connaissance du terrain, fait observer que l'Argonne ne s'étend en fait que jusqu'à Passavant et que la région de Revigny-aux-Vaches, qui court vers Bar-le-Duc, n'est plus composée que « de parties de bois entremêlées de plaines ».



Bulainville
Signal
Deuxnouds
-devant-Beauzée
Amblaincourt
Beauzée
-sur-Aire
Courcelles-sur-Aire
Aire R.
Rembercourt
Rosnes
263
264
293
302
285
247
276

L'armée de Joffre, opérant sur la Marne, était de même en grand péril de ce côté. Le kronprinz, venant du nord, s'était jeté d'un élan formidable sur la trouée et nous avons vu que, dans les journées du 6 et du 7, peu s'en était fallu qu'il n'eût enfoncé le front français au point de liaison entre les armées de Langle de Cary et Sarrail.

Le général Gérard qui, avec son 2e corps, tenait le côté ouest de la trouée, avait porté en partie le poids de cette terrible offensive. Il avait perdu Sermaize, tandis que son voisin le général Micheler, commandant le 5e corps de l'armée Sarrail, perdait Laimont. Le chemin de Bar-le-Duc paraissait ouvert, et c'est à grand'-peine que Sarrail était parvenu à le tamponner dans la soirée du 7. Il insistait auprès de Gérard pour que le 2e corps lui prêtât main-forte par sa droite, tandis que le général Lefèvre, commandant le corps colonial, insistait auprès du même Gérard pour qu'il lui prêtât main-forte par sa gauche. De quel côté convenait-il de porter l'effort? Finalement, Langle de Cary, après un moment d'hésitation, avait répondu à Gérard, qui l'interrogeait, par cette parole pleine de sens : « Veillez à l'est... Assurez votre liaison avec la 3e armée. »

Et c'est pourquoi les opérations du 2e corps sont, à partir de ce moment, étroitement solidaires de celles de l'armée Sarrail.

Le 2e corps de l'armée Langle de Cary au massif de Maurupt, le 8 septembre.

Il faut expliquer maintenant ce que l'ennemi préparait contre le point de suture des deux armées pour le 8 au matin.

Le duc de Wurtemberg pesait de tout son poids sur cette articulation de la bataille. Son VIIIe corps avait été entraîné, il est vrai, dans le courant de l'offensive de von Hausen, et il combattait autour de Vitry-le-François. Mais déjà son VIIIe corps de réserve avait la face tournée vers l'est selon la direction de la « progression inébranlable » sur la Haute-Moselle, et son XVIIIe corps et son XVIIIe corps de réserve y étaient lancés en plein, pressant ainsi obliquement sur le corps Gérard. Écrasé sous le nombre, celui-ci avait dû céder à Sermaize et se replier dans le massif de Maurupt et dans les bois qui couronnent les dernières collines protégeant Bar-le-Duc. Sermaize perdu, c'était Revigny tourné et Bar-le-

Si une armée se défend sur l'Argonne, elle est menacée d'être tournée à Revigny par un adversaire venant du sud ; si elle se défend sur la Marne, elle est menacée d'être tournée, au même point, par un adversaire venant du nord.

Duc en immédiat danger. Wurtemberg était résolu à frapper à coups redoublés, le 8 au matin. D'ailleurs, le kronprinz faisait dire qu'il n'était plus en mesure de progresser et « qu'il attendait d'abord l'avance de la IVe armée ». La journée du 8 va donc être, ici aussi, la journée critique.

Le général Gérard a ordonné à sa 4e division de se fortifier sur l'excellente position de Maurupt-le-Montoy et de prendre, de là, sous le feu de son artillerie, tout ce qui débouchera au nord et au sud de la voie ferrée. La 3e division (général Cordonnier) a prêté le 72e d'infanterie à la 4e pour défendre Maurupt. Mais, dans la nuit, le 18e bataillon de chasseurs a dû se replier à l'est de Maurupt. Pargny est évacué. La plaine est laissée à l'ennemi. Est-ce la brèche qui s'ouvre? Heureusement des éléments français ont pu s'arrêter et se consolider sur les premières rampes boisées.

A 4 heures du matin, le duc de Wurtemberg lance tous ses éléments disponibles du XVIIIe de réserve (général von Steuben) à l'assaut de cette position. En fait, c'est ce corps et le XVIIIe corps actif (général von Schenck) qui ont le rôle décisif ; le VIIIe corps de réserve (général von Egloffstein), plus à l'ouest, se porte sur Thiéblemont-Farémont. Nous rappelons que le VIIIe corps, formant la droite du duc de Wurtemberg, était accroché à la fortune de l'armée von Hausen et luttait la face au sud-ouest, très mal en point d'ailleurs, et ayant affaire au corps colonial et au 12e corps français.

Voici donc trois corps d'armée du duc de Wurtemberg qui, secondant l'armée du kronprinz, poussent obliquement sur le 2e corps français avec le dessein de tourner Revigny au sud et de forcer la route de Reménécourt-Mognéville-Vassincourt, sur Bar-le-Duc. Et n'oublions pas qu'au même moment, le kronprinz attaque droit en direction nord-sud de Laimont à Vassincourt. Ainsi, tous les corps allemands convergent et enfoncent un épieu formidable au point des forces françaises qui a commencé à plier. L'Ornain est franchi, le canal de la Marne au Rhin est franchi. L'ennemi va paraître, de partout, sur les hauteurs qui entourent Bar. Du fond de la plaine de Fains, quand on imagine l'apparition des forces allemandes sur toute la circonférence du cirque, on peut considérer Bar-le-Duc comme perdu.

Sur le champ de bataille, à 4 heures du matin, l'aube d'une journée pluvieuse et chaude se lève, grise et triste. On se bat depuis deux jours ; la troupe est épuisée, un peu découragée aussi parce qu'elle ne voit pas d'issue et qu'elle sent l'ennemi supérieur en nombre et débordant de partout. Gérard a demandé de l'appui

à droite et à gauche ; mais toutes les forces sont engagées ; aucune n'est disponible. Un seul rayon de lumière dans cette matinée obscure : le haut commandement a promis, pour le cours de la journée, l'intervention du 15e corps, qui arrive de l'armée Castelnau.

Le 18e bataillon de chasseurs s'étant replié pendant la nuit à l'est de Maurupt, Pargny ayant été évacué et la ligne du chemin de fer forcée, le général Gérard a donné l'ordre à la 4e division de tenir Maurupt à tout prix. Maurupt, c'est l'entrée du massif, c'est la maîtrise sur la vallée ; c'est le verrou qui doit fermer la porte devant la manœuvre allemande s'efforçant de tourner Bar-le-Duc. « Il est inadmissible, dit l'ordre du général Gérard, que ce point d'appui, étant donnée sa force naturelle, ne puisse tenir avec deux bataillons de chasseurs, un bataillon du 128e et les deux groupes d'artillerie de la division. Le général se tiendra en personne sur les lieux ; si Maurupt était évacué, il le reprendrait coûte que coûte. Un régiment de la 3e division, le 72e, est maintenu provisoirement à Maurupt. » Ces instructions révèlent un sens tactique très sûr ; nous savons, en effet, d'autre part, que, du mouvement tournant ordonné au duc de Wurtemberg, dépend le succès de la manœuvre du kronprinz. A 7 h. 30, Maurupt est attaqué.

Mais Gérard n'a pas que cet unique souci. Au même moment, la poussée allemande pèse sur son centre dans la région d'Écriennes-Favresse et menace de prendre la route nationale à Thiéblemont-Farémont pour tourner, plus à l'ouest encore, le massif de Maurupt. On n'a que le temps de jeter la 7e brigade en travers de l'avance ennemie : mais, partout, ce sont des régiments ou des brigades qui tiennent tête à des divisions ; un corps contre trois !

A 9 heures et demie, nouvelles de Maurupt. Le village a subi une très violente attaque ; le massif menacé par l'ouest, l'est encore plus par l'est. Si le 5e corps (de l'armée Sarrail) pouvait prendre de flanc l'ennemi ; ou mieux encore, si le 15e corps arrivait et secondait l'effort héroïque imposé au 2e corps ! A midi, un message : « Nous tenons encore le village » ; mais le 72e n'est plus sur les lieux. L'ennemi a occupé les pentes de la colline. La 5e brigade va reprendre le terrain perdu...

A ce moment, on reçoit une missive du grand quartier général: « L'ennemi, qui a dû retirer ses armées de droite devant nos armées de gauche, *porte, aujourd'hui, un effort désespéré sur la 4e armée.* Toutes ses forces paraissent engagées. Donc, la 4e armée doit *tenir à tout prix* jusqu'à ce que l'effort décisif puisse être produit à la gauche même de cette armée. » Rien n'est plus clair. Le 2e corps

a le plus lourd de la charge et de la responsabilité. S'il se laisse enfoncer, la partie, gagnée ailleurs, peut encore être perdue ici. La journée s'avance ; les renforts n'arrivent pas. Et voici que des bruits fâcheux commencent à circuler : l'ennemi, à droite, a atteint Vassincourt. Au Maurupt, la retraite du 72e a provoqué un fléchissement général.... A 3 h. 30, la fortune tourne : l'attaque de la 5e brigade a réussi ; la retraite est enrayée ; les positions perdues sont réoccupées.

A la fin de la journée du 8, le général Gérard résume cette terrible lutte dans le rapport adressé au général de Langle de Cary : le corps tient toujours sur tout le front. Mais les troupes du Maurupt sont à l'extrême limite de la résistance. D'autre part, une colonne ennemie se serait glissée, par la vallée de la Saulx, à l'est de Cheminon, menaçant la droite du 2e corps d'armée. Le général Gérard demande avec instance l'intervention immédiate du 15e corps d'armée (1). Avec ses effectifs réduits, ses régiments disloqués, sa lutte aveugle dans les bois, il n'était pas fier.... Il l'eût été s'il eût pu apprécier la grandeur du service que, en tenant au Maurupt, le 2e corps venait de rendre au pays.

A leur point de vue, les Allemands pouvaient se croire en bonne voie. Le XVIIIe corps de réserve était entré à Mognéville et ce n'était qu'à la fin de la journée qu'il y avait trouvé les chasseurs, le 112e d'infanterie appartenant au 15e corps qui arrivait. Une contre-attaque de la 29e division française avait été bousculée à Vassincourt et rejetée dans les faubourgs de Bar-le-Duc jusqu'à Robert-Espagne et Véel ; la plaine de Fains était menacée. En même temps, le XVIIIe corps allemand avait occupé Maurupt-le-Montoy (115e) et s'était glissé à Cheminon-la-Ville (118e).

Sur le reste du front, les affaires avaient été, il est vrai, moins satisfaisantes pour les Allemands : le VIIIe corps de réserve, après avoir franchi la voie ferrée à Blesmes, n'avait plus rien fait : il avait échoué nettement devant Favresse et avait perdu beaucoup

(1) « Après avoir causé avec le général, je me rendis auprès des batteries installées à proximité du village de Maurupt-le-Montoy... Ce n'est pas dans les batteries que l'on court le plus de dangers. Je ne crois pas avoir perdu, pendant la bataille, plus de deux officiers aux batteries. En revanche, un seul coup de canon tuait, dans une maison en arrière, le colonel Aubry, du 29e régiment, qui venait de montrer depuis quinze jours des qualités militaires hors ligne, ainsi que son adjoint le capitaine Armand, officier de premier ordre... Cependant nos troupes cédaient peu à peu le terrain. Blesmes, Sermaize avaient été enlevés par les Allemands ; mais nous tenions toujours ferme sur les hauteurs qui dominent l'Ornain. » Général Bon, *Billets d'un mutilé. Les journées de la Marne.* Le général L... fut blessé par le même obus. V.-R. Deville, *Carnet de route d'un artilleur*, p. 112.

de monde sans oser même s'en prendre au village. Nous avons un tableau extrêmement expressif de cette journée dans un carnet de route allemand :

Mardi 8 septembre. — A 5 h. 45, les canons nous donnent le bonjour (à la ferme de Tournay, à proximité de la voie ferrée et de Reims-la-Brûlée). Le bataillon se poste en avant par-dessus la voie et la route, la compagnie se déploie vers les hauteurs. Ma section (15e division de réserve du VIIIe corps de réserve) passe devant la compagnie de mitrailleuses n° 30. Sur nous sifflent les balles venant de gauche. Deux avions allemands explorent toute la position ennemie. Nous essuyons un feu terrible d'artillerie, des obus à balles. Les hommes prient tout haut. La 3e section se retire ; le régiment n° 30 a beaucoup de pertes et nous arrive par bonds. Je n'entends plus de l'oreille gauche. Je ne peux plus penser, mais tiens ferme mon chapelet ; j'essaie de prier et je suis hors de sens. Les nerfs me refusent le service, je ne puis plus bouger. C'est ainsi que nous passons toute la journée ; la nuit, nous nous retranchons plus loin et recevons du riz. Mon estomac n'est plus en ordre ; je souffre (1).

Quant au VIIIe corps, qui faisait la jonction avec l'armée von Hausen et qui était engagé dans les combats livrés par celle-ci pour Vitry-le-François et la trouée de Mailly, nous avons dit sa situation le 8 au soir. Elle n'avait rien de reluisant. Il avait eu toutes les peines du monde à déboucher sur le terrain.

Dans l'ensemble, Wurtemberg continuait à se déclarer satisfait. Ses succès en direction de Revigny, Bar-le-Duc, c'est-à-dire dans la direction principale, entretenaient ses espérances. Mais s'il eût vu les choses dans leur réalité, il eût trouvé plutôt des raisons de s'inquiéter. Attaquant avec trois corps le seul 2e corps du général Gérard, il l'avait fait plier, oui, mais, sur aucun point, il ne l'avait enfoncé. Ses troupes avaient à peine franchi la voie ferrée et, si elles avaient débordé de quelques kilomètres à l'est, le massif de Maurupt n'avait pas cédé, et c'était un pieu solide où s'accrochait la défense française. Et le kronprinz, qui comptait sur l'avance du duc de Wurtemberg pour avancer de son côté ! Et la fameuse manœuvre de la « progression inébranlable » qui dépendait de ce même mouvement ! On progressait, mais si peu ! Et le but était si loin ! Succès à l'est avec, comme partout, échec à l'ouest. Mais quoi ! on était engagé, il fallait aller jusqu'au bout. L'adversaire paraissait à bout de souffle ; le 9, on occuperait Bar-le-Duc ; alors, on aurait le terrain libre devant soi. En route pour les 80 kilo-

(1) *Journal de campagne d'un officier rhénan*, communiqué par M. DE DAMPIERRE.

mètres ! Tous les espoirs se reportaient donc sur la journée du 9.

L'armée Sarrail dans la journée du 8. Vassincourt et la Vaux-Marie.

Avant de voir s'ouvrir des horizons nouveaux, il faut poursuivre, par l'étude des combats de la 3e armée française contre l'armée du kronprinz, le récit de cette journée critique du 8 septembre.

Nous avons dit la situation dans laquelle combattait la 3e armée (général Sarrail) sur le terrain difficile qui relie Verdun à la trouée de Revigny. Elle formait comme un immense croissant adossé à l'Argonne et dont une pointe était Verdun, l'autre Bar-le-Duc. Si ce croissant eût pu se refermer, il eût emprisonné l'armée du kronprinz dans le vaste cirque où Joffre l'avait attirée. Mais Sarrail, qui combattait sur un front de près de 70 kilomètres, était loin d'avoir la force nécessaire pour enserrer l'ennemi. C'était lui qui, au contraire, était menacé d'encerclement.

Le danger était double pour son armée : ou d'être coupée de Verdun, ou que la trouée de Revigny livrât passage aux armées du kronprinz et du duc de Wurtemberg et la rejetât elle-même vers le nord. Appuyé sur l'Argonne, Sarrail avait, sans doute, une grande force puisqu'il tenait les terres hautes ; mais, derrière l'Argonne, la Woëvre commençait à livrer passage à des colonnes ennemies et, si celles-ci suivaient le Rupt de Mad, elles pouvaient venir jusqu'à Saint-Mihiel prendre à revers la pointe méridionale du croissant. Selon les vues du grand quartier général, le véritable péril était là pour Sarrail. A la rigueur, on eût pu relâcher les contacts avec la place de Verdun qui, bien munie et bien commandée, était en force pour se défendre. Mais, à tout prix, il fallait les maintenir au-dessus de la trouée de Revigny avec l'armée de Langle de Cary et le 2e corps (Gérard). Sur ce point, d'ailleurs, les ordres du général en chef étaient formels :

Ordre n° 4180, 7 *septembre :* La 3e armée ne doit pas se laisser couper de la 4e, mais se tenir en liaison avec la droite de cette armée qui, elle-même, assure la liaison avec la droite de la 9e armée.

Ordre n° 4375, 8 *septembre*, 20 *heures :* La 3e armée ne doit pas se laisser couper de la 4e armée. *Cette prescription est essentielle.* Elle est donc autorisée à replier sa droite *au besoin.*

Ces derniers mots indiquent que, si c'est nécessaire, la 3e armée peut rester au besoin sans liaison étroite avec le camp retranché de Verdun. C'est le fameux ordre tant discuté comme une vo-

lonté manifeste « d'abandonner Verdun ». Il s'agissait, de toute évidence, d'une disposition momentanée ou, plus exactement, d'une simple éventualité. Avant tout, ce qui importait, pour s'opposer au rôle que le plan de Moltke assignait à l'armée du kronprinz, c'était de ne pas laisser celle-ci arriver à Bar-le-Duc (1).

Le haut commandement a, d'ailleurs, paré à ce péril en détachant de l'armée de Castelnau le 15e corps qui, comme nous l'avons vu, est arrivé dans la journée du 7 et est venu s'établir dans la plaine de Fains pour barrer la route à l'ennemi.

Quant au péril qui pourrait surgir pour Sarrail d'une intervention de l'ennemi dans son dos, c'est-à-dire du côté de la Woëvre, le haut commandement y pare également, dans la mesure du possible, en retirant une brigade de la place de Toul :

Ordre n° 4366 : La 3e armée est avisée de l'envoi par la 2e armée à Commercy d'une brigade tirée de Toul et destinée à opérer contre les forces ennemies signalées en Woëvre.

(1) Ce point est visé avec une grande précision par le général Tanant (alors colonel et chef du 3e bureau à la 3e armée) dans sa déposition devant la Commission de Briey : « D'après ce que j'ai lu dans les journaux, j'ai eu l'impression que, dans sa déposition, le général Sarrail avait dit que l'ordre de battre en retraite lui prescrivait d'aller jusqu'à la ligne de Joinville... Je ne me rappelle pas à la lettre les instructions envoyées, mais nous avons tous eu l'impression que l'ordre donné n'était pas une obligation ; c'est-à-dire que la ligne fixée était une ligne *que nous n'étions pas obligés d'atteindre;* c'était une ligne qu'il ne nous était pas permis de dépasser.

Le président. — Mais le mouvement de repli de l'armée de gauche avait laissé entre l'armée Sarrail et l'armée de Langle de Cary un trou de 25 kilomètres.

Le général Tanant. — Sept à huit kilomètres au plus.

Le président. — Même ainsi ce serait déjà beaucoup. D'ailleurs, il semble que ce trou a subsisté pas mal de temps.

Le général Tanant. — Un jour ou deux... La seule obligation de la 3e armée *était d'empêcher ce trou de se produire.*

Le président. — Justement ; mais, pour cela, il fallait qu'elle se repliât conformément aux instructions reçues et qu'elle obéît, elle aussi, au mouvement général de retraite...

Le général Tanant. — Le 15e corps a été envoyé pour boucher le trou.

Le président. — Oui, mais quand le grand quartier général a vu que le général Sarrail préférait *rester en l'air plutôt que de se replier.*

Le général Tanant. — Je ne le crois pas : car le 15e corps a débarqué le 6 septembre à Ligny-en-Barrois. Donc les ordres le concernant ont été envoyés au plus tard le 3 ou le 4 septembre (en réalité dès le 2). Or, le 4 septembre, le quartier général de la 3e armée était à Vaubécourt et nul ne songeait alors au trou qui allait se produire entre les 3e et 4e armées. C'est mathématique. »

Et il est permis d'ajouter : c'est lumineux. Sans la prescience et l'autorité du haut commandement, le « trou » s'élargissait, le kronprinz passait et la manœuvre allemande réussissait. Comme le dit et le répète le maréchal Joffre dans sa déposition : *Il faut voir les ensembles.*

Tout compte fait, Sarrail voyait sa force se consolider peu à peu. Mais le kronprinz était résolu à en finir tout de suite, de concert avec l'armée du duc de Wurtemberg. Il savait qu'il n'avait plus une minute à perdre. A cette date du 8 au matin, la grande bataille était arrivée à un point critique. Si l'on n'avait pas gagné Bar-le-Duc, ce jour même, la manœuvre de la « progression inébranlable » échouait ; il serait trop tard, sans doute, pour y revenir les jours suivants.

Ce coin de la grande bataille de la Marne présente un caractère spécial : il s'agit du rôle respectif des armées de campagne agissant à proximité des places fortes, et des places fortes appuyant les armées de campagne. Le kronprinz ayant négligé Verdun filait vers le sud, comme von Kluck, négligeant Paris. Mais de même que Paris avait jeté Maunoury dans la bataille, de même Verdun y avait jeté les divisions de réserve qui combattaient avec Sarrail. Le danger, pour Sarrail, eût été de se laisser couper de l'armée de Langle de Cary, comme le danger pour French eût été de se laisser couper de l'armée de Paris. La différence consiste en ceci : von Kluck, comprenant de bonne heure qu'il ne passerait pas, s'est retourné contre Paris, tandis que le kronprinz s'est attardé sur Bar-le-Duc. Il sera obligé de lâcher, lui aussi, mais plus lentement, et il s'accrochera plus longtemps au terrain. Finalement, Verdun comme Paris sera sauvé. Mais l'Allemagne sera obligée d'y revenir, un jour ou l'autre. Verdun deviendra le clou de la guerre. Avoir manqué Verdun sans avoir gagné Paris, c'est, de toute évidence, la faute capitale du haut commandement allemand.

Pour le moment, le kronprinz considère à peine Verdun ; il ne voit qu'une chose : filer vers le sud. Comment ne passerait-il pas? Il occupe déjà Revigny et, pour franchir les quelques kilomètres qui le séparent de Bar-le-Duc, il dispose, en somme, de trois corps de l'armée du duc de Wurtemberg (VIIIe de réserve, XVIIIe et XVIIIe de réserve), de la IVe division de cavalerie, de quatre corps de sa propre armée (VIe, XIIIe, XVIe, VIe de réserve). Tout cela s'engouffre, comme dans un entonnoir, par les routes venant de Châlons, de Sainte-Menehould, de Varennes.

Sarrail ne dispose, outre le 2e corps de l'armée de Langle de Cary qui combat avec lui, que de deux corps actifs : 5e corps, 6e corps, et de la 7e division de cavalerie ; cependant le 15e corps arrive ; en outre, le groupe de divisions de réserves du général Pol Durand, retenu, il est vrai, en partie pour la défense de Verdun,

est aussi à sa disposition. Mais, surtout, il a Verdun ! Verdun est une vigie puissante qui, de partout, surveille la plaine et qui peut, à l'heure opportune, agir de ses artilleries ou de sa garnison sur les derrières ou le flanc de l'ennemi. Telle est la véritable mission des places fortes. Au point de vue de l'art militaire, cette bataille de l'Argonne est une leçon qu'il y a lieu de comprendre et d'étudier avec soin.

Nous avons dit comment le kronprinz, étroitement resserré dans le couloir entre Argonne et Aisne, a échelonné ses corps les uns derrière les autres en direction de Bar-le-Duc, et comment la place de Verdun a agi utilement sur ses communications dans les journées du 6 et du 7. Quoiqu'il touche au but, il ne l'a pas atteint. Mais il pense que, pour la journée du 8, avec l'intervention du duc de Wurtemberg, il passera. En tout cas, pour plus de sûreté, il monte en même temps un autre projet. Il s'agit de la fameuse *surprise* ménagée depuis longtemps par le haut commandement allemand.

En vue de seconder l'offensive vers le sud, on a préparé une offensive subsidiaire qui, débouchant dans le dos de Sarrail par la trouée de Spada, forcera la Meuse à Saint-Mihiel et viendra jeter sa force dans celle de l'armée du kronprinz, par Chauvoncourt et Pierrefitte. Mais il faut aller au-devant de ce courant et lui ouvrir la voie : le nouveau projet du kronprinz est donc de dédoubler son offensive et de la porter, en partie, sur la Vaux-Marie-Pierrefitte, pour, précisément, faire le chemin à ces forces auxiliaires.

La manœuvre du kronprinz sur l'Argonne pour cette journée difficile se présente donc ainsi : tandis que sa cavalerie (IVe corps) et ses deux corps de droite (le VIe et le XIIIe) appuyés sur l'armée du duc de Wurtemberg, continuent la « progression inébranlable » sur Bar-le-Duc, son corps de gauche, le XVIe, fait un à-gauche dans la direction de la Meuse vers la Vaux-Marie et Rambercourt-aux-Pots. Cependant le Ve corps (von Strantz) arrivera par la trouée de Spada, tentera de forcer les passages de la Meuse au sud du fort de Troyon, réduisant l'obstacle que présente ce fort, et menacera Verdun d'un complet encerclement. C'est mettre beaucoup de fers au feu à la fois.

Contre cette manœuvre compliquée, mais des plus dangereuses si elle réussit, Sarrail agit avec une présence d'esprit et une décision remarquables ; en la conjurant, il la retourne contre un adversaire qui, s'il ne réussit pas, perdra infailliblement l'équilibre.

Suivons donc la bataille, d'abord à la liaison avec le 2e corps, le 8 au matin. C'est là qu'est le plus grand péril. Sarrail a pris ses dispositions pour attaquer simultanément par les deux pointes du croissant. A la pointe méridionale, son 5e corps, qui a pour mission de maintenir la liaison avec l'armée de Langle de Cary, a reçu une brigade de la 29e division du 15e corps ; une autre brigade est envoyée au 6e corps ; une troisième brigade du même 15e corps est aiguillée sur Vassincourt ; la 30e division, toujours du 15e corps, est répartie de Fains à Combles, prête à opérer à l'ouest et au nord, en réserve d'armée. Un moment, une liaison de fortune a dû être établie entre les deux armées près de Cheminon, par l'envoi de deux régiments de cavalerie. Heureusement, le 15e *corps* (général Espinasse) a, nous l'avons dit, envoyé deux bataillons de chasseurs, deux escadrons de hussards et un groupe d'artillerie sur Couvonges pour combattre avec les éléments de gauche du 5e corps qui sont à Vassincourt. Mais Vassincourt a été perdu dans la soirée du 7. Le général Carbillet, qui commande la brigade du 15e corps, débouchant sur le terrain, songe d'abord à reprendre Vassincourt le 7 au soir. Mais, après entente avec le 5e corps, l'attaque est reportée à 4 heures du matin, le 8 septembre.

De très bonne heure, le 8 septembre, l'armée du kronprinz cherche à percer entre le 5e et le 6e corps, c'est-à-dire entre Mussey et Fains. Le 15e corps va donc porter son effort sur ce point pour consolider toute cette partie du front. A 4 heures du matin, une brigade du 5e corps, de concert avec la brigade Carbillet, reprend Vassincourt. Le front du 5e corps s'étend alors de Vassincourt à Lisle-en-Barrois, passant par Neuville-sous-Orne, Bois-Bugné, Louppy, Villotte-sous-Louppy. Front extrêmement étendu et qui a, en plus, la lourde tâche de couvrir Bar-le-Duc. Il est vrai que le corps se sent désormais étayé par le 15e corps qui, peu à peu, se développe sur la ligne de front. A droite, la liaison s'établit par la 17e brigade placée provisoirement sous les ordres du 6e corps.

Le kronprinz porte son effort maximum juste à cette jonction. Tout est prêt pour le recevoir ; mais il a l'avantage de l'initiative et la supériorité du nombre. Vers 6 heures du matin, le mouvement de l'ennemi se déclenche entre Contrisson et Vassincourt. La 19e brigade abandonne Vassincourt et se replie sur Mussey. Neuville-sous-Orne est perdu par le 46e régiment. Et voilà que le 15e corps, ignorant du terrain, paraît vouloir s'en tenir à protéger définitivement la plaine devant Bar-le-Duc. A midi, il com-

mence à s'y fortifier et à s'y creuser des tranchées. C'est alors que le général Sarrail, dans une vue claire de la situation, prescrit au général Espinasse de prendre sous son commandement toutes les troupes qui se trouvent sur la rive sud de l'Ornain et d'attaquer droit au nord, avec toute sa 30e division, l'ennemi qui, par un mouvement tournant, tente de sortir du bois des Trois-Fontaines et de s'acheminer par le sud-ouest vers Bar-le-Duc.

La contre-offensive générale a lieu à 15 heures. La 30e division (du 15e corps) pousse ses avant-gardes à Mognéville, ses gros à Couvonges, Beurey, Tremont, et garde la ligne de la Saulx. Pendant toute la journée, le 40e régiment a livré de violents combats dans la région de Neuville-sous-Orne. Trois fois il est repoussé, trois fois il est ramené sur Vassincourt par son chef, le colonel Malleterre. Malgré le feu violent de l'ennemi, il restera sur l'Ornain aux approches de Vassincourt et gardera le débouché de Mussey. Sur le reste du front, entre Neuville-sous-Orne et la ferme Sainte-Hoilde, l'ennemi paraît figé : c'est que les événements de la gauche du kronprinz se font sentir jusqu'ici.

On commence à avoir le sentiment que l'ennemi est contenu et qu'il ne passera pas.

Mais il faut faire plus, le repousser. Toutes les dispositions sont prises méthodiquement pour en finir dans le cours de l'après-midi. A 14 heures, le général Sarrail a dirigé de ce côté une partie de sa 7e division de cavalerie. La 17e brigade se prépare à entrer en action par un tir puissant de son artillerie. La 18e brigade est renforcée de deux batteries de 155, deux batteries d'artillerie de campagne du 15e corps, et enfin appuyée par la 58e brigade (29e division du 15e corps). A 18 heures, ce tir systématique, effectué sur le Bois-Petite et la Grande-Bouloie, a mis hors de cause une batterie allemande de 77 qui, établie au nord de la ferme Sainte-Hoilde, laisse six canons sur le terrain. La 29e division (15e corps) déclenche alors l'offensive d'infanterie sur Vassincourt, où elle surprend les Allemands (11 heures du soir). Elle en est repoussée quelque temps après ; mais elle s'installe aux portes du village, sur la croupe entre Mussey et Vassincourt : l'affaire est à reprendre le lendemain.

La ligne de bivouac des deux corps (15e et 5e) de ce côté est, le soir, à cote 184, bois Bugné, ferme Sainte-Hoilde, crête est de Louppy-le-Château, Villotte-devant-Louppy, Lisle-en-Barrois.

En somme, la ligne n'a pas fléchi. Non seulement le kronprinz n'a pas passé, mais il est rejeté partout. Il n'a même pas approché des portes de Bar-le-Duc.

Le 6e *corps* (général Verraux) forme le centre de l'armée Sarrail. Si la gauche de l'armée (5e et 15e corps) a plutôt à subir la manœuvre d'enveloppement, c'est le 6e corps qui doit parer à la manœuvre de rupture.

Nous avons laissé le 6e corps le 7 au soir sur les lignes suivantes : en première ligne, les trois bataillons de chasseurs de la 40e division sous les ordres du général commandant la 12e division tenant la ligne : ferme Saint-Laurent, ferme la Vaux-Marie et leur droite à la grand'route de Beauzée ; en deuxième ligne, la 12e division sur le front : signal du Fayet, cote 309 ; la 107e brigade se reformant autour de Maratz-la-Grande. Sur la rive droite de l'Aire, un fort détachement bivouaque ; c'est la 65e division au nord du ruisseau de Serancourt et la 40e division au sud.

Rendons-nous bien compte : tandis que le 5e corps (étayé par le 15e corps) se développe en cordon sur une longue ligne oblique de Cheminon à Lisle-en-Barrois, le 6e corps est tassé dans l'étroit couloir des deux rives de l'Aire, solidement calé au carrefour de la Vaux-Marie, Érize-la-Petite. Ses lignes sont doublées, car il aura, sans doute, à supporter le choc principal. Il a la face tournée vers le nord-ouest. Vers l'est, il se considère comme couvert par le camp retranché de Verdun (fort de Troyon) ; mais il a dans le dos la trouée de Spada. D'autre part, se trouvant en liaison à sa droite, c'est-à-dire vers le nord, avec le groupe des divisions de réserve du général Pol Durand, abritées elles-mêmes par la Cousances, il attend, pour s'engager dans la bataille, que celles-ci aient donné le signal en commençant le mouvement sur les communications de l'ennemi. C'est, d'ailleurs, l'ordre de l'armée pour le 8 au matin. « L'initiative appartient aux divisions de réserve. » Cela veut dire que Sarrail attaque sur la pointe septentrionale du croissant et espère envelopper l'ennemi par le nord.

Quel est donc le rôle du 6e corps? Opposer une masse inébranlable aux offensives de l'ennemi, empêcher celui-ci de briser le front à gauche vers Condé-Génicourt ; seconder le mouvement du groupe de divisions de réserve à droite, et surtout veiller à ce qui se passe dans son dos à la trouée de Spada. Car déjà, on signale des mouvements suspects de ce côté et le canon tonne sur Troyon. Le général Verraux exécute ces diverses missions avec une ponctualité parfaite. Il se sert très utilement de la cavalerie du général d'Urbal (7e division de cavalerie) qui combat auprès de lui : celle-ci fait office de verrou mobile, tantôt poussée à gauche pour « fermer le trou » à Condé-Génicourt, tantôt poussée à droite pour voiler la trouée de Spada vers Pierrefitte.

Quant au corps lui-même, cette journée d'immobilité passive lui est dure : car il est exposé de partout au feu de l'artillerie ennemie qui l'accable de loin. Cependant, l'infanterie ennemie ne débouche pas ; elle attend visiblement quelque chose.

A cette « offensive d'artillerie », l'artillerie du 6e corps répond énergiquement. Le général Herr a enfin obtenu ce qu'il demandait avec tant d'insistance : des batteries de 155 à tracteur qu'il installe aussitôt au sud-ouest de la cote 309. Et, en plus, deux avions. Le voilà donc en mesure de faire, à son tour, beaucoup de mal à l'ennemi : avec ses avions, il a des yeux. Voici que le champ de bataille ennemi s'illumine devant lui :

Au moyen de ces avions, porte le carnet de route que nous avons déjà cité, le général arrive à faire régler très exactement le tir sur : 1° des avant-trains et colonnes légères de munitions au sud de Pretz-en-Argonne ; 2° une ligne de 12 batteries d'artillerie légère se trouvant le long de la route de Sommaisne à Beauzée ; 3° 5 batteries d'artillerie lourde dans le ravin au sud-ouest de Pretz-en-Argonne ; 4° des batteries lourdes aux environs de « masse d'arbres » (800 mètres au nord de Pretz) ; 5° 3 groupes de tranchées d'infanterie reconnues l'une vers la cote 285, une autre à mi-chemin entre Sommaisne et la station, la troisième au sud de Beauzée.

Quel cirque de feu installé ainsi autour du 6e corps ! Mais maintenant on peut répondre et user de l'avantage des hauteurs et de la situation centrale qu'occupe le 6e corps.

A 13 heures, tir avec les batteries à tracteur sur les colonnes de munitions ; elles se réfugient vers Pretz-en-Argonne, mais tombent sous le feu de l'artillerie divisionnaire. Elles n'osent plus avancer (tant pis si les munitions font défaut au front). A 17 heures, le feu est ouvert sur les batteries et la position ennemies de façon à empêcher le tir de l'artillerie allemande. Le feu diminue : bientôt il s'éteint. Nos observateurs signalent que la ligne d'artillerie légère a été encadrée, que plusieurs caissons ont sauté, que les batteries lourdes ont leur terre-plein bouleversé. Malheureusement, il faut se montrer très économes de munitions pour le 120 long. Les bons résultats sont dus à l'extrême précision du tir. Le général Herr s'organise, pour le lendemain, de façon que les centres de ravitaillement soient poussés plus près du front.

En somme, résultats excellents. Le général Verraux écrit : « Ce jour-là, le général Herr sauva la situation avec son artillerie. » On sent que, si on tient, la bataille est gagnée. Un coup de téléphone avec l'armée : Verraux dit les bons résultats de l'artillerie. Sarrail répond : « Je vous en prie, tenez, tenez ; nous avançons par la gauche avec le 15e corps. Il faut que vous teniez. »

Le général Verraux se fortifie donc, le soir, sur le secteur capital qui lui est confié : 1° sur le plateau de la Vaux-Marie qui s'affirme comme le nœud de la bataille : trois bataillons de chasseurs avec leurs avant-postes sur la voie ferrée ; relève de la 23e brigade par la 24e ; 2° la 107e brigade sur la hauteur sud-ouest de Maratz-la-Grande ; 3° la 17e brigade avec un groupe d'artillerie du 5e corps au sud du bois Defuy ; 4° la 40e division au sud du bois de Séraucourt et la 65e division au nord du bois de Séraucourt (évidemment, de ce côté, on se prépare pour quelque chose d'obscur, que l'on commence à sentir dans le dos) ; 5° une compagnie à Maratz-la-Grande, cherchant la liaison avec le 5e et le 15e corps d'armée couvrant Bar-le-Duc (1).

Comme nous l'avons vu, dans les ordres donnés au 6e corps, Sarrail, au début de la journée du 8, comptait sur un mouvement de la pointe du croissant au nord, c'est-à-dire du groupe des divisions de réserve, sur les communications de l'ennemi en direction de Beauzée-Amblaincourt. Mais le mouvement fut contenu par la puissance de l'artillerie allemande. Le groupe des divisions de réserve, maintenant sa liaison par Beauzée-Amblaincourt, se fortifia dans les tranchées sur les hauteurs de Nubécourt, et la ligne de la Cousances. Il se trouvait ainsi en liaison, à droite, avec la 72e division de réserve qui, placée sous les ordres du général Coutanceau, attaquait par le plateau de Rampont :

Dans la nuit du 5 au 6, vers minuit, dit le général Coutanceau, j'avais été réveillé. C'étaient mon chef d'état-major et le capitaine Pellegrin, de l'état-major de la 3e armée. Ils m'apportaient l'ordre du général Sarrail de faire le possible pour que la garnison de Verdun attaquât de flanc les queues de colonne du kronprinz, qui défilaient vers le sud dans la direction de Clermont-en-Argonne, Fleury. J'ai dit aussitôt : « C'est le vrai mouvement à faire. »

Un instant les bois de Juvécourt-Julvicourt avaient été perdus. Mais on tenait toujours très ferme devant Dombasle à Sivry-la-Perche.

Je n'ai jamais abandonné ces hauteurs, pas plus que celles de Samogneux et Haudrimont, ajoute le général Coutanceau ; j'y avais laissé deux bataillons. Ces deux bataillons (366e), tenant Sivry au sud-ouest, ont pu, sous les ordres du général Morlaincourt, intervenir avec deux batteries de 120 long et une batterie de 95 du côté de Rechicourt. Nous avons combattu ainsi le 6, le 7 et le 8.

(1) Voir Lettres du capitaine Vidal de La Blache dans *Revue de Paris* du 12 janvier 1917.

Au fort de Troyon; la manœuvre allemande par la Woëvre.

L'attention du général Sarrail n'était pas seulement retenue sur toute la vaste étendue du front de son armée combattant face à l'ouest ; elle était attirée aussi par ce qui se passait dans son dos, c'est-à-dire venant de l'est. Une dépêche, reçue à midi, annonçait que le fort de Troyon était violemment bombardé par des pièces de très gros calibre.

Voyons la situation de Troyon : le fort est au sud de Verdun, à l'un des angles du camp retranché ; il commande au nord le pont de la Croix-sur-Meuse, et cette trouée de Spada, en face de Pierrefitte, dont Dumouriez signalait l'intérêt : là se trouve le *seuil* qui permet de franchir l'Argonne, de sauter de la Woëvre dans le Barrois, c'est-à-dire de la France orientale dans la France centrale. On sent toute l'importance de cette position. Sarrail serait pris à revers si l'ennemi, dont nous allons dire la manœuvre perfide, détruisait la serrure qui ferme cette porte, Troyon.

Le général Coutanceau avait donné l'ordre au commandant du fort de tenir jusqu'à la dernière seconde et jusqu'au dernier homme, fallût-il se réfugier dans les caves-casernes. Le général Sarrail eut tout de suite le sentiment de la grandeur du péril que lui faisait courir une offensive venant par la rive droite et visant, en particulier, le fort de Troyon. Tandis que Troyon commence à « encaisser » les premiers coups de canon, il jette tout ce qu'il a de troupes disponibles en face de la trouée, c'est-à-dire dans la région de Pierrefitte. C'est encore la 7e division de cavalerie dont la mobilité est utilisée : elle se porte, au plus vite, de l'ouest à l'est de la bataille. Partant du bois de Trois-Fontaines, elle doit se rendre, sans débrider, sur la Meuse. Il est vrai que, par ce moyen, Sarrail tend un voile plutôt qu'il ne construit un barrage. Mais la cavalerie agit, ne fût-ce que par sa présence : car l'ennemi, se sentant surveillé, ne tentera de forcer le passage que s'il s'est rendu maître de Troyon.

Or Troyon tient. Nous avons le récit palpitant de la défense de Troyon, de la main même de l'homme qui commandait le fort. Il écrit minute par minute, dépeint la situation des assiégés tapis dans la puissante taupinière, écrasés sous la rafale des obus, et ne se laissant ni intimider, ni surprendre.

Troyon couronne une crête aride (cote 244), ayant ses vues au loin sur toute l'Argonne méridionale : vedette décharnée veillant sur un âpre pays boisé, front chauve au-dessus d'une fourrure

épaisse. C'est une sentinelle. Mais quelle cible unique pour les artilleries transportées en hâte de la place de Metz !

Fort de Troyon, 8 septembre 1914, troisième heure du bombardement.

...Nous avions été tranquilles pendant trente-sept jours. Hier, j'étais allé sur le Signal pour tirer quelques perdreaux. Dans la soirée, nous avons appris qu'une forte colonne ennemie venant de Metz avait atteint les Hauts-de-Meuse, vers Mouilly et Saint-Remy. (Nous allons dire quelle était cette colonne et ce que devint sa manœuvre.) Ce matin, elle entrait à Seuzey et, à 8 heures, commençait la danse. Depuis près de trois heures (il est actuellement 10 h. 45), nous avons encaissé environ 180 obus de 150. Ah ! notre pauvre fort ! Le magasin du gardien de batterie est éventré ; le logement des lieutenants l'est également. Nous avons sept pièces hors de service... Nos batteries, après avoir essayé pendant un quart d'heure de répondre au feu de l'ennemi, durent être évacuées. On ne voit rien. Ils tirent avec des obusiers de 150, enterrés dans des ravins que nous ne pouvons atteindre.

...Il n'y a personne dans la région pour nous aider. Depuis cinq jours toutes les troupes ont repassé la Meuse pour livrer une grande bataille qui dure depuis quatre jours dans la région de Triaucourt-Courouvre. (Le commandant allait s'apercevoir bientôt que l'on pensait à lui.) Le gouverneur de Verdun vient de me téléphoner en nous demandant de tenir quarante-huit heures ; de notre résistance dépend le succès. J'ai répondu que nous tiendrions... Je suis prévenu qu'une division de cavalerie et un régiment d'artillerie sont partis des environs de Toul ce matin au petit jour (il s'agit de l'exécution de l'ordre donné par Joffre qui se relie à la manœuvre de la Moselle) ; mais, ils n'arriveront pas avant demain dans la journée. Nous aurons sûrement une terrible attaque de nuit à soutenir. Il n'y a rien à faire tant que l'artillerie tire : mais, quand l'assaut se préparera, il faudra bien que le tir cesse et, alors, nous serons à deux de jeu. La garnison est calme. Moi, tu peux juger si ma main tremble...

Suit le récit de l'angoissante journée, avec les alternatives du tir ennemi, les vaines tentatives de riposte, les alarmes et les attentes plus pénibles encore que les alarmes. Cependant le fort s'écroule, tombe en miettes.

...Une dépêche de Commercy nous annonce que la 2e division de cavalerie venant de Toul est à Buxerulles et son aile gauche à Spada. On nous demande des précisions sur les positions ennemies. Je viens d'envoyer tout ce que nous savons : une batterie de 150 au rentrant du bois de la Marville, à 800 mètres à l'ouest de Deuxnouds ; une batterie de 77 de campagne derrière la corne E de la Gouffière, cote 259 ; de l'infanterie creusant des tranchées au signal de Troyon. — 6 h. 20, je viens de diriger moi-même, comme observateur et commandant de batterie, un tir à obus explosifs de 90 sur les tranchées que deux sections environ établissent au Signal. Au second coup de canon, nous avons culbuté un élément de tranchée ; mais le résultat ne s'est pas fait attendre. Voici les 150 qui rentrent en action...

La nuit s'approchait. Les Allemands avaient hâte d'en finir. Nous savons, par leurs documents, que le canon du fort et celui des troupes de campagne, qui commençaient à converger vers eux, leur faisaient beaucoup de mal. A la chute du jour, on vit s'approcher du fort des cavaliers allemands avec un immense drapeau blanc. Le capitaine se rendit sur le talus tandis que les parlementaires — deux officiers accompagnés d'un trompette se tenaient à trente mètres au delà du réseau. Par trois fois, l'officier français fut sommé de rendre le fort. A la première sommation, il répondit : « Jamais ! » A la deuxième : « La France m'a donné la garde du fort ; je me ferai sauter plutôt que de me rendre. » A la troisième : « F...-moi le camp ! Je vous ai assez vus. A bientôt, à Metz (1) ! »

Aussitôt après le départ des parlementaires, un bombardement plus intense, avec obus de 280 et 305, recommença. Une tentative d'assaut eut lieu pendant la nuit. Mais l'artillerie et les mitrailleuses du fort accueillirent les troupes à peine sur le talus. Elles furent décimées. La panique se jeta dans leurs rangs ; elles s'enfuirent, laissant leurs morts et les blessés. Le capitaine commandant le fort avait été, pendant la nuit, blessé grièvement d'un éclat d'obus. Le bombardement continua plus intense. Mais le fort, qui s'effondrait peu à peu, tint bon et ne se rendit pas. L'action combinée de la garnison et de l'armée Sarrail allaient bientôt le dégager.

Le fort de Troyon avait ainsi rempli le but que s'étaient proposé ses constructeurs. Il avait gardé intacte la ceinture du camp retranché ; il avait barré la route à une manœuvre ennemie ; il permettait aux troupes opérant en rase campagne de poursuivre leur propre manœuvre à l'abri de sa résistance héroïque et il contribuait ainsi à la victoire.

Car tel est le rôle des places fortes. Leurs garnisons étant réduites au minimum, elles servent à la lettre de *points d'appui* et, placées, elles-mêmes, sous la garde des armées qui combattent à leurs approches mais qui restent libres, elles constituent la défensive-offensive idéale, parce qu'elles multiplient la résistance par la position et donnent l'élasticité non seulement à la défense, mais à l'attaque.

Le siège de Troyon n'était, d'ailleurs, qu'un incident émouvant dans l'ensemble de la bataille : la décision était dans la plaine.

(1) *Illustration*, numéro du 15 janvier 1915.

Ce n'était pas sans motif que Troyon était pris à partie : la nouvelle manœuvre allemande se révélait ; c'était la « surprise » ménagée de longue main par le grand état-major allemand.

Dans les derniers jours d'août, écrit von Tappen, comme un transport de forces considérables vers l'aile droite n'était pas encore possible par suite du manque de communications par chemin de fer, on avait songé *à faire une percée à travers la ligne des forts d'arrêt au sud de Verdun* et à envoyer là, *pour réaliser la pensée de l'encerclement*, des parties de la VIe et de la VIIe armée. Mais on abandonna ce projet en raison des difficultés considérables s'y opposant.

Dans ce nouveau projet, Metz entrait toujours dans la bataille ; mais, au lieu de porter sa puissance contre Nancy et l'armée de Castelnau, c'était maintenant contre Verdun et l'armée Sarrail. Les négociateurs de 1871 avaient donc bien pris leurs mesures en gardant Metz et en projetant de se servir de la Moselle comme d'un couloir pour prendre à revers soit Nancy, soit Verdun.

Les patrouilles de uhlans étaient apparues, comme le constate le commandant du fort, le 8, dès la pointe du jour, à Seuzey, à trois kilomètres de Troyon. A 8 heures, il y avait de l'artillerie lourde entre Seuzey et la Croix-sur-Meuse, et d'autre entre Chaillon et Heudicourt ; la tranchée était ouverte jusque sur le signal de Troyon : c'était le Ve corps (von Strantz) qui, étant sorti de Metz, s'avançait en direction de Saint-Mihiel. Il surgissait dans le dos de Sarrail tandis que celui-ci avait toutes ses troupes engagées face à l'ouest ; le coup pouvait être mortel. Verdun isolé, la grande armée de Joffre tournée par sa droite et coupée de celles de Dubail et de Castelnau, Sarrail était coincé. Il est surprenant que le grand état-major allemand, ayant conçu ce projet, ne lui ait réservé que des forces insuffisantes pour l'exécution. Toujours les mêmes erreurs d'appréciation : entreprise trop vaste pour les moyens, mésestime de l'adversaire.

Voici donc Sarrail pris dans cette tenaille entre le XIIIe corps et le XVIe corps allemands qui l'attaquent en direction nord-ouest-sud-ouest et le Ve corps qui l'attaque en direction nord-est-sud-est. C'est son 6e corps qui supporte d'abord le poids de la double manœuvre.

Mais Joffre et Sarrail ne sont pas pris au dépourvu. Du haut des forts de Verdun, on a éventé la « surprise » et on a l'œil sur la Woëvre. Dans la nuit du 7 au 8, Joffre a donné l'ordre, comme nous l'avons dit, à une division de réserve de la garnison de Toul

et à un régiment d'artillerie de se porter à marches forcées, en direction de la Meuse et de la trouée de Spada, pour couvrir Saint-Mihiel. Sarrail a porté toute sa cavalerie disponible (7e division de cavalerie) dans la direction de Pierrefitte-Courouvre, sur la rive gauche de la Meuse ; elle est arrivée au prix d'une marche de 70 kilomètres ; et enfin le fort de Troyon est là pour barrer la route. D'ailleurs Sarrail était autorisé, en cas de besoin, à se replier vers le sud, à abandonner momentanément Verdun et à faire front avec toutes ses forces ramassées en un seul bloc devant Bar-le-Duc.

Mais il ne l'entendait pas ainsi. Les observations aériennes lui apprenaient que l'ennemi, dans les deux directions, se présentait mal et sans énergie ; il savait que Troyon tiendrait quarante-huit heures au moins ; il sentait que son artillerie prenait le dessus, et surtout, en très perspicace tacticien, il comprenait qu'il avait affaire, en somme, à trois offensives dispersées : celle du duc de Wurtemberg à gauche, celle du kronprinz handicapée par sa mauvaise position dans le couloir d'entre Argonne et Aisne au centre ; et enfin, à droite, celle de von Strantz, trop faible et tout intimidée de se heurter au camp retranché de Verdun.

Dans la nuit, Troyon contenait la première poussée de l'ennemi venant de la Woëvre, la plus dangereuse en ce moment. Ce résultat obtenu, pour ce qui allait se passer dans la journée du 9, on voyait plus clair.

La journée du 9 au 2e corps et à l'armée Sarrail.

On voyait plus clair. Mais il fallait se battre encore. Or, le soldat n'en pouvait plus.

Pas de sommeil, écrit Maurice Genevoix (6e corps). J'ai toujours dans les oreilles la stridence des éclats d'obus coupant l'air et, dans les narines, l'odeur âcre et suffocante des explosifs. Il n'est pas minuit que je reçois l'ordre de départ. La nuit est si noire que je butte dans les sillons et les mottes de terre... Marche à travers champs, marche de somnambule, machinale, jambes en coton et tête lourde. Ça dure longtemps, des heures il me semble. Nous tournons toujours à gauche. Mais les ténèbres peu à peu deviennent moins denses et voici que je reconnais la route de la Vaux-Marie, les caissons défoncés, les chevaux morts. Tiens ! les canons allemands tirent de bonne heure, ce matin. Devant nous des shrapnells éclatent cinglants et rageurs ; la ligne des flocons barre la plaine... J'ai compris que nous allions prendre les avant-postes... Au bout de deux heures, nous avons une tranchée étroite et profonde. Derrière nous à gauche, Rembercourt ; sur la droite, un peu en avant, la gare minuscule de la Vaux-Marie...

Chaleur énervante... Nuages épais et lourds ; le champ de bataille bout ; et partout, un relent de mort :

Par instants, des souffles passent sur nous, effluves tièdes qui charrient une puanteur fade, pénétrante, intolérable. Je m'aperçois que nous respirons dans un charnier (1).

Voici donc le centre de l'armée Sarrail pris dans l'étau de Spada-Pierrefitte, le 9 au matin. Si Troyon tient, les choses peuvent s'arranger. Mais si Troyon ne tient pas?... Et voici que l'on entend, dans le lointain, d'autres rafales : c'est encore de l'artillerie lourde ; elle tire sur le fort de Génicourt. Verdun est attaqué de partout. La place ne peut être dégagée que si la bataille est gagnée dans la plaine. Voyons donc ce qui se passe, le 9, sur le front de Sarrail, en distinguant les trois offensives allemandes : 1° celle du duc de Wurtemberg ; 2° celle du kronprinz ; 3° celle de von Strantz.

Nous avons dit le rôle du 2e *corps* (général Gérard) de l'armée de Langle de Cary qui a pour mission de combattre avec l'armée Sarrail, tout en maintenant, à tout prix, la liaison entre la 4e armée (Langle de Cary) et la 3e armée (Sarrail). Il s'est accroché à l'éperon de Maurupt-le-Montoy et, de là, il voile la trouée de Bar-le-Duc en attendant que le 15e corps la bouche tout à fait. Le 9 au matin, le 2e corps garde toujours, à proximité de la voie ferrée, la ligne Farémont-Favresse, Blesme-Maurupt-Cheminon. Maurupt tient : mais la troupe est très éprouvée. Le canonnade a repris dès le matin : il se confirme que l'ennemi, occupant Mognéville, cherche à tourner Maurupt en s'infiltrant vers le sud dans la forêt des Trois-Fontaines. Il est urgent que le 15e corps barre cette progression entre Beurey et la Colotte (maison forestière au milieu des bois).

Voici cependant que, dans l'après-midi, quelque chose de nouveau se produit de ce côté. On dirait que l'ennemi perd de son entrain. Vers le milieu de la journée, on a le sentiment que l'infanterie du XVIIIe corps (von Schenck), qui attaque Cheminon et Maurupt, n'est plus si mordante. On respire. A ce moment arrive un ordre de l'armée à la 4e division : 1° tenir à tout prix ; 2° essayer, si possible, de sauter à la gorge de l'ennemi qui hésite et, pendant la nuit, tâcher de s'emparer de ses canons.

Mais Langle de Cary est pris à partie d'autre part : à l'ouest, il

(1) Maurice GENEVOIX, *Sous Verdun*, p. 56.

a besoin de toutes ses forces pour résister à l'assaut suprême du duc de Wurtemberg. Ne pas oublier que, si le recul de la IIIe armée allemande est ordonné à partir de 4 heures et demie, la gauche de cette IIIe armée (d'Elsa) a encore le sentiment qu'elle peut prolonger la bataille autour de Vitry. Le duc de Wurtemberg est de cet avis. Langle de Cary sent monter l'orage contre lui.

Il compte sur son 2e corps (général Gérard) pour faire front et tenter un mouvement tournant sur l'aile droite du duc de Wurtemberg. Le 2e corps reçoit donc, dans l'après-midi du 9, l'ordre de constituer immédiatement un détachement d'une brigade qui se portera, par une marche de nuit accomplie par Larzicourt et Saint-Remi-en-Bourzemont, sur la région au nord d'Arzillière où il se mettra à la disposition du 12e corps. Le détachement se met en route à 19 h. 20 et marche toute la nuit. A l'aube du 10, il attaquera et la décision sera cherchée sur la rive gauche de la Marne, *à l'ouest de Vitry*. Nous verrons comment cette manœuvre, combinée avec la marche en avant de l'armée Foch, déterminera en effet l'abandon par l'ennemi du pivot de Vitry.

En attendant, que peut faire le 2e corps, réduit de la valeur de ce détachement ? Tenir à Maurupt-le-Montoy et maintenir la liaison avec le 15e corps et l'armée Sarrail, rien de plus. Sarrail est bien décidé à tenir à la trouée, grâce au renfort fourni par l'arrivée du 15e corps ; mais si le 2e corps l'abandonne?... Il insiste pour que Gérard soit maintenu à tout prix au nord de Cheminon. Finalement, on se met d'accord sur un plan d'ensemble : tandis que de Langle de Cary attaquera le 10 au matin en queue et à l'ouest l'armée du duc de Wurtemberg dans la région de Vitry, Sarrail l'attaquera en tête et à l'est sur Revigny : Sermaize tombera sans doute de ce fait, mais à condition que Cheminon ne soit pas abandonné et que, même, Sermaize soit menacé, au même moment, par une attaque venant du sud. C'est convenu. Le 2e corps, quoique affaibli dans ses éléments, tiendra et participera à la manœuvre ; pour le 10 au matin, il sera bien en droit de compter sur le 15e corps.

Voyons donc quel est le rôle du 15e *corps* dans la journée du 9.

Le 15e corps (général Espinasse) est entièrement en ligne pour cette rude journée. Sa 29e division a passé la nuit dans les bois Jacquot et Soulains au sud de la voie ferrée et à l'ouest de Bar-le-Duc ; sa 30e division entre Couvonges et Trémont. Si elles restent sur ces positions, Bar-le-Duc est découvert ; mais si elles contre-attaquent sur Breuzey-Couvonges-Mognéville, le mouvement tour-

nant projeté par l'ennemi est arrêté et même, par Vassincourt, il serait lui-même tourné.

Les ordres pour la journée du 9 sont les suivants : la 29e division attaquera vers Vassincourt et la crête à l'ouest sur la route de Mognéville à Revigny ; la 30e division passera la Saulx et essayera de se rapprocher de la voie ferrée par le bois de Faux-Miroir. Ce serait la meilleure façon de seconder l'effort du 2e corps à Maurupt-le-Montoy et de prendre à sa naissance le mouvement ennemi. Quelle surprise, pour celui-ci, de trouver sur son chemin un corps tout entier, alors qu'il compte n'avoir qu'à marcher pour se saisir de Bar-le-Duc ! L'examen de la carte suffit pour démontrer que le promontoire de Faux-Miroir, aux approches de Revigny, va devenir le nœud de la bataille. Maurupt-le-Montoy beaucoup plus au sud, passerait au second plan. Les deux rives de la Saulx sont le couloir par lequel progresserait l'offensive du 15e corps.

Il est ordonné que ces mouvements articulés pour la marche dès l'aube ne se produiront qu'après une forte préparation d'artillerie. A 8 heures et demie, à la suite d'un violent bombardement de Vassincourt et de toute la crête, l'offensive se déclenche. Le combat est très dur pendant le cours de la matinée dans le bois de Trois-Fontaines ; il fait grand honneur à la 57e brigade ; l'offensive ennemie est arrêtée. A partir de 11 heures, trois colonnes nettoient le bois de Trois-Fontaines en le remontant du sud au nord : c'est la colonne Copain, la colonne Valdent et la colonne Rey. La brigade Marillier se bat pour la possession de Couvonges, pris et repris plusieurs fois. Magnifique marche de front des trois colonnes et de la brigade Marillier à travers le bois jusqu'à la Maison-Blanche et, sur la droite, jusqu'à Mognéville, dont s'empare la brigade. Mais la 29e division n'a pu s'emparer de Vassincourt. Ainsi le Faux-Miroir et la crête de Vassincourt restent encore aux mains de l'ennemi. Le coup qu'il a reçu n'en est pas moins si bien asséné que le succès paraît mûr pour le 10 au matin.

En tout cas, Bar-le-Duc n'est plus en cause ; il s'agit, maintenant, de Sermaize et de Revigny.

Le 5e corps (général Micheler) est toujours dans la situation anxieuse où nous l'avons vu les jours précédents. Il subit, en somme, la pression à la fois de la pointe du duc de Wurtemberg (XVIIIe de réserve) et de la pointe du kronprinz (VIe corps) qui, de Revigny à Triaucourt, font front pour forcer jusqu'à Bar-le-Duc. Sarrail, aidé par Gérard et par le 15e corps, a pu, dans la

journée du 9, régler à peu près le sort de l'offensive de Wurtemberg; mais il n'en est pas de même pour l'offensive massive du kronprinz.

Dès la nuit du 9 au 10, l'ennemi, escomptant son succès de Laimont, a attaqué sur Mussey. Il a été arrêté et le 5e corps avec les troupes qui lui sont rattachées (58e brigade et deux groupes du 37e d'artillerie) se battent sur la ligne : 10e division : cote 184, bois Bugné, ferme Sainte-Hoilde ; 18e et 58e brigades : crête est Louppy-le-Château, cote 231, bois du Père-Bœuf en avant de Génicourt. C'est assez dire que le front est immense : de Mussey à Génicourt, quel tournant ! C'est le fond du sac. Le 5e corps est en liaison assez médiocre, à sa gauche, avec le 15e corps vers Vassincourt-Mussey, vers la voie ferrée, et à sa droite avec le 6e corps par Génicourt.

L'ennemi se prépare par une canonnade intermittente sur le front de la 10e division (ferme Sainte-Hoilde) ; évidemment il veut crever le fond de la poche et forcer le passage entre Vassincourt et Fains. Il appuie cette manœuvre de pénétration par une offensive de côté sur les deux brigades qui sont autour de Louppy. Celles-ci perdent un peu de terrain. Mais, renforcées par deux batteries de 155 et bientôt par deux groupes d'artillerie lourde et sept batteries du 15e corps qui entrent en ligne et écrasent de leurs feux les bois de Champ-Midi et le Charpentier, elles sentent peu à peu l'ennemi céder devant elles.

En fin de journée, non seulement le 5e corps a tenu, mais il commence à prendre un peu d'air. Si, par sa gauche, il est toujours aux environs de Mussey, son centre et sa droite sont au bois d'Hardaumont et au delà du bois du Père-Bœuf. Le fond de la poche paraît soulagé : mais l'ennemi n'a pas renoncé. La journée du 10 sera chaude.

Le fort de la bataille est toujours au 6e *corps* (général Verraux). L'offensive du duc de Wurtemberg étant refoulée à Mognéville, Revigny : celle de la gauche du kronprinz contenue à Sainte-Hoilde, Louppy, il reste l'offensive conjuguée de la droite du kronprinz et des forces de von Strantz venues de Metz et cherchant à se réunir vers Pierrefitte en face de la trouée de Spada et de Saint-Mihiel. Ici, on a affaire, en somme, à deux corps allemands : les XIIIe et XVIe attaquant de l'ouest, et à un corps, le Ve, attaquant de l'est. Mais, bien entendu, notre 6e corps est appuyé par le camp retranché de Verdun (forts de Troyon et de Génicourt) et, en deuxième ligne, par les forces mobiles du camp retranché, les divisions de réserve du général Pol Durand. En plus, la 7e division de

cavalerie a, comme nous l'avons dit, fait le verrou mobile et a pris la gauche du 6e corps dans la région Dompcevrin-Woimbey, tandis que sur la rive droite de la Meuse, la 73e division de réserve, sortie de Toul, et accompagnée de cavalerie et d'un régiment d'artillerie, accourait dans la nuit du 8 au 9 pour seconder la défense du fort de Troyon.

Est-ce l'accumulation de ces forces annoncée par les avions qui intimide l'ennemi? Est-ce la vigueur de la résistance française qui a profité admirablement, dès la veille, de ses positions dominantes et de la supériorité de son artillerie? Est-ce une raison stratégique et le kronprinz attend-il que les forces venues de Metz soient entrées en ligne et lui aient apporté le concours d'une manœuvre qui, d'ailleurs, est déjà éventée? Quoi qu'il en soit, la journée du 9 paraît relativement calme au 6e corps.

Cette accalmie, ou plutôt ce temps d'arrêt fut, à n'en pas douter, la faute capitale du kronprinz, l'une de celles dont ses prétendues facultés guerrières auront à rendre compte devant l'histoire militaire de son pays.

Si, à cette date, l'armée allemande eût pu sauver quelque chose de la bataille, perdue partout ailleurs, c'était précisément ici même, devant le 6e corps. Le sort final de l'immense engagement dépendant en ce moment, comme nous l'avons démontré, du sort de la bataille de l'Argonne, la jonction sur le terrain des forces venues de Metz et des forces coulant le long de Verdun devenait la péripétie suprême.

C'était là que devait se produire *l'événement*. Le grand quartier général y avait compté. Il avait tout sacrifié à l'espoir de ce succès. Or, le kronprinz laisse passer l'occasion. Il perd une journée entière quand les minutes comptent double. Peut-être aussi était-il d'ores et déjà, lui et son armée, incapable de vaincre un adversaire inférieur en nombre, il est vrai, mais solidement établi, bien en main et résolu à ne pas céder. Sarrail, en gardant si énergiquement ses liaisons avec Verdun, l'avait, sans doute, désarçonné.

Quoi qu'il en soit, « la journée — cette journée du 9 qui eût dû être décisive — parut relativement calme pour le corps d'armée ». Ainsi s'exprime le général Verraux lui-même. Il tint ; et on ne lui en demandait pas davantage. Mais, l'ennemi n'ayant pas attaqué, les lignes restèrent intactes ; aucun changement ne se produisit sur le front des 40e et 65e divisions. A la fin de la journée, toutes les troupes sur la rive gauche de l'Aire passèrent sous les ordres de la 12e division. On réparait l'échec de la brigade de réserve héroïquement décimée la veille, sur la crête d'Érize-la-Grande ; on

recommandait aux éléments de gauche de surveiller rigoureusement les liaisons avec le 5e corps du côté de Lisle-en-Barrois. On se préparait ainsi à la bataille décisive qui ne pouvait pas manquer de se produire le lendemain. Cependant, l'artillerie du corps, maintenant assurée de sa supériorité, ne chômait pas ; elle donnait à l'ennemi un avant-goût de l'accueil qu'il devait recevoir s'il tentait un nouvel effort.

La journée du 9 se passa sans encombre, observe le général Verraux ; mais, le soir, je sentais que la pression ennemie existait toujours. Je commençais à avoir de grosses inquiétudes sur ma droite. On envoya rapidement un régiment de cavalerie à Saint-Mihiel, pour empêcher l'ennemi de progresser : si bien que je n'avais plus de cavalerie pour m'éclairer. Le 9 au soir, nous rentrons au village de Rosnes ; je me demandais si je ne serais pas obligé de quitter cette région. J'avais toute une ligne de repli qui passait par Behain, Seigneulles, etc.

L'artillerie française sous les ordres du général Herr profite de l'accalmie relative pour repérer exactement, par ses avions, les emplacements des batteries allemandes : c'est autant de fait pour le lendemain.

Pendant que ces événements se poursuivent autour de Verdun, le camp retranché agit à la fois par sa garnison mobile et par son artillerie. Les divisions de réserve se sont installées dans les tranchées sur le plateau entre Érize-la-Grande et les Maratz, jusqu'à Sérancourt et Deuxnouds, et conjuguent ainsi leur action, tant face à l'ouest que face à l'est, avec celle du 6e corps.

Quant à la place elle-même, elle luttait, mais dans une sorte d'angoisse et d'ignorance de ce qui se passait au dehors :

Sauf le bruit que nous faisions, écrit Louis Madelin, nous n'en entendions plus aucun. La place était dans un parfait isolement. Elle n'était plus reliée à la France que par le mince cordon que constituait le chemin de fer de Verdun à Lérouville passant par Saint-Mihiel... Le général Coutanceau put se croire un jour complètement investi : l'état-major de Sarrail était à Ligny, fort loin de nous, et s'apprêtait à défendre la ligne de l'Ornain. J'étais persuadé que les Allemands étaient à Bar-le-Duc. Si Saint-Mihiel était soudain forcé par eux, c'était fini, nous étions coupés... Soudain, le 9, une canonnade très violente éclata à notre droite. Évidemment, une attaque très sérieuse se produisait au sud de la place. Quelques heures après, — car dans l'intérieur du camp les nouvelles circulaient vite, — on apprenait que les Allemands bombardaient les forts de Troyon et de Génicourt en face de Saint-Mihiel et que, pénétrant dans la trouée de Spada, ils manifestaient nettement l'intention de percer à Saint-Mihiel, de passer la Meuse sur les derrières

de Sarrail. Depuis trois jours, le très lointain grondement sourd et comme vague qui s'entendait vers l'extrême sud nous fait penser qu'on se devait battre furieusement dans la vallée de la Marne. Mais la canonnade plus proche nous tenait plus en éveil. Trois jours nous l'entendîmes ronfler. Que pouvait-il rester de Troyon (1)?...

Troyon tenait toujours. Génicourt encaissait mais ne cédait pas. Pourtant les Allemands paraissaient disposés à faire un grand effort contre la place : la 10e division du Ve corps se tenait au nord-est de Deuxnouds et au nord-est de Creue, prête à l'attaque ; un autre détachement mixte se tenait au nord de Mouilly. La percée devait être obtenue à la Croix-sur-Meuse. En même temps, la place était prise à partie de toutes parts. Coutanceau, tout en soutenant le moral de ses soldats, par des dépêches émouvantes, réclamait impérieusement du secours. De partout, les renforts français étaient envoyés, mais les ressources maintenant étaient limitées ; après l'arrivée du 15e corps, après le déplacement de la cavalerie envoyée à la trouée de Spada, il ne restait plus que la 73e division de réserve, détachée de Toul, qui essayait d'agir sur les communications des troupes venues de Metz. Mais, réduite à ses propres forces, elle ne le faisait que de loin et par son artillerie. L'heure critique approchait.

La nuit du 9 au 10 : la Vaux-Marie.

Elle n'attendit pas que se levât l'aube du 10 ; en pleine nuit du 9 au 10, le kronprinz, talonné par les nouvelles qui lui parvenaient, animé par les objurgations et peut-être les reproches incriminant ses lenteurs et son inefficacité, alors qu'il disposait des plus belles troupes de l'empire, le kronprinz, entraîné enfin par le grand projet de contre-offensive du duc de Wurtemberg, et après entente avec von Moltke qui hésite, se décide à attaquer désespérément sur tout le front.

Pendant ces journées critiques de la tournée d'inspection de Hentsch, écrit-il dans ses *Mémoires*, ma Ve armée attaqua, sans succès, dans le secteur Vavincourt-Rembercourt-Beauzée-Saint-André et prépara pour le 10 septembre une attaque de nuit dont le but était de nous procurer un peu plus de liberté de mouvement en nous sortant de notre position gênante entre Verdun, d'un côté, et l'Argonne très mal partagée en fait de routes praticables, de l'autre. Ce projet d'attaque comportant la participation du XIIIe corps y compris la 12e division de réserve,

(1) Louis Madelin, « Devant Verdun », *Revue hebdomadaire*, 13 octobre 1917

ainsi que du XVIe corps, fut d'abord désapprouvé par le grand quartier général devenu inquiet par les rapports de Hentsch sur la situation ; plus tard, il fut approuvé quand même, à la suite des insistances réitérées de l'état-major de mon armée (1).

L'effort principal est contre le 6e corps français. C'est là qu'il faut rompre le croissant de l'armée Sarrail. Là, en face de Pierrefitte et à l'issue de la trouée de Spada, un coup habilement placé doit, ou séparer l'armée de la place, ou rejeter Sarrail dans Verdun, ou le bousculer vers l'est ; alors, on foncera sur Bar-le-Duc et la grande armée de Joffre sera tournée par sa droite, tandis que les armées de l'est seront rejetées sur la frontière suisse. C'est à ce résultat que doit aboutir, en dernière analyse, la manœuvre de Moltke : on obtiendrait le succès avec quelque retard, mais on l'aurait tout de même. La moitié de la France conquise, Joffre réduit à se battre soit dans le Morvan, soit sur la Loire, cela vaut bien le sang de quelques milliers d'hommes.

Le kronprinz a donc l'éperon au flanc ; il attaquera furieusement dans la nuit du 9 au 10 ; Moltke en a avisé les commandants d'armée ; avec l'appui de Wurtemberg, il va rétablir ce qui chancelle sur tout le reste du front.

Vers 3 heures du matin, écrit le général Verraux, la fusillade devient partout d'une intensité formidable. Soit pour dissimuler sa retraite, soit plutôt par une tentative désespérée de percer notre front, le kronprinz déploya, dès l'aube du jour, l'attaque la plus formidable que j'aie vue durant toute la guerre.

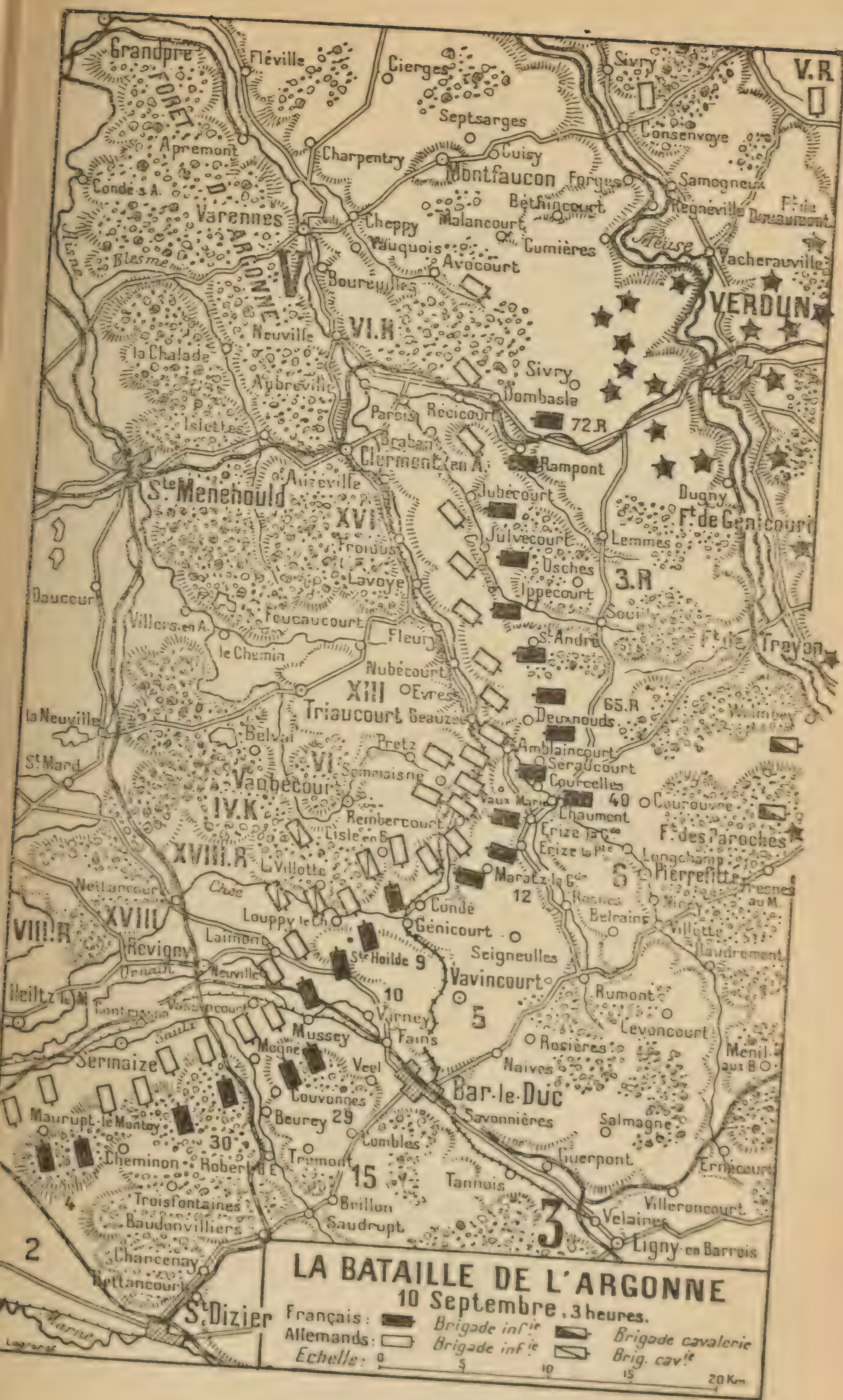
Les deux points principaux de ces attaques étaient sur la rive gauche de l'Aire, à la ferme de la Vaux-Marie et les hauteurs de Courcelles où se trouvait la 40e division. Il y eut des pertes assez sensibles et le général de Féraudy, notamment, fut tué ce jour-là.

J'avais à droite la 40e division, à gauche trois bataillons de chasseurs (26e, 29e et 25e), plus une brigade de la 12e division (avec le 132e et le 106e). Ma brigade de réserve n'était pas engagée. Nous eûmes, à gauche, des pertes assez sensibles. Les troupes de première ligne se replièrent d'elles-mêmes, mais très légèrement. Sarrail disait toujours : « Tenez, tenez, à un kilomètre près, mais tenez (2) ! »

La brigade de la 12e division, qui n'avait pas été engagée, put tenir sur la crête entre Rembercourt et Chaumont. La division Lecomte fut obligée de se rabattre et vint s'établir entre Chaumont et Courouvre. Une des brigades de la 12e division resta au bois du Fayet sous la protection des 54e et 67e divisions qui se déployèrent. Les trois bataillons de chasseurs se replièrent et se reformèrent au signal de Beauraing.

(1) *Mémoires du kronprinz*, p. 181.

(2) Voir, sur cette décision prise à la 3e armée, le récit du général TANANT : « Souvenirs d'état-major », dans la *Revue de Paris* du 1er avril 1922.


LA BATAILLE DE L'ARGONNE
10 Septembre, 3 heures.
Français:
Brigade infie
Brigade cavalerie
Allemands:
Brigade infie
Brig. cavie
Echelle: 0 5 10 15 20 Km
Grandpré
Fléville
Cierges
Septsarges
Sivry
V.R
Consenvoye
Apremont
Charpentry
Cuisy
Montfaucon
Forges
Samogneux
Condé s. A.
Béthincourt
Regnéville
Varennes
Cheppy
Malancourt
Cumières
Meuse
Vauquois
Avocourt
Vacherauville
Blesme
V
Boureuilles
VERDUN
FORÊT D'ARGONNE
VI.R
Neuville
la Chalade
Sivry
Aubreville
Dombasle
Parois
Récicourt
72.R
Islettes
Clermont en A.
Rampont
Ste Menehould
Auzéville
Jubécourt
Dugny
XVI
Ft de Génicourt
Julvécourt
Lemmes
Froidos
Lavoye
Osches
3.R
Dauceur
Ippécourt
Foucaucourt
Souilly
Villers en A.
Fleury
St André
le Chemin
Ft de Troyon
Nubécourt
XIII
Evres
Triaucourt
Beauzée
65.R
Deuxnouds
la Neuville
Belval
Pretz
Amblaincourt
St Mard
VI
Seraucourt
Sommaisne
Courcelles
Vaubécourt
40
IV.K
Vaux Marie
Chaumont
Rembercourt
F. des Paroches
Erize la Gde
Lisle en B.
Erize la Pte
XVIII.R
Longchamp
Pierrefitte
6
La Villotte
Maratz la Gde
12
Neillancourt
Chee
Condé
Belrain
Louppy le Ch.
Génicourt
XVIII
VIII.R
Seigneulles
Revigny
Laimont
Ste Hoilde
9
Vavincourt
Neuville
Rumont
Contrisson
10
Varney
5
Levoncourt
Mussey
Fains
Sermaize
Rosières
Naives
Veel
Ménil aux B.
Bar-le-Duc
Couvonges
Maurupt le Montoy
Beurey
29
Savonnières
Salmagne
30
Combles
Cheminon
Robert E.
Trémont
15
Guerpont
Tannois
Troisfontaines
Brillon
3
Villeroncourt
Baudonvilliers
Saudrupt
Velaines
Ligny en Barrois
2
Chancenay
Bettancourt
St Dizier
Marne

Deux taubes survolaient. J'allais porter mon poste de commandement au signal de Beauraing. Je traversai Rosnes. J'avais le sentiment que c'était une attaque désespérée des Allemands, qui ne serait pas renouvelée...

Le général Verraux ne se doutait pas à quel point son sentiment était juste. Mais la violence de la lutte avait été telle qu'on ne pouvait pas *réaliser* encore la grandeur du succès.

Il faut donner l'idée de la bataille sur ces différents points. Voici le compte rendu de ce combat à la 12e division :

La 24e brigade avait relevé en première ligne la 23e brigade. Le 106e et les chasseurs à pied tiennent les collines immédiatement au nord de la petite voie ferrée ; le 132e organise une ligne de soutien au signal d'Érize-la-Petite. La 23e brigade crée une deuxième ligne à la cote 309. L'ennemi bombarde violemment nos positions. Notre artillerie riposte, mais nous manquons d'artillerie lourde. Un peu avant une heure du matin, l'ennemi déclenche une attaque formidable : cinq régiments du XIIIe corps wurtembergeois, en colonnes d'assaut avec chacune une compagnie de pionniers, attaquent le 106e et les chasseurs à pied. Au milieu de la confusion presque inévitable dans toute attaque de nuit menée avec des forces importantes, les Allemands se tirent mutuellement les uns sur les autres ; le fait a dû se produire aussi chez nous : les pertes sont sensibles. Presque tous les officiers supérieurs du 106e sont tués ou blessés. Le 132e, laissant un bataillon sur la ligne des tranchées, est tout entier dépensé en renforts à la première ligne qui perd cependant la voie ferrée et la ferme de la Vaux-Marie après de sanglants corps à corps. Cependant, une accalmie se produit.

Mais voici, qu'au-dessus de la confusion du combat d'infanterie, se fait entendre la puissante voix de l'artillerie qui va décider de la victoire :

Le général Herr a pris le commandement de l'artillerie du corps et de l'artillerie de la 12e division ainsi que des quelques batteries de 120 long constituant toute notre artillerie lourde. Le colonel Gramat indique avec précision au général Herr les points les plus avancés que nous tenons encore. A l'aube, toute cette artillerie déchaîne un tir de barrage formidable qui arrête net la progression de l'ennemi. Celui-ci ne peut dépasser la crête immédiatement au sud de la Vaux-Marie. A la poursuite, quelques jours après, on pouvait voir, *près de la station de la Vaux-Marie, des bataillons entiers, en double colonne, littéralement fauchés par nos shrapnells*. Non seulement notre deuxième ligne ne fut pas abordée, mais trois compagnies du 132e, en soutien d'artillerie sur la croupe à l'ouest d'Érize-la-Petite, ne furent même pas attaquées. L'élan de l'ennemi était brisé. Celui-ci avait subi des pertes énormes : *plus de* 10 000 *cadavres furent enterrés.*

Ce fut la plus terrible parmi ces journées de l'Argonne dont aucun de ceux qui y ont assisté, d'un côté ou de l'autre, ne perdra la mémoire. L'artillerie du général Herr eut le dernier mot. En ce jour, en effet, furent inaugurés, du côté français, ces tirs en rafale méthodiques, dirigés par avions, qui devinrent bientôt les caractéristiques de la guerre de 1914 et qui forcèrent l'infanterie à s'enterrer dans les tranchées. Voici quelques précisions à ce sujet :

10 *septembre* 1914. — Dans la nuit, les Allemands attaquent par surprise les avant-postes et bousculent les premiers éléments. L'artillerie, qui était au bivouac, occupe immédiatement les positions de deuxième ligne ; le général Herr, qui s'est rendu auprès des batteries, fait établir un barrage à hauteur du signal d'Érize-la-Petite. Ce tir arrête l'élan des troupes allemandes et permet à l'infanterie de tenir sur les positions de deuxième ligne dans les tranchées préparées la veille.

Les avions signalent des batteries ennemies près de Rembercourt, des travailleurs d'infanterie à la cote 309, sud-est de la ferme de la Vaux-Marie, des batteries entre la ferme de la Vaux-Marie et la station. Ces objectifs sont donnés à notre artillerie. Une batterie est placée à la cote 318 pour battre la vallée de l'Aire. A 15 h. 30 une reconnaissance d'avions signale : une ligne de batteries au sud de la ferme de la Vaux-Marie, un rassemblement de troupes en arrière de cette ferme, une batterie au bois de Defuy.

A la fin de la journée, une colonne d'artillerie ennemie se montre en avant de la ferme de la Vaux-Marie. Prise à partie par plusieurs batteries, elle paraît souffrir énormément ; on voit sauter ses caissons.

Pour avoir une idée complète de cette bataille de l'Argonne, il faut connaître aussi l'impression qu'elle fit sur le soldat. Un vigoureux observateur, Maurice Genevoix, nous en donne le récit :

Jeudi, 10 *septembre*. — Des frôlements doux et légers sur la figure : ce sont des gouttes de pluie larges, tièdes. Ai-je dormi? Quelle heure peut-il être? Le vent se lève. La nuit est noire, toujours... Je vais essayer de me rendormir lorsque quelques balles sifflent au-dessus de moi. Il m'a semblé qu'elles étaient tirées de très près... Je n'ai pas le temps de chercher à comprendre : brusquement, une fusillade intense éclate. Aucun doute, ce sont les Boches qui tirent ; nous sommes attaqués. « Debout, tout le monde, allons, debout, debout ! » D'un bout à l'autre de la section, c'est un frémissement, des baïonnettes tintent, des culasses cliquettent... Juste à ce moment des clameurs forcenées jaillissent de la masse noire qui s'en vient vers nous : *Hurrah! Hurrah! Vorwärts!* Combien de milliers de soldats hurlent à la fois ! « Feu à répétition, nom de Dieu ! Feu ! » Tous les fusils de la section crachent ensemble. Et je vois un grand vide se creuser dans la masse hurlante. De grandes silhouettes noires fuient de droite et de gauche...

Peu à peu le roulement continu de la fusillade se brise ; il y a encore des sursauts violents et puis c'est presque le calme. Le jour blafard n'allège pas nos poitrines ; une clarté blanchâtre, la pluie toujours, fine

maintenant, donc opiniâtre... Je fais quelques enjambées en courant, et soudain je reconnais le colonel. Je salue et je me présente. Je dis : « Sous-lieutenant de réserve. » Il sourit et, regardant une flaque dont une balle vient de faire gicler l'eau boueuse, répond : « Réserve, active : est-ce que les balles distinguent? » Puis il me dévisage lentement : « Je n'ai plus d'agents de liaison. Tous sont en mission ou hors de combat. Il faut que vous trouviez, le plus tôt possible, le colonel de G... qui commande la brigade, et que vous lui demandiez en mon nom qu'il fasse donner tout de suite tout ce qu'il pourra du *n*^e^. Dites-lui bien que nous sommes aux prises avec des effectifs énormes, que nos pertes sont, dès maintenant, très lourdes et que je ne sais pas jusqu'à quel point mon régiment est désormais capable de tenir. — Bien, mon colonel !... » J'arrive au milieu d'artilleurs affolés de joie. Ils manœuvrent avec une vitesse, une précision qui me frappent. Beaucoup ont jeté leurs vestes. Tous s'amusent et blaguent et rient bruyamment. Je demande à un lieutenant qui regarde avec sa jumelle : « Ça va? » Il se tourne vers moi. La joie qui lui emplit la poitrine éclaire son visage. Il a un rire de bonheur exubérant : « Si ça va ; mais ils ne tiennent plus ! Ils foutent le camp comme des lapins ! » Il rit encore : « Écoutez nos 75. Pas redoublé ! Danse de fous ! C'est la conduite, ça ! Des coups de bottes dans les fesses. Ah ! les bougres ! »

Il faut mettre en contre-partie quelques traits de ce qui se passe dans le camp allemand. Comme il est émouvant de voir le soldat des deux côtés, tel qu'il se heurte dans la nuit ! Les caractères de chaque peuple se dessinent à la lueur du combat.

Un officier du 125e régiment (26e division du XIIIe corps), Rodolphe Miele, raconte en ces termes l'assaut sur la Vaux-Marie dans la nuit du 9 au 10 :

Le jour du 9 septembre se lève ; ce fut pour beaucoup de camarades de notre régiment leur dernier jour. Rien de neuf sur le front ; la bataille continue sans arrêt. Les obus explosent avec une égalité monotone. Des blessés vont et viennent. *Les troupes sont épuisées et les nerfs très bas.* On voit, aux visages exténués, aux yeux agités et sans feu, tout ce qu'elles ont dû faire. Nous nous demandons pourquoi nous devons rester devant ce terrible feu dont les obus creusent autour de nous des trous de 5 mètres de diamètre. A 8 heures du soir, le régiment reçoit l'ordre de faire, avec les grenadiers 119, l'assaut des hauteurs Vaux-Marie-Ferme, sans bruit, sans charger. But : reconnaître la position de l'ennemi qui semble s'être fortifié au talus du chemin de fer ; prendre les canons (on reconnaît le système d'attaque déjà employé, le 8, à l'armée von Hausen). On nous donne encore un bataillon pour nous aider. La brigade de fer est chargée de cette besogne. A minuit, quatre croix de fer, les premières envoyées par la division. Mon vénéré colonel, ce brave héros, qui combattait toujours en première ligne et entraînait lui-même ses soldats, me décore avec des larmes dans la voix. C'est peut-être notre dernière nuit.

Nous partons sans bruit, la baïonnette au canon. Bientôt nous rece-

vons des coups de fusil. Nous passons à travers des balles toujours plus nombreuses. Nuit noire. Il pleut à verse. On avance toujours. Un signal. A l'assaut. Pas de course. Comme une avalanche, nos gens se jettent sur l'ennemi avec un plein mépris de la mort. L'adversaire ne peut supporter notre élan ; il recule avec de grosses pertes. Le sol est jonché de morts et de blessés. Nous atteignons la voie du chemin de fer et, ainsi, la hauteur prescrite.

Dans l'ardeur du combat, nous tombons au-dessus de la voie ferrée, aux côtés du hardi commandant Boschmann qui tombe à ce moment.

Soudain, un terrible feu de flanc et de dos. La troupe s'inquiète, tire à tort et à travers ; on n'entend plus les ordres. Un bois invisible à cause du brouillard derrière nous est tourné. Il y avait 85 Français dedans. Je le pris d'assaut avec 20 hommes. Le matin arrive. Nous sommes couverts de boue et trempés. On a, maintenant, une vue du champ de bataille. C'est horrible, comme partout où l'artillerie a fait rage pendant plusieurs jours. Cet assaut de nuit a causé beaucoup de pertes à notre régiment et c'est en pleurant devant les corps de nos chers camarades que nous avons dû nous acquitter de nos devoirs envers eux. Nos troupes ont dû tenir la hauteur jusqu'au 13 septembre. Puis le régiment fut ramené sur les hauteurs jusqu'à Fleury-sur-Aire (1).

Un autre texte fera connaître cette démoralisation profonde qui, sous les coups de la canonnade française, s'installe au cœur du soldat dans l'armée du kronprinz :

Jeudi 10 *septembre.* — Pendant une demi-heure environ, nous restâmes sans manteau, et bientôt nous n'eûmes plus un fil de sec. La pluie était glacée ; on claquait des dents et on pensait, en frissonnant, à la journée qui approchait. On se trouvait si misérable ! On pensait au pays... La pluie cessa un peu. De nouveau on creuse des tranchées profondes. Soudain, ordre est donné de repartir... On explique ainsi le départ : une armée française de dégagement est en marche sur Bar-le-Duc ; arrêter celle-ci, ou, le cas échéant, la repousser, telle est la mission du VI[e] corps d'armée. La 21[e] brigade part en avant ; nous restâmes en réserve dans un petit village où nous fûmes assaillis par la canonnade. Sensation horrible de se voir ainsi parqués par grandes unités dans une étroite ruelle de village où l'on ne peut même pas se développer. Je n'ai jamais rien vu de si terrible que ces feux d'artillerie. *Louppy-le-Château.* A 10 heures, nous sortions du village quand arriva la nouvelle que l'ennemi se trouvait en retraite... Quand soudain retentit le cri : « 11[e] compagnie ! Aux armes ! » C'en était fait du campement.

Vendredi 11 *septembre.* — A 5 h. 30, réveil. Nous restons provisoirement dans notre campement et envoyons des patrouilles dans le bois voisin où erraient aussi des patrouilles françaises. En attendant, l'artillerie continue à gronder... Tout près de la colonne, les projectiles sifflaient en s'enfonçant dans la terre. Ce fut un miracle qu'aucun d'entre nous ne fût tué. Deux seulement furent blessés... Alors commença la

(1) Récit publié dans le *Neuer Stuttgarter Tagblatt.*

nuit la plus terrible que j'aie jamais passée. Oh ! c'était épouvantable ! J'avais tous les membres endoloris et, de plus, un vent glacial soufflait au-dessus de nous. Il semblait *que nous fussions abandonnés, trahis, vendus*. Dans de pareils moments, s'éveille invinciblement un ardent désir de revoir la patrie et de retrouver un toit protecteur. Oh ! que cette nuit fut douloureuse. (Et il s'agit d'un homme qui est nommé chef de section sur le champ de bataille.)

Lundi 12 *septembre*. — Enfin, à 5 heures, il fallut quitter nos tranchées. Misérables comme des chiens, n'ayant pas dormi, les spectres nocturnes sortirent de leurs cavernes. *Si l'on n'eût pas été dans un aussi lamentable état d'âme*, on eût ri de voir ces hommes sales et grotesques sortir comme des gnomes en rampant de leurs trous. De Louppy-le-Château, nous nous dirigeâmes vers Laheycourt ; de là vers Belval, puis à Charmontois-le-Roi (1).

Ces textes se multiplieraient à l'infini ; mais ces deux suffisent. De bons soldats, des soldats promus et décorés, se disent trahis, vendus, abandonnés. Ils ne parlent que de rentrer au foyer. Tels sont les sentiments qui s'insinuent dans le cœur de l'homme quand il se sent mal commandé et conduit à la boucherie pour rien. Il aborde le combat, déjà à demi vaincu.

En somme, la principale offensive de l'armée du kronprinz échouait devant le 6e corps. La canonnade de la Vaux-Marie produisait, comme jadis la canonnade de Valmy, l'événement décisif au cours de l'immense lutte : c'était le caillou qui arrête la vague ; Moltke et Joffre, le kronprinz et Sarrail étant aux prises, voyaient la destinée se prononcer en ce point, alors que, sur l'immensité du front, des engagements infiniment plus violents se livraient et attendaient ce quart d'heure qui décide de tout.

Nous avons dû rappeler ici le nom du commandant en chef de l'armée allemande, von Moltke, si effacé qu'il paraisse dans ce drame, parce qu'il semble bien qu'une dernière faute dont la responsabilité lui incombe eut pour effet d'altérer la puissance de cette offensive du kronprinz dont, pourtant, tout dépendait en dernière ressource. Nous avons cité les propres paroles du kronprinz. Baumgarten-Crusius, de son côté, précise par cette indication :

A l'armée du kronprinz, le 9 septembre, l'artillerie lourde préparait sur tout le front l'attaque générale *réservée pour l'obscurité de la nuit*. Mais cette attaque nocturne *fut arrêtée par un avis du grand commandement à 7 h. 30 du soir* (le 9), « eu égard à la situation générale ». C'est là, ajoute Baumgarten, que s'arrêtent les renseignements et les rapports basés sur les journaux des cinq armées allemandes.

(1) Carnet de route d'un soldat allemand (VIe corps, 11e division), retrouvé sur son corps le 16 septembre 1914, et publié par Fr. Puaux.

Que conclure de ce texte, qui s'ajoute à celui des *Mémoires* du kronprinz, sinon qu'il y eut presque simultanément ordre et contre-ordre? L'offensive devait primitivement se déclencher la nuit, comme il était advenu pour celle de von Hausen le 8 au matin. Elle fut même préparée par l'artillerie lourde. Et puis, le 9 au soir, un contre-ordre a été donné, « en raison de la situation générale ». Pourtant elle se produisit, comme il avait été prévu, dans la nuit du 9 au 10. Ne faut-il pas admettre logiquement que, sous la pression du commandement particulier des armées de gauche et malgré la retraite commencée, von Moltke résolut, au dernier moment, de recourir encore une fois à la chance des armes? D'où le nouvel ordre général donné sur tout le front oriental et que nous avons déjà relevé à propos de l'armée von Hausen.

Une telle confusion dans les directives et dans les exécutions prouve qu'il existait, dans le haut commandement allemand, un désordre moral et intellectuel inouï. Quels que soient les responsables, il est établi que ce haut état-major qui avait engagé une pareille guerre, jetait à la mort des régiments entiers sans avoir même une vue claire de son dessein et de son devoir. Que l'on compare la conduite de cet organisme tant vanté avec celle du haut commandement français. Certes, Joffre et Sarrail ne sont pas d'accord sur tous les points. Mais, à l'heure décisive, ils agissent avec une unité de vues profonde. Que cette discipline souple, à la française, l'emporte sur la discipline rigide à l'allemande ! N'est-ce pas, d'ailleurs, l'ordre naturel des choses? La responsabilité de ces lourdes erreurs n'incombe pas à tel ou tel ; elle est à tous ; elle est au système, au régime, à l'empereur. La victoire suit la loyauté et le bon sens, non l'orgueil et le puffisme. Il n'y a qu'au théâtre qu'elle appartienne aux Lohengrin.

L'offensive allemande sur l'armée Sarrail, le 10, et la fin de la bataille de l'Argonne.

Mais il faut suivre, maintenant l'offensive du kronprinz sur les autres points du champ de bataille. En effet, si l'effort principal de l'ennemi se porte sur le 6e corps pendant cette terrible nuit du 9 au 10, l'attaque est générale et elle est également dangereuse sur les autres parties du front de l'armée Sarrail.

Bien en avait pris au général Sarrail de jeter la 7e division *de cavalerie* (général d'Urbal) au-devant de l'ennemi qui essayait de déboucher dans son dos en franchissant la Meuse. Car, dans cette même nuit du 9 au 10, des éléments du Ve corps allemand

tentent de franchir la Meuse vers Bannoncourt, à l'issue de la trouée de Spada et un peu en amont de la Croix-sur-Meuse. Cette tentative, d'ailleurs mal combinée, est contenue par l'énergie de la division d'Urbal : le Ve corps, qui est resté très fatigué de son échec de Virton, attaque mollement et n'insiste pas : bientôt le « coup fourré » deviendra le coup manqué.

Cependant le bombardement de *Verdun* continuait à sévir. Dans la journée du 9, Coutanceau avait téléphoné : « Troyon tient toujours ; l'ennemi a des batteries au Mort-Homme, tirant sur Bois-Bourru ; cote 344 près Samogneux également bombardée. »

Le même jour, à la fin de la journée, 19 h. 45, le gouverneur télégraphiait : « Troyon me transmet par Paroches qu'il détruit appareil de télégraphie. Situation désespérée. Que faire? »

Sarrail, au cours de la journée du 9, n'avait pas renoncé à son idée, à savoir de rester, quoi qu'il arrivât, accroché à Verdun. Cependant, le haut commandement, sans se mettre en travers de cette volonté, mais considérant la grande étendue du front que la 3e armée avait à garder, avait laissé au général Sarrail une certaine latitude ; il lui avait télégraphié : « Je vous autorise, *si vous le jugez utile, à replier votre droite* pour assurer vos communications et pour donner plus de persistance à l'activité de votre aile gauche. *Il importe de ne pas vous laisser couper de la 4e armée.* » Cette dernière phrase exprimait visiblement la préoccupation principale du général Joffre ; une fissure se produisant à la trouée de Revigny pouvait causer un désastre. Même s'il fallait s'éloigner de Verdun, qui, en somme, serait vite délivré en cas de victoire, cela valait mieux que de laisser le front de la grande armée se briser.

Sarrail ayant reçu cet ordre, ou plutôt cette indication, se disait avec beaucoup de raison que, plus il pousserait de l'avant, plus il préserverait d'enveloppement à la fois sa droite et sa gauche. En un mot, vu la disposition de son armée en croissant, son plan était de raccourcir son front *en progressant.* Mais, maintenant que l'initiative passait à l'ennemi et qu'une formidable offensive s'abattait de tous les côtés à la fois et faisait plier son front dans la nuit du 9 au 10, lui aussi se demandait comme Coutanceau : « Que faire? »

Non seulement le 6e corps est engagé dans une lutte terrible, mais Troyon est en péril instant, Verdun est bombardé. Ce n'est pas tout : les *divisions de réserve* se sont repliées, la 65e assez préci-

pitamment, en abandonnant une partie de son artillerie (1) ; la 67e et la 75e, il est vrai, en bon ordre et sans être poursuivies. Mais, enfin, les abords de la place sont découverts. Et voici que le général de Langle de Cary télégraphie (7 h. 45) qu'il ne peut plus laisser le 2e corps (général Gérard) à la disposition de Sarrail : « La 4e armée, dit ce télégramme, est violemment attaquée, et obligée de se resserrer sur sa gauche. Le 2e corps ne peut plus tenir à Cheminon. »

D'autre part, les nouvelles émanant du grand quartier général ne peuvent plus laisser de doute sur le fait que l'ennemi est battu partout ailleurs. A 11 heures, le général Sarrail reçoit le télégramme suivant : « Dans la région de Fère et de Château-Thierry, le mouvement de retraite de l'ennemi semble se généraliser depuis ce matin. Dans la situation actuelle, votre armée a surtout comme rôle de durer. Dans ces conditions, il importe de ne pas compromettre votre aile droite. J'approuve donc le repli des divisions de réserve (2) en vous autorisant à ramener en arrière le 6e corps si vous estimez le mouvement nécessaire. »

C'était toujours la même idée : plutôt abandonner momentanément Verdun, puisque la bataille se dessine favorable partout ailleurs, mais ne pas laisser se briser la ligne de front.

A ce moment, Sarrail paraît avoir été sur le point de modifier son idée, tout en l'adaptant aux nécessités locales. Il commence à envisager une combinaison dont l'objet serait d'éviter à la fois le double enveloppement dont il est menacé : il s'agirait toujours de raccourcir son front, mais en reculant, — en reculant dans la direction de Toul, non dans la direction de Verdun. Le général ne veut à aucun prix succomber à l'attraction, à la fascination du camp retranché ; il se pose à lui-même et il pose à son état-major la question en ces termes précis : « Si Troyon était pris, si l'ennemi franchissait la Meuse, ne conviendrait-il pas de tenter une retraite par l'aile droite qui répondrait aux vues du grand quartier général? »

(1) Selon le mot du général Bizot, commandant la 65e division, « le repli a eu surtout pour but de reformer les unités disloquées. » C'est par ordre que la division se dirige sur Courouvre. La 129e brigade contre-attaqua des éléments ennemis installés au bois Landlut. Un groupe du 55e d'artillerie fut perdu, mais l'ennemi, qui tenait sous le feu de son infanterie, la partie nord d'Érize-la-Grande, ne dépassa pas, sur le front de la 65e division, Sérancourt le bois Blandin et Mondrécourt. (Général BIZOT : « A propos des Souvenirs de 1914-1915 du général Sarrail, » dans la *Revue politique et parlementaire* du 10 mai 1922.)

(2) A la même heure d'ailleurs, Joffre envoyait à Coutanceau un radio ainsi conçu : « Attaquez avec toutes vos forces convois ennemis passant la Meuse au nord et au sud de Verdun. »

Heureusement, les événements allaient évoluer de telle sorte que la question put rester sans réponse : vers le milieu de la journée du 10, ils prenaient en effet une tournure plus favorable.

Nous avons dit la belle résistance du 6e corps à la principale attaque du kronprinz dans la nuit du 9 au 10 et dans la matinée du 10. Vers midi, l'attaque paraissait avoir échoué. Du moins, elle perdait de sa vigueur. Troyon tenait toujours et avait repoussé trois assauts successifs. Et, du côté de Bar-le-Duc, on tenait également ; voici, en effet, ce qui s'y passait.

Contre *le* 5e *corps* (général Micheler) l'attaque de nuit s'était déclenchée formidable. Tandis que l'ordre était donné le 10, à 5 heures, de « tenir le plus longtemps possible », on apprenait que les forces ennemies avaient attaqué dans la nuit, par les forêts de Champ-Midi et de la Charpenterie, et qu'elles avaient refoulé toute la ligne du 5e corps, en particulier les 18e et 58e brigades. Sous la pression de cette même attaque de nuit, la 17e brigade avait perdu la crête est de Lisle-en-Barrois, et s'était repliée sur Maratz-la-Grande, découvrant ainsi le bois du Père-Bœuf, tandis que la 18e et la 58e brigade se rabattaient sur Génicourt et Condé. Est-ce la fissure qui se creuse entre les deux parties de l'armée Sarrail, le 6e corps et les divisions de réserve n'ayant plus qu'à chercher leur salut dans le camp retranché?

Ordre est donné aux deux brigades (18e et 58e) de se réorganiser, tandis que les bataillons de chasseurs (25e, 26e et 29e) contiennent héroïquement l'ennemi, et de conserver, à tout prix, la partie sud du bois du Père-Bœuf, la crête 216, le bois de Haraumont, et, par là, les contacts avec le 6e corps.

Conformément à ces ordres, les brigades, un moment ébranlées, se reconstituent et tiennent sur la ligne prescrite. Elles sont fortement appuyées par sept batteries du 38e d'artillerie, six batteries du 45e et deux batteries de 155 qui rendent intenables à l'ennemi le terrain au sud du Champ-Midi et de la Charpenterie.

Et puis, il se passe ici quelque chose d'analogue à ce qui s'était produit devant le 6e corps : soit en raison des pertes éprouvées sous les coups de l'artillerie française, soit par suite de l'échec subi à la Vaux-Marie, soit en raison d'ordres supérieurs « résultant de l'ensemble de la situation », l'offensive allemande mollit tout d'un coup. On peut admettre aussi que la tentative du kronprinz, dans la nuit du 9 au 10, n'avait eu d'autre objet que de dégager son armée et qu'il avait renoncé d'ores et déjà à la percée vers le sud. Quoi qu'il en soit, le 5e corps, après cette rude émotion, garde ses positions et il bivouaque, en fin de journée, sur la ligne :

Louppy-le-Petit, bois de Haraumont, bois du Père-Bœuf, crêtes de Rembercourt. Les liaisons et les contacts sont conservés partout.

Au même moment, c'est-à-dire dans la nuit du 9 au 10 et le 10, le 15e *corps* combat pour « le fond de la poche ». Sarrail a décidé de se servir de lui pour exécuter sa manœuvre et *raccourcir son front en progressant.* A la fin de la nuit, le 15e corps a ressenti quelque contre-coup de l'offensive allemande. La 29e division (qui n'est, en fait, composée que d'une brigade) est prise à partie par un feu violent de l'ennemi sur le chemin de Couvonges à Mussy, à la cote 159, puis à la cote 190. Un moment la situation de cette division est des plus difficiles. Mais, finalement, elle supporte énergiquement le feu de l'ennemi et ne cède pas. Bientôt, par le rôle que va jouer la 3e division, la situation devient tout à fait favorable au 15e corps. La prévoyance de Joffre et le coup d'œil de Sarrail finissent par avoir leur récompense. Ici, ce n'est plus l'ennemi qui avance, il recule devant l'offensive française : non seulement le fond de la poche n'a pas été rompu, il commence à se resserrer et à remonter vers le nord.

De Langle de Cary rappelant son 2e corps, il faut attaquer tout de suite et avant que l'ennemi se soit aperçu du vide qui va se produire à Cheminon. Les trois colonnes, formées la veille au soir, attaquent donc en s'appuyant sur la 29e division qui se porte sur le bois de Faux-Miroir dont nous avons dit l'importance aux portes de Revigny.

L'ennemi est pris à partie à la fois par le sud et par l'ouest, c'est-à-dire par Mognéville et par Andernay. Les colonnes du centre et de droite abordent sans difficulté les cotes 193 et 182 et dégagent ainsi la rive droite de la Saulx. Mais la rivière ne peut encore être franchie ; la colonne de gauche (général Nurgain) est arrêtée dans les bois d'Andernay.

Dans l'après-midi, le mouvement demi-circulaire sur les éléments de pointe de l'armée du duc de Wurtemberg s'affirme. A 18 heures, le détachement Romieux trouve inoccupées les tranchées ennemies de la cote 201, sud-est de Sermaize. Au moment où il tente de sortir de Sermaize, il est accueilli par une violente canonnade.

Que devient l'offensive de la 29e division (général Carbillet) sur le bois de Faux-Miroir? Elle se développe normalement jusqu'à 17 heures ; elle n'est arrêtée que par des tranchées ennemies établies sur le cours de la Beuse. Ces tranchées sont prises sous notre feu et évacuées. En un mot, partout on sent que l'ennemi recule

tout en s'accrochant à un terrain fortement préparé. Encore un effort, et on le bousculera définitivement.

A la nuit, les bois d'Andernay sont nettoyés ; la 30e division (général Colle) les borde à l'ouest de la Saulx ; la 29e est sur la crête au nord de Vassincourt. On a regagné presque partout le canal et la voie ferrée. Le lendemain, à la première heure, on reprendra l'offensive en vue de rejeter au delà de l'Ornain les forces ennemies qui occupent maintenant les hauteurs de la rive gauche.

A la fin de la journée du 10, les choses ont, dans leur ensemble, un aspect, pour la première fois, nettement favorable. A 19 heures, le général Sarrail peut libeller ainsi son compte rendu de la journée : « Le 6e corps a repoussé, en lui infligeant de grosses pertes, l'attaque violente prononcée par les XIIIe et XVIe corps renforcés par le VIe corps de réserve et le Ve corps de réserve. L'ennemi n'a plus montré d'activité de ce côté pendant le reste de la journée, et notre 6e corps a à peu près conservé ses positions. Sur le reste du front, le VIe corps s'est borné à une canonnade et à une légère attaque vers le sud de l'Argonne. Le XVIIIe corps de réserve a été repoussé par notre 15e corps qui a progressé jusqu'aux lisières nord du bois des Trois-Fontaines. »

En somme, cette belle journée du 10 avait été marquée par les trois succès défensifs ou offensifs qui décident de la bataille de l'Argonne : 1° la résistance de Troyon ; 2° le glorieux engagement de la Vaux-Marie ; 3° la délivrance du quadrilatère de Trois-Fontaines. La trouée de Bar-le-Duc était sauvée et les contacts avec Verdun conservés.

Il restait maintenant à prendre *le moule* de l'ennemi. Telle devait être la tâche du 11 septembre et des jours suivants, mais elle incombait à des corps épuisés par une lutte prolongée et à un commandement hésitant par suite d'une certaine incertitude sur la situation et les intentions de l'ennemi.

Dès le 10, à 19 heures, Sarrail a envoyé ses instructions pour le lendemain. L'ordre d'opérations pour le 11 prescrit au 6e corps de surveiller les mouvements de l'ennemi et de menacer son flanc en tenant sur les mêmes positions ; il sera étayé à gauche par le 5e corps et à droite par les divisions de réserve résistant sur place, la 65e à Longchamps-Neuville, la 67e à Courouvre-Lahaymeix, la 75e à Nicey-Pierrefitte. Cependant les troupes de Verdun organiseront des positions plus au nord autour de Blercourt. Seul, le 15e corps doit prendre l'offensive en combinant son attaque avec

celle du 2e corps (dont nous dirons l'action en revenant vers la 4e armée). Ainsi le flanc de l'ennemi est menacé partout. La Meuse est toujours observée par la 7e division de cavalerie.

Une action énergique pourrait enfermer le kronprinz dans le couloir où il s'est si imprudemment aventuré. Malheureusement, on n'a pas une vue claire de la situation et on attend. L'ennemi, protégé par son artillerie et à la faveur de son offensive de la veille, a pu se décrocher assez facilement, — et il échappe (1).

Dès le début de l'après-midi du 11, les comptes rendus commencent à arriver franchement optimistes. Le front, comme sur tout le reste du vaste champ de bataille, se dégage d'abord à l'ouest. La 4e armée, ayant attaqué sur Sermaize, facilite l'offensive du 15e corps qui s'est avancé sur le canal entre Contrisson et Neuville-sur-Orne en enlevant des canons et des caissons au XVIIIe corps de réserve de l'armée du duc de Wurtemberg. Devant le 5e corps, plus d'ennemis ; le corps progresse vers le soir, mais de quelques kilomètres seulement en direction de Laimont.

Selon les ordres reçus, le 6e corps reste sur place et il en est de même du groupe des divisions de réserve que l'ennemi canonne par ses obusiers lourds.

La situation ne se modifie guère dans les journées du 12 et du 13. La vallée de l'Ornain est évacuée par l'ennemi qui a installé des flanc-gardes et des arrière-gardes retranchées en face de nos forces sur la ligne des hauteurs : Villers-aux-Vents, Louppy-le-Château, signal d'Érize-la-Petite. Mais on n'avance pas.

Dans le camp français, on emploie ce temps d'arrêt à remettre de l'ordre dans les unités. A la fin, ce stationnement sur place surprend le grand quartier général. Il télégraphie au général Sarrail, le 13 septembre au matin : « Je ne comprends pas que l'ennemi ait pu se décrocher depuis quarante-huit heures sans que vous en ayez été informé. Je vous prie de faire d'urgence une enquête à ce sujet. »

La 3e armée répond que la retraite de l'ennemi n'était nullement commencée le 11 septembre, que les contacts avaient été conservés

(1) 11 *septembre*. — L'ennemi ne manifeste sa présence que par son artillerie. Je n'avais pas de cavalerie. Mon régiment d'artillerie était du côté de Saint-Mihiel. Nous étions au combat sans arrêt depuis la nuit du 5 au 6 et les troupes me paraissaient à juste titre fatiguées. C'est dans l'après-midi du 11 que je lus le rapport allemand m'indiquant que j'avais eu quatre corps d'armée devant moi.

12 *septembre*. — Le matin, très étonné, je n'entends plus de canonnade. J'allai aux renseignements : on me confirme la retraite des Allemands. (Récit du général Verraux.)

le 12 et que l'ennemi avait encore manifesté offensivement le 12, à 15 heures, sur Chaumont. Le 13, à 15 heures, l'officier de liaison du grand quartier général recevait cet exposé : « La 3e armée progresse. Devant le 5e corps, Belval est évacué ; le corps d'armée atteindra vraisemblablement Triaucourt ce soir. Devant le 15e corps, Pretz-en-Argonne est évacué ; le 6e corps a atteint Issoncourt. Le groupe des divisions de réserve aura sa tête ce soir à Monthairon. La 72e division de réserve a reçu l'ordre de pousser vers Clermont-en-Argonne et au sud. A 18 heures, l'ennemi se retirait devant le front. » Sarrail ajoutait : « Si le terrain est libre à une certaine distance, on fera un bond en avant ; mais les hommes sont incapables d'un gros effort. »

En fait, la bataille de l'Argonne était terminée. Si elle ne s'achevait pas par la poursuite et la manœuvre de flanc qu'avait conçues le général Joffre et que Sarrail avait même préparées, les résultats obtenus n'en restaient pas moins considérables : la ligne maintenue, Bar-le-Duc intact, Verdun sauvé, la trouée de Revigny fermée, la manœuvre par la trouée de Spada refoulée, l'ennemi battu partout de son propre aveu, puisqu'il se retirait sur l'échec sanglant de la Vaux-Marie, tels étaient les lauriers conquis par une armée peu nombreuse et qui avait eu à garder un front de 70 kilomètres en tête à tête avec une puissance formidable, l'armée du kronprinz.

Le général Sarrail exposa ce qu'il avait fait dans un compte rendu daté du 16 septembre, et il reçut, le 17, cette réponse du général Joffre : « J'ai pris connaissance de votre compte rendu, en date du 16, au sujet des opérations effectuées par la 3e armée depuis les derniers jours d'août. En réduisant l'amplitude de votre mouvement de repli et en prenant une position enveloppante par rapport à la gauche du dispositif ennemi, vous avez parfaitement rempli la mission qui vous était assignée. »

La résistance du duc de Wurtemberg et de la gauche saxonne, le 10 septembre.

Il était nécessaire d'exposer la fin de la bataille de l'Argonne et, notamment, l'offensive suprême du kronprinz sur la Vaux-Marie et sur Vassincourt, Bar-le-Duc, pour faire comprendre les raisons qui avaient motivé le contre-ordre donné en pleine retraite par le grand quartier général allemand aux deux armées du duc de Wurtemberg et de von Hausen. On peut comprendre, maintenant, comment l'ordre d'attaquer donné au kronprinz et le contre-

ordre de rester donné aux deux armées voisines forment un tout lié.

Le 9 et le 10, malgré que le parti de la retraite fût imposé par la nécessité des faits aux trois armées de droite, von Kluck, von Bülow et von Hausen, le commandement allemand pouvait espérer encore que, par un effort suprême, il parviendrait à briser l'armée de Joffre à sa droite, ou bien à la tourner. En combinant le coup de surprise par la trouée de Spada avec la « pression inébranlable » du kronprinz et du duc de Wurtemberg, on aboutirait peut-être. En somme, c'était le plan stratégique de von Moltke qui entrait en voie d'exécution à la dernière minute. Le mieux était d'attendre et de seconder cette tentative sur laquelle reposait le dernier espoir.

Le duc de Wurtemberg avait confiance ; il voulait lutter encore ; et c'est pourquoi, dans la soirée du 9, l'ordre de retraite est rapporté pour le XIXe corps de von Hausen et pour la IVe armée, chargés d'appuyer de toutes leurs forces, dans la région de Vitry-le-François-Revigny, l'effort du kronprinz sur Bar-le-Duc. Moltke a télégraphié à la IVe armée d'attaquer à l'aube sur Blaise et sur Perthes.

Ainsi, à la dernière minute, s'engage une puissante contre-attaque, *une bataille du centre combinée avec la bataille de l'est;* et ceci explique l'espèce d'hésitation que met le haut commandement français à se déclarer vainqueur dès le 9 au soir. L'ennemi se retournait tout à coup ; il s'accrochait au terrain ; la partie reprenait plus ardente que jamais, de Vitry-le-François à Verdun et au delà, alors que Sarrail tenait à peine et que Coutanceau appelait au secours. Tout paraissait remis en question : il fallait attendre avant d'affirmer que la victoire s'était prononcée.

Jetons donc un dernier coup d'œil sur cette finale, la bataille du centre, qui se relie, le 10 et le 11 septembre, aux derniers combats de l'Argonne, et dont l'armée Langle de Cary supporte tout le poids.

Nous avons vu l'armée von Hausen arrêtée en pleine retraite, le 9 au soir, et formant avec ses corps un crochet défensif s'étendant de Flavigny à la ferme Pimbraux pour protéger Châlons et l'armée du duc de Wurtemberg. L'ordre suivant était arrivé le 9, à 10 heures et demie du soir, au quartier général de von Hausen : « La IIIe armée restera au sud de Châlons. Reprendre l'offensive le 10 septembre, dès la première heure. V. MOLTKE. »

Tout est réglé pour une liaison complète avec l'offensive du

kronprinz. Von Hausen, qui obtient l'appui de la Garde (de l'armée Bülow) sur Flavigny, donne, d'autre part, ses ordres en conséquence. Son mouvement était également combiné avec celui de l'armée du duc de Wurtemberg et on montait une attaque commune du XIXe corps (armée von Hausen) avec le VIIIe corps (armée du duc de Wurtemberg). Celle-ci devait porter le poids principal de la bataille en se ruant sur l'armée de Langle de Cary pendant que l'armée du kronprinz se ruait sur l'armée Sarrail.

Mais on était loin de compte, si on tablait maintenant sur une de ces puissantes offensives du début : l'armée, qui avait déjà tourné les talons, humait l'air de la retraite. D'autant plus qu'elle avait affaire, par contre, à une armée française exaltée à tous ses degrés par l'apparition de la victoire.

Les événements se précipitent donc dans la journée du 10, et nous les indiquerons seulement par leurs traits marquants, non sans faire observer toutefois que cette *finale* de la bataille de la Marne mériterait un récit à part.

Au lieu d'attaquer, l'armée saxonne, en place vers le milieu de la journée du 10, attend ce qui va advenir. Foch a monté son offensive par la 42e division et par ses 9e et 11e corps : elle tombe sur la 24e division de réserve allemande à Connantray. Celle-ci est écrasée ; « échec décisif », écrit von Tappen ; elle appelle au secours la 23e division de réserve, qui se bat sur les hauteurs au nord-est de Bergères-Pierre-Morains. Le succès est complet pour le 9e corps et le 11e corps français. A la nuit tombante, la 24e division de réserve allemande est écharpée à Clamanges. Et, tandis que parvient à von Hausen, à 5 h. 45 du soir, l'ordre général de retraite sur Mourmelon-Francheville, von Kirchbach donne, à 11 heures du soir, l'ordre de la retraite immédiate à des troupes qui, d'elles-mêmes, se sont mises en fuite. Les débris de la 24e division de réserve, harassée, vont passer la Marne au pont de Matougues, la 23e division de réserve, qui protège sa retraite, à Condé-sur-Marne. Le XIIe corps allemand se décrochait, plus vaillamment, en attaquant. Il avait reçu, le 10 au matin, l'ordre suivant : « L'ennemi semble avancer contre le flanc droit du XIXe corps. Le XIIe corps devra tenir des forces importantes prêtes dans la région de Soudé, pour pouvoir empêcher, par sa propre offensive, un mouvement d'encerclement de l'ennemi contre l'aile droite du XIXe corps. » Conformément à cet ordre, la 23e division se tint prête à protéger, de Soudé en direction de Sompuis, le XIXe corps engagé entre Sompuis et Huiron. Les deux corps ont

affaire à ce groupe offensif que Langle de Cary a monté avec le 21e corps, une partie du 12e corps et le 17e corps. La journée est extrêmement rude de part et d'autre. Finalement, après de violents combats, le XIIe et le XIXe corps reçoivent, à la tombée du jour, l'ordre de se replier et de prendre toutes dispositions pour repasser la Marne entre Saint-Gibrien, Sarry et Pogny.

L'épisode final de Maurupt-le-Montoy.

Cependant toute l'armée du duc de Wurtemberg donnait contre l'armée de Langle de Cary ; c'était la dernière vague de l'immense marée allemande. Elle ne fut arrêtée qu'au prix de sacrifices héroïques qui donnent, à ce dernier spasme de la bataille de la Marne, quelque chose de particulièrement dramatique.

A partir de Sompuis, c'est le 21e *corps* français (13e, 43e, 23e divisions) qui fait désormais la jonction entre l'armée Foch et l'armée de Langle de Cary ; il enlève la cote 200, les fermes Pimbraux et Nivelet ; il s'empare de Sompuis et saute sur la voie ferrée (1).

Au 17e *corps* incombe la mission de refouler l'offensive du XIXe corps allemand et du VIIIe corps sur Soudé-Sainte-Croix. Après une série d'engagements heureux dans le cours de la journée du 10, l'offensive générale est ordonnée à 17 heures. Toutes les troupes disponibles sont lancées en avant. La voie ferrée est franchie. L'attaque progresse rapidement malgré le canon ennemi. Le combat continue même la nuit. Dès le soir, on est en vue de Coole.

Le 12e *corps* seconde l'offensive du 17e et du 21e corps sur Sompuis et les Grandes-Perthes. Le colonel Dubois déclenche une attaque à 8 h. 40 du matin. Mais la violence de la canonnade ennemie brise un moment l'élan de la 45e brigade. Les pertes sont lourdes. Le colonel Dubois, le colonel Vernet sont blessés, le colonel Méric est mis à la tête de la 48e brigade. Dans la soirée, le terrain se déblaie et tout le corps progresse vers la voie ferrée.

(1) C'est le 10 septembre au soir, au moment où les tirailleurs français de la 13e division Bacquet franchissent le passage à niveau à Sompuis, qu'un shrapnell tomba si malheureusement sur le groupe de l'état-major qu'il tua simultanément : le général Barbade, le capitaine Cocagne, le lieutenant Peticollot, le sergent-major Devinne et plusieurs soldats du 20e bataillon de chasseurs, tous appartenant à la 25e brigade ; en outre, le colonel Hamon, le capitaine Limeson et plusieurs soldats appartenant tous à la 26e brigade ; enfin, le commandant Pajot et le lieutenant Haury du 62e régiment d'artillerie. Ils ont été inhumés, les uns auprès des autres, au lieu même où ils furent frappés.

C'est le *corps colonial* (général Lefèvre) et le 2e *corps* (général Gérard) qui ont à subir le plus fort de la contre-offensive allemande. Le duc de Wurtemberg, combattant au voisinage de l'armée du kronprinz, est résolu de procéder, en même temps que celui-ci, à l'effort le plus intense de la « pression inébranlable ». Les VIIIe et VIIIe de réserve, et le XVIIIe corps ont ordre de faire le possible et l'impossible pour briser le front de Joffre au point de jonction entre les armées du centre et les armées de l'est, c'est-à-dire juste à la jonction de Maurupt-le-Montoy. Une manœuvre a été montée qui longera la ligne du chemin de fer par Blesme et tâchera de tourner le point de résistance par le bois de Trois-Fontaines. Mais Langle de Cary, prévenu, a paré le coup en rameutant tout ce qu'il a de disponible. Il a même donné l'ordre au 2e corps de rabattre sur le centre. En attendant, le corps colonial barre la route. Il prend même le parti de l'offensive et se jette sur Écriennes, dont il s'empare.

Langle de Cary a tremblé pour sa ligne à la jonction du corps colonial et du 2e corps (général Gérard). Nous avons dit les terribles combats soutenus par ce corps pour garder l'éperon de Maurupt-le-Montoy et pour maintenir sa liaison avec l'armée Sarrail. Le corps Gérard occupe un front extrêmement étendu au moment où le duc de Wurtemberg fonce sur lui pour en finir.

Et c'est le moment aussi où le kronprinz livre la bataille de nuit ! Langle de Cary, rappelant son 2e corps, lui a donné l'ordre d'abandonner Cheminon. C'est la fissure qui se crée juste au point que vise Wurtemberg. Heureusement celui-ci ne voit pas, ne devine pas, ou plutôt il ne peut pas.

D'ailleurs, Joffre a paré le coup : le 15e corps est maintenant entré en ligne. Gérard est soutenu vers sa droite. Il ne se résout même pas à quitter tout à fait Cheminon. Il y maintient quelques éléments avec ordre de se faire tuer jusqu'au dernier homme. Heure douloureuse, mais qui va devenir l'heure décisive. La bataille de la Marne, gagnée partout ailleurs, n'est plus accrochée que par cette dernière ronce qui traîne sur le sol.

Donnons le récit exact de ce suprême épisode.

Dès 3 heures du matin, l'ennemi attaque le 2e corps avec une violence inouïe et en pleine simultanéité avec l'offensive du kronprinz. Gérard donne au 19e chasseurs l'ordre d'éclairer aussi loin que possible sur le front. Que constate-t-il partout? A Favresse, au Montoy, à Cheminon, au bois des Trois-Fontaines, des masses ennemies qui se précipitent sur nos lignes. Maurupt est pris à

partie et la résistance fléchit. Cependant, à 10 heures, on tient encore. A 10 h. 20 arrive un ordre de l'armée :

La 3e armée, qui s'est emparée de Mognéville le 9 au soir, attaque de Mognéville sur Contrisson. Il lui est impossible de relever à Cheminon le détachement du 2e corps qui a reçu l'ordre de partir. D'autre part, le succès de la manœuvre commencée sur la rive gauche de la



Marne par la 4e armée exige que l'intégrité du front soit maintenue. Le 2e corps d'armée est invité à résister avec la dernière énergie sur les positions qu'il a organisées et défendues avec succès depuis quatre jours.

Il s'agit donc bien de la jonction des deux batailles, celle de l'ouest et celle de l'est, et c'est bien le centre qui est en cause et sur qui tout repose. Le général Gérard se porte de sa personne à Cheminon. Car là est le fil qui, si ténu soit-il, ne doit pas se rompre.

La situation s'aggrave. Les Allemands s'infiltrent sur Cheminon par Sermaize et les cotes 201 et 154. Le Montoy succombe. Toutefois, les Allemands paraissent ne s'y tenir qu'avec peine. Un effort de la 3e division (général Cordonnier) qui les balaierait assurerait

le sort de la bataille. Ordre est donné à l'artillerie de la 3e division « de tirer sur le Montoy, *si on peut le faire sans risquer d'atteindre les défenseurs de Maurupt* ». Quelle angoisse ! Et cet ordre connexe : « Tenir, coûte que coûte, la lisière nord du bois des Petites-Loges. »

Le combat fait rage. Le canon tonne autour de la pente du Montoy devenu le but des deux artilleries adverses. Il est 13 h. et demie. La 4e division fait connaître que le vide causé par la perte du Montoy va s'accentuer. D'autre part, Cheminon prévient qu'il ne peut plus tenir une minute de plus. Le général Gérard télégraphie à l'armée : « Je crains de ne pouvoir maintenir mon front ce soir. Favresse est attaqué par une infanterie que la 7e brigade contient difficilement. »

Donc à droite, au centre, à gauche, on ne peut plus tenir... mais on tient.

14 h. 15 : le général Gérard prend ses dispositions pour battre en retraite *derrière la Marne*. Or, voici qu'on reçoit un avis de la 4e division assurant qu'elle a réparé dans ses rangs le trouble causé par la perte du Montoy et qu'elle rentre en ligne.

Et, soudain, les bonnes nouvelles s'accumulent : la 3e armée annonce qu'elle va soutenir le 2e corps : « La 3e armée, avisée de la situation du 2e corps, fait savoir que son corps de gauche, 15e corps, progresse, qu'elle se propose de faire un effort *vers Sermaize* et qu'elle compte être en mesure de maintenir le front. »

Gérard respire. Et voici maintenant de non moins bonnes nouvelles de la 4e armée. « Les éléments du 2e corps d'armée qui ont été mis à la disposition du 12e corps seront rendus au 2e corps le plus tôt possible. La réserve d'armée sera, dès demain, en état d'appuyer le général Gérard, s'il était trop pressé par l'ennemi. Mais qu'il tienne ! »

Donc l'ouest et l'est se donnent la main pour soutenir Gérard. Gérard, ayant tenu, ne va pas lâcher maintenant. A 22 heures, il reçoit le compte rendu de la 4e division de 19 h. 25 : « L'ennemi ne montre plus d'infanterie. Son artillerie est en état d'infériorité évidente. Nous avançons. »

C'est la victoire.

Donnons le sens profond de cette minute décisive. Gérard a tenu à Maurupt. Wurtemberg a attaqué de toutes ses forces ; mais, à bout de souffle, il a succombé. Joffre avait jeté à temps le 15e corps et barré la trouée.

Le 15e corps a calé à la fois Gérard et Sarrail. La bataille de la

Marne s'achève donc par la jonction des deux armées : et c'est le 15e corps qui assure cette jonction. Ce que sont les affaires bien conduites !

Moltke est battu. Il est battu parce qu'il n'a eu que des idées sans la vigilance et des desseins sans l'exécution. Le succès demande, plus peut-être encore que l'inspiration, l'exactitude et le soin. Chez Joffre, la France a trouvé la solidité, le jugement, la prévoyance et la sûreté. Le détail ne gêne jamais en lui le souci des grandes lignes. Au contraire, il le confirme. Secondé par des lieutenants dignes de lui, par des troupes incomparables, il a maintenu son armée en équilibre par un soin anxieux des liaisons. Pas de trou. Les verrous sont tirés partout. Par l'épisode final et qui n'est, en somme, qu'un fait de *liaison*, on peut juger du sens général de la bataille et du caractère des deux chefs. *Ab ungue leonem.*

CHAPITRE VIII

LA RETRAITE ALLEMANDE ET LA POURSUITE FRANÇAISE. LES ARMÉES DE L'OUEST

(10-13 septembre)

Les ordres de Joffre pour la poursuite. — Le grand état-major allemand et les commandants d'armée. — Les ordres et l'exécution de la retraite dans le camp allemand. — La retraite sur les communications : Ire et IIe armées allemandes. — La retraite au centre et à l'est : IIIe, IVe et Ve armées allemandes. — La poursuite par l'armée Maunoury sur les communications. — Marche de l'armée anglaise jusqu'à l'Aisne. — La 5e armée dans la fissure : Corbeny-Aguilcourt, les forts de Reims.

Les ordres de Joffre pour la poursuite.

La retraite s'esquissait à peine dans le camp allemand que la poursuite était ordonnée dans le camp français. Cela résulte de l'ordre général n° 7 du général Joffre, adressé aux armées *dès le 7 septembre.*

1. *L'armée allemande semble se replier vers le nord-est devant l'effort combiné des armées alliées de gauche. Celles-ci doivent suivre l'ennemi avec l'ensemble de leurs forces, de manière à conserver toujours possibilité d'enveloppement de l'aile droite allemande.*
2. *La marche s'exécutera donc, d'une manière générale, en direction du nord-est, dans un dispositif qui permette d'engager la bataille si ennemi marque temps d'arrêt et sans lui laisser le temps de s'organiser solidement.*

Ainsi, dès le premier indice de fléchissement sur le front allemand, les dispositions sont prises pour tirer parti de la victoire et l'exploiter. Cet ordre général se précise au fur et à mesure que les événements se développent ; il se moule, en quelque sorte, sur les diverses alternatives de la bataille.

L'*Instruction particulière* n° 19, datée du 8 septembre, s'exprime en ces termes :

I. — *Devant les efforts combinés des armées alliées d'aile gauche, les forces allemandes se sont repliées en constituant deux groupements dis-*

tincts... La réunion entre ces deux groupements paraît assurée seulement par plusieurs divisions de cavalerie, soutenues par des détachements de toutes armes, en face des troupes britanniques. (C'est l'indication du *trou* qui se produit entre l'armée von Kluck et l'armée von Bülow.)

II. — *Il paraît essentiel de mettre hors de cause l'extrême droite allemande avant qu'elle ne puisse être renforcée par d'autres éléments que la chute de Maubeuge a pu rendre disponibles. La* 6e *armée et les forces britanniques s'attacheront à cette mission*, etc., etc. (On voit s'esquisser un plan d'enveloppement ou, pour parler plus exactement, la première bataille sur les communications.)

Le 9 septembre, en présence de la résistance qui se prolonge, à l'ouest, sur la rive droite de la Marne, l'*Instruction particulière n*o 20, expédiée à 22 heures, revient à la charge et réclame un nouvel effort :

I. — *A la suite des combats engagés dans les journées du* 8 *et du* 9 *septembre, l'ennemi paraît s'être replié partie dans les massifs boisés au nord de Champaubert* (*armée Bülow*) *et sur la Marne en amont de Château-Thierry, en partie sur la ligne Étrépilly-Courchamps, où il semble se fortifier.* (Il s'agit du « crochet défensif » un instant envisagé par von Kluck sur le Clignon.) *Ces forces sont prolongées à l'ouest par celles qui font face à la* 6e *armée* (aile droite de von Kluck).

II. — *Demain, les* 5e *et* 6e *armées, ainsi que les forces britanniques, se mettront en mesure d'attaquer les forces ennemies.*

III. — *La* 5e *armée s'efforcera de border la Marne entre Château-Thierry et Dormans et d'en préparer les passages. Le corps de cavalerie Conneau, opérant avec le* 18e *corps, déterminera le contact avec l'ennemi et* CHERCHERA TOUJOURS A PERCER DANS LA DIRECTION GÉNÉRALE D'OULCHY-LE-CHATEAU.

La 6e *armée continuera, en appuyant sa droite à l'Ourcq, à gagner du terrain vers le nord pour rechercher l'enveloppement. Son action sera prolongée en avant par le corps de cavalerie Bridoux qui recherchera le flanc et les derrières de l'armée.*

A la date du 10 septembre, l'ennemi est en pleine retraite. Aussi les données de la poursuite se développent plus largement pour toutes les armées, sauf pour l'armée Sarrail qui se trouve encore engagée dans les derniers combats de la trouée de Revigny.

L'*Instruction générale n*o 21, datée du 10 à 18 heures, détermine les conditions de la poursuite finale.

I. — *Les forces allemandes cèdent sur la Marne et en Champagne devant les armées alliées du centre et de l'aile gauche. Pour affirmer et exploiter le succès, il convient de poursuivre énergiquement le mouvement en avant* DE FAÇON A NE LAISSER A L'ENNEMI AUCUN RÉPIT : LA VICTOIRE EST MAINTENANT DANS LES JAMBES DE NOTRE INFANTERIE.

II. — *En conséquence, l'offensive continuera sur tout le front, dans la direction générale nord-nord-est, savoir :*

a) *La 6e armée continuera à appuyer sa droite à l'Ourcq, au ruisseau de Savières et à la route Longpont, Chaudun, Courmelles, Soissons incluse.*

Le corps de cavalerie Bridoux, gagnant du terrain sur l'aile extérieure, cherchera constamment à inquiéter les lignes de communication et de retraite de l'ennemi.

b) *Les forces britanniques pourraient poursuivre leur action victorieuse entre la ligne ci-dessus affectée à la 6e armée et la route Raucourt, Fère-en-Tardenois, Loupeigne, Mont-Notre-Dame, Bazoches.*

c) *La 5e armée, à l'est de cette dernière ligne, contournera par l'ouest les massifs boisés au sud et au nord d'Épernay, en se couvrant contre les troupes ennemies qui pourraient y trouver abri et en se réservant d'agir face à l'est, dans la région de Reims, contre les colonnes qui reculeraient devant la 9e armée.*

Le 10e corps remonterait de la région de Vertus dans la région d'Épernay-Reims, assurant les liaisons entre la 5e et la 9e armée et toujours en mesure d'appuyer cette dernière.

d) *La 9e armée poursuivra l'ennemi droit devant elle dans la zone à l'ouest de la route Sommesous, Châlons qui lui appartiendra.*

e) *La 4e armée, agissant à l'est sur cette route, refoulera l'ennemi sur la Marne, en amont de Châlons, et s'efforcera de prendre pied sur la crête Saint-Quentin, Dommartin-sur-Yèvre, pour faciliter le débouché du 2e corps et les opérations ultérieures de la 3e armée.*

Le 11 septembre, à 17 heures 30, l'*Instruction particulière n° 22* clôt la liste des prescriptions générales données pour la poursuite et achève, en tant que document officiel, la bataille de la Marne :

I. — *L'ennemi a cédé sur tout le front, abandonnant blessés, matériel et approvisionnements.*

Devant la 6e armée et l'armée anglaise, il se retire derrière l'Aisne; le VIIe corps allemand, qui formait initialement l'aile droite de la 2e armée allemande, est signalé sur la Vesle, entre Fismes et Braisne, devant la 5e armée. En face des 4e et 9e armées, l'ennemi se replie au nord de la Marne et de la Saulx.

II. — *La mission incombant à la 6e armée, à l'armée anglaise et au détachement de gauche de la 5e armée* (18e corps et corps de cavalerie) *consiste à prendre à partie le groupe de l'aile droite allemande en cherchant toujours à déborder cette aile par l'ouest.*

A cet effet, la 6e armée sera renforcée par le 13e corps d'armée qui est transporté en chemin de fer et dont les débarquements commenceront demain, 12 *septembre après-midi, sur la rive droite de l'Oise et seront poussés aussi loin que le permettront les circonstances.*

III. — *Les 9e et 4e armées auront à concentrer leurs efforts sur le groupement du centre et de l'aile gauche ennemis, en cherchant à les rejeter vers le nord-est, pendant que la 3e armée, reprenant son offensive vers le nord, s'efforcera de couper les communications.*

IV. — *La 5e armée, ayant un détachement à droite de l'armée anglaise* (18e corps et corps de cavalerie) (1), et un à la gauche *de la 9e armée*

(1) *Ordre n° 4611, 10 septembre. — Ordre de porter le corps de cavalerie à la*

(10e corps), *disposera le gros de ses forces de manière à agir soit contre le groupement ennemi du nord-ouest, soit contre celui du nord-est selon la situation.*

V. — *Le mouvement en avant des armées alliées se poursuivra en direction générale du nord-nord-est, comme il est indiqué dans l'Instruction particulière n° 21 en date du 10 septembre :*

ZONES DE MARCHE. — a) *La* 6e *armée, la droite limitée à la route de Soissons exclue;* b) *les forces britanniques disposeraient de la zone comprise entre la route incluse Soissons-Laon à l'ouest et la route incluse Bazoches-Perles-Blanzy-les-Fismes-Merval-Révillon-Beaurieux-Craonne-Corbeny à l'est;* c) 5e *armée : à l'est de cette dernière route exclue jusqu'à la route incluse Reims-Rethel;* d) 9e *armée : entre cette dernière route exclue et la route incluse Sarry-l'Épine-Saint-Étienne-Suippes et Somme-Py.*

Ajoutons les instructions particulières données à la 3e armée pour accompagner le mouvement général :

12 septembre. — *L'ennemi se retire vers le nord-est. La* 4e *armée le poursuit en direction de Vouziers.*

La 3e *armée, lorsque l'ennemi sera en retraite devant elle, agira en direction entre Argonne et Meuse.*

Ajoutons encore l'ordre particulier n° 4814 donné à la 6e armée, le 11 septembre :

La 6e *armée doit rester en liaison avec les Anglais, faire* DÉBORDER PAR LA VALLÉE DE L'OISE *la résistance que l'ennemi opposerait sur l'Aisne et se garder contre des forces venant d'Anvers et de Maubeuge.*

Et ajoutons, enfin, les ordres donnés aux troupes territoriales de l'armée d'Amade. Depuis le 9 septembre (ordre 4446), le général d'Amade avait la mission d'inquiéter les communications de l'ennemi vers Beauvais et à l'est. Il reçut, le 11, l'ordre de faire occuper Amiens par un bataillon qui, la veille, 10 septembre, tenait Abbeville; le 12 septembre, ce bataillon rentrait dans Amiens et, à 2 heures de l'après-midi, le général Joffre prescrivait : « Le groupe des divisions territoriales fera mouvement en quatre colonnes, direction générale d'Amiens. »

Nous avons ainsi le schéma des ordres donnés pour la poursuite par le haut commandement français. Nous voyons d'abord qu'il ne perd pas une minute, et que, la victoire à peine obtenue par la retraite ennemie, il se met immédiatement en mesure de la compléter et de l'achever, quelles que soient les difficultés que l'armée

recherche de l'ennemi; de pousser le 18e corps au nord du Clignon à hauteur de la droite anglaise.

française doive rencontrer dans cette nouvelle et haletante mission.

Ces difficultés, nous devons les indiquer d'un mot, car elles pèsent lourdement sur les événements ultérieurs. C'est l'épuisement des cadres, la fatigue du soldat, le manque de munitions, la désorganisation générale du pays à la suite de la brutale secousse de l'invasion. Il s'agit de reconquérir une région éprouvée par les passages alternatifs des armées adverses et par les destructions méthodiques accomplies par l'armée allemande ; il s'agit non seulement de battre l'ennemi, mais de le rejeter hors du territoire national.

L'objectif militaire n'est pas le seul : il y a la délivrance du sol ; et, en même temps, il y a lieu de ménager les populations, les villes, les villages, les maisons, les voies de communications. En frappant, c'est sur la France que l'on frappe.

Et puis on est obligé de compter avec la volonté des alliés, Anglais et Belges. Maubeuge a succombé, mais il reste Anvers. L'entreprise sur Paris a échoué, mais il reste l'entreprise sur Calais. Il faut penser à tout cela ; il faut penser au front russe qui subit, au même moment, les désastres de Tannenberg et des lacs Mazurie ; il faut penser au front serbe, aux hésitations des Italiens, des Roumains, des Bulgares, qui ne permettent pas d'épuiser nos disponibilités de l'intérieur, de l'Afrique et des colonies.

Surtout, il y a lieu de tenir compte des desseins de l'ennemi. Car, rien qu'en décidant de sa propre retraite, il a repris jusqu'à un certain point l'initiative. Plus il se porte en arrière, plus il est maître de ses mouvements. Il lui reste assez de force et de confiance pour opposer une contre-manœuvre au projet de poursuite que le général Joffre a conçu dès le penchant de la victoire.

Ce projet apparaît dans les documents officiels que nous venons de citer, comme un tout parfaitement équilibré et coordonné : se conformant à la donnée principale qui a préparé la bataille de la Marne, il prend encore la droite comme pivot.

Les deux armées de Castelnau et de Dubail sont victorieuses dans l'est ; elles ont refoulé l'ennemi sur la frontière de la Lorraine annexée ; elles bordent les Vosges avec un jour sur les vallées de la Haute-Alsace. Nancy est sauvé, Verdun est libéré ; les autres places fortes, Belfort, Toul, Épinal, ont à peine entendu le canon de l'ennemi. Toute la France centrale et méridionale, la France des arsenaux et des ports, a été efficacement protégée. C'est sur ce bloc intact que l'on s'appuie pour chasser l'ennemi des pro-

vinces du Nord et de l'Est. L'éventail va se refermer en poussant l'ennemi devant lui en direction du nord.

Continuant ainsi, en quelque sorte, la bataille de la Marne, l'opération de la poursuite sera à triple effet : elle cherchera l'enveloppement par la droite, commençant ainsi la longue « bataille des communications » ; elle continuera à pénétrer dans le *trou* formé entre les deux groupements allemands pour essayer de rompre le front ; elle prolongera dans le temps et dans l'espace l'attaque de flanc face à l'est qui a engagé la bataille sur l'Ourcq.

Donc, manœuvre de pivot, manœuvre de rupture et manœuvre d'enveloppement, tels sont les trois termes de la poursuite. Ce n'est pas seulement un immense filet attaché à l'est et qui traîne sur le sol pour ne rien laisser de ce qui fut la tentative allemande sur le sol français, c'est aussi un marteau qui frappe, et c'est aussi un bras qui enserre. Le général Joffre ne s'endort pas, et il entend user de tous ses avantages.

Pour ces diverses opérations, la cavalerie prend les devants. En vue d'exécuter la manœuvre de rupture, c'est le corps de cavalerie Conneau, à la gauche de la 5e armée, qui agit en flèche :

Le corps de cavalerie Conneau, opérant avec le 18e corps, déterminera le contact de l'ennemi et cherchera toujours à *percer* dans la direction d'Oulchy-le-Château.

De même, en ce qui concerne la manœuvre d'enveloppement, la cavalerie prend la tête :

Le corps de cavalerie Bridoux, gagnant du terrain *sur l'aile extérieure*, cherchera constamment à inquiéter les lignes de communication et de retraite de l'ennemi.

Rien n'est plus clair. Les deux manœuvres sont dessinées par les deux organismes les plus mobiles, chargés de la découverte et des contacts. Mais les corps de cavalerie n'agiront pas seuls. On a affaire à des masses trop puissantes pour ne pas porter sur elles toutes les forces dont on peut disposer.

C'est ainsi que le corps Conneau est d'abord suivi du 18e corps de Maud'huy, appartenant à la 5e armée. Pour pénétrer dans le *trou* et l'élargir, deux armées reçoivent une mission spéciale : c'est la 9e armée qui assénera les coups de marteau en direction sud-nord :

La 9e armée poursuivra l'ennemi droit devant elle dans la zone à l'ouest de la route Sommesous-Châlons ;

et la 5e armée, chargée d'une opération en quelque sorte *intérieure*, en agissant sur le flanc de Bülow et en cherchant la région d'Épernay-Reims avec un mandat plus spécial encore confié au 10e corps :

La 5e armée contournera par l'ouest les massifs boisés au sud et au nord d'Épernay, en se couvrant contre les troupes ennemies qui pourraient y trouver abri et en se réservant d'agir, *face à l'est*, dans la région de Reims, contre les colonnes qui reculeraient devant la 9e armée. Le 10e corps d'armée remonterait de la région de Vertus dans la région d'Épernay-Reims, assurant les liaisons entre la 5e et la 9e armée et toujours en mesure d'appuyer cette dernière.

Évidemment, on tente d'isoler l'armée von Kluck, de la séparer complètement de l'armée von Bülow, de rejeter celle-ci dans la région de Reims et au delà et de l'envelopper par le nord tout en la martelant par le sud. Nous allons dire quelle fut la parade opposée par l'ennemi.

En ce qui concerne la manœuvre d'enveloppement, le corps de cavalerie Bridoux, qui l'entame dans la région de Compiègne, doit être soutenu également par plusieurs armées, à savoir la 6e armée, l'armée britannique, et, ultérieurement, par l'armée d'Amade et par toutes les forces qui pourront être groupées dans le nord. Pour le début de cette manœuvre, le groupement allié de l'ouest opère contre l'armée von Kluck, à peu près comme le groupement du centre contre l'armée von Bülow : une armée martèle le fond en direction sud-ouest, pour forcer l'ennemi à remonter, c'est l'armée britannique :

Les forces britanniques pourraient poursuivre leur action victorieuse entre la ligne Longpont-Chaudun-Courmelles-Soissons d'une part, et la route Raucourt-Fère-en-Tardenois-Loupeigne-Mont-Notre-Dame-Bazoches ;

cependant qu'une autre armée, la 6e armée, tend à prendre l'ennemi de flanc en combattant *face à l'est*, et en essayant même à le contourner par le nord : « *La 6e armée continuera à appuyer sa droite à l'Ourcq*, etc. » Ainsi le groupe entier se portera d'un commun effort sur l'armée von Kluck enserrée de toutes parts, *sauf vers le nord-est :*

La mission incombant à la 6e armée, à l'armée anglaise et au détachement de la 5e armée consiste à prendre à partie le groupe de l'aile droite allemande en cherchant toujours à déborder cette aile par l'ouest.

Et le général Joffre, qui sait que les armées allemandes opérant dans cette région peuvent recevoir rapidement des renforts, soit

par suite de la prise de Maubeuge, soit par suite de la prise d'Anvers, soit en raison de l'arrivée prochaine de troupes venant de l'est, le général Joffre, qui devine que l'ennemi tiendra pardessus tout à conserver ses contacts *avec la ligne Paris-Calais*, qui, pour lui, est toute la guerre, se préoccupe déjà de l'affaiblissement incontestable de l'armée Maunoury chargée du principal travail pour l'enveloppement. Persévérant donc dans sa méthode de puiser ses réserves dans ses corps combattants, il lui envoie, le 11, la 37e division détachée de la 5e armée, et il rappelle de l'est le 13e corps (1) :

La 6e armée sera renforcée par le 13e corps qui est transporté en chemin de fer et dont les débarquements commenceront le 12 septembre après-midi, sur la rive droite de l'Oise, et seront poussés aussi loin que le permettront les circonstances.

Ce n'est pas tout. Il rappelle, des rives de la Seine-Inférieure, les divisions de l'armée d'Amade, les retape, les munit d'artillerie, les appuie par tout ce dont il peut disposer, et ainsi, il forme une armée en quelque sorte nouvelle et assurément inconnue de l'ennemi, qui agira à son heure, prêtant main-forte, s'il y a lieu, pour la campagne du nord.

Ainsi se trouve ébauché un groupement en grande partie nouveau, le groupement du nord-ouest, dont la ligne d'appui principale sera, comme il résulte du lieu de débarquement assigné au 13e corps, la ligne de l'Oise et ultérieurement celle de la Somme jusqu'à la mer. Voilà pour la manœuvre de rupture et pour la manœuvre d'enveloppement.

Reste maintenant à déterminer les conditions de la manœuvre de pivot. Sur elle repose toute la combinaison ; son effet doit être, au début surtout, plutôt statique que balistique : pour le moment, il s'agit, pour les armées qui en sont chargées, de se maintenir plus encore que de progresser. Cependant, il est de toute évidence que, par suite du jeu en éventail qui est celui de l'ensemble du front, les armées qui s'éloignent le plus du pivot seront amenées à entrer dans le mouvement. Ceci dit, il suffit d'indiquer en quelques mots le rôle confié à chacune des armées de l'est :

La 4e armée, agissant à l'est de la route Sommesous-Châlons, refoulera l'ennemi sur la Marne en amont de Châlons et s'efforcera de... faci-

(1) Dès le 9 septembre, il avait télégraphié à Dubail : « La partie décisive se joue à notre gauche. Il serait absolument nécessaire de transporter encore un corps d'armée, 8e ou 13e, dans la région de Paris. Désignez-en un et tenez-le prêt. »

liter le débouché du 2e corps et les opérations ultérieures de la 3e armée. — La 4e armée prendra la poursuite en direction de Vouziers...

Nous avons dit la lenteur relative de la 3e armée après la bataille de la Vaux-Marie qui a repoussé l'offensive du kronprinz dans la matinée du 10. Ce retard a été l'objet de l'attention du grand quartier général, qui, le 12 septembre seulement, trace, dans les termes suivants, le rôle de cette armée combinant son effort avec celui de la 4e armée :

La 3e armée, lorsque l'ennemi sera en retraite devant elle, agira en direction du nord entre Argonne et Meuse...

Cette disposition légèrement retardataire de l'armée de droite ne sera pas sans avoir ses suites sur le reste de la campagne. Cette région d'entre Argonne et Meuse restera un des points douloureux du front français : c'est là que les choses traîneront jusqu'à redevenir bientôt des plus pénibles ; la bataille de la Marne se prolongera en quelque sorte de ce côté ; l'ennemi s'accrochera là, enfin, et sa résistance, consolidée par la préparation du terrain, rendra nécessaire, à bref délai, de nouveaux efforts offensifs. Verdun est libéré, mais la région de Verdun n'est pas, tant s'en faut, dégagée.

Pour achever cette rapide revue du front français au moment où commence la poursuite, il reste à déterminer le rôle des deux armées de l'est, de celles qui consolident effectivement le pivot, l'armée Castelnau et l'armée Dubail. Il faut dire comment leurs succès se jettent, en quelque sorte, dans la bataille de la Marne comme des rivières dans un fleuve.

Les 7 et 8 septembre, au moment où le prince Rupprecht de Bavière faisait un effort suprême au Grand-Couronné, le général de Castelnau était avisé par le général Joffre que de fortes colonnes ennemies, partant de Metz, progressaient vers Rozières-en-Haye, dans la direction de Toul. C'était l'opération de von Strantz sur la trouée de Spada et vers Saint-Mihiel qui commençait. L'ennemi tentait de prendre à revers l'armée de Sarrail combattant pour Bar-le-Duc. Immédiatement Joffre décide de prendre lui-même à revers les troupes chargées de l'opération, et il prescrit au général de Castelnau de jeter la 2e division de cavalerie (général Varin) dans la plaine de Woëvre, vers Beaumont, tandis qu'une division de réserve, la 73e (général Châtelain), sort de Toul et coopère à ce mouvement. C'est ainsi que, dès le 8 septembre, les batailles de l'est sont mises en corrélation directe avec la bataille de la Marne.

Cette corrélation se développe jusqu'à modifier rapidement a forme du front français et l'ordonnance même de la grande ataille. Celle-ci va se prolonger, en quelque sorte, jusqu'à la rontière de la Lorraine annexée pour toute la durée de la guerre, andis que le *râteau* s'efforce de balayer l'ennemi du reste du sol ational.

Castelnau s'est « retourné » dès le 8. Il ne regarde plus seulement ace à l'est, mais aussi face à l'ouest. Le voici qui cherche sa aison par Toul avec l'armée Sarrail. La plaine de Woëvre serira de trait d'union. L'offensive de von Strantz qui provoque ce nouvement est, comme on le sait, arrêtée au fort de Troyon. On eut craindre cependant que l'ennemi, ayant manqué Belfort, Épinal et Nancy, ne renouvelle sa tentative de ce côté et n'essaye le pousser la branche de gauche de la tenaille raccourcie au sud le Verdun. Et c'est ce qu'il fera, en effet, à bref délai.

Cependant, le succès s'affirme pour les armées françaises de 'ouest à partir du 9 septembre. On est averti que l'ennemi, dans e grand péril, commence à manœuvrer et à déplacer lui-même es forces de gauche à droite. Le général von Heeringen a reçu 'ordre, le 5 septembre, de se transporter avec le XV[e] corps et la e division de cavalerie, par la Belgique, à l'aile droite allemande. On a entre les mains l'ordre du haut état-major allemand prescriant que « la VI[e] et la VII[e] armées auraient à se retirer, le 2 septembre, sur la ligne 344-nord de Bathelémont-Croismareigne de la Vezouze pour y attendre des renforts ».

En plus, un autre renseignement saisi sur un prisonnier annonce qu'un mouvement important partant de Metz se développe vers le sud-ouest et que les V[e], XIV[e] et III[e] corps bavarois se disosent à marcher sur Commercy. »

Ainsi renseigné, le général Joffre, appliquant sa méthode, désornais classique, qui consiste à puiser ses réserves dans ses unités ombattantes, ordonne que le 20[e] corps (général Balfourier) soit ransporté, le 11 septembre à partir de 10 heures, dans la région le Saizerais (rive gauche de la Moselle) pour protéger la plaine le Woëvre. Et cette précaution ne le satisfait pas encore. Il se lécide à apporter des changements profonds dans la constitution et les objectifs de ses deux armées de l'est. Cette volonté se traluit par de nouvelles mesures qui complètent la série des ordres lonnés pour la poursuite sur l'ensemble du front français. Le septembre, ordre est donné au 13[e] corps (général Alix) de quitter front de Lorraine ; il se rend sur l'Oise, dans la région de Comiègne, et nous l'y verrons amorcer les premiers engagements

de la « Course à la mer ». Le 11 septembre, l'armée Dubail est de nouveau mise à contribution par l'ordre suivant :

Il se peut que l'ennemi récupère des forces devant la 1re armée pour les amener devant Nancy ou dans la Woëvre. Étudiez les moyens de récupérer des forces, de préférence un corps d'armée constitué qui pourrait être amené en arrière de votre gauche comme réserve générale des 1re et 2e armées à la hauteur de Bayon. S'il en était besoin, toutes ces forces pourraient être portées en Woëvre (1).

Enfin, le 13 septembre, le général Joffre envoie deux instructions particulières, l'une au général Dubail (1re armée), l'autre au général de Castelnau (2e armée).

1re *armée* (2) : En raison de la situation nouvelle à notre droite, il paraît nécessaire de modifier la mission, la composition et les zones d'action des 1re et 2e armées.

La 1re *armée* prendrait à sa charge toutes les opérations à *l'est de la Moselle*. Elle s'établirait sur la ligne la plus courte et la plus favorable entre Nancy et les environs, ayant en arrière du front une forte réserve et gardant par ses corps spéciaux les crêtes des Vosges...

2e *armée :* 1° La retraite de l'ennemi sur tout le front, ainsi que la marche offensive de nos armées imposent une nouvelle tâche aux armées qui opéraient entre Nancy et les Vosges. Tandis que la 1re armée poursuivra seule les opérations à l'est de la Moselle, la 2e armée, reconstituée sur de nouvelles bases, *participera de façon plus directe aux opérations du groupe principal de nos forces.*

2° De concert avec la 3e armée et utilisant la place de Verdun et la position organisée des Hauts-de-Meuse, elle aura pour mission d'assurer complètement le flanc droit de notre dispositif contre les tentatives ennemies débouchant de la Meuse. A cet effet, tandis que la 3e armée se portera entre Argonne et Meuse, au nord de Verdun, la 2e armée se portera dans la région au nord de Toul, pour dégager la Woëvre de tous les partis ennemis qui se trouvent actuellement entre Meuse et Moselle. Ultérieurement, la 2e armée participera au mouvement offensif général, entraînant à sa suite les divisions de réserve des Hauts-de-Meuse...

L'ensemble de ces mesures est exécuté du 13 au 18 septembre, date à laquelle le général de Castelnau sera appelé avec son état-major et le 20e corps dans la région de Compiègne pour les premiers combats de la « Course à la mer ».

Nous pouvons considérer, maintenant, d'un seul coup d'œil l'ensemble des mesures prises par le haut commandement français

(1) Voir, sur tous ces points, l'ouvrage capital du général DUBAIL, *Quatre Années de commandement. Journal de campagne*, 1re armée, t. I, p. 108.

(2) « *Dans la soirée*, écrit le général Dubail, *je reçois une instruction du grand quartier général modifiant la composition et la mission des 1re et 2e armées. Je dois m'entendre à ce sujet avec le général de Castelnau. J'envoie donc mon sous-chef le lieutenant-colonel Debeney, à Neuves-Maisons* » (p. 113).

pour achever la bataille de la Marne. Rien que par les premiers effets de la victoire française, un coup de massue formidable a été asséné sur les forces ennemies : il s'agit, d'ores et déjà, d'un front nouveau singulièrement remonté vers le nord et s'établissant « de la mer aux Vosges ».

L'armée d'Amade agit dans le nord, formant la pointe supérieure du vaste croissant et visant les *communications* de l'ennemi ; l'armée Maunoury se porte sur l'Oise pour continuer *l'enserrement* de l'armée von Kluck que l'on espère pouvoir rejeter sur Compiègne et Amiens ; elle y serait coincée à l'ouest du massif de Saint-Gobain. Il appartient à l'armée anglaise d'exécuter cette opération capitale : si elle se développe à temps entre Marne et Aisne, elle coupe von Kluck de von Bülow et obtient le résultat qui lui a échappé sur la Marne. Franchet d'Esperey entre aussi dans la fissure ; mais son objectif est autre : c'est en sens contraire et *face à l'est* qu'il entreprend la poursuite de l'armée von Bülow ; s'il la rejette sur l'est et la surprend à Reims, la grande armée allemande est coupée en deux et son centre est écrasé entre Franchet d'Esperey et Foch prolongé par de Langle de Cary. De Langle de Cary et Sarrail ont pour mission de dégager Verdun et de bousculer le kronprinz au nord du camp retranché. Peut-être même, secondés activement par les deux armées de l'est et débarrassés de leurs principaux adversaires, parviendront-ils à couper von Strantz hasardé dans la Woëvre ; en tout cas, ils protégeront Verdun en *étroite liaison* avec les armées Castelnau et Dubail.

Telle est la conception stratégique de la poursuite française. Mais pour passer à l'exécution, il faut compter avec les obstacles qui hérissent la route de la victoire : nous avons rappelé déjà la lassitude des troupes, la pénurie des munitions, certaines lenteurs ou appréhensions dans les états-majors ; il faut ajouter les difficultés du terrain, surtout aux abords de l'Aisne, de ce terrible massif de Saint-Gobain, qui va devenir la borne redoutable de l'expansion française vers le nord.

C'est là, en effet, que va se produire la parade opposée par les chefs allemands ; car ceux-ci, dégrisés par le brusque contact avec la réalité, apercevant les conséquences effroyables pour l'empire d'une défaite à fond au bout de deux mois de guerre, se sont réveillés ; ils mettent toute leur science, toute leur application, toute leur énergie à se dégager de la situation où leur propre aveuglement les a précipités. Certains d'entre eux sont à la hauteur des circonstances ; ceux qui ont fléchi sont écartés. Tous savent qu'ils peuvent demander beaucoup encore au soldat alle-

mand. Il ne s'agit en somme que d'échapper au désastre en reculant. A cette tâche, le commandement et les troupes peuvent suffire encore. Une seule défaite n'a pu, évidemment, anéantir l'énorme puissance de l'empire allemand.

Le grand état-major allemand et les commandants d'armée.

Le haut commandement allemand est en présence d'une situation beaucoup plus grave que celle où s'était trouvé le général Joffre après Charleroi-les Ardennes-Morhange. Toutes les armées ayant successivement perdu pied, la situation générale stratégique était sérieusement compromise. Allait-on réagir aussi énergiquement que l'avait fait le commandement français, prendre les dispositions nécessaires pour réserver une nouvelle guerre de mouvement ; ou bien se contenterait-on de se tirer d'affaire au mieux, et consentirait-on à substituer à la guerre de mouvement une guerre de positions?

En fait, nous savons que le haut commandement fut conduit à prendre ce dernier parti, si contraire à toutes les théories de la guerre moderne et, en particulier, aux plus récents enseignements de l'école allemande.

Beaucoup de raisons l'y poussaient ; l'intérêt qu'il y avait à ne pas s'éloigner de la capitale ennemie, Paris ; la puissance extraordinaire que présentait défensivement la position au nord de l'Aisne, autrement dit le massif de Laon-Saint-Gobain ; l'avantage de se maintenir à proximité du camp retranché de Verdun qui pouvait devenir un jour le nœud de la guerre.

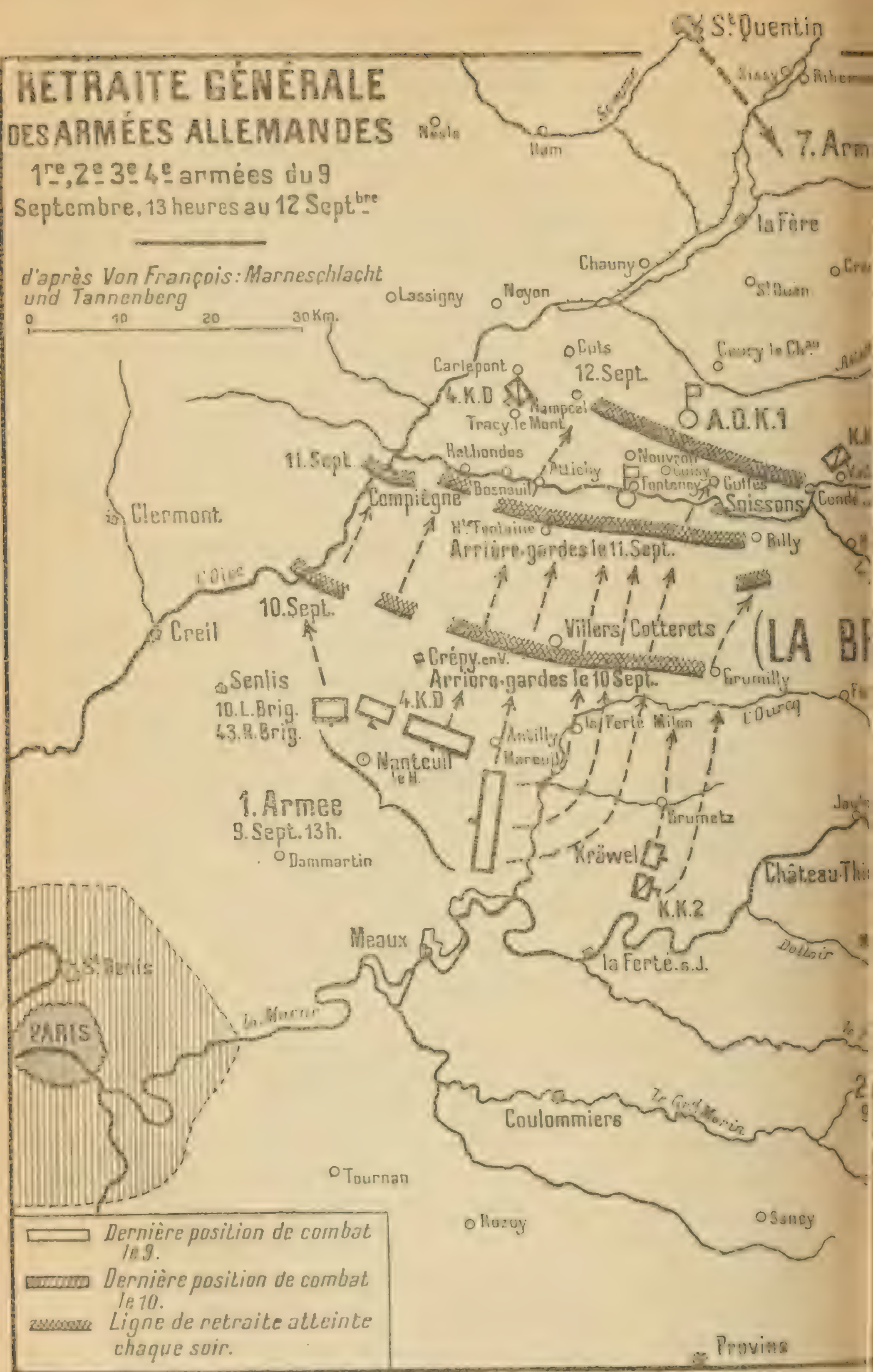
Par-dessus tout, il faut tenir compte du terrible coup moral asséné par la bataille de la Marne sur le haut état-major allemand. En fait, dans les premiers jours de la retraite, il n'y eut plus de chef, ceci à la lettre, comme nous allons le voir. Tandis que la bataille des Frontières s'était traduite chez nous par une consolidation et un raffermissement du haut commandement, la bataille de la Marne produisait, dans le camp allemand, un effet inverse une sorte de déliquescence.

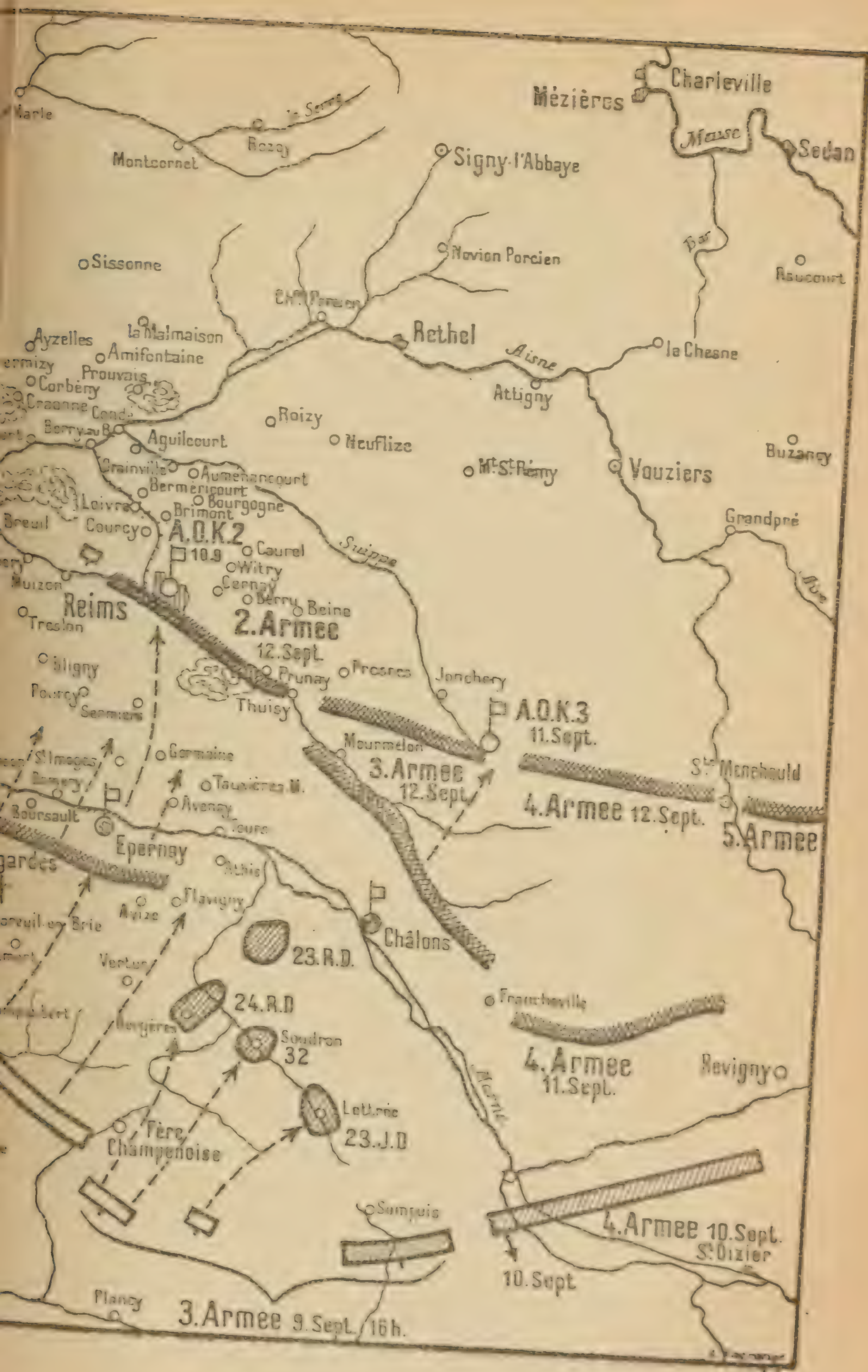
Il y avait, d'abord, des insuffisances et des faiblesses dans le haut commandement ennemi. Von Kuhl, général expérimenté et officier d'état-major accompli, les signale dans son livre : *l'État-major pendant la guerre mondiale*. En premier lieu, chose incroyable les communications entre le haut commandement et les commandements d'armée étaient tout à fait déficientes : pas de transmissions téléphoniques, des télégrammes par « radios » très insuf-

fisants et qui, de bonne heure, furent surpris et traduits par l'adversaire détenteur du chiffre. Le haut commandement installé à Luxembourg était beaucoup trop éloigné du front ; en fait, on ne savait rien de ce qui se passait sur les lieux ; les officiers envoyés en automobiles auprès des commandements perdaient le contact avec le grand quartier général et tranchaient parfois d'eux-mêmes les problèmes les plus délicats : d'où une grave dispersion des responsabilités. Von Kuhl dit, à propos de la mission du lieutenant-colonel Hentsch : « L'aide apportée par le lieutenant-colonel Hentsch au moment le plus critique de la bataille de la Marne — quelle que fût sa capacité et si grand que fût le pouvoir qui lui avait été confié — n'en fut pas moins regrettable ; il avait été envoyé sans ordres écrits d'armée en armée tout le long du front, et c'est lui, en somme, qui eut entre les mains l'issue de la bataille de la Marne. »

Telles étaient les graves lacunes de ce fameux état-major allemand tant vanté. Et il y en avait bien d'autres dans l'organisation des arrières, des convois, dans l'arrivée et la répartition des vivres et des munitions, dans le service de l'aviation, dans l'artillerie de campagne, etc. Ludendorff s'en explique avec franchise et rudesse. En somme, le haut commandement avait mal appliqué son autorité, dès les premiers jours de la guerre. Rien d'étonnant de le voir s'affaiblir jusqu'à l'anéantissement dès que le sort devint contraire. Cependant, l'autorité morale ne se perdrait pas pour des raisons de difficultés matérielles, si elle se tenait ferme et debout, capable de dominer les circonstances. On l'avait bien vu dans le camp français après la bataille des Frontières. Mais, dans le camp allemand, le prestige moral était lui-même atteint gravement. Ici, un peu de psychologie est nécessaire.

L'empereur Guillaume exerçait, en droit et en fait, les fonctions de commandant en chef. Mais, toujours ballotté entre ses terreurs et ses vanités, le « haut et puissant seigneur de la guerre » avait vite donné sa mesure. On s'habitua bientôt à ne tenir aucun compte de ses avis ; on le consultait à peine, et il n'avait, le plus souvent, qu'à signer les ordres tels qu'ils lui étaient présentés ; avec des formes encore respectueuses, on le renvoyait comme une balle, de quartier général en quartier général ; ses facultés militaires, si étonnantes jadis, quand il ne s'agissait que de simples manœuvres « où les fusils n'étaient pas chargés », n'attiraient plus que le sarcasme et la dérision. Ce n'était certes pas cet Alexandre qui tirerait l'armée du péril où elle s'enlisait.


RETRAITE GÉNÉRALE
DES ARMÉES ALLEMANDES
1re, 2e 3e 4e armées du 9
Septembre, 13 heures au 12 Septbre
d'après Von François: Marneschlacht und Tannenberg
0 10 20 30 Km.
St Quentin
7. Arm
Nesle
Ham
la Fère
Chauny
St Quen
Lassigny
Noyon
Cuts
Carlepont
12. Sept.
4. K.D
Tracy le Mont
A.O.K.1
11. Sept.
Compiègne
Soissons
Clermont
Arrière-gardes le 11. Sept.
Billy
10. Sept.
Creil
Villers Cotterets
(LA BR
Crépy en V.
Arrière-gardes le 10 Sept.
Senlis
10. L. Brig.
43. R. Brig.
4. K.D
la Ferté Milon
Nanteuil le H.
1. Armee
9. Sept. 13h.
Dammartin
Brumetz
Kräwel
K.K.2
Château-Thi
Meaux
la Ferté s. J.
PARIS
la Marne
Coulommiers
le Gd Morin
Tournan
Rozoy
Sancy
Provins
Dernière position de combat le 9.
Dernière position de combat le 10.
Ligne de retraite atteinte chaque soir.



Charleville
Mézières
Meuse
Sedan
Marle
Montcornet
Rozoy
la Serre
Signy-l'Abbaye
Novion Porcien
Sissonne
Raucourt
Bar
Rethel
Aisne
la Chesne
Attigny
Ayzelles
la Malmaison
Amifontaine
Prouvais
Corbény
Craonne
Condé
Berry au B.
Aguilcourt
Roizy
Neuflize
Mt St Rémy
Vouziers
Buzancy
Grainville
Aumenancourt
Bermericourt
Bourgogne
Loivre
Brimont
Breuil
Courcy
A.O.K.2
10.9
Caurel
Witry
Cernay
Berry
Beine
Suippe
Grandpré
Aire
Reims
Treslon
2.Armee
12.Sept.
Prosnes
Jonchery
Prunay
Thuisy
A.O.K.3
11.Sept.
Germaine
Mourmelon
3.Armee
12.Sept.
Ste Menehould
Boursault
Avenay
4.Armee 12.Sept.
5.Armee
Epernay
Athis
Avize
Flavigny
Châlons
23.R.D.
Vertus
24.R.D
Bergères
Soudron
32
Lettrée
23.J.D
Revigny
4.Armee
11.Sept.
Fère Champenoise
Marne
Sompuis
4.Armee 10.Sept.
St Dizier
10.Sept
Plancy
3.Armee 9.Sept. 16h.

Le colonel-général Moltke *junior* avait été son élu, son favori, et cela n'ajoutait rien au prestige du chef de l'état-major général.

D'après le témoignage à peu près unanime des officiers qui ont été ses amis et ses subordonnés, le général de Moltke apparaît comme un esprit pondéré, appliqué, un peu timide, dénué d'imagination, n'ayant ni accent, ni autorité, en somme, un *épigone*, un *neveu*. La mécanisation des forces humaines à l'allemande devait aboutir fatalement à ce genre de choix. Ces natures d'hommes à la conscience calme et à l'échine souple finissent par arriver à tout, ne fût-ce que par la conjuration universelle qui, écartant les valeurs vraies, pousse les médiocres.

Moltke le neveu avait été réduit à ses proportions réelles, lui aussi, dès les premiers jours de la guerre, dès l'affaire de Liège. L'Allemagne avait été ulcérée de se voir arrêtée, ne fût-ce que quelques heures, par cette méprisable petite Belgique. Guillaume avait traduit ce sentiment universel avec sa grossièreté ordinaire, quand il avait jeté à la face du commandant en chef de ses armées cette terrible apostrophe : « Eh bien ! c'est donc pour arriver à cela que vous m'avez mis les Anglais sur les bras (1) ? »

On peut dire, qu'à partir de ce moment, von Moltke a les reins cassés. Ayant suivi les plans de Schlieffen, non sans les modifier à sa manière timorée et pédantesque, il se trouve empêtré dans la grandeur de cette conception dès les premiers échecs en Prusse orientale et, dès les premières difficultés, sur le front occidental. Il s'accroche aux lignes générales du système, mais il le détruit morceaux par morceaux. Dès qu'il laisse von Kluck agir à sa tête, tout est à vau-l'eau ; car il n'y a pas deux disciplines, l'une pour les petits, l'autre pour les grands. Les défaites de Lorraine, où Rupprecht de Bavière est, lui aussi, laissé libre d'agir comme il l'entend (2), la marche de von Kluck vers le sud-est, l'échec devant Paris, l'apparition de l'armée Maunoury, tout le surprend. Il change encore une fois son plan primitif, et nous avons vu que, le 5 septembre, à la veille de la bataille de la Marne, il substitue à la manœuvre d'enveloppement une manœuvre de rupture. Même au cours de la bataille, ordres et contre-ordres s'entremêlent. Ludendorff, qui a vu von Moltke le 22 août, sans doute sous le coup de l'algarade impériale, le trouva « fatigué » (3) ; dès le 8 sep-

(1) Von Stein, ancien ministre de la Guerre, *Souvenirs du temps de la guerre*, 2e chap., *in fine*.

(2) Von Ruith, « la Campagne de Lorraine en 1914 », dans *Wissen und Wehr* de juillet-septembre 1921.

(3) *Souvenirs de guerre*, traduction française, t. I, p. 63.

tembre, il est malade (peut-être plus gravement encore qu'on ne l'a dit) ; le 11, il apparaît encore dans les quartiers généraux des armées, mais il fait peine à voir : il rentre à Luxembourg et s'effondre. Le haut commandement s'effondre avec lui.

Un observateur attentif, installé au grand quartier général de Luxembourg, l'amiral von Tirpitz, a noté l'impression répandue autour de lui dans ces journées où sombrait le fameux grand état-major.

9 *septembre.* — A l'ouest, nous sommes à la veille d'une crise grave. Les troupes que nous envoyons à présent à l'*extrême aile droite arriveront certainement trop tard.* Nous nous sommes exagéré l'importance de nos premières victoires. Les Français se sont repliés selon un plan concerté et à présent, ils avancent par masses énormes animées d'une grande bravoure, tandis que nos troupes sont épuisées par des marches continuelles.

13 *septembre.* — Il paraît que le généralissime français est vraiment un chef. *L'empereur* cherche à dominer sa surexcitation ; mais, *au point de vue militaire, il ne compte plus.* Ajoutez que Berlin hurle frénétiquement victoire à un moment où tout est encore en question.

14 *septembre.* — On raconte que la *I*re *armée voulait avoir sa victoire à elle* et qu'elle n'a pas assez pensé à l'ensemble ; ainsi s'est produit *un vide* où très habilement se sont lancés les Anglais et jusqu'ici l'on n'avait pas réussi à le combler.

15 *septembre.* — Les renforts réclamés de tous côtés n'arriveront plus à temps. La *frénésie de victoire des journaux berlinois* me choque à présent plus que jamais. Plettenberg (commandant le corps de la Garde) a informé l'empereur que, dans beaucoup de régiments de la Garde, *sur 300 hommes* partis au front, *les compagnies n'en ont plus que* 50 (1).

Il restait certainement au grand quartier général des hommes de haute capacité : les généraux von Stein et Freytag-Loringhoven, le colonel von Tappen, chargé des opérations, le colonel von Dommes (politique), le lieutenant-colonel von Fabeck (personnel et service général), le lieutenant-colonel Hentsch (informations), le major Nicolaï (renseignements), etc. Mais tant de services différents, spécialisés, automatisés, ne faisaient pas un commandement ; et puis les hommes qui les dirigeaient avaient le moral profondément atteint, car c'était leur œuvre, en somme, qui s'écroulait sous leurs yeux.

C'est ici qu'il faut signaler le vice principal du haut commandement allemand. En fait, il appartenait à une collectivité anonyme : c'était le grand état-major et ses officiers qui commandaient, et non une personnalité qualifiée et responsable. L'Autriche avait

(1) Tirpitz, *Mémoires*, traduction, p. 471.

connu jadis la « guerre des conseils » ; maintenant, c'était la « guerre des bureaux ». Tous les officiers d'état-major qui publient leurs mémoires ou leurs souvenirs parlent des chefs avec le plus parfait dédain. Hentsch, quand il va décider du sort de la Ire armée et de toute la bataille, ne voit même pas von Kluck, le chef ; il arrange tout avec von Kuhl, un subordonné ; de même quand il s'agit de von Hausen, de Wurtemberg et même du kronprinz. Il est remarquable que Ludendorff prend lui-même ce ton dans ses *Mémoires*. Il reste un chef d'état-major, et c'est à ce titre qu'il le prend de haut avec tous les autres généraux, y compris Hindenburg. La conduite du grand état-major allemand pendant la guerre, c'est le « délire de la plus mesquine technicité ».

Il résulte, de ces dispositions, une absence constante de liaison entre le haut commandement et les chefs des armées particulières. Ce n'est pas seulement l'éloignement et les difficultés matérielles qui créent cette « interruption » dans le courant, c'est le manque de coordination morale. Les chefs d'armée finissaient par prendre le parti d'agir par eux-mêmes plutôt que de passer éternellement sous les fourches caudines de ces « jeunes présomptueux ».

A ce sujet, von Kluck, von Bülow, von Hausen, Baumgarten-Crusius, le kronprinz, tous s'expliquent dans les mêmes termes : en l'absence d'une haute direction générale, il n'y avait plus qu'à se « débrouiller », chacun pour son compte. Or, ces commandants particuliers de chacune des armées, nous les connaissons, nous les avons vus à l'œuvre. C'est, d'abord, von Kluck, impétueux, imaginatif, ambitieux. Son mémoire justificatif, *la Marche sur Paris* nous permet de pénétrer jusqu'au fond et au tréfonds de son esprit et de son âme. Farci de citations littéraires, bourré de fausse sentimentalité et d'allégations suspectes, il découvre un homme glorieux, panachard, menteur audacieusement, en un mot, le vrai reître allemand de 1914. Que de tels hommes aient pu arriver aux plus hautes charges militaires et qu'ils aient survécu moralement à une défaite dont la responsabilité leur incombe tout entière, c'est une des choses qui ne sont possibles qu'en Allemagne et qui servent à établir, pour l'observateur, la connexité étroite existant entre l'esprit de tromperie et le caractère national. Un peuple qui aurait le cœur droit et le coup d'œil juste n'admettrait pas une seule minute qu'un général battu par sa faute le prît d'un tel ton. Dès 1914, von Kluck commence à « plaider » en accusant. Ses ordres pour la retraite préparent déjà son dossier : on peut suivre ces étranges manifestations psychologiques sur le terrain.

Von Bülow, dont le nom avait été mis en avant lors de la succession de Schlieffen, est le grand adversaire de von Kluck : de caractère plus digne, de nature plus fine et plus pondérée, il représente la vieille tradition militaire avec la tenue, les principes et la circonspection des classes élevées. Le mémoire justificatif de von Bülow respire le sang-froid et la dignité. D'après son action militaire pendant les courtes semaines de son commandement, Bülow apparaît comme un soldat averti, mais un peu hésitant, pessimiste, inquiet, appelant toujours à l'aide et peut-être aussi, grâce à sa haute situation familiale, tirant à lui la couverture. Si on l'eût cru, on eût ralenti le mouvement dès le début, on eût mieux apprécié les forces de l'adversaire, on eût plus solidement maintenu les liaisons entre les diverses armées : mais peut-être aussi se fût-on attardé dans les plaines du nord et eût-on manqué ce coup de Paris qui faillit réussir et qui était la seule chance sérieuse dans cette guerre intentée à l'univers. Quoi qu'il en soit, Bülow vit clair à la fin de la bataille de la Marne. Seul il vit clair ; seul il s'avoua à lui-même la défaite imminente et il sut se décrocher à temps.

Ce faisant, il se sauva lui-même et sauva en outre von Kluck. Celui-ci ne le lui pardonnera jamais. En l'absence de tout haut commandement, la première phase de la manœuvre en retraite fut confiée à Bülow, et c'est lui qui, en somme, la conduisit à bonne fin. Mais, sans doute, son esprit timoré portera, devant l'histoire allemande et devant l'histoire militaire, la responsabilité d'avoir enlisé la manœuvre occidentale dans la guerre des tranchées. En renonçant à l'espace, la guerre de conquêtes s'ensevelissait de ses propres mains.

Von Hausen, qui commandait la IIIe armée, — l'armée saxonne, — est un chef médiocre et un pauvre homme ; général « pas-de-chance » s'il en fut. Il a publié, lui aussi, un mémoire justificatif qui n'est qu'un reflet des explications de von Kluck. Aussi nul dans les exposés et dans les commentaires que dans les manœuvres et les combats, ce Saxon n'est pas un Witiking.

Ludendorff fait cas du prince Albert de Wurtemberg, commandant en chef de la IVe armée. Il dit, en deux mots dont il ne faut pas exagérer la portée élogieuse, « qu'il possède un tempérament militaire plus accentué que les deux autres princes héritiers ».

C'est dire ce que valent, comme commandants en chef, le kronprinz d'Allemagne et le kronprinz de Bavière. En fait, et de l'aveu même des plus respectueux courtisans, ces personnalités princières encombraient l'armée. Si l'autorité annoncée par de si

hauts titres ne s'impose pas, elle nuit. Le même Ludendorff, après avoir porté un jugement général très sévère sur ces deux dauphins, fait patte de velours en dessinant en pied les portraits du kronprinz commandant de la Ve armée et du kronprinz de Bavière commandant de la VIe armée. Mais quelle hautaine ironie, au fond ! Voici ce qu'il dit du premier : « J'aime particulièrement à me rappeler les relations que j'ai eues avec le quartier général du kronprinz. Le kronprinz avait un grand sens du métier militaire ; il posait des questions intelligentes (!) et qui témoignaient de ses connaissances. Il aimait le soldat et était plein de sollicitude pour la troupe. Il n'était pas pour la guerre, mais pour la paix. Le kronprinz a toujours regretté de n'être pas suffisamment préparé à sa future profession d'empereur (voilà le dur revers de main !). Il s'est donné, pour cela, toute la peine possible. Il me disait que sa tâche était plus difficile que celle d'un spécialiste. (En effet !) C'est ce qu'il a exposé dans un mémoire qu'il a adressé à l'empereur son père, et au chancelier. (Un mémoire !!!) Ses manières extérieures lui ont nui ; il valait mieux que l'apparence qu'elles lui donnaient. (c'est l'injure enrobée de flagornerie) »

Et voici ce que le même Ludendorff dit de l'autre kronprinz : « Rupprecht de Bavière était soldat par devoir. Ses penchants n'avaient rien de militaire. (Voilà pour le chef maintenu quand même à la tête des armées.) Il remplissait ses hautes fonctions et ses devoirs avec un grand sérieux et appuyé sur ses excellents chefs d'états-major, au début de la guerre le général bavarois Krafft von Dellmensingen, et à la fin, le général von Kuhl (en un mot, comme dans les autres armées, son état-major faisait tout) ; il sut répondre aux graves obligations auxquelles doit faire face un commandant en chef... » Et c'est tout ! Ludendorff n'ajoute pas — parce que tout le monde le sait autour de lui — que le prince de Bavière a une double responsabilité, celle des défaites dans l'est au début de la guerre et celle des défaites dans le nord à la fin. Si on va au fond des choses, on voit que la constitution allemande, qui forçait à ménager les princes, était une cause de faiblesse des plus graves, en cas de guerre, pour le commandement des armées.

Les ordres et l'exécution de la retraite dans le camp allemand.

Tels étaient les hommes qui, par suite de l'écroulement de von Moltke, étaient appelés à prendre les décisions les plus graves au moment où la fortune tournait sur la Marne et où l'armée alle-

mande, vaincue, n'avait plus qu'à battre en retraite et à se dégager.

L'histoire est maintenant très abondamment renseignée sur les faits et sur les ordres concernant la retraite des armées allemandes, en raison des nombreuses publications émanant précisément de ces chefs responsables. Von Kluck, von Bülow, von Hausen, von Baumgarten-Crusius, von Kuhl, von Tappen, von François, se disputant à qui mieux mieux, ont mis les moindres détails sur le tapis. Chacun plaide pour son saint : mais, en tenant compte d'une si abondante documentation, on peut dégager une interprétation suffisamment claire et un jugement impartial. Ces publications récentes ne changent rien, en effet, aux grandes lignes que la carte et l'étude des documents nous avaient permis de tracer.

Nous avons déjà signalé la polémique qui s'est produite entre von Kluck et von Hausen d'une part, von Bülow d'autre part, sur le point de départ de la retraite. Il a été facile d'établir par l'étude des faits, que von Kluck, et von Hausen après lui, altéraient consciemment la vérité et que le premier mouvement de retraite se dessina dans la nuit du 8 au 9 et, au plus tard, dans la matinée du 9 à l'armée von Kluck ; c'est à la suite de ce mouvement que le reste du front fléchit progressivement d'ouest en est. Cette donnée est confirmée par les affirmations positives du chef du bureau des opérations, von Tappen. Celui-ci déclare formellement que la Ire armée battit en retraite d'abord, et il nie avec non moins d'énergie que le lieutenant-colonel Hentsch, envoyé en mission, à l'heure critique, auprès des différentes armées, ait jamais reçu, ni transmis, ni donné un ordre quelconque tendant à la retraite soit partielle, soit générale.

Chacun des chefs agit donc selon ses vues ou ses nécessités particulières. Von Kluck notamment, selon sa manière habituelle, n'en fit qu'à sa tête, et sans souci du voisin. Pour sauver ses communications, il exposa la grande armée allemande à un danger de rupture du front qui ne fut conjuré que par d'autres mesures décidées en dehors de lui. Venons-en donc aux faits eux-mêmes.

Dès le 8 septembre, on eut, dans toute l'armée allemande et même au grand quartier général, le sentiment que les choses prenaient dans leur ensemble une mauvaise tournure. On était déjà sous une mauvaise impression produite par ce qui se passait sur le front de Lorraine et sur le front russe. La stratégie du grand état-major était mise à une rude épreuve : on avait escompté une rapide traversée de la Belgique et presque sans coup férir. Or, Liége avait tenu six jours ; l'armée belge, après de beaux combats, s'était

réfugiée dans Anvers, d'où elle menaçait le fameux mouvement tournant de l'aile droite allemande ; l'Angleterre entrait à fond dans la guerre. On avait envisagé comme une certitude la défaite absolue de l'armée française dès la première bataille, ce qui permettrait de se retourner à temps contre le front russe. Or, la bataille des Frontières n'avait été rien moins que décisive ; l'armée française ne fuyait pas, elle manœuvrait et, dès le 5, elle contre-attaquait dans la région de Paris ; dès le 8, elle avait pris le dessus. Cependant, les nouvelles de la Prusse orientale étant devenues angoissantes, on avait eu l'imprudence de désigner *jusqu'à six corps d'armée* pour être retirés du front occidental ; finalement, deux corps partirent et manquèrent grandement à l'aile droite pour la terrible lutte d'ores et déjà engagée. Enfin, on avait cru à la supériorité du commandement et du soldat allemands. Maintenant, le soldat était épuisé, et les chefs désorientés se disputaient en pleine bataille ; l'union, la cohérence, sinon la volonté de vaincre, manquaient partout. On ne pouvait croire encore à une défaite possible ; et, pourtant, il fallait bien admettre qu'on perdait du terrain et qu'une sorte de panique intime commençait à se répandre d'un bout à l'autre du front. Attendrait-on que la débandade se produisît et qu'elle entraînât un désastre définitif?

Dès le 8 septembre, von Moltke avait donc envoyé un des officiers les plus intelligents de son état-major, le lieutenant-colonel Hentsch, avec mission de parcourir rapidement les quartiers généraux de toutes les armées de l'ouest. En vue d'établir une certaine cohésion dans le mouvement de retraite, s'il venait à se produire, on lui avait indiqué Soissons comme direction générale. C'était déjà comme un aveu latent de la défaite. Mais, en même temps, on prescrivait au lieutenant-colonel Hentsch de s'opposer à toute idée de recul. Ainsi, il y avait, dans ces prescriptions, une contradiction fondamentale. C'est cette imprécision voulue qui permit, par la suite, aux défenseurs du grand quartier général d'affirmer : « 1° Qu'aucun pouvoir positif n'avait été donné au lieutenant-colonel Hentsch ; 2° que celui-ci n'avait reçu ni donné aucun ordre écrit ; 3° qu'un ordre quelconque de retraite n'avait jamais été donné par le grand quartier général (1). » Tout cela est exact : mais ce sont de ces réticences purement formelles qui ne trompent que ceux qui veulent être trompés.

Hentsch constate que la retraite de la Ire armée est déjà commencée ; il aborde le général von Kuhl, chef d'état-major de von

(1) Von Tappen, *loc. cit.*, p. 24.

Kluck, et sans même se mettre à la recherche de von Kluck, tant les états-majors se sentaient tout-puissants, il fait connaître ses instructions. Von Kuhl fait quelques objections. Mais il est trop heureux d'interpréter les observations de Hentsch comme un ordre. Nous savons, qu'en fait, le recul était déjà commencé. Von Kluck, averti quelque temps après, ne fait non plus aucune objection ; il ne modifie rien, et ne prend même pas la peine de se renseigner auprès du grand quartier général. Confiant dans la force qu'il avait amassée sur sa droite, il avait entrepris d'établir son crochet défensif sur le Clignon : ainsi il s'éloignait de plus en plus de la IIe armée. Cette nécessité où il se trouve de se décrocher, il l'a constatée lui-même dans le radio du 9 septembre à 11 heures et demie, que nous avons cité.

D'une manière générale, la retraite de la Ire armée est ordonnée en direction de Compiègne, Soissons, Chauny, c'est-à-dire un peu à l'ouest. Von Kluck se sent fort de ce côté ; il compte sur le concours des nouvelles troupes qui descendent de Maubeuge pour consolider encore sa droite. En fait, il s'expose grandement si l'armée anglaise emboîte le pas et le rejette sur l'Oise, la Somme et Amiens.

Voici, maintenant, les explications et les ordres émanant de von Kluck lui-même. Ils nous permettront de préciser ce qui fut ordonné pour le recul de la Ire armée :

On ne pouvait plus douter de la nécessité de la retraite commandée après les instructions de la direction suprême. (Nous avons dit ce qu'il y a d'exact dans cette allégation.) Le général pensait qu'il y avait lieu de compter sur les suites de son offensive victorieuse sur la gauche de Maunoury. Mais telle n'était pas l'opinion de l'officier d'état-major muni des pleins pouvoirs du haut commandement (*sic*). Le trou entre les deux armées de l'ouest devenait béant ; le flanc et l'arrière de la Ire armée étaient à découvert tandis que la situation de la IIe armée s'améliorait par sa retraite vers le nord. En admettant que les succès contre Maunoury s'affirmassent les jours suivants, la déformation du front, le nouveau groupement des corps, la difficulté des approvisionnements en munitions et en vivres, la position des convois, les liaisons et toutes les autres mesures à prendre permettaient à l'armée anglaise et à la gauche de Franchet d'Esperey de tomber sur le flanc et dans le dos de la Ire armée parvenue à la limite de ce qu'elle pouvait donner. Alors celle-ci, à moins de faute grossière de la part de l'ennemi, *serait chassée sur Dieppe ou, dans l'hypothèse la plus favorable, sur Amiens* (1)... Les choses eussent été bien différentes si les deux ou trois corps d'armée attendus de Lorraine et d'Alsace (armée von Heeringen) étaient arrivés à temps pour renforcer la grande offensive du front ouest et remplir les vides. Ainsi soutenue, la Ire armée aurait fait une retraite tranquille

(1) C'est nous qui soulignons.

en assurant sa liaison avec les autres armées par Soissons. Il n'en fut pas ainsi et le commandant en chef de la Ire armée, conscient de cette situation bouleversée de fond en comble, donna l'ordre de la retraite en direction de Compiègne, Soissons.

Von Kluck insère ici ses deux ordres généraux pour la retraite datés de Mareuil, l'un à 2 heures de l'après-midi, le 9, et l'autre à 8 h. 15 du soir, le même jour. On remarquera que ces ordres sont postérieurs à l'ordre de Bülow de 11 heures du matin : mais ils affectent de ne pas tenir compte du radio envoyé à 11 heures et des mouvements accomplis dès avant midi : le premier de ces ordres a déjà été cité ci-dessus : il affirme que c'est par ordre du G. Q. G. que la Ire armée doit se reporter sur Soissons, la situation de la IIe armée exigeant cette reprise en arrière.

Les mouvements de la Ire armée, ajoute cet ordre, commenceront aujourd'hui même (ils sont commencés déjà). En général, l'aile gauche sous le général von Linsingen (IIe corps), y compris les groupes du général von Lochow (IIIe corps), reculera d'abord derrière la ligne Montigny-l'Allier-Brumetz. Le groupe du général Sixt von Armin (IVe corps) participera à ce mouvement suivant la situation du combat jusque derrière le secteur Antilly-Mareuil. Le mouvement d'attaque du général von Quast ne sera pas poursuivi plus qu'il ne lui sera nécessaire pour se dégager de l'ennemi, de manière à assurer la coopération avec le mouvement des autres armées.

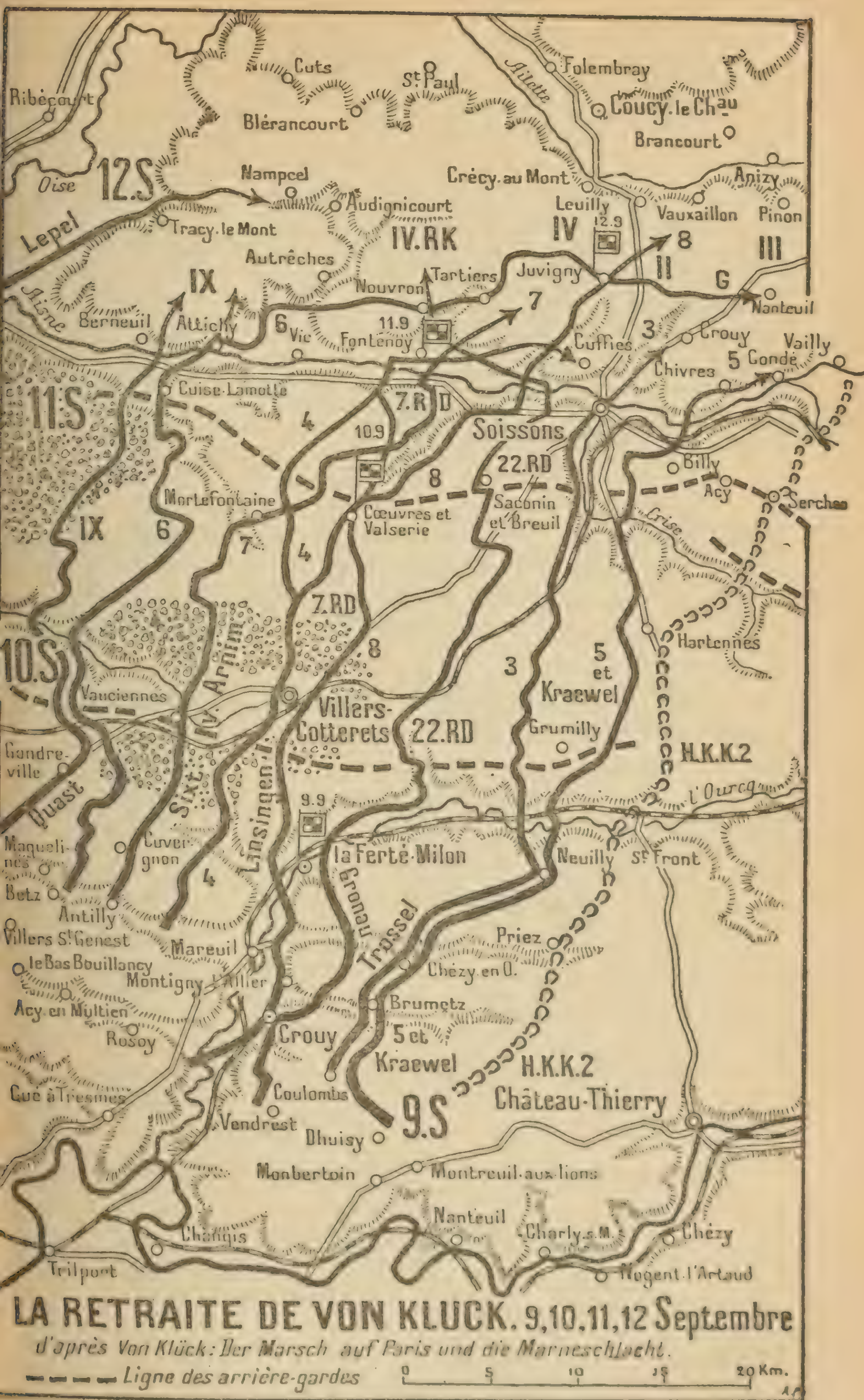
Signé : Von Kluck.

L'ordre du même jour à 8 h. 15 du soir donnait les directions pour le lendemain 10 :

L'aile droite de l'armée avance victorieusement (en vue du plaidoyer) en direction de Nanteuil-le-Haudouin. A l'aile gauche, la 5e division d'infanterie attaque, avec le IIe corps de cavalerie, l'ennemi s'avançant sur Nanteuil-sur-Marne, Nogent-l'Artaud (on est en pleine retraite et on donne au mouvement l'apparence d'une offensive ; toujours en vue du dossier). Sur l'ordre du commandement suprême, la Ire armée est reportée en direction de Soissons et à l'ouest, derrière l'Aisne, pour couvrir le flanc de l'armée, la IIe armée étant ramenée en arrière à droite et à gauche d'Épernay.

Je félicite les troupes de la Ire armée pour le dévouement et les réalisations extraordinaires de l'offensive en cours (et on est en retraite depuis deux jours !).

L'armée continuera le mouvement ordonné, partant des lignes actuelles aujourd'hui même : — le gros jusqu'à la ligne Gondreville et au nord, sud-est de Crépy-en-Valois, la Ferté-Milon et en amont de la ligne de l'Ourcq. — Aile gauche de l'armée, sous les ordres du général von Linsingen, y compris le groupe von Lochow, à l'est de l'Ourcq en aval de la Ferté-Milon, de concert avec l'aile droite sur la route la Ferté-Milon-Villers-Cotterets — 7 kilomètres nord-est de Villers-



LA RETRAITE DE VON KLUCK. 9,10,11,12 Septembre

d'après Von Klück: Der Marsch auf Paris und die Marneschlacht.

Cotterets-Ambleny. — Groupe du général Sixt von Arnim avec son aile droite sur la route Antilly, Vauciennes, Taillefontaine, Attichy. — Groupe du général von Quast à l'ouest du groupe précédent. — IIe corps de cavalerie et brigade Kræwel couvriront la retraite sur le flanc gauche. — La 4e division de cavalerie a reçu des ordres pour occuper en passant les ponts depuis Compiègne jusqu'à Soissons. — La brigade de réserve von Lepel (troupe fraîche qui vient d'arriver de Bruxelles) et les brigades mêlées de la 11e brigade de landwehr von der Schulenburg marcheront sur Compiègne et Vic avec la même mission. L'adversaire devra être arrêté par la destruction des routes et des passages de l'Ourcq supérieur seulement par des arrière-gardes.

Le 18e pionniers devra être envoyé au préalable en avant sur l'Aisne autant que possible avec des voitures.

Pour reconstituer les unités (donc, elles étaient en désordre), les ordres seront envoyés demain. Quartier général de l'armée, aujourd'hui la Ferté-Milon.

Signé : Von Kluck.

Ces ordres donnés, la retraite se fit avec un avantage incontestable et que reconnaît von Kluck lui-même à travers la zone boisée de Villers-Cotterets. La cavalerie de von der Marwitz, renforcée par la brigade Kræwel et par la 5e division d'infanterie, couvrait le flanc gauche de l'armée, le plus exposé, et les deux brigades de réserve le flanc droit autour de Compiègne, la 4e division de cavalerie gardant les ponts de l'Aisne.

Von Kluck transporta son grand quartier général au château de Cœuvres-Valsery. Tous les chefs furent mandés pour régler les mouvements, reformer les unités, envoyer les convois au nord de l'Aisne et commencer à construire des lignes de tranchées. Nous avons dit à quel point le soldat était épuisé, découragé, effondré. Il se traînait plutôt qu'il ne marchait. L'approche de la cavalerie française le forçait à hâter le pas. Mais, souvent, il succombait sur les chemins. Nous dirons bientôt la fin et les conséquences de la retraite à l'armée von Kluck.

Il faut voir d'abord quels sont les ordres donnés dans les autres armées.

Quand le lieutenant-colonel Hentsch était arrivé tout d'abord à la IIe armée, il y avait trouvé des dispositions résignées. Bülow n'avait pas à se louer de von Kluck : à l'heure de la mise en place des armées, celui-ci avait marché de l'avant pour lui ravir le succès ; il avait attaqué sans le prévenir et il l'avait découvert à double reprise sur leur liaison commune, uniquement pour renforcer avec une exagération dangereuse sa propre droite et parer n'importe à quel prix à la surprise de l'Ourcq. Von Bülow avait

donc des raisons d'être mécontent : mais il envisageait la situation avec sang-froid et voyait très nettement que si lui-même et von Kluck s'attardaient sur le terrain, le péril allait grandir à vue d'œil.

Il ne restait chez moi aucun doute, écrit von Bülow, que la retraite de la Ire armée était rendue inévitable par la situation tactique et stratégique et que, de son côté, la IIe armée se trouvait dans l'obligation de se replier pour éviter d'être complètement tournée par son flanc droit. D'accord avec le représentant du grand quartier général (lieutenant-colonel Hentsch), j'étais dans la conviction que, maintenant, le devoir primordial de la IIe armée était d'appuyer la Ire armée au nord de la Marne et de lui offrir là de nouveau la possibilité de *faire sa jonction avec l'aile droite de la IIe armée en direction de Fismes*. Cette décision, si pénible qu'il fût de la prendre pour le commandant d'une IIe armée jusqu'alors partout victorieuse, permettrait seule de déjouer encore à temps le plan évident du commandement français, savoir l'enveloppement de l'aile droite de l'armée allemande après séparation et anéantissement de la Ire armée et de procurer la possibilité de reconstituer, en peu de jours, sur l'Aisne, *avec l'aide de la VIIe armée qui approchait*, un nouveau front d'armée continu.

Cette citation textuelle permet d'affirmer que c'est Bülow qui a vu clair et que, en agissant rapidement, il a sauvé l'armée allemande d'un désastre. On trouve, dans ces lignes, le schéma de la grande retraite : à savoir le recul derrière l'Aisne, le raccourcissement du front, la protection mutuelle des deux armées de l'ouest par le fait seul de leur repli, enfin la consolidation par l'arrivée prochaine de la VIIe armée, von Heeringen. Ces mesures s'opposèrent opportunément à la manœuvre de rupture tentée par Joffre entre la Ire et la IIe armée allemande.

Nous avons dit comment s'opéra le décrochement de la IIe armée à partir du 9 après-midi, comment il fut arrêté un instant pour appuyer une reprise d'offensive le 9 au soir et le 10 au matin par les armées du centre, et comment il suivit son cours, selon la pensée directrice dictée par von Bülow à défaut d'ordre du grand quartier général. Voici le récit officiel et les ordres de la IIe armée à ce sujet :

Dans le rapport du 10 septembre sur les opérations du 9, on signalait encore une fois au grand quartier général : D'accord avec Hentsch, la situation est jugée comme suit : « Retraite de la Ire armée derrière l'Aisne, commandée par situation stratégique et tactique. IIe armée doit appuyer Ire armée au nord de la Marne, faute de quoi aile droite des armées sera enfoncée et enveloppée. IIe armée atteindra aujourd'hui la ligne Dormans-Avize avec de fortes arrière-gardes au sud de la Marne. Près d'Avize, jonction avec la IIIe armée. »

Le grand quartier général ne donnait toujours pas signe de vie. Nous savons, par le rapport de von Tappen, chef du bureau des opérations, quelque chose de ce qui s'y passait :

La nouvelle que l'aile droite de la IIe armée était ramenée en arrière et que l'ennemi avait pris la poursuite, parvint le 9 septembre au grand quartier général. Mais on n'avait pas encore une vue nette et complète de la situation. A tout hasard, des ordres furent libellés immédiatement pour un mouvement éventuel de recul de l'aile droite, de façon à ne pas perdre une minute si l'envoi de ces ordres devenait nécessaire. Mais des nouvelles contradictoires arrivaient et l'on ne crut pas, le 9 septembre, qu'il y avait lieu de battre en retraite ; *la question ne se posait pas encore* (le 9 au soir !). Au contraire, on décida une offensive par la IVe et la Ve armée et, si possible, par la IIIe armée pour le 10 au matin (offensive que nous avons racontée ci-dessus). La situation se trouvant tendue à l'extrême des deux côtés, on pensait encore que celui qui persévererait emporterait le succès.

A 6 heures du matin, le 10, Bülow rend compte à Moltke que la Ire armée veut être le jour même derrière l'Aisne. A 9 heures et demie, il interroge le quartier général de Luxembourg : « Dois-je appuyer la Ire armée au nord de la Marne? J'attends des instructions. »

En présence d'une telle question, Moltke, von Stein, von Tappen sont indécis. A 9 heures, ils viennent de télégraphier à von Kluck de prendre l'offensive pour assurer le flanc droit de Bülow et, à midi, on lui a demandé d'urgence quelle était sa situation exacte et celle de l'ennemi.

Mais le retour du lieutenant-colonel Hentsch, le 10 à midi, et la défaite du kronprinz et du duc de Wurtemberg dans la matinée du 10, arrachèrent le grand quartier général à ses irrésolutions : « La cause de toute la retraite, ajoute von Tappen, d'après Hentsch, c'est que la Ire armée, en retirant le IXe corps, avait ouvert une brèche entre la Ire et la IIe armée. » (C'est ce que nous avons expliqué surabondamment, d'après la lecture de la carte et l'exposé des faits.)

A la suite de cette constatation, la thèse de von Bülow triompha au grand quartier général et, le 10 septembre à 1 h. 15, on expédia l'ordre suivant à Bülow et à von Kluck :

La Ire armée sera subordonnée jusqu'à nouvel ordre au commandant en chef de la IIe armée.

C'était un dessous terrible pour von Kluck. Von Bülow lui fit sentir immédiatement son autorité par un radio expédié à 14 heures : « La Ire armée m'est subordonnée. Où se trouve-t-elle

le 10? Situation et forces de l'ennemi qui se trouvent en face d'elle? Quand la Ire armée sera-t-elle en état de reprendre offensive? Réponse immédiate. » Comme von Kluck tarde à répondre et que la droite de la IIe armée est de plus en plus en danger, Bülow informe von Hausen, à 19 heures, qu'il replie ses arrière-gardes derrière la Vesle ; et il ajoute, comme pour prendre la direction générale de la retraite des Ire, IIe et IIIe armées : « Il est désirable que la IIIe armée se conforme à ce mouvement. » Fureur de von Kluck et de von Hausen ! Von Kluck enfin répond :

La Ire armée s'est retirée aujourd'hui jusqu'au nord des forêts de Villers-Cotterets. Aucun renseignement sur l'ennemi à l'ouest de l'Ourcq inférieur. Jusqu'à présent, l'ennemi débouche de Château-Thierry. Mon armée est fortement épuisée et mise en désordre par ces cinq jours de combats ininterrompus et par la retraite *qui m'a été imposée*. Elle ne sera prête à reprendre l'offensive que le 12 au plus tôt.

Voici donc von Bülow chef général des deux armées de l'ouest. Cette décision prise, le grand quartier général respire quand, tout à coup, à 14 heures, il apprend, de Cologne, que le XVe corps de l'armée von Heeringen, sur qui l'on compte pour sauver l'aile droite allemande, est retardé dans sa traversée de la Belgique par un accident de chemin de fer à Mons et une offensive de l'armée belge d'Anvers, dirigée, à la demande de Joffre, sur Bruxelles-Louvain. A 17 *h*. 45, ayant perdu tout espoir de résistance ou de reprise immédiate sur la Marne, il s'incline devant l'irrémédiable et *télégraphie l'ordre général de retraite* :

10 SEPTEMBRE, 17 h. 45. — *Sa Majesté ordonne : IIe armée se retirera derrière la Vesle, aile gauche à Thuizy. Ire armée recevra instructions de la IIe armée.*

IIIe armée, en liaison avec la IIe armée, tiendra ligne Mourmelon-le-Petit-Francheville-sur-Moivre.

IVe armée, en liaison avec IIIe armée, au nord du canal de la Marne au Rhin jusqu'aux environs de Revigny.

Ve armée restera sur positions conquises.

Ve corps d'armée et réserve générale de Metz sont affectés à l'attaque des forts Troyon, les Paroches, camp des Romains.

LES POSITIONS ATTEINTES PAR LES ARMÉES DEVRONT ÊTRE FORTIFIÉES ET DÉFENDUES.

Les positions atteintes par les armées devront être fortifiées et défendues.

Les premières fractions de la VIIe armée (XVe *corps et VIIe corps de réserve) atteindront, vers le* 12 *septembre, à midi, la région de Saint-Quentin-Sissy.*

On crut, à Luxembourg, que la présence personnelle du commandant en chef mettrait dès lors un peu d'ordre et de méthode

dans une situation si tendue. Moltke se traînait. On le poussa dans une automobile et il dut partir, la 11 septembre au matin. Von Tappen l'accompagnait. Ce fut la tournée du désespoir. Elle commence par la Ve armée, à Varennes, où le kronprinz, n'étant pas encore talonné par l'armée Sarrail, affirme qu'il tiendra. A Courtisols, l'état-major de la IVe armée (duc de Wurtemberg) déclare aussi qu'il peut lutter encore. A Suippes, von Hausen et son état-major sont, ou malades, ou abattus par la défaite : la veille au soir, la 24e division de réserve ayant été écrasée à Clamanges, von Kirchbach s'est replié en désordre avec les débris de son XIIe corps de réserve ; la IIIe armée ne peut plus tenir le vaste front qu'elle occupe. A ce moment, un radio de Bülow, provoqué par les reconnaissances d'avions, prévient Moltke que la IIIe armée va être enfoncée. « *C'eût été*, écrit von Tappen, *l'anéantissement des IVe et Ve armées, pressées contre Verdun sur un terrain difficile, et la perte de toute la guerre.* »

Von Moltke connaissait la situation à la Ire armée, qui allait atteindre l'Aisne le soir, et à la IIe armée, qui allait atteindre la Vesle à la nuit : il prit donc tout de suite son parti.

Eu égard à la situation de la Ire et de la IIe armée, écrit von Tappen, il fallut bien, le cœur gros, prendre la décision de ramener en arrière les IIIe, IVe et Ve armées sur une position commune, de façon que la liaison fût maintenue solidement avec la IIe armée. C'est à Suippes, au quartier général de la IIIe armée, que les ordres furent rédigés. Puis le chef d'état-major général se rendit à Reims auprès de von Bülow et, à la suite de l'entretien de ces deux chefs, les mesures prises furent pleinement confirmées. Dans la nuit du 11 au 12, le colonel-général von Moltke rentra au grand quartier général à Luxembourg. Il était gravement malade. Les efforts physiques et moraux de cette journée du 11 avaient mis le comble à ses maux et il succomba à la tâche que sa santé ne pouvait plus supporter.

Coïncidence étrange de la défaillance physique et de l'anéantissement moral !

Ainsi, malgré l'échec du kronprinz et du duc de Wurtemberg, le 10 au matin, on avait cru pouvoir tenir encore dans la région de la Vaux-Marie et continuer le siège de l'enceinte de Verdun par le sud ; on avait attendu avec confiance l'arrivée de von Heeringen pour consolider la ligne de la Vesle, et non pas celle de l'Aisne ; on avait, enfin, formé le projet d'enterrer les armées puisqu'il s'agit désormais de *positions*, qui devront être *fortifiées et défendues*. Mais le 11, on apprend par les avions que les armées Franchet d'Esperey et Foch cherchent à percer en face de la IIIe armée.

C'est alors que *Moltke* libelle, *avec von Bülow*, à *Reims*, dans *l'après-midi du* 11 *septembre*, *l'ordre de retraite* suivant :

Des renseignements sûrs permettent de prévoir que l'adversaire envisage une attaque avec de très grandes forces contre l'aile gauche de la IIe armée et contre la IIIe armée.

Sa Majesté ordonne en conséquence :

Devront atteindre :

IIIe armée : la ligne de Thuizy (exclu) — Suippes (exclu).

IVe armée : la ligne Suippes (inclus) — Sainte-Menehould (exclu).

Ve armée : Sainte-Menehould (inclus) et à l'est.

Les lignes atteintes devront être organisées et tenues. Dans la marche en arrière, les armées devront assurer la liaison de leurs ailes.

Signé : VON MOLTKE.

Déjà, il était évident qu'on ne pourrait plus tenir ni du côté de Revigny ni au sud de Verdun. Le front remontait jusqu'à la ligne de Sainte-Menehould et se tassait sur l'ouest pour consolider von Hausen et, autant que possible, parer au projet de rupture sur lequel on avait été renseigné comme étant celui de l'adversaire.

Celui-ci marchait sur les talons de la IIe armée et, tandis que la Ire armée était rejetée sur la ligne Attichy-Soissons, l'armée Franchet d'Esperey débouchait sur la Vesle et emportait le passage, menaçant, le 12 septembre, d'envelopper, par Muizon, le flanc droit du Xe corps de réserve. Bülow croit nécessaire « de faire évacuer par le Xe corps de réserve la position à l'ouest de Reims ». Peut-être même ne pourrait-on plus rester sur la ligne de l'Aisne à Berry-au-Bac. La retraite tournait au désastre. « D'après tous les renseignements, il était hors de doute que tout l'effort ennemi tendait à se glisser entre la Ire et la IIe armée, à séparer ainsi définitivement ces deux armées et à rejeter ensuite la Ire armée vers l'ouest. »

Von Bülow dit lui-même qu'il avait eu l'intention de donner quelque repos aux troupes le 11 septembre. Impossible. Il avait fallu déguerpir au plus vite et envoyer, en toute hâte, le VIIe corps sur la Vesle pour garder les passages et « recueillir la Ire armée ». Là doit rejoindre, à Braisne, la brigade renforcée de la 13e division qui arrive de Maubeuge. On se hâte enfin d'utiliser l'arrivée prochaine de la VIIe armée von Heeringen, que le G. Q. G. place sous les ordres de Bülow. On commençait à escompter l'entrée en ligne de cette réserve générale puissante. Grâce à elle, les choses prendraient à bref délai une tournure nouvelle.

Mais l'ennemi faisait un pas de plus. Il débouchait, maintenant,

au nord de l'Aisne. Il avait percé avec de l'infanterie (divisions de réserve) *jusqu'à Amifontaine et avec sa cavalerie jusqu'à la Malmaison et Sissonne*, c'est-à-dire au delà de la ligne du Chemin des Dames. Le massif de Saint-Gobain était tourné, la frontière ardennaise presque atteinte. L'armée allemande se trouvait plus que jamais en péril de rupture.

C'est alors qu'intervint, le 13 septembre, la double série de circonstances qui permit au front allemand de se reprendre, de se rejoindre, de se consolider définitivement. Von Bülow en réclame tout l'honneur pour lui, dans ces termes :

On ne pouvait s'opposer à la manœuvre de l'ennemi qu'en bouchant rapidement le trou existant entre la Ire et la IIe armée. On recourut aux éléments de la VIIe armée qui arrivaient.

Ces éléments furent donc poussés en avant *à l'est de Laon* dès la nuit du 12 au 13 septembre ; ce fut la 28e brigade du VIIe corps de réserve renforcée par deux régiments de réserve d'artillerie de campagne nos 14 et 1 et par le 7e régiment de pionniers qui, le 13 septembre, résista dans un long et dur combat sur les hauteurs de Craonne-Hurtebise à la poussée de forces ennemies supérieures, jusqu'à ce que, à droite de cette brigade, le reste du VIIe corps de réserve et à gauche les premiers éléments du XVe corps d'armée aient pu intervenir.

Une poussée de l'ennemi qui s'était produite dans la soirée du 13 septembre entre Brimont et Reims fut encore arrêtée par la 1re division d'infanterie de la garde. Ainsi le trou commençait à se boucher de plus en plus, et l'ennemi qui, de ce côté, avait percé jusqu'au camp de Sissonne, se vit obligé de ramener ses troupes en arrière pour éviter qu'elles ne fussent coupées (1).

D'après von Bülow, le salut, en ces circonstances tragiques, était venu, pour l'armée allemande, de la présence d'esprit avec laquelle, sous son commandement, avaient été maintenues, malgré tout, les liaisons de la IIe armée avec la Ire armée d'une part et avec la IIIe armée d'autre part, et aussi de la décision avec laquelle on avait battu en retraite aussi loin qu'il le fallait pour pouvoir s'appuyer sur les lignes du Chemin des Dames et du massif de Laon où désormais les troupes arrivant de Maubeuge et celles venant de l'est serviraient de réserve générale et recueilleraient les corps épuisés de la grande armée d'invasion.

D'après von Tappen, chef du bureau des opérations au grand quartier général, les choses se seraient passées un peu différemment, à partir du jour où, la grande retraite étant décidée, il y

(1) *Mon rapport sur la bataille de la Marne*, par VON BULOW, général feld-maréchal ; traduction Payot, p. 137.

avait lieu de parer à la manœuvre de rupture tentée par le général Joffre :

Le 13 septembre, écrit-il dans son *Mémoire*, apporta encore des nouvelles très inquiétantes de la IIe armée contre laquelle l'ennemi ne ralentissait nullement ses attaques, persévérant dans son système d'envelopper le flanc droit. Situation difficile et à laquelle il fallait d'urgence porter définitivement remède. Ce ne pouvait être que par une offensive de notre part. Pour cela, le chef du service des opérations (donc lui-même von Tappen), à qui parvenaient ces nouvelles, offrit au quartier-maître général (von Stein) qui remplaçait le chef d'état-major général (von Moltke) malade, de l'accompagner aux quartiers généraux des Ve, IVe et IIIe armées et de rendre disponible un corps à chacune de ces armées dont la situation sur une ligne de retraite plus courte était déjà assurée. Ces trois corps devaient être jetés dans la brèche ouverte entre la Ire et la IIe armée, et par une offensive, changer la situation en notre faveur. Le 13 septembre au soir, aux oberkommandos des Ve, IVe et IIIe armées, les mesures nécessaires furent prises ; elles le furent *par voie orale*, bien plus rapidement et plus sûrement que par écrit en ce moment où on manquait de téléphones, télégraphes et autres moyens de communication. Chacune de ces armées avait, avec plus ou moins de difficultés, libéré un corps qui s'acheminait immédiatement vers la IIe armée. Il s'opérait ainsi un glissement de troupes très près en arrière du front, opération très difficile mais qui finit par s'exécuter. Au quartier général de la IIe armée, où nous nous rendîmes immédiatement, ces mesures furent accueillies avec une confiance entière. Le 14 septembre dans la matinée, le quartier-maître général (von Stein) et le chef du service des opérations attendirent à la IIe armée l'éclaircissement de la situation, et ils purent, du fort de Fresnes, assister à la rupture uniquement par le feu de notre artillerie d'une attaque française venue de Reims. Vers midi, les attaques françaises étant arrêtées, nous nous rendîmes à Vauxaillon (nord de Soissons) au quartier général de la Ire armée. Ici, comme à la IIe armée, on s'expliqua clairement sur les vues du grand quartier général : offensive brusquée avec les trois corps nouveaux dans la brèche ouverte entre la Ire et la IIe armée.

Le 14 au soir, très tard, nous partîmes pour rentrer au grand quartier général à Luxembourg et nous y arrivâmes le 15 de bonne heure. Dans l'intervalle (c'est-à-dire le 14) le quartier-maître général (von Stein) avait été nommé au commandement du XIVe corps de réserve et le général von Falkenhayn avait pris la direction des services du chef de l'état-major général de l'armée en campagne, à la place du colonel-général von Moltke, malade.

Ainsi, d'après von Tappen, c'est lui qui sauva la situation en prélevant sur les armées de gauche insuffisamment poursuivies par nos armées de droite, les trois corps qui, jetés entre la Ire et la IIe armée, consolident tout le front allemand et s'opposent à la manœuvre de poursuite de gauche, tandis que von Bülow attribue ce succès à son habile intervention secondée par l'arrivée du corps de Maubeuge et du corps de von Heeringen.

Von Tappen dit que ses ordres furent donnés *oralement*, et on doit reconnaître que l'intervention des deux corps (le kronprinz refusa de donner le troisième) dans la fissure n'eut pas lieu immédiatement. Il est probable que, dans le désordre, il y eut des tentatives incomplètes et que des systèmes plus ou moins différents concoururent tous au même résultat. Ce qui est certain, c'est que la poursuite française avait enlevé Reims, atteint, par Pontavert et Amifontaine, le camp de Sissonne et que c'est sur cette ligne que la poursuite française « dans la fissure » fut arrêtée.

La retraite sur les communications. : Ire et IIe armées allemandes.

A la Ire armée, von Kluck continuait à n'en faire qu'à sa tête, et il avait une forte tendance à se séparer du gros de l'armée et à se porter vers l'ouest, quand intervint l'ordre de se subordonner à von Bülow : c'était un coup de massue. Nous avons dit qu'il l'accueillit en protestant. On lui avait tracé son rôle : se retirer en attaquant l'ennemi et en se resserrant sur les gros. Mais comme il avait fait savoir, le 11, qu'il ne pouvait être question, pour lui, d'attaquer l'ennemi, le désordre général et la lassitude de son armée ne le lui permettant pas, les instructions furent données pour le passage de l'Aisne. La cavalerie était complètement épuisée. Marwitz lançait en clair, avant l'aube du 11, ce radio : « Aucun ennemi à Soissons. Où allons-nous? Je suis incapable d'agir... » Le raid de la 5e division de cavalerie française (Cornulier-Lucinière) sur les communications de von Kluck entre Soissons et l'Ourcq avait à ce point troublé l'armée allemande que celle-ci se demandait si Soissons n'était pas déjà occupé et si la retraite était encore possible de ce côté.

D'autre part, bien qu'il donnât à l'empereur, au G. Q. G. et à Bülow l'assurance qu'il marchait pour couvrir le flanc droit de la IIe armée (1), von Kluck ne prenait aucune disposition à cet effet. Le soir du 11, son armée était sur l'Aisne, le IXe corps vers Attichy, le IVe corps de réserve à l'est de Vic-sur-Aisne, le IVe, le IIe et le IIIe entre Fontenoy et Soissons, les unités mélangées. « Leur remise en ordre et celle des trains, dit-il au G. Q. G., exigera plusieurs jours. »

Il est facile de se figurer l'aspect de cette retraite à travers la région boisée de Compiègne : von Linsingen servant de pivot autour de Soissons, von Quast prenant l'aile marchante, les deux

(1) Voir les ordres de von Kluck donnés le 10 septembre au soir pour la journée du 11, *Marche sur Paris...*, p. 140.

forces de cavalerie couvrant les deux flancs. On remarque aussi la tendance de von Kluck à s'isoler en *tirant* vers l'ouest ; mais aussi l'avantage de son mouvement qui, gagnant au nord, pare, d'avance, à la manœuvre d'enveloppement que Maunoury a ordre de tenter vers l'ouest. Par contre, ce mouvement en bloc, en bataillon carré, si j'ose dire, a le grand danger de séparer von Kluck de la masse et de laisser béante la fissure que l'armée anglaise doit élargir dans la région de Braine et Bourg-et-Comin, tandis que Franchet d'Esperey l'élargirait de l'autre côté en rejetant von Bülow vers Reims.

Le grand quartier général et von Bülow songent plutôt à ce danger imminent, et c'est pourquoi ils jettent les troupes de Maubeuge, celles de von Heeringen et même les corps d'armée venus de l'est dans la fissure entre Braine et Reims.

Par des ordres se succédant du 11 au matin à la nuit du 11-12, Bülow commande impérativement à von Kluck d'exécuter ce que celui-ci se vante d'avoir fait et de couvrir le flanc de la IIe armée. Voici le texte de ces ordres :

IIe armée gagnera le 12 septembre le secteur de la Vesle (mais elle va précipiter sa marche pour l'atteindre dans la nuit du 11 au 12) des deux côtés de Reims. La Ire armée doit se retirer le 11 derrière l'Aisne et s'étendra sous la protection du secteur de l'Aisne *jusqu'à la hauteur de l'aile droite de la IIe armée. Les secteurs de la Vesle à Braine et à Fismes seront barrés par une brigade dès le 11 septembre au matin.*

Cela veut dire que la Ire armée ne doit pas négliger de s'étirer à l'est jusqu'au fort de Condé et de consolider les liaisons avec la IIe armée. Il semble, qu'à partir de ce moment, von Kluck entre davantage dans les vues de von Bülow. Il observe lui-même que le pays est vide d'ennemis dans la région Roye-Montdider-Noyon, c'est-à-dire à l'ouest, et qu'il n'y a pas à craindre pour le moment de ce côté une attaque ennemie. En conséquence, il cale son armée sur l'Aisne, en tenant les hauteurs au nord de Condé et même Vailly par la cavalerie de von der Marwitz et une division d'infanterie. Ainsi la coupure de la Vesle est protégée.

Cependant von Kluck ne peut encore tenir sur la ligne de l'Aisne. C'est ici que se fit sentir le dernier effet de la *fissure* existant au début de la retraite entre les deux armées : cette fissure n'a pu être exploitée à temps par l'armée anglaise ; elle va se transformer en *poche* jusqu'à la hauteur du Chemin des Dames. Voici, à ce sujet, l'explication de von Kluck :

Sur la rive droite de l'Aisne, les positions étaient fortes, le flanc droit assuré, l'aile gauche pouvait être étendue vers l'est, suivant un groupe-

ment ordonné du IIIe corps d'armée et de la cavalerie Marwitz qui tendaient la main au VIIe corps de réserve en marche d'approche rapide vers Laon et à l'aile droite de la IIe armée. Le terrain de la rive nord est très tourmenté, celui de la rive sud un peu moins. Des pentes rapides, richement groupées et boisées, n'offraient qu'un champ de tir insuffisant du côté de l'ennemi. *A de nombreux endroits, les corps renoncèrent à tenir l'Aisne directement sous le feu de l'infanterie et préférèrent des positions* plus au nord sur les plateaux avec de vastes champs de tir. Le 12 vers 5 heures de l'après-midi, l'ennemi, c'est-à-dire l'armée Maunoury, avait réussi à franchir l'Aisne sur la ligne Attichy-Soissons ; cependant, plus à l'est, on n'avait eu affaire qu'à de la cavalerie. On reçut, juste à ce moment, l'ordre suivant : « L'ennemi, ayant refoulé la division de l'aile droite (de la IIe armée), a traversé la Vesle et gagné les hauteurs de Saint-Thierry. La Ire armée enverra aujourd'hui même des forces importantes dans le dos de l'ennemi, direction de Saint-Thierry. »

Or, l'aile droite de la IIe armée, 13e division d'infanterie, cédait encore à Bourg-et-Comin qui était le centre même de la fissure, et l'Aisne était traversée en ce point ; la cavalerie grimpait sur la falaise de Pargnan. La Ire armée déclare que ce qu'on réclame d'elle est impossible et que, loin de songer à attaquer, elle en est à se demander s'il ne vaudrait pas mieux reculer plus au nord, c'est-à-dire vers Laon, fallût-il abandonner le Chemin des Dames.

La situation était angoissante. Bülow fut prévenu, à 8 h. 50 du soir : « La Ire armée violemment attaquée sur la ligne Attichy-Soissons s'attend demain à la bataille. Tiendra la rive nord de l'Aisne, d'Attichy à Condé. Elle peut encore allonger l'aile gauche ; mais l'avance sur Saint-Thierry est impossible. » Une pointe en avant eût, sans doute, été un désastre. Nous avons dit brièvement comment Bülow réussit à arrêter la poursuite française de part et d'autre de la trouée de Sissonne.

Le 12 au soir, les Français avaient franchi l'Aisne en face de l'aile droite du IVe corps de réserve et bousculé le VIIe corps de Braine sur Vailly. Von Kluck fait observer qu'on eût pu éviter ce grave échec (et qui devait finalement avoir ses conséquences jusque sur la fin de la guerre) en garnissant les hauteurs de la rive sud de l'Aisne de mitrailleuses et en s'y défendant jusqu'au dernier homme. Mais, tenait-il suffisamment compte de l'état de lassitude, de découragement, presque de désespoir où étaient les troupes, notamment celles du IVe corps de réserve qui se battaient depuis dix jours sans une heure de répit.

Le 13, les attaques françaises reprennent. Maunoury enlève Attichy et Vic-sur-Aisne et s'établit au nord de l'Aisne. Mais déjà le front allemand s'est organisé pour la résistance. Le 14, on tra-

vaille à force aux tranchées : on entre franchement dans la guerre le positions. L'armée adverse semble d'ailleurs manifester aussi les traces de fatigue ; elle attaque plus mollement. Enfin la VIIe armée était arrivée ; elle entrait en ligne ; on respirait.

Sur l'aile gauche de l'armée, le IIIe corps d'armée, de l'est de Condé, *n union avec le VIIe corps de réserve et la moitié du XVe corps de la VIIe armée*, s'avançait à l'attaque en direction du sud... Le 15 au soir, a Ire armée pouvait annoncer au quartier général, transporté plus en rrière à Vauxaillon, qu'elle tenait toutes ses positions. La VIIe armée vec son VIIe corps de réserve s'était maintenue à Braye-en-Laonnois un peu au sud du Chemin des Dames) ; à l'est, les XVe et XIIe corps taient en plein combat ; le VIIe corps de réserve se battait, le 16, en aison avec le IIIe corps. En somme, l'entrée en ligne opportune et igoureuse du VIIe corps de réserve accouru de Laon à marches forcées, ous le commandement du général von Zwehl, et débouchant sur les auteurs les plus puissantes de la rive nord de l'Aisne, jetait sur la ataille le premier rayon de lumière depuis bien longtemps.

Ainsi s'exprime von Kluck, et il ajoute mélancoliquement : Qu'on s'imagine l'arrivée sur la Marne, dix jours auparavant, de es trois corps. » Oui, mais qui donc y avait pensé, le 3 septembre?

Résumons les opérations de la Ire armée. Les ordres donnés par e général Joffre l'ont exposée à un double danger : soit d'être enveoppée par Maunoury et même par d'Amade à l'ouest, soit d'être ntièrement coupée de Bülow et coincée sur ses derrières dans la orêt de Compiègne entre French et Maunoury. Tout d'abord von Kluck ne songe qu'au péril de l'ouest et il s'éloigne de Bülow pour parer vers Noyon. Mais Bülow prend le commandement et le rappelle vers l'est. Si la marche de l'armée French eût été moins lourde », la coupure était faite vers Bourg-et-Comin, Cerny-en-Laonnois, Chemin des Dames. La cavalerie anglaise a même grimpé sur la falaise. Mais les ordres de Bülow s'exécutent : von Kluck se rapproche et occupe les hauteurs et le fort de Condé : c'est un solide point d'appui. Cependant, il cède encore à sa gauche ; le front s'incurve. A ce moment précis, l'armée de von Heeringen entre en ligne vers Braye-en-Laonnois et, bouchant la *fissure*, en fait une *poche*, bientôt consolidée par l'intervention de l'armée de renfort. French renonce à s'étendre au nord. La poursuite est arrêtée. Le Chemin des Dames va devenir la ligne de la guerre de positions.

L'Aisne était franchie. La poche créée au nord de la rivière était étroite, il est vrai, mais singulièrement dangereuse ; de Soupir à Berry-au-Bac, elle pouvait ouvrir la voie à une offensive française ultérieure sur le massif du Laonnois. Celui-ci, avec sa rude et

robuste constitution géographique et militaire, n'en restait pas moins, dans sa grande masse, aux mains de l'armée allemande qui allait en faire, pendant quatre années, son bastion de défense contre l'offensive française et son bastion d'attaque contre Paris. La bataille de la Marne avait dégagé la capitale, mais elle n'avait pu libérer le territoire national.

La retraite au centre et à l'est : IIIe, IVe et Ve armées allemandes.

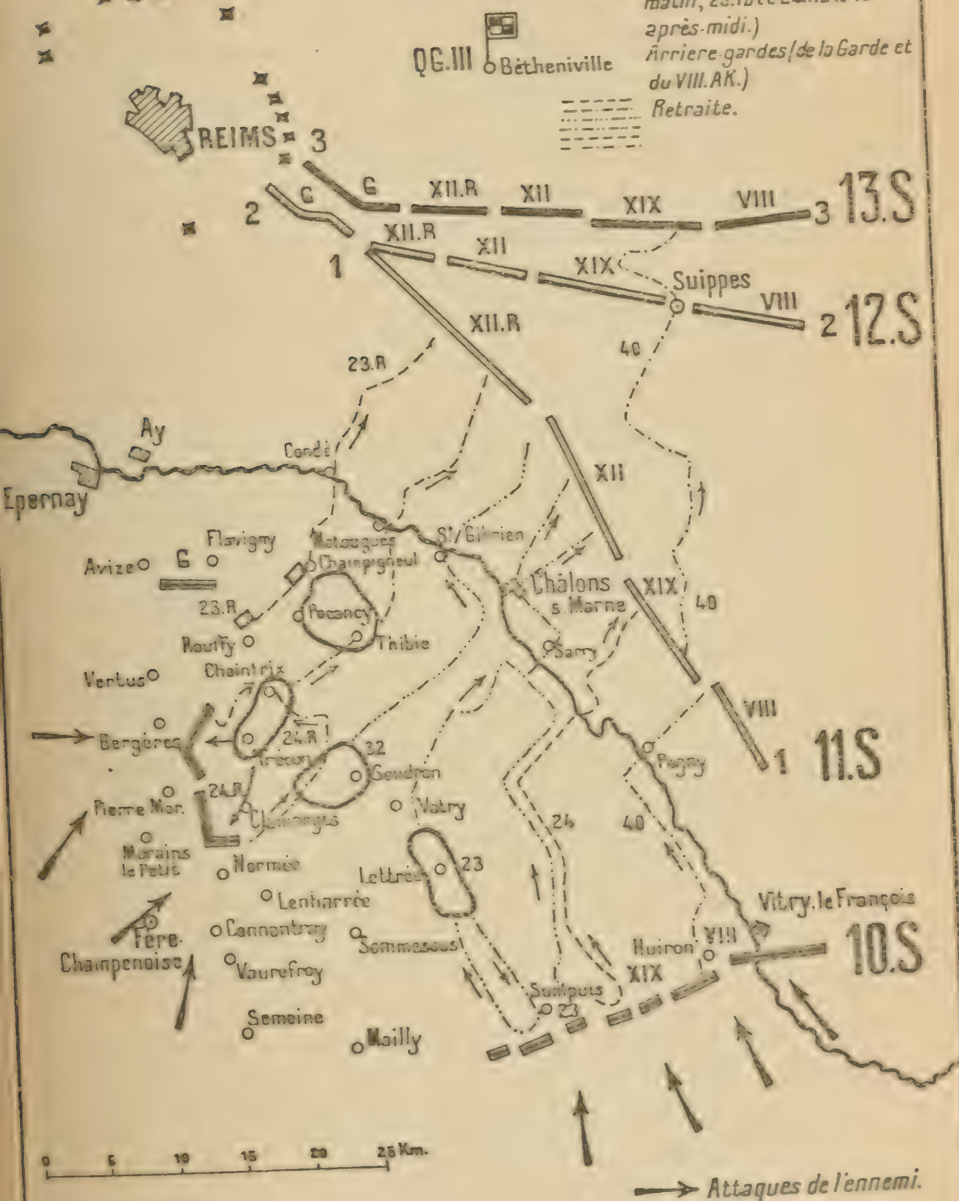
Sautons vers l'est par-dessus la IIe armée et voyons comment il est procédé à la retraite dans les trois armées de gauche. Leur position est moins dangereuse et leur rôle moins décisif que celui des armées de droite. Le grand quartier général allemand n'a pas perdu l'espoir de se servir d'elles comme pivot, pour reprendre l'offensive. Il les attarderait volontiers sur le terrain. D'ailleurs, leur défaite est moins complète. On va même leur emprunter des forces pour caler la résistance et la reprise des deux armées de l'ouest.

Quoi qu'il en soit, voici les ordres et les récits officiels. Nous avons laissé ces armées, le 11 septembre, au moment où von Moltke les visite et s'assure : 1° que la IIIe armée fortement éprouvée ne peut plus tenir le vaste front qui lui est confié ; 2° que les deux armées de gauche (IVe et Ve armée) croient pouvoir tenir encore.

Les ordres du 10 à 17 h. 45 avaient été les suivants : La IIIe armée tiendra en liaison avec la IIe armée la ligne Mourmelon-le-Petit-Francheville-sur-Moivre. La IVe armée, en liaison avec la IIIe armée au nord du canal de la Marne au Rhin jusque dans la région de Revigny, etc. *Les positions atteintes par ces armées devront être fortifiées et maintenues.*

On pensait donc que le front pourrait être consolidé en écharpe de Reims à Revigny. La IIIe armée n'avait qu'à se replier derrière la Marne. Les ordres furent donnés en conséquence à la IIIe armée. Le mouvement s'accomplit, le 11, non sans une grande confusion entre les divisions et les corps, la 24e division de réserve ayant été écrasée à Clamanges. « L'épuisement des officiers, des hommes et des chevaux, avoue von Hausen, avait atteint un degré particulièrement inquiétant. »

A son retour de Reims, quartier général de Bülow, Moltke modifie à 15 heures, à Suippes, où von Hausen venait d'arriver, son ordre général libellé à Reims. La IIIe armée a ordre de se fortifier sur une ligne Thuisy-Suippes (25 kilomètres de front au lieu de 40 kilomètres) en liaison avec la Garde (de la IIe armée) à Thuisy. La


RETRAITE DE L'ARMÉE VON HAUSEN
10,11,12,13 Septembre 1914.
Centres de ralliement atteints en général dans la nuit du 9 au 10
Marche au combat (10 apr. m.)
Position d'attente.
Fronts de combat (XIX le 10 au matin, 23.ID et 24.RD le 10 après-midi.)
Arrière gardes (de la Garde et du VIII.AK.)
Retraite.
QG.III
Bétheniville
REIMS
13.S
12.S
11.S
10.S
Suippes
Ay
Epernay
Condé
Flavigny
Avize
Châlons s. Marne
Sarry
Vertus
Bergères
Pierre Mor.
Fère Champenoise
Vatry
Lettrée
Sommesous
Mailly
Semoine
Vaurefroy
Lenharrée
Normée
Soudron
Thibie
Chaintrix
Rouffy
Vitry le François
Huiron
Sompuis
Pogny
0 5 10 15 20 25 Km.
Attaques de l'ennemi.
Etapes de la retraite
1 atteint le 11 Sept., selon les ordres du GQG, 10 Sept. 15h45
2 atteint le 12 Sept., selon les ordres du GQG, 11 Sept. 14h30
3 atteint le 13 Sept., selon les ordres du GQG, 12 Sept. 10h.
d'après Von Hausen : Marnefeldzug

IVe armée devait fortifier la ligne Suippes-Sainte-Menehould.

Et il n'y avait pas une minute à perdre pour ces opérations. Le désordre allait croissant. L'ennemi avançait. Le général Foch entrait à Châlons. Son aile gauche atteignait Épernay. Le duc de Wurtemberg annonçait que de grandes forces françaises étaient en marche sur Vitry.

Le colonel Hentsch, repassant la veille par Varennes, quartier général de l'armée du kronprinz, était « franchement pessimiste ». Il considérait comme « désespérée la situation de l'aile droite ». Il s'était efforcé de convaincre le kronprinz de la nécessité de la retraite de la Ve armée. Dans ses *Mémoires*, le kronprinz prétend avoir vivement protesté et demandé à Hentsch son mandat écrit. « Il n'en avait pas ! Je lui signifiai alors que nous ne pouvions obtempérer à ses injonctions. »

Le 11 au matin, Moltke et von Tappen avaient commencé leur tournée des quartiers généraux par Varennes.

Moltke était un homme brisé. S'imaginant que l'armée allemande était battue et fuyait en complet désordre, il faisait des efforts surhumains pour retenir ses larmes. Il nous disait ne savoir comment arrêter cette reculade. Il fut très étonné de nous voir juger la situation avec calme et confiance, mais il ne se laissa néanmoins pas convertir à une meilleure opinion et exigea de moi, tout comme Hentsch l'avait fait la veille, que je batte en retraite de suite avec toute mon armée. Étant donné qu'alors il n'y avait pas plus que la veille de motifs pour justifier pareille action précipitée, il s'ensuivit une vive altercation, à la fin de laquelle je me résumai ainsi : aussi longtemps que je serai le commandant en chef de mon armée, et que, partant, j'en aurai la responsabilité, je ne permettrai pas qu'elle batte en retraite avant que mes blessés soient enlevés jusqu'au dernier homme et évacués soigneusement à l'arrière. Le général von Moltke était très ému en prenant congé de nous. J'avais, humainement parlant, la plus profonde pitié pour cet homme complètement brisé, mais comme soldat et comme chef, je ne pouvais comprendre un effondrement aussi lamentable (1).

La décision ayant été prise dans la journée par Moltke à Reims, d'accord avec Bülow, le colonel von Dommes, du grand état-major, apporta à Varennes, dans l'après-midi, l'ordre de retraite à l'est de Sainte-Menehould. Un débat assez imprévu s'engagea alors entre le colonel von Dommes et l'état-major de la Ve armée à la tête duquel était le général Schmidt von Knobelsdorf, ancien professeur du kronprinz, jouissant d'une autorité absolue sur son ancien élève et, en fait, dirigeant l'armée. Le colonel von Dommes

(1) *Mémoires du kronprinz*, p. 182.

proposa de ne pas abandonner la lisière méridionale de l'Argonne. Le kronprinz et son état-major se récrièrent et proposèrent une ligne beaucoup plus septentrionale, la ligne des hauteurs dessinée par Apremont-Baulny-Montfaucon ; ils faisaient valoir que cette ligne était très forte et qu'on pourrait y tenir solidement. Elle présentait, en outre, l'avantage de maintenir les communications avec le Ve corps de réserve pour l'investissement de la place de Verdun. Le kronprinz ajoutait que la VIe et la VIIe armées allemandes étant rejetées sur la frontière, la Ve armée devenait à la fois la flanc-garde et le pivot de toute la grande armée allemande à l'est, et qu'il fallait donc la consolider sérieusement. Ces arguments furent développés avec force. Mais d'autres, non moins graves, et sur lesquels on insistait moins, déterminaient le kronprinz à cette retraite qui ressemblait, en vérité, à une fuite. Nous les empruntons textuellement au général Baumgarten-Crusius :

Avec les quatre corps qui restent à la Ve armée, disait-on, il est impossible à celle-ci de tenir soit la lisière sud des forêts de l'Argonne, soit même, avec son aide méridionale, la ligne Sainte-Menehould-Clermont, c'est-à-dire un front de 65 kilomètres placé, pour la plus grande partie, sous les canons de la forteresse de Verdun, sans parler des difficultés inouïes que l'on trouverait pour le ravitaillement et les communications dans une région si exposée.

Et ce qui est pis encore, la situation de l'armée elle-même ne permet plus un tel effort. Les corps ne comptent guère plus que 10 000 hommes d'infanterie (le XVIIIe corps, 16 000 hommes) ; et, en outre, le manque de munitions se fait déjà sentir. Dans ces conditions et avec la responsabilité qui lui incombe, la Ve armée est forcée de s'en tenir au parti le plus prudent. C'est pourquoi elle n'est pas d'avis de garder la ligne Boureuilles-Vauquois, parce que cette région, située à l'ouest de la forêt de Hesse que l'adversaire de Verdun connaît à fond, est flanquée à l'ouest par la forêt d'Argonne.

Ces arguments furent développés sans doute par le colonel von Dommes, et ce fut la grande retraite qui fut décidée. Il fut entendu qu'elle se ferait peu à peu et qu'on tiendrait tête jusqu'au 25 septembre.

Le colonel von Dommes passa de là, le 12, aux quartiers généraux de la IVe et de la IIIe armée. Il fit connaître, qu'en raison de la mauvaise qualité du terrain dans la forêt d'Argonne, la Ve armée était obligée de reculer plus au nord qu'il n'avait été décidé. La conséquence de ce mouvement était que l'aile droite de la IVe armée ne pourrait pas rester à Suippes, mais qu'elle devrait s'appuyer sur Souain. Par conséquent, la IIIe armée recevrait en partage le secteur Prosnes-Souain.

Le commandement de la IIIe armée, qui passait, ce même jour, aux mains du général von Einem, ex-commandant du VIIe corps, ne cacha pas au colonel von Dommes quel nouveau souci c'était pour lui de contremander encore les ordres déjà donnés et quelle impression défavorable causerait aux troupes ce deuxième abandon de positions déjà préparées. Le colonel von Dommes se rendit à ces raisons. Il repartit pour le quartier général de la IIe armée et les exposa à von Bülow. Mais celui-ci tint ferme et, à 11 heures du soir, le 12, le colonel revint avec l'ordre formel de reculer sans une minute de retard, et de gagner, pour le 13, la ligne Prosnes-Souain. L'ordre fut donc donné, le 13 à minuit et demi, aux trois corps d'armée.

Baumgarten-Crusius fait suivre ces détails de ces fort justes observations :

Peut-être bien que le changement des dispositions prises précédemment était inévitable dans ces dures journées. Cependant le grand commandement aurait bien dû savoir ce qu'il voulait et mettre plus d'unité dans ses vues avant de dicter ses ordres. Il en eût été ainsi assurément si le grand quartier général s'était trouvé dans le voisinage des armées, ou qu'il eût confié la direction de la retraite à un chef unique : *mais tout le monde commandait.*

La retraite fut donc accomplie, dans la journée du 13 septembre, avec des peines infinies à la IIIe et à la IVe armée sur les lignes prescrites. La situation s'aggrava encore, dans les trois armées, du fait que, comme il avait été décidé par le haut commandement, chacune d'elles dut céder un de ses corps pour être envoyé par les voies les plus rapides à la fissure existant entre la Ire et la IIe armée. Malgré tout et malgré les affres de la retraite, le front allemand commença à se fortifier partout, à partir du 14 septembre. La guerre de positions s'établissait.

La poursuite par l'armée Maunoury sur les communications.

Nous avons dit quels étaient les ordres pour la poursuite, donnés par le général Joffre ; nous avons dit les mesures prises par le grand quartier général allemand et chacun des généraux d'armée en particulier, notamment par von Bülow, pour échapper au désastre qu'eût été la coupure en plusieurs morceaux de la grande armée allemande. Maintenant, il nous reste à exposer la marche en avant des armées alliées pour faire comprendre comment les armées allemandes s'échappèrent, mais au prix de l'enlisement

général dans les tranchées. Par ce fait, la guerre de conquête et d'invasion était perdue et la guerre d'usure — qui devait finir fatalement par l'usure de l'Allemagne — commençait.

Donc, nulle péripétie plus grave et de plus lointaine conséquence. Elle est incluse dans la stratégie qui avait décidé la victoire de la Marne. Un désastre complet, un Ulm ou un Sedan eût dû être la suite de la manœuvre de Joffre. Une telle solution immédiate eût été infiniment plus heureuse pour le monde et sans doute même pour l'Allemagne. Combien de malheurs affreux et de souffrances humaines et surhumaines eussent été évités ! L'impérialisme agresseur eût été immédiatement liquidé ; et les conséquences funestes d'une guerre de quatre années eussent été épargnées.

Le destin en décida autrement.

L'armée Maunoury prend la poursuite sur le flanc allemand dès que l'armée von Kluck commence sa retraite. D'après les ordres du général Joffre, elle est flanquée à gauche par l'armée d'Amade et à droite par l'armée anglaise. Cette poursuite, comme nous l'avons indiqué déjà, ne va pas toute seule ; elle se complique d'événements imprévus qui proviennent soit de la difficulté de la manœuvre elle-même, soit de la fatigue des troupes, soit des initiatives prises par l'ennemi.

Reprenons à la fin de la bataille de l'Ourcq.

Le général Vauthier (7e corps) s'était aperçu, le 9 vers midi, que les forces ennemies placées devant lui ne semblaient plus tenir. « Vers 14 heures, a rapporté le colonel de Mac-Mahon, du 35e d'infanterie, un de mes commandants de compagnie, le lieutenant Janssen, m'envoie le mot suivant : *J'assiste à un spectacle inoubliable, l'armée allemande bat en retraite.* »

A 15 heures, le puissant groupement de batteries installé sur le plateau de Trocy ne tirait plus.

Les reconnaissances d'avions, d'abord, puis les reconnaissances d'infanterie signalent que les tranchées allemandes en avant de Puisieux ont été évacuées. Le général Maunoury est aussitôt informé. Le même renseignement parvient du groupe des divisions de réserve à peu près au même moment. Étrépilly et Trocy sont occupés par une reconnaissance de la 56e division. L'ennemi cédait.

Mais était-ce pour tout de bon ou s'agissait-il d'une feinte ? On pouvait hésiter encore quand, dans la nuit, arrive l'ordre du grand quartier général prescrivant l'offensive et la poursuite selon le plan général qui tend à l'enveloppement de l'armée von Kluck : « Les 5e

et 6e armées et les forces anglaises se mettront en mesure d'attaquer les positions ennemies. Les forces anglaises s'efforceront d'atteindre les hauteurs rive sud de Clignon. » (On pouvait penser encore que von Kluck s'attarderait sur le « crochet défensif » qu'il avait préparé sur cette petite rivière...) « La 6e armée continuera, en appuyant sa droite à l'Ourcq, à gagner du terrain vers le nord pour chercher l'enveloppement. » Le corps de cavalerie, commandé maintenant par le général Bridoux, accouru d'Argenteuil où il s'était refait pendant quelques jours, a ordre « de prolonger l'action de la 6e armée en recherchant les flancs et les derrières de l'ennemi ».

Si ces ordres sont exécutés, von Kluck est menacé des deux côtés à la fois par la pince que forment d'un côté l'armée Maunoury prolongée par la cavalerie Bridoux et, de l'autre côté, par l'armée anglaise, qui doit chercher la gauche de von Kluck en direction de Clignon et au delà.

Nous avons déjà indiqué à quel point la manœuvre d'enveloppement était difficile pour l'armée Maunoury, le 9. C'est le jour où von Kluck, soit par une dernière et folle illusion sur une victoire possible, soit plutôt pour protéger la retraite de son armée ordonnée dès la matinée du 9, attaque à fond sur Nanteuil-le-Haudouin.

Mais tout va se trouver facilité pour la journée du 10. Le général Maunoury met son armée en marche au début de l'après-midi du 10. Elle ne rencontre pas de résistance.

On lit dans les *Mémoires* du général Gallieni : « L'après-midi, à 2 heures, je montai en automobile pour me rendre à Saint-Soupplets, au poste de commandement du général Maunoury. Il me donna les meilleurs renseignements sur la situation. La retraite allemande s'accentuait. Dans la nuit, le mouvement de recul constaté sur le front est de l'armée de Paris s'était étendu progressivement jusqu'au nord. Les corps allemands qui combattaient face à l'ouest précipitaient leur retraite, n'ayant pu refouler notre ligne et voulant échapper *au croisement du feu des deux armées alliées.* Dès ce moment, notre offensive se tranformait en poursuite... »

Le sentiment de la victoire est tel que le général Maunoury, si prudent, si réservé, croit devoir l'exprimer publiquement et le faire partager à ses troupes : il leur adresse la proclamation fameuse qui met le sceau à la victoire de l'Ourcq :

SOLDATS !

La 6e armée vient de soutenir pendant cinq jours entiers, sans aucune interruption ni accalmie, la lutte contre un adversaire nombreux et

dont le succès avait jusqu'à présent exalté le moral. La lutte a été dure ; les pertes par le feu, les fatigues dues à la privation de sommeil et parfois de nourriture, ont dépassé tout ce que l'on pouvait imaginer : vous avez tout supporté avec une vaillance, une fermeté et une endurance que les mots sont impuissants à glorifier comme elles le méritent.

Camarades, le général en chef vous a demandé, au nom de la patrie, de faire plus que votre devoir : vous avez répondu à son appel au delà même de ce qui paraissait possible. Grâce à vous la victoire est venue couronner nos drapeaux. Maintenant que vous en connaissez les glorieuses satisfactions, vous ne la laisserez pas échapper.

Quant à moi, si j'ai fait quelque bien, j'en ai été récompensé par le plus grand honneur qui m'ait été donné dans ma longue carrière : celui d'avoir commandé des hommes tels que vous. C'est avec une vive émotion que je vous remercie de ce que vous avez fait : car je vous dois ce vers quoi étaient tendus depuis quarante-quatre ans tous mes efforts et toutes mes énergies : la revanche de 1870.

Merci donc à vous et honneur à tous les combattants de la 6e armée !

Signé : MAUNOURY.

Claye (Seine-et-Marne), 10 septembre 1914.

Par décret en date du 18 septembre 1914, le général Maunoury était élevé à la dignité de grand-croix de la Légion d'honneur avec cette citation :

MAUNOURY, *général de division*, quarante-huit ans de services, deux campagnes, une blessure. Grand-officier du 11 juillet 1912 : son calme et son habileté de manœuvre ont permis à ses troupes de supporter, pendant les quatre journées d'une lutte opiniâtre, l'effort d'une notable partie de l'armée allemande et ont facilité ainsi le développement des opérations des armées alliées, qui ont entraîné la retraite de l'ennemi.

Et le *Journal officiel* du 1er octobre 1915 devait publier la citation du général Gallieni :

GALLIENI, *général gouverneur militaire et commandant des armées de Paris.*

Commandant du camp retranché et des armées de Paris, et placé sous les ordres du commandant en chef, a fait preuve des plus hautes qualités militaires :

En contribuant par les renseignements qu'il avait recueillis à déterminer la direction de marche prise par la droite allemande ;

En orientant judicieusement, pour participer à la bataille, les forces mobiles à sa disposition ;

En facilitant par tous les moyens en son pouvoir l'accomplissement de la mission assignée par le commandant en chef à ces forces mobiles.

Le soir du 10, les avant-gardes atteignirent la ligne : Vaux, Parfond, Thury, Cuvergnon, Bargny, Rouville, Ormoy, Rosières.

Déjà les troupes avaient sous les yeux le spectacle du champ de bataille, et celui, plus terrifiant encore, du pays tel que les Allemands l'avaient traité dans leur avance et surtout dans leur retraite. C'est la colère au cœur que les soldats rentraient dans les bourgs et les villages brûlés, pillés, souillés, et qu'ils apprenaient les forfaits déshonorant une invasion qui se croyait victorieuse. Les documents officiels eux-mêmes laissent percer les sentiments contenus : « Que de ruines, que de morts, que de blessés, la division rencontre à Étrépilly, Trocy, Vincy-Manœuvre, Rosoy-en-Multien ! Mais s'il y a beaucoup de fatigues, d'ennemis point, ou à peu près, jusqu'aux environs de Soissons. Et l'on est si heureux de la marche en avant ! »

Doublement heureux ; car à l'aile gauche notamment, après l'offensive des Allemands le 9, après le terrible bombardement qui avait accompagné le décrochement des corps de droite de l'armée von Kluck, on croyait que la bataille était perdue et, depuis lors, les annalistes l'ont répété de bonne foi. « Le 9 septembre au soir, a écrit un officier de la 14e division, après cinq jours et cinq nuits de lutte, décimés, harassés, affamés, cernés de tous côtés, nous nous sommes couchés sur la terre nue, n'ayant plus au fond de nos âmes que la résolution de nous faire tuer le lendemain matin afin d'accomplir l'ordre reçu : *Là où l'on ne pourra plus avancer, on se fera tuer sur place.* Le 10 à l'aube, nous avons repris nos armes, et, la bouche sèche, le cœur gros, nous sommes repartis vers l'ennemi. Il n'y avait plus d'ennemi : il était en retraite... » Le lieutenant Roussel, du 262e, aura la même impression : « Nous croyions la bataille perdue », dit-il. Au 7e corps, 35e régiment, après la constatation si nette du lieutenant Jansen, le colonel écrit : « Cet officier avait vu juste. Mais nous, trompés par le bombardement qui suivit, par les feux de bivouac, nous battions en retraite jusque vers 1 heure et, le 10, nous ne poursuivons qu'à 14 heures, ayant perdu plus de vingt-quatre heures. »

Ces faits, qui se multiplient à l'infini sur tout le front, sont nécessaires pour expliquer la lenteur relative de la poursuite. Ajoutons que l'initiative de la retraite prise par von Kluck, après son coup de boutoir final, lui laisse naturellement du temps pour décrocher son armée.

La pluie se met à tomber et alourdit encore la marche en avant. En plus, il faut tenir compte de l'alignement avec l'armée anglaise qui, comme nous allons le voir, hésite encore. Enfin, les munitions commencent à manquer. Le ministre de la Guerre, M. Millerand, l'a dit en propres termes, à Bourg, en décembre 1917 : « Le 17 sep-

tembre, le ministre de la Guerre, à peine depuis trois semaines au gouvernement, était informé que les munitions menaçaient de manquer à nos canons et qu'il fallait sans délai porter de 13 000 à 100 000 par jour, pour commencer, la fabrication des obus de 75. Trois jours plus tard, le 20 septembre, le ministre réunissait à Bordeaux les représentants de l'industrie, etc. »

C'est dans ces conditions que l'ensemble des armées françaises s'ébranle à la fin de la bataille de la Marne et commence la large progression qui va balayer en partie le sol national.

A gauche, l'armée Maunoury, exécutant ses ordres, se met en mouvement à partir du 10 à midi. Les instructions du haut commandement lui prescrivent, comme on l'a vu, de travailler le plus rapidement possible à envelopper *par le nord-ouest* l'armée von Kluck et de la coincer en la rejetant sur l'armée britannique qui, elle, a précisément pour instructions de la prendre par le sud.

En somme, la bataille *des communications* et la bataille *de l'articulation* continuent de la même manière qu'elles se sont engagées sur la Marne. Seulement, par la retraite des Allemands, tout est reporté vers le nord. L'axe de la nouvelle bataille sera l'Aisne, comme celui de la bataille précédente était la Marne ; et l'angle sera déterminé par le cours de l'Oise comme il l'était précédemment par le cours de l'Ourcq.

Les engagements de la poursuite seront discontinus jusqu'au 22 et même jusqu'au 29 septembre. C'est seulement alors que le haut commandement français ouvrira une nouvelle phase de la guerre par l'Instruction générale adressée aux armées de l'Aisne : « Renoncer à des attaques générales qui usent les troupes sans résultat sérieux ; procéder par attaques locales exécutées en accumulant les moyens d'action sur les points choisis. » Et même, c'est à la date du 29 que se reportera l'Instruction décisive : « L'offensive ne doit plus être poursuivie que si elle doit donner des résultats importants. » Jusqu'alors, le sort de la manœuvre de poursuite devait rester en suspens, tout en observant, qu'à partir du moment où l'on se heurte aux falaises de l'Aisne, ce n'est plus la bataille de la Marne qui s'achève, c'est la bataille de l'Aisne qui commence.

Pour nous conformer à la situation géographique et aux faits militaires, nous adopterons comme date de séparation entre les deux batailles, le 13 septembre soir. Dès ce moment, en effet, les engagements qui ont lieu sur la rive nord de l'Aisne ont déjà le

caractère d'une contre-offensive allemande ; ou plutôt ce sont des étreintes tactiques au cours desquelles la ligne du front oscille avant de se fixer. C'est à cette date aussi qu'a lieu le changement dans le haut commandement allemand ; la décision est prise dans la journée du 12 et von Falkenhayn dit, dans ses *Mémoires*, qu'il reçut le 14 au soir, à Luxembourg, les fonctions de chef de l'état-major des armées en campagne à la place du colonel-général von Moltke. Enfin, c'est à la date du 14 que l'armée de von Heeringen entre en ligne, apportant ainsi, aux armées allemandes de l'Aisne, un renfort qui, avec les troupes venant de Maubeuge et de Belgique, avec les corps provenant du centre et de l'est, les consolide de telle sorte qu'il devient désormais impossible de briser leur front solidement retranché.

L'enjeu de la poursuite était le massif de Coucy-Laon. L'ennemi resterait-il sur le territoire de la France aux portes de Paris, ou bien serait-il rejeté dans les Flandres et sur la Meuse? telle était l'angoissante question qui se posait dans l'esprit des états-majors.

Quand nous avons indiqué les raisons géographiques de la bataille de la Marne, nous nous sommes attachés à mettre en relief l'importance vitale pour la France de ces trois gradins qui, depuis la Fère jusqu'à Provins, forment l'épaisse bordure méridionale de l'ancien golfe de Seine. En s'appuyant sur la ligne de Provins-Vitry-Saint-Dizier, le général Joffre s'était adossé au dernier gradin ; par la poursuite, il avait libéré d'abord le gradin Soissons-Bazoches-Reims-Sainte-Menehould ; maintenant, il s'attaquait au gradin de l'Aisne, c'est-à-dire au quadrilatère la Fère-Saint-Gobain-Coucy-Laon : s'il en chassait l'ennemi, l'armée française n'avait plus devant elle que la plaine des Flandres jusqu'à la mer.

Le général Joffre avait une compréhension très nette de la portée stratégique de ce suprême effort. Car, malgré la fatigue extrême imposée à ses armées, il ne songe pas à les arrêter un instant. Il entend exploiter à fond sa victoire. Et, pourtant, il se rend compte aussi de la difficulté du terrain auquel il va se heurter. Il est de toute évidence que les chefs allemands ont compris l'importance du massif de Laon-Coucy qui les maintient à proximité de Paris et qui, couvrant la Belgique, éloigne la guerre du sol allemand. Ils feront donc les plus grands efforts pour garder cette position si puissante déjà par elle-même. Aussi Joffre a décidé, non pas seulement de l'attaquer de front, mais, en même temps, d'essayer de la tourner.

Il l'attaquera de front par le sud et il confie cette mission à l'armée britannique secondée par un « détachement » de l'armée

Franchet d'Esperey, composé de la cavalerie Conneau et du 18e corps (général de Maud'huy) ; il la tournera par l'ouest, et il confie cette mission à l'armée Maunoury et un peu à l'armée d'Amade ; enfin, il la tournera par l'est et il confie cette mission à l'armée Franchet d'Esperey qui, de Reims, s'efforcera de gagner Rethel et la Belgique pour couper au court et surprendre, si possible, les armées allemandes en retraite sur Namur et la Meuse.

Rien n'est plus simple, plus clair, plus sensé que ce plan. Il dérive de la nature des choses ; mais maintenant, il faut passer à l'exécution.

L'armée du général Maunoury, échelonnée encore le 10 au matin, face à l'Ourcq, de Lagny à Nanteuil-le-Haudouin, a pour rôle de prolonger la bataille d'angle *en remontant;* c'est comme une équerre qui, de la Marne, serait traînée sur le sol jusqu'à la Somme. L'angle de l'équerre sera porté progressivement de Nanteuil à Crépy-en-Valois, de Crépy à Compiègne, et de Compiègne à Noyon et à Péronne de façon, dès qu'on aura trouvé le terrain libre sur les derrières de l'ennemi, à attaquer *face à l'est* pour tenter l'enveloppement. Cependant, cette même armée Maunoury ne perdra pas de vue ses liaisons avec l'armée britannique : celle-ci, qui constitue, en partie, la branche horizontale de l'équerre, prendra part à l'ensemble du mouvement ; mais, à son tour, elle aura soin de maintenir ses liaisons avec l'armée Franchet d'Esperey qui, se saisissant du couloir d'Amifontaine, s'efforcera de tourner, *par l'est*, le formidable massif.

Maunoury se met donc en mouvement. Au début, tout paraît relativement facile.

Ne pouvant suivre la marche de tous les régiments durant cette manœuvre si intéressante, nous relèverons en particulier celle de l'un d'eux qui fait partie de l'aile gauche, chargée spécialement de la manœuvre d'enveloppement. C'est le 35e régiment (colonel de Mac-Mahon), appartenant au 7e corps, 14e division. En le suivant pas à pas pendant la poursuite, nous nous ferons une idée juste de la façon dont les choses se présentent sur l'ensemble du front.

Le 9 septembre, le régiment bivouaque dans ses tranchées au chemin creux du Bas-Bouillancy. Il reste sur ces positions jusqu'au 10 à une heure ; puis il bat en retraite jusqu'à Chèvreville. C'est alors seulement, qu'à 13 h. 45, la 14e division à laquelle il appartient reçoit l'ordre de prendre la tête et de se porter en avant. Le 35e est accolé au 47e régiment d'artillerie, un escadron de cavalerie prend la tête et la poursuite commence. La division

débouche de Sennevières et s'avance par Sennevières, Frenoy, sur Rouville. Le front se déploie comme un vaste éventail pour balayer tout le bois du Roi jusqu'à Ormoy et ne rien laisser en arrière.

Au débouché de ce bois, l'escadron de cavalerie qui précède la colonne reçoit des coups de feu. C'est un groupe de cavaliers ennemis qui s'est arrêté vers la Sablonnière, mais qui disparaît aussitôt. Une patrouille d'infanterie est envoyée à Crépy-en-Valois. Elle rend compte que les maisons sont évacuées par les habitants, mais que l'ennemi a quitté la ville. On campe sur la ligne de chemin de fer. Aucun incident pendant la nuit.

Le 11 septembre à 5 heures, le régiment lève le bivouac. A partir de Crépy, la marche se fait par un vigoureux à droite, en vue de couper les arrière-gardes de l'ennemi qui s'attarderaient dans la région de Villers-Cotterets. Nous avons vu qu'elles y sont encore à cette date. On part de Crépy-en-Valois sur Russy, Vez, Haramont, et enfin Vivières. C'est tout pour la matinée, près de 25 kilomètres sans encombre. A Vivières, 16 h. 45, grand'halte d'une heure et demie. La forêt de Villers-Cotterets est franchie. Les avant-gardes annoncent que l'ennemi s'est arrêté à la ferme de l'Épine, entre Mortefontaine, Montgobert et Cœuvres-Valsery, et qu'il tient tête. Une vive fusillade et des tirs de mitrailleuses venant de la Râperie, une canonnade partant de la ferme de Pouy, accueillent le régiment. Il a ordre d'occuper la ferme de l'Épine ; il tourne par le nord la ferme de Pouy. Mais l'ennemi tient. On bivouaque à 3 heures du matin à la ferme de l'Épine qui est prise. On est aux abords de l'Aisne. L'ennemi veut-il défendre le passage? Ordre est donné de fouiller à l'ouest de Montigny le ravin qui descend sur l'Aisne vers Courtieux. A droite, le 42e d'infanterie est engagé pour forcer la rivière en direction de Vic ; on va lui donner un coup de main en tentant de tourner l'ennemi par le ravin, face à l'est. Combat confus pour le ravin autour du Châtelet-Montois. On s'empare du talus de la voie ferrée avec l'appui du 44e régiment d'infanterie. Enfin, on débouche sur la rivière en face de Vic. Mais les troupes sont accueillies par un feu violent partant des blocs de pierre qui dominent la rive gauche de l'Aisne. Pertes importantes. Cependant l'ennemi tourné cède encore la place.

A 15 h. 25, rassemblement pour passer le pont de Vic-sur-Aisne. A 16 heures et demie, le pont est franchi. Va-t-on rester sur la rivière? L'ennemi a-t-il l'ordre de la défendre? Contrairement à l'avis de von Kluck que nous avons cité ci-dessus, il cède encore la place : donc, on aborde immédiatement la falaise de la rive nord : le 2e bataillon va occuper les cotes 130 et 138 en direction

de Nouvron ; on monte et on aborde la cote 142. Deux compagnies du 35e avec des compagnies du 42e avancent vers la crête. Des coups de fusil partent de la Carrière. La crête est défendue (18 heures).

Cependant, sur un mouvement tournant, l'ennemi évacue la Carrière. Peut-être atteindra-t-on Nouvron avant la chute du jour. L'ennemi a évacué Vingré et la ferme de Contrécourt, il s'est retiré sur Nouvron... Là, il tient. La nuit lui apporte son aide. A 23 heures, le bataillon qui est aux avant-postes est relevé par un bataillon de chasseurs. On a franchi l'Aisne, mais on n'a pas dépassé la crête. C'est là que l'ennemi a décidé de faire tête.

Tel est l'aspect de la poursuite pour un des régiments, particulièrement énergique, appartenant à ce vaillant 7e corps. Voyons maintenant comment cet aspect concret des choses se rattache aux données stratégiques d'ordre général.

L'armée von Kluck, nous l'avons dit, s'est détachée d'elle-même et elle remonte de parti pris vers le nord, mais avec une tendance vers le nord-ouest : car von Kluck, avec une appréhension peut-être un peu excessive du péril que courent ses communications, s'entête dans son système de les protéger à tout prix, au risque d'élargir encore la fissure qui le sépare de von Bülow. Nous avons vu von Bülow le rappeler à l'ordre, dès le 11, et lui prescrire de se resserrer sur l'Aisne. Cependant la première direction qu'a prise von Kluck n'est pas sans embarrasser beaucoup Maunoury : car celui-ci rencontre partout des effectifs importants qui opposent une très vive résistance à sa tentative d'enveloppement par l'ouest.

C'est la cavalerie du corps Bridoux qui doit prendre les devants et se précipiter, par Baron-Crépy-en-Valois-Pierrefonds, à travers la forêt de Compiègne pour essayer de couper la route à von Kluck : la 3e division (de Lastours) doit couvrir le flanc gauche de l'armée (4e corps) et pousser ses reconnaissances sur Verberie ; les 1re et 5e divisions sont disponibles (corps Bridoux proprement dit) pour l'opération à grande envergure sur les derrières de l'ennemi. Malheureusement, si les ordres étaient clairs, les moyens manquaient. Le corps Bridoux à peine remis de son épuisante randonnée en Belgique et de sa participation à la bataille de l'Ourcq, n'ayant pas encore remplacé ni ses cadres, ni ses hommes, ni ses chevaux, médiocrement relié au reste de l'armée et n'ayant notamment aucun service de télégraphie sans fil, ne présentait pas la force et la décision nécessaires pour opérer stratégiquement. Son action devait se borner à des coups de main ou à des coups

de sonde parfois très heureux sur le flanc et sur les derrières de l'ennemi. Il ne fut malheureusement pas en mesure d'ouvrir, dès les premiers pas, les voies à l'enveloppement.

Dans la journée du 10, il part en direction du nord vers Pierrefonds ; se servant de la forêt de Compiègne comme d'un masque, il gagne du champ ; mais plusieurs de ses escadrons s'égarent ou s'attardent à des opérations secondaires. Une fois l'Oise franchie à Verberie, le contact est pris avec les patrouilles allemandes à Estrées-Saint-Denis. La cavalerie continue à remonter vers le nord. La 3e division est le 11 au soir vers Marquéglise, le 12 matin vers Guiscard. Mais la 5e division (général de Cornulier-Lucinière), au lieu de gagner du terrain vers l'est, se reporte sensiblement vers l'ouest jusqu'à Clermont, jusqu'à Saint-Just-en-Chaussée. « Nous venons de voir, dit le récit très renseigné de J. Héthay, comment la nécessité absolue d'un peu de repos, après une période de si grande activité et de si grandes fatigues, fit continuer la 5e division de cavalerie jusqu'à Saint-Just près Beauvais. Elle y arriva le 11 pour midi *et y fit séjour les* 12 *et* 13 pour rechercher et retrouver ses liaisons perdues. »

Or c'est précisément aux dates des 11, 12 et 13 que von Kluck se dégage de l'ouest, c'est-à-dire de la région de Compiègne (son extrême droite est à Nampcel : IXe corps), et que Maunoury tente de s'élever vers Lassigny, Noyon. C'eût été le moment de tenter le raid d'enveloppement. Les instructions du grand quartier général étaient formelles. Elles ne laissent aucun doute sur la divergence entre l'intention et l'exécution :

Dans l'Instruction qui vous est envoyée, écrit dès le 11 le général Joffre au général Maunoury, *votre zone de marche n'a pas de limite à l'ouest*. En l'état d'esprit des troupes anglaises, il est indispensable qu'elles se sentent encadrées, et que par suite vous ayez un élément à leur gauche. Il faut prévoir cependant que, l'ennemi faisant tête sur l'Aisne, il vous serait difficile de l'attaquer de front, et il paraît nécessaire que vous ayez le plus tôt possible des forces remontant *la rive droite de l'Oise* pour déborder l'aile droite ennemie. Vous devrez en plus envisager l'éventualité où des corps de réserve allemands rappelés d'Anvers et de Maubeuge interviendraient dans cette région, à l'extrême droite allemande. Le 13e corps serait tout disposé pour appuyer votre action contre ces derniers.

Et encore le 12 : « Afin de déborder l'ennemi par l'ouest, la 6e armée, laissant un fort détachement dans l'ouest du massif de Saint-Gobain pour assurer, en tout état de cause, la liaison avec l'armée anglaise, portera progressivement *ses gros sur la rive droite de l'Oise*. »

C'est donc toujours sur l'*Oise*, c'est-à-dire au delà du massif de Saint-Gobain, que Joffre voit la nouvelle décision confiée à Maunoury. Mais, pour cela, il faudrait des forces, et le corps de cavalerie n'est pas en mesure d'ouvrir les portes par la rive droite de l'Oise. Voyons comment progresse le gros de l'armée.

L'ordre de marche de la 6e armée est à peu près l'ordre de la bataille sur l'Ourcq. C'est, de gauche à droite, le 4e corps (Boëlle), le 6e groupe des divisions de réserve (général Ébener), le 7e corps (général Vauthier), la 56e division avec l'artillerie de corps (batteries de sortie), la 55e division, la 45e division (d'Algérie). La présence du 6e groupe (Ébener) ainsi que de la 45e division indique que le camp retranché de Paris s'est vidé, dans la mesure du possible, pour aider à la poursuite. Le 4e corps (Boëlle) est en liaison avec la cavalerie Bridoux et est destiné à faire l'articulation entre Oise et Aisne.

Le premier jour de marche, 10 septembre, l'armée s'élève à peine au nord du champ de bataille de l'Ourcq. Tandis que le corps de cavalerie s'engage dans la forêt de Compiègne, les gros atteignent seulement la ligne Ormoy-Villers, Bargny, Cuvergnon, Thury, la Villeneuve, Vaux-Parfonds.

Le 11, le progrès est très sensible. Le 4e corps qui est toujours à l'articulation suit l'itinéraire : Ormoy-Villers-Rétheuil (7e division) et Rozières-Morienval (8e division) ; le 7e corps suit, au centre, l'itinéraire Lévignen, Vauciennes, ouest de Villers-Cotterets-Corcy-Longpont. Le 11 au soir, les avant-gardes atteignent la ligne Pierrefonds-Chaudun, les gros la ligne Rétheuil-Longpont. On voit que ce déploiement est un peu étroit avec une tendance marquée vers le nord-est et non vers le nord-ouest. La forêt de Compiègne n'est pas sérieusement *couverte* et encore moins *débordée*. Ce resserrement ne conduit pas vers les communications de l'ennemi et encore moins vers l'enveloppement. En somme, toutes les forces ont une tendance à se porter comme dans un entonnoir vers Soissons.

Pour le 12 on est aux approches de l'Aisne. Les équipages de pont sont amenés d'urgence en tête des colonnes de marche. On tentera de franchir l'Aisne sur les talons de l'ennemi : Chelles et Pierrefonds n'avaient été évacués qu'à 6 heures. Un ordre d'opérations parvenu du grand quartier général fait connaître que l'armée allemande continue sa retraite vers le nord. L'artillerie lourde allemande balaie le plateau de Croutoy et inflige des pertes sérieuses à la 6e armée. Malgré tout, l'Aisne doit être franchie entre Attichy et Soissons pour prendre pied sur le plateau septentrional

entre Terny et Nampcel, c'est-à-dire qu'on va, non pas déborder l'armée von Kluck, mais l'aborder exactement de front, puisqu'elle a son extrême droite précisément à Nampcel.

On voit qu'il s'agit toujours du cours de l'Aisne et nullement du cours de l'Oise. Compiègne est laissé tout à fait à l'ouest.

Joffre rappelle qu'il désire le mouvement par l'Oise, ayant pour objectif les communications de l'ennemi. Maunoury ne demande pas mieux. Il propose de suivre sa cavalerie jusqu'à Saint-Just-en-Chaussée. Mais il est retenu toujours sur l'est par l'armée anglaise qui, comme nous allons le voir, craint, avant tout, pour ses liaisons et hésite à marcher si elle n'est pas constamment couverte *des deux côtés*. D'ailleurs, Maunoury sent qu'une force considérable s'amasse contre sa droite. Von Kluck, en effet, a reçu de von Bülow l'ordre de se battre sur Soissons et de masser toutes ses forces avec celles de la IIe armée. On annonce maintenant l'arrivée de l'armée von Heeringen qui est à Saint-Quentin et qui accourt sur Laon. Ainsi, devant Maunoury et devant l'armée anglaise, près de trois armées se préparent à disputer le passage et même à contre-attaquer. L'ennemi a choisi son terrain de combat : c'est le massif de Laon-Saint-Gobain avec son boulevard méridional, le Chemin des Dames. Là s'étendent ces « vastes champs de tir » surplombant la vallée dont parlait von Kluck.

Maunoury arrive. Son quartier général est à Villers-Cotterets. Les Allemands ont évacué la rive gauche de l'Aisne. A 19 heures, le 12, Maunoury ordonne que les avant-gardes franchissent l'Aisne la nuit même et prennent pied sur les hauteurs nord pour protéger le passage des têtes des gros, qui commencera le plus tôt possible. On enlève au pas de course les ponts subsistants, notamment celui de Vic-sur-Aisne, légèrement endommagé. On jette des passerelles de fortune et on passe à Couloisy, à Berneuil-sucrerie, etc., mais bientôt on se rend compte que les Allemands entendent résister sur les collines de la rive nord. Le 12 après-midi, von Kluck tient avec son IXe corps la ligne Nampcel-Autrèches, avec son IVe corps de réserve les hauteurs de Nouvron ; enfin le IVe corps est à Cuisy et à Pasly, le IIe corps de Cuffies à Chivres. Le passage de l'Aisne va donc se produire presque partout sous le feu des artilleries ennemies.

Pour le 13, on persiste dans la manœuvre de l'enveloppement et un sérieux à gauche devant gagner l'Oise est prescrit. C'est qu'on peut compter maintenant sur un sérieux appoint : les formations du 13e corps qui arrive de Lorraine et qui, comme nous l'avons dit, est envoyée en renfort sur la gauche de l'armée Maunoury, sont

chargées de prendre l'aile marchante en direction de l'Oise. Le 4e corps (7e et 8e divisions) et le groupe Ébener lui prêteront main-forte de ce côté.

L'ordre général 82 de la 6e armée prévoit donc, pour le 13, la progression jusqu'à l'Oise sur le front Noyon-Condren. Tandis que l'aile gauche anglaise marchera sur Coucy et la Fère, la 45e division, qui se relie à elle, marchera de Soissons sur Folembray et Condren, le 5e groupe de divisions de réserve de Pasly sur Chauny, le 7e corps de Nouvron et Vic sur Quierzy, le 6e groupe de divisions de réserve de Jaulzy sur Varesnes. Au 4e corps, la 7e division attaquera sur Noyon par Attichy et Carlepont, la 8e division se portera sur Compiègne par la rive gauche de l'Aisne et franchira la rivière pour opérer avec la 37e division vers Choisy-au-Bac. Regardez la carte : c'est bien l'enveloppement qui s'amorce par l'Oise. Mais le mouvement est déjà bien difficile, la cavalerie n'ayant pas à temps ouvert la route. Les gros de l'armée sont à droite, les uns en retard, les autres déjà arrêtés par la contre-offensive ennemie sur les hauteurs nord de l'Aisne. N'incriminons personne : nous avons dit les raisons — et, d'abord, l'épuisement général — de cette lenteur dans les mouvements. Nous avons dit aussi la vigueur nouvelle que la conformation du terrain et l'arrivée des renforts puissants apportent à l'ennemi.

Cependant, dans l'après-midi du 13, malgré que l'artillerie lourde ennemie tire des hauteurs de Nampcel, malgré qu'un combat assez pénible se livre aux abords du parc d'Offémont, le 4e corps, à l'articulation, a progressé sérieusement. L'Aisne est largement franchie. A la fin du jour (13 septembre), les avant-gardes de la 8e division occupent Tracy-le-Mont, celles de la 7e division Puisaleine. La 10e brigade est à Choisy-au-Bac, tenant le pont du Plessis-Brion. Le 13e corps, qui débarque vers Creil, va prendre la tête du mouvement d'enveloppement.

Malgré cette avance remarquable et qui témoigne d'une énergie admirable dans le commandement et dans la troupe, Maunoury est obligé de remettre encore au lendemain 14 la manœuvre sur l'Oise. Mais maintenant l'ennemi s'est calé et renforcé. Il est déjà bien tard.

Joffre s'inquiète ; il écrit avec insistance : « *C'est des forces de gauche que dépend le sort de la bataille engagée.* »

D'autre part, sur le parallèle de l'équerre, le succès n'est pas non plus décisif, tant s'en faut. On arrive au pied du massif de Saint-Gobain, mais on l'a à peine abordé. Le groupe Ébener et le 7e corps (général Vauthier) ont bien franchi l'Aisne le 12 et le 13 et abordé

le plateau de Nampcel-Nouvron (voir ce que nous avons dit du 35e régiment) ; mais les divisions de réserve du général de Lamaze, qui devaient franchir l'Aisne entre Fontenoy et Soissons, n'ont pu le faire pour le 13 au soir. Seule, la 45e division a passé l'Aisne, plus loin, aux ponts de Soissons ; elle occupe la ville jusqu'au pont du chemin de fer à Crouy. Mais là elle se heurte à une forte résistance de l'ennemi.

En deux mots, la ligne de l'offensive était sensiblement plus avancée à l'ouest qu'à l'est, puisqu'on espérait pouvoir atteindre Noyon le 14 ; toutefois ce progrès marqué était insuffisant et ne répondait pas aux espérances du général en chef ; et au fur et à mesure que l'on revenait vers l'est, le progrès était moins sensible encore. Toute la droite de l'armée Maunoury était tenue au sud de l'Aisne (sauf l'étroite et périlleuse avancée de Soissons-Crouy) et, à l'est de Soissons, on était obligé de tenir compte du retard de l'armée anglaise.

Marche de l'armée anglaise jusqu'à l'Aisne.

L'armée anglaise était en retard depuis la bataille de la Marne : elle n'avait pu franchir complètement cette rivière avant le 10 au soir. L'ennemi était en pleine retraite que French se rendait à peine compte de ce qui lui arrivait. Il hésitait à se lancer, alors qu'il n'avait plus que des arrière-gardes devant lui.

Le maréchal French est un esprit singulier : solide et droit, lent et obstiné, homme de mûres réflexions et de peu d'idées, loyal et plein d'honneur, il manque de souplesse et d'adaptation ; très courtois, il est peu bienveillant ; très sensible, il est sans abandon ; avant tout, il se fie à son expérience, à son courage qui sont grands, à ses qualités de magnifique soldat anglais. Il a une vue toute particulière des intérêts de son pays. Démuni de ce génie de l'association qui fait que les parties se subordonnent à l'ensemble, il a le commandement exclusif et il se ferme quand le cadre de ses idées personnelles est dépassé. La conception d'un commandement unique, exercé par un autre que par un compatriote, est bien la chose du monde à laquelle il lui serait le plus difficile d'adhérer. Chaque fois qu'on désire obtenir quelque chose de lui, il faut s'expliquer longuement, le convaincre, lui d'abord, et ensuite son sous-chef d'état-major, l'éminent général Wilson : palabres interminables. Les premiers contacts avec le général Lanrezac, au début de la campagne, l'ont blessé ; en demandant l'intervention de Kitchener, on l'a blessé encore. Seul Joffre a gagné

quelque chose sur lui, et encore tardivement. Chef infiniment estimable, jeté dans une bagarre inouïe avec des troupes excellentes mais peu nombreuses, n'ayant qu'une idée, celle de conserver à son pays les moyens de se défendre au cas où la défaite de la France livrerait à l'Allemagne les ports de la Manche, il suit cette idée, tout en se battant. Ses yeux sont ici ; sa pensée est ailleurs. En un mot, il fait son devoir et au delà, mais il n'a pas la foi, il n'a pas l'élan.

Il a exprimé lui-même, avec une loyauté parfaite, son idée de derrière la tête dans un passage de ses *Souvenirs de guerre*, d'une étonnante *insularité :* ayant rappelé que, très peu de temps avant la guerre, il avait livré au Comité de défense britannique un mémoire relatif aux chances de l'Angleterre dans une guerre contre une puissance continentale, il résume le sens de ce mémoire en ces quelques phrases qui, de son propre aveu, tracent sa ligne de conduite au temps de la bataille de la Marne et de la poursuite :

Pour me résumer, je tiens que la question du Pas de Calais, en tant qu'obstacle militaire, perdra, dans un avenir rapproché, par suite de l'invention des sous-marins et des aéroplanes, tout son caractère maritime... J'estime donc que la seule défense sérieuse contre une attaque puissante par des forces aériennes et sous-marines très supérieures en nombre est *la possession, sur la côte française, d'une solide tête de pont*... (Cela revenait à dire que, pour se défendre, l'Angleterre devait être maîtresse de Calais. Aussi French n'hésitait pas à se prononcer pour le percement rapide du tunnel sous la Manche.) Le seul moyen pratique de pouvoir passer et repasser le détroit doit être cherché dans le tunnel sous la Manche actuellement en projet...

Cette citation que reproduit French lui-même à propos de la poursuite de la Marne, explique son action durant cette poursuite. Il avait eu quelque peine à croire à un succès décisif et n'avait songé d'abord qu'à garder ses liaisons avec l'Angleterre par l'Atlantique, c'est-à-dire par la Rochelle et Saint-Nazaire. Maintenant, la bataille gagnée, il chassait l'ennemi devant lui et de bon cœur. Mais il se demandait cependant ce qu'il faisait là. Il pensait à profiter de ce retour inespéré de la fortune pour sauver les ports, se rapprocher de la Manche et du Pas de Calais. Il formait le projet de reprendre, le plus tôt possible, ce qu'il considérait comme sa véritable place dans la ligne de bataille, c'est-à-dire à l'aile gauche de Maunoury et les approches de la mer. Optimiste pendant deux ou trois jours, il redevenait pessimiste à la première difficulté. Bientôt il renonça à tout espoir immédiat.

Oui, French, une fois la victoire gagnée, songeait surtout

à aller occuper Calais, Boulogne et le Havre. Cet état d'esprit du chef est naturellement perçu intuitivement par la troupe. Certes, l'armée se battait vaillamment, avançait allégrement. La cavalerie se livrait à de belles randonnées sur les vastes plateaux d'entre Marne et Aisne, ramassant des canons, des prisonniers, des convois. Mais le sens profond de la manœuvre n'avait pas pénétré jusqu'aux moelles une troupe éloignée de son pays et qui se sentait dangereusement compromise au moindre revers. Les mouvements naturellement lents de toute armée britannique s'en trouvaient encore ralentis. Elle avait la partie la plus rude de la tâche, puisqu'à elle et à l'armée Franchet d'Esperey incombait la bataille de rupture. Aussi French réclamait-il sans cesse l'appui des deux armées françaises opérant à sa gauche et à sa droite, la 6e armée (Maunoury) et la 5e armée (Franchet d'Esperey) (18e corps et corps de cavalerie). Cette exigence, d'ailleurs parfaitement légitime, mais un peu pointilleuse, alourdissait sensiblement le développement général de l'offensive vers le nord.

Quant aux marches de l'armée anglaise, si elles commencent un peu tardivement en raison de l'arrêt du 3e corps, le 9, devant le pont détruit de la Ferté-sous-Jouarre, elles prennent, à partir du 10, un caractère normal. Pendant la nuit du 10 au 11, l'armée atteint la ligne la Ferté-sous-Jouarre-Bézu-Domptin, la cavalerie très en avant. Les 1er et 2e corps étaient précédés, à droite par la division de cavalerie, et à gauche par les 3e et 5e brigades. Treize canons, 7 mitrailleuses, environ 2000 prisonniers et de nombreux convois furent ramassés par l'armée anglaise dans la journée du 10.

Le 11, elle gagne la ligne la Ferté-Milon-Neuilly-Saint-Front-Rocourt, devant l'Ourcq, qu'elle traverse. Le 12, elle est sur les bords de l'Aisne. A la tombée de la nuit, le 3e corps (Pulteney) se développait dans la région de Venizel, dont les ponts avaient été détruits. C'était ce corps qui s'était déjà laissé arrêter à la Ferté-sous-Jouarre. La cavalerie d'Allenby avait nettoyé Braine et bivouaquait à Dhuizel; le 2e corps (Smith-Dorrien), la suivant jusqu'à Braine, campait autour de cette ville. Le 1er corps (Douglas Haig) bivouaquait à Vauxcéré, au pied des hauteurs qui dominent l'Aisne, se dirigeant vers les ponts de Vieil-Arcy, Pont-Arcy. Gough, avec la 2e division de cavalerie, était à Chemizy.

Un incident assez secondaire qui s'était produit à la droite de French lui donna alors une préoccupation qui eut de graves conséquences. Sa volonté énergique était de ne pas se risquer en pointe, de peur d'être surpris par une contre-offensive allemande. Or,

précisément ses voisins de droite, le corps de cavalerie Conneau et le 18e corps (de Maud'huy) avaient eu affaire à une forte résistance un peu en arrière de lui, le 11, dans la région d'Hartennes et au passage de la Vesle à Fismes. Conneau n'avait pu emporter le passage, et il avait fallu l'intervention du corps de Maud'huy, 38e division (général Muteau), pour se saisir de Fismes, le 12 au soir, de façon à permettre à ces deux corps de venir s'aligner, eux aussi, sur la rive sud de l'Aisne, dans la région de Pargnan, Beaurieux, en liaison avec les Anglais par Villers-Œuilly et Bourg-et-Comin.

Au même moment arrive l'ordre général de l'armée prescrivant de prendre la direction vers le nord-est, où nos forces étaient appelées par l'opération projetée dans la fissure et vers Berry-au-Bac. Cet ordre est apprécié ainsi par un officier anglais des plus autorisés :

Personnellement, j'estime que c'est une faute de changer de direction ; car l'ennemi est fatigué et est près de nous. Si nous avions avancé aujourd'hui sur Soissons avec de la cavalerie de chaque côté, nous aurions fait probablement des captures importantes. Nous avions justement intercepté un message du général commandant la cavalerie allemande sur notre front ; il disait qu' « une partie de la cavalerie était à Chavonne, l'autre à Œuilly, qu'il ne pouvait plus marcher parce que les routes étaient bloquées par les transports, que ni hommes, ni chevaux ne pouvaient plus avancer parce qu'ils n'avaient eu aucune nourriture depuis quatre jours. Il demandait donc que l'infanterie couvrît sa retraite pour traverser la rivière.

Si on eût cherché le débouché par Soissons où nous occupions la tête de pont, la jonction de von Kluck et de von Bülow eût été singulièrement compromise (1).

Quoi qu'il en soit, le 12 au soir, de Venizel à Maizy, l'armée britannique et le détachement appartenant à la 5e armée (Conneau et Maud'huy) se trouvaient au bord de l'Aisne, découvrant, en face, sur l'autre rive, la falaise à pic de Condé-Vailly-Pargnan. En l'enlevant d'un vigoureux élan, l'armée des vainqueurs pour-

(1) Observons, qu'à ce moment, 12 après-midi, il y avait, à l'est de Soissons, le IIe corps allemand de Cuffies à Chivres, une division du IIIe corps au nord de Condé et le corps de cavalerie von der Marwitz à Vailly. *Mais rien entre Vailly et Berry-au-Bac* où, en ce dernier point, arrivait, rejetée de la Vesle, la droite de Bülow. Il y avait là une occasion unique d'entrer dans la fissure, encore ouverte en ce point. Mais il eût fallu un esprit de décision qui manquait alors. Ce n'est que le 13 dans la matinée que le trou fut bouché par l'arrivée, sur le plateau de Craonne, d'une brigade du VIIe corps de réserve et de trois régiments.

rait du moins se porter d'un seul bond jusqu'au Chemin des Dames et peut-être même jusqu'à Laon. Le fameux massif eût été dominé. Mais il fallait réussir le coup et se saisir de la falaise tout entière. Sinon, on restait agrippé à la muraille, et la position devenait périlleuse. French s'est décrit lui-même, contemplant l'obstacle qui se dressait devant lui : « Je me rappelle être demeuré assis pendant des heures à l'entrée d'une grande caverne sur la rive sud de l'Aisne, à 400 mètres environ à l'est de Missy. Missy s'étend sur les deux rives de l'Aisne ; les Allemands occupaient une colline élevée curieusement taillée en pain de sucre, qu'on appelle le fort de Condé. Elle se dresse à 600 mètres environ au nord de Missy, descend en pente raide sur la rivière et domine complètement le rivage... »

Le roc de Condé fut la pierre d'achoppement de l'armée britannique dans sa course vers le nord. French expose en ces termes le résultat de la journée du 13, qui fut, à proprement parler, la dernière de la poursuite de l'armée anglaise et qui amorça la bataille de l'Aisne :

Le 13, à la première heure, nous attaquâmes la ligne de la rivière sur tout notre front. L'artillerie ennemie nous opposa un vigoureux barrage avec des pièces lourdes et des canons de tout calibre. L'infanterie allemande ne montrait pas beaucoup d'énergie dans la défense, mais un duel sévère d'artillerie se prolongea toute la journée.

A la tombée de la nuit, tous les passages de la rivière, *à l'exception de celui de Condé*, étaient occupés, enlevés et tenus : nous avions une ligne passant par Bucy-le-Long à l'ouest, les éperons nord et nord-est de Celles, Bourg à l'est... J'allai au quartier général de la 5e division d'infanterie à Serches (en face du fort de Condé), et j'y vis Fergusson. On me rendit compte de l'impossibilité rencontrée jusque-là d'aborder le passage de l'Aisne à Missy, l'ennemi ayant installé sur la rive opposée de l'infanterie et des mitrailleuses appuyées en arrière par de l'artillerie. Pendant toute la bataille (de l'Aisne), le plus grand intérêt se concentra autour de cette localité.

On peut dire, en effet, que ce bastion du Chemin des Dames que fait le promontoire de Condé décida du sort du massif. Par sa possession, les Allemands restèrent installés sur la rivière, séparèrent en quelque sorte les armées alliées et purent se maintenir en avant du massif de Laon.

Cependant, le 1er corps de l'armée britannique (Douglas Haig) gagna, d'un magnifique élan, le nord de la rivière et s'élança même en direction du Chemin des Dames, déterminant ainsi la partie occidentale de la poche qui fut heureusement gardée sur la rive droite de l'Aisne et qui eut la plus grande portée pour l'issue

finale de la guerre. La 2e division, à gauche, passe à Presles-et-Boves ; la 1re division passe à droite et sans rencontrer de grandes difficultés à Bourg-et-Comin, elle déborde jusqu'au canal et dans la vallée d'Ostel. Elle est au pied du massif.

En deux mots, l'armée britannique, le 13 au soir, touche à l'Aisne avec une tendance à se porter à l'est ; elle occupe les ponts à Venizel et borde le pied de la falaise à Bucy-le-Long ; mais elle est maintenue au sud de la rivière à Missy, à Condé, à Vailly ; plus à l'est, elle a encore franchi le cours de l'Aisne à Chavonne, à Pont-Arcy, à Bourg-et-Comin. Elle essaye même d'aborder le Chemin des Dames par Braye-en-Laonnois, Troyon et Cerny... C'est là, qu'au lieu de continuer dans la « fissure », elle se heurte à la « poche » qui vient de se former. Retenez bien ces noms : c'est là que von Heeringen va entrer en ligne, le 14, et que le sort du massif va se jouer.

La 5e armée dans la fissure : Corbeny-Aguilcourt.

A sa droite, le corps de sir Douglas Haig était en liaison avec le « détachement » de la 5e armée formée du corps de cavalerie (Conneau) et du 18e corps (de Maud'huy).

Nous avons indiqué que le « *détachement* » *Conneau-Maud'huy* avait été créé dès le 9, dans l'intention de consolider l'armée anglaise sur sa droite et de lui donner l'appoint de forces nécessaires pour coincer l'armée de von Kluck par le sud. Ainsi, la 5e armée se trouvait avoir une double mission : par sa gauche, elle appuyait la manœuvre frontale en direction de la rive sud de l'Aisne, et par ses gros, elle devait bousculer l'armée von Bülow sur Épernay, Reims, Amifontaine et Rethel ; en somme, elle devait tourner le massif de Saint-Gobain à l'est, tandis que Maunoury le tournerait par l'ouest.

Le « détachement » se met en mouvement sans rencontrer d'obstacle, dès le 9 (n'oublions pas que l'armée anglaise est arrêtée jusqu'au 10 au soir devant la Ferté-sous-Jouarre). Il remonte donc hardiment, passe la Marne à Château-Thierry (18e corps), et tient ses contacts avec l'armée britannique par Oulchy-le-Château (corps Conneau).

Le 10, le corps de cavalerie est réduit à deux divisions, l'autre passant à droite de l'armée. Le « détachement » serre toujours de près l'armée anglaise ; sa direction est encore franchement nord-ouest, presque vers Soissons : c'est lui qui doit occuper Vailly et Braine, et même à gauche, le corps de cavalerie se portera jus-

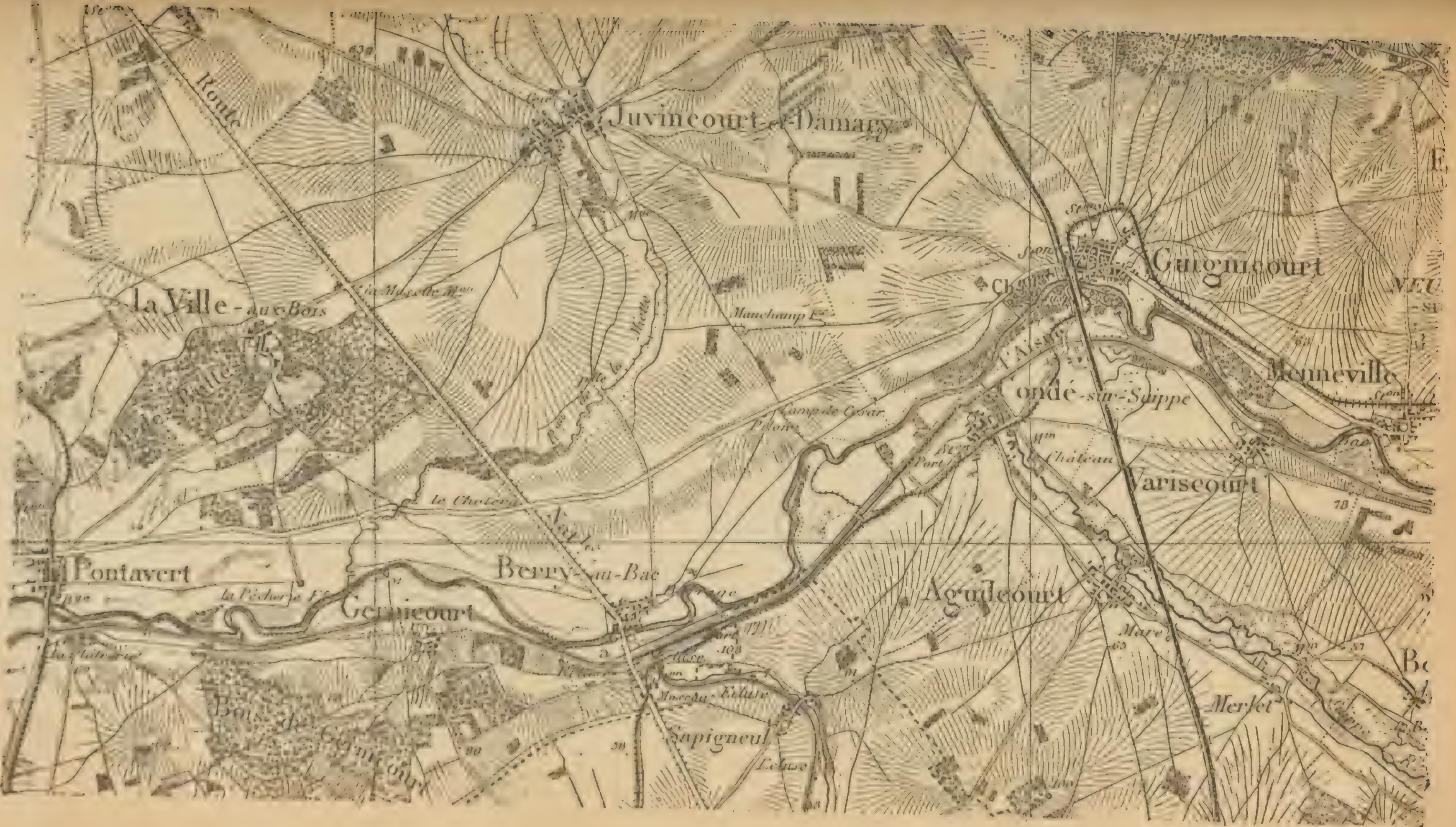
qu'à Venizel. Si les choses se passaient ainsi, l'armée anglaise pourrait prêter main-forte à l'armée Maunoury jusqu'à Soissons et au delà.

Mais la 5e armée a, comme nous l'avons dit, une double mission : si elle doit appuyer l'armée britannique à la bataille de rupture, elle doit aussi entrer dans la fissure entre von Kluck et von Bülow, et pénétrer dans le couloir de la Ville-aux-Bois-Amifontaine. C'est cette seconde partie de la manœuvre qui paraît l'emporter, dès le 10, dans l'esprit de Franchet d'Esperey. Il sent de la résistance de ce côté où se massent de grandes forces allemandes et commence à orienter les troupes non plus directement au nord, mais au nord-est. L' « à-droite » s'accentue.

Le 10, le corps de cavalerie soutient un combat violent avec une arrière-garde ennemie qui l'arrête un instant ; le 18e corps, sans trouver de résistance sérieuse, a passé la Marne par les ponts d'Azy et de Château-Thierry, puis s'est élancé sur le plateau entre Marne et Aisne ; il recueille des prisonniers allemands, des ambulances, des convois.

Le 11, l'ordre de marche du « détachement » est orienté franchement vers le nord-est et non plus vers le nord : c'est donc l'armée Maunoury un peu délaissée. La marche de l'armée anglaise sur Soissons n'aura plus lieu. Le « détachement », laissant Venizel et Vailly à sa gauche, prendra, comme objectif, le plateau de Pargnan-Paissy-Craonne. Le corps de cavalerie se porte sur Jonchery, Courlandon, Blanzy-les-Fismes. Il stationne, le 11, sur la ligne générale de Bazoches-Lhuys. Ce sont les abords de l'Aisne. En même temps, le 18e corps, traversant toute la région de Mareuil-en-Dôle, a marché, non sans quelque retard, sur le plateau de Fère ; il n'a pu franchir encore la Vesle.

C'est pour le lendemain, 12. Mais le corps de cavalerie a reçu l'ordre de renforcer l'attaque de l'est, l'attaque dans le couloir d'Amifontaine. Deux de ses divisions s'y sont portées pour éclairer dans la direction de Berry-au-Bac-Guignicourt. Le « détachement » s'en trouve affaibli d'autant. La 4e division de cavalerie, qui lui reste seule à gauche, se portera par Vauxcéré, Mont-Notre-Dame. Un engagement assez vif l'arrête encore ; elle s'avance vers Longueval en liaison avec l'armée anglaise, mais reprend, en fin de journée, les mêmes cantonnements que la veille. Le 18e corps, qui a reçu l'ordre de déboucher sur la rive droite de la Vesle et de grimper aux hauteurs de la rive droite, exécute son mouvement le 12, en trois colonnes, la gauche en avant : la 38e division enlève, vers 10 heures, le pont de Fismes ; la 35e division passe à Cour-



Juvincourt-et-Damary
la Ville-aux-Bois
Route
Guignicourt
Condé-sur-Suippe
Variscourt
Aguilcourt
Pontavert
Berry-au-Bac
Gernicourt
Sapigneul
Merlet
Mauchamp Fme
Camp de César
le Choléra
Bois de Gernicourt

landon ; la 36e est encore sur la rive gauche de la petite rivière. Le détachement est donc à pied d'œuvre pour le passage de l'Aisne, le 12 au soir.

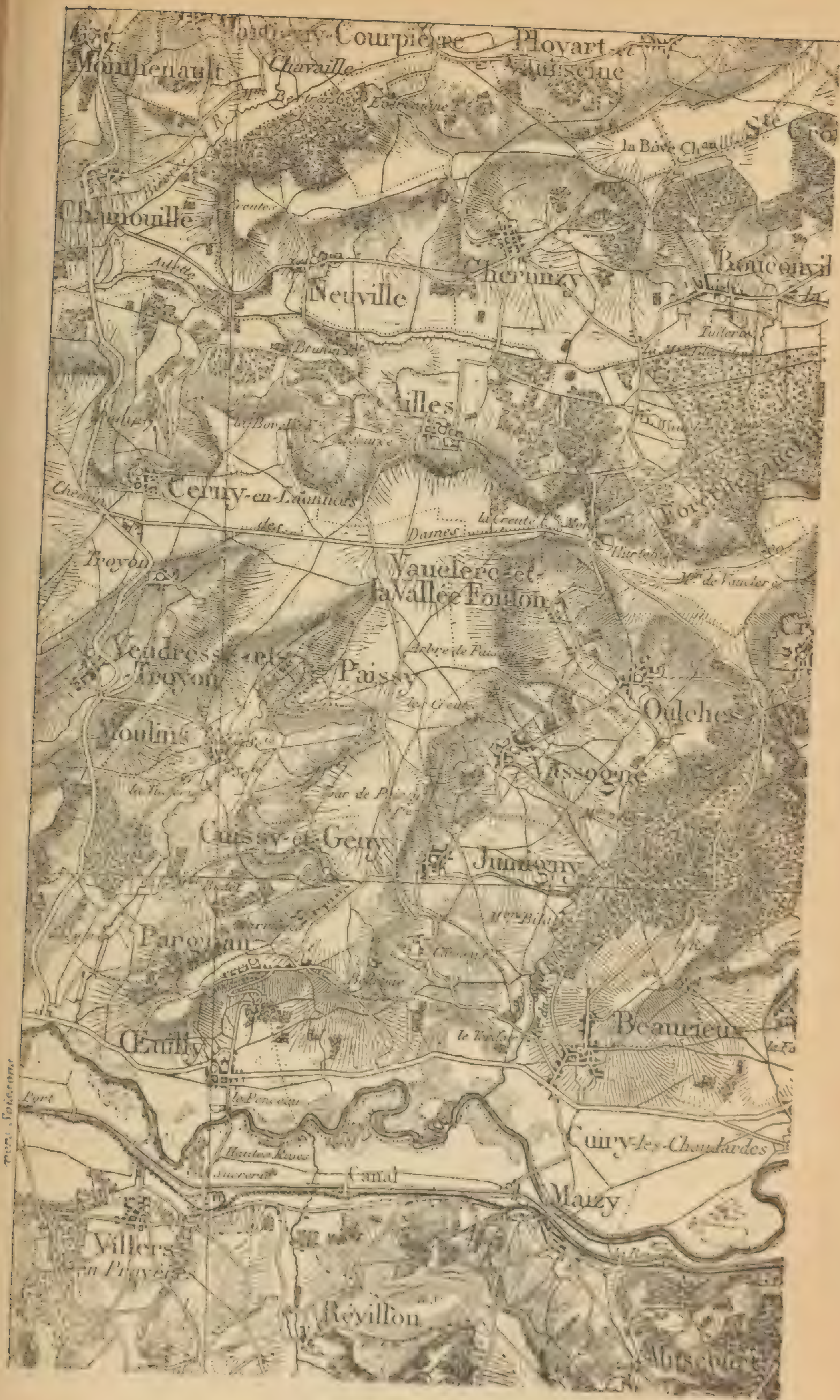
La journée du 13 va devenir décisive. Au moment où l'armée anglaise se laisse accrocher devant Condé, le « détachement » qui la flanc-garde à l'est abordera-t-il, oui ou non, la rivière et le massif ? Le 18e corps garde toujours son orientation vers le nord-est : il a l'ordre de prendre pied sur la rive droite de l'Aisne par les ponts de Maizy et de Pontavert. Le général de Maud'huy, avec une vive intuition de sa responsabilité et de l'importance de la journée, enlève ses divisionnaires et ses troupes ; il aborde la rive droite en plein élan : « La colonne de droite (35e division) marchera sur Corbeny par Roucy ; la colonne de gauche (36e et 38e divisions) marchera sur Craonne, Craonnelle par Maizy-Beaurieux. »

Vers midi, la rivière est franchie sur tous les ponts. A 13 heures, la division Muteau occupe facilement Pargnan et Geny. C'est le plateau de Paissy qui tombe dans la main des Alliés ; on touche au Chemin des Dames. La colonne de gauche débouche de Beaurieux sur Craonnelle et Hurtebise ; la colonne de droite traverse Pontavert et se porte sur Corbeny. Voilà donc le couloir d'Amifontaine qui est dominé à l'ouest et la manœuvre d'encerclement du massif par l'est qui s'annonce bien. La 35e division s'empare, après un brillant combat, des points d'appui de la Ville-aux-Bois, Corbeny, Craonne... La Ville-aux-Bois, Corbeny, Craonne, ces points qui nous donneront tant de mal pendant les quatre années de guerre de tranchées ! La 36e division occupe Oulches, aux portes d'Hurtebise.

Mais voilà que, vers 16 heures, sur le front la Tour de Paissy, Oulches, le Temple, la Ville-aux-Bois, les colonnes qui s'élancent sont accueillies par une violente canonnade. C'est le Chemin des Dames qui résiste et ne veut pas se laisser enlever. A marches forcées, une brigade du VIIe corps de réserve est arrivée sur le plateau. Exactement au point où Napoléon avait livré la bataille de Craonne aux Russes et aux Prussiens en 1814 (1), la grande bataille pour le massif de Laon, la grande bataille pour Paris recommence. Elle durera quatre ans !

Mais, à l'heure où il s'installe sur le plateau, le « détachement » n'en a pas moins la juste fierté d'avoir rempli sa mission. Il ne

(1) Voir le récit de L. Madelin, « les Batailles de l'Aisne », dans *Revue des Deux Mondes* du 15 août 1918.


Ployart-et-Vaurseine
Monthenault
Chavaille
la Bove Chau
Chamouille
Neuville
Bouconville
Ailles
Cerny-en-Laonnois
Dames
Troyon
Vauclerc-et-la Vallée Foulon
Vendresse-et-Troyon
Paissy
Oulches
Moulins
Vassogne
Cuissy-et-Geny
Jumigny
Beaurieux
Œuilly
Cuiry-les-Chaudardes
Canal
Maizy
Villers-en-Prayères
Révillon
Muscourt
vers Soissons

s'est pas laissé arrêter sur l'Aisne, il ne s'est pas laissé intimider par la falaise à pic. Il a abordé le plateau, il a chassé l'ennemi devant lui jusqu'à Hurtebise, jusqu'à Cerny-en-Laonnois ; il s'est emparé des passages de Pontavert, de Craonne et d'Amifontaine. Le corps de cavalerie du général Conneau a poussé jusqu'à Marchais, jusqu'à Sissonne, jusqu'à Notre-Dame-de-Liesse. « Il n'y a plus d'ennemi devant nous, écrivait le général Conneau dans son ordre du 13. En conséquence, la 4e division de cavalerie prendra *à revers* les troupes allemandes qui attaquent le 18e corps sur le plateau de Craonne. » La manœuvre va être accrochée par ailleurs, dès le soir même, mais ici la journée du 13 a été magnifique. La poche créée sur le plateau en collaboration avec le 1er corps britannique livrera, au delà de l'Aisne, une tête de pont qui tiendra l'ennemi en respect pendant de longues années.

La 5e armée avait, d'après l'Instruction générale no 21 datée du 10 septembre au soir, le rôle d'une armée de rupture. En somme, elle n'avait qu'à persévérer dans l'heureuse action à laquelle elle avait dû son succès sur la Marne : combinant son effort avec celui de la 9e armée (à laquelle elle cédait toujours son 10e corps), elle devait s'avancer *face à l'est*, au nord d'Épernay, et se glisser dans la région de Reims. Si elle réussissait, elle gagnait Rethel et la frontière belge. Bülow eût été définitivement séparé de von Kluck et rejeté sur la Meuse. Rien donc de plus important que cette mission confiée à la 5e armée. Mais il n'y avait pas une minute à perdre : il fallait arriver avant que les renforts allemands accourus de l'est ne débouchassent sur le terrain.

Le sens de la manœuvre française ne fut pas ignoré dans le camp ennemi : nous avons donné, en effet, les instructions de Bülow qui la visent avec une précision singulière et s'efforcent d'y parer. Tandis que, le 10 septembre, von Kluck a reçu l'ordre de serrer sur Soissons et au delà, tandis que la IIe armée se retire sur la Vesle, aile gauche à Thuizy, von Moltke libelle, le 11 septembre, ses derniers ordres qui ont pour objet de masser le plus de troupes possible dans la région de Reims. Ces ordres établissent que *des renseignements sûrs* (dont nous ignorons l'origine) *permettent de prévoir que le haut commandement français envisage une attaque avec de très grandes forces contre l'aile gauche de la IIe armée et contre la IIIe armée*. En conséquence, les armées de l'est devaient se rapprocher le plus possible du point de Thuizy (est de Reims) qui, à la jonction de la IIe et de la IIIe armée, devenait capital pour le sort de l'armée allemande. En plus, les troupes arrivant de l'arrière, c'est-à-dire de l'armée von Heeringen, devaient être

poussées en avant, à l'est de Laon. Ainsi, autant qu'on le pouvait, la fissure était couverte.

Par contre, la 5e armée française exécute ses ordres. Dans la journée du 10, marchant sur un ennemi qui abandonne le terrain, elle se dirige droit au nord : le 18e corps (qui forme détachement) prenant pour objectif Vailly, le groupe des divisions de réserve du général Valabrègue, qui s'est intercalé entre le 18e corps et le 3e corps, marchera sur Braisne, le 3e corps (général Hache) sur Bazoches, le 1er corps (Deligny) sur Courville ; quant au 10e corps (général Desforges), il opérera avec la 9e armée.

Le haut commandement est avisé probablement de l'effort fait par l'ennemi pour concentrer des forces sur le point où doit avoir lieu la bataille de rupture : car ses interventions pour le 11 indiquent, avec une grande netteté, la marche *vers le nord-est;* le corps de cavalerie ira donc passer à Fismes, comme nous l'avons dit, le 18e corps se dirigera vers Breuil-sur-Vesle, le groupe des divisions de réserve vers Jonchery, le 3e corps vers Muizon, le 1er corps vers Champigny et le 10e corps à sa droite. Ainsi donc, tous à l'ouest de Reims.

Cependant, il se produit là un de ces incidents qui était la suite logique de la double mission confiée à la 5e armée. Tandis que ses corps progressent un peu lentement dans la région d'entre Château-Thierry et Épernay, au cours de la journée du 11, le retard que nous avons signalé à propos de l'armée britannique produit son effet dans la région de Vailly. De Soissons à Venizel, la ligne d'offensive est des plus minces. On éprouve le besoin de la renforcer. En conséquence, voici les gros de la 5e armée *tirés à l'est* pour combattre, la gauche en avant, en vue d'aider la 9e armée, mais voici l'aile gauche de cette même armée ayant pour ordre « de s'orienter, le cas échéant, au nord de l'Aisne, pour agir contre les forces allemandes signalées vers Soissons », c'est-à-dire s'efforcer de seconder le plus possible l'armée britannique, à l'ouest.

Ainsi se produit une sorte de dédoublement dans le front de la 5e armée : d'une part, son détachement de gauche (Maud'huy et corps de cavalerie) est tiré à l'ouest pour prêter la main à l'armée britannique dans son assaut contre le Chemin des Dames ; d'autre part, le 10e corps ne peut plus quitter la 9e armée, car les armées allemandes se renforcent en face de celle-ci à Thuizy. Que reste-t-il de troupes à Franchet d'Esperey pour la manœuvre dans la fissure? Juste trois corps, le 3e, le 1er et le groupe des divisions de réserve. C'est peu.

Et, pourtant, il faut arriver à Château-Porcien : sinon, les ren-

forts de l'ennemi nous précèdent et, grâce à eux, il contrebat la manœuvre française : 1° en faisant front au point menacé, c'est-à-dire entre Craonne et Neufchâtel, sur les deux côtés du couloir d'Amifontaine et sur le chemin de Château-Porcien-Rethel ; 2° en s'enterrant partout ailleurs : c'est, en somme, la simple application du système de Schlieffen signalé, dès 1912, par le commandant Thomasson, attentif observateur des grandes manœuvres allemandes.

Nous avons dit le rôle du 18e corps sur le plateau de Paissy. Il frappe, le 12 et le 13, à la porte d'Hurtebise, c'est-à-dire au pédoncule de ce plateau, qui donne, à la fois, l'issue par le couloir d'Amifontaine et l'entrée dans la plaine de Laon ; il débouche sur l'Ailette, au poteau d'Ailles, en direction de Braye-en-Laonnois. Mais que se passe-t-il aux autres corps qui agissent dans la plaine ?

L'armée, dit un document, s'efforce de réaliser le dispositif suivant : centre en avant (3e corps d'armée), appuyé en arrière et à droite par les 1er et 10e corps, en arrière et à gauche par le 18e corps, le groupe des divisions de réserve suivant derrière les 3e et 18e corps d'armée. Cela donne donc une direction générale : 18e corps : Amifontaine, Neufchâtel, Guignicourt ; — G. D. R. : Aguilcourt, Hermonville, la Neuville ; — 3e corps : Asfeld, Brienne, Houdilcourt ; — 1er corps, un peu en arrière : Bourgogne, Bazancourt, Bétheny ; — 10e corps, plus en arrière encore : Vitry-lès-Reims, Cernay, Lavannes.

Observez les relations avec les points indiqués dans les ordres allemands de Saint-Thierry et de Thuizy. Le corps de cavalerie a reçu pour mission de se porter dans la région de Berry-au-Bac, Guignicourt, Damary, couvrant le flanc nord du 18e corps et éclairant *vers Laon et Sissonne*. Il doit tenir en fin de marche les débouchés nord de Pontavert et de Berry-au-Bac. En somme, on pénétrerait dans les « passages » par Sissonne et Rethel vers la Belgique. Mais le corps de cavalerie n'a pas encore passé les collines au sud de l'Aisne ; la 4e division ne peut déboucher au nord de la rivière. C'est un grave retard.

A ce même moment, l'ennemi, d'après les radios saisis par l'armée britannique, est extrêmement embarrassé et en grand désordre sur la rive droite de l'Aisne : si on arrivait à temps et en forces, on trouverait, pendant quelques heures encore, tout son front dilué encore au pied du Chemin des Dames.

Mais il faut arriver *sans une minute de retard* et agir tout de suite. Or, le 12 au soir, un nouveau retard et surtout un nouveau déplacement de forces se produit : le 1er corps est occupé à une entrée solennelle qui a lieu à Reims ; il ne se trouve pas sur la ligne d'of-


L'ARRET SUR L'AISNE
d'après Von Bülow : Mon rapport sur la bataille de la Marne.
Positions le 14 Sept., soir.
0 5 10 15 20 25 K.
Manœuvres françaises, enveloppement par l'Oise, rupture vers Sissonne.
Front français
Manœuvre de Von Bülow, pour aveugler la fissure:
emprunt d'un corps à chaque armée voisine,
arrivée des troupes de Maubeuge,
arrivée décisive de la 7e armée.
Front allemand
Retraite de la pointe française.
St Quentin
Ribemont
Somme
Marle
Serre
Rozoy
Montcornet
la Fère
Chauny
L'Oise
Noyon
Lassigny
St Gobain
Crépy
Laon
Sissonne
H.K.K.2
7
XV
Coucy-le-Chau
Cuts
Nampcel
Morsain
Carlepont
1
Nouvron
Cuffies
Fontenoy
Compiègne
Vregny
Vailly
VII.R
Ayzelles
Hurtebise
Craonne
Cerny en L.
Pontavert
la Malmaison
STEINMETZ
Chau Porcien
Rethel
Attigny
Aisne
Vouziers
Mont St Rémy
Reizy
Neuflize
Menneville
13 VII
Berry au B
Bermericourt
14 Brimont
Warmeriville
XII
XVIII (?)
Suippes
Maizy
Loivre
Braisne
Soissons
Billy
Saconin et Breuil
Fismes
Breuil
Courcy
Prouilly
X.R
2
Witry-l.-R.
Berru
Beine
X
1.G
G
2.G
Jonchery
Muizon
Treslon
Reims
Sillery
Prosnes
3
Prunay
Thuizy
Jonchery
4
Villers Cotterets
Crépy-en-Valois
Fère-en-Tardenois
l'Ourcq
Nanteuil-le-Haudoin
la Ferté Milon
Bligny
Pourcy
Sermiers
St Imoges
Germaine
Tauxières-Mutry
Jaulgonne
Marne
Port à Binson
Venteuil
Damery
Dormans
Vesle
A. Lagrange sc.

fensive ; en outre, tout le reste de l'armée fait un *à droite* qui, mettant au point le plus sensible (droite du couloir d'Amifontaine) le groupe des divisions de réserve, confie à ce groupe la mission de percer à l'endroit précisément où les renforts ennemis vont intervenir. L'ordre de la 5e armée est donc le suivant pour le 13 (daté du 12 à 21 heures) : Corps de cavalerie au nord, vers Sissonne. — 18e corps : Goudelaincourt, Saint-Thomas, Sainte-Croix, château de la Bove. — Groupe des divisions de réserve : Amifonfaine, Prouvais. — 3e corps : Villers-devant-le-Thour, Saint-Germainmont, Blanzy (aux approches de Château-Porcien).

Or, c'est à ce moment même que vont commencer les plus graves réactions de l'ennemi. Une partie du VIIe corps de réserve allemand part de Laon pour Hurtebise quand l'ordre de Franchet d'Esperey parvient aux corps. L'on constate, en même temps, que la situation s'aggrave autour de Reims : l'ennemi tient les forts ou les hauteurs de la Pompelle, Berru, fort de Fresnes, hauteurs ouest de Brimont. C'est donc le groupe des divisions de réserve et le 3e corps qui vont avoir à porter le coup suprême dans la fissure : ce sont ces deux corps, et ces deux corps seuls qui, dans la journée du 13, feront office de masse de manœuvre. Dans quelles conditions leur marche s'est-elle opérée jusqu'à cette minute précise et comment vont-ils agir dans cette journée qui va devenir décisive ?

Le *groupe des divisions de réserve* a exécuté les ordres suivants pendant la première partie de la poursuite : le 10, il se porte en une seule colonne pour passer la Marne à Mézy, par Montlevon, Courboin et Crézancy ; à sa gauche, il est en liaison avec le 18e corps qui se serre sur Château-Thierry, et, à sa droite, avec le 3e corps en marche sur Jaulgonne. « Les villages abandonnés sont dans un état désolant : les portes et les fenêtres éventrées, tout l'intérieur rempli de meubles détruits, d'effets et de linges, répandus parmi les immondices. Le quartier général s'installe au château de Fossé. L'état dans lequel nous l'avons trouvé est indescriptible. On dirait qu'il a été mis à sac du rez-de-chaussée au grenier ; avec cela, d'une saleté repoussante. Nous le faisons nettoyer de notre mieux par les prisonniers allemands. »

La Marne franchie sur un pont de bateaux construit par les équipages de pont du 18e corps, les ordres pour la journée du 11 septembre sont les suivants : « L'ennemi, retraitant en hâte devant l'armée anglaise et les 5e, 6e et 9e armées, s'est replié dans la direction générale du nord et du nord-est. La 5e armée, en liaison avec l'armée anglaise, doit continuer la poursuite. Un groupement

important de notre cavalerie est entré dans Fère-en-Tardenois et opère sur notre front. » Mais dans la journée du 11, les ordres de marche vers le nord sont modifiés, comme nous l'avons dit, par des ordres pour une direction nord-est « par suite du mouvement de retraite des armées allemandes qui se retirent vers l'est ». Le groupe quitte donc la direction de Fère-en-Tardenois pour prendre celle de Fismes par Jaulgonne, le Charmel, Cierges, Dravegny. Le soir du 11, le bivouac est pris sans incident autour de Dravegny.

Nouvelle modification pour la journée du 12 : marche encore plus à l'est dans la direction de Jonchery-sur-Vesle, la 4e division de cavalerie éclairant la route, au delà de la Vesle, vers Hermonville, Saint-Thierry et la ferme du Godat. C'est, franchement, la trouée d'Amifontaine. La marche, dans cette journée du 12, se fait sans aucune difficulté, jusqu'à Jonchery et au delà.

Voici, maintenant, les ordres pour la journée décisive, le 13. Jusqu'ici le corps n'est pas en première ligne : « Demain, 13 septembre, la poursuite doit continuer vers le nord-est. La 5e armée se portera en direction générale : Château-Porcien (c'est bien la marche sur Rethel). Le 4e goupe des divisions de réserve doit suivre en deuxième ligne derrière le 18e corps. » Mais, au cours de la nuit, un changement se produit : le groupe passe en première ligne. Il doit se contenir un peu à gauche et arriver au canal de l'Aisne par Cormicy. C'est donc en direction de la trouée d'Amifontaine et le groupe aura la charge de l'opération principale. Dès la première heure, il se met en mouvement ; l'ordre de marche est le suivant : à gauche, le 18e corps qui emprunte, comme nous l'avons dit, l'itinéraire Pontavert, la Ville-aux-Bois-Corbeny et qui, par conséquent, progresse sur le flanc du plateau de Craonne-Hurtebise ; au milieu, la 53e division qui pénètre en plein dans la trouée par Cormicy, et qui passera l'Aisne à Berry-au-Bac ; à droite, la 69e division qui passera la Suippe à Aguilcourt, l'Aisne à Guignicourt et qui se portera sur Prouvais, pour couvrir à l'est la manœuvre dans la trouée.

Rendons-nous compte que le général Conneau a son quartier général à Amifontaine, que son corps de cavalerie patrouille en avant jusqu'à la Malmaison et Sissonne, qu'il trouve le terrain libre d'ennemis et qu'on peut se croire en mesure de tourner vers la Serre le redoutable massif. Tout se passe on ne peut mieux dans la matinée du 13 : « Nous atteignons Berry-au-Bac et progressons au delà de l'Aisne. Nous nous emparons vivement de Condé-sur-Suippe et d'Aguilcourt. Nous prenons pied à Prouvais et Juvincourt... »

Mais voici que tout change. « Au cours de l'après-midi, dit un récit, le 3e corps recule à notre droite et le 18e corps, à notre gauche, ne peut se maintenir à Corbeny et Craonne. Le soir, nous sommes repoussés d'Aguilcourt et de Condé-sur-Suippe par une violente attaque. Nous restons maîtres des hauteurs cotées 91 et 100 entre le canal et la Suippe. » Que s'est-il passé?

Nous avons le carnet de route d'un officier de « la pointe d'avant-garde ». Ainsi nous sommes à même de suivre, *de visu* en quelque sorte, le combat où se heurtent les deux manœuvres, la poursuite française et la contre-attaque allemande :

Ce matin, écrit un officier du 332e, ma compagnie, la 23e, est tête d'avant-garde de la 69e division. Peu ou pas de cavalerie ; car celle-ci est sur les dents. Nous partons ; il fait beau. Nous descendons par une route rapide sur Hermonville et Cauroy-les-Hermonville. La population nous apporte tout ce qu'elle peut nous donner. Nous traversons rapidement les deux villages et approchons de la route de Reims à Laon. Les 77 commencent à rappliquer et jalonnent notre route. Nous nous engageons sur la route elle-même, en tournant à gauche vers Berry-au-Bac. A ce moment, un ordre arrive : la compagnie devient flanc-garde du régiment et pendant que celui-ci continue sur Berry-au-Bac, nous déboîtons à droite et marchons sur le canal de l'Aisne, vers la Maison-Blanche. Je suis en pointe d'avant-garde : aussi je puis voir enfin quelque chose et agir. Nos deux éclaireurs de pointe et moi, nous partons, nous franchissons le pont du canal et nous nous engageons dans un chemin assez couvert qui longe les murs extérieurs de la ferme du Godat. A ce moment, deux dragons arrivent et me disent, qu'au bout du chemin, se trouvent des uhlans. Je fais mettre la baïonnette et nous courons pour tâcher de les surprendre. Nous atteignons le bout du chemin : mais les uhlans se sont envolés. A gauche s'ouvre la porte de la ferme : en nous voyant, les habitants accourent pleins de joie et nous confirment le départ précipité des éclaireurs ennemis. Devant moi, un léger talus que je fais occuper et organiser pour couvrir le débouché du pont. Je fais savoir à mon capitaine qu'il peut passer : la compagnie passe et nous reprenons notre progression en avant avec précaution. Sur ma droite, un bois de sapins suspect.

Un demi-escadron de chasseurs à cheval nous dépasse au galop. Peu de temps après, nous entendons une fusillade assez vive en avant. Les chasseurs ramènent les deux uhlans prisonniers. Nous abordons la crête boisée et fouillons les bois. Rien. La crête franchie, devant nous descend la plaine vide au loin, à 2 kilomètres environ. Le cours de la Suippe se devine avec sa rangée de saules et de peupliers. Sur la Suippe même, un village tout blanc dans le soleil, Aguilcourt. Un chemin de terre nous y conduit. Il est 9 heures environ.

A ce moment, sur notre gauche, descendant vers nous, paraît, à 2 kilomètres environ, une formation très dense de cavalerie ennemie, une division à peu près avec de l'artillerie. Nous prenons la formation déployée. Ah ! si nous avions du canon... Nous nous attendons à être chargés. Mais la cavalerie disparaît derrière un bois. A peine avons-nous

quitté notre emplacement, qu'une rafale de 105 vient le balayer. Ordre arrive au régiment d'occuper Aguilcourt et de s'y organiser. Ce qui est fait. On organise le village. Il est 10 heures. Les premiers éléments de la brigade du 287[e] viennent prolonger à notre droite la ligne de combat. A peine en ligne, les 105 allemands rappliquent.

A 11 heures, nous apprenons que notre division a passé l'Aisne, mais qu'elle s'est heurtée à des forces supérieures, et qu'elle doit repasser la rivière. Et voici ce qu'on attend de nous : le général Rousseau fait appeler le commandant Réal et lui dit qu'il faut que nous tenions trois heures pour donner le temps à la division de se décrocher et de repasser l'Aisne. Elle est trop en l'air pour rester ici. Je reçois l'ordre d'aller me poster avec mon peloton en arrière et à gauche du bataillon, derrière un groupe de meules ; le 2[e] peloton de la compagnie part pour renforcer la compagnie occupant le village, lequel est fortement attaqué. Nous ne l'avons jamais revu. Les balles pleuvent ; plusieurs des hommes sont touchés, *les premiers de la journée*. Au même moment, les batteries boches qui occupent les hauteurs nord entourant le village tirent vers nous. Le village est bombardé, attaqué, il est pris. Je dois m'organiser, maintenant, contre le village où se masse l'ennemi. J'organise rapidement un semblant de barricades avec des bottes de paille et des fagots. Nous sommes à 300 mètres du village, dont les premières maisons nous font face et nous dominent. La rue principale s'ouvre un peu obliquement et nous ne discernons pas ce qui se passe à l'intérieur. Brusquement, un grouillement gris. C'est l'ennemi. Je fais ouvrir le feu. A cette distance, tous les coups portent. L'ennemi se plaque.

Il est 3 heures. La 22[e] compagnie est prise d'écharpe par les mitrailleuses allemandes qui viennent d'être placées dans les greniers d'Aguilcourt. Elle est décimée. Son capitaine, le capitaine Ulrich, tombe l'un des premiers. Spectacle impressionnant de ces hommes qui, l'arme à la main, en ordre et au pas, se retirent sous une grêle de balles. Pas un ne parvient à faire plus de 200 mètres. Ils tombent par grappes...

De même la 21[e] compagnie, dont le capitaine Simon vient d'être blessé d'un éclat d'obus, esquisse aussi un mouvement de retraite, mais se fait aussi détruire.

Il ne restait donc plus personne sur ma droite et au-devant de moi. Ma petite troupe se forme en demi-cercle. Le capitaine de La Cour me rejoint. Il est blessé d'une balle qui lui fracasse le poignet gauche. Peu à peu viennent se réfugier autour de nous les blessés du bataillon, cherchant un abri derrière les meules qui forment autour de la petite troupe comme un redan... Il est 5 heures. Mon peloton seul soutient encore le feu. Le commandant Réal est en avant de nous ; il a pris un fusil et fait le coup de feu ; il est blessé peu après d'un éclat d'obus et tombe évanoui. Mon capitaine et moi nous entretenons le combat avec notre petite troupe qui, maintenant, forme un cercle complet, car l'ennemi, qui a filtré autour de nous, nous cerne à droite et à gauche.

Vers 6 heures du soir, voyant que nous allons être complètement entourés, nous rassemblons les hommes valides, une douzaine, pour essayer de gagner un bois de sapins qui se trouve à un kilomètre de nous. A ce moment, je suis blessé d'une balle qui me brise l'avant-bras droit. Nous partons quand même sous un ouragan de balles. Mais nous

tombons sur une ligne d'Allemands qui a formé le cercle autour de nous (1)...

Le bataillon avait tenu, non pas trois heures, mais neuf heures, et la division, qui avait eu le temps de se décrocher, était venue s'établir sur le canal au nord de Cormicy.

Il est facile de reconstituer, à l'aide de ces précisions, l'événement qui se produit dans la journée du 13, en plein dans cette trouée d'Amifontaine qui va décider de la bataille de rupture et de la manœuvre sur le massif de Laon-Coucy, *par l'est*. Au début de la journée, pas d'ennemi devant la cavalerie ni devant le corps des divisions de réserve. Ils avancent sans coup férir, tandis que le 18e corps les protège du haut du plateau de Craonne et s'avance lui-même sur Hurtebise, qui est la clef de la position. Mais peu à peu les premières avant-gardes ennemies paraissent : d'abord les uhlans, puis la cavalerie, puis une puissante artillerie : c'est la 28e brigade du VIIe corps de réserve qui a quitté Laon dans la nuit du 12 au 13 et que suit le reste du corps d'armée ; c'est bientôt le XVe corps de l'armée von Heeringen qui va déboucher sur Corbeny et la trouée d'Amifontaine. A Hurtebise, contre-attaque violente, sur le 18e corps. A Condé-sur-Suippe, à Aguilcourt, contre-attaque violente sur les divisions de réserve : c'est la 13e division du VIIe corps ; elle tient la droite de Bülow depuis l'Aisne et Aguilcourt jusqu'à Berméricourt, où elle se relie à la 14e division qui tient Brimont. En un mot, c'est la manœuvre de von Bülow, lançant ses troupes et ses renforts dans la coupure, qui prend forme. Ce soir même, 13 septembre, von Stein va apporter aux quartiers généraux des IIIe, IVe et Ve armées l'ordre de l'empereur de céder un corps de chacune de ces armées (XIIe, XVIIIe, XIIIe) pour renforcer encore le front de Bülow et la trouée d'Amifontaine. On va donc trouver ici des forces imposantes, partout ailleurs des positions retranchées. L'Aisne est franchie, mais elle n'est pas dépassée. Ainsi commence la rude bataille qui portera le nom de cette rivière.

La situation se compliquait encore à l'est, où combattait le 3e corps.

Nous avons laissé le *3e corps* décidant du sort de la bataille de la Marne par son vigoureux « à droite », dans la journée du 9. Il prend la poursuite dès le 10, en direction de Jaulgonne. Le 7e chasseurs, qui l'éclaire, occupe Jaulgonne à 10 heures, après un combat

(1) Carnet de route du lieutenant G. Hanotaux, du 332e.

extrêmement vif. Il a devant lui les arrière-gardes de l'armée Bülow. Entre 10 heures et midi, les têtes des deux divisions ont franchi la Marne (1). A 16 heures, la 5e division est établie entre Rozoy et Tréloup ; le mouvement se dessine vers Ville-en-Tardenois et Reims.

Mais, le 11, la direction donnée à toute l'armée vers l'est est assignée au 3e corps. On apprend que des troupes ennemies, et en particulier de la cavalerie, ont passé la nuit à Goussancourt, Coulonges et Vézilly, c'est-à-dire entre Fismes et Reims ; le gros de ces troupes était encore à Cougny entre 11 heures et midi. On s'approche et on les cherche au nord de Lagery, où le général Hache établit son poste de commandement.

La cavalerie prend les devants ; elle patrouille, le 12 au matin, dans la région de Muizon, passe la Vesle et reçoit des coups de fusil sur les lisières nord ainsi que sur les hauteurs nord de la Vesle. A midi 15, on est aux approches de Reims ; mais la 5e division, qui a pour instruction de se porter sur Gueux, signale la présence de forces ennemies qui paraissent vouloir tenter une contre-offensive, débouchant de la Neuvillette sur Champigny, et on apprend, en même temps, que le 1er corps a engagé son artillerie aux approches de Reims. En fin de journée, la 6e division est au delà de la rivière à Châlons-sur-Vesle, mais la 5e division reste à Gueux, surveillant les mouvements de l'ennemi.

Cette journée du 13 devient aussi grave autour de Reims qu'elle l'est à la trouée d'Amifontaine ; mais ici la résistance a un tout autre caractère : les manifestations de l'ennemi sont appuyées sur des positions formidables, dont il a su tirer parti dans sa retraite, ce sont les forts du camp retranché de Reims qui, pendant de longues années, donneront tant de mal à nos troupes. L'armée de Bülow les tient avec le Xe corps de réserve de Courcy à Cernay, le Xe corps de Cernay à la Pompelle, la Garde de la Pompelle à Prosnes.

La cavalerie du 3e corps, qui tente de passer le canal de la Marne, est arrêtée en face de Courcy. La 6e division suit de près par Loivre et se met en mesure de seconder la cavalerie sur ce point : à 9 heures et demie, l'ennemi se replie ; les ponts de Loivre sont intacts ; on passe le canal. Mais, à ce moment, les radios de l'armée apprennent ce qui se passe au centre : l'artillerie lourde ennemie est installée à Brimont ; elle est difficile à contrebattre, en raison de la situation

(1) Voir le récit de l'affaire de Jaulgonne dans Marcel DUPONT, *En campagne*, p. 124.

élevée du fort. On réclame l'intervention du 1er corps et l'envoi d'avions. La 6e division a franchi les ponts du canal ; elle se propose de contourner Reims pour attaquer Brimont de flanc ; le 1er corps stoppe en attendant que le 3e et le 10e aient occupé les forts de Brimont et de Berru. Mais les choses ne sont pas si faciles : la cavalerie est repoussée de Courcy, après avoir beaucoup souffert ; la 6e division, bombardée par notre propre artillerie, ne peut entrer à Bermericourt. « A la droite de la 6e division, le château de Courcy a été perdu. On est inquiet sur le sort des divisions de réserve — attaquées, comme nous l'avons dit, par un ennemi supérieur dans la région d'Aguilcourt et du Godat. — Le général Pétain apporte toute son énergique volonté à la défense de la ferme du Godat, qui devient le pivot de la manœuvre allemande. Un régiment, le 5e, tient la ferme. Des marécages s'étendent tout autour ; on combat le dos au canal ; l'ennemi, qui occupe toutes les hauteurs, ne cesse de contre-attaquer. Heures anxieuses ! Le général se rend compte que, s'il replie son régiment sur la rive gauche, ce mouvement peut amener un recul décisif. Il décide que l'on tiendra au Godat coûte que coûte. Il s'y rend de sa personne et donne lui-même ses ordres. »

Les trois colonels qui prennent successivement le commandement du 5e d'infanterie, le colonel Doury, le colonel de Lardemelle, le colonel Bouteloupt, sont tués. Le régiment est cruellement éprouvé ; mais la charnière qui va protéger Reims est sauvée. Il pleut à torrent depuis trois jours. Le soldat, après dix jours de bataille, se traîne plutôt qu'il ne marche. Les munitions commencent à manquer. Les vivres n'arrivent pas toujours. Toute manœuvre rapide devient presque impossible, devant un ennemi qui, décidément, est résolu à tenir tête.

Quant à la 5e division (général Mangin), arrêtée d'abord devant Gueux, puis au delà par des tranchées ennemies, elle avance, mais lentement. Le 12 dans l'après-midi, le 74e a poussé sur la garenne de Gueux pour arrêter la droite ennemie. On prend Thillois, on progresse par la voie ferrée et la rive sud de la Vesle. On a pu croire que l'ennemi allait céder. Mais on s'aperçoit, le 13 au matin, que la poursuite sans coup férir touche à sa fin. La 5e division doit suivre l'itinéraire : Thillois, Merfy, Courcy, Brimont. Mais si Courcy peut être tenu dès 9 h. 15 par la cavalerie, en revanche, Brimont reste occupé, et solidement, par la 14e division allemande (VIIe corps). Le 129e, qui se porte sur Courcy, c'est-à-dire à la liaison entre le VIIe corps et le Xe corps de réserve de Bülow, tombe sous le feu de l'artillerie ennemie, en débouchant de Saint-

Thierry. On a l'impression que la position ennemie est très forte. Vers 14 heures, le 129e s'empare de la Verrerie, l'occupe et tente de progresser vers le château de Brimont, sur lequel marche également un bataillon du 36e. A droite, les éléments du 1er corps d'armée qui s'étaient avancés vers le bois de Soulaines se replient sur Neuvillette. On garde la Verrerie et Courcy ; mais c'est tout.

On se décide à stopper et à attendre le lendemain. On essaiera d'enlever les forts, avec le concours des divisions de réserve. Mais l'affaire devient de plus en plus difficile, on le sent. L'ennemi est consolidé : ses renforts arrivent du massif laonnois et se glissent vers Reims, s'abritant derrière la Suippe et gagnant les forts. C'est ainsi que Brimont, un instant abandonné, a été réoccupé par l'ennemi et paraît, dès maintenant, imprenable sans un siège en règle.

Cependant Reims est délivrée.

Cette mission de délivrance incombe en particulier au *1er corps* (général Deligny), qui a joué un rôle si considérable depuis le début de la guerre. Le 1er corps a franchi la Marne le 11, à Châtillon-sur-Marne. Il ne rencontre aucune résistance et longe la montagne de Reims en direction de Ville-Dommange et de la voie ferrée. Mais, le 12, lorsque les colonnes débouchent dans la plaine de Reims, l'ennemi est signalé en position entre les deux grandes routes de Reims-Fismes, Reims-Épernay, occupant une série de retranchements, en arrière de la ligne Thillois, Ormes, Bezannes et, au sud, il tient également ces villages. Le 12 au soir, une avant-garde de chasseurs est envoyée pour prendre les premiers contacts avec la ville que l'ennemi évacue. On apprend en effet que l'armée de Bülow, dans une cohue inexprimable, a traversé Reims et s'est portée au nord de la Vesle. Le 1er corps doit également, derrière l'ennemi, traverser Reims pour porter ses gros sur la Suippe ; mais il bivouaque autour de la ville : car son mouvement ne doit commencer que quand le 3e corps à gauche et le 10e corps à droite seront maîtres des hauteurs de Brimont et de Berru. La chose, malheureusement, n'est pas si facile. Le 1er corps reçoit l'ordre de seconder l'attaque du 10e corps sur Berru par toute son artillerie. On sait que la sortie de la ville sera dure. Le corps doit prendre part à l'attaque sur les forts et les tourner, si possible, en direction de Bourgogne. On reçoit avis, en même temps, qu'il faut ménager les munitions.

Ce fut le dimanche 13 septembre, que Reims, délivré de l'ennemi, vit entrer les pantalons rouges et les capotes bleues : « Une patrouille du 6e chasseurs, commandée par le lieutenant Guillaume, venue de la Maison-Blanche, était entrée par le faubourg Sainte-Anne ;

quelques minutes après, un cycliste du 33[e] régiment d'infanterie apprenait à la population que son régiment occupait la Havette. La fusillade crépitait ; la canonnade redoublait d'intensité (1). »

Pendant les deux journées du 11 et du 12, la population avait suivi avec une anxiété où peu à peu une joie contenue se glissait, le bruit du canon se rapprochant et la rentrée dans Reims de colonnes immenses venant, disaient les Allemands, DE PARIS. Paris était-il pris, ou Paris avait-il repoussé les troupes de l'ennemi? tel était le dilemme qui se posait pour les habitants de la ville, isolés du reste de la France. Peu à peu cependant, la réalité put se lire sur les visages des troupes qui passaient, passaient sans cesse, accablées de fatigue, ruisselantes de pluie, traînant des convois interminables de blessés et de morts, cachant mal les signes d'un complet abattement. Soudain on affiche dans la ville la proclamation suivante (2) :

Dans le cas où un combat serait livré aujourd'hui ou très prochainement aux environs de Reims ou dans la ville même, les habitants sont avisés qu'ils devront se tenir absolument calmes et n'essayer en aucune manière de prendre part à la bataille. Ils ne doivent tenter d'attaquer ni des soldats isolés, ni des détachements de l'armée allemande. Il est formellement interdit d'élever des barricades ou de dépaver des rues, de façon à ne pas gêner les mouvements des troupes, en un mot de n'entreprendre quoi que ce soit qui puisse être nuisible à l'armée allemande.

Afin d'assurer suffisamment la sécurité des troupes, et afin de répondre du calme de la population de Reims, les personnes nommées ci-après ont été prises en otages par le commandement général de l'armée allemande. *Ces otages seront pendus* à la moindre tentative de désordre. De même, *la ville sera entièrement ou partiellement brûlée et les habitants pendus, si une infraction quelconque* est commise aux prescriptions précédentes.

Par contre, si la ville se tient absolument tranquille et calme, les otages et les habitants seront pris sous la sauvegarde de l'armée allemande.

Par ordre de l'autorité allemande,

Le maire, docteur LANGLET.

Reims, le 12 septembre 1914.

(Suit la liste des otages : quatre-vingt-un noms.)

C'était l'aveu. On enlevait des otages ; donc on fuyait. La nuit tombe.

Nous entendons défiler rapidement, sous une pluie diluvienne, l'armée allemande avec son matériel, remontant vers l'est. A présent, il fait

(1) Jules POIRIER, *Reims* (1[er] août-31 décembre 1914), p. 173.
(2) Isabelle RIMBAUD, p. 181.

trop noir pour voir ce qui se passe dans la rue. Mais nous entendons. Leur pas s'accélère. A deux heures du matin, ils passent, passent encore, courant cette fois, et proférant d'une voix assourdie leurs *weicht! weicht!* haletants. Sur leur flanc galopent des équipages de toutes sonorités et des cavaliers. L'averse crépite sur les casques, sur les véhicules, sur les armes. Enfin tous les bruits s'apaisent et l'on ne perçoit plus que celui de la pluie tombant en douches sur le pavé et sur les toits, sur les matériaux du port, sur les platanes de la chaussée.

Dimanche, 13 *septembre*. — « Maman, c'est nous ! » Il est cinq heures à peine, lorsque cette exclamation est lancée de la rue par une voix juvénile qui se retient comme si elle craignait d'éveiller des dormeurs. « Vive la France ! Vive l'armée ! » Battements de mains, cris de joie dans la chambre à côté et aussitôt derrière la porte secouée de la nôtre, la voix pressante de Nelly : « Mon oncle, ma tante, les Français ! »

CHAPITRE IX

FIN DE LA POURSUITE : LES ARMÉES DE DROITE

Le 10e corps et la 9e armée entament la poursuite et s'arrêtent devant les monts de Champagne. — La 4e armée poursuit l'ennemi jusqu'à la ligne Souain-Servon. — L'armée Sarrail et les armées de l'est. — La poursuite s'achève.

Nous avons dit plus haut dans quelles conditions la retraite des armées allemandes du centre, devenue inévitable, avait été réglée d'accord avec Hentsch à l'armée von Bülow d'abord, puis s'était propagée à l'armée von Hausen, dans la journée du 9 *septembre*.

Dès le début de l'après-midi, les mouvements prescrits par les états-majors à Montmort (IIe armée) et à Châlons (IIIe armée) avaient reçu un commencement d'exécution. De l'ouest à l'est, protégés par des arrière-gardes, les corps d'armée se repliaient vers la Marne : la 13e division (du VIIe corps) se portait vers les ponts de la rivière entre Jaulgonne et Port-à-Binson, en flanc-garde de l'armée von Bülow ; le Xe corps de réserve, rejeté de la route Montmirail-Champaubert par Franchet d'Esperey, se repliait sur Damery ; le Xe corps et la 14e division (du VIIIe corps) quittaient la région nord des marais de Saint-Gond, se portant sur Épernay ; la Garde s'engageait sur la route de Fère-Champenoise à Vertus ; à l'est de cette route, les trois divisions saxonnes de von Kirchbach, 32e, 23e de réserve et 24e de réserve, reprenaient à leur tour la direction de la Marne. Dès la soirée du 9 et la nuit du 9 au 10, l'armée von Bülow repassait la Marne.

A la IIIe armée, les troupes avaient commencé leur retraite un peu plus tard, vers le soir, « dans un état d'épuisement inquiétant », selon l'aveu de von Hausen lui-même.

Nous avons dit également comment les manœuvres prévues dans le camp français par le général Foch s'étaient trouvées facilitées, du fait de ce décrochement des troupes allemandes. A l'heure où il sentait partout ce fléchissement devant lui, le général Foch préparait ses ordres pour le lendemain 10 *septembre*.

« Sur tout le front de l'armée où l'ennemi a paru céder, écrivait-il, l'attaque sera prise *avec la dernière énergie* dès 5 heures : le 11e corps contre le front Sommesous-Lenharrée ; la 42e division contre le front Lenharrée(exclu)-Normée ; le 9e corps contre le front Normée(exclu)-Écury-Morains ; le 10e corps contre le front Étoges-Villevenard en direction de Colligny-Bergères », c'est-à-dire que ce corps prenait à revers la retraite allemande au nord des marais de Saint-Gond.

Nous savons, dès maintenant, que la marche en avant de l'armée française va suivre les colonnes ennemies, mais ne les bousculera pas dans leur retraite ; celle-ci va s'accomplir en ordre, grâce à la prudence de von Bülow qui, d'une part, s'est décroché à temps et, d'autre part, recherche le maintien de ses liaisons avec von Hausen et la possibilité de retrouver celles que von Kluck a inconsidérément perdues.

Le 10e corps et la 9e armée jusqu'aux monts de Champagne.

Voyons comment va s'exécuter la marche en avant. Commençons par l'ouest. C'est à l'ouest, en effet, que le ciel s'est dégagé ; l'offensive de Franchet d'Esperey a rejeté partout la droite de von Bülow et pénétré très avant dans le trou qui sépare la IIe armée de la Ire armée. L'alarme ayant été donnée par Bülow dans son radio de 1 heure de l'après-midi, adressé à von Kluck : « IIe armée se replie aile droite à Damery », le champ de bataille s'était vidé.

Dès la réception de l'ordre du général Foch, le général Desforges, commandant le 10e corps, fit exécuter à ses trois divisions la manœuvre prévue sur les derrières de l'armée de Bülow, *face à l'est :* la 51e division de réserve devait déboucher de Saint-Prix et de Baye, la 20e division de la lisière à l'est des bois de Baye ; la 19e division devait couvrir le mouvement au nord en barrant le débouché de Montmort. L'ennemi ayant évacué la région, le mouvement s'exécuta sans difficulté ; la 19e division atteignit Étréchy et la 20e Vertus, mais la 51e division de réserve, en liaison avec le 9e corps accroché à Pierre-Morains, se trouva elle-même arrêtée par des arrière-gardes dans les bois à l'est de Colligny, de sorte qu'à la nuit tombante, cette division se trouva en seconde ligne et la 20e division côte à côte avec le 9e corps.

Le 9e corps avait continué dans la nuit et jusqu'à l'aube du 10 la manœuvre que le général Dubois avait montée le 9 à 4 heures du soir. La brigade Simon (de la 17e division Moussy), rejetant les fractions ennemies qui se repliaient de bois en bois en tiraillant,

avait atteint à minuit la ferme Nozet et, comme la retraite allemande se précipitait, avait poussé sans arrêt jusqu'à Morains-le-Petit qu'elle avait occupé. Le général Moussy, prévenu de cette avance si rapide, avait atteint Fère-Champenoise, à 5 heures. A son tour, le général Dubois, devançant le gros des troupes, se porta le long d'une route bordée de cadavres et de blessés de la Garde, sur Fère-Champenoise, où les rues étaient jonchées de tant de débris de bouteilles que la circulation y était extrêmement difficile. On y ramassa un butin considérable et 1 500 prisonniers. Bientôt le général Foch arrivait lui-même à la gare de Fère-Champenoise pour féliciter le 9e corps et donner ses instructions afin d'amener le soir les têtes des colonnes de l'armée sur la Somme et la Soude.

Je voulais pousser tout de suite sur Morains, a raconté le maréchal Foch, mais le colonel Coffec s'interposa : « Vous n'y pensez pas, mon général. La route est prise d'enfilade derrière la crête par l'artillerie boche. C'est à peine si l'on est en sûreté dans la gare. — Va donc pour la gare ! » Le toit flambait au-dessus de nous pendant que nous piochions nos cartes. Des poutres craquaient. On n'y faisait pas attention... Les troupes, c'est comme des vibrions : ça ne demande qu'à valser, mais il faut leur donner le mouvement, l'impulsion, régler la danse. Gros travail. Je n'en pouvais plus à la fin de la journée. J'ai dormi, cette nuit-là, d'un sommeil de plomb. Et pourtant, c'était à la mairie de Fère, pleine d'allées, de venues, au milieu d'un bruit infernal, sur un vieux matelas qu'on avait étendu pour Weygand et pour moi dans une pièce sonore comme une cloche. A minuit, on me réveille pour m'annoncer que le grand quartier général venait de me faire grand-officier de la Légion d'honneur. « Bien ! Bien ! » dis-je. Et je repique du nez sur ma paillasse. Une demi-heure après, nouveau réveil en fanfare : « Mon général, le grand quartier général vous envoie des cigares et des couvertures. » Ça, par exemple, ça valait mieux qu'un grognement. On grelottait par ces nuits de septembre et, depuis huit jours, nous n'avions pas touché une miette de tabac (1) !

Cette nuit-là, la 17e division tenait les bois à l'est de Morains-le-Petit, la 52e division de réserve bordait la Somme d'Écury à Normée, la division du Maroc, quittant les débouchés des marais, occupait Bannes et Aulnay, en liaison avec le 10e corps.

A la droite du corps Dubois, la manœuvre de la 42e division (Grossetti) avait eu surtout, avons-nous dit, un effet moral, dans la soirée du 9 ; cette division tant attendue avait débouché vers 6 heures du soir du front Linthes-Linthelles, en direction de Pleurs-Connantre et s'était arrêtée à la nuit sur le front Pleurs-cote 104 à un kilomètre ouest de Connantre ; son artillerie avait seule été

(1) Charles Le Goffic, *la Marne en feu*, p. 128.

engagée pour ouvrir le feu sur Fère-Champenoise. A 5 heures du matin, la division s'éleva, conformément aux ordres de Foch, sur la grande croupe Connantre-Connantray avec, pour objectif, la ligne Normée-Lenharrée. Le soir, Grossetti installait son quartier général à Œuvy.

Quant au 11e corps (général Eydoux), il s'échelonnait à droite en partant de la Maurienne, c'est-à-dire d'Œuvy, de Gourgançon et de Semoine, avec les 21e, 18e et 22e divisions et la 60e division de réserve en seconde ligne. Il atteignit le soir le bord de la Somme, entra à Vaussimont et à Haussimont ; Sommesous ne fut évacué par l'ennemi qu'au cours de la nuit.

La 9e division de cavalerie, partie de Mailly, avait poussé ses escadrons vers Soudé et Vatry, mais ses chevaux étaient harassés : arrivé à Poivres, le général de l'Espée y reçut l'ordre de constituer un corps de cavalerie avec la 6e division (général de Mitry) venue d'Alsace et débarquée le 9 à Ramerupt. Dans la soirée, celle-ci put amener à Poivres quatorze escadrons et deux batteries.

Mais la 9e armée n'avait pas atteint la ligne de la Soude, de Vatry à Renneville, que Foch avait espéré tenir à la nuit. Malgré la fatigue des troupes, il était d'un intérêt capital de hâter le lendemain la marche en avant. Le général Joffre venait de prescrire : « La 9e armée poursuivra l'ennemi devant elle, à l'ouest de la route Sommesous-Châlons qui lui appartiendra. » En conséquence, à 23 heures, de Fère-Champenoise, Foch donnait, pour le 11 *septembre*, ces ordres où l'on reconnaît le manœuvrier : « La poursuite de l'ennemi sera continuée demain en vue de se rapprocher le plus possible de la Marne. On cherchera surtout à déborder et à tourner les arrière-gardes de l'ennemi pour les faire tomber plutôt qu'à les attaquer de front, à agir pour cela avec des formations largement déployées ou à faire appel à des colonnes voisines, avec lesquelles des liaisons étroites devront être établies. »

La 5e armée venant d'atteindre la Marne entre Château-Thierry et Dormans, le 10e corps, gauche de Foch, reçut mission d'assurer la liaison avec elle. En trois colonnes (19e, 20e et 51e divisions), le corps se dirigea sur Damery, Épernay et Mareuil, c'est-à-dire qu'il faisait un à gauche complet avec la marche de la veille. On s'aperçut, dans l'après-midi du 11, que les Allemands avaient fait sauter le pont d'Épernay sur la Marne et les ponts d'Ay et de Dizy sur le canal. Une passerelle improvisée par le génie permit le passage de la 20e division, qui cantonna à Dizy et Épernay. Le 9e corps devait disposer de la ligne comprise entre la ligne Bergères-Mareuil et la ligne Écury-Trécon-Chaintrix, la 42e division

marcherait dans la zone comprise entre cette dernière ligne et la ligne Normée-Villeseneux-Germinon-Thibie ; le 11e corps disposerait du secteur formé par la ligne ci-dessus et la ligne Sommesous-Châlons.

Au bivouac, le soir, la 42e division avait sa tête à Thibie, le 11e corps occupait la zone Cheniers-Nuisement-Cernon-Bussy-Lettrée-Soudron. Enfin, éclairant l'aile droite, en direction de Châlons, la 9e division de cavalerie avait poussé de l'avant : à 18 heures, le 5e cuirassiers parvenait aux ponts de la Marne ; celui de Matougues était détruit, celui de Châlons était intact et barricadé, celui de Sarry fut enlevé par un escadron. Une reconnaissance traversa Châlons pendant la nuit, mais la fatigue des chevaux était telle, qu'on ne put aller plus loin. La division, à qui il restait à peine 1 500 sabres, bivouaqua en avant de Nuisement, et la 6e division de cavalerie la rejoignit à la nuit.

La journée *du* 12 est celle du passage de la Marne par l'armée Foch, deux jours après l'armée von Bülow.

Ayant recueilli tous ses renseignements sur les directions de marche prises par l'ennemi, le général Joffre, par son instruction du 11, avait précisé immédiatement sa conception stratégique de la poursuite pour le groupe d'armées de droite : « Les 9e et 4e armées auront à concentrer leurs efforts sur le groupement du centre et de l'aile gauche ennemis, en cherchant à *les rejeter vers le nord-est*, pendant que la 3e armée, reprenant son offensive vers le nord, s'efforcera de couper les communications. »

L'ordre du général Foch, constatant que l'ennemi avait cédé sur tout le front, prescrivit donc la reprise d'une poursuite énergique et, la Marne franchie, l'avance aussi loin que possible vers le nord-est. A l'heure même où la 9e armée s'ébranlait, le 12 au matin, pour franchir la Marne, des aviateurs de l'armée von Hausen avisaient que l'armée française se présentait avec quatre corps, sa droite à Sogny, sa gauche à Champigneul ; dans cette même matinée, les gros de l'armée saxonne arrivaient sur la ligne préparée Thuizy-Suippes (XIIe de réserve, XIIe et XIXe corps) et se retranchaient.

Le 10e corps fut replacé, à partir du 12, sous les ordres de la 5e armée. Cependant, pour bien établir la liaison entre les deux armées Foch et Franchet d'Esperey, nous achèverons le récit de la marche du corps, les 12 et 13, en l'incorporant à l'exposé de la poursuite de la 9e armée. Comme la 5e armée devait se porter, le 12, entre Vesle et Aisne, la gauche en avant, le 10e corps à sa droite faisait liaison à Jâlons avec la 9e armée. La 19e division franchit

la Marne à 8 heures à Damery, la 51e division partit de Cramant et passa par Épernay, la 20e division se porta de Dizy-Magenta sur Mailly. Un gros orage gêna un peu la fin de la marche et l'on s'arrêta, les avant-gardes portées à Champfleury, Montbré, Verzenay.

La 9e armée proprement dite franchit la Marne entre Condé (inclus) et Sarry (inclus). On tenait heureusement les ponts de Sarry et de Châlons. Le 9e corps fit établir à Condé un pont de bateaux au moyen d'un demi-équipage de pont. Le 11e corps passa à Châlons (la 18e division au pont nord, les 22e et 21e au pont sud), la 42e division également. La 60e division de réserve traversa la rivière à Sarry, suivie du 17e corps d'armée, corps de gauche de la 4e armée. Quant au corps de cavalerie, il fut aiguillé sur les colonnes en retraite de l'armée du duc de Wurtemberg et jeté ainsi *face à l'est*, par le pont de Sarry, sur Auve et Herpont. La 9e division galopa, par l'Épine, sur la route d'Auve et canonna une longue colonne allemande en retraite vers le nord ; la 6e division s'arrêta à la nuit à Dommartin. Ce raid dut inquiéter sérieusement les états-majors de Wurtemberg et du kronprinz. Il eut très probablement pour conséquence immédiate de hâter la retraite des forces de la Ve armée allemande, encore accrochées au sud de l'Argonne et menacées ainsi d'être coupées par Sainte-Menehould.

Avec la journée du 13 *septembre*, va s'achever la poursuite de la Marne. Les armées ne se rendront compte de l'impossibilité de reprendre cette poursuite que lorsqu'elles tenteront l'attaque du 14, mais c'est le 13 que l'ennemi tire les premiers coups de canon « pour tenir en respect les avant-gardes françaises ».

Dans son ordre d'opérations pour le 13, le général Foch assignait à son armée une ligne à atteindre déterminée par le cours de la Suippe et de la Py, entre Heurtrégiville et Somme-Py ; or, cette ligne ne devait être atteinte *qu'un mois avant l'armistice du 11 novembre* 1918 ! Foch se fût d'ailleurs heurté à une première ligne défensive Thuizy-Suippes si, au cours de la journée du 12, deux événements n'eussent obligé von Hausen à l'abandonner. Celui-ci avait en effet été sollicité par Bülow, qui repliait la Garde sur une meilleure position, de reculer sa droite sur Prosnes ; de son côté, le colonel von Dommes, au nom du grand quartier général, le priait de replier sa gauche sur Souain, où le duc de Wurtemberg était obligé de s'appuyer, par suite de l'abandon de l'Argonne, sur l'armée du kronprinz. En conséquence, la IIIe armée retraita, le

13 septembre, sur la ligne Prosnes-Souain : ce fut le général von Einem qui dirigea le mouvement car, le 12 au soir, l'attaché militaire saxon apportait à von Hausen, malade du typhus à son quartier général de Bétheniville, l'ordre qui le relevait « momentanément » de son commandement et qui le remplaçait par le commandant du VIIe corps, von Einem.

Dès le matin du 13, les troupes françaises étaient sur pied. Le 10e corps, de l'armée Franchet d'Esperey, avait reçu l'ordre d'attaquer avec ses 19e, 51e et 20e divisions, en sortant de Reims, dans la direction Pomacle-Époye. Mais, dès le début, le mouvement fut enrayé au passage des ponts ou à la sortie de Reims par un feu violent d'artillerie et d'infanterie. Von Bülow s'était en effet fortement retranché sur la ligne du fort de la Pompelle, hauteur de Berru, fort de Fresnes, hauteur du fort de Brimont. Tous les efforts tentés par le 10e corps pour entamer ces positions restèrent sans résultats. En fin de journée, le corps se trouvait au contact de l'ennemi entre la station de Petit-Sillery et le faubourg de Cérès jusqu'à la route de Cernay ; la 51e division s'était emparée du passage de Saint-Léonard.

Voici, pour bien marquer le caractère de cet arrêt de la poursuite, la marche du 41e régiment, qui fait partie de la 19e division Bonnier :

Dimanche, 13 *septembre*. — Nous traversons Cormontreuil. Nous longeons la Verrerie. Nous voici en face de la belle route de Reims au camp de Châlons. Au loin, les forts qui couvrent à l'est la ville : Nogent-l'Abbesse, Berru, la Pompelle. Les habitants de la Verrerie, qui nous saluent de leurs acclamations, nous donnent un avertissement : « Méfiez-vous ! les Allemands étaient encore ici ce matin. Ils ne sont pas loin ! » Vous voulez rire, pensons-nous. Ces forts, à 6 kilomètres, nous soutiendront jusqu'au moins 7 ou 8 kilomètres de l'autre côté.

Voici le groupe Dautriche du 7e qui arrive ; nous nous engageons en double colonne par quatre sur le terrain de manœuvres, droit vers le fort de la Pompelle. A droite court le canal de l'Aisne à la Marne, au bord duquel s'élève un hangar de dirigeables. En avant, la butte de tir. Un beau soleil se montre enfin et réchauffe nos membres à demi gelés dans nos uniformes encore mouillés. J'entends une discussion entre le général Bonnier, qui reprend ce matin le commandement de sa division, et le commandant du groupe d'artillerie.

Le 41e avance toujours dans la plaine qui monte en glacis vers le fort ; les bataillons sont en colonnes par quatre, la musique en tête ; je cause tranquillement avec un lieutenant lorsqu'un sifflement prolongé se fait entendre, suivi d'une formidable explosion. Un gros platane vient d'être fauché sur le bord du canal, à 500 mètres à notre droite. « Mais c'est le fort qui tire sur nous ! — C'est impossible, me répond le lieutenant, la position est à nous. » Un deuxième obus plus

rapproché arrive aussitôt. Il n'y a pas de doute : le fort est aux mains des Allemands et il contient des pièces qui sont de taille, à en juger par les obus qu'elles envoient. Les coups se rapprochent peu à peu. Je préviens le chef de la musique qui abrite ses hommes derrière une meule... Pendant ce temps, le groupe d'artillerie évolue et vient se mettre en batterie. Les Allemands ont rectifié leur tir sur cet objectif qu'ils doivent voir merveilleusement sous le soleil matinal. Alors s'effectue un mouvement qui me remplit d'admiration pour la vaillance de nos soldats : la corne aigre du colonel (colonel Passaga) donne l'ordre de la formation en damier, que chaque bataillon prend comme sur le polygone à Rennes, pendant que les obus allemands creusent alentour des entonnoirs de 3 mètres de diamètre. Et maintenant tout le régiment déboîte vers la crête à gauche, derrière laquelle il disparaît aux vues du fort situé à 6 ou 7 kilomètres.

Le 2e bataillon se déploie en tirailleurs et court au pas de charge sur la voie ferrée de Reims à Châlons, dont le remblai lui sert de point d'appui. Le groupe d'artillerie a tiré une salve, mais, avant de pouvoir envoyer la seconde, quatre énormes marmites s'abattent dessus : un canon est brisé net, tous les officiers sans exception sont blessés et nos artilleurs doivent abandonner momentanément leurs pièces qu'ils reprendront d'ailleurs à la nuit.

Le général Bonnier regarde passer les blessés de son œil perçant. Suivi de ses officiers d'état-major, il s'engage sur le terrain ; un obus arrive, tue le commandant Bérenger, chef d'état-major, et blesse le général...

Derrière le remblai du chemin de fer, les hommes construisent de petits abris pour la nuit. Les Allemands envoient de temps en temps quelques obus de 77 peu méchants. La nuit est calme. On ne sait même pas où se trouvent les Boches.

Deux patrouilleurs, en avant de nos lignes, découvrent une tranchée couverte allemande abandonnée ; en avant d'elle, une masse noire, c'est une grosse charrette de rouleaux de fils de fer barbelés. Ils reviennent avec leur prise qui sera utilisée en avant de nos tranchées (1).

Le 9e corps, dans sa marche vers le nord, parvint jusqu'au pied du massif de Moronvilliers qu'il trouva garni d'artillerie lourde impossible à repérer et protégé par des tranchées le long de la voie romaine. La division du Maroc s'empara de Prunay, mais la 17e division (Guignabaudet) ne put se maintenir à Prosnes. Les reconnaissances du 11e corps s'aperçurent, de leur côté, qu'Auberive était également fortement tenu, ainsi que la rive droite de la Suippe et la rive droite de l'Ain. Le corps bivouaqua, le soir, dans la zone croupe 165 au nord de la Suippe-Jonchery-Saint-Hilaire-ferme de Suippes.

Le corps de cavalerie, après sa randonnée contre les troupes du duc de Wurtemberg, face à l'est, reprit le 13 la direction du nord,

(1) Docteur Georges VEAUX, *En suivant nos soldats de l'ouest*, p. 152 et suiv.

vers Suippes. A 9 heures, la 9e division de cavalerie arrivait devant Suippes et se heurtait au mouvement de repli de l'armée von Einem sur Souain. L'arrière-garde saxonne fit tête, appuyée par des batteries au nord du village ; la brigade Séréville, les cyclistes et deux batteries attaquèrent le village pendant que la brigade de cuirassiers essayait de le tourner par Somme-Suippe, où elle éprouva la même résistance. Ce n'est qu'à 16 heures que les cyclistes et les dragons pénétrèrent dans Suippes en feu, ainsi que dans Somme-Suippe. Le général de l'Espée poussa immédiatement sur Souain, mais ne put l'enlever. La 6e division de cavalerie (de Mitry), tardivement ravitaillée, ne s'était mise en marche que l'après-midi et n'arriva à Suippes qu'à la nuit. Même si elle avait pu joindre son action à celle de la 9e division, il est probable que Souain n'aurait pas été enlevé, la journée ayant suffi à l'ennemi pour organiser solidement la position définitive de repli.

Nous nous arrêterons à cette soirée du 13 septembre, comme la poursuite elle-même. Les jours suivants, l'armée Foch est immobilisée complètement, ou n'avance que de quelques centaines de mètres. Le front est définitivement fixé ; il se renforcera chaque jour, nous le verrons, par des organisations défensives, auxquelles la nécessité va commander de procéder et que les ordres vont prescrire. La lutte va se localiser ; elle se limitera parfois à des tirs d'artillerie, et la manœuvre arrêtée cherchera à l'ouest, sur l'Oise et sur la Somme, un terrain plus favorable au développement de la victoire.

La 4e armée poursuit l'ennemi jusqu'à la ligne Souain-Servon.

Nous avons dit dans quelles conditions la bataille de la Marne, à l'aile droite, s'était en quelque sorte achevée, le 10 septembre, dans la trouée de Maurupt-Cheminon, c'est-à-dire à la liaison tant recherchée par Joffre entre la 4e et la 3e armée. Joffre avait écrit le matin au général de Langle : « Je compte que vous pourrez rompre aujourd'hui le dispositif ennemi sur votre gauche. » Le soir, l'ennemi était vaincu. Joffre le presse déjà, depuis la veille, à gauche et au centre. Dans son Instruction générale no 21 du 10 septembre à 18 heures, il commence à englober la 4e armée dans la poursuite générale : « La 4e armée, agissant à l'est de la route Sommesous-Châlons, refoulera l'ennemi sur la Marne, en amont de Châlons, et s'efforcera de prendre pied sur la crête Saint-Quentin-Dommartin-sur-Yèvre, pour faciliter le débouché du 2e corps et les opérations ultérieures de la 3e armée. »

Ainsi, tandis que la 9e armée a *poursuivi* l'ennemi dans cette journée du 10, la 4e armée l'a *refoulé* à gauche et *contenu* à droite et la bataille de la Marne s'est achevée par la victoire : c'est cette victoire que constate l'Instruction générale nº 22 du 11 septembre : « L'ennemi a cédé sur tout le front, abandonnant blessés, matériel et approvisionnements... » et, en même temps, des dispositions sont prises pour l'exploiter par la poursuite : « Les 9e et 4e armées auront à concentrer leurs efforts sur le groupement du centre et de l'aile gauche ennemis, en cherchant à les rejeter *vers le nord-est*, pendant que la 3e armée, reprenant son offensive *vers le nord*, s'efforcera de *couper les communications.* »

La conception est nette : la 4e armée poursuivra vers le nord-est, la 3e armée coupera les communications vers le nord. Elle est précisée encore le 12 : « L'ennemi se retire vers le nord-est. La 4e armée le poursuit en direction de Vouziers. La 3e armée, lorsque l'ennemi sera en retraite devant elle, agira en direction du nord entre Argonne et Meuse. » En somme, si la pensée de Joffre eût été exécutée, l'armée ennemie eût été coupée en deux morceaux, et ces deux morceaux entourés et étranglés, l'un entre Somme et Aisne, l'autre entre Aisne et Meuse.

Tel est le cadre des instructions dans lequel le général Langle de Cary va régler la poursuite de l'armée du duc de Wurtemberg.

Celle-ci avait reçu, le 10 septembre, l'ordre de rester en liaison avec la IIIe armée dont la gauche avait été fixée à Francheville (sud-est de Châlons) ; elle devait rester sur ses positions derrière le canal de la Marne au Rhin jusqu'aux environs de Revigny. Mais, le 11 septembre après-midi, Moltke ordonna un nouveau recul : « IVe armée de Suippes inclus à Sainte-Menehould exclu, Ve armée à Sainte-Menehould et à l'est. *Les lignes atteintes devront être organisées et tenues* ». Mais ces lignes n'étaient pas encore définitives. Le 12 au soir, le colonel von Dommes, au nom du grand quartier général, apportait aux armées un nouvel ordre de repli : la Ve armée, sur sa demande instante, abandonnait l'Argonne méridionale et la IVe armée appuyait sa droite sur Souain.

Sur les talons de l'armée allemande, l'armée de Langle reprend donc, le 11 septembre, dès la première heure, la marche en avant. La poursuite entreprise, la veille, à gauche, par la 9e armée, a dégagé la voie ferrée de Vitry à Fère-Champenoise. Vers midi, l'ennemi est en retraite à l'ouest de Vitry, mais il tient encore à l'est de la ville. Une fois de plus, nous constatons que l'horizon apparaît dégagé d'abord à l'ouest. Le soir, les 21e, 17e et 12e corps bordent la Marne en aval de Vitry, le corps colonial et le 2e corps sont sur la

Saulx et l'Ornain. L'armée dessine un angle droit de part et d'autre de Vitry, enserrant l'armée allemande.

Le soir du 12, la ligne Charmont-Possesse-Vanault-le Châtel-Poix-la Cheppe est atteinte, c'est-à-dire que le côté ouest de l'angle droit s'est largement développé au détriment du côté est et que, d'une manière générale, l'armée fait face au nord-est.

Elle se redresse vers le nord dans la journée du 13 pour atteindre, entre Souain et Sainte-Menehould, une ligne sensiblement face au nord.

Enfin, le 14 septembre, la 4e armée, abandonnant le 21e corps à la 9e armée, prend contact à Perthes-les-Hurlus, Ville-sur-Tourbe et Vienne-la-Ville avec de fortes arrière-gardes ennemies. Mais s'agit-il réellement d'arrière-gardes? La journée du 15, au cours de laquelle des attaques du 2e corps, du corps colonial et du 17e corps restent sans résultat, révéleront que l'ennemi est définitivement arrêté sur des positions fortifiées.

Pour serrer de plus près la marche en avant de l'armée de Langle de Cary, il faut maintenant dire comment s'effectua, dans chacun des corps d'armée, ce mouvement qui achevait la victoire de la Marne.

Le 21e corps (général Legrand) avait atteint, le 10 au soir, la voie ferrée Vitry-Sommesous. Sompuis avait été l'objectif vers lequel on n'avait cessé de progresser. Le 11, le quartier général se trouva porté à Saint-Ouen, puis à Sompuis, puis à Coole : la poursuite commençait. Les têtes de colonnes atteignirent le soir la Marne, les gros à hauteur de Cernon. Le 12, les têtes de colonnes des 13e et 43e divisions parvenaient jusqu'à Saint-Remy et Bussy-le-Château. Le corps d'armée, dont le général Maistre prenait alors le commandement, continua la poursuite, le 13, par divisions accolées et il atteignit, en fin de journée, par ses têtes les hauteurs entre Suippes et Souain et le bord de la voie romaine ; le soir même, le 21e corps était rattaché à la 9e armée. Il dut évacuer Souain le 14 au matin ; le 15, la 43e division fut arrêtée au nord de Souain dont elle s'empara, et la 13e division atteignit le chemin de Souain à Perthes.

Le 17e corps (général Dumas), la gauche en avant, était parti le 11 à 4 h. 15 du matin de la voie ferrée Sommesous-Vitry qu'il avait même dépassée la veille ; la 33e division se dirigeait vers Drouilly, la 34e sur Songy, la 23e sur Saint-Martin-aux-Champs. Dès qu'elles se mirent en marche, les unités constatèrent que l'ennemi avait profité de la nuit pour décamper, n'abandonnant que quelques blessés, armes et munitions. Le soir, la Marne fut atteinte

et ordre fut donné de pousser immédiatement des têtes de pont sur la rive droite, la 34e au delà de Pogny, la 33e au delà d'Omey et de la Chaussée. La poursuite fut continuée avec énergie au cours de la journée du 13, vers le nord-est. La 23e division ayant été rendue au 12e corps, les deux divisions du 17e corps passèrent par les ponts de Togny et de Pogny et marchèrent sur le Fresne et Poix ; on canonna une colonne ennemie au sud de Poix et la 6e division de cavalerie (du corps de l'Espée), qui marchait sur Herpont, prêta l'aide de son artillerie. On bivouaqua le soir à Petite-Romaine et Malassise (avant-gardes), à Poix (34e division) et à Moivre-Coupéville (33e division).

Mais l'ennemi, sans doute alarmé du mouvement rapide de la 6e division de cavalerie (de Mitry) coupant en diagonale tout le champ de bataille jusqu'à Herpont, concentra son effort pour l'arrêter vers ce village au cours de la nuit. Le matin du 13, on apprend en outre que la 9e division de cavalerie, ayant canonné au sud de Suippes des colonnes ennemies marchant vers le nord-est, s'est trouvée aux prises avec une forte artillerie. L'armée du duc de Wurtemberg allait-elle faire tête? Bientôt, des nouvelles parviennent : le 21e corps vers Suippes et le 12e corps vers Somme-Bionne et Valmy se sont heurtés à de l'infanterie et de l'artillerie, le 9e chasseurs n'a pu franchir la voie ferrée Suippes-Sainte-Menehould. Lorsque, le 14 septembre, le 17e corps reprit, avec toute l'armée, le mouvement en avant, il se heurta à une résistance très forte et, après une lutte acharnée, pied à pied, les fractions avancées s'organisèrent sur une ligne : route de Souain-Perthes-les-Hurlus-boqueteaux sud de Perthes-moulin de Perthes-Mesnil-les-Hurlus-Beauséjour, en liaison à droite vers Virginy avec le corps colonial.

Comme aux corps de gauche, l'ordre de l'armée avait prescrit au 12e corps (général Roques) de poursuivre l'offensive, le 11 septembre au matin, en direction de Blacy. On s'aperçut immédiatement que l'ennemi battait en retraite à gauche, mais on eut l'impression qu'il résistait dans la région de Vitry et sur la rive droite de la Marne. Toutefois, à 10 h. 25, la cavalerie signala l'évacuation de Vitry. Le général Descoings organisa la poursuite sur Couvrot et Soulanges ; cependant, la 24e division ne put dépasser Blacy, à cause de la fatigue et de l'encombrement des routes. Le 12, le 12e corps parvint, à la fin de la journée, jusqu'à Somme-Yèvre et Bussy-le-Repos (24e division), la 23e division cantonnant entre Coulvagny et la ferme Maigneux. Continuée avec énergie le 13, la poursuite rencontra de la résistance : le 21e chasseurs reçut des coups de feu devant Auve, puis se trouva arrêté entre Somme-

Bionne et Hans. La 24ᵉ division reçut l'ordre de s'engager et de se porter en avant sur Somme-Bionne : la 47ᵉ brigade occupa le village et poussa ses avant-postes jusqu'à Hans et la cote 183 ; la 48ᵉ brigade cantonna à la Chapelle et aux Maigneux ; la 23ᵉ division à Auve et à Herpont.

Le 12ᵉ corps allait terminer le 14 septembre la poursuite de la Marne. Il s'engagea ce jour-là dans la vallée de la Tourbe, éclairé par le 21ᵉ chasseurs du côté de la vallée de la Bionne. Bientôt les reconnaissances apprirent que Wargemoulin brûlait et que la situation du 17ᵉ corps était difficile. La 23ᵉ division (général Masnon) lui prêta son aide pour l'attaque de la ferme Beauséjour et la 24ᵉ division cantonna à Laval, Somme-Tourbe et Somme-Bionne. En même temps, le corps passait en réserve d'armée.

Pendant les dures journées du 6 au 10, le corps colonial (général Lefèvre) avait tenu à droite du 12ᵉ corps et sur la rive droite de la Marne. Nous l'avons vu réoccupant Écriennes le 10 après-midi, mais arrêté par des batteries et des tranchées à l'ouest du village. Il n'y eut pas de changement dans la nuit. Le corps devait, le 11, rester sur la défensive ; la division provisoire fut ramenée à Arzillières et à Neuville-sous-Arzillières. Vers 10 heures, il fut rendu compte que l'ennemi paraissait avoir évacué Frignicourt et Vauclerc. L'ordre de l'armée donna mission au corps colonial de précipiter la retraite allemande. A la tombée de la nuit, le corps fut arrêté par des feux tout le long du canal de la Marne au Rhin. En deux colonnes, la marche en avant reprit le 12 ; l'ennemi signalé à Vanault-les-Dames n'essaya pas de tenir. Le 13, le corps se dirigea vers Valmy et Ville-sur-Tourbe ; à la fin du jour, les têtes de colonne arrivèrent à Valmy et à Braux-Sainte-Cohière. On continua le 14 la marche sur Vouziers ; mais à 12 h. 30, la flanc-garde de gauche, parvenue à la cote 191 au nord de Massiges, fut arrêtée par de l'artillerie et des tranchées et ne put déboucher ; l'avant-garde de la colonne principale dut également se déployer vers 10 heures au nord de Ville-sur-Tourbe et ne put dépasser la cote 150, malgré l'appui de l'artillerie en position vers Berzieux. Le lendemain 15, toutes les attaques furent arrêtées par des tranchées et des feux croisés d'artillerie. C'était l'arrêt définitif.

Nous avons vu comment les combats du 2ᵉ corps avaient, à la jonction des 4ᵉ et 3ᵉ armées, terminé la bataille de la Marne, le 10 au soir. La nuit se passa sans un coup de fusil et à 8 heures et demie, le 11, la 3ᵉ division rendit compte que l'ennemi avait repassé l'Ornain avec la majeure partie de ses forces. Ordre est aussitôt donné au 19ᵉ chasseurs d'éclairer vers le canal et l'Ornain.

Maurupt étant évacué, la 4e division pousse jusqu'à l'Ornain entre Pargny et Sermaize, la 3e division marchant à sa gauche en direction de Pargny-Bignicourt.

Le 12, le 19e chasseurs se porte à Heiltz-leMaurupt, Villers-le-Sec et Bettancourt ; la 3e division franchit l'Ornain en deux colonnes à 5 heures et demie, en marche sur Heiltz-le-Maurupt, la 4e division à la même heure en marche sur Alliancelles. Le corps prenait la direction de Sainte-Menehould. Le 13, à 10 heures, tandis que le 19e chasseurs trouvait le contact de l'ennemi à Braux-Saint-Rémy, les deux divisions du corps d'armée atteignaient Sivry-sur-Ante (3e division) et Sommeille-le Châtelier (4e division), en liaison avec le 5e corps de l'armée Sarrail. A 15 heures, l'avant-garde de la 3e division est accrochée par l'ennemi et le corps ne peut atteindre Sainte-Menehould ; il stationne entre le Vieil-Dampierre et Givry et entre Braux et Sivry.

Le 14, la marche reprend sur la trouée de Grandpré. On dépasse Sainte-Menehould, mais à 10 h. 15, la 3e division s'aperçoit que l'ennemi a établi un barrage à hauteur de Vienne-la-Ville avec du canon à Saint-Thomas. A 16 heures, les premiers éléments tiennent Servon et la cote 176 à l'est. Va-t-on pouvoir continuer? Le 15, la droite en avant le long de la forêt d'Argonne, le 2e corps tente de poursuivre son mouvement. La 3e division, qui a devant elle une ligne organisée, l'attaque à 10 heures et demie après une préparation d'artillerie sur la hauteur nord de Servon, de la cote 140 à la cote 176. Elle ne réussit pas et, à 14 heures, une contre-attaque allemande reprend Servon ; à 17 heures, le général Cordonnier, commandant la 3e division, est blessé et remplacé par le général Carré. Toutefois, comme le 2e corps dessine un mouvement débordant à droite en face de Binarville, c'est ce crochet que le général de Langle recommande d'exploiter pour le lendemain. En attendant, on se retranchera cette nuit sur les positions occupées. C'est sur ces positions que l'on allait rester quatre longues années.

Deux mois plus tard, le général de Langle était promu grand-croix de la Légion d'honneur avec cette belle citation : « *Dans la conduite d'une armée qui a eu à supporter, au début des opérations, l'effort de troupes supérieures, a montré les plus belles qualités de caractère, de courage, de calme et de froide ténacité; a rendu les plus éminents services au pays par la fermeté et l'habileté de son commandement.* »

L'armée Sarrail et les armées de l'est. La poursuite s'achève.

Les armées allemandes de l'est, qui avaient manqué la « progression inébranlable » prescrite par Moltke le 5 septembre, restaient, après la défaite des armées de l'ouest, et bien qu'elles fussent elles-mêmes vaincues, accrochées au terrain jusqu'à la dernière minute. Cependant, l'une après l'autre, depuis l'Ourcq jusqu'aux Vosges, les armées ennemies ne pouvaient échapper, tôt ou tard, à la nécessité de la retraite. Von Kluck et Bülow partent le 9, von Hausen le 10, Wurtemberg le 11, voici maintenant le kronprinz de Prusse et le kronprinz de Bavière en retraite à partir du 12.

Moltke, en fixant, le 10, les lignes de repli aux armées de l'ouest, avait ajouté : « Ve armée restera sur positions conquises ; Ve corps et réserve générale de Metz affectés à l'attaque des forts de Troyon, Paroches et camp des Romains. » Le 11, son dernier ordre de Reims s'exprime ainsi : « Ve armée : Sainte-Menehould (inclus) et à l'est. » Nous avons vu que cette ligne avait semblé, à l'état-major du kronprinz, impossible à tenir, que celui-ci proposait, dès l'après-midi du 11, au colonel von Dommes, envoyé du grand quartier général de Luxembourg, la ligne Apremont-Baulny-Montfaucon et qu'on parut s'arrêter, finalement, à la ligne Boureuilles-Vauquois (1). Le repli se fit du 12 au 15 septembre. Rappelons aussi que, sur le Grand-Couronné et dans les Vosges, les VIe et VIIe armées allemandes avaient elles-mêmes reçu l'ordre de se retirer, le 12, sur la ligne 344-nord de Bathelémont-Croismare-ligne de la Vezouze. Ainsi se trouve dessiné, tout le long du champ de bataille de France, le vaste mouvement de retraite de l'ennemi.

Après ses échecs du 10 au fort de Troyon, à la Vaux-Marie et devant Sermaize, et après la journée du 11, quelque peu inactive de notre côté, l'armée du kronprinz s'est décrochée. Comment appréciait-on la situation, le 11 après midi, à l'état-major du kronprinz ? « La Ve armée forme, après comme avant, le pivot pour toute l'armée de l'ouest. Si l'adversaire parvient à la percer, la situation pour l'armée de l'ouest, plus ou moins coupée de ses communications de l'autre côté de la Meuse, est désespérée. Maintenant que la VIe et la VIIe armée n'ont pas eu de succès, il reste permis à l'adversaire d'attaquer avec de grandes forces à travers le camp

(1) Voir ci-dessus, p. 290.

retranché de Verdun vers le nord, à l'est et à l'ouest de la Meuse. »

Cette situation n'était pas brillante. Le général Joffre avait, en effet, le même jour, prescrit aux 9e et 4e armées de rejeter l'ennemi qui était devant elles vers le nord-est, « pendant que la 3e armée, reprenant son offensive vers le nord, *s'efforcera de couper les communications* ». Et il précisait le 12 : « La 3e armée, lorsque l'ennemi sera en retraite devant elle, agira en direction du nord, entre Argonne et Meuse. » Puis le 13, en présence de la retraite des armées des deux kronprinz en Argonne et en Lorraine, il jetait en Woëvre, entre Meuse et Moselle, la 2e armée Castelnau pour la faire « participer de façon plus directe aux opérations du groupe principal de nos forces » et tâcher de contribuer à l'enveloppement de la Ve armée dans cette région. Verdun, pivot avant et pendant la bataille des Frontières, conservait son rôle et prolongeait son action : « Utilisant la place de Verdun et la position organisée des Hauts de Meuse, disait l'Instruction de Joffre, la 2e armée aura pour mission d'assurer complètement le flanc droit de notre dispositif. »

Dégager Verdun, en fortifier le pivot, bousculer le kronprinz au nord du camp retranché, et le coincer, si possible, avant qu'il ait atteint la Meuse, telle est donc la conception stratégique française. Elle ne se réalisera pas complètement. L'armée allemande ne sera rejetée que jusqu'à la limite nord du camp retranché, mais celui-ci sera suffisamment dégagé pour qu'il devienne la « dent » qui, pendant toute la durée de la guerre, s'enfoncera dans la chair allemande. On verra, deux semaines plus tard, se former, au sud, « la hernie de Saint-Mihiel », opération subsidiaire de von Strantz, qui laissera à l'armée allemande la tentation permanente d'encercler Verdun (1). Elle s'y brisera, tandis que Joffre, sacrifiant cette action secondaire au profit de l'action principale, c'est-à-dire la Course à la mer, aura toujours en vue, comme devant amener une issue victorieuse, la manœuvre par l'aile gauche, c'est-à-dire la longue bataille des communications.

Voyons donc comment s'exécuta, à l'armée Sarrail, la poursuite prévue et ordonnée par Joffre. Nous avons esquissé déjà le schéma et le caractère de la marche en avant de cette armée. Il y a, là, une lenteur relative causée par l'indécision dans laquelle on se

(1) Le kronprinz écrit, dans ses *Mémoires*, à propos de la bataille de 1916 devant Verdun : « On pourra m'objecter que le grand quartier général avait des *intentions secrètes en ce qui concerne le siège de Verdun*. C'est possible, mais je dois insister sur le fait que, quelles qu'elles puissent avoir été, elles n'ont guère amené d'autre effet utile que d'avoir augmenté l'usure des instruments de guerre allemands et français dans des proportions effrayantes. »

trouve sur les desseins du kronprinz et aussi par la fatigue extrême des troupes qui ont combattu depuis six jours contre un ennemi supérieur en nombre. Pendant la journée du 11, l'armée Langle de Cary avait poussé de l'avant sur Sermaize, permettant ainsi au 15e corps (de l'armée Sarrail) d'occuper le soir Revigny et Brabant-le-Roi et même au 5e corps (10e division, général Labarraque) de s'emparer à 21 heures de Laimont. Ici on a nettement l'impression que l'ennemi cède. Devant le 6e corps et le groupe de divisions de réserve, les troupes du kronprinz s'étaient bornées à un tir d'artillerie lourde. C'est l'heure où l'on discutait, à l'état-major allemand, sur l'amplitude du mouvement de retraite. Ce mouvement s'est exécuté, on le voit, dès le 11 au soir et d'abord à l'ouest, c'est-à-dire sur l'Ornain. A l'aube du 12, Sarrail constate l'évacuation de la vallée de l'Ornain et la simple présence d'arrière-gardes vers Villers-aux-Vents, Louppy-le-Château et le signal d'Érize-la-Petite. Mais il ne croit pas devoir poursuivre, et l'ennemi a toute facilité pour se décrocher. Joffre s'inquiète et insiste le 13 au matin ; et c'est alors seulement que l'armée s'ébranle.

Voyons le mouvement dans chacun des corps, à partir du 12.

Au 15e corps (général Espinasse), la journée du 12, que l'ennemi emploie à l'écoulement de ses colonnes à travers les forêts de Belval et de Belnoue, est une journée de repos. Cependant, les deux artilleries divisionnaires doivent prendre position sur la croupe Mussey-cote 185 pour appuyer une attaque du 5e corps sur Louppy. Dans l'après-midi, on apprend que le 15e corps doit se porter, le lendemain 13 septembre, dans la région de Génicourt-Érize-la-Grande pour s'intercaler entre le 5e et le 6e corps et être en mesure de s'engager de bonne heure en direction générale de Rembercourt-aux-Pots. L'ordre de l'armée indique même que le corps se portera vers Signeulles, Hargeville, Chardogne, Naives, c'est-à-dire vers le sud-est ; quelle est la pensée qui détermine cet ordre? Comme l'ennemi est depuis le matin en retraite vers le nord, il est malheureusement certain qu'il sera désormais impossible de l'accrocher.

Au 5e corps (général Micheler), des reconnaissances constatent, le matin du 12, que des arrière-gardes tiennent Villers-aux-Vents et la crête à 2 kilomètres à l'ouest de Laimont ; le mouvement de recul de l'ennemi se confirme dans la journée. Cependant le corps ne bouge pas et reconstitue ses unités.

Le 6e corps (général Verraux), qui a trois régiments du XIIIe corps devant lui sur la cote 267 et le signal d'Érize, a pour mission, lui aussi, de rester sur place, entre le signal du Fayel et

Érize-la-Grande (12e division) et sur le plateau à l'est de Chaumont (40e division). La journée est calme, on patrouille sur le front. La 40e division pousse sur Chaumont, mais l'ennemi tient encore la ligne Courcelles-bois Landlut. Le soir, sur l'initiative du général Herr, une reconnaissance du 12e chasseurs poussée par la Vaux-Marie jusqu'à Beauzée apprend que la région a dû être évacuée vers 11 heures.

Le général (général Herr), au cours de la journée du 12, fait avancer l'artillerie lourde de façon qu'elle prenne sous son feu l'artillerie lourde allemande qu'il suppose dans le ravin de Seraucourt. Il fait battre à 7 500 mètres cette même artillerie par deux batteries qu'il installe à la cote 318. Il pleut torrentiellement, ce qui diminue le champ des recherches des emplacements de l'artillerie lourde allemande, qui est obligatoirement à proximité des routes. D'après les ordres reçus, *on ne doit pas prendre l'offensive, bien que l'ennemi soit en retraite à gauche.*

A 17 heures, le général saute en auto, sans attendre le retour de l'avion qu'il a envoyé en reconnaissance et va trouver le général Verraux. On lui donne un peloton du 12e chasseurs. A la cote 309, il envoie deux pointes, l'une sur la station, l'autre sur le bois 266. Celle de gauche est sous les ordres du capitaine de Malessie. Le général continue avec le peloton sur la ferme. Il la trouve évacuée ainsi que les tranchées en avant ; quelques cadavres en arrière, au dedans, beaucoup le long de la route et du chemin de fer. Les tranchées allemandes sont très intéressantes. Traversées, elles semblent devoir être difficilement enfilées ; néanmoins, les cadavres y sont nombreux. Elles sont par groupes de trois ou quatre en profondeur, la première sur la crête topographique, et distantes les unes des autres de 50 mètres. On trouve toujours l'application du même principe de surprise : tranchées à l'orée extérieure des bois, mitrailleuses dissimulées, même montées dans les maisons.

Les morts deviennent de plus en plus nombreux le long de la route. C'est le canon du 6e corps qui a fait tout ce massacre. Le général fait prendre les bas côtés de la route blanche où l'on sera moins visible. On converse à voix très basse, car on est sous le vent. On approche de Beauzée. Des cadavres bordent la route sur 200 mètres, à rangs serrés. C'est la canonnade par surprise du 10 qui a massacré un régiment occupé à préparer son repas et qui se croyait à l'abri. Positions acrobatiques de gens qui mangent, qui soufflent le feu, véritable danse macabre. On continue quelques centaines de mètres. Apparaissent deux feux de bivouac entourés d'ombres. Nous sommes fixés. L'ennemi a retraité brusquement jusqu'à Beauzée. Beaucoup d'effets d'équipement sont jetés par terre. C'est une fuite. C'est la victoire (1).

Quant aux divisions de réserve, elles sont sur les bords de l'Aire (la 75e à Nicey et Pierrefitte, la 65e à Longchamps et Neuville) ou sur les plateaux boisés en arrière (la 67e entre Courouvre et Laheymeix). Observant la boucle de la Meuse à Saint-Mihiel, la 7e division

(1) Extrait d'un carnet (artillerie du 6e corps).

de cavalerie se trouvait vers Kœur le 11 ; elle pousse sur Verdun le 12 et y arrive le soir.

Passons à la journée du 13. Dans son Instruction, le général Sarrail, qui ne croyait pas la gauche et le centre de son armée en état de marcher de l'avant, estimait que le groupe des divisions de réserve et les troupes de la place de Verdun pouvaient seules essayer, malgré le mauvais temps, une manœuvre enveloppante sur la gauche ennemie.

Le 5e corps effectue le relèvement de la 58e brigade par la 17e et, à midi, arrive l'ordre du général Sarrail de pousser les troupes sur Triaucourt et de s'établir sur le front Senard-Foucaucourt. C'est un bond en avant, un peu tardif ; il s'exécute au cours de l'après-midi et jusque dans la nuit.

Le 15e corps passe de la gauche à la droite du 5e corps ; il marche en direction de Rembercourt et envoie des reconnaissances sur Waly, Autrécourt, Lavoye et Froidos, c'est-à-dire au pied de la forêt d'Argonne. Ces villages sont faiblement occupés ; l'armée du kronprinz a donc ses gros au delà de la forêt : elle a échappé. Le 15e corps atteint le soir Beauzée-sur-Aire.

Le 6e corps, dont un escadron de découverte, arrivé dès l'aube à Ippécourt, a signalé la présence le long de l'Aire, depuis Beauzée, de faibles arrière-gardes ennemies, entame la poursuite dans l'après-midi. A la 12e division, la 24e brigade traverse la 23e ; le 132e forme l'avant-garde, précédé du régiment de cavalerie du corps d'armée (15e chasseurs). Par Amblaincourt, on atteint le soir Saint-André. La 40e division a suivi la route de Chaumont à Souilly.

Samedi 12 *septembre*. — Aujourd'hui à la Vaux-Marie, des équipes de sapeurs ramassent les Boches tombés aussi drus que les épis d'un champ. Elles les chargent par dizaines sur de grands tombereaux qui s'acheminent vers des fosses, creusées larges et profondes, en secouant, aux cahots des ornières, leur fardeau de chair morte. Lorsqu'ils sont arrivés au bord des trous béants, on les fait basculer en arrière et verser là dedans les grappes de cadavres qui roulent au fond avec d'affreux gestes ballants.

Dimanche 13 *septembre*. — Une autre route, qui longe la ligne de Rembercourt à la Vaux-Marie et Beauzée. Dans les fossés, des cadavres humains s'accroupissent ou s'étalent. Rarement un seul, presque toujours deux ou trois, collés les uns aux autres comme s'ils voulaient se réchauffer. La lumière mourante révèle les capotes et les pantalons rouges : des Français, des Français. Allégement à découvrir quelques Boches. Nuit noire. Nous ne voyons plus les cadavres, mais ils sont là toujours, au fond des fossés, sur les talus, sur le remblai de la voie. On les devine dans l'obscurité. Si l'on se penche, ils apparaissent en tas

indistincts où ne se marque point la forme des corps. Surtout, on les sent : l'odeur épouvantable épaissit l'air nocturne. Des souffles humides passent sur nous en traînant avec mollesse, imprègnent nos narines et nos poumons. Il semble que pénètre en nous quelque chose de leur pourriture (1).

D'un autre carnet :

A la poursuite, quelques jours après la nuit du 9 au 10, on pouvait voir près de la station de la Vaux-Marie des bataillons entiers, en double colonne, littéralement fauchés par nos shrapnells. Il y eut là des pertes énormes. Plus de 10 000 cadavres furent enterrés.

A 15 heures, le général Sarrail écrivait : « Le groupe de divisions de réserve aura sa tête ce soir à Monthairon (sur la Meuse, au nord-est de Souilly), la 7e division de cavalerie à Verdun a des éléments en avant. La 72e division de réserve a reçu ordre de pousser vers Clermont-en-Argonne et au sud » (c'est-à-dire sur les communications allemandes ; mais il est trop tard, l'ennemi a déjà dépassé vers le nord la transversale Sainte-Menehould-Clermont). La 72e division devait tenir à la nuit Brocourt et Jubécourt.

Un télégramme de Verdun, à 18 heures et demie, signalait que l'ennemi était retranché depuis Avocourt jusque derrière le ruisseau de Forges, à Malancourt, Béthincourt et Forges.

Pendant la journée du 14 septembre, la marche continue, et l'armée atteint la ligne Verdun-les Islettes, les divisions de réserve sur la rive droite de la Meuse.

Le général Micheler (5e corps) entre, en effet, au cœur de la forêt d'Argonne et il la longe aussi à l'est, pour cantonner le soir aux Islettes, à Aubréville, à Neuvilly, à Parois.

Le général Espinasse (15e corps) poursuit son mouvement en direction de la forêt de Hesse ; la 30e division se trouve un peu retardée le matin vers Lavoye, le long de l'Aire. Le soir, on atteint Brabant-en-Argonne, Brocourt et Blercourt.

Le général Verraux (6e corps) a dirigé ses colonnes par la route de Souilly à Verdun, et il parvient à Froméréville-Thierville, c'est-à-dire à la sortie ouest de Verdun, au-dessus de la ville intacte.

Sous un ciel de pluie traversé d'éclaircies, Verdun s'étale, avec ses casernes couvertes de tuiles gaies, les hangars blancs du champ d'aviation et les tours de la cathédrale dressées au-dessus des maisons et des arbres.

(1) Maurice Genevoix, *Sous Verdun.*

Vers midi, le général Sarrail avait reçu du général Joffre l'ordre de diriger les divisions de réserve du général Pol Durand (65e, 67e, 75e et la moitié de la 54e), qui franchissaient le fleuve, sur les Hauts de Meuse, au sud de Verdun, et de les céder à l'armée du général de Castelnau. Il s'agit en effet de sonder le mystère de la Woëvre et du camp retranché de Metz. Et ceci va nous rattacher aux opérations de l'est.

Enfin, le 15, la 3e armée devait arriver à proximité des retranchements de l'ennemi, après avoir poursuivi sa marche des deux côtés de la Meuse, 5e et 15e corps à gauche, 6e corps à droite. Comme l'armée de Langle se trouvait accrochée (2e corps) devant Servon et Binarville, ordre fut donné à la 3e armée, en raison de cette situation, de ne pas dépasser la ligne Varennes-Avocourt. Mais il lui eût été difficile, de toute façon, de la dépasser sensiblement, l'armée du kronprinz ayant achevé son repli et s'étant fortifiée sur ses nouvelles positions.

En effet, au 5e corps, la 10e division atteignit bien Avocourt, mais la 9e division éprouva les plus grandes difficultés à progresser au delà de Varennes. Le corps parvint cependant à tenir Baulny, Charpentry, Cheppy et la lisière nord du bois de Malancourt. Malheureusement, l'ennemi allait bientôt supprimer la poche que notre avance avait faite de chaque côté de la forêt d'Argonne. Nous avons vu qu'il reprit Servon à l'ouest, au 2e corps ; il va, dans quelques jours, reprendre, à l'est, au 5e corps, Montblainville, Varennes, Cheppy, Boureuilles et Vauquois, ce qui reportera la ligne française à la cote 285, à la Chalade, à la Maison forestière et au nord du château d'Abancourt.

Pour appuyer le mouvement du 5e corps sur Avocourt et au nord, le 15e corps avait porté l'artillerie de sa 30e division sur la croupe de Montzéville et l'avant-garde atteignit Esnes. Elle le dépassa et, le soir, la 30e division s'échelonnait de la croupe nord d'Esnes à Béthelainville, tandis que la 29e division, dont le gros s'échelonnait jusqu'à Froméréville, avait son avant-garde au bois de Cumières et sur le Mort-Homme.

De l'autre côté de la Meuse, le 6e corps grimpait sur les collines du futur champ de bataille de 1916. Il était en liaison avec le 15e corps par la 72e division de réserve, établie sur le bord du fleuve, vers Samogneux. Ses deux divisions avaient franchi la Meuse, la 12e division à Charny, se dirigeant sur Louvemont-Beaumont, la 40e division à Verdun, marchant sur Ornes-ferme Saint-André. Le général Verraux établit son poste de commandement au fort de Douaumont et le quartier général de l'armée Sarrail vint se

fixer à Verdun. Le jour même on constatait que, partout, l'ennemi était solidement retranché.

Pour achever le tableau de la poursuite générale des armées françaises, il faut dire quelques mots des opérations qui se déroulaient, au même moment, entre la Meuse et les Vosges. La victoire du Grand-Couronné et de la Chipotte s'étaient affirmées au moment même où la poursuite commençait après la bataille de la Marne (1). C'était la conséquence naturelle de ces succès « en château de cartes » qui, de l'ouest à l'est, permettaient à chacune des armées françaises de pousser de l'avant au fur et à mesure que l'horizon s'éclaircissait à leur gauche.

Bien que le général von Heeringen, commandant la VIIe armée dans les Vosges, se fût embarqué avec son XVe corps depuis le 6 septembre et s'acheminât par la Belgique sur Saint-Quentin, où il arrivait le 12, la bataille avait conservé un caractère d'incontestable violence en Lorraine ; elle y était alimentée, en effet, par de nouvelles formations d'ersatz et de landwehr, jusqu'au moment où, les nuages se dissipant sur l'Ornain et en Argonne, l'armée Castelnau et l'armée Dubail constatèrent à leur tour que l'ennemi se retirait devant elles. Déjà, le 10, le 1er corps bavarois a quitté le front. Aux deux ailes, Pont-à-Mousson et Saint-Dié sont réoccupés dès le 11. Enfin, le 12, l'ennemi bat définitivement en retraite ; il se retire sur la Seille, il abandonne Lunéville, il se rabat derrière la Meurthe que Dubail atteint et dépasse, en occupant bientôt Baccarat et Raon-l'Étape. Ainsi le général Joffre voyait la victoire s'achever partout et l'ennemi obligé d'abandonner ses tentatives sur le *pivot de l'est.* Ce « pivot » ayant tenu, la victoire était complète.

Au cours de la bataille, le maintien constant des liaisons, par le grand quartier général, avait été un des principaux éléments du succès. C'est ainsi que le général Joffre n'avait jamais perdu de vue la plaine mystérieuse de Woëvre, qui s'offre comme le débouché immédiat de Metz en direction de la Meuse. Chaque jour, il avait mis le général de Castelnau en garde sur sa gauche, et des ordres successifs, à mesure que la victoire s'annonçait partout ailleurs, avaient porté des troupes de ce côté : la 2e division de cavalerie est lancée par un ordre du 7 en direction de Beaumont ; la brigade mixte de Toul, le 8, en direction de Saint-Mihiel, puis toute la division de Toul (73e) le 11, le 20e corps sur Saizerais

(1) Voir *Histoire illustrée de la guerre*, t. VII, p. 128 et suiv.

le 11 également en vue de marcher le 13 par Flirey sur Étain.

C'est alors que, le 13 septembre, Joffre adresse aux 1re et 2e armées les instructions que nous avons citées plus haut et par lesquelles il fixe les nouvelles missions qui leur incombent. Son idée maîtresse était de constituer avec l'armée de Castelnau une armée de Woëvre, chargée d'opérer par conséquent entre Meuse et Moselle avec les forces suivantes, de l'ouest à l'est : 3e groupe de divisions de réserve (67e, 65e, 75e), sur les Hauts de Meuse entre Abancourt, Manheulles et Génicourt, 73e division de réserve à Saint-Mihiel, 2e division de cavalerie vers Essey, 8e corps transporté à partir du 14 sur Saint-Mihiel par voie ferrée, 20e corps réuni le 15 autour de Domèvre-en-Haye. Le général de Castelnau transporte son quartier général, le 14, à Commercy, prêt à étudier les opérations que le haut commandement se réservait de prescrire au moment voulu. Le front ne se modifia guère les jours suivants. On surveillait attentivement la Woëvre où le Ve corps actif restait face à Troyon. Le général Joffre refusait de laisser la 2e armée s'engager dans un mouvement prématuré, quand, le 18 septembre, deux télégrammes du grand quartier général changèrent la situation :

7 heures : L'état-major de votre armée et le 20e corps seront transportés vers l'ouest. Veuillez vous rendre au grand quartier général.

16 heures : Le quartier général de la 2e armée et le 20e corps sont transportés sur une autre partie du théâtre des opérations. En conséquence, à partir du 19, 0 heure, la 2e division de cavalerie et la place de Toul dépendront de la 1re armée. Le 8e corps et les 65e, 67e et 75e divisions de réserve dépendront de la 3e armée.

Ainsi Castelnau et le 20e corps allaient prendre part à la grande manœuvre de l'aile gauche, la Course à la mer, tandis que, dans l'est, les 1re et 3e armées devenaient solidaires pour la bataille qui allait se livrer en Woëvre.

Déjà, nous l'avons dit, l'instruction du 13 septembre avait donné à la 1re armée (général Dubail) la charge de tout le front compris entre la Moselle et les Vosges, de Nancy à Belfort. Trois groupements furent constitués : le groupement de Nancy (général Taverna) avec le 3e groupe de divisions de réserve (59e, 64e, 68e), les 70e et 74e divisions de réserve, le 16e corps ; le groupement central, sous les ordres directs du général Dubail avec la 14e brigade de dragons, le 14e corps, le corps provisoire, la 41e division, la 71e division de réserve ; le groupement des Vosges (général Putz) avec des formations de réserve et les troupes alpines. Il

parut nécessaire au général Dubail de constituer de fortes réserves. C'était, d'ailleurs, le désir du grand quartier général qui, le 16 septembre, télégraphiait : « Aucun indice certain ne permet, à l'heure actuelle, de déterminer la destination donnée par l'ennemi aux corps retirés d'Alsace et de Lorraine. On doit donc admettre comme possible que les Allemands ont rassemblé en arrière de Metz-Thionville des forces importantes pour tenter une action dans la direction de l'ouest ou du sud-ouest. » Avec une parfaite compréhension des intentions du haut commandement et de la situation générale, le général Dubail prit ses dispositions pour remettre en main les unités, pour garder une attitude agressive par des détachements de contact et aussi pour fortifier tout le front, notamment les postes avancés au delà de la Meurthe, de manière à réaliser une économie de forces au profit des réserves.

Cependant l'attention du haut commandement ne cessait de se porter vers la Woëvre. Le 16 septembre, en rentrant à son quartier général d'Épinal, le général Dubail trouvait un télégramme prescrivant à la 1re armée de se tenir prête à intervenir sur sa gauche et de constituer à cet effet une forte réserve, au moins un corps d'armée, autour de Nancy : le 16e corps fut désigné.

La Woëvre n'est, malgré tout, qu'un théâtre d'opérations secondaire. Joffre est maintenant renseigné sur les intentions de l'ennemi. C'est vers l'Oise et la Somme que le champ de bataille va s'étendre ; des débarquements allemands importants sont, en effet, signalés le 17 à Valenciennes et Cambrai. Le jour même, à 14 heures et demie, le grand quartier général y répond par l'ordre de transporter le 14e corps par voie ferrée de la région de Bayon dans la région au nord de Paris et, finalement, comme cela s'était passé depuis le début de la bataille de la Marne, le pivot une fois consolidé, l'est se vide dans l'ouest.

La poursuite de la Marne est finie ; le front se stabilise et, sauf dans la plaine de Woëvre où les adversaires procèdent aux mouvements stratégiques précurseurs du choc de la fin de septembre, partout les tranchées se creusent et s'approfondissent et les armées enterrées vont servir de réservoir au haut commandement. Il y puisera pour la Course à la mer et pour la bataille des Flandres, jusqu'à la fin, les unités qui serviront à la grande manœuvre des voies ferrées qui alimentera sans cesse le front, protégera Paris, s'opposera aux retours de l'ennemi et consolidera enfin, jusqu'à une reprise définitive, les résultats obtenus par la victoire de la Marne.

CHAPITRE X

CONSIDÉRATIONS SUR LA BATAILLE DE LA MARNE

La bataille de la Marne et la doctrine de Schlieffen. — Témoignages allemands sur le plan stratégique et ses variantes. — La contre-partie française. — La bataille de la Marne est la conclusion de la manœuvre française. — Causes de la défaite allemande : indiscipline, manque de liaisons. — Pourquoi le haut commandement français retarda-t-il le communiqué de la victoire? — Polémiques allemandes au sujet de la bataille de la Marne. — La polémique française au sujet de la bataille de la Marne. — Conséquences de la bataille de la Marne. — Le particularisme allemand et l'automatisme des états-majors. La guerre des bureaux. — C'est l'unité française qui a gagné la bataille de la Marne.

Nous voici arrivés au terme de ce récit de la bataille de la Marne qui, nous avons le droit de le dire, est le premier exposé complet de ce grand fait historique et militaire, appuyé sur des documents français, anglais et allemands incontestables et mettant en présence les deux manœuvres adverses.

La bataille de la Marne et la doctrine de Schlieffen.

Les documents qui sont venus entre nos mains au fur et à mesure que se développait le récit — et en particulier du côté allemand — n'ont fait que confirmer l'idée essentielle qui nous a guidés dès nos exposés de 1915, à savoir que le plan allemand du début de la guerre n'a été rien autre chose que l'application de la doctrine de Schlieffen, la manœuvre en « tenaille », recherchant la victoire par les deux armées d'ailes et par enveloppement et écrasement de l'ennemi en une fois.

Pour établir cette proposition aux yeux du lecteur, averti maintenant par la connaissance des faits, il est utile de rappeler la conclusion du remarquable ouvrage dans lequel le capitaine Daille, à la veille de la guerre (1914), résumait la doctrine de Schlieffen : on verra par là à quel point cette doctrine se moule sur les faits ou plutôt à quel point les faits se sont moulés sur la doctrine.

« Le général von Schlieffen admet, bien entendu, qu'il y a lieu de concentrer tous les efforts, à l'heure de la bataille, sur un point décisif : tel est l'objet même de toute manœuvre depuis Napoléon. Le principe étant admis, Schlieffen recherche le meilleur des procédés pour atteindre le but et, critiquant avec une ténacité agressive ce qu'il appelle « le système napoléonien », il lui oppose le « système allemand », renouvelé, affirme-t-il, de la manœuvre d'Annibal à la bataille de Cannes.

« Napoléon choisissait son point d'attaque, y accumulait toutes ses forces non engagées et demandait le succès à un assaut héroïque, surhumain, devant produire une trouée dans la ligne ennemie et la culbuter tout entière... La manœuvre napoléonienne aboutit donc, finalement, à une action massive, disposée en profondeur et frappant comme un bélier sur un point de la ligne ennemie, sans s'être subordonnée d'avance à une combinaison quelconque ayant pour objet l'anéantissement complet et, pour ainsi dire, mathématique de l'adversaire.

« Schlieffen ne croit plus au succès d'une opération de cette nature avec les pertes énormes qu'infligeront les armes actuelles aux troupes assaillantes. Selon lui, le mieux est d'avoir pour objectif stratégique, dès le début de la campagne, *l'enveloppement par les deux ailes*. Même une simple attaque de flanc ne lui paraît plus suffisante : elle laisserait, en effet, subsister le risque de voir l'ennemi effectuer la même manœuvre sur le flanc opposé...

« *Le problème revient donc à se constituer des armées d'ailes les plus puissantes possible*. Pas plus qu'Annibal à Cannes, on ne devra renforcer le centre ; il suffira de le pourvoir d'abondantes munitions. Les rencontres de 1866 et de 1870 montrent bien, en effet, que la portion active du champ de bataille *se trouve sur les ailes*...

« De ce principe, Schlieffen dégage certaines conséquences, par exemple, que *les réserves ne doivent pas être placées en arrière du front, mais bien vers l'aile extérieure*. Cette mesure doit être prise sans tarder et préparée, non seulement pendant la marche à la bataille, ou même depuis la gare de débarquement, *mais dans le plan de transport des troupes sur la base de concentration*...

« Examinant comment l'adversaire pourrait échapper à cette étreinte, l'auteur ne voit pour lui aucun recours efficace : en vain essayerait-il de masser toutes ses forces, de les lancer à l'assaut en cherchant à percer le centre : tel fut le plan de Terentius Varro, mais il échoua misérablement à Cannes. Donc, renoncer complètement aux marches et au combat en profondeur. Ainsi l'auteur en

revient au procédé de combat exposé par Frédéric II dans cette phrase à laquelle il fait un sort : « Avec nos canons lourds, avec notre mitraille, attaquons bravement l'ennemi, *puis portons-nous contre ses flancs.* »

« Les armées opérant d'après cette doctrine, ajoute Schlieffen, se développent en une longue ligne de bataille à l'encontre de la ligne adverse, beaucoup plus étroite et disposée en profondeur. Les ailes continuant, les échelons avancés se rabattent contre les flancs, tandis que la cavalerie, poussée en avant, *gagne les derrières des forces ennemies*. C'est l'opération que Moltke dénomme « la concentration des armées sur le champ de bataille » et qu'il tient pour la manœuvre la plus parfaite qu'un chef d'armée puisse réaliser... Plus que jamais, Schlieffen recommande cette concentration (prévue d'avance et de loin) de toutes les armées sur le même théâtre d'opérations. Il la met nettement au-dessus de la doctrine napoléonienne. Frédéricienne et allemande par excellence, elle a été renouvelée par de Moltke, notamment à Sedan. C'est elle qui a présidé à la constitution de la puissante Allemagne du vingtième siècle (1). »

Il est facile de retrouver, dans cet exposé de la doctrine de Schlieffen, publié, encore une fois, avant la guerre, les traits caractéristiques de la manœuvre initiale allemande en 1914 :

1° Le principal effort porté sur le front de France, ou front occidental, parce qu'il permet une manœuvre plus prompte et d'un plus simple développement.

2° L'invasion du territoire belge sur une très large étendue, ce territoire pouvant seul fournir le champ indispensable à l'enveloppement d'une armée française défendant la frontière du nord-est.

3° Une manœuvre générale stratégique, *non pas par une aile seulement*, *mais par les deux ailes*, ce qui explique la présence de deux grandes armées d'ailes, l'une (douze corps) agissant en Belgique pour l'enveloppement de la gauche française et l'autre (huit corps) en Lorraine et en Alsace pour l'enveloppement de la droite française.

Rappelons immédiatement que l'existence de cette autre armée d'aile, celle de l'est, et la conception de la manœuvre *défensive-offensive* qui était confiée à cette branche de la tenaille ont été niées par la très grande majorité des auteurs français pendant tout le cours de la guerre. Suggestionnés par la propagande alle-

(1) Capitaine M. DAILLE, *Essai sur la doctrine stratégique allemande d'après la « Bataille de Cannes »*, par le feld-maréchal von Schlieffen, Berger-Levrault, 1914, *in fine*.

mande et par la lecture de Bernhardi, ils n'ont voulu connaître que la manœuvre par l'aile droite menaçant Paris.

Dès le début, au contraire, l'examen des faits avait produit en nous une conviction différente, à savoir que la manœuvre allemande était non seulement à l'aile droite, mais aussi à l'aile gauche. Chose incroyable : nous avons eu à soutenir la réalité de la tenaille de gauche, même auprès de ceux qui l'avaient brisée à la trouée de Charmes, à la Mortagne et au Grand-Couronné !

Maintenant que cette conception est avouée par tous les écrivains allemands (1), nombre d'écrivains français paraissent toujours l'ignorer ; ou mieux, on la relègue dans les débats théoriques : elle gêne des positions prises, des polémiques imprudemment engagées...

Comme il s'agit de l'essence même des choses et que l'échec du plan allemand dans l'est a décidé du sort de la guerre, nous nous refusons, quant à nous, à mettre la lumière sous le boisseau et nous n'hésitons pas à rompre nettement avec la légende ; car la vérité historique peut seule aider à dégager la leçon des événements.

4° La grande manœuvre une fois réglée s'exécute sur le terrain par la marche en avant d'un seul et même déploiement, par toutes les routes disponibles, depuis la mer du Nord jusque dans les Vosges, mouvement réglé comme par un mécanisme d'horloge en vue d'en venir, dans le plus bref délai possible, à une bataille d'enveloppement unique et qui décidera de l'issue d'une guerre *extrêmement courte*, quelles que soient les contre-manœuvres de l'adversaire.

5° Cette manœuvre unique, ayant été préparée de longue main, pendant une période de quinze années au moins, lois militaires accroissant méthodiquement les effectifs, voies ferrées, matériel, munitions accumulées sur certains points en vue de cet objectif, de façon à déclencher le mécanisme infaillible à l'heure dite, un pareil effort ne laisse, bien entendu, nul doute sur l'issue. Par conséquent, aucune hésitation ni dans le dessein ni dans l'exécution. La formule étant d'un effet certain, tout doit lui être sacrifié. Appliquée à la lettre et à fond, sans retouche et sans repentir, elle réussira parce qu'elle est sans rivale et parfaite, — « allemande », c'est tout dire. L'adversaire qui ne possède pas cette panacée ne peut être

(1) Les plus autorisés sont le général VON TAPPEN, dans sa brochure *Bis zur Marne*, le colonel VON RUITH, dans *Wissen und Wehr* de juillet-septembre 1921, et le général VON KUHL, dans son livre *le Grand État-Major allemand avant et pendant la guerre*.

mésestimé, puisqu'il est battu d'avance, quoi qu'il fasse. Le succès sera d'autant plus complet que l'ennemi combattra plus vigoureusement et s'enferrera plus profondément au sein de l'immense demi-cercle destiné à l'étreindre.

6° Comme il est exigé par la théorie, les réserves, et notamment la cavalerie, sont portées à leur véritable place, c'est-à-dire aux ailes. *Il n'y en aura pas ailleurs pour l'heure du choc.* A quoi serviraient-elles, en effet, puisque, jetées dans le combat lui-même, elles auront décidé de l'issue victorieuse en rendant possible le seul fait décisif, l'enveloppement. Ainsi les armées du front occidental n'ont comporté ni réserves générales, ni réserves particulières. C'est bien ce qui a caractérisé la concentration allemande dès la première heure de la guerre, et c'est bien ce qui la ruinera à l'heure décisive, le manque de réserves ayant été, de l'avis de tous, une des principales causes de la défaite de la Marne (1).

7° Pas la moindre considération non plus pour une attitude de défensive stratégique générale, prônée pourtant par Clausewitz et par de Moltke. L'idée d'attendre la manœuvre française et de « voir venir » ne retient même pas une minute l'attention du haut commandement allemand. La loi de la manœuvre nouvelle, de la « botte secrète », c'est la marche en avant. La marche est tout ; c'est la manœuvre elle-même. Cette conception est juste l'opposé du système de la *position*, thème complètement périmé des anciennes méthodes de guerre. Si les armées marchent à fond, si elles marchent à mort, selon un plan bien ordonné, *la bataille elle-même devient secondaire*, puisque l'armée adverse tombe comme un fruit mûr. D'où ces marches extraordinaires, inouïes, sans trêve et sans repos, parfois même sans ravitaillement et sans munitions, qui amènent le soldat allemand, pantelant, à la bataille de la Marne. Nous l'avons constaté dans les carnets de route et dans les comptes rendus officiels (2), le soldat, qui devait vaincre par la manœuvre, est vaincu par la manœuvre avant même de l'être par le choc. Cherchant les raisons de cette folle entreprise, nous les avons trouvées exprimées en toutes lettres dans les prescriptions du haut état-major conformes aux théories de Schlieffen.

(1) Aveu de von Kluck, le principal intéressé : « Il manquait aux armées de l'aile droite allemande un échelon de quatre ou cinq divisions..., etc. » *La Marche sur Paris et la Bataille de la Marne*, chap. III.

(2) Autre aveu capital du même von Kluck dans un radiogramme adressé par lui au grand commandement, *le 4 septembre*, donc à la veille de la bataille : « La Ire armée ayant soutenu de continuels et durs combats, exécuté des marches excessives, est arrivée à l'extrême limite de sa capacité d'action... » *Op. cit.*, chap. III.

En fait, Schlieffen et ses disciples n'ont jamais vu que le *Kriegspiel*. Ils jouent avec des images et avec des idées, non avec des réalités et avec des hommes. Qu'importent la fatigue et les obstacles, puisque le résultat est certain? Le front étant inviolable, les ailes marcheront ; elles arriveront, et cela suffit ; elles se refermeront sur l'ennemi à cette heure fatale qui fut celle de Terentius Varro. Par la Lorraine et par la Belgique, l'armée de Joffre sera cernée d'un bloc et ses coups de boutoir ne la sauveront pas.

8° Les nouveaux chefs de l'armée allemande, ces élèves de Schlieffen qui appliquaient la doctrine dans sa rigueur aveugle, purent croire, un instant, qu'elle avait réussi. La grande armée allemande s'avançait, en effet, tendant ses deux pinces en avant. A l'aile droite, von Kluck courait, tandis que la cavalerie de von der Marwitz galopait vers la basse Seine ; à l'aile gauche, Rupprecht de Bavière et von Heeringen couraient avec, pour objectif, Neufchâteau, tandis que la cavalerie du kronprinz avait ordre de les précéder sur la ligne Belfort-Dijon. En vain Joffre assénait un coup formidable à Charleroi et dans les Ardennes, d'autres coups non moins formidables à Guise et sur la Meuse, son armée s'épuisait inutilement : elle n'avait plus qu'à fuir pour échapper à l'enveloppement qui s'accomplissait ; elle aussi courait : mais, selon la formule fatidique dictée par Schlieffen, elle courait soit au désatsre, soit à la capitulation...

Nous sommes au 5 septembre. Moltke se réveille soudain du songe qui le berce. Joffre tient tête une troisième fois, et c'est la Marne.

Je ne prétends pas peser ici le fort et le faible de la doctrine de Schlieffen. Les nombreux généraux allemands battus qui occupent leurs loisirs à gagner des victoires sur le papier, restent, pour la plupart, férus de cette doctrine : ils la défendent *unguibus et rostro;* car avouer qu'elle a fait faillite, ce serait reconnaître leur propre aveuglement. Nourris dans les états-majors, comment jugeraient-ils sainement une thèse qui est, au premier chef, une thèse d'état-major? Gavés de *Kriegspiels*, comment vomiraient-ils ce *Kriegspiel* majeur cuisiné par un professeur qui n'avait jamais commandé sur le terrain, qui n'avait jamais été aux prises avec les réalités, et qui paraît avoir été influencé par le désir de flatter son prince, son armée et sa race?

Quoi qu'il en soit, le parti pris de Schlieffen saute aux yeux. Que prétend-il? Démontrer que Napoléon n'a agi que selon une doctrine inférieure, alors que Napoléon s'est toujours hautement prononcé

contre toute espèce de doctrine militaire et ne s'est jamais réclamé que du simple bon sens. Le bon sens n'a pas de patrie. Or, Schlieffen attribue à sa panacée une patrie : elle est *allemande*. Cela suffirait presque pour prouver qu'elle est en rupture avec le bon sens, ce guide unique et suprême de Napoléon.

Si c'était ici le lieu, il serait facile d'établir que la doctrine de Schlieffen, vaille que vaille, ne lui appartient même pas en propre, qu'elle n'est ni sienne ni « allemande ». Ce sophiste a pris son bien où il le trouvait. Chose extraordinaire, c'est en France qu'il l'a cherché, et s'il est en régression à l'égard de Napoléon, c'est parce qu'il est, tout simplement, le tributaire de Carnot. En effet, c'est Carnot qui, le premier, a soutenu et appliqué en de vastes proportions la méthode de l'enveloppement par les ailes et de l'immunité des fronts. Écoutons le général Foy, parlant en témoin très averti des guerres de la Révolution :

Nous avions presque toujours l'offensive ; c'était la conséquence du mouvement de l'opinion patriotique et de la sévérité de ce Comité de salut public qui envoyait à l'échafaud les généraux inactifs et les généraux battus. On entamait l'action avec des nuées de tirailleurs à pied et à cheval ; lancés *suivant une idée générale* plutôt que dirigés par les détails des mouvements, ils harcelaient l'ennemi, échappaient à ses masses par leur vélocité et à l'effet de son canon par leur éparpillement... *Il est rare qu'une armée ait ses flancs appuyés d'une manière inexpugnable*... Nous avions affaire à des armées allemandes désintéressées dans la querelle, commandées par des généraux sexagénaires. Bientôt nous sûmes, aussi bien que les Prussiens et les Autrichiens, tout ce qui s'apprend et ils ignoraient complètement tout ce qui se devine. Rarement leurs lignes se laissaient atteindre. *Il suffisait, pour l'acquit de leurs consciences, que les ailes fussent tournées ou seulement dépassées :* alors leurs bataillons, si laborieusement alignés, se mettaient à la débandade... L'habitude de ce genre de succès conduisit nos généraux *à croire que déborder l'ennemi c'est l'avoir vaincu.* Le principe admis, il en résulterait, comme conséquence nécessaire, *qu'on ne pouvait jamais trop s'étendre.* Aussi, pendant les campagnes du Rhin de 1795 et 1796, fit-on la guerre offensive avec des armées *partagées en plusieurs divisions, lesquelles opéraient sur plusieurs routes parallèles,* à une ou deux marches les unes des autres et la plupart du temps sans autres réserves que des régiments de cavalerie.

Bonaparte vint, et les victoires d'Italie renversèrent un système vicieux (1).

Foy le déclare, ajoute l'auteur à qui nous empruntons cette citation : Bonaparte vint et créa un nouveau système, celui qui devait effrayer l'Europe, selon l'aveu du général russe comte Sacken et du comte

(1) Général Foy, *Histoire de la guerre de la péninsule*, t. I, l. I, p. 102 et suiv.

Hugo en 1815. Le système de Turenne, *de Frédéric II* et *de Carnot* avait vécu (1).

Cette page, empruntée à l'un des écrivains qui eut la connaissance la plus approfondie de l'histoire militaire de la Révolution, résume excellemment un débat historique que nous ne faisons qu'indiquer en passant et sur lequel nous ne nous attarderons pas.

Carnot n'avait pas adopté le système du combat sur les ailes et de la recherche de l'enveloppement sans de sérieuses raisons : ayant à manier de nouvelles armées de volontaires relativement nombreuses, mais ne disposant que de ressources en convois et en intendances tout à fait insuffisantes, il les lançait en ordre dispersé autour des lourds carrés allemands mieux outillés, mieux approvisionnés, mais immobilisés par la sénilité ou l'irrésolution de leurs chefs. Ainsi la tactique sur les ailes découlait jusqu'à un certain point de la nécessité. Mais, en elle-même erronée, elle finit par échouer : elle reçut le coup de grâce à la campagne de Jourdan en Allemagne en 1795.

Quant à Napoléon, il ne s'est pas laissé tromper un instant. Tout en conservant son estime à l'organisateur de la victoire, il jugeait sévèrement la stratégie de Carnot et lui substitua celle qui rénova l'art de la guerre (2).

Schlieffen, voulant à tout prix faire du nouveau, ayant résolu d'échapper coûte que coûte à l'emprise napoléonienne, hanté par certaines formules frédériciennes et surtout par les victoires de Moltke à Metz et à Sedan, remonta jusqu'aux idées de Carnot qu'assurément, en théoricien militaire averti, il connaissait. Mais, démarquant son emprunt, il le mit au compte d'Annibal, comme s'il était possible d'établir une comparaison quelconque entre une bataille tactique bloquée sur quelques hectares carrés et où Annibal ne disposait pas de plus de 30 000 hommes (3), avec l'opération stratégique à large envergure reposant sur un immense déploiement par toutes les routes depuis la mer du Nord jusqu'aux Vosges !

(1) Bonnal des Ganges, *les Représentants du peuple en mission près les armées*, 1791-1797, t. III, p. 101.

(2) A Sainte-Hélène, Napoléon s'exprimait en ces termes sur les facultés de Carnot comme chef de guerre (ce qui n'affaiblit en rien, bien entendu, son sentiment en ce qui concernait « l'organisateur de la victoire ») : « C'était un homme laborieux et sincère. *Il a dirigé les opérations de guerre, sans avoir mérité es éloges qu'on lui a donnés* parce qu'il n'avait ni l'expérience, ni l'habitude de la guerre... Il vota contre l'établissement de l'Empire ; mais comme sa conduite a toujours été franche, jamais il ne donna d'ombrage... » *Mémorial*, t. II, p. 562.

(3) Opinion de Napoléon. « Annibal disposait à peine de 30 000 hommes à son entrée en Italie. »

Schlieffen, il convient de le remarquer (et c'est l'explication la plus plausible de son erreur), se trouvait en présence d'une situation qui n'était pas sans quelque analogie avec celle des généraux de la Révolution. Lui aussi avait à faire face à ce problème : armées immenses, nécessité d'un déploiement extrêmement vaste, ne fût-ce que pour ravitailler des armées dépassant le million d'hommes ; impossibilité de nourrir et d'amener à temps sur le champ de bataille des réserves échelonnées en profondeur. Obéissant à ces diverses nécessités, il envisagea donc l'ordre dispersé et les routes parallèles. Peut-être escomptait-il, pour la première fois tout au moins, l'effet de surprise qu'avait obtenu Carnot lui-même au début des campagnes révolutionnaires.

Tout s'enchaîne, et la violation de la neutralité belge fut une conséquence de cette nécessité des fronts étendus.

La science passionnée, les calculs risqués, l'érudition fantaisiste et les affirmations péremptoires de Schlieffen eurent un succès énorme auprès de Guillaume II. Schlieffen devint le dieu de la guerre pour ce romantique attardé qui se croyait de la semence de Napoléon. Une panacée « allemande », apportant la victoire en trois mois et la gloire à tout jamais, que pouvait-on rêver de mieux adapté à la mentalité de ce Lohengrin qui s'intitulait « le maître de la guerre »?

Je n'apporte aucun parti pris dans l'examen de cette doctrine : j'ai essayé d'en indiquer les origines respectables et les raisons spécieuses. Il est incontestable qu'elle a abouti à des succès éclatants, sinon à des résultats absolument décisifs, en Russie et en Roumanie, contre des chefs peu expérimentés. Son application eût pu être des plus dangereuses en France, si elle ne se fût heurtée à une capacité technique bien préparée, à une résolution ferme et à un bon sens inébranlable (1).

(1) Je pense que le plus beau et le plus incontestable succès obtenu par la doctrine de Schlieffen, c'est la bataille de Tannenberg en août 1914, où l'armée de Samsonoff fut réellement enveloppée et anéantie. Mais que serait-il arrivé si Rennenkampf s'était mis en marche? Hindenburg qui, d'ailleurs, opérait à coup sûr puisqu'il avait connaissance chaque jour de tous les ordres russes, reconnaît dans ses Mémoires (*Aus meinem Leben*) la faveur prodigieuse que lui fournit la fortune par l'incapacité du général russe présenté jusque-là comme un audacieux. Hindenburg expose, qu'en 1915, il recourut encore à l'application de la doctrine de Schlieffen. Son texte est intéressant à citer : il s'agit de la deuxième campagne de la Prusse orientale : « Notre plan avait pour but d'*envelopper* la 10e armée russe du général Siewers *avec deux puissants groupements d'aile* qui la déborderaient largement de façon à se refermer sur elle dans son dos et en territoire russe et à détruire entièrement ses derniers débris... L'ordre d'attaque proprement dit est envoyé le 5 février d'Insterburg. Il prescrit de déclencher le 7 le mouvement des deux masses d'aile et fait peut-être allusion à notre vic-

Mais comme, tout calculé, elle a contribué à ruiner la plus étonnante entreprise de domination qu'un empire et une armée aient jamais conçue, l'erreur où elle a jeté ceux qui s'étaient fiés en elle est d'une importance historique considérable : à ses résultats elle est jugée.

Témoignages allemands sur le plan stratégique et ses variantes.

Cependant, il n'est pas inutile d'insister sur ses séduisants effets et sur l'erreur dont elle a enivré, en fait, toute une génération. Cet étrange envoûtement ayant saisi d'abord les états-majors, s'est étendu peu à peu à tout un peuple. L'Allemagne y a cru par eux et d'après eux. Elle a cru à la victoire *facile* par ce procédé en quelque sorte mécanique. Peut-être y croit-elle encore. Or, il importe de dessiller les yeux à tout le monde, même à nos ennemis d'hier. Car, en somme, pour vaincre l'Allemagne, sa propre erreur n'a pas suffi : il y a fallu, en outre, un effort dont le monde voudrait bien s'épargner le renouvellement.

Dès les premiers fascicules de l'*Histoire de la guerre illustrée*, fascicules parus en 1915, l'étude des réalités et l'attentif examen de la carte avaient fait ma conviction : le plan stratégique allemand comportait une manœuvre par les deux ailes et, par conséquent, il découlait des doctrines de Schlieffen. Le 22 juillet 1916, je publiais dans *la Revue hebdomadaire* un article destiné à exposer cette manière de voir :

« Je crois devoir dire ici en toute sincérité que l'étude des faits appliquée au temps et aux lieux m'a conduit à reconstituer les pensées directrices, les volontés et même les doctrines qui se trouvent en présence. Par exemple, ce sont les faits qui m'ont appris que l'armée allemande avait attaqué les armées françaises selon le système de la *tenaille;* et c'est seulement après m'être fait cette conviction que j'ai remarqué l'importance, à ce point de vue, du fameux mémoire de Schlieffen sur la bataille de Cannes,

toire si glorieuse de Sedan. La 10e armée russe subit finalement à Augustowo le même sort que l'armée française à Sedan. Le 21 février, la vaste tenaille de notre attaque se fermait autour d'elle ; plus de 100 000 ennemis en sortirent prisonniers et furent dirigés sur l'Allemagne. Un nombre de Russes plus considérable encore avaient été tués (*). »

La manœuvre eut là toute son ampleur et tout son caractère, mais elle s'appliquait toutefois à un front particulier et non à un ensemble stratégique considérable. Hindenburg et Ludendorff paraissent s'être désintéressés peu à peu du système de Schlieffen. Il ne semble pas qu'ils s'en soient inspirés spécialement au cours de la campagne de 1918.

(*) *Ma vie*, traduction française, Lavauzelle, p. 124.

où le chef d'état-major donnait ce principe comme pensée directrice de la stratégie allemande. Les faits et les faits seuls m'ont révélé le parti pris des chefs allemands de chercher les vastes espaces et la stratégie des mouvements, même en violant les neutralités belge et luxembourgeoise... Les faits et les faits seuls m'ont aidé à comprendre la puissante raison qui porta notre haut commandement à ne jamais laisser compromettre, quoi qu'il arrivât, sa *force de l'est...* (1). »

Ainsi, avant même qu'une documentation officielle quelconque eût été livrée au public, les deux données essentielles étaient dégagées et affirmées : pour l'armée allemande l'exécution d'un plan conçu d'après les doctrines de Schlieffen, autrement dit « la tenaille » ; pour l'armée française, l'importance décisive de notre « force de l'est ».

Comment la documentation qui s'est produite peu à peu a confirmé l'un et l'autre de ces aperçus inspirés par les faits, voilà ce qu'il convient de préciser, maintenant.

En ce qui concerne le système stratégique adopté par le haut état-major allemand, les documents parus dès le cours de la guerre et surtout depuis la fin de la guerre sont d'une netteté et d'une abondance telles qu'il suffirait d'une simple énumération pour ne laisser aucun doute dans l'esprit. Si je cite ici textuellement quelques-uns d'entre eux, c'est que l'effet massif, pour ainsi dire, de cette énumération est nécessaire pour en finir, une fois pour toutes, avec des négations accumulées et que ces textes permettent de suivre exactement les conditions intellectuelles et morales dans lesquelles s'est produite un peu trop promptement la grande erreur allemande.

En effet, au sujet de la mentalité des états-majors allemands, quels témoins plus probants que ces états-majors eux-mêmes?

Voici donc quelques-uns de ces témoignages qui font à la fois preuve et conviction :

Le général Freytag-Loringhoven était, pendant la guerre, quartier-maître général de l'armée sous les ordres de Falkenhayn et, depuis qu'Hindenburg et Ludendorff eurent remplacé Falkenhayn, il devint le représentant du chef de l'état-major à Berlin. Or, en 1917, ayant à rechercher les conditions dans lesquelles l'armée allemande pouvait encore espérer la victoire, il critiquait les erreurs du passé et il donnait quatre raisons principales à l'échec

(1) Pour l'ensemble de la conception qui a dominé le présent exposé, je demande que l'on veuille bien se reporter à l'article de *la Revue hebdomadaire*, 22 juillet 1916 : « Théorie de la bataille des Frontières », p. 442.

de la première campagne allemande. De ces quatre raisons, je citerai celle-ci qui est spécialement stratégique : « Le *plan d'enveloppement par les deux ailes*, sur lequel était basé le projet de destruction de l'armée française, s'est heurté devant *la tenaille de gauche* au barrage fortifié de Lorraine qui n'a pu être renversé (1). »

Enveloppement par les deux ailes, — échec de la tenaille de Lorraine, — rien de plus clair. Telle est l'opinion réfléchie et renseignée d'un homme qui personnifie, en quelque sorte, l'état-major vaincu.

Le 18 novembre 1917, la *Gazette de Francfort* publiait une étude due certainement à une autorité militaire très renseignée, où l'on cherchait à déterminer les raisons des premières défaites allemandes. Or l'auteur s'exprimait en ces termes :

En France, nous avons assisté, dès les premières semaines de la guerre, à l'essai d'appliquer pour la première fois sur une immense échelle et à une armée de plusieurs millions d'hommes, l'idée qui a présidé à la *bataille de Cannes*. Cette idée envisageait l'enveloppement *des deux ailes ennemies;* on confiait à l'aile droite de l'armée d'enveloppement une tâche d'une audace inouïe : elle devait renverser les forces franco-belges qui lui barraient la route ; *puis, par des marches forcées* dépassant presque ce que peuvent fournir des hommes, on amenait l'armée avec son flanc découvert à passer devant Paris qu'elle évitait : cette mission fut remplie.

L'aile gauche avait à parcourir un chemin court, mais hérissé de difficultés ; *celles-ci ne purent être surmontées.* Cette partie du plan général a été irréalisable. Malgré tout, le haut commandement garda l'*idée directrice : enveloppement et anéantissement.* Le succès final nous fut refusé pour des motifs que nous savons et dont l'enveloppement d'une des ailes, celle qui était commandée par von Kluck, n'est pas le principal...

Inutile d'insister sur les nombreuses apologies de Hindenburg qui, à propos de la bataille de Tannenberg, évoquent unanimement les conceptions de Schlieffen et le thème, désormais plus allemand que carthaginois, de la bataille de Cannes. Karl Strecker les résume toutes dans ces lignes inscrites en tête de sa brochure *D'Annibal à Hindenburg* : « Le comte de Schlieffen, stratège éminent, *à qui notre état-major doit le plan de l'offensive allemande en* 1914... etc. »

Les grands chefs eux-mêmes, ceux qui ont commandé pendant

(1) Voir les considérations dont le colonel Feyler accompagne ce texte dans son étude sur la brochure de Freytag-Loringhoven, *Journal de Genève* du 25 septembre 1917.

la guerre, ont écrit depuis ; nous avons, au début de cet ouvrage, donné les opinions de von Tappen, de von Kuhl, de von Stein ; tous se déclarent tributaires de Schlieffen.

Hindenburg ne laisse aucun doute sur l'inspiration de ses grandes manœuvres sur le front oriental : elle appartient nettement à la thèse de Schlieffen. Quant au plan allemand du début sur le front occidental, si son témoignage est un peu plus réservé, il ne prête cependant à aucun doute : ayant à expliquer les causes de la défaite allemande sur ce front, c'est-à-dire de la bataille de la Marne, il insiste particulièrement sur l'échec de la tenaille de l'est : « Notre défaite de la Marne, dit-il, tenait à un certain nombre de fautes précises commises par le haut commandement et en particulier à celle qui consista à *laisser en Lorraine des forces considérables qui ne réussirent même pas à retenir devant elles les troupes françaises qui s'y trouvaient.* » Observons que cette tenaille de l'est ne fut pas seulement contenue, mais battue à plate couture par les armées françaises, et l'observation de Hindenburg, dans sa forme réservée, n'en est que plus juste et plus forte.

Le compagnon et le chef de l'état-major de Hindenburg, Ludendorff, vise à son tour, comme dominant toute la préparation du grand plan de guerre, la doctrine de Schlieffen ; il regrette seulement qu'on ne l'ait pas appliquée à la lettre :

« A l'ouest, l'avance allemande se termina par une retraite. L'aile droite allemande était trop faible et sa manœuvre d'enveloppement ne fut pas assez large... Il aurait fallu renforcer cette aile par les deux corps prélevés en Alsace et en Lorraine. *C'est ce que prévoyaient d'ailleurs les travaux du comte Schlieffen.* »

Enfin, s'il faut apporter des témoignages encore plus élevés, sinon plus autorisés, je conclurai par cet extrait d'une lettre du kronprinz postérieure à la guerre, 16 août 1919, et publiée par le *Lokal Anzeiger* du 14 octobre 1919 : « Vous vous souvenez sans doute de notre entretien après la bataille de la Marne qui se termina en un si sérieux échec par la faute de notre haut commandement. *Le plan de Schlieffen fut brisé finalement sur la Marne : mais il était déjà compromis dès l'heure de la mise en marche.* Aussi, je vis clairement, à partir de 1914, que la guerre ne pouvait plus être menée à une fin victorieuse par les moyens militaires, etc. » Et, dans ses *Mémoires*, publiés en 1922, le kronprinz reproduit presque textuellement cette opinion : « La retraite de la Marne fut cause de l'effondrement du plan grandiose de Schlieffen, dont le but initial était de terrasser la France, sans crier gare. Ceci aurait mis de suite fin à la guerre. »

Après de telles affirmations, l'origine du grand plan allemand est hors de conteste. Ce n'est donc plus à titre de preuves, mais à titre d'explication que je terminerai par un texte émanant de l'homme qui représenta éminemment, pendant la guerre, la thèse de l'état-major et son application sur le front occidental : il s'agit de von Kluck lui-même, le grand responsable de la Marne. Quand il en vient à exposer ce qu'il a fait et ce que Joffre a fait contre lui dans ces décisives journées du 5 au 10 septembre, sa pensée se reporte uniquement vers son maître Schlieffen et c'est d'après les leçons de celui-ci qu'il mesure l'événement capital de la campagne. Ayant décrit la course terrible et haletante qui amène son armée sur l'Ourcq et la Marne, il se vante d'avoir exécuté la pensée fondamentale d'une préparation d'encerclement par l'aile occidentale allemande *dans le sens de la bataille de Cannes*. Et alors, considérant la manœuvre de ses adversaires, il ajoute : « Notre conception de la campagne était connue du commandement français. Et c'est pour s'y opposer que, soit Gallieni, soit Joffre et son état-major ont conçu et résolu l'idée de l'enveloppement par les deux côtés de l'aile occidentale allemande. Leurs espérances toutefois ne se réalisèrent pas absolument. Annibal avait recueilli toute la chance de son habileté. Joffre au contraire, par suite de la contre-manœuvre que lui opposa le commandement allemand (c'est-à-dire von Kluck lui-même), ne put parvenir à renverser d'un seul coup de barre tout le sort de la guerre. C'est déjà un grand honneur d'être cité, d'un côté ou de l'autre, à côté du grand Punique... » Évidemment von Kluck, quoique battu, n'est pas fâché d'avoir à se réserver sa part des lauriers qu'il distribue si largement.

Et quand le même von Kluck donne les raisons tendant à expliquer sa défaite, qu'invoque-t-il à titre d'excuse? *L'échec de la manœuvre de la tenaille dans l'est* et l'ignorance où le grand état-major l'avait consciemment laissé à ce sujet : « *Le commandement de la Ire armée n'avait aucune connaissance des circonstances graves dans lesquelles la VIe et la VIIe armées étaient arrêtées à l'est de la Moselle et laissaient à l'adversaire sa liberté d'action. S'il avait été prévenu à temps de cette situation, il n'eût pas été question du passage de la Marne par la Ire armée en masse* (1). »

(1) Nous savons, en effet, par un radio surpris (V. t. V, p. 42 de l'*Histoire illustrée de la guerre*), qu'après l'échec de l'offensive allemande dans l'est, le grand quartier général allemand avait ordonné le silence absolu sur ce grave événement. La plainte de von Kluck est donc historiquement et *stratégiquement* absolument fondée.

Voici donc, au dire de von Kluck, les deux mouvements et les deux faits décisifs : l'aile occidentale tournée ; l'offensive de l'aile gauche arrêtée dans l'est. En général qui sait son métier, il résume la manœuvre allemande et son échec en ces deux constatations, et l'élève de Schlieffen se reporte de nouveau, à ce moment précis, au souvenir de la « bataille de Cannes » et « du grand Punique ». *Habemus confitentem...*

Le grand plan allemand a donc incontestablement son origine dans les idées de Schlieffen, et s'il se transforma après la mort de son auteur, dans une mesure qu'il convient d'indiquer maintenant, ce fut encore d'après ses propres idées et en fortifiant le principe de la « tenaille » tel qu'il l'avait conçu.

En combinant les études poursuivies d'après ces sources allemandes sur les différentes variations de ce plan, on arrive à la conclusion suivante : Schlieffen lui-même avait hésité quelque temps avant d'adopter « la tenaille » dans toute son ampleur ; il penchait, d'abord, pour une attaque frontale vers la trouée d'Épinal combinée avec une manœuvre d'enveloppement seulement par l'aile droite.

Peu à peu, son opinion d'abord, puis celle de ses successeurs se modifièrent, et toujours dans le sens d'une ampleur plus large à droite et à gauche. Le mouvement par l'aile droite fut étendu sur la rive gauche de la Meuse avec Liége comme lieu de passage de la rivière.

D'autre part, une force non plus seulement défensive, mais offensive (cinq corps et demi actifs sans compter la cavalerie et les brigades de réserve), fut constituée avec une nouvelle mission, à savoir d'attaquer Nancy. C'est le germe de la future « tenaille de gauche ».

De telles réalisations exigeaient déjà des forces immenses : d'où la « course aux effectifs » entreprise par Schlieffen et par ses successeurs à partir de 1904.

Mais les effectifs indéfiniment accrus réagirent, à leur tour, sur le plan de plus en plus élargi. Il fallait, si j'ose employer cette expression, caser tout ce monde et cet afflux immense de forces dont devait disposer, dès le premier jour, le haut commandement.

Moltke *junior*, nommé en 1906 à la place de Schlieffen et travaillant selon ses idées, se mit à renforcer incessamment la tenaille de gauche. C'était l'application exacte de la doctrine (1). Ainsi furent

(1) Je sais que ce point a été contesté après coup par von Kuhl, mais les livres de Schlieffen ne peuvent laisser place au moindre doute. Von Kuhl, responsable au premier chef, fait la stratégie de l'escalier.

créées, sous les ordres du commandant supérieur des forces allemandes d'Alsace-Lorraine, kronprinz Rupprecht de Bavière, les deux grandes armées (VIe et VIIe) auxquelles étaient adjointes les garnisons de Metz et de Strasbourg. Ces forces (1) avaient reçu pour mission : 1° de briser la force offensive française en Lorraine ; 2° de se mettre en mouvement aussitôt après pour une marche en contre-choc sur la trouée de Charmes et Belfort. La grande manœuvre de l'enveloppement par les deux ailes était réalisée ; ainsi la force allemande était entièrement déployée et employée ; ainsi le plan était en équilibre ; ainsi l'Allemagne du Centre et du Sud était éventuellement défendue. Quant à l'armée française, tournée maintenant des deux côtés à la fois, elle devait infailliblement, et d'après l'application exacte de la doctrine, être enserrée et détruite en un nouveau « Cannes » dans les Champs Catalauniques (2).

La contre-partie française.

A l'offensive pour l'enveloppement par les deux ailes, montée selon la doctrine de Schlieffen, le haut commandement français oppose la contre-manœuvre qui aboutit à la bataille de la Marne.

(1) VIe armée : 5 corps d'armée, 4 divisions d'ersatz, un corps de cavalerie ; VIIe armée : 3 corps d'armée, une division de réserve, 2 divisions d'ersatz, 4 régiments de landwehr. Soit au total *la valeur de* 12 *corps, plus un corps de cavalerie.*

(2) Les livres à citer sur ces matières sont déjà innombrables ; car les Allemands écrivent, écrivent, écrivent. Leurs défaites sont un thème admirable à leur pédantisme. Voir les ouvrages de von Kuhl, de von Tappen, de von François, de von Hausen, de von Baumgarten-Crusius, de von Kluck, de von Bülow, l'article de von Ruith, etc. Je signalerai quelques bonnes études françaises résumant le débat : capitaine Koetz, « le Plan de campagne allemand de 1871 à 1914 », dans *Revue de Paris* du 15 août 1920 ; lieutenant-colonel Thomasson, « les Variations du plan de guerre allemand de 1871 à 1914 », dans *Revue militaire générale* de mai 1920 ; commandant Henri Carré, « la Bataille de la Marne vue du côté allemand », dans *Revue de Paris* du 1er septembre 1920 ; général Dupont, *le Haut Commandement allemand en* 1914 ; *la Genèse de la bataille de la Marne*, par le général H. Le Gros ; l'excellente étude critique du lieutenant-colonel Poudret, dans *Revue militaire suisse*, numéros de mars, novembre, décembre 1919 ; Général Berthaut, *l' « Erreur » de* 1914, *réponse aux critiques*, Paris, 1919. Je citerai, d'après le général Berthaut, deux maximes qui s'appliquent avec une exactitude admirable à la polémique engagée contre le haut commandement français, alors qu'on se refusait d'essayer de connaître même le plan de nos ennemis : « On a fait de tout temps, dit le général Berthaut, la critique des opérations militaires avec une incompétence, une légèreté et une prétention qui étonnent. » Et il complète par cette pensée extraite des *Mémoires* du maréchal Jourdan : « C'est l'incertitude dans laquelle sont presque tous les généraux sur les mouvements et les positions de leurs adversaires qui rend si difficile le commandement d'une armée, et c'est la connaissance qu'en ont ceux qui écrivent après les événements qui rend la critique si facile. »

Cette contre-manœuvre peut se résumer en deux mots : la bataille de la Marne est un troisième acte. *Premier acte :* la bataille des Frontières. *Deuxième acte :* la retraite avec arrêts et combats en coup de boutoir. *Troisième acte :* victoire de la Marne.

Incontestablement le haut commandement français est contraint par l'initiative allemande, violant la neutralité belge, de renoncer à son propre plan offensif. Ce plan consistait, selon toute vraisemblance, à envahir l'Allemagne, la droite du Rhin, et à se glisser en même temps par Trèves pour tourner Metz, voiler cette place et livrer une première bataille offensive, toutes forces réunies, avant de franchir le Rhin.

Ce plan n'était réalisable que si la neutralité belge était respectée par l'ennemi. Le haut commandement français avait envisagé une double hypothèse : ou bien l'ennemi (ce qui paraissait le plus vraisemblable) resterait sur la rive droite de la Meuse pour éviter de jeter, dès le début, l'Angleterre dans le conflit, ou bien il se porterait sur la rive gauche et allongerait son aile droite extrême jusqu'au bord de la mer. En vue de l'une ou de l'autre de ces deux hypothèses, le haut commandement français avait préparé ce qu'il a appelé lui-même *une variante :* dans le premier cas, l'aile gauche de l'armée française (5e armée) couvrait les Ardennes centrales, la trouée de Mézières et la trouée de Givet, et même des forces de seconde ligne (réserves du corps Valabrègue, armée d'Amade, forces belges et anglaises) se masseraient dans le nord depuis Vervins jusqu'à Maubeuge et chercheraient à envelopper la droite allemande (1). Dans le second cas, c'est-à-dire si l'aile droite allemande marchait, par Bruxelles, pour atteindre la mer, la 5e armée se porterait, par une « marche en crabe », vers le nord, s'appuierait sur les places de Namur et de Maubeuge et, ralliant à elle toutes les forces que nous venons d'énumérer, livrerait bataille à l'extrême aile droite allemande, tandis que nos armées du centre tenteraient de briser le front allemand extrêmement étendu, dans la région des Ardennes.

De toutes façons, le haut commandement français était résolu à ne pas abandonner à elle-même la région de l'est. Il avait, pour cela, des raisons à ses yeux décisives : 1° couvrir sa droite une fois pour toutes et solidement par le massif des Vosges, s'il n'était pas

(1) Voir déposition du maréchal Joffre dans les *Procès-verbaux de la commission d'enquête sur le rôle et la situation de la métallurgie en France* deuxième partie, p. 145 et suiv.

possible de l'étendre jusqu'au Rhin ; 2° se défendre contre l'enveloppement dont la menacerait une armée débouchant de la Lorraine annexée ; protéger Nancy, Belfort et subsidiairement le centre de la France qu'une poussée de l'ennemi par la trouée de Charmes et la trouée de Belfort eût livré à l'invasion (1) ; 3° par-dessus tout, ne pas abandonner à lui-même le réduit de nos places fortes de la frontière, centre de résistance d'une puissance incomparable si nos armées de campagne restaient en contact avec lui, menace constante sur le flanc d'une armée d'invasion, « dent » enfoncée dans la chair allemande quel que fût le sort de la campagne sur d'autres points. Notre « force de l'est » était considérée à juste titre, par le haut commandement français, comme le « pivot » de la bataille de la Marne au début, et, plus tard, elle usa l'effort allemand quand il s'engagea directement dans une lutte à corps perdu pour la possession de Verdun.

La résolution prise par le haut commandement français de se maintenir en force dans l'est avait donc ses raisons profondes qui apparurent au fur et à mesure que les événements se produisaient ; mais elle exigeait, chez le chef, une force de volonté et une énergie morale sans secondes. Il s'agissait, en effet, de renoncer, de parti pris, à une lutte désespérée en avant du camp retranché de Paris ; il s'agissait de laisser ce camp retranché, et par conséquent la capitale, à ses ressources militaires propres, en les défendant, pour ainsi dire, *du dehors*, il s'agissait enfin de renoncer, si des conjonctures plus graves encore se présentaient, à une autre idée chère à l'école traditionnelle militaire française, celle d'une campagne prolongée à l'abri de la Loire... Responsabilité accablante pour le général en chef si ses prévisions ne se réalisaient pas et si, par malheur, le « pivot » lui-même venait à céder.

Les premiers actes de la guerre parurent faire peser sur le général Joffre tout le poids de cette responsabilité. Le plan allemand réussissait. L'invasion soudaine de la Belgique assurait à l'initiative allemande, opérant surtout par l'aile droite, un terrifiant succès.

C'est ici que le haut commandement français, abandonnant son plan offensif, fait jouer son système défensif appuyé sur sa « force de l'est ». Pour parer à la manœuvre d'enveloppement conçue par

(1) Le maréchal Joffre dit expressément dans sa déposition : « Si j'avais seulement pris trois ou quatre corps d'armée qui étaient devant Toul et Épinal, on s'en serait peut-être repenti et le mal aurait été plus grave. En effet, si les Allemands avaient pu enfoncer notre droite, ils marchaient sur Paris et nous n'avions rien pour les arrêter » (p. 161).

Schlieffen, il fait *juste* ce qu'il faut faire : ayant brisé, au moyen de sa force de l'est, une des branches de la tenaille, et ayant sauvé ainsi son propre « pivot », il prépare le contre-enveloppement de l'autre aile allemande, l'aile droite, par la création de l'armée d'Amade qui deviendra bientôt l'armée Maunoury.

Naturellement, il faut quelques jours pour accomplir un pareil changement de front et obtenir de tels résultats.

Pendant ces quelques jours, à quoi le haut commandement français emploie-t-il ses gros? A exécuter la « variante » qui a pour objet de prendre à partie le centre ennemi, de tenter de le séparer de cette aile droite, la plus aventurée, et sinon de rompre, du moins d'affaiblir l'immense arc de cercle offensif qui tente d'envelopper les armées françaises : au besoin, on s'y reprendra à plusieurs fois.

D'où ces batailles contre le centre allemand, non pas statiques et immobiles « à la Terentius Varro », mais mobiles s'il en fut, puisqu'elles présentent ce caractère singulier *qu'elles n'insisteront pas* et que, *par ordre*, elles se décrocheront *toujours* à temps pour éviter que les armées soient enfermées dans le demi-cercle qui avance par les ailes.

Voilà ce que Schlieffen n'avait pas prévu ; et pourtant, le plus simple bon sens eût dû l'avertir. Il supposait donc des armées figées dans l'attitude de l'autruche et attendant leur sort. Mais les armées françaises étaient *commandées;* leur conduite était *raisonnée;* leur force n'empêchait pas le ressort et la souplesse. Le haut commandement français averti exactement, ne fût-ce que par les avions, des mouvements de l'ennemi, savait que les deux ailes se précipitaient sur lui dans une course effrénée ; il lisait la manœuvre sur les routes ; il la suivait des yeux ; ayant pris consciemment le parti d'échapper à l'étreinte, il reculait, mais tout en attaquant. Il entraînait l'adversaire dans son propre sillage, se réservant de lui tomber dessus à fond, dès que la contre-manœuvre serait solidement construite et articulée.

Ceci est la raison d'être de ces premiers *actes* qui précèdent la bataille de la Marne : 1° la bataille des *Frontières* qui se porte au devant du demi-cercle de l'invasion allemande et lui assène un coup formidable à l'ouest, au moment même où les batailles de Lorraine l'arrêtent à l'est ; 2° *la retraite*, avec les coups de boutoir de Guise et de la Meuse, qui ont le même caractère au moment où la Mortagne et le Grand-Couronné règlent le sort de la « tenaille » de l'est ; et 3° les premiers combats *sur le flanc allemand*, à Proyart, à Verberie, qui eussent dû avertir les généraux ennemis et les retenir dans le nord s'ils eussent eu la moindre prudence, mais dont

leur surdité intellectuelle ne sut même pas entendre le son de cloche inquiétant.

Sur cet avertissement négligé, sur cette occasion manquée, sur ce mépris des évidences les plus claires, nous avons encore un aveu frappant, c'est celui de von Kluck lui-même, le téméraire disciple de Schlieffen, l'impétueux marcheur de l'aile droite. Ruminant dans sa retraite, il explique que le haut commandement allemand eût dû, dès les premières affaires de la Somme, arrêter, en avant de Paris, la course à l'enveloppement ; il s'exprime en ces termes :

La Ire armée continua sa marche en avant, selon les ordres reçus (le 28 août) en vue d'un glissement des trois armées de droite un peu plus en direction ouest. Dans ce glissement, la Ire armée devait avancer *à l'ouest de l'Oise*, prenant sa direction vers le secteur de la Seine, Rouen-Mantes (c'est-à-dire l'enveloppement de Paris), avec mission d'anéantir les forces ennemies pouvant s'y trouver, de les jeter, autant que possible, *sur la Seine inférieure* et de se saisir du passage de la rivière. But séduisant, assurément, mais impossible à atteindre avec la proportion des forces de l'aile occidentale de l'armée allemande. La force réelle de l'aile occidentale s'opposait à des manœuvres s'étendant aussi loin... *Une stratégie plus ferme et plus retenue eût dû imposer au grand quartier général un temps d'arrêt pour reprendre haleine, attendre l'arrivée de plusieurs divisions venant de Lorraine, occuper le secteur de la Marne, puis couper Paris par les rives de la Marne et la rive droite de la Seine et enfin attaquer le front nord-est de Paris avec toute l'artillerie lourde des Ire et IIe armées.* Dès que la Ire armée se fût trouvée reposée et que de grandes forces fussent arrivées de Lorraine, que les corps actifs encore employés au service des étapes eussent été remplacés par des troupes de landwehr et de landsturm, que la brigade laissée à Bruxelles eût atteint le front, *alors* la guerre de mouvement eût repris ses droits. Il est vrai que l'adversaire se fût, pendant ce temps, rétabli et renforcé, qu'il eût gagné ainsi une plus grande liberté de mouvements ; mais cela eût été un mal moindre que les avantages obtenus...

Von Kluck réclame, après coup, juste le contraire de ce qu'il a fait lui-même. En 1914, il ne songeait qu'à courir de l'avant pour l'enveloppement de l'aile gauche ennemie. Le système qu'il préconise, maintenant, eût eu des effets imprévus qu'il ne s'agit pas de discuter ici, mais en tout cas, c'était la ruine de tout le plan allemand. Les armées de l'est arrêtées devant Nancy et les armées de l'ouest arrêtées au nord de Paris, qu'eût dit von Schlieffen, qu'eût dit le « grand Punique »? C'était la guerre de position substituée à la guerre de mouvement et les armées opérant en Lorraine, soudainement diminuées, présentaient leur flanc à notre force de l'est déjà victorieuse.

N'entreprenons pas de reconstituer une autre guerre que celle

qui fut la conséquence du système de Schlieffen appliqué à la lettre par von Moltke et par von Kluck lui-même. Laissons le général battu ratiociner sur les causes de sa défaite. Il suffit d'avoir établi que, de l'aveu du principal intéressé, la manœuvre allemande échouait devant Paris, faute de réserves et faute d'effectifs suffisants. La manœuvre de Joffre *tournant l'ennemi au lieu d'être tournée* par lui s'esquissait à peine que, déjà, la conception *géniale* allemande s'écroulait, même aux yeux de ceux qui l'exécutaient.

C'est donc bien du fait de la manœuvre française prescrite par l'Instruction générale du 25 août qu'un pareil résultat est obtenu, même avant que la bataille se fût engagée sur l'Ourcq et la Marne. Mais il fallait la bataille elle-même pour mettre le sceau à la supériorité de la manœuvre française.

La bataille de la Marne est la conclusion de la manœuvre française.

La bataille de la Marne est donc un *troisième acte.*

Ce troisième acte est la conséquence logique des deux premiers. L'ennemi arrive décontenancé et à bout de forces sur l'immense ligne concave où Joffre l'attend.

Nous avons montré, au cours de l'exposé, que la manœuvre allemande s'était transformée d'elle-même non pas une fois, mais deux fois à la veille même de la lutte. L'échec de la « tenaille de l'est » avait amené von Moltke à renoncer à la manœuvre d'enveloppement par les deux ailes dès le 3 septembre. Il propose pour but nouveau à ses lieutenants la manœuvre de débordement d'une aile, de façon à rejeter toute l'armée française sur la frontière suisse. Et puis, le 5, comme il s'aperçoit que des forces s'amassent autour de Paris, comprenant qu'il serait extrêmement dangereux de tourner le dos à ces forces et de les laisser sans surveillance, il change encore sa manœuvre *in extremis*. Il ordonne à von Kluck de faire le guet devant la capitale tandis que von Bülow et von Hausen se précipiteront sur le centre français pour essayer de le rompre vers la trouée de Sézanne et la trouée de Mailly et que le duc de Wurtemberg et le kronprinz chercheront à rabattre la droite française sur les camps retranchés de l'est ou sur la frontière suisse.

La bataille était disloquée, sinon perdue, avant d'être livrée. Il s'agissait, en somme, d'un coup de désespoir qui ne pouvait plus compter, pour réussir, que sur le courage et l'abnégation du soldat allemand. Il s'agissait d'une offensive en trois tronçons, aussi mal préparée que possible. Ici encore, la manœuvre de Joffre agissait avant la bataille.

Un certain nombre de conséquences se produisent et se livrent à notre observation. En premier lieu la bataille de la Marne n'est pas uniquement la bataille de l'Ourcq. Une des plus cruelles injustices de la légende que l'on a prétendu imposer à l'histoire, c'est de ne tenir aucun compte, ni des batailles du centre, ni des batailles de l'est. Dans notre récit, nous nous sommes efforcés de remettre à leur place et à l'honneur les admirables vertus des chefs et des soldats qui ont combattu, non seulement sur l'Ourcq et aux marais de Saint-Gond, mais à Esternay, à Montmirail (où la bataille fut réellement gagnée), à la route n° 51, à Fère-Champenoise, à Vitry-le-François, à la trouée de Mailly, à Maurupt-le-Montois, à la Vaux-Marie et, au delà, à la trouée de Charmes, à la Mortagne, au Grand-Couronné. Ces parties de la bataille sont non moins importantes, non moins épiques que les rudes combats de l'Ourcq et des marais de Saint-Gond. La dernière manœuvre allemande se proposait pour but de réparer dans le centre et dans l'est ce qui avait échoué à l'ouest. Si le front français eût été brisé en l'un de ces points, la manœuvre finale allemande obtenait une victoire tout de même décisive, puisque l'armée de Joffre eût été coupée en deux ou trois tronçons.

Donc, il faut considérer la bataille de la Marne *dans son ensemble*. Il n'y a pas un de ses épisodes qui ne soit d'une portée décisive. Le général en chef seul pouvait la conduire sur tous ces points à la fois et ressentir, à chaque instant et pour chacun des points, l'angoisse de la responsabilité qu'il portait.

Causes de la défaite allemande : indiscipline, manque de liaison.

Autre considération : la bataille de la Marne fut perdue du côté allemand non seulement par mauvaise manœuvre stratégique, mais par manque de liaison et, disons le mot, par manque de discipline.

L'immensité du champ de bataille, la variété des terrains sur lesquels elle se livrait, la puissance encore inessayée des armes et des méthodes tactiques, la prodigieuse innovation de l'emploi des avions soit pour les reconnaissances, soit pour le réglage de l'artillerie, l'usage multiplié de moyens de transports nouveaux et, en particulier, du réseau des voies ferrées permettant de « puiser les réserves dans les corps combattants », tout faisait un devoir unique aux chefs et à leurs subordonnés de se serrer en quelque sorte, coude à coude, les uns contre les autres et d'assurer l'union la plus étroite des esprits et des choses.

C'est ce qui se produisit dans le camp français. Or, c'est précisé-

ment le contraire de ce que nous observons dans le camp allemand.

D'abord, de l'avis de tous les Allemands, responsables ou non, le grand quartier général est trop loin du front, à Luxembourg; Moltke n'a aucune connaissance *de visu* de la réalité. On peut se demander s'il s'est rendu sur le front une seule fois avant sa tournée désespérée du 11 septembre. Tous les chefs des armées reconnaissent qu'ils ne communiquaient avec lui que par des radios parfois en clair et surpris par l'ennemi, parfois en chiffres et difficilement compréhensibles. Entre le grand quartier général et les chefs d'armée, l'unité de vues n'était nullement assurée. Aussi la discipline intellectuelle n'existe que pour la forme. Ceci est un point capital et nous en dirons tout à l'heure la raison profonde.

Entre les divers chefs d'armée, l'entente et les liaisons ne sont pas mieux assurées. On constate partout un désaccord fondamental. Kluck est en rupture déclarée avec Bülow. Son livre est un long réquisitoire contre son camarade d'attelage et celui-ci, dans son propre mémoire, le lui rend bien. De même le livre de von Hausen, ceux de von Tappen, de von Kuhl, du kronprinz, etc. Le haut quartier général tremble devant ses subordonnés, surtout quand il s'agit de von Kluck, du kronprinz et, ainsi que l'ont révélé von Tappen et von Ruith, du kronprinz Rupprecht de Bavière. Bülow se plaint sans cesse et tire à lui la couverture. A diverses reprises, on met von Kluck sous ses ordres et von Kluck ne décolère pas. [illegible]lement, celui-ci n'en fait qu'à sa tête et, au mépris des ordres [illegible], il passe la Marne pour enlever la victoire à son partenaire, quitte à reprocher au grand quartier général de ne l'avoir pas éclairé sur la véritable situation. Il en est de même partout. Les sous-ordres en font autant, von Quast, von Kirchbach, par exemple. Les livres publiés par les chefs eux-mêmes démasquent les sourdes intrigues et les laides querelles qui grouillaient au fond de ces coteries d'état-major. Au début de la bataille, von Hausen, nous l'avons vu, se permettait d'enjoindre à Guillaume, « le maître de la guerre », de ne pas pénétrer dans son camp. Voilà donc où en était cette discipline allemande tant vantée !

Assurément la médiocrité du grand chef allemand, le colonel-général von Moltke, explique beaucoup de choses (1). Mais pourquoi l'avait-on choisi si médiocre? Sans doute parce que les coteries n'en eussent pas supporté un autre. On avait alors songé à Bülow, à Falkenhayn, à Hindenburg. On ne recourut à Hindenburg, mis

(1) « Il n'était pas préparé à cette situation et n'avait jamais pensé l'occuper ». (von Stein).

prématurément à la retraite, que quand la partie était à moitié perdue.

Je ne sais rien de plus démonstratif, à ce sujet, que ce qui se passe dans les commandements allemands, à partir du 8 septembre au soir, et quand il fallut bien s'avouer à soi-même que les troupes commençaient à fuir et qu'on était battu.

C'est un point sur lequel j'ai cru devoir insister ; car, outre son intérêt dramatique, il présente un intérêt stratégique de premier ordre. A quel moment précis la retraite a-t-elle été ordonnée? Par qui l'a-t-elle été? Par suite de quelles circonstances la bataille a-t-elle traîné pendant plusieurs jours encore, avec des reprises sanglantes et mal coordonnées, une sorte d'indécision qui trompa même le vainqueur?

Le grand responsable de la perte de la bataille, c'est von Kluck : d'abord il attaqua sur la Marne contre les ordres qui lui prescrivaient de rester entre la Marne et l'Oise ; ensuite, pour parer à la menace d'enveloppement si Maunoury se glissait par ses derrières jusqu'à Château-Thierry, il décrocha brusquement ses forces projetées en avant et les rejeta sur son aile droite de façon à se conserver une porte de sortie vers le nord ; mais ce mouvement brusqué et non combiné ouvrit dans le front allemand, entre son armée et celle de son voisin Bülow, un trou béant par où les armées ennemies se glissèrent. Dès le 8 au soir, l'aile gauche de Bülow dégarnie pliait et, dès le 9 au matin, von Bülow, renseigné sur le mouvement de l'armée anglaise et de la 5e armée « dans la fissure », comprenait, avec une vive intelligence du champ de bataille, que les armées allemandes n'avaient plus qu'à fuir vers le nord, si elles voulaient échapper à la destruction. Tel était le résultat de la manœuvre de Joffre : von Kluck devait être battu soit à gauche par Maunoury soit à droite par French et Franchet d'Esperey. Dès le 8, von Kluck avait perdu sa propre bataille à Varreddes ; il y a comme un aveu un peu trouble de ce fait dans ce que von Kluck dit, dans son récit, au sujet de l'avance de l'armée britannique vers la Marne : « L'avance des Anglais vers la Marne se manifesta, *le 8 septembre*, *dans le cours de la matinée*, par des forces considérables marchant au nord du Grand Morin... La couverture *du flanc et du dos de l'armée* ne semblait pas d'une sécurité suffisante... » En effet : il n'y avait plus de sécurité du tout. Contre ce mouvement de flanc de la 8e division d'abord et des Anglais ensuite, von Kluck jette tout ce dont il dispose. Mais à qui fera-t-on croire que les troupes qu'il envoie (une division et une brigade sur plus de 40 kilomètres), épuisées par trois jours de

combat, suffisent pour protéger *le dos et le flanc* de l'armée contre l'offensive de l'armée anglaise et de l'armée Franchet d'Esperey? Donc, d'après le propre récit de von Kluck, et comme le comprennent très bien von Kuhl, son chef d'état-major, et Hentsch, envoyé du grand quartier général, l'armée n'avait plus qu'à déguerpir.

Pourquoi le haut commandement français retarda-t-il le communiqué de la victoire?

Donc, la bataille de la Marne est perdue à l'ouest dès le 8 au soir, nous ne nous lasserons pas d'insister sur ce point capital.

Mais comment paraît-elle se prolonger jusqu'au 11 et même au 12? Comment se fait-il que le vainqueur lui-même, le général Joffre, n'apporte pas immédiatement cette déclaration joyeuse qui est attendue avec tant d'impatience par le pays?

Suivons le texte des communiqués français :

8 *septembre*, 15 *heures*. — *A l'aile gauche*, les armées alliées, y compris les éléments de la défense de Paris, sont en progression continue depuis les rives de l'Ourcq jusque dans la région de Montmirail. *L'ennemi se replie dans la direction de la Marne.*

8 *septembre*, 23 *heures*. — Les Allemands, ayant franchi dans leur mouvement de retraite le Petit Morin, se sont livrés, en vue de protéger leurs communications, à de violentes et infructueuses attaques contre celles de nos forces qui occupent la rive droite de l'Ourcq. Nos alliés les Anglais poursuivent leur offensive dans *la direction de la Marne*.

9 *septembre*, 15 *heures*. — A l'aile gauche, bien que les Allemands aient renforcé leurs troupes, la situation demeure satisfaisante. L'ennemi se replie devant l'armée anglaise.

9 *septembre*, 23 *heures*. — A l'aile gauche, toutes les tentatives allemandes pour rompre celles de nos troupes qui se trouvent sur la rive droite de l'Ourcq ont échoué. *L'armée anglaise a franchi la Marne. L'ennemi a reculé d'environ* 40 *kilomètres*.

10 *septembre*, 23 *heures*. — A l'aile gauche, les troupes anglo-françaises *ont franchi la Marne* entre la Ferté-sous-Jouarre, Charly et Château-Thierry.

11 *septembre*, 15 *heures*. — Ainsi que nous l'avons annoncé, une bataille est engagée depuis le 6 septembre sur le front s'étendant d'une façon générale de Paris à Verdun.

Suit un exposé général de la bataille, exposé qui se termine ainsi :

La situation générale s'est donc complètement transformée depuis quelques jours, tant au point de vue de la stratégie qu'au point de vue tactique. Non seulement nos troupes ont arrêté la marche des Allemands que ceux-ci croyaient être victorieuse, mais l'ennemi recule devant nous sur presque tous les points.

Le même jour, à 23 heures, le communiqué indique tous les éléments de la victoire :

Progrès au nord de la Marne dans la direction de Soissons et de Compiègne, fuite de l'ennemi, prisonniers, butin, etc.

Et finalement à la dernière heure (20 h. 30) de ce 11 septembre, à jamais illustre, le coup de clairon de la victoire, le message téléphoné de Joffre :

La bataille qui se livre depuis cinq jours s'achève en *une victoire incontestable*. La retraite des Ire, IIe et IIIe armées allemandes s'accentue devant notre gauche et notre centre. A son tour, la IVe armée ennemie commence à se replier au nord de Vitry et de Sermaize.

Partout l'ennemi laisse sur place de nombreux blessés et des quantités de munitions. Partout on fait des prisonniers. En gagnant du terrain, nos troupes constatent l'intensité de la lutte et de l'importance des moyens mis en œuvre par les Allemands pour essayer de résister à notre élan.

La reprise vigoureuse de l'offensive a déterminé le succès. Tous, *officiers, sous-officiers et soldats, vous avez répondu à mon appel. Vous avez bien mérité de la patrie!*

JOFFRE.

Aussitôt, le président de la République intervenait en personne. Il parlait pour le pays et pour l'histoire en adressant au ministre de la Guerre la lettre qui mettait à sa vraie place l'événement qui venait de se produire et qui décidait du sort du monde :

Bordeaux, 11 septembre 1914.

Nos vaillantes armées ont de nouveau donné, dans les quatre dernières journées de combat, les preuves éclatantes de leur bravoure et de leur entrain.

L'idée stratégique que le général commandant en chef avait conçue avec tant de clairvoyance et réalisée avec tant de sang-froid, de méthode et de résolution, s'est traduite, dans les opérations récentes, par une tactique impeccable.

Loin d'être fatiguées par de longues semaines de marches et de batailles incessantes, nos troupes ont montré plus d'endurance et de mordant que jamais.

Avec le vigoureux concours de nos alliés anglais, elles ont refoulé l'ennemi à l'est de Paris, et les brillants succès qu'elles ont remportés sont le gage certain des victoires définitives.

Je vous prie, mon cher ministre, de vouloir bien transmettre au général commandant en chef, aux officiers et aux soldats, avec l'expression émue de mon admiration et avec mes vœux les plus ardents, les félicitations et les encouragements du gouvernement de la République.

Raymond POINCARÉ.

Et le ministre de la Guerre, avec quelque chose de plus chaud et de plus ardent encore, mettait le sceau à cette manifestation solennelle :

MON CHER GÉNÉRAL,

J'ai reçu et je suis heureux de vous transmettre, en saisissant cette occasion de vous renouveler l'expression de mes félicitations personnelles, la lettre suivante de M. le président de la République.

M. le président du Conseil a bien voulu me demander de joindre à cette manifestation si flatteuse du chef de l'État l'expression des vives félicitations du gouvernement de la République tout entier.

MILLERAND.

Enfin, le 13 septembre au matin, Joffre télégraphiait à M. Millerand, à Bordeaux :

Notre victoire s'affirme de plus en plus complète ; partout l'ennemi est en retraite ; partout les Allemands abandonnent prisonniers, blessés, matériel. Après les efforts héroïques dépensés par nos troupes pendant cette lutte formidable, qui a duré du 5 au 12 septembre, toutes nos armées surexcitées par le succès exécutent une poursuite sans exemple. A notre gauche, nous avons franchi l'Aisne en aval de Soissons, gagnant ainsi plus de 100 kilomètres en six jours de lutte. Nos armées, au centre, sont déjà au nord de la Marne ; nos armées de Lorraine et des Vosges arrivent à la frontière. Nos troupes, comme celles de nos alliés, sont admirables de moral, d'endurance et d'ardeur. La poursuite sera continuée avec toute notre énergie. *Le gouvernement de la République peut être fier de l'armée qu'il a préparée.*

J. JOFFRE.

Ne trouve-t-on pas dans cette gradation qui se développe comme le succès lui-même, avec force, logique et raison, un tableau frappant de l'impression produite sur les esprits et dans les âmes de ceux qui savaient ! Quelle maîtrise sur soi-même, quelle modération, quelle bonne foi !

Dès le 8, le grand fait est marqué : « L'ennemi se replie en direction de la Marne... » Puis le succès s'affirme : « L'ennemi a reculé de 40 kilomètres, de 60 à 75 kilomètres. » Mais la lutte est dure.

Tout à coup, on note une certaine hésitation : Et pourquoi? Nous l'avons expliqué : c'est que la bataille reste accrochée en un point : la contre-offensive en retour *des IVe et Ve armées allemandes entre Vitry-le-François et l'Argonne* peut tout compromettre. Nous avons dit comment se produit cette manœuvre désespérée ; elle se décide le 9, elle se prononce le 10. C'est l'effort suprême des Allemands qui ne veulent pas s'avouer vaincus ; c'est

l'effort pour la rupture dans l'est en direction de la ligne de Dijon. Nous avons dit aussi les terribles engagements trop peu connus de Vitry-le-François, de Sermaize, de Maurupt-le-Montoy, de la Vaux-Marie.

Le haut commandement français n'ignore rien. Il s'applique à sa tâche suprême, suspend son jugement, refoule le cri de victoire qui éclate sur ses lèvres, mais que ces redoutables reprises retiennent encore.

Enfin, le 10 au soir, l'événement complet se réalise. « Aujourd'hui, écrit le général Joffre à M. Millerand (télégramme n° 4653), je puis vous annoncer les résultats de *la bataille de la Marne...* »

Et le 11 à 14 heures 10, le compte rendu n° 4765 du général Joffre au ministre déclare ces résultats définitifs. Il dit : « La bataille de la Marne s'achève en *une victoire incontestable.* » Le cri part du cœur et il retentira à jamais dans l'histoire.

Polémiques allemandes au sujet de la bataille de la Marne.

La bataille de la Marne restera, dans l'histoire et aussi dans la légende, le grand événement de la guerre. Tout ce qui la précède y conduit, tout ce qui la suit en découle. Il est permis de se demander pourtant comment, ayant été si considérable et ayant frappé les esprits dès la première heure, continuant même à les subjuguer encore, elle n'a pas, devant une certaine partie de l'opinion, « rempli tout son mérite » ; pourquoi elle reste l'objet de vives polémiques et discussions. Les « considérations » sur la bataille de la Marne doivent tenir compte des jugements différents qui ont été portés sur elle.

Tout d'abord, il faut dire la prudence avec laquelle le gouvernement français crut devoir agir vis-à-vis de l'opinion publique, de telle sorte que celle-ci ne connut qu'au bout de longs mois les circonstances et les étapes de la bataille. M. Millerand s'est expliqué lui-même à ce sujet : « *Si, à ce moment, la victoire de la Marne n'eut pas chez nous tout le retentissement qu'on aurait eu le droit légitime de lui donner*, la responsabilité en remonte au ministre de la Guerre qui, dans une lettre qu'il écrivait à ce propos au général en chef, s'en expliquait en ces termes : « ...Je suis le coupable « et je ne voudrais pas qu'il pût demeurer dans votre esprit l'ombre « d'un doute sur les considérations qui m'ont poussé à mettre « ainsi *une sourdine à l'expression de notre joie. Il me paraît bon de* « *ménager les nerfs de ce pays* et j'ai préféré courir les risques de

« demeurer au-dessous de la vérité que celui de l'exagérer (1)... »

En un mot, l'on sentait que l'ère des sacrifices n'était pas close et l'on craignait qu'une joie trop affichée ne fût suivie, en présence des tâches nouvelles, d'une sorte de désillusion.

Mais, surtout, l'opinion française, tout en ayant conscience de l'œuvre de salut qui venait de s'accomplir, n'en fut pas moins fortement influencée par « la manœuvre morale » allemande. Par un artifice inouï, le grand quartier général allemand l'a tout simplement supprimée de l'histoire. Cette défaite qu'il subissait créait subitement un tel hiatus entre ses promesses réitérées d'une victoire en tempête et la terrible réalité, cet hiatus était tellement imprévu et il devait produire, s'il était connu, une telle chute de l'opinion allemande, que le grand quartier général prit immédiatement le parti de tout nier. La meilleure explication lui parut être le silence.

Un auteur suisse, le colonel Feyler, dans un livre de haute autorité, *Avant-propos stratégiques*, a rendu à l'histoire et à la vérité l'immense service d'analyser les conditions dans lesquelles le grand quartier général allemand a « filé » la « manœuvre morale », au sujet de la bataille de la Marne. Les révélations qui se produisent de jour en jour, notamment en Allemagne, confirment et développent les sagaces intuitions du savant écrivain militaire. Aujourd'hui même, si l'opinion allemande consentait à s'instruire, elle se convaincrait que, au sujet de la bataille de la Marne et pendant toute la guerre, on lui a menti impudemment. Ce serait un trop dur réveil : on préfère s'endormir sur l'erreur accréditée.

Voyons comment cette erreur a pu s'établir, en contradiction absolue avec les faits.

Le 6 septembre, il n'est question, dans les communiqués allemands, que de la manœuvre de von Kluck et de von Bülow *sur la Meuse*. De la Marne, bien entendu, pas un mot. Le 8 septembre, le communiqué annonce la capitulation de Maubeuge. Toujours rien sur la Marne ; or, c'est le jour où commence la retraite ; le 9 septembre, un communiqué est consacré aux balles dum-dum ! Sous la date du 10 septembre seulement, on trouve une brève allusion aux événements :

A l'est de Paris, les détachements (*retenez ce mot* détachements : *c'est le mensonge officiel dans sa racine*) *qui s'étaient avancés* le long et au delà de la Marne *ont été attaqués par des forces supérieures en nombre*

(1) *Revue hebdomadaire* du 15 février 1919.

venant de Paris, entre Meaux et Montmirail. Ils ont retenu l'ennemi (retenu !). Après des combats qui ont duré deux jours, ils ont eux-mêmes progressé. A l'annonce de l'approche de fortes colonnes ennemies, leur aile s'est repliée (*donc, de simples* détachements *se heurtant à des* colonnes ennemies, *ce qui suppose un champ de bataille restreint*). L'ennemi ne l'a poursuivie en aucun endroit. Au cours de ces combats, 50 canons et plusieurs milliers de prisonniers ont été capturés. Des détachements qui combattent à l'ouest de Verdun ont progressé.

En un mot, quelques « détachements » sur Paris et quelques « détachements » sur Verdun : c'est tout.

Le 11 septembre, le grand quartier général rédige en ces termes ses deux communiqués :

BERLIN, 11 *septembre*. — L'armée du prince héritier s'est emparée jeudi de la position fortifiée ennemie située au sud-ouest de Verdun (*il s'agit, sans doute, de l'attaque de nuit de la Vaux-Marie du* 10 *septembre*). Des détachements de l'armée attaquent les forts sud de Verdun. Ces forts subissent depuis mercredi le feu de notre artillerie lourde.

Une victoire à Verdun, et la capitulation prochaine du camp retranché, comment le bourgeois allemand ne serait-il pas satisfait ?

D'ailleurs, s'il a quelque doute, voici de quoi le tranquilliser. A l'heure où les armées allemandes ont perdu, dans la bataille qui s'achève, 40 000 prisonniers et 200 canons, le même communiqué allemand énumère les résultats de la première partie de la guerre :

Jusqu'au 11 septembre, il a été transporté en Allemagne 220 000 prisonniers, soit : Français, 1 680 officiers et 86 700 soldats ; Russes, 1 830 officiers et 91 400 soldats, (*y compris, bien entendu, les garnisons des places fortes et notamment de Maubeuge*); Belges, 440 officiers et 30 200 soldats ; Anglais, 160 officiers et 7 350 soldats. Parmi les officiers se trouvent deux généraux français, quinze généraux russes, ainsi que le commandant de la garnison de Liége. Un grand nombre d'autres prisonniers sont actuellement dirigés sur les divers camps.

Et c'est tout. On a passé la période critique ; on peut respirer maintenant : après avoir caché la vérité, on va se mettre à la farder.

En effet, les bruits commencent à circuler ; les blessés rentrent et disent ce qu'ils ont vu ; malgré les ordres, les soldats, qui savent bien qu'on les a ramenés sur le front de l'Aisne, écrivent ; la presse ennemie et la presse neutre sont de plus en plus affirmatives : une grande bataille a été livrée sur la Marne et les armées allemandes ont abandonné une immense étendue de terrain. Elles ont perdu des villes importantes et notamment Reims. Ces faits ne peuvent être cachés tout à fait. Bien entendu, on continue à nier, mais sur

un autre ton. Le grand état-major déclare que *les nouvelles publiées par l'ennemi par tous les moyens sont fausses.* Et une note officielle émanant, non plus seulement du haut commandement, mais du gouvernement lui-même, est publiée le même jour, le 14 :

L'office des Affaires étrangères *dément catégoriquement*, en les qualifiant de *pures inventions*, les informations de la presse de Londres du 13 septembre relatant des défaites allemandes. L'office déclare que les Allemands n'ont perdu ni canons, ni prisonniers devant Paris. Au contraire, ils ont pris à l'ennemi 50 canons et des milliers de prisonniers. La situation *devant Paris* est favorable. La tentative des Français de briser le front allemand a été repoussée victorieusement.

Signé : ZIMMERMANN.

Les autorités impériales allemandes se sont ainsi donné le temps « d'organiser » un mensonge plausible. Car il est de toute évidence que de simples démentis ne suffiront pas toujours. Aussi, on monte la machine *en deux temps* qui va devenir la « vérité allemande » sur la bataille de la Marne.

Premier temps : la Marne. Un mouvement en avant, confié à de simples « détachements », a été lancé sur la Marne pour, en se dérobant ensuite *d'après les ordres prescrits*, attirer l'ennemi dans un piège ; cette manœuvre a pleinement réussi ; l'ennemi, s'étant lancé sur ces détachements, les a repoussés d'abord, mais ils reculaient méthodiquement et l'ennemi n'a regagné qu'un peu de terrain que l'on savait bien n'être occupé que provisoirement.

Deuxième temps : l'Aisne. L'ennemi, trompé par cette manœuvre *géniale*, a poursuivi ces avant-gardes jusqu'à l'Aisne, où le gros des forces allemandes l'attendait sur des positions préparées d'avance. Alors s'est engagée la véritable bataille pour Paris. Cette bataille est en cours ; il n'est pas douteux qu'elle ne s'achève par une grande victoire...

Par un artifice de rédaction qui se perpétuera dans tous les communiqués, à dater du 14 septembre, la bataille dite « bataille de l'Aisne » se prolonge de jour en jour, et il en sera ainsi jusqu'à la fin de l'année 1914, pendant toute la durée de la « course à la mer ». Et on lui donne également, pendant toute cette prolongation, le caractère d'une incessante victoire allemande. Quant à la bataille de la Marne, il n'en est plus question depuis longtemps ; l'attention du public est ailleurs. La défaite est *escamotée* (1).

(1) Sur cette phase du « mensonge allemand », c'est-à-dire l'escamotage *en deux temps* de la bataille de la Marne, aucun document n'est plus intéressant ni plus probant que la *Carte des opérations de guerre*, reproduite photographiquement

Au contraire, c'est l'idée d'une grande victoire allemande en un lieu d'ailleurs indéterminé du front occidental qui plane sur les esprits. Une dépêche officielle du 20 septembre va donner à cette idée de la consistance et profiter de cette disposition optimiste pour *glisser quelques vérités pénibles farcies d'erreurs volontaires :*

Pendant les semaines écoulées, l'offensive allemande a surmonté l'attaque dirigée par les Anglo-Français contre la position fortifiée que nous avons choisie entre l'Oise et la Meuse (l'Oise et la Meuse : *on est tout de même loin de l'Aisne et de la Marne! Qu'importe? l'aveu est glissé; mais aussitôt le rédacteur des communiqués embouche la trompette*) : Les Français s'étaient appuyés aux ouvrages fortifiés de l'est de Paris et à ceux qui sont entre la Meuse et la Moselle. Conformément au plan de l'état-major général, les Allemands se replièrent devant eux, d'abord lentement jusqu'à ce qu'ils eussent gagné nos *excellentes positions qui avaient été choisies d'avance*. Alors, *comme on l'avait prévu*, les Français prirent l'offensive, renforcés de troupes de la garnison de Paris et de canons lourds tirés de Paris et de Belfort.

Le plan français consistait à atteindre le flanc droit allemand, à l'envelopper et à rouler ainsi l'armée allemande sur elle-même. Ce plan échoua, avec, pour l'ennemi, des pertes énormes en tués et blessés.

C'est à ce moment, comme on l'a dit, *que les Allemands*, dont la droite et le centre avaient reçu des renforts considérables, *passèrent à l'attaque*. Le combat principal s'engagea entre *l'Aube et la forêt de l'Argonne* (*c'est l'offensive de Maurupt-le-Montoy, Revigny, le* 10 ; *mais on n'en raconte pas la fin, c'est-à-dire la défaite*). Chaque jour, sans arrêt, les troupes allemandes poussèrent de l'avant vers les positions bien choisies de l'ennemi. Elles attaquèrent en même temps, de deux côtés, la forteresse de Verdun qui sert de point d'appui à l'armée française du centre. Les grosses pièces de siège allemandes sont maintenant à l'ouvrage. Les nouvelles françaises elles-mêmes reconnaissent que la bataille

par le colonel Feyler. Cette carte indique très nettement, par une ligne avancée, ce qu'elle appelle la *Ligne des combats livrés par les avant-gardes des armées allemandes de poursuite du 9 au 11 septembre*, et ainsi se trouve à la fois mentionnée et expliquée toute la bataille de la Marne. Le colonel Feyler fait, au sujet de cette carte qui fut mise entre les mains de tous les soldats et répandue en Allemagne à des millions d'exemplaires, les deux observations suivantes

Première observation : « Le dessin et le texte de cette carte contiennent deux affirmations contraires à la vérité. La limite de l'avance allemande ne devrait pas être tracée à la hauteur de Meaux et de Montmirail, mais à la hauteur de Provins. Puis, elle ne devrait pas être indiquée comme celle des avant-gardes, mais bien des armées elles-mêmes que les hachures laissent sur l'Aisne, avec la mention : *Bataille de l'Aisne*, depuis le milieu de septembre. Cette équivoque du dessin répond à l'équivoque des télégrammes officiels des 14, 15 et 16 septembre, raccordés à celui du 3. » *Deuxième observation* . « Dans le dessin même de la bataille s'affirme l'intention que l'on pourrait appeler traditionnelle du haut commandement allemand, *l'attaque par les deux ailes*. Dans la zone de droite, *dix corps d'armée*. Dans la zone de gauche, en liaison avec les quatre corps du prince de Bavière, les cinq du prince impérial, *total neuf corps*. Dans la zone centrale, entre ces deux masses puissantes, six corps d'armée seulement, *moins du quart de l'armée...* » (*Avant-propos stratégiques*, p. 55).

actuelle est la plus importante qui ait été livrée depuis l'ouverture des hostilités.

La situation des armées allemandes est parfaite. Malgré le temps déplorable, les troupes sont dans les meilleures dispositions. L'état sanitaire est excellent, les cas de maladie très restreints, les subsistances très bonnes. Chaque jour marque un progrès. *La décision se trouvera pourtant quelque peu ajournée, à cause de la pluie et des mauvais chemins.*

Voilà donc, en dépit du succès général, l'idée d'une prolongation possible de la guerre !

Mais le 21 septembre, à 2 h. 40, un communiqué plein de jactance est publié pour effacer toute impression fâcheuse.

Marche victorieuse des troupes allemandes. — A l'aile droite, les troupes anglaises ont cessé leurs attaques. L'offensive allemande enregistre d'importants progrès sur toute une série de points.

Depuis samedi, la position des troupes allemandes est devenue encore plus favorable, sensiblement plus favorable, bien que samedi elle fût déjà très favorable. (*Qui douterait, en présence d'une telle accumulation d'épithètes?*) Actuellement, l'armée anglo-française tout entière, pressée sur sa position défensive, commence à céder sur toute la ligne, ici dans une retraite désordonnée, ailleurs en résistant avec ténacité et une grande bravoure...

A ce tableau, il ne manque rien, pas même l'*utile* éloge de l'ennemi. On peut se demander comment des officiers d'état-major, absorbés par les besognes de la guerre et sous le coup de l'effet moral produit par l'immense catastrophe, ont pu suffire à une si prodigieuse industrie de faux authentiques. Le journaliste Fendrich, qui a été le truchement officiel des diverses versions qui se sont succédé, nous apprend que tout le monde s'épuisait à chercher le récit le plus adroit et le plus probant et qu'il fallut finalement confier cette œuvre à l'empereur lui-même.

L'opinion, cependant, était de plus en plus troublée. Elle ne pouvait fermer les oreilles au bruit des faits, dont l'abondance et la précision la pénétraient de toutes parts ; on jeta encore du lest et le grand état-major aborda, — combien douloureusement, — l'œuvre de sa justification. Moltke était remplacé. Son successeur Falkenhayn ne nia plus ; il plaida ; on fit intervenir le front de l'est, qui avait donné à la masse des Allemands à la fois des émotions si pénibles (avance des Russes en Prusse orientale) et des joies si absolues (victoires de Tannenberg et des lacs Mazuriques).

Voici donc la nouvelle version de la propagande allemande, celle que de nouveaux tracts non moins multipliés accréditèrent dans le public. Je cite un des plus répandus : *Der Grosse Krieg* 1914-1916,

par F. Landerbach. « Ouvrage de propagande, destiné à apprendre au peuple allemand les faits essentiels de la guerre d'une manière aussi simple et aussi exacte que possible. » En exergue : *L'Allemagne ne s'était jamais encore surpassée, parce qu'elle est unique.*

Nos armées passèrent à l'est de Paris et franchirent la Marne, leur front dirigé vers le sud. Elles voulaient encercler les forces françaises en Champagne et au sud de la Marne, par l'est, le nord et l'ouest. Le but était tout proche. C'est alors que se produisit un changement. Au début, nous avions envoyé très peu de monde contre les Russes. Nous avions de bonnes raisons d'espérer que la mobilisation russe demanderait deux ou trois mois. Mais la Russie avait achevé sa mobilisation au début de la guerre. D'autre part, les Autrichiens étaient battus et repoussés jusqu'à Lemberg. Ainsi, les provinces prussiennes étaient livrées au ravage des armées russes, composées d'assassins et d'incendiaires. Notre grand commandement se décida donc, le cœur gros, à apporter à l'est si menacé et à nos alliés autrichiens l'aide si ardemment désirée, et à se borner dans l'ouest, malgré la situation favorable, à se tenir sur la défensive. *Des troupes de réserve, dont une partie devait primitivement former un détachement pour assurer le flanc droit et les arrières de von Kluck, furent expédiées vers l'est...* Nos troupes durent céder devant le nombre. Aujourd'hui, les armées allemandes sont sur la ligne Albert-Noyon-Soissons-Sainte-Menehould. Avec une adresse extraordinaire, nos chefs avaient réussi à sauver leurs arrières de l'encerclement, à éviter d'être coupés et à s'établir sur une position défensive excellente, malgré la supériorité numérique de l'ennemi.

Une seconde trame était tissée. On s'en tint là, tant que l'état-major allemand fut le maître de la censure.

Mais, un jour vint où les liens furent rompus. Alors, ce ne furent plus les journalistes seulement, mais bien les officiers d'état-major et les grands chefs eux-mêmes qui brisèrent les sceaux. Des polémiques s'engagèrent. Une nouvelle formule fut lancée dans le public par ces grands intéressés qui plaidaient leur propre cause : la bataille de la Marne était gagnée, assura-t-on, lorsqu'une faute incroyable du grand état-major ou plutôt du commandant de la IIe armée, von Bülow, secondé par la complaisance de l'officier d'état-major Hentsch, provoqua l'ordre de la retraite.

La bataille de la Marne a été perdue, parce que le commandement suprême l'a considérée comme perdue, qu'il a manqué d'énergie et de volonté. En réalité, sur cinq armées engagées, quatre et demie étaient victorieuses et, seule, l'aile droite de la IIe armée était battue.

Nous avons donné, au cours du récit, les précisions d'heures et de lieux permettant de contrôler cette thèse non moins insoute-

nable que les précédentes. Von Kluck et ses partenaires, von Hausen et Baumgarten-Crusius, la clament maintenant en Allemagne : elle tend à s'accréditer, pour le moment, devant l'opinion publique qui, encore une fois, n'admet pas la simple idée d'une défaite. Von Hausen écrit textuellement :

Les combats sur la Marne ne peuvent être considérés ni comme une victoire des armes françaises, ni comme une défaite de l'armée allemande et la France serait par conséquent seulement en droit de les enregistrer comme un « succès stratégique » dû principalement à l'entrée en ligne prématurée de l'armée russe alliée.

Et il ajoute :

J'ajoute à ces renseignements ceux de source authentique qui m'ont été donnés seulement en janvier 1919, à savoir que le lieutenant-colonel Hentsch avait été fraîchement accueilli au Q. G. de la première armée, lorsqu'il donna la directive de retraite, alors que ce Q. G. A[1], *après un léger repli* (donc la retraite était déjà commencée, ainsi que l'affirme von Tappen), voulait reprendre une offensive à laquelle il ne renonça qu'en en rendant responsable Hentsch. J'inclinerais dès lors vers l'avis que c'est tout d'abord la IIe armée, etc.

Cette explication a pris enfin sa dernière forme, avec certaine approximation d'exactitude qui lui donne une grande force de crédibilité et un certain accent de sincérité, dans un passage des *Mémoires* du feld-maréchal von Hindenburg, et s'est mise ainsi sous l'autorité de ce grand nom.

Les causes pour lesquelles nous n'avons pas pu obtenir, en 1914, un succès décisif, écrit le feld-maréchal, ont été l'objet de nombreuses discussions et le demeureront toujours. Mais un fait est certain : c'est que notre grand quartier général se crut obligé de prélever prématurément des forces sur le front occidental, front où il cherchait la décision, pour les jeter sur le front oriental. Je ne veux pas chercher à savoir si, dans cette décision, la surestimation des succès jusqu'alors remportés ne joua pas un grand rôle. En tout cas, il en résulta des demi-mesures : l'un des buts fut abandonné, l'autre ne fut pas atteint. Au cours de nombreux entretiens avec des officiers qui avaient eu des aperçus sur le cours des événements des mois d'août et de septembre sur le front occidental, j'ai cherché à me faire une opinion impartiale sur les événements qui nous furent si funestes pendant la bataille « *dite de la Marne* ». Je ne crois pas que l'échec de notre grand plan de campagne, plan qui, sans aucun doute possible, était bien établi, ait été provoqué par une cause unique. Toute une série d'événements défavorables se prononça contre nous : je compte, parmi eux, l'affaiblissement de l'idée fondamentale de notre plan, d'après laquelle notre armée devait se concentrer avec une aile droite très puissante ; *l'échec de notre aile gauche trop fortement constituée, échec provoqué par l'initiative intempestive du com-*

mandement subordonné (1) ; la méconnaissance du danger qu'il fallait s'attendre à voir surgir de Paris, place solidement fortifiée et grand nœud de voies ferrées (cette méconnaissance, Hindenburg lui-même l'a eue en 1918) ; l'intervention insuffisante de notre grand quartier général pour régler les mouvements de nos armées ; enfin, peut-être aussi, au moment décisif de la bataille, une appréciation inexacte de la situation de la part de certains organes du commandement (il s'agit de Bülow et de Hentsch) alors que cette situation n'était pas en soi défavorable.

En un mot, Joffre n'avait eu qu'à ramasser des mains de l'ennemi une victoire qui lui était offerte. Ni la capacité du commandement français, ni la valeur du soldat français n'y sont pour rien. *Le nom de Joffre n'est même pas prononcé.* La manœuvre française n'est pas non plus visée ; tout s'explique par les fautes des prédécesseurs du feld-maréchal et celui-ci n'a même pas l'air de s'apercevoir qu'il est retombé à son tour, en 1918, dans des « erreurs » toutes semblables ! Hindenburg ajoute, après cet exposé d'une saveur de mensonge si profondément allemande : « Les historiens et les critiques trouveront dans cette question une matière abondante pour leurs études. » En effet !...

Après un tel exposé, n'est-il pas permis de conclure que la ténacité avec laquelle les chefs allemands, tous les chefs allemands, et tous les chefs de l'opinion allemande, se sont coalisés pour adultérer le sens et la portée réelle de la bataille de la Marne, a fini par agir sur l'opinion, non seulement dans les pays allemands, mais dans les pays neutres d'abord puis, par infiltration, dans les pays vainqueurs. N'appartenait-il pas à des esprits vraiment supérieurs de ne pas se laisser prendre à la gloriole des communiqués ? N'était-ce pas se prémunir sagement contre certains emballements et certaines désillusions possibles ? N'était-ce pas faire preuve d'une singulière pénétration et sagacité que de découvrir dans une victoire qui, en somme, n'avait paru d'abord « qu'incontestable », les points par lesquels elle pouvait être contestée ?... Ainsi, et par suite de la prolongation de la guerre et de ses effroyables sacrifices, un doute fut glissé peu à peu dans les esprits ; les découragés, les pacifistes, les mécontents s'emparèrent de certaines critiques plus ou moins légitimes ; des clans, des coteries, des particuliers réclamèrent leur part de l'immense succès. Des arguments nouveaux, des critiques nouvelles se firent jour et la polémique française prit

(1) Notons en passant qu'Hindenburg vise ici l'action générale, sur l'issue de la guerre, des défaites allemandes à la Trouée de Charmes et au Grand-Couronné. Il les attribue, il est vrai, à une « initiative intempestive ». Je reviendrai sur ce point capital.

le vent qu'avait déchaîné d'abord, il faut bien le reconnaître, la polémique allemande.

La polémique française au sujet de la bataille de la Marne.

La victoire de la Marne fut, pour la France, une surprise, une heureuse et magnifique surprise. On avait senti passer le souffle de la défaite. Les souvenirs de la guerre de 1870 étaient encore si proches ! Les armées allemandes avaient touché à la banlieue de Paris : on considérait le siège du camp retranché comme à peu près inévitable. Et tout à coup, c'était la victoire !

Nous avons dit les tentatives de l'ennemi au débouché de la forêt de Compiègne, l'attaque du corps de cavalerie à Néry, les combats de Verberie, etc. Paris, qui avait été désigné, dans l'Instruction générale du 18 août au soir, comme but à atteindre par l'armée de von Bülow, fut, comme nous l'avons vu, visé jusqu'au 3 septembre. La capitale avait bien eu le sentiment très vif du danger pressant qu'elle courait et le reste de la France avait éprouvé l'émotion la plus poignante en pensant aux conséquences que seraient, pour l'issue de la guerre et pour la survie de la nation, le siège et peut-être la destruction de Paris. On tiendrait, certes ! Paris était résolu à se défendre ; la France était résolue, elle aussi, à lutter jusqu'au bout. Mais l'intelligence et la volonté se tendaient au maximum pour en venir à ces farouches résolutions.

L'ennemi donc paraissait décidé à vaincre la France par la prise de Paris. Tout à coup, il se dérobe. Sans qu'il se soit produit un combat décisif, sans qu'il y ait eu une raison appréciable pour le public — d'une façon pour ainsi dire miraculeuse — la ligne de marche ennemie s'infléchit soudain vers le sud-est. *Il évite Paris!*

La nouvelle se répand, le 4 ; elle gagne dans la ville comme une traînée de poudre. On y croit à peine ; on ne comprend pas ; pourquoi l'ennemi renoncerait-il à une telle proie? Le lendemain, 5, vers midi, le canon tonne dans la direction de l'est ; les estafettes annoncent qu'une grande bataille est engagée, que les troupes françaises gagnent du terrain et chassent l'ennemi devant elles ; on apprend que Meaux se dégage, on assure que Français et Anglais sont en marche sur Château-Thierry. Le lendemain 6, le canon tonne pendant toute la journée. Le 7, tous les Parisiens valides étaient sur les routes de l'est. Ils assistaient à la bataille qui sauvait Paris. Ils l'ont vue et, si j'ose dire, touchée du doigt. Les jours suivants, la victoire se confirme, non sans quelque hési-

tation et incertitude. Cinq ou six jours d'alternatives retardent le communiqué tant attendu ; or, cette victoire, elle est acquise, enregistrée, dès la première heure. Paris est sauvé : donc la bataille est gagnée. Qu'attend-on?

Les événements militaires qui se passent au loin sont ignorés : tout au plus un développement, une conséquence, une suite ; le principal, n'est-ce pas Paris ; la bataille de la Marne, c'est la bataille pour Paris, la bataille de Paris !

Or, n'est-il pas vrai que la bataille de la Marne a été déclenchée par l'heureuse initiative de Gallieni sur l'Ourcq? Gallieni, ce nom était sur toutes les lèvres. La belle proclamation vraiment militaire et césarienne de l'illustre général, sa résolution, si conforme aux sentiments de la population, de défendre la ville *jusqu'au bout*, son zèle, sa sévère vigilance, son coup d'œil à discerner les mouvements de l'ennemi et à en tirer parti, son insistance pour obtenir au moins trois corps d'armée consacrés à la défense de Paris, ses démarches auprès du grand quartier général et auprès du maréchal French, l'ordre donné par lui à la 6e armée de se mettre en mouvement dès le 5, l'étonnante activité qui alimenta le front pendant la bataille et ce détail frappant et pittoresque de l'utilisation des taxis, tous ces faits, considérables ou secondaires, étaient connus des Parisiens. Le salut avait donc dépendu de cet homme froid au regard limpide : toutes les âmes étaient tournées vers lui... Et il était digne de cette attention et de cette confiance.

Le succès obtenu, la bataille de l'Ourcq ayant été, pour l'opinion parisienne, la forme palpable de la bataille de la Marne, les services rendus par le général Gallieni étant immenses et initiateurs, il fut entendu que Gallieni, sauveur de Paris, était aussi le vainqueur de la Marne. Et ainsi, une sorte d'imprécision enroba comme d'une légère incertitude la gratitude publique à l'égard du chef qui commandait toutes les armées et qui avait monté et exécuté l'ensemble de la manœuvre, le général Joffre. L'intervention du camp retranché de Paris avait été la manœuvre capitale : cela suffit pour la faire considérer comme unique. Le problème est posé pour ainsi dire officiellement, dans ces paroles échangées devant la Commission de Briey par le maréchal Joffre et le président de cette Commission :

M. VIOLETTE. — Croyez bien que je ne vous pose pas la question simplement pour avoir le plaisir d'évoquer un petit dissentiment. Je vous la pose dans un intérêt plus sérieux et plus général. Je vous demande dans quelle mesure la bataille de la Marne, dont vous nous avez dit : « Ce plan a été conçu le 25 août », a-t-elle été influencée par

l'invitation que vous avez reçue, le 25 août, du gouvernement, de constituer trois corps d'armée pour la défense de Paris?

M. LE MARÉCHAL JOFFRE. — Aucune. Je n'ai pas d'amour-propre d'auteur, et si cela pouvait lui faire plaisir (il s'agit de M. Messimy, alors ministre de la Guerre), je dirais que c'est lui qui a gagné la bataille de la Marne. Peu importe, pourvu qu'elle ait été gagnée...

LE MARÉCHAL JOFFRE. — J'ai envoyé, le 4 septembre, l'ordre de la bataille de la Marne. C'est en exécution de cet ordre que la bataille a commencé. Je disais : « Le 5, vous prendrez vos dispositions pour attaquer le 6. » Le général Gallieni a donné des ordres, mais il était, comme le général Maunoury, sous mon commandement.

LE PRÉSIDENT. — Il vous était adjoint éventuellement, c'est lui qui devait vous remplacer?

LE MARÉCHAL. — Parfaitement.

LE PRÉSIDENT. — Il avait été désigné par une lettre de service portée à votre connaissance?

LE MARÉCHAL. — C'est moi-même qui l'avais demandé.

LE PRÉSIDENT. — Malgré cela, vous n'estimiez pas que sa place fût au grand quartier général?

LE MARÉCHAL. — Non, il y avait là dedans tant à faire, qu'un *ad latus* eût été plutôt une gêne...

Les positions étant telles, le fond du débat porte sur les points suivants :

Le ministre de la Guerre, M. Messimy, ayant demandé, d'accord avec le général Gallieni, que trois corps d'armée fussent retirés de l'est pour être employés à la défense du camp retranché de Paris, cette indication n'a-t-elle pas fourni au général Joffre l'idée et les moyens de l'attaque sur le flanc de l'armée von Kluck? En réponse, le général Joffre fait observer que « l'Instruction générale » qui prescrit la manœuvre et la formation de l'armée Maunoury est du 25, donc antérieure à la lettre du ministre, qu'elle forme un tout dont on ne peut distraire une partie, que les corps transportés de l'est ont été mis dans la région de Paris pour se battre en rase campagne et non pour être employés à la défense du camp retranché, et que la création d'une armée de manœuvre ne peut se confondre à aucun titre avec la constitution d'une garnison pour la défense d'une place forte.

On affirme encore que le général Gallieni a eu, le premier, le sentiment que l'armée allemande obliquait vers le sud-est ; il a compris immédiatement que cette circonstance favorable était à saisir et, le premier, il aurait insisté auprès du général en chef pour qu'à l'ordre de retraite au sud de la Seine fût substitué un ordre d'offensive en direction de la Marne. En fait, on n'ignore plus, maintenant, que le mouvement de l'armée allemande vers le sud-est était connu *dès le* 31 *août*, que le renseignement fut confirmé

les jours suivants et que c'est sur l'ensemble de ces données que s'était formée la conviction du grand quartier général (1).

Il ne fait pas doute que le général Gallieni a eu l'intuition très juste de l'opportunité qui se présentait, et qu'il apporta sa part d'initiative et d'ardeur à la décision elle-même et à l'exécution ; mais il se trouvait en cela complètement d'accord avec le général Joffre ; placé, comme le général Maunoury, sous les ordres du général en chef, sa décision ne fait que se conformer à l'ordre d'attaque général donné en même temps à toutes les armées. Son initiative et sa vigilance ont eu certainement les plus heureux effets, et son action fut, d'ailleurs, de celles qu'il était permis d'attendre de sa haute valeur militaire, et de la position où on l'avait appelé à Paris ; tout cela est, en somme, conforme à la bonne entente et à la bonne harmonie qui, dans cette crise redoutable, n'a cessé d'exister à tous les degrés et entre tous les chefs de l'armée française.

Dernière remarque enfin : le mérite principal de Gallieni est d'avoir su comprendre à quel point il importait de déclencher l'offensive de Paris sans perdre une seconde : marchant dès le 5 à midi, et devançant même l'ordre d'attaque fixé au 6 au matin, Gallieni avait pris cette initiative. Mais on a fait observer, à ce sujet, que le IVe corps de réserve allemand ayant reçu l'ordre de franchir la Marne le 5 au soir, si l'attaque ne s'était pas produite ce même jour à midi, ce corps allemand eût été au sud de la Marne, le 6, au moment où l'armée Maunoury devait attaquer : ainsi elle eût pu, sur un terrain vide de troupes, gagner les derrières de l'armée von Kluck, jusqu'à Château-Thierry, et l'envelopper d'un coup de filet sans que le commandement de l'armée allemande eût eu la possibilité de se retourner.

Tels sont les divers arguments pour et contre. Nous les donnons dans un sentiment de complète impartialité (2).

(1) Un détail nouveau : dans la nuit du 1er au 2 septembre, on découvrit, dans le havresac d'un officier d'état-major allemand de la 5e division de cavalerie, tué dans son automobile par une patrouille française, une carte sur laquelle étaient tracés tous les mouvements que devaient exécuter les divers éléments de l'armée von Kluck après le 1er septembre ; la position de chaque colonne était soigneusement indiquée avec celle de son avant-garde et de son arrière-garde, ainsi que les heures de départ et d'arrivée (*Temps* du 24 janvier 1921). Ces documents furent adressés au G. Q. G.

(2) C'est dans ce sentiment que nous citerons un passage des *Mémoires* de Gallieni. Il y a, dans cet exposé, un certain nombre de points sur lesquels l'auteur n'a pu être pleinement renseigné, mais sur lesquels la publication des documents officiels allemands a fait la pleine lumière : « ... En résumé, à la date du 3 septembre et même du 4 septembre au matin, c'est-à-dire au moment où la marche de la Ire armée allemande vers le sud-est se confirmant, il me fallait

Personne ne mettant en doute la valeur exceptionnelle du général Gallieni, les services qu'il a rendus à Paris et à la France, y compris sa participation initiatrice à la bataille de l'Ourcq, l'accord étant unanime sur ces points, et sur les titres exceptionnels du grand colonial qui fut, en même temps, un grand chef de guerre, pourquoi essayer d'opposer l'un à l'autre, devant l'histoire, de grands Français qui, sauf quelques difficultés secondaires, ont été étroitement unis dans la réalité?

De toutes façons, on reconnaît que si le général Gallieni exerça le commandement sur la VIe armée, tant qu'elle resta dans la région du camp retranché de Paris, le général Maunoury commandait directement cette même armée, et que, en tout cas, le général Gallieni n'a jamais eu aucune autorité sur les sept autres armées

prendre une décision sauvegardant avant tout les intérêts de la capitale dont j'avais la charge ; nos armées, y compris l'armée anglaise, avaient ordre de se replier derrière la Seine (*Il convient de compléter cette indication par la phrase de l'ordre du grand quartier général* : « *sans qu'il implique que cette ligne doive être forcément atteinte* ») et le général en chef insistait pour que ce mouvement s'exécutât aussi rapidement que possible. Suivant moi, ce mouvement de repli était mauvais parce que : 1° il découvrait le camp retranché de Paris ; 2° il ne tenait pas compte de l'ennemi ; 3° il ne pouvait s'exécuter à temps et les têtes de colonnes allemandes seraient déjà certainement à Pont-sur-Yonne, Nogent-sur-Seine, quand les troupes anglaises et françaises y parviendraient. Il interdisait toute idée d'offensive immédiate, la retraite au delà de la Seine, l'organisation de a défensive, l'arrêt jusqu'à l'arrivée des renforts des dépôts comportant bien un délai d'une douzaine de jours pendant lequel les Allemands auraient eu le temps de terminer leur mouvement de débordement de notre aile gauche. (*Joffre dit dans tous ses ordres*, A PARTIR DU 2, *qu'il s'agit de reprendre immédiatement l'offensive*, et, l'ordre d'offensive générale a été décidé et transmis le 4 ; *il n'a jamais été question d'organiser, pour s'y abriter définitivement, une ligne défensive au sud de la Seine*, etc.). Quand, après la guerre, le général von Kluck nous aura fait connaître les raisons pour lesquelles il a abandonné Paris le 3 septembre dans la soirée et le 4 septembre au matin (*en fait, dès le* 2 *septembre au soir*) pour prendre la direction sud-est, nous verrons certainement que la cause déterminante de cette marche de flanc à proximité du camp retranché de Paris, était la volonté conforme, d'ailleurs, aux vrais principes des maîtres de la guerre, du maréchal de Moltke notamment, d'en finir tout d'abord avec les armées de campagne ennemies... (*Nous savons maintenant, par les Mémoires de von Kluck et par es autres publications allemandes, que ces raisons sont beaucoup plus complexes. Le grand quartier général allemand transformait son plan dès le* 30 *août au soir, à la suite de la bataille de Guise; il cherchait désormais une bataille de rupture en direction de Troyes, c'est-à-dire au sud, et ordonnait bientôt à von Kluck (et non plus à Bülow) de couvrir (et non plus de marcher) du côté de Paris « entre Marne et Oise »; mais von Kluck se précipita en avant, au mépris de ces ordres, et prêta le flanc à l'attaque venant du camp retranché. Or, Joffre avait à parer non seulement du côté de Paris, mais à Sézanne-Mailly et à Revigny, où « une progression inébranlable » devait, par encerclement, ouvrir la Haute-Moselle aux armées allemandes qui s'acharnaient en Lorraine : ce sont des points de vue qui, naturellement échappaient aux chefs des armées de l'ouest. Au fond, out se concilie et il n'y a pas lieu d'exagérer certaines divergences qui s'expliquent si naturellement.*)

engagées dans la bataille. Or, ne serait-il pas souverainement injuste de passer sous silence, comme on l'a fait trop souvent, les exploits des armées qui, dans l'est, ont pris part à l'immense bataille? Si l'on ne tenait compte que de celles qui ont combattu dans la région de Paris, les autres, celles que commandaient les Franchet d'Esperey, les Foch, les Langle de Cary, les Sarrail, les Dubail, les Castelnau, ne seraient pas « honorées », si j'ose dire, selon leurs mérites. Elles ont combattu, elles ont cruellement souffert, elles ont grandement contribué à la victoire. Si la bataille eût été perdue sur un point, elle eût été perdue partout. La bataille de l'Ourcq, un instant compromise, a elle-même été sauvée par la solidarité existant entre toutes les parties du front et notamment par la belle manœuvre de Franchet d'Esperey. Or, l'ensemble des armées obéissait au général Joffre. C'est donc lui qui a eu l'entière responsabilité et à qui revient le mérite de la bataille de la Marne.

Vers Gallieni se porte justement, non seulement la gratitude de Paris, mais la gratitude de la France pour le rôle qu'il a joué au cœur même du pays. Vers Joffre, ses lieutenants et ses soldats se porte, avec une même justice, la gratitude universelle pour le chef qui, en concevant son admirable manœuvre et en l'exécutant avec une autorité et un sang-froid incontestables, a remporté l'une des plus grandes et des plus nobles victoires qui soient inscrites dans les annales de l'humanité.

La victoire de la Marne restant un fait militaire et historique en lui-même incomparable, une autre espèce de critique s'est produite qui la visait pour ainsi dire indirectement. On a voulu la diminuer en la considérant comme heureuse, sans doute, mais comme n'ayant été que la suite d'une erreur initiale, à savoir la concentration de l'armée française face à l'est, et non face à la Belgique, dès le début de la guerre. On incrimina notamment la valeur du plan n° 17.

Cette critique s'étant produite et renouvelée avec insistance et dans des ouvrages très répandus, il convient de l'examiner pour être en mesure de porter un juste jugement sur l'ensemble des événements militaires dont la bataille de la Marne forme le couronnement.

Toute la question se résume en un point qui la domine et d'où dépend la solution : si les Allemands n'avaient pas inscrit dans leur plan général le système de la « tenaille », s'ils n'eussent pas à la fois menacé l'est et l'ouest, si leur effort eût porté exclusivement sur la Belgique et sur Paris, la critique portée contre le

plan français eût trouvé une base assez solide. Encore eût-il fallu démontrer que la principale armée française combattant dans la région de Lille, Amiens, Laon, pour s'opposer au mouvement de l'aile droite allemande, n'eût pas été dans une position bien risquée, en luttant le dos à Paris et même à la mer, et s'exposant à être coupée de ses communications avec le reste de la France, en passe d'être rejetée sur la basse Seine et en Normandie. Ceci dit, quel est le général qui eût accepté une position si dangereuse et qui eût consenti à livrer le pays sans défense à la progression de l'autre « tenaille », la tenaille de l'est, tombant *avec les douze corps* du prince de Bavière et de von Heeringen sur la région de Neufchâteau, Langres, Dijon, sans qu'aucune force sérieuse ne leur eût été opposée?

On peut s'attarder indéfiniment au jeu des hypothèses. Encore faut-il que les hypothèses s'appuient sur la réalité. Nous sommes amenés ainsi à revenir sur la question capitale de la *tenaille* de gauche dans les termes nouveaux où nous la trouvons exposée dans un passage des *Mémoires* de Hindenburg, passage d'une importance exceptionnelle. Le feld-maréchal s'exprime en ces termes : « Toute une série d'événements défavorables se prononça contre nous. Je compte parmi eux l'*affaiblissement de l'idée fondamentale de notre plan*, d'après laquelle notre armée devait se concentrer avec une aile droite très puissante ; et de même aussi l'*échec de notre aile gauche trop fortement constituée*, échec provoqué par l'*initiative intempestive du commandement subordonné...* »

Hindenburg reconnaît donc l'existence de la tenaille gauche. Il déclare même qu'elle était *trop fortement constituée* au détriment de l'aile droite qui eût dû être plus puissante ; il reconnaît que l'*échec de Lorraine* fut une des principales causes de la perte de la première partie de la campagne pour l'armée allemande ; seulement il ajoute (et ceci était dit pour la première fois) que cet échec fut provoqué *par l'initiative intempestive du commandement subordonné.*

En ce qui concerne la première partie de ces allégations — dont les termes sont soigneusement pesés et mesurés — les publications officielles allemandes confirment le dire de Hindenburg. Von Moltke, se conformant d'ailleurs à la doctrine de Schlieffen, a renforcé son aile gauche au fur et à mesure que les lois militaires mettaient de nouveaux corps à sa disposition. Hindenburg l'en blâme. Mais von Moltke et le grand état-major allemand ne devaient pas agir sans raison. A quelle pensée donc répondait le développement croissant de la « tenaille » de Lorraine? Sur ce

point encore, la documentation allemande nous fournit une réponse : il s'agissait de créer une force suffisante pour soutenir le choc des armées françaises, accomplissant une offensive de grand style sur le territoire allemand, *la droite au Rhin*, et tels étaient, en effet, comme nous le savons d'autre part, les intentions du grand quartier général français. En deux mots, le haut commandement français voulait porter le plus tôt possible la guerre sur le territoire allemand, et, à cela, les chefs des armées impériales croyaient sage de parer. Il est permis de les blâmer après coup, comme le fait Hindenburg, d'avoir exagéré les précautions : mais, si faute il y a de leur part, comment ne pas louer les dispositions françaises qui parent à ce danger?

Von Moltke, ayant ainsi développé son armée de Lorraine, entendait bien s'en servir. Il comptait, après avoir contenu l'offensive française, si elle se produisait, se porter sur Nancy et sur Belfort pour compléter, par l'est, le grand mouvement enveloppant que l'autre branche de la « tenaille », l'aile droite, allait d'autre part accomplir par l'ouest.

Les territoires rhénans, Bade, Rhénanie, Wurtemberg, Bavière, étaient surtout intéressés au succès de cette double manœuvre de l'aile gauche, puiqu'elle les protégeait en même temps qu'elle menaçait l'ennemi. Aussi est-ce aux troupes de la région du Rhin et du centre de l'Allemagne que cette mission particulière est confiée. A la VIe et à la VIIe armées, elles se battaient pour leur propre pays, de même que les troupes de la vieille Prusse combattaient contre les armées russes pour la Russie pour la défense de la frontière orientale. Ainsi, tout se tient. Le particularisme allemand, le particularisme des populations du centre, avait sa satisfaction en même temps que la haute stratégie découlant des principes de von Schlieffen.

Ceci nous amène à la curieuse insinuation de Hindenburg, dénonçant, non sans y avoir mûrement réfléchi, *l'initiative intempestive d'un commandement subordonné*. L'explication de la grande défaite allemande est peut-être dans ces mots jetés comme par hasard. Quel peut bien être le général visé par ce vocable énigmatique : un *commandement subordonné?* La réserve même avec laquelle cette allusion est glissée prouve qu'il s'agit d'une individualité considérable. Deux noms viennent à l'esprit : le kronprinz impérial ou le kronprinz de Bavière. Le kronprinz impérial combat en Argonne ; la phrase ne peut s'appliquer à lui. Reste le kronprinz de Bavière. S'il s'agit de lui, tout s'explique.

Une confirmation éclatante de cette hypothèse a d'ailleurs été

apportée depuis par un récit du colonel von Ruith (1). Le kronprinz de Bavière avait le commandement supérieur des forces d'Alsace-Lorraine, composées des corps bavarois et badois et des autres corps occupant l'Alsace-Lorraine, précisément celles qui, dans cette région, combattaient à proximité de leurs foyers, *pro aris et focis*. Le colonel von Ruith nous apprend que Rupprecht de Bavière avait reçu de Moltke la mission soit de prendre l'offensive en aval de Frouard, soit, s'il était *contraint* de retraiter, *de ne laisser « à aucun moment » peser une menace sur le flanc gauche allemand* (*c'est-à-dire attaquer encore avec toutes ses forces*). Bien résolu à l'offensive, Rupprecht de Bavière ne tient aucun compte des conseils de prudence de von Moltke, de von Stein, de von Dommes. *Il rend compte qu'il attaque*, et cette attaque est un succès : c'est Morhange. Les troupes sont emportées par l'ivresse de la victoire. Il ne suffit pas de repousser l'ennemi, il faut le poursuivre, l'achever. A cet appel, à cette exigence de toute une armée, de tout un peuple menacé, comment le chef, Bavarois lui-même, ne répondrait-il pas? Et d'ailleurs, Moltke sort de sa réserve et, *le* 23, *il prescrit de poursuivre « vigoureusement vers le sud »* et de « *couper en deux* » les forces françaises entre Nancy et les Vosges. On ne songe nullement à attendre que l'aile droite ait achevé le grand tour par l'ouest. On saisit l'occasion d'accomplir le vaste dessein de la tenaille. Ainsi Rupprecht de Bavière, de sa propre initiative (comme dit Hindenburg), mais autorisé, après coup, par le haut commandement, court au-devant de l'échec qu'il subit bientôt à la trouée de Charmes et au Grand-Couronné. Ainsi, il brise la force de cette belle armée de Lorraine sur laquelle on comptait pour encercler l'ennemi. Et, par contre, il permet à Joffre de lui asséner à lui-même un coup décisif avec sa propre « force de l'est ».

Telle serait donc, avec toutes ces données, la véritable cause de cette défaite irréparable, dont von Kluck et Hindenburg se sont plaints, par la suite, si amèrement. Justification absolument topique des dispositions prises par le général Joffre quand il maintenait dans l'est les forces nécessaires pour parer à ce coup brutal.

Ainsi s'établit, de l'aveu même de l'ennemi, le mérite d'une décision qui assura aux armées françaises les rapides succès de Lorraine et d'Alsace, qui permit à Joffre d'emprunter à ces mêmes

(1) Voir, dans *Revue de France* du 15 mai 1922, un article du commandant de Mierry, confirmant l'hypothèse que nous avions émise antérieurement.

armées victorieuses les corps qui constitueront l'armée Maunoury et bientôt après les corps qui, pendant toute la durée de la bataille de la Marne, alimenteront et consolideront son front aux marais de Saint-Gond, à Vitry-le-François, à la trouée de Bar-le-Duc. Ainsi se trouve réfuté le reproche fait à Joffre de n'avoir pas mis toutes ses forces sur son aile gauche pour parer à la manœuvre allemande par la Belgique.

Ainsi nous en venons aux critiques formulées contre le haut état-major français au sujet du plan 17 : on l'accuse de s'être systématiquement refusé à admettre que la manœuvre allemande comportait surtout un mouvement d'aile droite menaçant Paris par un grand détour accompli sur la rive droite de la Meuse ; on reproche au général Joffre d'avoir ignoré la force réelle des armées allemandes opérant sur le territoire belge ; on lui reproche d'avoir donné des mains à la doctrine de l'offensive soit stratégique, soit tactique, ce qui aurait amené les premières défaites sur la frontière et, en conséquence, la retraite sur la Marne avec l'abandon d'une partie considérable du territoire français et, en particulier, de la région de Briey.

Assurément, la bataille des Frontières a été, pour les armées françaises, un très grave échec. Sans insister sur les erreurs d'exécution auxquelles fait allusion le document officiel « Rapport aux ambassadeurs », on ne peut nier que les armées françaises jetées à l'improviste sur le territoire de la Lorraine annexée préparé de longue main par la science militaire allemande, puis dans la région des Ardennes, et enfin en plein Borinage dans les bas-fonds de la Sambre, ont été aux prises avec des difficultés inouïes, que le procédé tactique de l'offensive *en bourrade* ne parvint pas à vaincre, tout au contraire.

Deux points, pourtant, sont à examiner : convenait-il, selon la conception qui fut, tout d'abord, celle du général Lanrezac, de jeter notre 5e armée plus au nord, de la laisser s'enfoncer même sur le territoire belge pour tenter de contre-envelopper l'aile droite allemande, et cela sans attendre l'arrivée de l'armée anglaise, sans être renseigné complètement sur le plan de l'ennemi qui se tenait, *jusqu'au* 18, à l'affût derrière la Gette ? Il ne paraît pas douteux que l'ennemi nous attendait là et qu'il escomptait la fougue française se portant imprudemment au secours de l'armée belge, pour nous infliger, à proximité de Bruxelles, un autre Waterloo (1). Joffre,

(1) Il résulte de l'ouvrage capital publié par le général belge de Rickel, confirmant nos exposés, que, dès le début de la guerre, un dissentiment grave s'est produit dans le grand état-major belge, les uns demandant la jonction des armées

très judicieusement, maintint avant tout *ses liaisons*, et ce fut ainsi qu'il redevint maître de sa manœuvre dès que ses armées se furent « décrochées » et battirent en retraite non sans avoir infligé de rudes pertes à l'ennemi.

Des fautes tactiques furent commises, il est vrai, et la bataille des Frontières trompa les espérances du commandement français ; elle pesa lourdement sur la suite de la campagne.

Ceci dit, on ne peut nier que les Allemands avaient tous les avantages d'une longue préparation, bien qu'ils n'aient pas caché, autant qu'on l'a cru, l'emploi qu'ils faisaient de leurs corps de réserve et de leur artillerie lourde (1). Leur offensive en Belgique par la rive droite de la Meuse et dans le Luxembourg belge était savamment dissimulée et ils nous ont infligé, au prix de lourds sacrifices, une défaite sanglante. Telles furent leurs incontestables supériorités : celles de la préparation occulte et de la surprise brutale.

Mais a-t-on énuméré leurs fautes? L'attaque brusquée et manquée sur Liége, l'extension excessive de la manœuvre de von Kluck qui, *dès le* 11 *août*, étudiait les conditions de l'attaque d'Anvers, et quelques jours plus tard, donnait à sa cavalerie l'ordre de reconnaître jusque vers *Gand et Thourout*, c'est-à-dire *le long de la côte*, l'offensive en ordre dispersé des trois armées, von Kluck, von Bülow et von Hausen, qui n'ont su obtenir aucun résultat décisif, ni à Mons, ni à Charleroi, ni dans les Ardennes, leurs défaites immédiates à Étain, à la trouée de Charmes, sur la Mortagne, en Alsace ; et, par-dessus tout, leur incapacité stratégique de parer aux coups

belges avec les armées françaises sur la Sambre pour opérer en rase campagne, les autres se prononçant pour la simple défensive avec repli immédiat dans le camp retranché d'Anvers, alors que l'on n'ignorait plus « que les forts ne résisteraient pas aux gros canons allemands ». Si l'armée belge se ralliait à la première manière de voir, le haut commandement français proposait d'envoyer immédiatement cinq corps d'armée en Belgique. Mais le grand commandement belge se prononça pour le repli sur Anvers. Ce serait, sans doute, cette résolution qui aurait décidé notre haut commandement français à ne pas se risquer sur le territoire belge sans l'appui et malgré la volonté du gouvernement de ce pays. Ainsi s'expliqueraient ces hésitations du haut commandement français que le général Lanrezac lui reproche si amèrement. Il attendait, sans doute, pour se prononcer lui-même, de savoir à quoi s'en tenir sur le parti que prendrait la Belgique. Ces faits une fois connus, il devient évident que la prudence du général Joffre lui a permis d'échapper au plus effroyable des dangers, car la 5e armée aventurée en Belgique sans l'appui sérieux des armées belge et anglaise, entourée par l'armée allemande qui occupait alors le pays de Liége, le cours de la Meuse jusqu'à Huy et les deux Luxembourg, se fût trouvée exposée à un péril presque immédiat d'enveloppement et probablement à un désastre.

(1) Voir à ce sujet général DUPONT, *le Haut Commandement allemand en* 1914 (Chapelot, 1922).

réitérés de Joffre au Cateau, à Guise, à Signy-l'Abbaye, sur la Meuse, qui les amena pantelants à la bataille de la Marne? Il suffit de lire leurs publications officielles pour voir à quel point ils étaient ébranlés dès la bataille des Frontières.

Leur plan sur le front occidental consistait, en somme, à vaincre l'armée française d'un seul coup, « sans crier gare », dit le kronprinz. Cette bataille décisive, ils n'ont pas su la gagner dès la première rencontre. Contrairement à tous leurs projets, ils étaient obligés de s'y reprendre à plusieurs fois. Mais alors leur plan même s'écroulait : leur adversaire étant averti, cette seconde bataille, cet « *encerclement en grand* », selon l'expression de von Tappen, ne pouvait plus être un « Cannes » : elle devint la « bataille de la Marne ».

Quant aux critiques qui vont affirmant que la puissance militaire allemande pouvait être abattue d'un seul coup par une bataille soit en Belgique, soit sur la frontière, ils abusent vraiment. Ni une bataille, ni deux batailles, ni même une campagne ou plusieurs campagnes ne devaient malheureusement suffire pour mettre un pareil ennemi à terre. Le bon sens l'indique, les faits postérieurs l'établissent. Le peuple allemand, robuste et déterminé, avait la vie dure ; le gouvernement impérial sentait bien que son propre sort était suspendu à celui de la guerre ; ce n'est pas à la première passe d'armes que l'un et l'autre s'avoueraient vaincus. Ainsi, une « bataille de la Marne » était stratégiquement nécessaire. Qu'elle se fût livrée plus au nord et en avant de Paris, elle eût été plus efficace sans doute, mais, assurément, elle n'eût pas suffi.

De toutes façons, il est permis de conclure que l'ensemble de la première campagne forme un drame unique dont les trois actes ne peuvent être séparés. On ne peut comprendre cet immense événement historique, si l'on ne reconnaît pas que la bataille des Frontières et la retraite stratégique sont une seule et même entreprise de destruction du plan original allemand, entreprise qui a pour conclusion la *victoire de la Marne.*

Reste l'objection finale, celle qui éveille, dans tous les cœurs français, les sentiments les plus douloureux : un succès militaire, si grand qu'il fût, devait-il être acquis au prix du sacrifice qu'il fallut faire à l'ennemi d'une partie considérable du territoire national? Des années de lutte furent nécessaires pour reprendre ce territoire : un pareil recul n'eût-il pas pu être évité?

C'est sur ce point qu'a porté principalement l'enquête parlementaire consacrée à la question du territoire de Briey et qui paraît,

d'ailleurs, être restée sans conclusion. L'abandon de la région industrielle de Briey est fonction du sacrifice général que durent faire les armées françaises en se retirant sur la Marne. Si la bataille des Frontières eût été une victoire, la question ne se serait pas posée. Elle se pose donc dans la forme suivante : valait-il mieux, une fois l'ennemi arrivé sur la frontière par la violation de la neutralité belge, valait-il mieux prendre une position retranchée, défendre le territoire français pied à pied, ligne à ligne, motte à motte, ou était-il préférable de ramener les troupes en arrière, en vue d'une grande bataille, pour obtenir la victoire?

Posée ainsi, et uniquement au point de vue militaire, la question est résolue : pas un théoricien connaissant la guerre, pas un capitaine expérimenté n'hésiteraient : c'est la victoire qui importe. A moins de s'enfermer dans une place forte, avec la quasi-certitude d'être obligé de capituler, comme on le fit à Metz et à Paris en 1870, tout général digne de ce nom se serait considéré comme obligé de prendre du champ, de rameuter ses troupes et de préparer une nouvelle bataille de manœuvre.

Malheureusement, pour obtenir précisément ce champ indispensable, c'est une vaste région française qu'il fallait abandonner. Il convient d'observer que tous les plans de guerre français antérieurs au plan 17 avaient admis, dès le début des hostilités, l'abandon d'une certaine partie du territoire français. Même si l'on se battait sur la ligne Laon-Reims-Verdun, ainsi qu'il résultait des plans antérieurs s'attachant plutôt à un système de défensive-offensive, une région très importante, très riche de la France et, en particulier, les départements du Nord étaient exposés à l'ennemi. Le plan 17 put, grâce aux progrès remarquables apportés à la concentration par voie ferrée, gagner plusieurs jours, ce qui permit à ses auteurs d'envisager une offensive qui porterait, dès le début de la guerre, sur le territoire allemand. C'était là un progrès incontestable du nouveau plan, le plan 17. Et il eut l'avantage non moins incontestable de sauver de l'invasion Nancy et la Lorraine française.

La bataille des Frontières fut, en somme, livrée hors du territoire français ; elle suffit pour établir la volonté du haut commandement d'aborder l'ennemi avant qu'il eût touché le sol national.

Cette bataille n'ayant pas donné le résultat qu'on en attendait, la retraite s'imposait avec ses funestes conséquences. Une seule question se pose alors : la bataille de la Marne pouvait-elle être livrée sur une ligne plus voisine de la frontière? Nous avons dit ci-dessus les avantages de la position d'entre Seine et Marne :

elle maintenait les contacts avec Paris et avec Verdun, elle présentait des possibilités à la fois défensives et offensives propices sur les premiers contreforts du golfe de Seine, elle assurait une liaison complète entre toutes les armées françaises et, enfin, elle permettait le jeu des réserves venant de l'est et se répartissant, selon les besoins, sur tous les points du front.

Il est permis de se demander, cependant, si ces avantages n'eussent pas été à rechercher plutôt sur la ligne de Laon-Reims-Verdun, *en avant du massif de Saint-Gobain* : et c'est parce qu'il y a là une question vitale pour la France, qu'il y a lieu d'y insister.

La guerre de 1914 a démontré, en effet, comme tout le cours de notre histoire, qu'en raison de la situation de Paris à proximité de la frontière, toute guerre offensive venant du nord et de l'est, c'est-à-dire de la Belgique ou de l'Allemagne, fait chemin jusqu'à Paris, si elle n'est pas arrêtée à ce massif de Coucy-Laon-Saint-Gobain ; car c'est ce massif qui défend mais qui, aussi, assiège naturellement Paris. En fait, la limite du camp retranché parisien est là : telle est la leçon maîtresse qui se dégage, encore une fois, de ces longues et terribles années.

Oui, il eût été préférable infiniment que la « bataille de Paris » fût livrée en avant de ce massif. Car, si on perdait ce massif, on était obligé de lutter de longues années pour le reprendre, comme le prouve cette lutte interminable pour la rivière d'Aisne, pour le Chemin des Dames, pour la crête de Champagne, en un mot pour cette ligne entre Laon et Rethel qui est l'étape prolongée et douloureuse de la seconde reprise française. De même qu'il avait fallu à la dynastie des Capétiens de longs siècles pour abattre les Coucy, les Roucy, les Thomas de Marle, les Condé, en un mot les grands féodaux maîtres de ce massif (1), de même il fallut les efforts inouïs des armées de Joffre, de Nivelle, de Pétain et de Foch pour le reconquérir, soit qu'on l'attaquât de front, soit qu'on l'attaquât de flanc. La guerre n'a été gagnée que quand Laon a été délivrée.

L'importance de ce massif avait-elle échappé, soit dans la préparation, soit dans l'exécution, à l'attention de notre haut commandement, en vue de la guerre contre l'Allemagne ? Ce serait absurde de le supposer, la ligne la Fère-Coucy-Laon-Reims, étant précisément de celles sur lesquelles se portaient, depuis de nombreuses années, les études des états-majors. La plupart des plans antérieurs au plan 17 envisageaient la perspective d'une grande

(1) Voir dans mon volume, *l'Aisne pendant la guerre*, l'historique stratégique de la « bataille de l'Aisne », toujours décisive dans notre histoire.

bataille défensive-offensive sur la ligne en question ; elle était donc connue et repérée à fond ; elle était, en quelque sorte, la hantise de nos chefs, non sans leur laisser, en même temps, l'impression du risque que l'on courait à jouer le sort de Paris sur cette seule et unique carte et si près de la capitale.

Quand le plan 17 décida de porter l'offensive en Lorraine, *la droite du Rhin*, avec la *variante* de Belgique et des Ardennes, parmi les raisons qui le firent adopter, figuraient assurément celle-ci : « se donner du jeu » à l'est et en avant de la ligne unique de l'Aisne ; disons en deux mots : détourner l'orage de Paris et le faire éclater plus en avant.

Les deux batailles des Frontières et de Lorraine pourraient être considérées ainsi comme un doublet, une *sortie* en avant du massif de Coucy-Saint-Gobain en le gardant comme réduit.

Mais cette *sortie* ne réussit pas et nous perdîmes la chance de combattre en pays ennemi ; nous perdîmes même la ligne de la frontière. Lanrezac et French durent battre en retraite.

En une étape, leurs armées sont sur le massif de Saint-Gobain, à sa poterne, la Fère. Quelle est alors la conception qui vient à l'esprit du général Joffre? Livrer bataille encore une fois et précisément en avant de la poterne : c'est la bataille de Guise-la Fère. Il donne donc l'ordre écrit au général Lanrezac de la livrer, en même temps que Langle de Cary défend la Marne et Reims par les brillants combats livrés autour de Sedan.

Le texte de l'Instruction générale du 25 août ne laisse aucun doute. Joffre entend que la bataille soit livrée *le 2 septembre en avant du massif de Saint-Gobain.* L'alinéa huitième est ainsi rédigé : « La 5e armée aura le gros de ses forces dans la région de Vermand-Saint-Quentin-Moy (front offensif) pour déboucher en direction générale de Bohain ; sa droite tenant la ligne *la Fère-Laon-Craonne-Saint-Erme.* » (C'est d'ailleurs *exactement* la bataille décisive du 8-10 octobre 1918 qui terminera victorieusement la guerre.)

On sait les raisons pour lesquelles cette décision, qui eût changé le caractère de la guerre, si elle se fût réalisée, ne put être maintenue : l'armée britannique, par sa retraite précipitée au sud de l'Aisne, causa la brèche dans laquelle s'engouffra la droite allemande. Joffre fut obligé d'établir sa ligne d'après le contour de la poche ainsi formée ; d'ailleurs, il lui fallait le temps nécessaire pour monter sa manœuvre et attendre ses renforts de l'est : le massif de Saint-Gobain-Coucy fut donc abandonné. Mais c'est précisément sur le front sud de ce massif, sur la crête du Chemin

des Dames, que l'offensive française victorieuse, après la bataille de la Marne, devait trouver bientôt sa première étape en remontant vers le nord.

L'importance de ce massif est ainsi démontrée dès le début de la guerre. Si le territoire français fut envahi et souffrit si cruellement pendant de longues années, s'il fallut des efforts héroïques pour le libérer, c'est parce que le massif de Saint-Gobain-Coucy-Laon a cédé. La bataille de Guise-la-Fère, victoire incomplète par suite de la retraite anglaise, n'a pas suffi pour le sauver ; la région fortifiée de la Fère-Laon-Reims n'a pas suffi davantage. Si un autre Verdun eût pu arrêter l'ennemi devant ce massif, il eût suffi, sans doute, à protéger la capitale, et sans doute aussi la victoire n'eût pas hésité pendant de si longues années.

C'est en ces termes que se résout, à mon sens, la grave question de « l'abandon du territoire » : il faut bien le reconnaître, perdre la terre, c'est aussi, dans un certain sens, perdre la guerre. Toute notre histoire le démontre : Laon est la clef de l'ouest comme Verdun est la clef de l'est. La liaison entre ces deux points est la grande affaire de notre défense stratégique nationale.

Si Laon et Coucy eussent tenu à l'égal de Verdun et de Nancy, le bassin de Briey comme la région de l'Aisne, comme la Champagne, eussent été couverts et le sol national, dans la mesure du possible, sauvegardé. Ce gage incomparable n'eût pas été, pendant toute la guerre, entre les mains de l'ennemi.

La bataille de la Marne fut la ressource suprême : elle gardait encore les contacts entre les deux camps retranchés de Paris et de Verdun, mais tout juste ! Joffre sauva cette ligne et ainsi il sauva la guerre. S'il eût pu, selon son intention, soit maintenir la ligne des frontières, soit du moins garder celle de l'Oise, l'Allemand eût été fréné dès le début.

Que cette leçon serve aux générations futures ! Qu'elles ne s'endorment pas à l'abri d'aucune théorie, mais qu'elles considèrent la forme géographique du sol. Le sol de la France se défend lui-même, oui, mais à la condition qu'il soit *compris* et *organisé.*

Conséquences de la bataille de la Marne.

Après l'exposé qui précède et après avoir examiné les polémiques soulevées, tant en Allemagne qu'en France, au sujet de la bataille de la Marne, il est permis de porter un jugement fondé sur ce grand fait historique.

La bataille de la Marne a décidé du sort de la guerre et, par conséquent, du sort du monde. Le plan initial du grand état-major donnait aux Allemands la certitude d'une guerre très courte : quelques mois pour vaincre la France, puis une suite de succès relativement faciles sur l'Angleterre désarmée et sur la Russie, fût-ce au moyen d'une révolution ; ce plan était la raison déterminante de la guerre ; il était l'instrument suprême de la politique super-mondiale telle que l'avaient adoptée froidement l'Allemagne et ses chefs. Or, la bataille de la Marne, en anéantissant la combinaison stratégique, renversa le système politique.

Ce résultat acquis, ni cette guerre, ni cette politique n'avaient plus de sens. Militairement parlant, les armées de l'agression soudaine n'avaient qu'à s'enterrer dans les tranchées dont Bernhardi et tant d'autres avaient dit « qu'elles seraient leur tombeau ». Politiquement parlant, l'ascendant prestigieux de l'Allemagne soit auprès de ses alliés, soit auprès des neutres, était perdu. La politique de suprématie conçue par Bismarck, la *Weltpolitik* prônée par Bülow échouaient. Successivement, les pays que l'Allemagne menaçait dans leur indépendance et qui n'osaient lever la tête, allaient la relever, se grouper, s'organiser, entrer dans la lice l'un après l'autre. Joffre donnait au monde le temps de se ressaisir et lui rendait la foi dans le succès.

En deux mots, la Marne jetait le colosse à terre et permettait de prendre sa mesure.

Nous avons dit les efforts faits par la propagande des états-majors allemands pour cacher le véritable caractère et la portée de cette défaite irréparable ; nous avons vu quel trouble fut jeté dans la superbe du haut commandement, trouble dont la première manifestation éclatante fut le remplacement du généralissime von Moltke. Il est facile de deviner aussi l'ébranlement produit dans le gouvernement. L'empereur, si vain et de si médiocre ressource, sans comprendre peut-être, plia les genoux ; il commença de pressentir qu'il y allait non seulement du sort de son pays, mais du sort de la dynastie. Il n'avait pas le ressort d'un Frédéric II. Dès Liége, l'instinct de la conservation l'avait averti et il s'était séparé des « monteurs de la guerre » par cette dure parole adressée à Moltke : « Et c'est pour cela que vous m'avez brouillé avec l'Angleterre ! »

Que dit-il à ses généraux après la Marne ? Nous ne le savons pas encore ; mais le kronprinz a fait connaître, par une lettre publique, le sentiment éprouvé par lui sur les conséquences de cette bataille : il se prononça, assure-t-il, pour la paix immédiate, même au prix

de sérieux sacrifices. Il affirme avoir écrit cette lettre, à son confident, Rechberg :

Vous le savez, longtemps avant la guerre, j'ai cherché à agir sur notre diplomatie pour qu'elle trouvât les moyens d'échapper au danger toujours grandissant de la guerre. Si nos hommes d'État avaient obtenu ce résultat, l'Allemagne serait en plein développement. L'ordre intérieur était respecté, notre industrie et notre commerce florissants, notre législation sociale améliorait la situation des classes ouvrières ; l'empire n'avait qu'à suivre ces voies pour se consolider dans le progrès moderne.

Vous vous rappelez sans doute notre conversation après la bataille de la Marne, perdue par la faute et le désarroi de notre haut commandement. Le plan de Schlieffen, déjà entamé dès la mise en marche des armées, se brisa définitivement sur la Marne. Aussi, dès l'automne de 1914, je vis clairement que la guerre ne pouvait plus être menée, par les voies militaires, à une fin victorieuse. J'ai assez souvent exprimé mon opinion sur ce point. Il n'y avait plus autre chose à faire que de tâcher d'arriver à une paix immédiate. Si ce vœu qui fut le mien dès lors et que vous avez connu, *de conclure, le plus tôt possible, la paix avec la France*, avait été réalisé, *dussions-nous faire des sacrifices que, pour moi, j'aurais consentis*, alors l'Allemagne aurait épargné d'énormes pertes humaines et finalement l'anéantissement du pays lui-même par la défaite finale, et aussi pour la France le résultat eût été, sans doute, plus heureux que celui qu'elle a obtenu (1)...

Tout prétendant au trône abonde, il est vrai, en ce genre de sagesse rétrospective. Mais le gouvernement allemand lui-même eut, un instant du moins, la claire vision que la partie était perdue, et les *Mémoires* de l'ambassadeur américain Morgenthau établissent, d'une façon irréfutable, que des démarches officielles furent faites dès la fin de 1914 par l'ambassadeur Wangenheim pour que le président Wilson voulût bien s'entremettre et ouvrir les premiers pourparlers de la paix. « Il ne cherche pas à me dissimuler, écrit M. Morgenthau, que la grande poussée était avortée et que tout ce que ses compatriotes pouvaient espérer était une pénible guerre d'usure se terminant par une paix blanche (2). »

Si ces démarches n'eurent pas de suite, c'est que le gouvernement allemand se remit peu à peu et que le parti militaire se ressaisit lui-même et reprit la haute direction, non seulement des affaires militaires, mais aussi des affaires politiques générales. Il jouait son va-tout ; il se refusa à jeter les cartes sur la table.

Trois fois au moins, au cours de la guerre, la question se posa

(1) Lettre du kronprinz au capitaine de cavalerie Arnold Rechberg, son ancien officier d'ordonnance publiée dans la *Tägliche Rundschau* (*Lokalanzeiger* du 14 octobre 1919).

(2) P. 162-167 de la traduction française.

devant les conseils du gouvernement en Allemagne, s'il ne valait pas mieux mettre fin à la guerre, et trois fois les généraux répondirent : « Il faut continuer ! » Falkenhayn, Hindenburg et Ludendorff renouvelèrent trois fois cette faute suprême. Que sur ces têtes altières retombe le sang versé !

Voici, pour ce qui concerne les temps de la bataille de la Marne, l'avis formulé par Falkenhayn, successeur de Moltke. Tout l'esprit de la coterie des états-majors est dans cette consultation :

Le général von Falkenhayn ne laissa subsister aucun doute chez le directeur de la politique de l'empire sur son appréciation tout à fait sérieuse de la situation militaire générale. Il donna les explications nécessaires, tant au chancelier de l'empire qu'au secrétaire d'État des Affaires étrangères, von Jagow.

En même temps, il concluait qu'il n'y avait aucune raison de douter d'une fin satisfaisante de la guerre, mais que *l'époque de la terminaison de la guerre était rendue tout à fait incertaine par les événements de la Marne* et de Galicie.

L'intention d'obtenir par la force une décision rapide, qui avait été jusque-là le principe du haut commandement allemand, était anéantie... On ne pouvait pas rattraper le temps perdu et irremplaçable et *l'on ne pouvait que difficilement atténuer l'influence exercée* PAR LA RETRAITE DE LA MARNE *sur le renforcement, chez les puissances centrales, de la volonté de continuer la guerre.*

Et il était sûr qu'il ne serait pas complètement possible de guérir les quelques plaies *visibles dans les armées des deux empires centraux* (sans parler des *invisibles*)... Il fallait donc prendre son parti de la possibilité que le plan de l'Angleterre, plus clair chaque jour, de gagner la guerre en affamant et en épuisant l'Allemagne, se continuerait. (*Les militaires acceptaient donc sans hésiter ces perspectives si dures au peuple allemand...*) Il fallait décidément compter avec une durée de la guerre *beaucoup plus grande* qu'il n'avait été et qu'il n'était encore admis en général... *On ne pouvait encore prévoir comment les puissances centrales s'en tireraient*, mais tout allégement de la pression qui s'exerçait sur elles de tous côtés devait toutefois être de la plus grande importance (cela veut dire qu'il fallait trouver un moyen de faire une paix partielle), et cela était très désirable, « que ce fût dans l'est ou dans l'ouest, peu importait » (1).

En un mot, le grand état-major, à cette heure critique, eût préféré à tout une paix partielle ayant pour résultat de diviser les ennemis. Il ne croyait plus à une victoire prochaine ; il doutait même de la victoire à une date éloignée. Mais pour ne pas s'avouer vaincu, il acceptait sans sourciller la perspective des souffrances intolérables dont allait être accablé le peuple allemand. Cette

(1) *Le Commandement suprême de l'armée allemande*, 1914-1916, par Erich VON FALKENHAYN, traduction du général Niessel, p. 18.

guerre désespérée, il était d'avis qu'on la continuât quand même. Pour ne pas se perdre, il perdait le peuple et le pays. *Quidquid delirant reges, plectuntur Achivi...*

Le particularisme allemand et l'automatisme des états-majors. La guerre des bureaux.

Nous en venons ainsi au problème essentiel de cette guerre, à ce fond caché qui devait causer la défaite allemande et qui fut révélé, en somme, dès la bataille de la Marne. L'échec du plan des états-majors et de la doctrine de Schlieffen prouva que c'était à cause de sa foi dans cette coterie et dans ce plan que l'Allemagne entière s'était jetée sur la France à la suite de l'empereur et du parti militaire.

Cette guerre fut donc, en vérité, la guerre des « faiseurs de plans », la guerre des états-majors, la guerre des bureaux. Elle apparaît comme l'erreur et le châtiment d'un peuple sans volonté qui, au nom d'une fausse discipline et en raison du caractère exclusivement matérialiste de sa politique et de son « organisation », s'était abandonné aux mains des bureaucrates, des pédants et des traîneurs de sabre.

Creusant plus profondément encore, nous dirons que deux raisons surtout causèrent la perte de la bataille de la Marne et, ensuite, la perte de la guerre : 1° *l'automatisme mécanique* des administrations et 2° *le particularisme essentiel* des peuples allemands ; ces deux raisons, en se combinant, déterminèrent la faiblesse suprême de l'empire et des armées, et causèrent l'omnipotence irresponsable des états-majors.

Cette leçon domine toutes les autres : elle seule explique que, dans cette guerre, l'Allemagne n'ait pas compté un seul grand général et qu'elle n'ait connu, en fait, que des *chefs d'état-major* distingués. Or, on ne gagne pas les victoires avec des plumitifs : il y faut des *hommes.*

Que l'empire allemand n'ait pas été foncièrement constitué, ni *bâti à chaux et à sable*, à l'heure où commençait la guerre de 1914, cela ne fait aucun doute. Toute l'histoire d'Allemagne le démontre et je m'en tiendrai, pour la phase ultime, à la déclaration du prince de Bülow, dans les jours qui ont précédé la guerre : « Dans l'histoire de l'Allemagne, l'union nationale est l'exception, *la règle est le particularisme. Cela est vrai du présent comme du passé.* »

De cette règle, suivons l'application aux choses de la guerre, soit

qu'il s'agisse de former les armées, soit qu'il s'agisse de distribuer les hauts commandements.

Les armées sont-elles *allemandes?* Non, elles conservent, comme on le sait, leur distribution ethnique particulière. Quant aux chefs, les choisit-on parmi les hommes de guerre en considération de leur mérite et de leur capacité, quelle que soit leur origine? Non, on désigne des personnages représentant les divers particularismes et, d'abord, les princes. C'est le kronprinz de Prusse, c'est le kronprinz de Bavière, le duc de Wurtemberg, le ministre saxon von Hausen, etc. En un mot, dans l'armée allemande, la concentration des troupes et la distribution des commandements sont soigneusement combinées de telle sorte que chaque particularisme garde son autonomie, ses étendards, le *totem* de sa tribu. Quelques désignations cependant échappent à cette règle ; disons tout de suite qu'il s'agit de grands personnages personnifiant les états-majors : von Moltke, von Bülow, von Kluck, von Heeringen, Falkenhayn, généraux de cabinet ou de cour, non pas *chefs* dans le sens profond du mot.

Quelle est la suite à peu près fatale de cette nécessité des choses imposant leur formation et leurs chefs aux armées allemandes en dehors des considérations vraiment militaires?... Ces chefs, — les « princes » — n'ayant pas une capacité et une autorité éprouvées, il faut, de toute nécessité, les doubler, les flanquer de personnages représentant précisément cette capacité et cette autorité indispensable. Le commandement est donc *bifide :* un chef d'apparat et un technicien qualifié. Conséquence : ce ne sont pas les généraux, mais les états-majors, les bureaux, qui commandent. La grande machine politique allemande, la grande machine militaire allemande vit sur ce compromis ; et ce compromis est né lui-même de l'essence de la formation germanique : le particularisme. Si on avait confiance dans les peuples, on se passerait de leurs princes ; on renoncerait au système de l'*adlatus;* le général commanderait.

Quelques précisions et preuves sont nécessaires.

Tant que les choses vont à peu près bien et que la mécanique fonctionne régulièrement, on reste attaché à la fiction du *double* commandement. Observez, toutefois, que von Moltke, qui soi-disant exerce le haut commandement, n'est, en fait, qu'un chef d'état-major et que l'empereur, nominalement « maître de la guerre », en fait ne commande pas : nous l'avons vu, dès le premier jour, séparer publiquement sa propre responsabilité de celle du grand état-major !

Autre preuve que l'on a remarquée, sans doute, au cours du

récit. Pendant la bataille de la Marne, quand le masque n'est pas encore déchiré et que les apparences subsistent, l'empereur manifestant le désir de venir au quartier général de l'armée *saxonne* (von Hausen) pour apporter le réconfort de sa présence et de ses félicitations, von Hausen lui envoie un officier pour l'informer *que sa présence est inutile;* et l'empereur n'insiste pas. Donc, il n'est pas un chef réel, il ne « commande » pas.

Voici l'heure d'angoisse. Les armées allemandes sont battues, il faut prendre le parti de la retraite. Qui assumera le fardeau d'une telle décision? Qui « commandera » en cette circonstance tragique? Nous avons dit comment les choses se sont passées : le grand état-major envoie un de ses membres, le lieutenant-colonel Hentsch. Cet officier, mince de grade et d'autorité, tranche, décide ; tout le monde lui obéit. A la Ire armée, il ne prend même pas la peine de voir le général commandant, pourtant personnage de toute autorité, « état-major » s'il en fut, von Kluck. *Il le laisse de côté.* Un entretien avec le chef de l'état-major von Kuhl lui suffit et von Kuhl agit *sans en référer à son propre chef.* La retraite est ordonnée, la défaite est consommée. Le commandant responsable n'en sait rien. Et, sur le moment, personne ne se plaint, on ne récriminera que plus tard quand les sceaux seront brisés. Les états-majors ont tout pris sur eux : ils ont, *seuls*, « commandé ».

Quand il s'agit de donner des ordres à la Ve armée pour la retraite à l'est, même procédure et même docilité silencieuse devant Hentsch, d'abord, puis devant von Tappen, puis devant von Dommes. Tout se passe entre les membres des états-majors « comme si » il n'y avait pas de chef : et il s'agit du kronprinz ! Celui-ci, dans ses *Mémoires*, prétend avoir protesté, mais quelle portée pouvait avoir son opinion, alors qu'il était complètement dominé lui-même par son chef d'état-major, qui était aussi son ex-professeur de stratégie et de tactique (1).

Von Tappen, grand personnage de l'état-major général, nous a donné le récit de la « tournée » qu'il a faite le 11, accompagnant von Moltke mourant, pour prendre les mesures nécessaires au len-

(1) Voici un passage des *Mémoires* du kronprinz, bien caractéristique à cet égard : « Après avoir acquis cette conviction (qu'il devenait impossible de briser la résistance française à Verdun en 1916), j'ai agi de mon mieux pour faire rapporter l'ordre donné. Mes propositions et suggestions à cet effet allaient toutefois diamétralement à l'encontre de l'opinion du général Schmidt von Knobelsdorf, mon chef (d'état-major) de cette époque, de sorte qu'*aucune suite* ne fut donnée à l'avis que j'avais instamment soumis à l'approbation urgente de qui de droit. Bien au contraire, l'ordre de poursuivre l'attaque fut expressément réitéré » (p. 189).

demain de la bataille de la Marne. Lisez ce récit : Von Moltke apparaît bien comme un fantôme — un fantoche — une machine à signer les ordres préparés par les états-majors. Le kronprinz raconte aussi la visite que lui fit Moltke : « C'était un homme brisé. S'imaginant que l'armée allemande était battue et fuyait en complet désordre, il faisait des efforts surhumains pour retenir ses larmes. Il nous disait *ne savoir comment arrêter cette reculade*... Je n'ai revu qu'une fois le général von Moltke après ces événements pénibles. C'était au quartier général de Charleville. Il avait déjà été relevé de son commandement. Je le trouvai vieilli et brisé, installé dans une petite chambre à la préfecture, courbé sur ses cartes d'état-major. C'était navrant ! »

Von Kuhl, chef d'état-major de von Kluck, puis du groupe d'armées du prince Rupprecht de Bavière, est lui aussi « représentatif » ; c'est l'officier de bureau : travailleur acharné, intelligence appliquée ; d'ailleurs modeste, volontairement dans l'ombre, sans panache et sans gloire, mais menant tout, tandis que les autres, *les princes*, paradent au premier plan.

Toute la guerre est conduite, de l'arrière, par ces anonymes orgueilleux, par cette coterie de ronds-de-cuir, par cette franc-maçonnerie de fonctionnaires en uniforme qui se tiennent et que personne ne tient.

J'emprunte à une notice très précise le portrait d'un de ces hommes de l'arrière-plan qui sont tout, qui font tout : il s'agit de l'officier général qui, à l'heure où j'écris, mène encore l'Allemagne nationaliste, le général von Seeckt. Celui-ci, pas plus que von Kuhl, pas plus que von Lossberg, *ne commande pas :*

Le général von Seeckt représente une des physionomies les plus frappantes de l'Allemagne contemporaine. Grand et svelte, élégant et désinvolte, le teint rouge, les cheveux blancs, la moustache taillée court, le monocle à l'œil, son nom était peu connu du grand public, mais on l'appréciait fort en haut lieu. On le considérait, avec Ludendorff et avec le général Lossberg, comme l'officier le plus remarquable de l'armée. Seeckt sur le front russe, Lossberg sur le front ouest, c'étaient les seuls hommes qui pussent se permettre de critiquer les plans du tout-puissant quartier-maître général. Organisateur énergique et prévoyant, aimé des officiers pour sa courtoisie toujours bienveillante, Lossberg allait défendre *au nom de tel ou tel maréchal* les secteurs les plus menacés par les offensives franco-anglaises, la Somme, l'Artois, les Flandres. Quant à Seeckt, il devint, dès le début de 1915, le chef d'état-major de Mackensen, l'homme le plus populaire d'Allemagne après Hindenburg. Malgré sa tête martiale et son brillant uniforme de hussard, Mackensen ne passait pas pour un génie militaire. Mais il connaissait bien ses officiers et ses soldats, et il pouvait, disait-on, accomplir un excellent

travail s'il était assisté d'un état-major capable. Prudent, correct, réservé, impénétrable, glacial même, Seeckt n'était pas un nerveux et un violent comme Ludendorff. Il savait mieux tenir compte des réalités. Le tsar Ferdinand de Bulgarie disait de lui : « C'est la tête la plus claire de l'Allemagne » (1).

Le type est caractérisé. Et pourtant, il en est un plus marqué encore, c'est Ludendorff. Ludendorff est l'*adlatus* d'Hindenburg ; il est aussi son maître. Il crée Hindenburg, va le cueillir dans la brasserie de Hanovre où il fumait sa pipe de retraité, le mène au front oriental, lui fait la leçon en route, gagne avec lui la bataille de Tannenberg, la bataille des lacs Mazuriques, etc., monte la gloire du seul homme de guerre vraiment populaire de l'Allemagne, s'attache à lui de telle sorte qu'on ne peut dire en vérité lequel des deux est le mâle dans cet étrange ménage. Hindenburg, bonhomme (rusé bonhomme), dit dans ses *Mémoires* : « Nous étions comme un ménage heureux. »

Hindenburg et Ludendorff sont inséparables devant l'histoire, victorieux et vaincus ensemble. Hindenburg n'est qu'une figure (du moins ainsi apparaît-il à lire ses *Mémoires*) (2). Ludendorff est un « risqueur ». En tout cas, leur union est une énigme... Or, l'énigme se résout tout simplement en ces termes : Ludendorff, c'est le *chef d'état-major type :* l'orgueil des bureaux, dédaigneux de tout, même de la gloire. Cet orgueil fit « l'infaillibilité » qui a voulu la guerre : or, c'est cette même « infaillibilité » qui l'a perdue. Voilà l'histoire en deux mots.

Pays de séparatisme, de dispersion, de localisation, — avec je ne sais quoi de slave dans ses mœurs politiques, — en tout cas, pays non achevé, non cimenté, non *uni*, l'Allemagne a besoin d'une discipline étroite, de rênes fortes, que dis-je, d'un mors d'acier, pour que l'attelage tout factice ne se rompe pas aux premiers cahots. Son unité est un thème, une théorie pour les académies, les universités, mais non une réalité ; elle est apprise, imposée : c'est une contrainte.

Sans cette contrainte, l'Allemagne s'effriterait ; et c'est pourquoi les conquérants de l'Allemagne, je veux dire les Prussiens, ont fait de la volonté organisatrice la faculté politique essentielle dans un pays qui ne s'est coagulé que par le fer et le sang. Un général prussien disait en plein Reichstag, à la veille de la guerre : « Il faudra encore beaucoup de fer prussien dans le sang allemand

(1) Article signé M B. dans *Journal des Débats* du 7 décembre 1920.

(2) Voir le livre si fortement écrit, mais peut-être un peu indulgent, un peu « chevaleresque », du général Buat : *Hindenburg*.

pour que s'achève notre unité. » La Prusse représente, en effet, une volonté et une violence, mais non une sympathie et un mouvement du cœur : la dynastie des Hohenzollern était trop exclusivement *prussienne* pour être véritablement *allemande*. Si cette discipline nécessaire n'est ni dans la « tribu » dominante, ni dans la famille régnante, où est-elle donc? — Dans les bureaux, dans les administrations, dans les états-majors, répétons le mot : dans l'organisation.

C'est cette « organisation », ce sont ces bureaux, ces administrations, ces états-majors qui ont la pleine et entière responsabilité de la guerre et de la défaite. Ils ont perdu la guerre parce qu'ils n'étaient que des bureaux, des administrations, des états-majors ; et que l' « organisation », ayant débrouillé le chaos des « tribus » allemandes, n'était pas parvenue cependant à faire de l'Allemagne un tout.

Or, pour constituer un pays et pour gagner les guerres nationales, les bureaux ne suffisent pas ; il faut un *peuple*, il faut des *hommes*.

Un peuple, des hommes, mais cela est le propre des pays libres ; c'est le fruit et la récompense de la liberté. Les chefs français, les chefs anglais ont été des chefs, ont été des hommes ; leurs états-majors travaillaient, mais à leur place. A l'heure des responsabilités, ils obéissaient. De même les soldats : ils obéissaient certes ; mais aussi ils se battaient pour eux-mêmes, pour leur compte : c'étaient des *hommes*.

Joffre, Foch, Pétain, Fayolle, Franchet d'Esperey, Mangin, nos glorieux chefs ne sont pas des « chefs d'état-major ». Ils ne se sont jamais subordonnés à la discipline des états-majors. Pensez-vous qu'ils eussent accepté qu'un lieutenant-colonel vînt leur donner des ordres et qu'ils eussent exécuté ceux que ce jeune présomptueux leur eût dictés !... Toute la différence est là. C'est par « l'indépendance des caractères » que « l'organisation » a été vaincue.

L'histoire dira sans doute que la bataille de la Marne a été perdue par les bureaux allemands, malgré les avantages incontestables de la préparation, du matériel, de la supériorité numérique, de la surprise, de la méthode, en dépit même de la capacité technique et du courage des officiers et du soldat.

Elle dira que la bataille et la guerre ont été gagnées par la belle qualité intellectuelle des chefs français : le bon sens d'un Joffre, la sagacité d'un Gallieni, l'alacrité d'un Foch, le jugement clair d'un Pétain. Elle dira, sans doute, que cette victoire a été, pour

la France et pour ses alliés, une épreuve de dévouement et de volonté solidaires, un chef-d'œuvre de cette discipline spontanée qui s'est manifestée sur le terrain par la remarquable solidarité des *liaisons*. La bataille de la Marne a été une rencontre *d'union* et *d'unité* du côté français, de désunion et d'indiscipline du côté allemand.

Von Kluck l'a engagée par un acte d'indiscipline et Hentsch l'a perdue sans mandat et sans responsabilité. Aboutissement singulier de cette fameuse « organisation » !

Dans les rangs des Alliés, les liaisons ont été maintenues non seulement de long en large, c'est-à-dire entre toutes les armées et sur toute l'étendue du front, mais de haut en bas. Du général Joffre jusqu'au plus humble des soldats, tout le monde y allait d'un seul cœur et d'une seule âme ; on s'avançait en bloc et d'un même pas vers la victoire. Tous comprenaient et tous se comprenaient. Cette compréhension altière de tout par tous fut quelque chose d'unique. L'histoire n'a jamais rien vu de tel. Il est vrai que de telles circonstances ne se sont jamais rencontrées où des soldats qui étaient des *hommes* combattaient sciemment pour l'humanité.

Anglais ou Français, bonnes races, se battaient bien, cela va de soi : mais qu'ils exécutassent la manœuvre avec une intuition parfaite, et que l'intelligence et le cœur y allassent comme le corps, voilà le véritable « miracle » !

« On ne nous avait pas appris cela », dit von Kluck. Mais, alors, que vous avait-on appris ?

La victoire de la Marne fut, à la lettre, une victoire de l'âme, une victoire de la liberté, une victoire de *l'unité*. Il faut encore quelques siècles de civilisation à l'Allemagne pour qu'elle comprenne !

FIN

TABLE DES CARTES ET CROQUIS

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

LA DRAMATIQUE JOURNÉE DU 8 SEPTEMBRE SUR L'OURCQ

CHAPITRE II

LA BRÈCHE DES DEUX MORINS A LA MARNE ET LA BATAILLE DE FÈRE-CHAMPENOISE, LE 8 SEPTEMBRE

CHAPITRE III

FIN DE LA BATAILLE POUR PARIS (9 septembre)

CHAPITRE IV

SUR LA MARNE. L'ARMÉE BRITANNIQUE ET LA 5e ARMÉE (9 septembre)

CHAPITRE V

LA CRISE SUPRÊME AUX MARAIS DE SAINT-GOND (9 septembre)

CHAPITRE VI

LA BATAILLE DE VITRY-LE-FRANÇOIS (8-9 septembre)

CHAPITRE VII

FIN DE LA BATAILLE DE L'ARGONNE (8-11 septembre)

CHAPITRE VIII

LA RETRAITE ALLEMANDE ET LA POURSUITE FRANÇAISE (10-13 septembre)

CHAPITRE IX

FIN DE LA POURSUITE. LES ARMÉES DE DROITE

CHAPITRE X

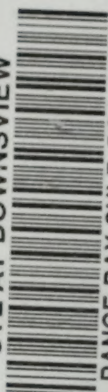
CONSIDÉRATIONS SUR LA BATAILLE DE LA MARNE


BATAILLE DE LA MARNE
Noir : Situation le 7 Sept. soir
Rouge : Situation le 13 Sept. midi
Troupes
Div. infie
Div. cavie
Français :
Britanniques :
Allemands
Altitudes
Plus de 200 mètres
Plus de 300 mètres
Echelle
Coucy
Stenay
Dun s. M.
Montfaucon
Cierges
Charpentry
Cheppy
Vauquois
Malancourt
Béthincourt
Forges
Chaumont
Consenvoye
Samogneux
Beaumont
Azannes
Loison
Ornes
Mogeville
Etain
Charny
Ft de Douaumont
Ft de Vaux
Ft de Marre
Ft de Bs Bourrus
Ft du Chana
Ft de Moulainville
Ft du Rozellier
VERDUN
Blercourt
Ft de Landrecourt
Fresnes
Ft de Génicourt
Boureuilles
Avocourt
Aubréville
Récicourt
Parois
Clermont en Arg.
Jubécourt
Froidos
Lavoye
Fleury
St André
Waly
Foucaucourt
Nubécourt
Eclaires
Triaucourt
Beauzée
Vaubecourt
Vaux Marie
Rembercourt
Louppy le Ch.
Villiers aux V.
Brabant
Laimont
Mussey
Mogneville
Couvonges
Revigny
Bar le Duc
Trémont
Beillan
Ligny
Stainville
St Dizier
Sermaize
Ft de Troyon
Troyon
St Mihiel
Camp des Romains
Ft des Paroches
Commercy
Chalade
Epaux
Fleville
Charbogne
VI.R
XVI
V.R
XIII
VI
K.IV
XIV
3.R
72.R
67.R
75.R
65.R
73.R
12
40
9
10
5
6
7
15
29
30
3

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer par

*Plon-Nourrit et Cie*

à Paris, le 6 septembre 1922.


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 20 08 09 009 9